



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

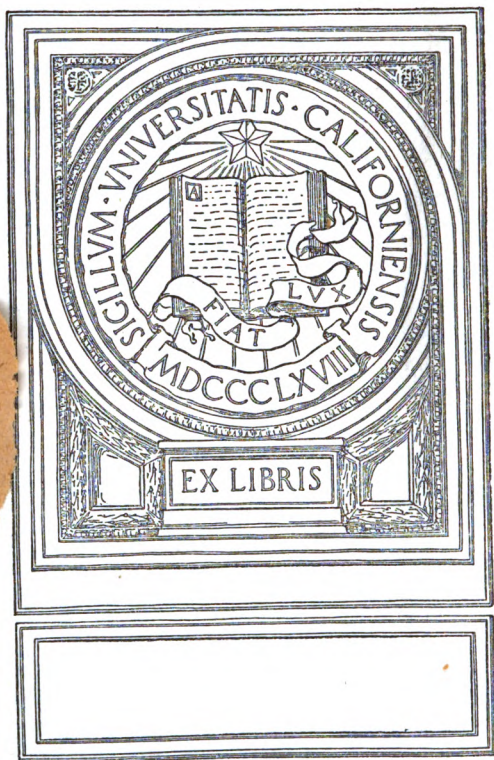
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique







REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de MM. J. Gantrelle, L. Roersch, A. Wagener.

TOME XXV.

GAND,
Imprimerie EUG. VANDERHAEGHEN, rue des Champs, 62.

—
1882.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XXV.

L24
R4
ser. 2
v. 25

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages.
La réorganisation des athénées et des écoles moyennes de l'État, par A. W. (<i>suite</i>)	1
De l'enseignement supérieur de l'histoire, par PAUL FREDERICQ.	18, 79
Le latin et l'esprit d'analyse, par J. DELBŒUF (<i>suite</i>)	53
Société pour le progrès des études philologiques et historiques	77, 361
Le patriciat Romain et les institutions de Servius Tullius, par DIOMEDE PANTALEONI	93
Les sociétés commerciales à Athènes, par VICTOR BRANTS.	109
L'origine maternelle et la naissance de Marguerite de Parme, régente des Pays-Bas, par GUILLAUME CRUTZEN.	153
Quelques observations sur le programme d'enseignement de l'an- glais, par TH. H.	170
Essai d'un programme pour le cours d'anglais en V ^{me} , par TH. H.	180
Le nouveau programme des gymnasses en Prusse, par L. R.	221
L'école normale de Pise et les écoles de Magistère en Italie, par A. GRAFÉ (<i>suite et fin</i>)	229
Le 39 ^e congrès des philologues allemands, par T.	308
Deux comédies parallèles de Diphile, par W. STUEDEMUND.	313
Les nouvelles méthodes, par TH. HEGENER	366
Du minerval et de la situation du personnel des athénées, par FRED. DESCAMPS.	378
Étude sur les inscriptions sépulcrales des Grecs, par R. DE BLOCK	293, 382
La légation de Gabinus et les légats militaires de Pompée sous la loi Gabinia, par L. NELISSEN	389

M543031

II.

COMPTES RENDUS.

Leçons de mots. -- Les mots latins groupés d'après le sens et l'étymologie, par Michel Bréal, professeur au Collège de France, et Anathe Bailly, professeur au Lycée d'Orléans, par P. THOMAS . . .	126
De l'unité des forces de gravitation et d'inertie, par Eudore Pirmez, membre de la Chambre des Représentants, par P. MANSION.	129
L'Astronomie. Revue mensuelle d'Astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, publiée par Camille Flammarion, avec le concours des principaux astronomes français et étrangers, par P. M.	142
La conquête de la Belgique par Jules César, par Victor Gantier. Bruxelles. — <i>Office de Publicité</i> , par THIL-LORRAIN	199
Histoire des beaux-arts en Belgique, par Cam. Lemqnnier (Peinture, sculpture, gravure, architecture), par THIL-LORRAIN.	203
Annuaire pour l'an 1882, publié par le Bureau des longitudes. Avec des notes scientifiques, par P. M.	208
Annuaire de l'observatoire de Montsouris pour l'an 1882. Météorologie, agriculture, hygiène, par P. M.	210
Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles, 1882, 49 ^e année, par P. M.	212
Sedulius de Liège, par Henri Pirenne. Bruxelles, F. Hayez, 1882. 1 vol. in-8 ^o de 72 pp. (<i>Extrait des Mémoires de l'Acad. royale de Belgique</i> , coll. in-8 ^o , t. XXXIII), par L. R.	247
Traité élémentaire de planimétrie, suivi d'un appendice relatif aux figures curvilignes et d'un résumé pratique de la géométrie dans l'espace, par J. P. Stroesser, professeur de mathématiques, chevalier de l'Ordre de Léopold. 190 figures dans le texte, par VERHELST	
Histoire des concours généraux de l'enseignement primaire, moyen et supérieur en Belgique (1840-1881), par Ernest Descailles, professeur à l'université de Gand, par C. H.	328

ACTES OFFICIELS.

Universités de l'État. — Institution des assistants. — Règlement .	70
Pensions	143
Administrations de l'enseignement moyen. — Athénées royaux. — Personnel enseignant. — Promotion	144
Ministère de l'instruction publique	214
Administration de l'enseignement moyen	214, 256
Nominations	215, 336, 401, 406
Bourses de voyage. — Règlement. — Modifications. — Rapport au Roi	251
Concours général de 1882. — Classe de rhétorique latine	259

III.

Rapport au Roi	401
Institution d'une récompense en faveur de la meilleure grammaire de la langue française, rédigée d'après un plan donné et destinée à l'enseignement moyen	403
VARIA	339
Écoles supérieures en Prusse. — Plan d'études des écoles supé- rieures en Prusse.	266, 408
Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Bel- gique. — Classe des lettres. — Programme des concours.	280
Fédération du corps professoral de l'enseignement moyen officiel	344
PÉRIODIQUES	71, 144, 216, 284, 346, 421
NÉCROLOGIE	359

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 25.

1^{re} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LA RÉORGANISATION DES ATHÉNÉES ET DES ÉCOLES MOYENNES DE L'ÉTAT¹.

(Suite).

II.

Si le nouveau programme a donné une certaine extension à l'étude du grec, on a fait le contraire pour le latin. Jadis on y consacrait 64 heures par semaine dans l'ensemble des classes; ce chiffre est aujourd'hui réduit à 56. La commission des *dix-sept* en avait proposé 60, et le Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, appelé à se prononcer subsidiairement sur les améliorations de détail à introduire dans le plan élaboré par cette commission, s'était également arrêté à ce chiffre, tout en le considérant comme insuffisant, mais en reconnaissant que dans le système des cinq années de latin, il était impossible d'aller au-delà, c'est-à-dire de dépasser la limite de deux heures de latin par jour. M. le Directeur-général de l'enseignement

¹ Voy. *Revue*, t. XXIV, pp. 308-326.

moyen, qui semblait devoir être en cette occurrence l'organe du gouvernement, s'était, lui aussi, prononcé pour 60 heures de latin. Comment donc se fait-il que de réduction en réduction on en soit arrivé aux 56 heures du nouveau programme ?

M. Vanderkindere, qui faisait partie de la commission des *dix-sept*, y a déclaré que les élèves en quittant les athénées et les collèges, « ne sont en état de lire aucun auteur latin, quelque facile qu'il soit ». Il est vrai qu'à notre avis, et de l'avis de M. l'inspecteur-général Dumont, ce jugement est empreint d'une assez grande exagération, contre laquelle M. Roersch a cru devoir protester au sein du Conseil de perfectionnement. Mais nous sommes prêt à reconnaître avec M. Vanderkindere qu'en général nos élèves, en arrivant à l'université, sont loin de savoir assez de latin.

A quoi cela tient-il ? Principalement, on ne saurait le constater, à l'abolition du graduat en lettres, de cette barrière éminemment salubre qui, seule, aurait pu, à la longue, élever le niveau de notre enseignement moyen et préserver nos facultés de philosophie et de sciences de ce flot montant d'incapables qui les envahit aujourd'hui.

Mais ce n'est pas là la cause unique de l'infériorité de nos élèves en latin, car déjà avant 1876 les présidents des jurys combinés s'étaient plaints à plusieurs reprises de cet état de choses. Une part de responsabilité en ce qui concerne l'abaissement des études latines dans nos athénées doit être attribuée aussi à la fameuse circulaire de 1869, qui tendait à y affaiblir l'enseignement grammatical et à remplacer l'étude approfondie des auteurs, en partie par la lecture de traductions françaises, en partie par des résumés et des comparaisons soi-disant littéraires. Il est vrai que les prescriptions de cette circulaire ont fini par tomber en désuétude.

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine ; c'est que l'enseignement de la langue latine, dont tout le monde proclame le maintien nécessaire, n'a pas produit, dans l'état de choses antérieur au nouveau programme, des résultats assez fructueux. Et que fait-on pour améliorer cette situation ? On diminue le nombre d'heures attribué au latin !

On s'est ingénié à trouver des arguments pour justifier cette mesure. Ils sont indiqués dans les considérants présentés à l'appui du système adopté par la commission des *dix-sept*. « Les élèves,

nous dit-on ¹, seront mieux préparés au moment où ils entameront l'étude des langues anciennes. Ils connaîtront, indépendamment de la grammaire de leur langue maternelle, la grammaire d'une langue moderne au moins; ils auront déjà pu établir des comparaisons; ils posséderont un fonds sur lequel il ne faudra plus s'attarder et s'appesantir; ils commenceront à débrouiller avec plus de discernement les premiers éléments de la langue latine. Ils feront donc plus et mieux avec soixante heures qu'ils ne font dans l'état actuel des choses, avec soixante-quatre heures. »

À première vue cette argumentation semble contenir une part de vérité; mais dès qu'on se donne la peine d'examiner de plus près les raisons invoquées, on s'aperçoit bien vite qu'elles manquent de fondement.

On fait remarquer qu'en entrant en cinquième, les élèves connaîtront déjà la grammaire d'une langue moderne, indépendamment de celle de leur langue maternelle, ce qui revient à dire qu'ils auront une certaine connaissance de la grammaire française et de la grammaire allemande ou flamande. Soit, mais en quoi cela leur facilitera-t-il l'étude des éléments de la grammaire latine? On nous répond qu'ils auront déjà pu établir des comparaisons. Nous le voulons bien: ils sauront donc qu'on dit en français *du père, au père*; en allemand, *des Vaters, dem Vater*. On leur aura fait remarquer que *du* est mis pour *de le* et *au* pour *à le*. On leur aura dit *peut-être*, en leur enseignant ces choses, qu'en allemand l'article se décline, qu'il change de terminaison, tandis qu'en français il reste en réalité invariable, tout en se combinant, par voie de contraction, avec certaines prépositions. Mais cela n'apprendra en aucune façon aux élèves que *rosa* fait au génitif *rosae*, que *dominus* fait *domini* et *liber*, *libri*.

On objectera sans doute que la connaissance de la grammaire allemande donnera au moins aux enfants la notion abstraite de cas marqués par des désinences. Mais nous répondrons que les élèves qui auront appris à décliner *rosa, rosae*, posséderont bien vite cette notion abstraite, sans qu'il soit nécessaire, pour

¹ Discussion relative aux réformes à introduire dans l'organisation des humanités en Belgique. — Bruxelles, Gobbaerts, 1880, p. 299.

les conduire à ce résultat, de les faire passer d'abord par l'étude de l'allemand.

En définitive, si l'on veut aller au fond des choses et ne pas se payer de mots, on reconnaîtra que l'étude préalable de l'allemand ne facilite *en rien* aux élèves l'étude des éléments de la grammaire latine.

Ou bien croit-on que, malgré les affinités qui existent entre le latin et le grec, la connaissance des déclinaisons et des conjugaisons latines facilite, d'une manière perceptible, celle des déclinaisons et des conjugaisons grecques? Aucun homme d'expérience ne le soutiendra. N'attribuons donc pas à l'allemand par rapport au latin je ne sais quelle vertu secrète que nous ne saurions raisonnablement attribuer au latin relativement au grec.

On nous dit encore qu'en arrivant en cinquième et en abordant l'étude du latin, les élèves posséderont déjà un fonds sur lequel il ne faudra plus s'attarder et s'appesantir.

Nous ne nous arrêterons pas à cet argument, parce que, en toute sincérité, nous n'avons pas réussi à le comprendre.

On insiste et l'on fait remarquer qu'après avoir appris la grammaire française et la grammaire flamande ou allemande, les élèves commenceront à *débrouiller avec plus de discernement* les premiers éléments de la langue latine.

Mais dans ces éléments il n'y a rien à *débrouiller*, rien qui exige une dose spéciale de *discernement*. Il faut tout simplement, quand on commence à apprendre le latin, avoir de la mémoire et assez de jugement pour comprendre que quand je dis *je vais à Rome, eo Romam*, ces paroles expriment l'idée d'un mouvement. Pas n'est besoin, pour saisir cette idée, d'avoir passé par la grammaire allemande ou flamande.

Ce n'est pas à dire que, dans notre opinion, l'allemand, en sa qualité de langue vivante, permettant au maître d'employer des procédés spéciaux, ne soit pas plus facile à apprendre que le latin et le grec.

Le latin ¹, comme l'a si spirituellement démontré M. Delbœuf dans sa lecture du 1 novembre 1881, faite à la Société pour le progrès des études philologiques et historiques ², le latin est

¹ Nous disons *le latin*, non les *éléments de la grammaire latine*.

² *Revue de l'instruction publique*, t. XXIV, pp. 364 et suiv.

une langue particulièrement difficile. Quant au grec, eu égard à la variété des époques et des dialectes, la preuve n'est pas à faire. Or, comme la pédagogie nous apprend qu'en matière de difficultés, il faut, autant que possible, suivre une marche graduellement progressive, nous croyons qu'on fait bien, lorsqu'il s'agit d'apprendre, dans un laps de temps déterminé, l'allemand, le latin et le grec, de débiter par l'étude de l'allemand, cette étude offrant moins de difficultés que celle des deux langues classiques.

Mais qu'on ne dise pas que, parce qu'on saura quelque peu d'allemand, on apprendra mieux le latin avec cinquante six heures par semaine qu'on ne l'apprenait jadis avec soixante-quatre heures.

Si le nombre d'heures était resté le même, on aurait eu quelque chance de voir, dans le nouveau système, s'améliorer plus ou moins l'étude du latin. Mais alors que, de l'avis de tout le monde, nos élèves, en sortant de rhétorique, ne savent pas assez de latin, ne plus lui assigner aujourd'hui que 56 heures au lieu de 64, nous paraît constituer une innovation malheureuse.

Puisqu'on était en si bonne voie, pourquoi ne pas adopter d'emblée le système de M. Vanderkindere, qui, en se basant sur le principe que des jeunes gens de quatorze ans apprendront plus facilement le latin que des enfants de dix ans, déclare qu'il a « la conviction qu'en quatre ans, avec douze heures par semaine (pourquoi pas dix ou huit ?), on ferait de rapides progrès et acquerrait de plus sérieuses connaissances en latin qu'avec le système actuel¹ ? »

On aurait pu faire mieux encore et imiter l'exemple de la France, où jadis le latin était le fonds de l'enseignement universitaire² et où maintenant, depuis le triomphe de la réforme, célébré avec un si bruyant enthousiasme dans la *Revue internationale de l'enseignement*³, le latin est réduit à 39 heures par semaine dans l'ensemble des classes. En effet, la France n'est-elle pas essentiellement la patrie du progrès ?

¹ Discussion, etc., p. 303.

² Voy. MICHEL BRÉAL, *Quelques mots sur l'instruction publique en France*. Paris, 1872, p. 161.

³ Voy. livraison du 15 janvier 1881.

Il est vrai qu'en France les révolutions pédagogiques ne sont pas moins brusques que les révolutions politiques et qu'il n'y a pas bien longtemps on y a tour à tour porté aux nues et bafoué le système de la bifurcation. Il ne serait donc pas étonnant qu'après le coup d'État, grâce auquel « l'enseignement classique a été détroné¹ » — non sans protestations² — au profit de la

¹ *Revue intern.* l. c. p. 6.

² Voyez Michel Bréal *Excursions pédagogiques*, Paris, Hachette, 1882, p. 334 : Je n'ai pas à juger un système qui n'a pas été adopté. *Les raisons qui m'empêchent de l'approuver ressortent assez de toutes les pages de ce livre.* Mais si la théorie des trois étages [trois années d'enseignement primaire développé — de 9 à 12 ans, — trois années d'enseignement intermédiaire accompagné de latin — de 12 à 15 ans, — trois années d'études classiques, y compris le grec, couronnées en philosophie par une dernière année de sciences], ou comme elle s'est appelée un instant, des trois cycles, n'a point prévalu, il en a néanmoins pénétré une bonne partie dans les nouveaux programmes. Les rédacteurs de ces programmes ont voulu, du même coup, faire droit aux critiques de ceux qui trouvaient l'enseignement classique trop superficiel, contenter les utilitaires qui se plaignent qu'on donne trop de temps au grec et au latin, et satisfaire les partisans de l'éducation harmonique, mi-partie composée des sciences et de lettres. Ils ont donc cédé à des courants divers qui s'étaient déjà mêlés une première fois dans la célèbre circulaire de M. Jules Simon. »

« Ce mélange amènera des difficultés qui ne me paraissent pas insurmontables, mais qui ont besoin d'être signalées et suivies de près. D'une part, on demande à nos professeurs des exercices oraux, de longues explications, des ouvrages vus en entier, des interrogations fréquentes, un enseignement plus vivant, une action plus directe sur les élèves; et d'autre part l'étude de l'antiquité est retardée de deux ans, sans que dans les années qui restent il ait été possible d'augmenter le temps qui lui est consacré. Aussi longtemps que les élèves qui commencent leurs études sous le nouveau système en seront aux éléments, l'inconvénient que je signale ne sera pas sensible; mais je crains qu'il ne se fasse sentir de plus en plus à mesure qu'ils avanceront dans les hautes classes. Vers 1886 et 1887 on pourra dire que le nouveau plan d'études a été expérimenté. »

• Inviter les élèves à composer eux-mêmes..... ce sont là, on l'a vu, les méthodes allemandes, *méthodes nullement abrégatives, mais méthodes discursives et scientifiques*, nées dans un pays et dans un temps où les études philologiques, représentées par des hommes éminents, étaient en plein développement et jouissaient d'une considération incontestée; mais réduire le temps des études latines à six ans, celui des études grecques à

langue maternelle, on revint, d'ici à quelque temps, au système condamné aujourd'hui.

Déjà le nouveau plan d'études commence à être critiqué. On le proclame encore à la vérité excellent dans son ensemble, mais « trop touffu dans les détails. » On regrette qu'on ne l'ait pas accompagné d'instructions précises pour en faciliter l'exécution.¹ »

Déjà aussi on essaye de rétablir indirectement en 7^e l'étude du latin, sous prétexte de mieux y étudier le français.²

Quant à nous, nous nous permettrons d'exprimer une conviction diamétralement opposée à celle de M. Vanderkindere. Nous sommes convaincu qu'avec les 48 heures qu'il veut bien accorder au latin on n'arriverait pas à connaître cette langue comme il doit désirer qu'on la connaisse, alors même qu'on n'en commencerait l'étude qu'en 4^e. A plus forte raison sommes nous persuadé que le nouveau système français conduira les élèves, au bout de quelques années, à ne pas beaucoup mieux savoir le latin qu'ils ne savent le grec aujourd'hui.

Ce n'est pas — est-il nécessaire de le dire? — que nous soyons le moins du monde des détracteurs de la France, pour le génie de laquelle nous avons la plus profonde admiration,

Mais lorsque sur les gens on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il leur faut ressembler.

L'enseignement du latin en France était jadis très-défectueux. Pour s'en convaincre, il suffit de lire le beau livre de M. Michel Bréal, que ne sauraient assez méditer ceux qui chez nous s'occupent de l'organisation des études moyennes.

C'est contre cet enseignement, donnant à certains égards de si pauvres résultats, que beaucoup de bons esprits, auxquels M. Michel Bréal a servi de porte-drapeau, se sont élevés avec

quatre ans, c'est perdre de vue l'exemple de l'Allemagne, qui emploie au même objet neuf et sept ans, *pour s'en aller sur les brisées de la Belgique et de tous les pays où l'enseignement classique est sans honneur et sans force.* »

¹ *Rev. intern.* 1882, 15 janv., p. 87.

² *Bulletin pédagogique d'enseignement secondaire*, Paris et Bruxelles, 1882, n° 4, p. 14.

raison. La *réforme* fut désormais le cri de ralliement des hommes de progrès. Mais grâce à cette impétuosité qui trop souvent caractérise les agissements de la France, la Réforme devint Révolution.

Le nouveau programme français date du 2 août 1880. Il n'a donc guère pu influencer sur la rédaction de notre nouveau programme à nous, qui, à la vérité, ne date que du 10 juillet 1881, mais dont tous les points essentiels se trouvent nettement indiqués dans le rapport de la commission des *dia-sept*, élaboré en 1879. Tout au plus pourrait-on attribuer à l'influence du programme français la nouvelle réduction (56 heures au lieu de 60) opérée sur l'enseignement du latin.

Peut-être l'auteur du nouveau programme s'est-il inspiré du programme hollandais.

Toutefois les indications recueillies en 1868 par M. le directeur-général Greyson au sujet de l'enseignement des gymnases en Hollande ne nous ont pas donné une idée bien favorable des résultats qu'on y obtenait à cette époque en latin. Dans tous les établissements visités par M. Greyson (Amsterdam, Groningue, La Haye, Leyde, Leeuwarden, Rotterdam, Utrecht) on était d'accord pour désirer qu'un plus grand nombre d'années d'études fût attribué à l'enseignement des langues anciennes. Or, dans tous ces établissements, sauf celui de La Haye, cinq années étaient consacrées aux langues anciennes, c'est-à-dire autant que chez nous, d'après le nouveau programme, en faisant, comme de raison, abstraction de la rhétorique supérieure. Dans quatre des sept établissements visités par M. Greyson on lui déclara que les études latines avaient perdu de leur importance. Presque partout on aurait voulu disposer de plus

¹ Le tableau des heures de leçon fixé par l'arrêté royal du 10 mars 1877 a été reproduit, comme annexe, dans la brochure plusieurs fois citée plus haut : *Discussion relative*, etc. p. 324. Mais ce tableau a été modifié par l'arrêté royal du 29 juin 1878. Dans le nouveau tableau on assigne au néerlandais 12 h. au lieu de 11, au français 12 h. au lieu de 11, à l'allemand 10 h. au lieu de 9, à l'anglais 9 h. au lieu de 7, à l'histoire et à la géographie 26 h. (17+9) au lieu de 22, aux mathématiques 23 h. au lieu de 16, aux sciences naturelles (y compris la physique et la chimie) 12 h. au lieu de 16, au latin 40 h. au lieu de 38, au grec 34 h. au lieu 38.

de temps. M. Greyson nous apprend que M. Cobet, professeur à l'université de Leyde et curateur du gymnase de cette ville, c'est-à-dire la plus haute autorité de la Hollande en matière de langues anciennes, ne trouvait pas suffisant, en 1868, l'enseignement de ces langues ¹.

La situation s'est-elle améliorée depuis 1868? En aucune façon, car M. Steyn-Parvé, l'éminent inspecteur de l'instruction secondaire en Hollande, n'est nullement satisfait de la situation actuelle.

Le gouvernement néerlandais avait proposé pour les gymnases un cours de sept ans; d'après ce projet l'étude du latin se serait continuée pendant toute la durée de ce cours et on aurait consacré six années à l'étude du grec. Mais la Chambre, au lieu de suivre le Gouvernement, limita la durée des études à six ans. « L'adoption d'un tel cours, dit M. Steyn-Parvé, est d'autant plus regrettable que la tâche imposée par la loi aux gymnases est beaucoup plus étendue que celle des anciennes écoles latines, institutions pour lesquelles l'ordonnance de 1815 prescrivait aussi un cours de six ans. D'abord la limite des études a été considérablement reculée par l'addition au programme des études dites propédeutiques, puis le programme lui-même est déjà suffisamment chargé. »

Si nous voulons, en matière d'enseignement, nous régler sur l'exemple d'un des pays qui nous entourent, ce n'est ni du côté de la France, pays à surprises, ni du côté de la Hollande que nous devons tourner nos regards. C'est plutôt l'Allemagne que nous ferions bien d'imiter, en tenant naturellement compte de la différence des milieux et en évitant les modifications trop brusques ou trop radicales.

Nous étions depuis 1850 entrés dans cette voie, grâce au conseil de perfectionnement dont les avis étaient alors généralement adoptés. Mais le nouveau programme, au lieu de nous rapprocher de l'Allemagne, nous en a au contraire, assez notablement éloignés. Comme l'a dit en fort bons termes M. Roersch, au sein du conseil de perfectionnement, « l'Allemagne

¹ Voy. Rapport de M. Emile Greyson, secrétaire du Conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, sur l'organisation des écoles latines ou gymnases en Hollande, 31 décembre 1868, pp. 15 et 20

tient de nos jours la première place dans la haute culture intellectuelle; si nous pouvions obtenir chez nous un développement scientifique semblable à celui de nos voisins germaniques, nous n'aurions peut-être pas atteint la perfection, mais nous aurions, dans tous les cas, fait un grand pas en avant. »

« En adoptant le système allemand, dit encore M. Roersch, nous n'aurions pas à craindre non plus de voir l'expérience démentir notre espoir et montrer l'inanité de nos conceptions. Ce système a fait ses preuves; il fonctionne avec succès depuis de longues années; personne n'en réclame l'abolition; personne ne demande de le modifier dans quelque partie essentielle; tous ceux qui ont reçu une instruction supérieure, tous les hommes portant un nom dans la science sont unanimes à en célébrer les bienfaits et lui attribuent en grande partie l'honneur de les avoir formés » ¹.

Par une note, placée au bas de la citation que nous venons de transcrire, on a révoqué en doute l'exactitude de l'assertion de M. Roersch, d'après lequel personne en Allemagne ne réclamerait la modification du système en vigueur. Cette note renvoie, en effet, à une circulaire de M. Falck, jadis ministre de l'instruction publique en Prusse, dans laquelle on indique plusieurs changements qui pourraient être utilement apportés à l'organisation des gymnases et des écoles *réales*. Cette circulaire, qui date du 13 avril 1874, a été reproduite pp. 318 et suivv. de la brochure intitulée *Discussion*, etc.

Certes, l'assertion de M. Roersch était un peu trop catégorique. Nous avons indiqué nous-même dans notre précédent article, une modification importante proposée, en 1873, par M. Ostendorf, à cette époque directeur de la Realschule de Dusseldorf ². Mais nous ne sachions pas qu'une suite quelconque ait été donnée à cette proposition, pas plus qu'aux changements indiqués dans la circulaire du 13 avril 1874.

Le projet Ostendorf était pourtant fortement motivé, et parmi les arguments invoqués en faveur du système adopté par la com-

¹ V. *Discussion*, etc., p. 7.

² Voy. *Revue*, t. XXIV, p. 324, note 1.

mission des dix-sept, nous n'en trouvons aucun qui ne fût déjà indiqué par l'auteur de ce projet.

D'ailleurs deux hommes considérables, MM. les docteurs Wiese et Bonitz, dont les opinions, en matière d'enseignement moyen, jouissent à juste titre en Allemagne d'une très grande autorité, avaient exprimé l'avis qu'il serait utile de faire *un* essai dans ce sens, soit (Wiese) à une école réelle de première classe (où l'on enseigne généralement le latin pendant huit années), soit (Bonitz) dans un gymnase.

L'essai préconisé a-t-il été effectivement tenté ? Encore une fois nous l'ignorons. Mais ce que nous savons c'est qu'en Prusse et dans les différents États de l'Allemagne, on s'en tient toujours à l'ancien système, en vertu duquel on enseigne le latin pendant huit, neuf, voire même dix années. En Bavière, où jadis on n'avait dans les gymnases que huit années d'études avec 64 heures de latin, on en a actuellement neuf, avec 73 heures de latin. (Arrêté royal du 20 août 1874.)

En Saxe on a également neuf années de gymnase, avec 87 heures de latin. (Programme de Dresde de 1879.)

Ainsi, malgré les projets de réforme recommandés par Ostendorf et par d'autres¹, l'Allemagne est restée fidèle à ses traditions, en dépit des innombrables discussions qui y ont eu lieu sur l'enseignement moyen, discussions qui sont loin d'y être épuisées, mais qui, à l'heure actuelle, ne touchent plus guère aux bases généralement adoptées.

Dans cet état de choses, n'aurait-on pas mieux fait, comme l'indiquait M. Roersch, de tourner ses regards du côté de l'Allemagne, plutôt que de se livrer, sur une si vaste échelle, à des essais qui, quoique faits dans les meilleures intentions, n'ont pour point de départ, lorsqu'on y regarde de près, que les idées plus ou moins mûries, plus ou moins fantaisistes, de M. X..., ou de M. Z... ?

Tout en diminuant le nombre d'heures attribué au latin, le Gouvernement n'a pas pu avoir l'intention d'affaiblir l'étude de cette langue. En effet, dans les arguments invoqués à l'appui du

¹ LAAS, *Reform der Gymnasien*, Göttingen 1873, propose de ne commencer le latin qu'en 5^e, ce qui, grâce au redoublement de la 3^a, de la 2^a et la 1^a, aboutit à huit années de latin avec 76 heures.

système adopté par la commission des dix-sept et qui a servi de base au nouveau programme, on nous dit (v. plus haut p. 3) que désormais les élèves feront *plus et mieux* avec 60 heures que dans l'ancien système avec 64 heures. Le Gouvernement suppose apparemment qu'on obtiendra le même résultat avec 56 heures. La chose paraît étrange : mais d'abord nous dit-on, les élèves seront *mieux préparés* à aborder l'étude du latin. Nous avons dit plus haut ce que vaut cet argument, que nous ne repoussons pas d'une manière absolue, mais dont il faut soigneusement se garder d'exagérer l'importance. — Ensuite, et c'est un point sur lequel on revient sans cesse, on affirme qu'on enseignera le latin d'après des méthodes perfectionnées¹. Nous avons la conviction, dit-on, dans la brochure citée plus haut², qu'elle (l'élévation désirée dans le niveau de la connaissance de la langue latine) résultera nécessairement de l'amélioration des procédés d'enseignement, d'une préparation mieux entendue, de la suppression des exercices inutiles, d'un emploi plus judicieux du temps. »

Ce sont là, qu'on nous permette de le dire, des *verba canora* : ce ne sont pas des réalités saisissables. M. Eudore Pirmez, qui est certes un homme d'infiniment d'esprit, avait aussi recommandé jadis, pour l'enseignement des langues anciennes, certains procédés dont nous croyons avoir fait bonne justice dans la *Revue*. Ce n'est pas à dire que nous veuillions prétendre que plus rien n'est à améliorer dans la méthode d'enseignement dont on se sert aujourd'hui. *Dies diem docet*, et de même que nous sommes convaincu que les méthodes actuelles sont supérieures à celles dont on faisait usage au commencement de ce siècle, nous croyons qu'elles sont susceptibles de perfectionnements successifs. Ainsi, par exemple, il est certain, d'après nous, que l'enseignement de l'histoire et de la géographie a fait depuis vingt ans temps de

¹ Discussion relative, etc., p. 302. Les mêmes arguments ont été invoqués en France. « L'école utilitaire, dit M. Michel Bréal, par une confusion qui se comprend si l'on se met à son point de vue, entendant parler de meilleures méthodes, a pensé qu'elles devaient demander moins de temps, et elle a pris la principale part à une réforme où elle appréciait surtout les retranchements et les suppressions. » *Excursions pédagogiques*, par M. Bréal. Paris, 1882. p. 136.

² Discussion, etc., p. 302.

notables progrès. Nous ne dirons donc pas que l'enseignement du latin ne pourrait pas, lui aussi, être amélioré en détail. Mais pour qu'on puisse se flatter d'obtenir, grâce à ces méthodes perfectionnées, des résultats meilleurs avec moins d'heures de leçon, il faudrait tout au moins connaître ces méthodes, les avoir vu fonctionner ailleurs, ou en tout cas pouvoir démontrer clairement qu'elles sont préférables aux méthodes en usage. Il ne suffit pas de dire aux professeurs : « Nous vous donnons à la vérité, pour l'enseignement du latin, moins d'heures qu'auparavant ; mais vous saurez bien, grâce à des procédés d'enseignement perfectionnés, arriver à des résultats supérieurs à ceux que vous obteniez jadis. » Les professeurs, même sans y mettre de la malice, demanderont sans doute qu'on les mette sur la voie de ces méthodes merveilleuses. Mais il sera bien difficile de satisfaire à cette demande, car, ainsi que M. Gantrelle l'a fait observer¹ avec raison, « personne encore, pas plus dans la commission (des dix-sept) que hors de la commission, n'a présenté une méthode meilleure que celle qui est généralement suivie. »

Nous trouvons à la vérité dans les développements du nouveau programme, la Note suivante concernant l'enseignement du latin :

« On doit étudier le latin non seulement pour développer l'intelligence, pour exercer le goût, mais aussi pour apprendre à bien écrire la langue maternelle et, dans tous les cas, la langue française. »

« Il importe donc de s'attacher davantage aux formes littéraires, et sans abandonner toutefois la méthode philologique, de ne point s'appesantir trop sur l'étude des mots et sur l'explication critique. »

« D'autre part, les humanités doivent avoir pour effet d'inspirer aux jeunes gens le goût de la lecture des auteurs anciens, ce qui est le seul moyen de les pénétrer du génie de l'antiquité. »

L'auteur de cette Note a été évidemment guidé par d'excellentes intentions. Il condamne formellement le système de la circulaire de 1869, qui tendait à remplacer, du moins en grande

¹ Commission spéciale chargée de rédiger un avant-projet de réorganisation des études d'humanités. — *Rapport et procès-verbaux*. Bruxelles, Gobbaerts, 1880. p. 89.

partie, l'étude des auteurs anciens par la lecture de résumés et de traductions. A cet égard nous sommes parfaitement d'accord avec lui. Nous le sommes encore lorsqu'il prétend qu'on doit étudier le latin, non seulement pour se former l'intelligence et le goût, mais aussi pour bien apprendre à écrire sa langue maternelle — en tout cas le français.

Mais nous ne pouvons laisser passer sans observation le second paragraphe de la Note.

« Il importe donc, y est-il dit, de s'attacher davantage aux formes littéraires. »

Tout dans cette phrase est obscur. Nous savons bien ce que c'est que la *forme*, opposée au *fond* d'un écrit. Nous savons aussi que cette forme peut être plus ou moins littéraire. Mais lorsqu'on nous dit que le professeur, en enseignant le latin, doit s'attacher *aux formes littéraires* et s'y attacher plus qu'on ne le faisait précédemment, nous avouons humblement que nous ne parvenons pas à nous rendre compte de l'idée qu'on a voulu exprimer. Cela signifie-t-il que le professeur ne doit pas se borner à faire comprendre le texte des auteurs latins, mais qu'il doit aussi s'efforcer d'en faire ressortir les beautés, d'en faire apprécier le mérite au point de vue littéraire? Cela du moins serait clair. Mais une telle recommandation est-elle bien nécessaire? Le professeur qui aura des instincts littéraires, fera inévitablement partager à ses élèves l'admiration qu'il éprouve pour les beautés des auteurs anciens. Quant à ceux qui n'ont pas de goût — et on prétend qu'il y en a — la recommandation du Gouvernement ne leur en donnera pas.

La Note ajoute : « [Il importe] sans abandonner toutefois la méthode philologique, de ne point s'appesantir trop sur l'étude des mots et sur l'explication critique. »

L'auteur de la Note paraît ne pas être philologue, car s'il l'était, il saurait que l'explication philologique n'est autre chose que l'explication complète, au point de vue grammatical, lexicologique, géographique, historique et *littéraire*.

Vingt fois nous l'avons dit et répété dans la *Revue*. Il paraît toutefois que nous ne l'avons pas encore dit assez souvent, puisqu'on retombe toujours dans la même erreur. En effet, d'après le passage de la Note que nous venons de transcrire, la méthode philologique ne consisterait que dans l'étude des *mots* et dans l'*explication critique*.

Mais d'abord, que faut-il entendre par *explication critique*? Certes, la double base de l'étude philologique d'un auteur, c'est la *critique* et l'*interprétation*. Il faut commencer par établir le texte d'après les règles de la critique, et lorsque ce travail est fait, procéder à l'explication. Mais dans l'enseignement moyen il ne s'agit pas de *constituer* les textes. On prend, comme point de départ, des textes tout faits. Tout au plus, de loin en loin, en rhétorique, lorsqu'on rencontre un passage obscur et qu'on a affaire à des élèves d'élite, peut-on se permettre de leur dire que ce passage est controversé et discuter avec eux une ou deux variantes. Mais en règle très générale, la critique des textes doit être bannie de l'enseignement secondaire. Si c'est cette critique là qu'on a en vue en parlant d'explication critique, on ne va pas assez loin en recommandant aux professeurs de ne *pas trop s'appesantir* sur cette matière, parce qu'ils devraient s'en abstenir complètement, sauf, comme nous venons de le dire, dans des cas tout à fait exceptionnels.

Que si, au contraire, on entend par explication critique l'interprétation *approfondie* d'un auteur, il nous est impossible d'être d'accord avec l'auteur de la Note, pas plus que nous ne pourrions lui donner raison s'il voulait proscrire l'étude des mots. Il est vrai qu'il se borne à nous dire qu'il ne peut *pas trop s'appesantir* sur cette étude, mais ce conseil peut sembler naïf, car il est évident qu'il ne faut trop s'appesantir sur rien. Nous craignons toutefois qu'il ne faille donner à ces termes, quelque peu énigmatiques, une signification différente. Nous avons connu des professeurs qui savaient très peu de latin et de grec et qui, se contentant d'une traduction superficielle, soi-disant élégante, se livraient à des considérations esthétiques à perte de vue, sous prétexte d'inspirer à leurs élèves du goût littéraire.

Eh bien, cette méthode, qui jadis était assez commune en France, nous la repoussons de toute l'énergie de notre conviction. Non, ce n'est pas ainsi qu'on apprend aux jeunes gens à penser correctement et à bien écrire leur langue maternelle. De telles explications ne conduisent qu'à cette phraséologie creuse, à cette « éternelle rhétorique » que les meilleures esprits de la France ont si vigoureusement attaquée dans ces derniers temps. Tâchez de *bien* faire comprendre les textes que vous expliquez, de ne laisser dans l'ombre aucune difficulté, d'élu-

cider jusqu'aux moindres nuances, et lorsque vous vous serez livré à ce travail d'analyse, exercez alors vos élèves à rendre en français, en véritable français, la pensée bien comprise de l'auteur, sans rien lui faire perdre de sa clarté, de son énergie, de sa grâce ou de sa couleur poétique. C'est par de pareils exercices, par ce *labor improbus*, par cette lutte corps à corps avec les auteurs anciens, que vous assouplirez le style des élèves, que vous leur donnerez cette originalité de bon aloi qui consiste à penser fortement et à ne s'arrêter dans l'expression de sa pensée ou de son sentiment que lorsqu'on peut se rendre le témoignage d'avoir rendu cette idée ou cette impression d'une manière adéquate.

Nous aurions été heureux de savoir ce que pense l'auteur de la Note au sujet de l'enseignement grammatical. En Belgique beaucoup de personnes sont d'avis qu'on accorde trop d'importance à l'étude de la grammaire. Nous voulons bien admettre que certains professeurs, ceux notamment qui ne connaissent la grammaire que superficiellement, l'enseignent d'une manière fastidieuse. Mais il n'en est pas moins vrai, et nous nous en sommes bien des fois expliqué dans la *Revue*, que, notamment pour les langues anciennes, un enseignement grammatical sérieux et approfondi est absolument indispensable.

Nous ne méconnaissions pas, nous le répétons, les bonnes intentions qui ont présidé à la rédaction de la Note. Nous craignons seulement que quelques professeurs ne l'interprètent en ce sens que, sans trop s'inquiéter du détail des formes grammaticales et de la construction, il convient de s'attacher surtout à faire un commentaire esthétique. C'est pourquoi nous nous permettons de les prémunir contre ce système d'interprétation superficielle qui, sous prétexte de littérature, habitue les élèves à la paresse d'esprit et leur inspire l'amour de la « phrase. »

A l'appui de ce que nous venons de dire, nous croyons utile, en terminant ce second article, de mettre sous les yeux de nos lecteurs les lignes suivantes, extraites de l'édition de Virgile publiée par M. E. Benoist, professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris¹ :

¹ Œuvres de Virgile, texte latin, etc. par E. Benoist. Bucoliques et Georgiques, 2^e éd. Paris, Hachette, 1876, Introd. pp. VI et X.

« Les faits grammaticaux ont été l'objet d'une attention particulière. Les tournures, les locutions, les acceptions des mots sont les moyens dont l'auteur s'est servi pour exprimer sa pensée. Lorsque nous sommes entièrement instruits sur la valeur de ces matériaux, nous pénétrons plus profondément dans cette pensée. L'emploi d'un génitif, d'un accusatif, d'un ablatif, d'un présent, d'un parfait, d'un indicatif, d'un subjonctif, d'un infinitif, la place donnée à une particule, la disposition des mots dans la phrase, ne sont pas une chose indifférente. La science de tous ces détails permet de saisir les nuances les plus délicates de l'idée et du sentiment. La conception poétique apparaît sans voiles à celui qui en sait ainsi démêler les ressorts les plus secrets, et cela est vrai « surtout lorsqu'il s'agit d'un artiste de langage comme Virgile. »

Et plus loin : « Un ouvrage se compose de mots qui ont un sens, de phrases qui ont une allure, et c'est la détermination de ce sens et de cette allure qui fait que l'on reconnaît et que l'on apprécie les qualités du style et des développements. »

(La suite prochainement).

A. W.

DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DE L'HISTOIRE.

Notes et impressions de voyage.

Ayant obtenu deux congés de M. le Ministre de l'Instruction publique pour visiter quelques universités étrangères afin d'étudier l'enseignement de l'histoire et spécialement l'organisation des *cours pratiques*, j'ai fait ces excursions scientifiques en 1881 et en 1882. Les pages qui suivent, sont de simples notes de voyage. Elles n'ont pas la prétention de trancher les nombreuses questions que soulève l'organisation des cours théoriques et pratiques d'histoire. Il ne faut y chercher que des impressions et des souvenirs que je me suis efforcé de reproduire le plus fidèlement possible.

I. UNIVERSITÉ DE BERLIN.

Sans parler de l'histoire ecclésiastique, de l'histoire littéraire, de l'histoire de la philosophie, du droit, des arts et des sciences, qui comptent de nombreuses chaires et de nombreux cours d'exercices pratiques, l'histoire proprement dite comprenait : à l'université de Berlin (semestre d'été 1881) les cours suivants, encyclopédie et méthodologie historiques — paléographie grecque — paléographie latine — chronologie du moyen âge — diplomatique — histoire de l'Assyrie et de la Babylonie — histoire et antiquités de la ville d'Athènes — sources de l'histoire romaine — histoire militaire de la féodalité — sources de l'histoire moderne de 1500 à 1815 — histoire moderne de 1648 à 1763 — histoire de l'Allemagne depuis la Bulle d'or jusqu'à la Paix de religion d'Augsbourg (1356-1555) — histoire des institutions politiques de l'Allemagne depuis la Bulle d'or jusqu'à la suppression de l'Empire germanique par Napoléon I^{er} (1356-1809) — histoire de la Prusse — histoire de la guerre de sept ans — histoire de France — c'est-à-dire *seize* cours théoriques.

En fait d'exercices pratiques, il y avait *six* cours dirigés par les professeurs Waitz, Droysen, Mommsen et Bresslau et par les privat-docents Koser et Delbrück.

Notez que par suite du décès du professeur Nitzsch, le nombre normal des cours était réduit de deux ou même de trois, dont un cours pratique, et songez après cela au maigre programme de nos universités belges qui comprend en tout et pour tout sept cours purement théoriques : histoire ancienne — antiquités romaines et grecques — histoire du moyen âge — histoire moderne — histoire de Belgique — et histoire contemporaine, cette dernière depuis Pâques 1880 seulement et à titre de cours facultatif, ne rentrant que dans les matières de l'examen de professeur agrégé pour l'histoire, grade nouveau créé en novembre 1880.

Un mot d'abord des cours théoriques auxquels j'ai assisté à Berlin. Le plus fréquenté était celui du professeur von Treitschke sur l'histoire de France. Il se faisait dans une vaste salle isolée, construite au milieu du jardin qui s'étend derrière l'Université, et désignée sous le nom de *Barakken-Auditorium*, dénomination qui indique suffisamment la simplicité architecturale de ce grand hangar scientifique. Cette salle contient 25 bancs très longs; sur chaque banc une trentaine d'auditeurs peuvent prendre place sans trop se serrer; le *Barakken-Auditorium* peut donc contenir au moins 750 auditeurs assis. En hiver, la salle est comble à presque toutes les leçons de M. von Treitschke, d'après ce que l'on m'a affirmé. Pendant le semestre d'été, les auditeurs sont moins nombreux. Il pouvait y en avoir environ 300 aux deux leçons que j'ai entendues; parmi eux j'ai remarqué un officier supérieur et quelques vieux messieurs, comme aux cours de la Sorbonne à Paris, mais la très grande majorité des auditeurs étaient de vrais étudiants.

Ce cours de M. von Treitschke est fort étonnant. Le professeur est complètement sourd et ne s'entend pas parler; il a un débit très monotone; sa voix est anxieuse, parfois rauque et étranglée comme celle des sourds-muets; aucun arrêt, pas même d'une seule seconde, entre les différentes phrases ou membres de phrase; les périodes se suivent haletantes, interrompues seulement de temps en temps par la respiration qui d'ordinaire coupe un membre de phrase en deux sans aucun motif logique; le geste est uniforme et la tête oscille continuellement comme prise d'un tremblement nerveux. Malgré son visage sympathique et empreint d'une sorte de bonhomie majestueuse, la première impression que fait ce professeur est tout à fait étrange. On se

demande comment un cours, fait ainsi, peut réunir tant d'auditeurs et jouir d'une si universelle renommée en Allemagne.

Mais, au bout de quelques minutes, on est sous le charme. On oublie le débit, le geste, l'organe; car ces phrases sourdes, anxieuses, déroulées avec une hâte pénible, sans arrêt aucun, étouffées pour ainsi dire dans une belle barbe noire, sont des chefs-d'œuvre. On se sent transporté par l'originalité de la pensée, la hardiesse et la franchise de l'idée, la splendeur poétique de la forme, la chaleur généreuse du sentiment. On accepte cet étrange son de voix sans plus y songer, comme on se soumet sans regimber au parler inarticulé et bizarre des vrais Anglais, se servant de leur langue maternelle. L'oreille une fois familiarisée, on admire profondément le cours de M. von Treitchke et on reste littéralement suspendu à ses lèvres jusqu'au moment où il cesse de parler sans autre ponctuation que son silence final. Il faut avoir passé ainsi du malaise étonné du premier moment à la jouissance admirative, enthousiaste, pour comprendre comment on peut se délecter à écouter ce cours unique dans son genre. Je laisse de côté les opinions bien connues du professeur. Même ceux qu'il froisse souvent par ses mots les plus durs, restent ses auditeurs les plus assidus. Il y a d'ailleurs dans ce regard limpide, dans cette honnête figure, expressive et franche, une telle loyauté qu'on est désarmé à l'avance.

Je me rappellerai longtemps la leçon que M. von Treitchke consacra à la France du XIII^e et du XIV^e siècle. Mêlant les arts, la foi et la politique, il parla des cathédrales françaises du Nord et du Midi et il traça une description magnifique et saisissante de vérité de la splendide église de St-Ouen à Rouen; puis en quelques traits, il fit le tableau de la bataille navale de l'Écluse, pendant laquelle, suivant une poétique légende, le Prince Noir, assis sur un beaupré, chantait bravement une ballade qui prédisait la grandeur maritime de l'Angleterre. Puis il parla des mouvements populaires de Paris après le désastre de Poitiers, première manifestation des convulsions périodiques dont la Commune a été la dernière en date. Il compara Étienne Marcel à Jacques van Artevelde, *der Weber-König* (le roi des tisserands), et il esquissa une peinture colorée de Gand et de Bruges. Il fut ensuite amené à parler de Pau et des Pyrénées, ce qui fut l'occasion d'un paysage grandiose qu'il nous fit contempler du

haut de la terrasse du château de Pau. Parlant d'Isabeau de Bavière, il l'appela « la Brunhilde bavaroise du XIV^e siècle, » etc. A chaque pas il avait une image, un mot, une peinture qui frappaient toujours vivement et juste le plus souvent. La dernière partie de cette leçon, la plus belle, fut consacrée à Jeanne d'Arc qu'il vengea chaleureusement des sarcasmes de Voltaire et qu'il compara à Garibaldi dans notre siècle. « On doit tout pardonner, s'écria-t-il, à de telles natures, parce qu'elles ont beaucoup aimé. » Cette analyse incolore et froide ne peut d'ailleurs donner une idée du charme pénétrant des bizarres leçons de M. von Treitschke.

Suivant l'usage universitaire d'Allemagne, M. von Treitschke fait deux cours ; l'un est gratuit et public, c'était cette année le cours d'histoire de France ; le second, rétribué par les auditeurs, roulait sur l'histoire de la Prusse. Ce dernier cours avait une cinquantaine d'auditeurs¹ et se distinguait par les mêmes qualités brillantes et originales, quoiqu'il fût moins oratoire que celui de l'histoire de France. Une leçon, consacrée par M. von Treitschke à Wallenstein, Tilly et Gustave-Adolphe, était vraiment superbe. Le professeur y esquissa d'une façon enthousiaste les plans religieux et politiques du grand roi de Suède, retraça sa mort avec des couleurs saisissantes, en quelques traits émus, et parla d'après ses souvenirs personnels du tombeau de Gustave-Adolphe dans l'église des chevaliers à Stockholm. Un des secrets du plaisir que l'on éprouve à écouter M. von Treitschke, c'est qu'il semble avoir vu tous les monuments, toutes les villes, tous les champs de bataille, tous les lieux dont il parle, et qu'il excelle à en évoquer l'image en quelques mots heureusement choisis. Il y a une grande puissance plastique chez cet étrange professeur.

M. von Treitschke est dans toute la vigueur de l'âge, tandis que M. Gustave Droysen père est un des vétérans du haut enseignement allemand. Ses cours m'ont aussi vivement intéressé. Je le vois encore, tenant en main un petit cahier de notes à couverture bleue et accoudé sur un grossier pupitre carré, exhaussé au moyen d'une allonge, qui se dressait à un demi-mètre

¹ Un de ceux-ci m'intriguait : tenant en main un long instrument en bois qui faisait songer à une pipe allemande, il semblait fumer de l'oreille droite. C'était un étudiant sourd comme le professeur, qui entendait au moyen de ce singulier appareil auditif.

au-dessus de la chaire. Il commença à mi-voix, à la manière des grands prédicateurs français, afin d'obtenir le silence le plus complet. On aurait entendu voler une mouche. Penché sur son petit cahier bleu et promenant sur son auditoire des regards pénétrants qui perçaient les verres de ses lunettes, il parlait des falsifications dans l'histoire. C'était à son cours d'encyclopédie et de méthodologie historiques. Il avait l'air profondément écœuré des faussetés que l'on débite sous le nom d'histoire, et son expression habituelle de mécontentement nerveux ajoutait encore à l'énergie et à la verve impitoyable avec laquelle il déroulait son sujet, parlant en serrant les lèvres et en poussant fréquemment des soupirs de colère et de mépris. A chaque instant une plaisanterie très réussie, toujours mordante et acérée, faisait courir un sourire discret sur tous les bancs. Tantôt il décochait un trait à un personnage historique, tantôt il se gaussait d'un savant contemporain, de Schliemann par exemple, ou d'un de ses collègues du haut enseignement qu'il nommait par son nom. Le sujet était traité avec une grande originalité, une abondante richesse d'exemples caractéristiques et une verve endiablée qui semblait vouloir se cacher sous une façon de parler froidement comique. La leçon se termina au milieu d'un éclat de rire homérique, provoqué par une anecdote présentée par M. Droysen avec un humour irrésistible. Jamais je ne me suis autant amusé à un cours d'université, ce qui n'est pas beaucoup dire, je l'avoue, mais rarement encore j'ai entendu des choses aussi sérieuses et aussi solides. C'était le cas de s'écrier avec Horace: *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci!*

Qu'on n'aille pas croire que toutes les leçons de M. Droysen soient des feux d'artifice d'esprit. Toujours cependant il manie l'ironie avec un rare bonheur, et sa façon mordante de présenter ses idées ajoute encore à l'originalité réelle de la pensée¹.

Son cours sur l'histoire moderne (1648 à 1763) est plus élémentaire. Comme M. Droysen me le fit remarquer, il s'adresse à des commençants; néanmoins, j'y admirai la verve caustique, la clarté et la netteté des aperçus, ainsi que l'habileté consommée

¹ Je remarquai que presque tous les élèves étaient munis du manuel du professeur, *Grundriss der Historik* (2^e édition, Leipzig, 1875), curieux ouvrage fort nuageux qui n'a pas les qualités primesautières et brillantes du cours.

avec laquelle le professeur lisait ses notes, de manière à faire croire à une improvisation. Ces cours théoriques de M. Droysen comptent parmi les meilleurs des universités allemandes.

Une autre illustration de Berlin est M. le professeur Ernest Curtius, l'auteur de la poétique *Griechische Geschichte* que tous les spécialistes ont savourée. Quoique maigre et d'une taille plutôt en dessous de la moyenne, M. Curtius ressemble vaguement à M. Frère-Orban. C'est assez dire qu'il y a une tête superbe. Ses traits, d'une rare distinction, sont illuminés par un regard froidement radieux. Il parle lentement, accumulant les images majestueuses et gonflant les beaux adjectifs dont il se sert pour exprimer toute l'admiration qu'il ressent pour la Grèce.

La salle dans laquelle il fait son cours d'antiquités athéniennes, semble être spécialement aménagée à cet effet. Elle est sobrement décorée au moyen de quelques plâtres antiques, bustes et bas-reliefs célèbres. Derrière la chaire on voit, affichés à la muraille, un grand plan d'Athènes et un long panorama de la ville et de l'Attique avec la mer et les collines chantées par les poètes. Un peu plus loin pend au mur une belle photographie du temple de Thésée. Tout cela ajoute à la leçon un attrait particulier et permet au professeur de faire de la topographie utilement. Je lui ai entendu faire ainsi une leçon excellente sur les fortifications d'Athènes et sur les murs armés, qui reliaient la ville à ses ports du Pirée, de Phalère et de Munychie.

Une autre leçon de M. Curtius était entièrement consacrée à l'histoire de la céramique athénienne, depuis les premiers vases en terre glaise, naïvement signés par les potiers, jusqu'à la période de décadence, que M. Curtius appelait spirituellement « le rococo attique ». Le professeur avait apporté un portefeuille bourré de dessins, de chromolithographies, de photographies et de reproductions de toute espèce qu'il faisait circuler parmi les élèves à l'appui de ses affirmations. Quand l'heure sonna à l'horloge de l'université, toute la classe se regarda; le temps avait passé si vite, si utilement, si agréablement!

L'après-midi, M. Curtius nous avait donné rendez-vous au Musée des antiques où il fait chaque semaine une leçon sur l'archéologie grecque et romaine. A son arrivée les étudiants qui l'attendaient en flânant à travers les collections, le saluèrent silencieusement, puis remirent leur chapeau. M. Curtius resta couvert aussi et commença sur-le-champ sa promenade de

démonstrations archéologiques. Armé d'un coupe-papier en ivoire, il allait d'un objet à l'autre, expliquant, indiquant les moindres particularités avec l'extrémité de son coupe-papier, tantôt se haussant sur la pointe des pieds, tantôt s'agenouillant pour mieux détailler ses explications. A un moment même il se coucha par terre devant un trépied grec. Appuyé sur le coude gauche et brandissant de la main droite son fidèle coupe-papier, il s'extasia sur les formes élégantes et sur les ornements ravissants du petit chef-d'œuvre. On comprend aisément combien des leçons faites avec chaleur par un tel professeur, dans un musée de premier ordre, doivent être utiles aux élèves.

La leçon que j'ai entendue ne roulait que sur des points secondaires : trépieds, candélabres, vases en terre cuite, etc., et malgré cela il s'en dégageait une admiration communicative et une sorte de parfum antique.

On m'a assuré que lorsqu'il s'occupe de la statuaire, M. Curtius atteint souvent à l'éloquence la plus majestueuse ; et je le crois sans peine.

Parmi les autres professeurs ordinaires de l'université de Berlin, dont le nom jouit d'une réputation européenne, il faut aussi citer le paléographe W. Wattenbach. C'est l'un des hommes les plus modestes et les plus aimables qu'il se puisse voir. J'ai assisté une fois à son cours de paléographie latine. La plupart des élèves étaient munis du manuel du professeur, *Anleitung zur lateinischen Palæographie* (3^{me} édition, Leipzig, 1878). M. Wattenbach exposait les caractères spéciaux de l'écriture des manuscrits du IV^e et du V^e siècle de notre ère. Souvent il allait tracer sur le tableau noir les lettres dont il parlait. C'était un cours très savant, fait sans la moindre prétention et avec une bonhomie charmante.

M. Bresslau est un des professeurs les plus vaillants et les plus occupés de l'université de Berlin. Pendant le semestre d'été 1881 il faisait un cours de chronologie, un cours de diplomatie et un cours de l'histoire des institutions de l'ancien Empire germanique, sans parler de ses exercices pratiques que j'aurai l'occasion de signaler plus loin.

Je n'ai pu assister à son cours de chronologie dans lequel M. Bresslau passe en revue la partie astronomique et technique de cette science, les calendriers et les ères diverses, les problèmes qui se rattachent aux jours, aux mois, aux fêtes et aux années,

et où les élèves s'exercent à calculer les dates obscures au moyen d'un calendrier perpétuel Julien que le professeur leur distribue avec le programme abrégé de son cours ¹.

J'ai entendu deux leçons de M. Bresslau sur l'histoire des institutions germaniques. Le professeur passait en revue les fonctions judiciaires de l'ancien empire d'Allemagne. A propos de chaque charge il citait quelques-uns de ceux qui l'avaient remplie et donnait d'eux une sorte de croquis biographique des plus vivants. M. Bresslau parle avec une grande volubilité, en secouant la tête et en lançant des regards brillants sur ses élèves à travers les verres de ses lunettes dont les scintillements continuels ont quelque chose d'animé et d'encourageant qui ajoute à la persuasion. A chaque instant ce professeur aussi aimable que consciencieux cite les sources et indique les monographies d'une manière exacte et méthodique. Il y avait une soixantaine d'auditeurs.

Son cours de diplomatique me parut aussi excellent. Les élèves avaient en main un répertoire de chartes latines, publié par le professeur lui-même sous le titre de *DIPLOMATA CENTUM in usum scholarum diplomaticarum edidit et annotationibus illustravit Henricus Bresslau* (Berlin, 1872). M. Bresslau commentait et comparait entre elles plusieurs chartes impériales du moyen âge, dont tous les auditeurs avaient le texte sous les yeux. Il montrait comment on peut parfois tirer des conséquences historiques très importantes de quelques mots d'un document authentique. C'était une minutieuse dissection des diplômes impériaux, faite d'une main exercée et conduisant à des résultats aussi solides qu'imprévus. Les élèves qui suivaient cette délicate opération jusque dans ses moindres détails, y acquerraient non seulement des notions positives, mais encore une méthode sûre pour utiliser les chartes dans l'histoire. C'est eux qui donnaient lecture des documents qu'on étudiait en commun et qui souvent avaient à répondre à des questions posées par le professeur. De la sorte ils étaient constamment en éveil et avaient un rôle actif dans cette leçon qui tenait le milieu entre la théorie didactique et les exercices pratiques. J'ai admiré la

¹ *Grundriss zu Vorlesungen über Mittelalterliche Chronologie* von Harry Bresslau. - Zweiter Abdruck. Als Manuscript gedruckt. (Berlin, 1881.)

vivacité entraînant du professeur qui transformait ainsi un enseignement aride en soi, en un cours essentiellement vivant et vraiment attrayant.

M. le dr. Koser, privat-docent, consacrait quatre heures par semaine à l'étude des sources de l'histoire moderne de 1500 à 1815. C'était un cours nourri et très consciencieux où j'ai appris beaucoup de choses. M. Koser appréciait aussi la valeur des principaux auteurs qui ont écrit sur l'histoire moderne. Je lui ai entendu exposer très nettement la portée de la révolution opérée par Voltaire qui avait puisé en partie sa méthode nouvelle dans les lettres sur l'histoire de son ami Lord Bolingbroke. M. Koser passa ensuite en revue les historiographes officiels et fit l'histoire de cette singulière fonction publique depuis le XV^e siècle. Puis il parla des *Mémoires* concernant l'histoire moderne et porta, entre autres, un jugement intéressant sur les *Commentaires* de Charles-Quint que M. Kervyn de Lettenhove découvrit un jour à Paris et qu'il a publiés. Ce cours de M. Koser suppose des recherches effrayantes et constitue pour les étudiants un guide excellent.

Enfin M. le dr. Seeck, privat-docent, faisait un cours sur les sources de l'histoire romaine. La leçon à laquelle j'ai assisté, roulait sur une question des plus intéressantes : la valeur historique de Polybe. M. Seeck traita son sujet avec un netteté, une autorité et une chaleur remarquables. M'étant très peu occupé d'histoire ancienne, je n'ose porter un jugement plus détaillé. J'ai appris avec plaisir que M. Seeck vient d'être nommé professeur extraordinaire à l'université de Greifswald.

Tous ces cours théoriques ont fait sur moi une vive impression ; mais ce sont les cours pratiques qui m'ont surtout frappé et, je puis le dire, émerveillé.

Je regrette beaucoup de n'avoir pu assister aux *Historische Uebungen* de MM. les professeurs Droysen et Mommsen, ces éminents savants ne m'en ayant pas accordé l'autorisation. Ils se sont excusés de ne pouvoir le faire en me disant que leurs cours pratiques n'étaient accessibles qu'aux seuls élèves inscrits et qu'on y exerçait une critique si sévère, si impitoyable que la présence d'un étranger était impossible. Je l'ai d'autant plus regretté que M. Mommsen ne faisait pas de cours théorique pendant le semestre d'été écoulé et que j'ai été ainsi privé du plaisir d'entendre ce savant illustre.

Je n'ai aucun renseignement sur le cours pratique de M. Mommsen qui figure au programme sous le nom de *Uebungen aus dem Gebiet der römischen Geschichte, privatissime und unentgeltlich*. Celui de M. Droysen y était mentionné en ces termes : *Uebungen der historischen Gesellschaft, öffentlich*. (Le dernier mot me semble assez mal choisi pour rendre l'idée du professeur.) A ce qu'on m'a assuré, M. Droysen procède de la manière suivante. Au commencement de chaque semestre il indique à ses auditeurs triés sur le volet une série de sujets se rattachant à une même période historique, laquelle embrasse dix, vingt ou trente années seulement. Deux fois par an il renouvelle ce champ d'exploration de façon à passer successivement en revue toute l'histoire moderne. Les élèves travaillent sous sa direction à élucider les questions controversées soulevées par le professeur et lui remettent des travaux écrits qui sont discutés et critiqués avec soin. Ils forment sous sa présidence une société historique qui se réunit chez M. Droysen une fois par semaine (le samedi de 6 à 8 heures du soir).

Si je n'ai pu me faire une idée de la méthode de MM. Droysen et Mommsen, il m'a été donné heureusement d'apprendre à connaître celle d'un autre prince de la science : M. Waitz, le célèbre successeur de Pertz à la direction des *Monumenta Germaniae historica*, a bien voulu m'admettre à assister à ses *historische Uebungen*, quoique le programme les mentionnât comme se faisant *privatissime*. M. Waitz, ancien professeur de l'université de Göttingue dont il était la gloire, n'est pas professeur à l'université de Berlin; mais comme membre de l'Académie royale des sciences il a le droit d'y professer. Il use généreusement de ce droit en faisant un cours pratique intime. Chaque semaine, le vendredi soir, il y consacre deux heures et reçoit ses élèves chez lui, dans son cabinet de travail.

M. Waitz est dans toute la vigueur de sa verte vieillesse¹; n'étaient ses cheveux gris, on le croirait à peine dans l'âge mûr. Son visage respire un air de dignité et de calme souverains, unis à une affabilité pleine de distinction. Je ne sais pourquoi il me faisait l'effet d'un Lord anglais, bien qu'il soit originaire du

¹ M. le dr. G. Waitz est né en 1813.

Holstein. Deux guéridons en acajou étaient chargés de gros bouquins; autour de ces tables neuf étudiants étaient assis. M. Waitz avait pris place sur un canapé tout près d'eux et la leçon commença. Il s'agissait d'un détail historique de l'époque de Charles Martel, que l'on étudiait simultanément dans la *Gesta Trevirorum*, dans l'*Historia Remensis*, dans Flodoard, dans la *Vita Rigoberti*, etc. Les élèves, dirigés par M. Waitz, s'efforçaient de déterminer jusqu'à quel point toutes ces chroniques se copiaient mutuellement et en quoi elles différaient entre elles. Sans cesse M. Waitz posait placidement des questions, soulevait des objections et venait en aide aux élèves embarrassés avec un tact parfait et une douce sérénité. Les éditions les plus vieilles de ces vieilles chroniques étaient entre les mains des élèves, ce qui ajoutait encore à la saveur moyen âge de cet excellent cours. A un moment donné, un élève ayant fait une observation neuve, M. Waitz s'écria qu'il avait appris quelque chose lui-même sur un sujet qu'il croyait avoir épuisé; et, tirant de sa poche son petit crayon d'argent, il nota la chose sur la marge de son exemplaire. C'était touchant de voir ce savant illustre, dont tous les moments sont si précieux, condescendre de la meilleure grâce du monde à enseigner ainsi l'a-b-c de la critique historique à des débutants timides et inexpérimentés et les recevoir intimement dans son sanctuaire, dans sa chambre d'études où l'on apercevait, sur son bureau, de gros paquets d'épreuves des *Monumenta* en voie de publication.

Les autres cours pratiques, dirigés par le professeur Bresslau et par MM. Koser et Delbrück, privat-docents, se faisaient dans l'auditoire annexé à la Bibliothèque de l'université, qui est située dans la *Dorotheenstrasse* à quelques minutes du palais académique. Cet auditoire est une grande salle, éclairée d'un côté par trois belles fenêtres et dont les autres parois sont tapissées de corps de bibliothèque. Plusieurs tables plates, alignées en forme de T, sont entourées d'une cinquantaine de chaises. Il y a ainsi moyen d'organiser des cours pratiques fréquentés par de nombreux auditeurs.

Les exercices pratiques de M. le professeur Bresslau portent le titre de *Uebungen der Historisch-Diplomatischen Gesellschaft*. Cette petite société historique, analogue à celle du professeur Droysen, est une création de M. Bresslau et elle date déjà d'il

y a sept ans. D'abord elle se réunissait le soir, dans la maison du professeur, et ne comptait que dix-huit étudiants au maximum. La mort du professeur Nitzsch ayant fait disparaître un des cours pratiques les plus importants, M. Bresslau a admis provisoirement les élèves du défunt dans sa société historico-diplomatique. Leur nombre total est actuellement d'une quarantaine environ. Au commencement de chaque semestre M. Bresslau présente une liste de sujets controversés à élucider. Les étudiants choisissent l'un de ces sujets et en font l'objet d'une dissertation écrite qu'ils remettent au professeur avant la fin du semestre. Chaque dissertation est examinée par deux condisciples, désignés par M. Bresslau, qui lui présentent un rapport écrit. Enfin un débat oral s'engage sur chaque dissertation devant tous les élèves.

Tous les samedis de 11 à 1 heure ont lieu les exercices historico-diplomatiques de M. Bresslau. Il m'a été donné d'assister à deux séances de cet excellent cours pratique. Les élèves avaient entre les mains les éditions in-8° publiées par Pertz *in usum scholarum ex monumentis Germaniae historicis*. On étudiait en ce moment les *Lamberti Hersfeldensis Annales* que l'on comparait soigneusement avec la chronique de Brunon *De bello saxo-nico* et avec les autres sources de l'histoire allemande à la fin du XI^e siècle. L'élève désigné avait la parole, mais à chaque instant le professeur posait des objections et sollicitait celles des autres auditeurs. On contrôlait sans cesse les affirmations contenues dans le grand ouvrage du professeur von Giesebrecht, de Munich. M. Bresslau dirigeait le débat d'un air enjoué, se permettant de temps en temps une réflexion piquante. Son aménité et sa familiarité de bon goût avec ses élèves donnaient au cours un ton de sympathie réciproque qui m'a frappé. Par moments les questions et les objections se croisaient par dessus la table, mêlées aux interjections du sémillant professeur : *Nein! Nein! — Unmöglich! — Ach! ganz verkehrt! — Das ist richtig!* — Le pauvre chroniqueur Lambert était disséqué impitoyablement et de ces deux leçons se dégageait nettement le degré de créance qu'on peut lui accorder.

Au cours pratique de M. le dr. Koser on étudiait l'histoire moderne de l'Allemagne en prenant pour base l'*Histoire de mon temps* de Frédéric le Grand. Seize élèves étaient présents. On

comparait les deux rédactions (de 1746 et de 1775¹) de ces curieux mémoires avec la correspondance de Frédéric II et de Marie-Thérèse, les protocoles de la diplomatie et les autres documents contemporains. L'élève désigné avait rédigé par écrit ses observations critiques et il donna lecture de son travail, qui était très étendu. De temps en temps il était interrompu et on discutait. Tous les élèves avaient les textes sous les yeux. Parmi les exemplaires employés, qui étaient la propriété des auditeurs ou qu'ils avaient empruntés aux différentes bibliothèques publiques de Berlin, se trouvait même la 1^{re} édition de 1788 de l'*Histoire de mon temps*. M. Koser dirigeait les discussions avec une modestie aimable et beaucoup de tact. Lui aussi traitait ses élèves sur un pied complet d'égalité. L'un d'eux ayant déclaré qu'il avait soumis un point spécial à un examen approfondi, M. Koser s'écria : « Bravo! Voilà qui sera intéressant. Vous avez la parole. » Et l'étudiant se mit à exposer avec une certaine fierté le résultat de ses recherches personnelles qui furent aussitôt discutées en commun. Les travaux les plus récents, par exemple ceux de M. von Arneth sur Marie-Thérèse, étaient aussi discutés et parfois rectifiés, pièces en main. Je fus frappé d'un détail : professeur et élèves traduisaient à vue les textes français de Frédéric II en rendant les moindres nuances et sans lire préalablement à haute voix les phrases dont ils rendaient le sens en allemand.

M. le dr. Delbrück dirigeait un cours pratique porté au programme sous le titre de *Uebungen, Einführung in das Studium der Werke Ranke's*. Sept étudiants y assistaient. Ce cours était consacré à l'étude détaillée de la méthode du prince de la science historique en Allemagne; il était une preuve éloquente de la haute vénération qu'on professe pour Ranke aux universités allemandes. J'ai assisté à une séance où l'on étudiait le premier chapitre de l'*Englische Geschichte* du maître en le comparant à l'introduction de l'*History of England* de Macaulay. M. Delbrück, admirateur enthousiaste de Ranke, indiquait avec un malin plaisir les défauts de son rival anglais. Le sujet de ce cours me rappela les curieux articles du professeur A. Pierson

¹ *Œuvres de Frédéric le Grand* : Œuvres historiques. Berlin, 1846. — Frédéric II, *Histoire de mon temps*. Publicationen aus dem Kön. Preuss. Staatsarchiven, IV. Leipzig, 1879.

d'Amsterdam, parus dans la revue hollandaise *De Gids*¹, et où l'auteur, comparant les histoires d'Angleterre de Macaulay et de Ranke, faisait ressortir également l'impartialité plus grande et la critique plus sûre de l'historien allemand. Il m'a semblé que M. Delbrück, en développant une thèse fort juste d'ailleurs, y mettait une sorte d'insistance nerveuse qui parfois paraissait un peu ahurir ses élèves. C'était d'ailleurs un cours des plus originaux et de nature à faire réfléchir utilement les élèves sur les devoirs multiples qui s'imposent à l'historien.

Je terminerai ces notes sur l'université de Berlin par quelques souvenirs qui me sont particulièrement chers. Je veux parler de l'accueil que j'ai reçu dans la capitale de l'empire allemand de la part de M. M. von Ranke, von Sybel, Waitz, Wattenbach, etc., en général de tous les historiens dont il m'a été donné de faire la connaissance.

M. le prof. Wattenbach, élève de Ranke, m'avait affirmé que l'illustre vétéran de la science historique se plaisait à recevoir la visite des historiens de la génération nouvelle et qu'il m'accueillerait avec une extrême bienveillance, si je me présentais chez lui. Je ne me le fis pas répéter deux fois et je me rendis à l'adresse indiquée, *Louisenstrasse 24*^a. On m'introduisit dans un vieux salon plein de meubles d'il y a trente ans, de portraits de famille et de petits objets d'art; parmi ceux-ci un beau portrait à l'huile et un buste très réussi de Ranke lui-même, dons de gratitude de ses élèves et de ses admirateurs. Au bout de quelques minutes d'attente je vis entrer un petit vieillard, aux abondants cheveux blancs relevés en désordre et retombant tout autour d'un front magnifique; une barbe blanche tout aussi abondante encadrait le bas du visage, dont les yeux, sous leurs épais sourcils gris, étaient d'une profondeur et d'une aménité extraordinaires. M. von Ranke était enveloppé dans une vieille robe de chambre gris-clair et il me reçut sans façon, d'une manière charmante et toute paternelle, comme si j'avais été un de ses anciens élèves. Il me parla affectueusement de feu Altmeyer, de M. Gachard et de ses autres relations scientifiques en Belgique. De mon côté je lui parlai de son histoire universelle, dont il venait de faire paraître le premier volume, et il se montra plein

¹ *De Gids*, années 1876 et 1877. — C'est la plus importante des revues hollandaises; elle existe depuis 1837. (Amsterdam, van Kampen en zoon.)

d'espoir pour l'achèvement de cette œuvre gigantesque, intrépidement entreprise par lui au soir de la vie¹. Je lui signalai les articles de M. Pierson que le cours pratique de M. Delbrück m'avait remis en mémoire. Il ne les connaissait pas et me sembla flatté de ce jugement porté sur son *Englische Geschichte*, mais il prit spirituellement la défense de Macaulay. Puis il s'entretint complaisamment avec moi de la Belgique, « ce bon pays qui lui a laissé d'excellents souvenirs; » et en me reconduisant il me prit la main et me dit avec une bonhomie grave et affectueuse : « *Nun, lebewohl, und schreiben Sie schöne Bücher* (maintenant, adieu, et surtout écrivez de bons livres. ») Jamais je n'oublierai cette courte visite, vraiment attendrissante. Je compris par cet accueil charmant qu'il faisait à un étranger, jeune et inconnu, l'influence que Ranke a exercée sur ses nombreux élèves qui ne parlent de lui qu'avec une vénération profonde.

J'avais une lettre d'introduction de mon excellent collègue de Liège, M. Émile de Laveleye, pour M. Henri von Sybel, qui est actuellement directeur des archives royales de Berlin. L'auteur de l'*Histoire de l'Europe à l'époque de la Révolution* me reçut avec la plus grande bienveillance et me permit de le questionner à mon aise sur l'origine et les développements des cours pratiques d'histoire dans les universités allemandes. Il m'avait installé sur un sofa et, s'étant assis familièrement près de moi sur une chaise, il se mit à me raconter par le menu comment Ranke avait créé ce nouveau genre d'enseignement il y a une cinquantaine d'années et comment ses élèves avaient propagé rapidement cette institution féconde dans toute l'Allemagne. Pendant qu'il parlait, je prenais des notes sur mon calepin. M. von Sybel poussait l'obligeance jusqu'à s'arrêter de temps en temps pour bien me laisser le temps de tout inscrire. J'aurai l'occasion d'utiliser plus loin ces précieuses indications, pour lesquelles je lui suis vivement reconnaissant.

J'étais très désireux de connaître son avis sur l'ouvrage de M. Taine; il me répondit en quelques mots et me renvoya à son

¹ Léopold von Ranke est né en 1795. Il est comblé d'honneurs bien mérités et professeur à l'université de Berlin, mais il a cessé de faire des cours : *Liest nicht*, porte le programme universitaire. Ses portraits et son buste le représentent sans barbe et avec des cheveux de longueur moyenne.

étude publiée en 1879 dans la *Deutsche Rundschau*¹ et qu'il a placée depuis dans ses *Historische Schriften*. Le lendemain j'allai la lire à la bibliothèque de l'université et cette appréciation me frappa par sa netteté et sa mesure.

M. von Sybel est un homme d'une cinquantaine d'années, à cheveux blancs; il porte une courte barbe blanche en collier et son visage dont le teint rappelle les beaux vélins jaunes, est sillonné de longues rides. Ses yeux, qui parfois restent demi-clos avec une expression de bonhomie paternelle, brillent avec un éclat d'aimable bienveillance. Il me sembla que M. von Sybel a quelque chose de la distinction bizarre et démocratique des *self-made men* des États-Unis.

J'ai déjà parlé de M. le dr. Waitz et de son cours pratique. Lui aussi me fit le meilleur accueil, non seulement à Berlin, mais peu après, à Dantzig, au Congrès de la société de l'histoire de la Hanse teutonique. M. Waitz me parla des travaux de mon collègue de Liège, M. Godefroid Kurth, de MM. Gilliodts-van Severen, de Limminghe, Ruelens, Alph. Wauters et Stanislas Bormans. Il me raconta en passant une histoire plaisante qui lui était arrivée en 1880. Ayant besoin, pour les *Monumenta*, d'un manuscrit conservé à Tournai, il en demanda communication, ne doutant pas que la réponse ne fût favorable, la Belgique s'étant toujours montrée très empressée à seconder les travaux savants de l'Allemagne, comme il se plaisait à le reconnaître. Mais l'administration communale de Tournai, tout en consentant à l'envoi du manuscrit, exigea une caution de 25,000 francs! M. Waitz préféra faire le voyage de Tournai pour étudier le fameux document sur place et sans verser une telle

¹ Dans la livraison d'octobre 1879, M. von Sybel, appréciant les deux premiers volumes de M. Taine, en fait un grand éloge, quoique d'après lui, l'historien français, qui a si bien utilisé les documents inédits et les imprimés français et anglais, ait eu tort de négliger systématiquement les travaux allemands. M. von Sybel constate que M. Taine a fort bien vu, comme Tocqueville, les mauvais côtés de la centralisation révolutionnaire, mais a trop fermé les yeux sur ses bienfaits. Il observe avec une pointe d'ironie que ses jugements, exprimés il y a plus de vingt ans dans sa *Geschichte der Revolutionszeit* et si mal reçus alors en France, ont trouvé leur confirmation dans le livre de M. Taine. Il signale aussi quelques lacunes. Cette étude est écrite avec une compétence extrême.

caution; cependant quel ne fut pas son étonnement en apprenant, à son arrivée à Tournai, que ce manuscrit, gardé avec un soin si jaloux, venait d'être expédié à Bruxelles pour l'exposition nationale. De nouveau M. Waitz se remit en route; d'ailleurs, à Bruxelles, M. Ch. Ruelens, le savant conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale, lui fit aussitôt délivrer le document, qu'il put étudier à son aise dans son hôtel, loin de l'œil soupçonneux des édiles tournaisiens. M. Waitz me raconta toute cette plaisante aventure avec force détails amusants. En même temps il me donna sur les cours pratiques d'histoire beaucoup de renseignements qui complétaient heureusement ceux que je tenais déjà de M. von Sybel.

MM. les professeurs Wattenbach et Bresslau, M. le privat-docent Koser et M. le dr. Paul Bailleu, secrétaire des archives royales¹, ont droit aussi à toute ma reconnaissance pour la sympathie qu'ils me témoignèrent pendant mon séjour à Berlin et pour les indications précieuses qu'ils voulurent bien me fournir; spécialement MM. Bresslau et Koser, dont la complaisance était inépuisable.

II. UNIVERSITÉS DE HALLE, DE LEIPZIG ET DE GOETTINGUE. — SOCIÉTÉS HISTORIQUES D'ÉTUDIANTS.

Je n'ai pu consacrer aux universités de Halle, de Leipzig et de Goettingue autant de temps qu'à celle de Berlin, et je le regrette vivement. Cependant il m'a été donné, pendant mes visites trop courtes, d'assister à des cours assez nombreux sur lesquels j'ai pris rapidement quelques notes.

¹ M. Paul Bailleu m'apprit que ses ancêtres étaient des wallons qui avaient émigré en Allemagne au XVI^e siècle pour échapper à la tyrannie sanglante du duc d'Albe. D'abord établis à Mannheim sur le Rhin, ils durent fuir une seconde fois, à la fin du XVII^e siècle, pendant l'affreuse dévastation du Palatinat par Turenne. Ils se réfugièrent alors à Magdebourg avec d'autres familles originaires des Pays-Bas wallons. Aujourd'hui il existe encore une communauté protestante wallonne d'environ mille membres à Magdebourg et on y prêche parfois en français. Deux autres petites églises wallonnes ont survécu jusqu'à présent en Allemagne, dont l'une à Francfort. — M. Bailleu me parla aussi d'un voyage qu'il avait fait aux archives de Bruxelles en 1880 et de l'excellent accueil que lui firent alors MM. Piot, Pinchart, Gossart, etc.

Université de Halle.

Le programme du semestre d'été 1881 comprenait, pour l'histoire, les cours théoriques suivants : histoire de la république romaine — histoire des empereurs romains depuis Auguste jusqu'à Constantin le Grand — histoire des Romains et des Germains depuis Constantin jusqu'aux invasions des barbares — introduction à l'histoire de l'Allemagne — histoire de la papauté jusqu'au concile de Bâle — histoire de la vie bourgeoise au moyen âge — histoire de la Prusse et de ses institutions — histoire générale du XIX^e siècle depuis le congrès de Vienne (1815).

Il y avait en outre cinq cours pratiques, dont deux étaient consacrés à la paléographie. MM. les professeurs Dümmler, Droysen fils, Schum et Ewald en avaient la direction.

J'ai assisté à une leçon de M. le professeur Dümmler, l'un des savants allemands les plus éminents. C'était à son cours d'histoire de la république romaine. Il s'agissait de l'invasion des Gaulois, de l'incendie de Rome et de l'influence des Étrusques. M. Dümmler lisait ses notes d'une voix tranquille et avec un accent bienveillant, plein de modestie et de bonhomie. Quoique ce fût le lendemain des vacances de la Pentecôte, qui, en Allemagne, durent une semaine et font désertier l'université par professeurs et élèves, beaucoup d'étudiants assistaient à la leçon.

M. le professeur Droysen¹ fils faisait le cours d'histoire contemporaine depuis le congrès de Vienne. La leçon à laquelle j'assistai, roulait sur le rôle de l'Angleterre avant et après Waterloo. M. Droysen est un des professeurs les plus attachants que j'aie entendus. Son débit est très animé et reflète la profonde conviction de l'orateur, qui parle, pour ainsi dire, autant des yeux et du geste que de la bouche. Tous les élèves n'écrivaient pas avec une hâte fébrile, comme en Belgique; la plupart se contentaient de prendre de temps en temps une note et de suivre, les yeux fixés sur le professeur, la marche de son raisonnement. Cette remarque s'applique d'ailleurs à tous les cours que j'ai suivis en Allemagne. Les étudiants écoutent dans le vrai sens du mot, tandis que chez nous ils réfléchissent à peine, pendant qu'ils se démettent le poignet en sténographiant avidement toutes les

¹ Il est le fils du professeur de Berlin dont j'ai parlé au paragraphe précédent.

paroles du maître, afin de pouvoir les apprendre par cœur pour l'examen.

M. le professeur Schum faisait un cours sur la papauté au moyen âge. Je lui ai entendu exposer les scandales des papes du XI^e siècle en des termes d'une fermeté sereine. Le professeur parlait d'une voix claire et vibrante, promenant sur son auditoire des regards sévères et convaincus qui ajoutaient à l'austère impartialité de ce cours d'une nature si délicate.

M. le professeur Hertzberg enseignait l'histoire de l'empire romain. On sait que c'est un spécialiste distingué, auteur d'un grand ouvrage estimé sur la matière. Le jour où j'ai assisté à son cours, il détaillait l'organisation militaire des empires romains d'Orient et d'Occident, ainsi que le fonctionnement des postes dans les deux empires.

A Halle, où M. le professeur Kirchhoff enseigne brillamment la géographie, j'eus l'occasion d'entendre une de ses leçons. Ce cours était porté au programme sous le titre de « étude des régions asiatiques ». Le professeur prit place au pied de la chaire, devant une grande table, surchargée de cartes et d'atlas. Une belle carte physique de l'Asie avait été déployée sur le mur. M. Kirchhoff parlait de la région du Caucase. Il esquissa rapidement quelques paysages fort réussis, pleins de traits curieux sur la faune et sur la flore. Puis il passa à l'ethnographie historique de la contrée, citant sans cesse et même en grec Hérodote, Strabon, Hippocrate, etc. en même temps que les géographes les plus récents, tels que M. Elysée Reclus.

Cet enseignement supérieur de la géographie n'existe pas en Belgique, sauf à l'École normale des humanités de Liège depuis 1852. Je ne m'en faisais pas une idée bien nette; mais cette leçon de M. Kirchhoff, savante, solide, variée, vivante, pittoresque, me fit comprendre toute l'importance que la géographie, ainsi enseignée d'une façon vraiment scientifique, aurait à prendre dans nos universités, le jour où on les réorganisera sérieusement¹. A Halle, deux professeurs spéciaux, MM. Kirchhoff et

¹ Mon collègue de l'université de Liège, M. le professeur Lequarré a annoncé, pour le semestre d'été 1882, un cours libre de géographie; ce sera la première tentative faite pour introduire cette matière dans nos facultés de philosophie et lettres.

Credner faisaient *six* cours sur la géographie. En voici l'énumération : méthodologie de la science géographique — étude de la surface terrestre et de ses origines — étude des régions asiatiques — géographie de l'Allemagne du Sud — exposé des découvertes géographiques les plus importantes et les plus récentes — exercices pratiques sur la géographie. Toutes les universités prussiennes et en général les universités allemandes ont depuis quelques années un enseignement géographique analogue à celui de Halle.

Je n'ai pu assister qu'à un seul des cinq cours pratiques d'histoire, notamment à celui de M. Droysen, qui constitue l'un des deux séminaires historiques officiels de l'université de Halle. Voici comment procède cet éminent professeur. Il fait imprimer ou autographier quelques sources se rattachant toutes à un point très spécial de l'histoire moderne, qu'il s'agit de tirer au clair. La petite brochure contenant ces documents est remise à chaque élève et l'un d'entre eux est spécialement chargé d'élucider la difficulté ; il présente un rapport sur la question et on discute en commun pendant plusieurs séances la valeur relative des sources et la façon dont les historiens en ont tiré parti. Le sujet que M. Droysen étudiait alors avec ses élèves, était la prise de Francfort-sur-l'Oder par Gustave-Adolphe en 1631. Onze étudiants étaient assis des deux côtés d'une longue table, au haut bout de laquelle le professeur avait pris place. Chaque élève avait sous les yeux le texte des lettres du roi de Suède, du général Banner, etc., ainsi que des petites brochures contemporaines publiées sur cet événement, selon l'usage de l'époque. Les originaux de ces brochures étaient aussi déposés sur la table et on y recourait directement à l'occasion. La discussion était des plus sérieuses ; les élèves y prenaient part sans devoir demander la parole ; tous s'y intéressaient vivement. M. Droysen dirigeait habilement le débat qu'il suivait avec une attention fébrile, mais des plus encourageantes. J'oublierai difficilement cette tête caractéristique au large front couronné de cheveux blancs, tandis que la moustache est encore toute noire. J'avais déjà eu l'occasion d'apprécier ce professeur à son cours théorique ; il me parut supérieur encore dans ces exercices pratiques.

Les élèves les plus avancés de M. Droysen entreprennent parfois un travail plus étendu qu'ils soumettent en manuscrit au professeur. Depuis huit ans M. Droysen a fait imprimer les

meilleures de ces dissertations chez l'éditeur Max Niemeyer à Halle, qui en prend tous les frais à sa charge. Au mois de juin 1881, treize de ces monographies avaient déjà paru et cinq étaient sous presse ou en préparation. Celles qui ont été imprimées depuis 1874, portent l'intitulé commun de *Hallesche Abhandlungen zur neueren Geschichte*, herausgegeben von G. Droysen.

M. le professeur Dümmler dirige l'autre séminaire historique. Ne pouvant à mon grand regret y assister, j'ai tenu cependant à avoir l'avis d'un savant aussi éminent sur les cours pratiques. M. Dümmler voulut bien me donner beaucoup d'indications précieuses dont il sera fait usage plus loin, et il m'accueillit avec une extrême bienveillance. Il me parla, entre autres choses, d'un de mes élèves de Liège, de M. Henri Pirenne qui étudiait alors, sous la direction de mon collègue M. Kurth, l'histoire de Sedulius Scotus et avait été en correspondance avec M. Dümmler à ce sujet.

J'aurais donné beaucoup pour pouvoir assister aux exercices paléographiques et diplomatiques de M. le professeur Schum; mais le temps me pressait. Je pus néanmoins jeter un coup d'œil sur la belle collection de fac-similés que M. Schum a rassemblée. Dans une salle affectée spécialement à son cours, il a réuni toutes les publications paléographiques faites en Allemagne, en France, en Angleterre et en Italie à l'usage de ses élèves; de plus il a lui-même calqué un grand nombre de chartes dans les archives d'Allemagne, de Belgique, de France et d'Italie et il les a fait autographier. Pendant les leçons pratiques chaque étudiant a sous les yeux un exemplaire du document qui est à l'étude. Dans le courant du semestre d'été 1880, M. Schum a fait faire par ses élèves le classement des archives d'une église. Les *Regesta* en paraîtront prochainement. Excellente méthode pour initier les étudiants à la science si complexe de l'archiviste. Chaque année, M. Schum fait avec ses élèves une petite excursion aux archives de Mersebourg qui sont, paraît-il, fort intéressantes. On y consacre une journée, partagée entre la visite du dépôt lui-même et celle des monuments de la ville. Tous ces renseignements me frappèrent vivement; car on comprend sans peine qu'avec un maître aussi compétent, une méthode aussi sûre et un appareil scientifique aussi complet, l'enseignement

pratique de la paléographie et de la diplomatique devient particulièrement fécond¹.

J'eus l'honneur de faire la connaissance du professeur d'économie politique, M. Conrad qui me donna d'intéressants détails sur l'organisation de ses exercices pratiques. A Berlin, M. le professeur Ad. Wagner, le confident économique du prince de Bismarck, m'avait fourni des renseignements identiques. Quoiqu'il ne rentre pas directement dans mon sujet, je ne puis m'empêcher de mentionner ce point, parce qu'il conviendrait peut-être d'introduire dans notre enseignement supérieur ces cours pratiques d'économie politique qui existent dans toutes les universités allemandes et qui sont d'un si grand secours pour les historiens.

A la bibliothèque, je trouvai M. le professeur Hartwig qui a la direction de ce dépôt. C'est un établissement modèle. Les constructions sont presque exclusivement en fer et offrent ainsi très peu de prise à un incendie. Avec une complaisance et une amabilité extrêmes M. Hartwig me fit les honneurs de sa bibliothèque et me laissa fureter à mon aise dans les livres relatifs à l'histoire des Pays-Bas². Rarement j'ai rencontré un homme d'une cordialité et d'une simplicité aussi avenantes.

¹ M. Schum me parla longuement de la riche collection de manuscrits déposée à la bibliothèque d'Erfurt et dont il a entrepris de dresser le catalogue. Ces manuscrits proviennent pour la plupart d'un legs, fait en 1412, par un médecin nommé Amplonius, qui en avait acheté par toute l'Europe. Ainsi il avait acquis les manuscrits de Jan de Wasia, curé de S^{te} Walburge à Bruges au XIV^e siècle, qui lui-même les avait achetés à la mortuaire d'un chanoine de S^t Donat dans la même ville. Ils traitent de questions de théologie et de mathématiques. Aucun n'est en flamand; mais sur la garde d'un de ces manuscrits M. Schum avait trouvé un fragment d'un compte communal flamand du XIV^e siècle, dont il me céda la copie. Je m'empressai de l'envoyer à M. Napoléon de Pauw, procureur du roi à Bruges, qui s'occupe d'éditer les comptes communaux de l'époque des Artevelde. M. de Pauw y reconnut facilement un fragment des comptes brugeois. — La *Bibliotheca Amploniana* contient aussi un traité médical du milieu du XIV^e siècle dont voici le titre exact : *Johannis de Burgondia, alias dicti cum barba, civis Leodiensis et artis medicinae professoris et physici Tractatus de epidemiis*. (Cod. n° 192, f° 146-148.) Je le signale à l'attention de ceux qui étudient l'histoire de l'ancienne principauté de Liège.

² J'y notai même quelques ouvrages dont j'ignorais complètement l'existence.

Mais c'est surtout M. le professeur Schum qui a droit à toute ma reconnaissance. C'est lui qui, pendant les jours que j'ai passés à Halle, se tint constamment à ma disposition et me facilita toutes choses. Il me reçut à son foyer comme un vieil ami et m'offrit une hospitalité toute fraternelle qu'on apprécie doublement en pays étranger; disant qu'il ne faisait qu'acquitter une dette contractée en Belgique, lorsque M. Schoonbroodt, archiviste de l'État à Liège, et ses collègues lui avaient fait l'accueil le plus sympathique, au moment où il venait prendre dans nos archives des calques de chartes du moyen âge.

Université de Leipzig.

Pendant le semestre d'été 1881, il y avait onze cours théoriques d'histoire, dont voici l'énumération : sources de l'histoire romaine et de l'histoire grecque — diplomatique avec introduction sur la paléographie latine — histoire de la Grèce jusqu'à Alexandre le Grand — histoire romaine jusqu'à l'empire — histoire de l'empire carolingien et germanique jusqu'aux Hohenstaufen — histoire de l'Europe à la fin du moyen âge — histoire de l'Europe à l'époque de la Réforme — histoire de l'Europe depuis la paix d'Hubertsbourg jusqu'à la chute de Napoléon I — histoire de la Saxe (deux cours) — histoire de la civilisation en Allemagne depuis la Réforme¹.

Les cours pratiques d'histoire, au nombre de cinq, étaient dirigés par MM. les professeurs von Noorden, Arndt et Gardthausen et par MM. les privat-docents Holzapfel et Meyer.

Je n'ai pu consacrer qu'un seul jour à la grande université saxonne, alors qu'elle mériterait d'être étudiée à fond pour l'enseignement historique. N'ayant que quelques heures devant moi, j'ai dû me borner à assister à deux cours pratiques.

Ces exercices pratiques sont érigés à Leipzig comme à Halle en séminaire d'État, c'est-à-dire qu'ils ont reçu du gouvernement une consécration officielle qui se manifeste surtout par

¹ Ajoutons-y un cours d'épigraphie latine, un cours de paléographie avec exercices pratiques et quatre cours théoriques de géographie (géographie générale — ethnographie spéciale — histoire de la découverte et de la colonisation de l'Afrique — géographie botanique et animale du globe). De plus il y avait deux cours pratiques de géographie.

des subsides. Ce séminaire comprend quatre sections, confiées à MM. von Noorden, Arndt, Gardthausen et Meyer. Depuis 1877 il a un local spécial qui a été agrandi en 1880, et se compose actuellement de cinq salles : un cabinet pour les professeurs, une petite chambre où sont déposées, dans des armoires, les atlas et les grands recueils de géographie, de paléographie et d'épigraphie; et trois grandes salles de travail où les étudiants trouvent les livres et les encyclopédies d'un usage courant (souvent en double ou en triple) et où chaque élève dispose d'une grande table séparée, munie d'un tiroir dont il a la clef; chaque table est éclairée par un bec de gaz indépendant des autres. Il est permis de fumer l'après-midi; dans la matinée il faut le consentement unanime des étudiants présents. Ce local, chauffé en hiver, reste à la disposition des élèves depuis 9 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir. Il est toujours fermé à clef, afin d'empêcher les allées et les venues des importuns; mais chaque élève a un passe-partout qui ouvre la porte d'entrée¹. Pour pouvoir jouir de ces avantages il faut être reçu *membre* du séminaire historique, c'est-à-dire être agréé par l'un des professeurs et payer 10 mark (12 fr. 50 c.) par semestre au profit de la bibliothèque spéciale. On écarte ainsi les étudiants peu sérieux.

M. le professeur von Noorden, après avoir fait créer un local de ce genre à Bonn, passa à l'université de Leipzig et y introduisit la même réforme. Le gouvernement de la Saxe royale lui accorda une somme de 6500 marks pour la bibliothèque comme premiers fonds d'établissement et un subside annuel de 1200 m. A cela vient s'ajouter la rétribution de 10 m. par élève et par semestre, qui rapporte de 8 à 900 m. par an, attendu qu'il y a d'ordinaire de 40 à 50 membres admis chaque semestre. L'un d'entre eux remplit les fonctions de bibliothécaire et reçoit de ce chef une centaine de francs.

J'ai assisté au cours pratique de M. von Noorden, où on étudiait les sources de l'histoire de l'Allemagne au X^e siècle et spécialement Widukind et Hrosvitha. Une vingtaine d'élèves étaient

¹ Il paraît que ce local de Leipzig est le plus complet qu'il y ait dans les universités allemandes; les locaux des séminaires historiques de Bonn et de Strashourg sont beaucoup moins vastes, à ce que l'on m'a assuré.

présents et parmi eux se trouvait une jeune demoiselle; elle était très simplement mise, portant une robe de couleur sombre, rehaussée seulement par une cravate rouge. Elle était bravement assise à la table commune entre deux étudiants. On voyait bien que personne ne songeait à y trouver à redire ¹.

Le *Carmen* de Hrosvitha avec sa préface et ses deux dédicaces, adressées à Otton I et Otton II, formait l'objet du débat pour lequel tous les élèves avaient dû se préparer. M. von Noorden assaillait les étudiants de questions et dirigeait la discussion en y portant une attention nerveuse; c'était très vivant et très intéressant. A la fin de la leçon le professeur indiqua le sujet de la séance suivante. Il commença par faire connaître les sources à consulter avec l'indication minutieuse du volume et de la page; puis il énuméra les points sur lesquels l'examen devait porter. Tous les élèves écrivaient sous la dictée cette espèce d'ordre du jour détaillé et méthodique ².

Le même soir, M. le professeur Gardthausen faisait un cours pratique d'histoire ancienne. Il débuta par quelques considérations sur le singulier dédain des historiens grecs et romains pour les inscriptions et les documents officiels qui étaient à leur portée et qui ont été presque tous détruits dans la suite des siècles. Puis on passa à la comparaison du discours de l'empereur Claude dans Tacite (*Annales*, XI, ch. 25), avec le texte officiel qui nous en a été conservé par une inscription découverte à Lyon en 1528. Il y avait cinq élèves présents. Tous avaient sous les yeux le

¹ L'université de Leipzig permet aux femmes de suivre ses cours, mais leur refuse le droit de se présenter aux examens; par contre, l'université de Goettingue confère, à l'occasion, des diplômes aux femmes, mais ne les admet pas à ses cours! En Suisse, notamment à l'université de Berne, on ne fait aucune distinction entre les sexes. — M. von Noorden m'a dit que, l'année passée, une autre jeune fille suivait son cours pratique d'histoire et était de loin son meilleur élève. Cette demoiselle ne pouvant conquérir son diplôme à Leipzig, alla passer son doctorat à Berne, auprès de son premier maître, le professeur Stern. Actuellement elle est elle-même professeur au *Victoria-Lycaum*, pour dames, à Berlin.

² M. von Noorden n'exige pas de dissertations écrites de ses élèves. Si un étudiant particulièrement studieux en produit une, elle est remise à un rapporteur (Referent) qui rédige son appréciation. Le professeur convoque alors les élèves à une séance extraordinaire, le dimanche matin, par exemple, et la dissertation y fait l'objet d'un examen impitoyable.

passage de Tacite; l'un d'entre eux présenta le résumé minutieux des arguments que l'historien latin a mis dans la bouche de Claude; ensuite un autre élève donna la traduction du discours véritable dont tous ses condisciples avaient aussi le texte; enfin on examina ce même discours dans Suétone et on recourut aux réflexions de Mommsen sur le point en discussion. Le débat était très circonscrit et des plus instructifs.

M. le professeur Arndt faisait son cours pratique le matin (une fois par semaine, de 7 à 9 heures). Je n'ai pu y assister, mais M. Arndt a bien voulu m'expliquer sa méthode qui m'a paru fort originale. Il accueille de préférence les débutants, les élèves qui sont dans leur premier semestre universitaire; pendant quelques semaines ils doivent se mettre à acquérir des connaissances générales sur le moyen âge allemand et en gros sur la situation de l'Europe à cette époque. M. Arndt leur indique quelques ouvrages qu'ils doivent lire et qu'ils trouvent à la bibliothèque du séminaire historique. Au cours pratique il n'y a pas d'ordre du jour connu à l'avance. Par exemple, au commencement de la leçon, le professeur écrit au tableau quelques mots énigmatiques qu'il fait déchiffrer par les élèves en leur posant des questions. Au fur et à mesure que le sujet se dessine, on se demande quelles sources il faut consulter et on y recourt aussitôt; on trouve les documents nécessaires sur les rayons de la bibliothèque spéciale du séminaire. D'autres fois, c'est une charte du moyen âge que le professeur soumet à l'improviste aux réflexions des élèves et dont ils doivent déterminer la signification et élucider les points obscurs en recourant directement aux ouvrages spéciaux. Ainsi chaque élève est pris au dépourvu et doit se tirer d'affaire tant bien que mal, comme un officier sur le champ de bataille. Même les esprits les plus médiocres sont obligés de faire un grand effort intellectuel et sont par là tirés de leur apathie. Il est défendu de prendre des notes ou même d'écrire pendant la leçon. Toute l'attention doit se concentrer sur la question imprévue qu'on examine. Quand un étudiant veut faire une dissertation écrite¹, il va trouver le professeur et lui soumet son sujet. Le

¹ A l'imitation de ce que fait M. Droysen fils à Halle depuis huit ans, quelques professeurs ont entrepris en 1880 la publication des meilleures dissertations de leurs élèves, qui paraissent chez l'éditeur Veit à Leipzig dans une série intitulée : *Historische Studien* herausgegeben von W. Arndt,

travail achevé, le professeur le discute avec l'auteur dans son cabinet¹; mais le cours pratique reste exclusivement oral et le professeur y emploie surtout la méthode socratique. M. Arndt m'exposait son système avec feu. Il me parla aussi des spécialistes dont il avait fait jadis la connaissance en Belgique : de MM. Ferd. Vanderhaeghen et feu le sénateur Vergauwen à Gand, où il avait admiré les rarissimes incunables des bibliothèques de l'université et de M. Vergauwen; de MM. Schoonbroodt et feu Ferd. Hénau, à Liège, où il avait consulté le fameux *Codex Leodiensis* pour les *Monumenta*, etc.

L'accueil que me firent à Leipzig MM. les professeurs Arndt, von Noorden et Gardthausen, était des plus bienveillants. J'ai bien regretté de devoir quitter si vite leur université.

Université de Goettingue.

Voici la liste des cours théoriques d'histoire professés durant le semestre d'été 1881 : diplomatique — paléographie latine — histoire romaine jusqu'à l'époque de Sylla — histoire des institutions de Rome — histoire de l'empire d'Allemagne jusqu'au grand interrègne — histoire contemporaine depuis 1815, spécialement au point de vue des institutions — histoire de la

C. von Noorden und G. Voigt in Leipzig, B. Erdmannsdörffer und E. Winkelmann in Heidelberg, W. Maurenbrecher und M. Ritter in Bonn, R. Pauli und J. Weizsäcker in Göttingen, C. Varrentrapp in Marburg. — En juin 1881, quatre dissertations avaient paru, accompagnées d'une préface du professeur sous la direction duquel le travail avait été exécuté. Trois dissertations étaient sous presse.

¹ En Allemagne, les professeurs restent à la disposition de leurs élèves tous les jours à une heure déterminée qu'on appelle *Sprech-Stunde*. C'est leur consultation gratuite et les étudiants en usent largement. Quand on va prendre l'adresse d'un professeur à l'université, le portier, en vous la donnant, vous renseigne en même temps sur sa *Sprech-Stunde*. Le programme officiel des cours de Leipzig donne même pour chaque professeur, à côté de l'indication des jours et des heures de ses cours, l'heure exacte de sa *Sprech-Stunde*. A ce moment on ne peut aller faire visite à un professeur allemand sans trouver son cabinet et son antichambre occupés par un ou plusieurs étudiants. C'est ainsi que les maîtres forment des élèves. On devrait introduire la *Sprech-Stunde* en Belgique.

Grande-Bretagne et du parlementarisme — histoire de l'Italie au moyen âge ¹.

Il y avait cinq cours pratiques d'histoire, dirigés par MM. les professeurs Pauli, Weizsäcker, Volquardsen et Steindorff, et par M. le privat-docent Bernheim.

M. Pauli, qui a habité l'Angleterre pendant plusieurs années et est l'auteur d'une des meilleures histoires de ce pays, qu'il connaît à fond, faisait un cours sur son sujet favori. La leçon à laquelle j'ai assisté, roulait sur l'Inde et les colonies anglaises de l'Hindoustan. Le professeur esquissa l'histoire de cette immense presqu'île avant sa conquête par les Européens. Il raconta l'origine de la Compagnie des Indes sous le règne d'Elisabeth et la lutte des Français et des Anglais, sous Labourdonnaye, Dupleix, Lord Robert Clive, Lally Tollendal, etc. Le professeur, qui dominait admirablement son sujet, le présentait d'une façon extrêmement intéressante. Douze élèves assistaient à la leçon.

A son cours d'histoire de l'empire d'Allemagne, M. le professeur Weizsäcker ² retraça le rôle prépondérant joué par Otton I le Grand en Italie, alors que l'empereur saxon dirigeait complètement la papauté. M. Weizsäcker émaillait ses explications de réflexions piquantes qui avaient un grand succès. A chaque instant il citait les sources et renvoyait, en les discutant, aux grands travaux historiques et aux petites monographies spéciales. Il y avait une quarantaine d'élèves à cette leçon savante et très vivante à la fois.

J'ai assisté aussi aux exercices pratiques de M. Weizsäcker. D'ordinaire ce cours se faisait chez le professeur; mais cette fois il eut lieu dans une salle de l'université, parce qu'il y avait, chez M. Weizsäcker, une personne gravement malade, à laquelle il fallait épargner le bruit des allées et des venues. A l'heure dite, M. Weizsäcker arriva, suivi de sa servante, solide allemande d'un âge mûr, qui dans ses bras nus étreignait une grande corbeille d'osier, remplie d'exemplaires des *Monumenta*

¹ Les quatre cours de géographie roulaient sur les matières suivantes : géographie générale et climatologie — géographie et statistique de l'empire allemand — considérations sur l'enseignement géographique — exercices pratiques.

² M. Weizsäcker a été nommé depuis professeur à l'université de Berlin.

et d'autres livres nécessaires au cours. L'entrée de cette brave femme ne provoqua aucune émotion. Pas un des vingt étudiants présents ne sourcilla. Le professeur s'installa dans la chaire et se lança dans une improvisation humoristique qui dura deux heures et qui était vraiment ravissante de verve. Il commença par développer ses idées sur les qualités que doit réunir une dissertation écrite, composée par un étudiant. A ce propos il rappela le précepte de von Sybel : « Il faut s'acharner à l'étude d'une question, si minime qu'elle soit, et ne rédiger son travail que lorsqu'on a acquis la conviction d'être, sur cette question, l'homme le plus savant du monde. » Puis M. Weizsäcker indiqua, comme sujet d'études, les obscurités qui entourent encore les cérémonies bizarres de l'élection des rois allemands à Francfort et de leur couronnement au moyen âge. Après avoir parlé ainsi pendant une heure en prodiguant les bons mots et en faisant à chaque instant courir un sourire de gaieté dans l'auditoire, M. Weizsäcker distribua quelques exemplaires du premier volume des actes des diètes allemandes, dont il est l'éditeur¹. Quand tous les élèves eurent les textes sous les yeux, il se mit à commenter quelques bulles des papes Clément VII et Urbain VI, qui, l'un à Rome, l'autre à Avignon, prétendaient chacun être le seul et vrai pontife. C'est ainsi que se passa la seconde heure, les élèves restant muets, le professeur devenant de plus en plus incisif et intéressant. En terminant, M. Weizsäcker déclara malicieusement qu'il s'était oublié à parler tout seul, subissant ainsi, malgré lui, l'influence de la chaire dans laquelle il s'était installé. Il exprima l'espoir de pouvoir reprendre prochainement son cours pratique chez lui, dans son cabinet de travail, comme par le passé, et il congédia amicalement ses élèves, en priant l'un d'entre eux de bien vouloir replacer tous les bouquins dans la grande manne d'osier que la servante devait venir reprendre. Autant j'étais enchanté de cette brillante leçon du professeur, autant je regrettais de ne l'avoir pas vu à l'œuvre, dirigeant un débat historique.

Je causai longuement avec MM. Pauli et Weizsäcker sur l'organisation des cours pratiques. J'eus aussi la bonne fortune de

¹ *Deutsche Reichstagsakten I. unter König Wenzel (1376-1387)* herausgegeben von Julius Weizsäcker. Munich, 1867.

recueillir à ce sujet l'avis de M. le professeur Steindorff, gendre de M. le Dr Waitz. Ce dernier a laissé à Goettingue un souvenir impérissable. C'est à lui qu'on doit surtout le renom historique et les excellentes traditions qui s'y sont perpétuées après lui et qui font de Goettingue une des meilleures universités allemandes pour l'enseignement de l'histoire. Comme à Berlin, comme à Halle, comme à Leipzig, on me fit un accueil extrêmement cordial et auquel je ne puis songer sans une émotion pleine de reconnaissance. M. le professeur Pauli, dont j'avais fait la connaissance quelques jours auparavant à Dantzig, au Congrès de la Société de l'histoire hanséatique, se montra particulièrement aimable et accueillant. Je tiens à lui en exprimer ici toute ma gratitude.

Sociétés historiques d'étudiants.

Aux universités allemandes il existe, à côté des cours théoriques et pratiques d'histoire, une institution des plus intéressantes qui leur sert, en quelque sorte, de complément; je veux parler des sociétés historiques composées exclusivement d'étudiants. A Berlin, à Halle et à Goettingue j'ai eu l'occasion de visiter sommairement ces associations qui m'ont semblé rendre de grands services et mériter ici une mention spéciale.

A Berlin, le *Historisch Verein* a pour local une belle salle d'un grand restaurant situé *Unter den Linden*. Cette salle est ornée des portraits de l'empereur Guillaume, du prince impérial, de Bismarck, etc. Elle était éclairée par un magnifique lustre composé de 16 becs de gaz, tous allumés. Une vingtaine de membres assistaient à la séance, buvaient de la bière de Nuremberg et fumaient énergiquement. On vota d'abord à une petite majorité une modification au règlement, introduisant le principe des amendes à appliquer aux absents. Puis le *Vortrag* commença, c'est-à-dire qu'un étudiant prit la parole pour faire une communication historique. Pendant qu'il parlait, on buvait, on fumait et, tout en écoutant religieusement, on se faisait signe par-dessus la table en se saluant gravement et on buvait de loin à la santé l'un de l'autre. M. le privat-docent Koser, qui avait bien voulu m'introduire dans ce cercle, et moi-même nous fûmes plusieurs fois l'objet de cette manifestation silencieuse et des plus flatteuses, à ce qu'il paraît; pour se conformer à l'usage,

il faut, peu de temps après, faire signe à celui qui vous a honoré d'un toast muet et boire de loin à sa santé avec le même cérémonial.

Le *Vortrag* était très intéressant. Il roulait sur la peste au XIV^e siècle. L'étudiant qui faisait cette conférence, M. Hoeniger, venait de conquérir son diplôme de docteur par une dissertation consacrée à ce même sujet¹. Un monceau de notes se trouvait entassé sur le petit pupitre derrière lequel il parlait. Il citait énormément de sources du moyen âge, entre autres le *Corpus chronicorum Flandriae* de feu le chanoine De Smet. Tous les étudiants étaient graves et recueillis. On se serait cru dans une petite académie.

Nous ne pûmes rester jusqu'à la fin de la conférence; au moment de notre départ, on nous fit signer un registre de présence qui conserve ainsi le souvenir des visites que reçoit le cercle historique des étudiants. La plupart des professeurs se rendent de temps en temps à ces séances. Cette fraternisation des maîtres et des élèves sur le terrain scientifique, le verre en main, le cigare ou la grande pipe en bouche, m'a beaucoup frappé.

A Halle, où l'université est fréquentée par beaucoup d'étudiants peu fortunés, l'*Akademisch-historisch Verein* avait un local des plus modestes. C'était une petite salle d'une sorte d'auberge patriarcale, décorée du nom de *Restaurant Hoffmann*. Sous le vaste porche s'ouvrait la porte de la chambrette réservée au club historique. Un poêle en fonte à colonnes, comme on en voit à Arlon et dans le Grand-Duché, formait à peu près le seul ornement du local. Sept étudiants assistaient à la séance, fumant et buvant de la bière à la santé les uns des autres.

¹ En voici le titre : *Gang und Verbreitung des schwarzen Todes in Deutschland von 1348-1351 und sein Zusammenhang mit den Judenverfolgungen und Geisselfahrten dieser Jahre.* — Inaugural-Dissertation zur Erlangung der philosophischen Doctorwürde an der Georgia Augusta zu Göttingen von *Robert Hoeniger* aus Ratibor. (Berlin, 1881). Cette petite dissertation n'a que 46 pages; mais M. Hoeniger vient de la développer et d'en former un livre de valeur, que je recommande à ceux de nos historiens qui étudient le XIV^e siècle. (*Der schwarze Tod in Deutschland. Ein Beitrag zur Geschichte des vierzehnten Jahrhunderts* von Dr Robert Hoeniger. Berlin, Eug. Grosser. 1882, 180 pages).

M. le professeur Schum, qui m'avait introduit, et moi-même nous eûmes naturellement notre part de ces hommages muets. Plusieurs membres présentèrent des résumés d'articles parus récemment dans les *Preussische Jahrbücher* du professeur von Treitschke et dans le *Historische Zeitschrift* de M. von Sybel. Souvent on échangeait des observations sur ces monographies historiques. C'est ainsi qu'on discuta assez sérieusement un travail du professeur Nitzsch sur les paix et les trêves de Dieu au moyen âge, à commencer par celle de l'évêque liégeois Henri de Verdun, au XI^e siècle. Cette façon de se tenir mutuellement au courant des meilleurs articles qui paraissent dans les revues historiques, doit évidemment être féconde en bons résultats. Enfin le président du cercle se leva, proposa la santé de M. Schum et la mienne et commanda un *Salamander*¹ en notre honneur; ce qui nous amena à remercier et à proposer à notre tour un *Salamander* en l'honneur de la société.

A Goettingue je fus introduit au club historique des étudiants par M. le professeur Weizsäcker et par MM. les privat-docents Bernheim et Schmarsow. Le local était une grande salle du premier étage au *Restaurant Ernst*. On était au mois de juin; la soirée étant exceptionnellement douce, les trois fenêtres, donnant sur une des rues principales, restèrent ouvertes tout le temps de la séance. Onze étudiants y assistaient, dont un, portant l'uniforme militaire, achevait à l'université son volontariat d'un an. Inutile de dire que tout le monde fumait et buvait de la bière. Un étudiant fit sur l'histoire de Goettingue une conférence pleine de saillies humoristiques. J'y appris que Goettingue obtint son université en 1743, après que les guerres religieuses du XVI^e siècle et la guerre de trente ans eurent complètement ruiné cette florissante ville hanséatique; on lui donna une université pour la galvaniser, comme Louvain reçut la

¹ Voici en quoi consiste le *Salamander*. Le président s'écrie : *Ad exercitium Salamandri! Eins, zwei, drei!* Puis tout le monde frotte énergiquement son verre contre la table, en faisant le plus de bruit possible sans le casser, et on le vide en l'honneur de celui auquel le *Salamander* est destiné. Enfin un nouveau roulement de verres sur la table sert d'épilogue. Tout cela se faisait gravement, avec un sérieux tout à fait comique. Il paraît d'ailleurs qu'il y a un *Salamander* plus compliqué et plus solennel pour les très grandes occasions.

sienne au XV^e siècle après la ruine de son industrie et de son commerce ¹. Le conférencier s'étendit surtout sur les mouvements révolutionnaires qui agitèrent Goettingue en 1830-31 et il soumit à ses auditeurs une collection de pamphlets et de proclamations de cette époque, qu'il avait empruntée à la bibliothèque universitaire, laquelle est une des plus riches de l'Allemagne. C'était une conférence très vivante et l'orateur avait fait des recherches originales.

Le président se leva ensuite et prononça la formule sacramentelle : *Incipit fidelitas*, qui sert à clôturer les travaux scientifiques et à passer aux choses moins sérieuses. Chaque assistant reçut d'abord un *Commerzbuch*, recueil de chansons allemandes avec les mélodies notées; le président indiqua le chant à entonner et tout le monde l'attaqua en chœur, comme on chante un psaume dans une église protestante sur l'indication du pasteur officiant. On commença par le *Stosst an, Göttingen soll leben!* en l'honneur de l'université, avec le fier refrain : *Frei ist der Bursche!* A la fin de chaque chant tout le monde déposait son *Commerzbuch* — j'allais dire son psautier, — sur la table et le refermait soigneusement, sous peine de vider son verre d'un trait en guise d'amende, ce qui me fut imposé après la première chanson, ignorant que j'étais des bonnes traditions. Toutes sortes d'autres chansons furent ainsi entonnées en chœur l'une après l'autre avec le même rituel. La plupart étaient fort belles comme paroles et comme mélodie. Le fameux *Gaudeamus igitur* ne manqua pas à l'appel naturellement et ces chansons étaient alternées par les santés en l'honneur des professeurs présents et par leurs réponses. M. Weizsäcker me porta un toast bien caractéristique; il but « à ce qui devait m'être le plus cher au monde, à mon cours pratique d'histoire de l'université de Liège. » Chaque toast était corroboré par un bruyant *Salamander* que commandait gravement le président. Cependant il fallut bien finir par se séparer, car il y a à Göttingue un règlement sévère sur les réunions nocturnes; et l'autorité ne plaisante pas, une fois que la *Polizeistunde* a sonné. On me raconta même à ce

¹ Il y aurait une curieuse étude à faire sur les motifs qui ont amené la fondation des universités dans tous les pays civilisés depuis le XIV^e siècle jusqu'à nos jours.

propos des détails curieux sur une récente émeute d'étudiants, amenée par la mise en vigueur de cette ordonnance de police qui crie vengeance au ciel.

Telles sont les impressions que j'ai rapportées des trois sociétés historiques d'étudiants qu'il m'a été donné de visiter. Pour en faire connaître l'organisation d'une façon plus précise, je traduis ici quelques articles du règlement de l'*Akademisch-historisch Verein* de Halle, qui ne comprend pas moins de 55 articles et forme une petite brochure imprimée de 7 pages.

« Art. 1. Le but de la société est de favoriser l'étude de l'histoire chez ses membres.

» Art. 2. Pour atteindre ce but on a : 1° une séance hebdomadaire; 2° une bibliothèque historique; 3° des revues spéciales qui passent de main en main.

» Art. 4. Peut devenir membre effectif du cercle : tout étudiant de la faculté de philosophie de Halle, qui s'applique spécialement à l'étude de l'histoire.

» Art. 10. Chaque membre effectif s'engage : 1° à faire au moins une conférence dans le courant de chaque semestre; 2° à payer une contribution mensuelle de 75 pfennige; 3° à acquitter les amendes réglementaires.

» Art. 24. L'ordre des travaux dans chaque séance est réglé de la manière suivante :

» 1° *Partie administrative* : le secrétaire dresse la liste de présence et lit le procès-verbal de la séance précédente; questions d'ordre intérieur; communications à faire par le président.

» 2° *Partie scientifique* : conférence (*Vortrag*); discussion de la conférence; fixation de la conférence suivante; rapports sur le contenu des revues historiques.

» Art. 28. Le conférencier traite un sujet annoncé un mois avant la séance et tiré du domaine des sciences historiques.

» Art. 29. Le président désigne à l'avance le *Referent* (c'est-à-dire le membre qui sera spécialement chargé d'étudier la question et de discuter avec le conférencier).

» Art. 49. La bibliothèque comprend de grands ouvrages historiques, des dissertations et « programmes » et des revues.

» Art. 50. La société recevra au moins le *Historische Zeitschrift* de von Sybel et les *Forschungen zur deutschen Geschichte*.

» Art. 53. Le bibliothécaire distribue aux membres, d'après
» un système de roulement régulier, les livraisons des revues au
» fur et à mesure qu'elles paraissent. Chaque membre ne peut
» garder une livraison que pendant huit jours. Celui qui en
» reçoit une avant les autres membres, est tenu d'en analyser
» le contenu à la première séance. »

Il me semble évident que ces clubs historiques doivent exercer une influence heureuse sur les études spéciales de leurs membres. Ceux-ci constituent d'ailleurs une élite restreinte, puisque pour les universités de Berlin, de Halle et de Göttingue, qui compaient alors respectivement, en chiffres ronds, 3700, 1300 et 1000 étudiants, le nombre des membres de ces sociétés historiques variait de 10 à 20 seulement.

Se prêter mutuellement aide et assistance pour rester au courant des travaux les plus récents, s'exercer à exposer devant des camarades un point de la science qu'on a étudié par soi-même, entretenir des relations à la fois sérieuses et joyeuses avec des condisciples qui sont voués à une même spécialité, ce sont là assurément des choses excellentes. Il me semble que ces modestes sociétés d'étudiants sont, pour ainsi dire, de petites pépinières de futurs historiens. Ce serait un progrès que de les voir s'acclimater à nos universités et parmi nos normalistes de la section historique¹. Sans aucun doute les professeurs belges seraient heureux de leur prêter l'appui moral qui leur est largement accordé en Allemagne par les maîtres les plus illustres.

(*A suivre.*)

PAUL FREDERICQ.

¹ Je suis heureux de pouvoir constater ici qu'une société historique d'étudiants existe à l'université de Liège depuis l'année passée. Elle compte une trentaine de membres.

LE LATIN ET L'ESPRIT D'ANALYSE.

Deuxième article ¹.

II.

Si vous voulez que les élèves raisonnent, faites-les raisonner sans cesse; expliquez leur tout ce qui peut s'expliquer, en appropriant, bien entendu, vos commentaires à la force de votre classe. Ce précepte est malheureusement plus facile à formuler qu'à mettre en pratique. C'est pourquoi j'ai cru faire chose utile en concentrant sur deux textes choisis dans les fables de Phèdre, de nombreux exemples de commentaires tels que, selon moi, on peut et on doit en faire dans les classes inférieures.

Prenons, pour commencer, la fable de Phèdre : le Loup et l'Agneau :

Ad rivum eundem Lupus et Agnus venerant
Siti compulsi. Superior stabat lupus.

AD, préposition qui gouverne l'accusatif.

RIVUM. — Les mots à flexion doivent être analysés d'abord au point de vue de la forme. *Rivum* est, soit un nom. voc. ou acc. neutre sing. de la 2^e décl., soit un acc. masc. ou fém. de la deuxième ou de la quatrième. Dans le fait, c'est un masc. On peut le voir par le déterminatif *eundem*. Son nom. est donc *rivus*. Il pourrait appartenir à la quatrième; mais il est de la deuxième. C'était d'ailleurs probable: la quatrième décl. compte moins de substantifs que la 2^e, et ces substantifs ont, en général, une signification verbale. Tel est le mot *haustus* que nous rencontrerons quelques vers plus bas.

Ce mot est à l'accusatif. On met à l'acc. le mot qui marque l'objet direct d'une action exprimée par un verbe transitif à la voix active (car, si le verbe est à la voix passive, l'objet de l'action se met au nominatif): J'aime mon maître, *magistrum amo*. Enfin, entre autres usages auxquels ce même cas est

¹ Voir livraison de décembre 1881.

encore affecté, il sert à marquer le but de l'action et notamment le lieu vers lequel un mouvement est dirigé : *Eo Romam*. Généralement, la nature et la fin de ce mouvement ont besoin d'être précisées. On doit faire savoir, par exemple, si l'on entre dans le lieu ou si l'on contente de s'en approcher : Entrer dans le jardin, aller dans la direction du jardin. Dans le premier cas, on emploie la préposition *in* ; dans le second cas, la préposition *ad*. *Ad* veut donc proprement dire : *auprès*, avec cette idée accessoire que la proximité est le but du mouvement. Pour marquer cette proximité sans l'idée accessoire de mouvement, on emploie la préposition *apud*. Le français qui dit : *je vais auprès de mon père*, et *je suis auprès de mon père*, n'exprime donc pas *formellement* cette différence. De même il dira : *je suis au jardin, je vais au jardin, je vais à la rivière*, se servant ainsi de la même préposition pour des rapports bien différents. A cet égard il est évidemment inférieur au latin.

Je m'interromps un instant. Ai-je besoin de dire qu'on ne doit pas enseigner toute la grammaire à propos d'un mot ? Mais le maître rattachera aujourd'hui une théorie à un mot, demain une autre théorie à un autre mot, en suivant, cela va de soi, un certain ordre, mais sans s'astreindre cependant à se conformer strictement à celui d'un manuel quelconque, si méthodique qu'il soit. Le but de ses analyses, c'est le développement du sens logique chez ses jeunes auditeurs ; et il l'atteindra par la comparaison du latin et du français. Le résultat de cette comparaison, on peut le déterminer à l'avance : en thèse générale, la syntaxe latine sera trouvée logique, mais la construction française sera jugée plus claire.

De plus, parmi les détails syntaxiques et autres sur lesquels le professeur peut s'arrêter, il a un choix à faire, une mesure à garder. Il ne doit pas insister sur ceux qui ne s'expliquent pas d'emblée logiquement ou qui ont une explication étymologique. Il dira sans doute que *apud* se construit avec l'acc., mais il présentera la chose comme un fait qui n'a rien d'absolument nécessaire.

LUPUS ET AGNUS. — On peut traduire le loup et l'agneau, un loup et un agneau ; loup et agneau ; par exemple : Un beau matin, loup et agneau se rencontrèrent. Dans la Fontaine, la Cigale va trouver la Fourmi ; une Grenouille vit un Bœuf ; maître Cor-

beau se laisse dérober son fromage par *maître Renard*; *capitaine Renard* va de compagnie avec son *ami Bouc*, et une autre fois. *Compère le Renard* (avec l'article) invite à dîner *Commère la Cigogne*.

On peut prendre texte de là pour montrer le rôle immense que l'article joue dans le discours, et faire ressortir l'infériorité des langues qui, comme le latin, ne le possèdent pas. On fera sentir aux élèves qu'ils ont chaque fois à se demander s'ils doivent traduire sans article ou avec un article, et lequel. *Libër magistri* peut se rendre au moins de six façons différentes : *Le* ou *un* livre *du*, *d'un* ou *de* maître. Là où le français est tenu d'être précis, le latin se contentait d'un vague, plein de profondeur, sans doute¹, mais très préjudiciable à la clarté. Aussi le traducteur est très souvent perplexe, ce qui n'arriverait pas si le latin, comme le grec, avait l'article, ou si le français ne l'avait pas.

VENERANT. — Analyse formelle : La désinence *nt* indique une 3^e pers. du plur. La terminaison *ant* décèle un verbe de la 1^{re} conjugaison, *Venero*, as (indic. présent) ou un verbe de la 3^{me} *Venero*, is (subj. prés.) ou enfin un plus-que-parf. de l'indicatif se rattachant au parfait *Veni*. Ce pl. q. pf. se caractérise, en effet, par les terminaisons *eram*, *eras*, etc. C'est le cas ici.

SITI. — Ce mot est un subst. C'est ou un génitif sing. masc. fém. ou neutre — ou bien un pluriel nom. ou voc. masc. ou fém. de la deuxième décl. — ou un dat. sing. de la 3^e — ou un abl. d'un parisyllab. de la même. Dans le fait, c'est un ablatif. *Cette seule indication* suffit pour amener la conclusion que c'est un de ces rares parisyllabiques qui conservent presque partout l'*i* du radical et ont l'ablatif en *i*. Cette terminaison *i* est rationnelle. On peut comparer *sitis* et *fructus*. Elle engendre un inconvénient, c'est de faire ressembler l'ablatif au datif. C'est peut-être cette raison qui fait qu'elle ne s'est pas conservée.

Pourquoi a-t-on employé l'ablatif ? L'ablatif sert à marquer le point de départ. (*Eæeo Roma*, je sors de Rome) c'est-à-dire, le point à partir duquel commence un mouvement d'éloignement.

¹ Dans Tacite (An. IV. 39) nous lisons : *Sejanus, cupidine muliebris incensus*. Doit-on comprendre : Séjan enflammé par l'impatience de Livie, ou par l'impatience d'une femme, ou par une impatience de femme ? Il y a certes là un manque de précision ; mais quelle plénitude de sens, car ces deux mots, *muliebris cupido*, signifient tout cela à la fois.

L'idée qu'il éveille est donc l'opposé de celle qu'éveille l'accusatif. Il se détermine de même par des prépositions. C'est ce qu'on verra plus loin.

L'accusatif marquait, entre autres choses, le but; l'ablatif marque, entre autres choses, la cause. C'est sa fonction dans le passage. Plus bas nous verrons : *fauce improba incitatus; repulsus veritatis viribus*, et enfin *fictis causis innocentes opprimunt*.

SUPERIOR. — Nom. fait partie de l'attribut du sujet *lupus*.

STABAT. — Ici verbe copulatif. Il pourrait se remplacer par *erat*. L'imparfait, les participes présent et passé du verbe français *être*, à savoir *étais*, *étant*, *été*, viennent de ce verbe *stare*.

Je n'oserais dire qu'il serait tout à fait à propos de parler de la copule à des commençants. Je l'ai fait avec succès, mais c'était dans l'enseignement privé. Cependant, comme on n'a pas l'habitude d'enseigner à cet égard la vraie théorie, je l'exposerai en peu de mots.

La copule, c'est le mot, la flexion ou la construction, en un mot, l'accident grammatical qui sert à marquer que tel attribut convient à tel sujet.

Dans les langues grecque, latine et romanes, la copule est exprimée en partie par l'accord du sujet et de l'attribut. Si l'on dit *pater est bona*, ou *pater sunt boni*, on ne met pas de copule.

S'il est facile de définir le sujet logique (ce dont on dit quelque chose), il ne l'est pas autant de définir le sujet grammatical. Le sujet grammatical ne peut, ce me semble, se définir que par le rôle qu'il joue dans la proposition, rôle déterminé, en français, par sa place; en latin, par sa nature et sa forme. Où est le sujet logique de la phrase : Il y a de bien belles fleurs dans le jardin de mon voisin ? C'est *voisin*, *jardin* ou *fleurs*; cela dépend du texte. Le sujet logique étant connu, on peut le dégager et construire la proposition en conséquence : Mon voisin possède un jardin où etc.; le jardin de mon voisin contient etc.; les fleurs du jardin de mon voisin sont belles. Alors le sujet logique est le même que le sujet grammatical. Le sujet grammatical est donc, peut-on dire, celui qui occupe la place ou qui revêt la forme que prend le sujet logique, quand on met celui-ci en évidence. Au fond, cela revient à dire que c'est le mot qui répond à la question *qui est-qui ?* ou *qu'est-ce qui ?* et, tout bien considéré, je crois qu'il n'y a pas moyen de dire autre chose. Cependant

nous pouvons supposer que l'élève sait le trouver sans peine.

Le sujet étant connu, l'attribut, c'est ce qu'on dit du sujet. Par conséquent, si l'on a la proposition : *Pierre était heureux*, on a tort, dans l'enseignement des colléges, d'analyser *heureux* comme étant l'attribut de *Pierre*, puisque, dans le fait, on nous apprend, au contraire, que Pierre n'est plus heureux ou tout au moins pourrait ne plus l'être. Pour la même raison, quand on dit : *Que Pierre soit heureux!* il est inexact de voir dans le qualificatif *heureux* l'attribut du sujet. Tantôt on affirmait de Pierre qu'il était heureux à un certain moment du passé; maintenant on annonce qu'il est l'objet d'un vœu de la part de celui qui parle. Voilà les vrais attributs du sujet Pierre, au moment de l'affirmation qui le concerne. L'attribut se compose donc de deux parties : de l'adjectif *heureux*, et de la détermination de *temps* ou de *mode* comprise dans le verbe copulatif. Si je puis ainsi parler, on affirme de Pierre *ait heureux* ou *oit heureux*. On peut contester que la modalité fasse partie de l'attribut. Dans ce cas on distingue différentes espèces d'affirmations : catégorique, hypothétique, etc. Il me paraît cependant plus simple d'assimiler la modalité à la détermination temporelle passée ou future. L'une et l'autre, en effet, impliquent, comme on le verra plus loin, la négation d'une affirmation portant sur le présent. Quant à la partie restante, elle constitue la copule au sens restreint du mot.

Dans les langues qui nous occupent, la copule est un verbe. Mais il ne faut pas croire que ce verbe est nécessairement le verbe *esse* ou *être*. Toute espèce de verbe peut être copule.

En soi, le verbe *être* signifie *respirer*. *Pierre est heureux* équivaut à *Pierre respire heureux*. Mais le verbe *devenir* peut aussi être copule, ainsi que *se faire*, *naître*, *mourir*, *paraître*, *sembler*, *rester*, *vivre*, *se tenir*. Il *paraît* content; il *se fait* vieux; il *est* mort jeune; il *naquit* chétif; il *vécut* libre; il *se tient* tranquille, etc. Dans toutes ces phrases, les verbes sont des copules qui ne diffèrent du verbe *être* que par une idée accessoire.

Les verbes employés comme copules, tels que *naître*, *mourir*, *paraître*, *vivre*, peuvent être envisagés comme exprimant le résultat d'une certaine action dont l'idée se rendrait en français par l'auxiliaire *faire* accompagné de ces mêmes verbes. Ainsi : *faire naître*, *faire mourir*, *faire paraître*, *faire vivre*, etc., ou, par conséquent, *créer*, *tuer*, *montrer*, *animer*. Ces derniers

verbes et un grand nombre d'autres analogues, mis au passif, sont donc aussi des verbes copulatifs : Il a été créé ministre, il a été tué jeune, on les a rendus aveugles. C'est de là que le nominatif peut s'employer après les verbes passifs, *dici, putari, haberi, deligi*.

Enfin, quand ces mêmes verbes, au lieu d'être mis au passif, restent à l'actif, le sujet devient complément direct et l'adjectif attributif se met alors naturellement à l'accusatif. *Cur turbulentam fecisti aquam?* dit le loup. *Turbulentam facere*, c'est la même chose que *turbare*; et; si l'on tourne par le passif, on aura: *turbulenta facta est*, ce qui revient à *turbulenta est*.

Le temps et le mode faisant partie de l'attribut, on voit pour-quoi il n'est pas possible de sous-entendre le verbe *esse*, à moins qu'il ne soit au présent de l'indicatif ou de l'infinitif.

En effet, le temps et le mode sont une partie essentielle de l'attribut, tellement essentielle, qu'ils équivalent de fait à une négation. Quand on dit : Pierre *était* ou *sera* heureux, que Pierre *soit* heureux, Pierre *serait* heureux si, etc., on fait entendre que Pierre est actuellement malheureux. Lorsque des auteurs, comme Tacite, se permettent de sous-entendre le verbe *esse* affecté d'une détermination temporelle ou modale, c'est qu'il y a dans la phrase un autre verbe ou des mots significatifs, qui permettent de suppléer, sans erreur possible, et le temps et le mode.

Maintenant, pour en revenir à la phrase *superior stabat lupus*, la copule, au sens vrai du mot, consiste donc dans l'ensemble des flexions qui montrent l'accord entre le sujet et l'attribut; ce sont, par conséquent, le *s* du nominatif *lupus*, le *t* de *stabat*, et l'absence de désinence spéciale au comparatif *superior*.

Je reprends la question qui a ouvert ma parenthèse. Doit-on enseigner cela aux commençants? Pour moi, je suis tenté d'y répondre affirmativement. Je crois qu'il vaut mieux ne rien enseigner du tout plutôt que d'enseigner ce qui est intimement faux — et, en outre, il me semble que le vrai et le logique sont, par nature, plus clairs et plus simples que le faux et l'illogique. Au surplus, c'est avant tout une affaire de tact et de pratique. C'est au maître à savoir quelle espèce de nourriture les jeunes cerveaux, confiés à ses soins, peuvent supporter. Et, en tout état de cause, ne dût-on exposer cette théorie qu'en passant,

la bonne semence tombera toujours dans quelque tête qui saura la faire fructifier.

Continuons la fable.

Longeque inferior agnus. Tunc fauce improba
Latro incitatus, jurgii causam intulit.

Au double point de vue de la forme et de la syntaxe, nous n'avons rien de neuf à dire sur ces deux vers.

Au point de vue littéraire, on peut blâmer les mots *fauce improba*, qui sont de mauvais goût. Dans l'imitation que La Fontaine a faite de cette fable, on pourra faire ressortir l'adresse de l'introduction :

Un loup survint à jeun qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.

Mais il est permis de ne pas admirer sans restriction le second de ces deux vers :

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal *plein de rage*.

Et, à ce propos, j'insiste encore une fois sur la nécessité de varier l'enseignement. Chaque jour vous devez développer un sujet, une règle, ou une théorie syntaxique; mais vous ne devez pas toujours vous appesantir également sur toutes les parties de la chose enseignée. Sauf les cas de nécessité démontrée, il faut dans les classes d'humanité, au moins autant courir que s'arrêter. Que d'ennui, je me le rappelle, m'a causé l'explication d'Homère! Notre professeur, très savant et très zélé, ne nous faisait pas grâce d'une particule. Nous commentions trois ou quatre vers tous les jours. N'est-il pas préférable d'en traduire au pas de course une vingtaine, puis de choisir par-ci par-là, un mot, une expression, une tournure, pour en faire l'objet d'un commentaire étendu? Naturellement — est-il nécessaire de l'ajouter? — un certain arrangement doit être mis dans la succession des commentaires.

Cur, inquit, turbulentam fecisti mihi
Istam bibenti? Laniger contra timens :
Quî possum, quæso, facere quod quereris, lupe ?
A te decurrit ad meos haustus liquor.

Le commentaire de ces quatre vers est déjà contenu en grande partie dans ce qui précède.

CUR. — Il est bon de donner l'étymologie de ce mot, puisque, identique avec *quare*, il est au fond un ablatif de cause. Il ne faut pas abuser des étymologies, surtout dans les classes inférieures; mais on peut sans crainte insister sur les analogies. Ainsi *pourquoi* est évidemment l'analogue de *cur*.

QUERERIS. — A ce sujet, on fera observer qu'il y a en français des espèces de verbes déponents, c'est-à-dire, qui ont perdu une partie des temps de forme active : *je suis allé, je suis venu, je suis mort*; et d'autres qui peuvent l'être ou ne pas l'être : *je suis* ou *j'ai disparu; je suis* ou *j'ai descendu*, etc.

POSSUM. — C'est une règle importante de pédagogie de présenter les faits grammaticaux de la manière la plus simple. Pour cela il est bon de commencer par ceux qui ne souffrent pas d'exception. La route dans laquelle on engage l'élève, s'offre alors à ses yeux sous des aspects moins rébarbatifs, et, plus tard, les accidents ne servent qu'à jeter de la variété dans le paysage.

S'agit-il du verbe *esse*, l'élève doit commencer par l'imparfait *eram*, où les désinences pronominales *m, s, t, mus, tis, nt* se rencontrent sans altération. C'est un jeu et un amusement pour lui d'apprendre *sim, essem, fueram, fuerim, fuissem*, et alors, tant qu'on y est, on lui fait entrevoir la grandeur du pas qu'il vient de faire, en l'exerçant sur *amabam, monebam, legebam, audiebam, amarem, amaveram, etc.* — En une leçon, il est facile de lui inculquer très bien tous les temps précités du verbe *esse*, et de lui faire reconnaître à la forme un des temps analogues des autres conjugaisons. — Qu'est-ce que *amarem, es, etc.*? — Un imparfait du subjonctif, répond-il immédiatement. Après quoi, on passera à *ero* et *fuero*. On lui dira que *o* est une autre forme de désinence pronominale pour la première personne. On insistera sur la variation *erunt, fuerint*, et incontinent on appliquera la règle à *lego, amabo, monebo, legero, etc.*

Vous pouvez même aller plus loin, et lui faire comprendre pourquoi cet *i* et cet *u* ont pu être regardés comme de simples voyelles de liaison, de sorte que le temps se conjuguerait très bien ainsi : *er-o, er-s, er-t; er-mus, er-tis, er-nt*. Comparez *fero, fers, fert, fertis*.

Mais surtout vous pouvez appliquer cette théorie à l'indicatif présent. Ne craignez pas de lui dire que le radical *es* signifie proprement *respirer*. Puis faites lui conjuguer *es-m, es-s, es-t, es-mus, es-tis, es-nt*. Vous supprimerez ensuite *e* dans *es-m*,

es-mus, et *es-nt*, et il tombe naturellement sur *sum*, *sumus*, *sunt*. Cette découverte l'intéressera vivement. Il verra la raison de l'irrégularité du verbe français au présent. Quant à la suppression de l'*e*, elle sert à l'introduire dans le monde des apocopes et des syncopes. Ne prononce-t-on pas *facil-ment*? n'a-t-on pas *espace* et *spacieux*?

Puisque je suis sur le chapitre de la conjugaison, j'ouvre encore une parenthèse pour compléter ce que j'ai à dire sur ce sujet.

Le même esprit devrait présider à tout l'enseignement des formes latines, *puisqu'elles s'y prétent sans effort*. Réduisez-les autant que possible à des formes générales, et faites ressortir en tout les analogies.

C'est pourquoi il serait bon de faire apprendre les quatre conjugaisons à la fois, en commençant, comme je l'ai dit, par l'imparfait de l'indicatif et du subjonctif : *amAbam*, *monEbam*, *legebam*; je provoquerais l'élève à deviner la forme *audIbam*; et après seulement, je lui indiquerais la forme ordinaire *audiebam*. Soyez certain que cette anomalie le frappera et se gravera ainsi plus sûrement dans sa mémoire. De même pour le subjonctif : *monEam*, *legam*, *audIam*. Il sera ensuite tenté de dire *amAam*, on attirera par là son attention sur la forme exceptionnelle *amem*. Le présent de l'indicatif est tout aussi simple. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit du futur *ero*, voici comment je disposerais les paradigmes :

am(A)-o	monE-o	leg-o	capI o	audI-o
amA-s	monE-s	leg- <i>is</i>	capĪ s	audĪ-s
amA-t	monE-t	leg- <i>it</i>	capĪ t	audĪ-t
amA-mus	monE-mus	leg- <i>imus</i>	capĪ mus	audĪ-mus
amA-tis	monE-tis	leg- <i>itis</i>	capĪ tis	audĪ-tis
amA-nt	monE-nt	leg- <i>unt</i>	capĪ unt	audI-unt.

Ce tableau fait voir, dans la 3^e en *o*, la voyelle de liaison *i* ou *u*; dans la 1^{re}, la disparition de l'*A* à le 1^{re} pers. du singulier; la 2^e ne présente aucune anomalie; la 4^e et la 3^e en *Io* n'en offrent qu'une à 3^e personne du pluriel.

Pour le futur, même procédé.

Je n'ai jamais hésité à faire trouver *amAbo*, *monEbo*, *legebo*, *audIbo*, quitte à n'indiquer qu'en second lieu les formes régulières *legam* et *audiam*. A cette occasion, on signalera la confusion qui résultera de la similitude entre ces deux premières

personnes et celles du subjonctif présent. La sincérité est, en toute chose, une vertu.

Quant à l'*i* de *capio*, il est, je crois, préférable de le présenter comme étant une semi-consonne appartenant au radical, laquelle disparaît devant les voyelles de liaison *i* et *e*, ou mieux, les rend inutiles en les remplaçant.

C'est ainsi qu'on développera chez les jeunes intelligences l'esprit d'observation, de rapprochement et de généralisation, en les exerçant sur des faits grammaticaux, aussi bien, sinon mieux, qu'en leur donnant pour sujet les entozoaires et les cryptogames.

Les faits du langage sont des expansions sensibles de l'esprit de l'homme, et, à cet égard, nous touchent de plus près, et sont plus compliqués et à la fois plus compréhensibles, que ces êtres d'une nature étrangère dont la constitution et le mode d'existence restent et resteront probablement toujours pour nous à l'état de problème.

Je ferme ma parenthèse.

QUOD. — Je n'insisterais pas sur cet accusatif, et le présenterais comme un simple fait grammatical dont l'explication — d'ailleurs facile — ne peut venir que plus tard.

A TE. -- La préposition *a* est l'inverse de la préposition *ad*; et elle diffère de *ad* comme *ex* diffère de *in*. On peut donc à cette occasion, faire trouver à l'élève toute la théorie du rapport d'éloignement, en le guidant par l'analogie.

DECURRIT, verbe composé. Il y a aussi des verbes composés en français : contredire, s'entremettre, surmener. Il est possible, dès le début, de faire entrevoir, la valeur dans le verbe, de la préposition devenue ou redevenue adverbe. On pourra, comme application, rapprocher *compulsus* et *repulsus* qu'on trouve réunis dans cette fable.

HAUSTUS. — Ce mot est évidemment de la quatrième déclinaison. Cette déclinaison comprend pour la plupart des noms verbaux, dérivés de supins. On peut faire saisir la signification des noms verbaux par les mots français en *ion* et *ure* qui, eux aussi, dérivent presque tous de supins latins.

Repulsus ille veritatis viribus :
Ante hos sex menses male, ait, dixisti mihi.
Respondit agnus : Equidem natus non eram.
Pater, hercule ! tuus, inquit, maledixit mihi.
Atque ita correptum lacerat injusta nece.

Le premier de ces vers est détestable — mais, en outre, la pensée en est fausse. Il est clair que le loup savait d'avance que l'agneau ne pouvait troubler son breuvage, et s'attendait à la réponse qui lui est faite. Se laisse-t-il convaincre par cet argument de l'agneau, qui est encore bien plus topique : *Je n'étais pas né?* Aussi, dans ce passage — comme presque partout ailleurs, Phèdre est inférieur à La Fontaine. *Tu la troubles!* répond le loup français, conformément à la logique du sentiment, et de la mauvaise foi — autre espèce de logique, tout aussi impérieuse et au moins aussi souveraine que l'autre.

ANTE HOS SEX MENSES — à comparer à *post hos sex menses*. Il convient de ne pas chercher à expliquer l'accusatif.

NATUS NON ERAM. — À parler exactement, ce n'est pas là un plus-que-parfait. C'est un imparfait, et *natus* est un participe devenu adjectif. Il en est de même en français. *Iratus sum, paratus sum*, je suis irrité, je suis préparé, sont de véritables présents. On peut toutefois ne pas insister sur cette distinction, parfois subtile, de crainte de jeter de la confusion dans certains esprits.

CORREPTUM. — Dans la pratique, j'ai toujours traduit cette espèce de participe, *employé isolément*, comme s'il était pris substantivement. Outre que, par là, j'évitais de sous-entendre un pronom, je ne faisais qu'étendre la classe de ces participes substantifs que le français est souvent obligé de traduire par des propositions entières : *esurientes, sitientes, morituri, poenitenda*. Cf : *accusatus absolvitur*. L'ellipse du pronom n'est du reste explicable, qu'en donnant une valeur pronominale à la désinence casuelle. En conséquence, voici le mot-à-mot que je conseillerais : *Il déchire le saisi*. A ce propos, on peut signaler la fréquence des participes en latin. Plus haut, on a eu *bibenti*.

INJUSTA NECE. — C'est une cheville.

Hæc propter illos scripta est homines fabula
Qui fictis causis innocentes opprimunt.

J'ai déjà dit que le premier de ces deux vers est typique au point de vue de la construction. Le second l'est aussi.

A propos de *illos*, on peut déjà faire remarquer qu'il se rend très bien par l'article français, qui en dérive.

En résumé, comme on le voit, à l'occasion de cette fable de Phèdre, on peut enseigner un assez grand nombre de règles de

lexigraphie et de syntaxe. On y trouve presque tous les pronoms : *idem, iste, ille, hic, ego, tu, qui, meus, tuus*, les verbes défectifs *ait, inquit, quæso*, et des verbes irréguliers *fero* et *possum*.

Il n'est pas, comme on l'a déjà dit, nécessaire, ni même avantageux, d'accumuler toutes les explications possibles sur une page de texte. Il est préférable de choisir un passage pour exposer la théorie des cas, un autre pour expliquer les modes, un troisième pour servir de base à la théorie de la proposition infinitive, et ainsi de suite, se contentant pour le reste d'une explication cursive. C'est assez dire que je ne suis que médiocrement partisan de ce procédé qui consiste à approfondir un auteur et à en lire un autre superficiellement. Je penche plutôt vers le système qui ferait servir les mêmes auteurs et pour la lecture courante et pour les explications plus ou moins approfondies.

Mais je ne vois aucun inconvénient à rattacher à un ou plusieurs textes déterminés de courte étendue et appris par cœur, les grands principes de la lexigraphie et de la syntaxe développés à propos de textes différents. Les élèves se seraient meublés la mémoire, je suppose, d'une demi-douzaine de fables de Phèdre choisies dans ce but; et, chaque fois que, dans le cours des exercices ou des traductions une règle importante ou une théorie générale seraient exposées, ils seraient tenus d'en rechercher l'application dans l'un ou l'autre passage des fables susdites qui lui servirait désormais de support.

Passons à une autre fable qui nous donnera l'occasion de parler des modes, de l'ablatif et de la proposition infinitive.

RANA RUPTA ET BOS.

Inops, potentem dum vult imitari, perit.
 In prato quondam Rana conspexit Bovem,
 Et, tacta invidia tantæ magnitudinis,
 Rugosam inflavit pellem : tum natos suos
 Interrogavit, an bove esset latior.
 Illi negarunt. Rursus intendit cutem
 Majore nisu; et simili quæsivit modo,
 Quis major esset. Illi dixerunt bovem.
 Novissime indignata, dum vult validius
 Inflare sese, rupto jacuit corpore.

Cette fable contient justement deux interrogations indirectes. La seconde peut servir ainsi d'application pour la règle énoncée

à l'occasion de la première. Il faut traduire mot-à-mot : *Elle interrogea ses enfants si elle serait plus grosse que le bœuf; elle demanda de la même manière qui serait plus grand.*

Le latin s'éloigne en ceci du français. A-t-il raison? Partons des principes. Le mode sert à indiquer que la relation entre le sujet et l'attribut a son fondement dans la pensée, en laissant indécis le point de savoir si elle a aussi un fondement réel. Dans la réalité, la grenouille n'est pas aussi grosse que le bœuf, et, en tout cas, il lui plaît d'ignorer la réalité. Il est donc juste d'employer le mode subjonctif, ou plus exactement, le mode. Au fond, l'indicatif n'est pas un mode, pas plus que, s'il n'y avait qu'une seule espèce de lumière, cette lumière ne serait une couleur. Mais du moment que la nature de l'affirmation marquée par l'indicatif a reçu une modification, l'indicatif lui-même a passé pour être une modification d'une espèce de substratum insaisissable. C'est ainsi que la dénomination de couleur, qui proprement s'applique à une modification de la lumière, s'attribue aussi à la lumière non modifiée : nous parlons *de couleur blanche*, et même *de couleur noire*.

Cette définition du mode n'est pas difficile à faire comprendre même à de jeunes esprits. On dit à quelqu'un : *Sois sage*, lorsqu'on ignore s'il l'est en réalité. Il en est de même si je souhaite *qu'il soit sage*. Et quand on dit : *Il serait sage, s'il était mieux conduit*, on se place dans une hypothèse différente de la réalité. Ne manquez pas de faire ressortir l'anomalie du français qui, dans ce dernier cas, emploie l'imparfait de l'indicatif, et opposez lui le latin qui, logiquement, emploie de part et d'autre le subjonctif. Enfin, vous pouvez même aller plus loin, et faire observer qu'on peut rendre le mode au moyen de l'indicatif, accompagné d'une interrogation, d'une négation, d'un auxiliaire, ou mis à un certain temps, etc. : *Que n'est-il sage? — Ah! s'il était sage! — Vous devez me connaître (Nōris me, Hor. sat. I, 8). Il se sera attardé. Tu ne tueras point.* C'est par ces artifices que, dans toutes les langues, on supplée aux flexions qui font défaut.

AN se traduit par *si*. Le latin a donc un mot propre pour indiquer un rapport propre. Car le *si* interrogatif se distingue sans peine du *si* suppositif : avantage du latin sur le français.

PRATO. BOVE. Qu'on me permette ici de relater un souvenir personnel.

Il y a quelque temps, je fus tenté d'expérimenter encore une fois la méthode que je préconise et que j'avais appliquée, avec succès, dans mes leçons privées, bien qu'elle ne fût encore qu'à l'état d'ébauche. Je pris pour sujet d'expérience un enfant de moins d'onze ans, d'ailleurs intelligent et instruit pour son âge. Nous consacrámes deux jours ou, pour être exact, cinq heures à apprendre les deux premières déclinaisons et les adjectifs en *us*. Les deux jours suivants nous suffirent pour les autres déclinaisons, en passant légèrement sur la cinquième. Les comparatifs et les superlatifs nous arrêrèrent peu. Nous fîmes bon nombre de thèmes d'exercice sur l'emploi des cas. J'avais soin de lui donner toujours les verbes en latin pour habituer son oreille aux désinences verbales. Enfin, quelques jours furent consacrés au verbe *esse* et aux conjugaisons de voix active que nous apprîmes à grands traits, et — faute d'un autre ouvrage mieux approprié — nous commençâmes l'explication des deux fables : *Le loup et l'agneau*, et *La grenouille et le bœuf*.

La première fable avait mis mon élève au courant de l'emploi de l'accusatif et de l'ablatif d'origine. Mais ici nous rencontrons plusieurs ablatifs d'une autre espèce.

In prato, d'abord. Je m'exprimai comme suit : « Cet ablatif ne rentre nullement dans la définition du cas. La raison exigerait ici un cas spécial, le cas du repos. Il y a des langues où ce cas existe, il s'appelle *le locatif*, le cas du lieu où l'on est. Il a existé aussi en latin et il en reste des traces. Mais il a fini par disparaître, en se confondant presque toujours avec l'ablatif, parfois avec le génitif. C'est donc un ablatif pour la forme, mais un locatif pour le sens. C'est dommage que cette confusion s'est faite, car la langue y a perdu en clarté. Chaque fois donc que tu auras besoin du locatif, tu mettras l'ablatif, et, dans certains cas que tu apprendras bientôt à distinguer, le génitif.

» Il y a aussi un autre cas qui a disparu, c'est l'*instrumental*. Le nom indique par lui-même que ce cas servait à désigner l'instrument avec lequel une chose se fait. Ce huitième cas s'est aussi confondu avec l'ablatif, et l'on a de cette façon un ablatif d'instrument. On lui donne aussi les noms d'ablatif de moyen et d'ablatif de manière. En effet, l'instrument, le moyen et la manière sont des idées analogues. Il y en a un dans la fable. Quel est-il ? » L'enfant désigne *simili modo*. « Il y en a un aussi dans la fable du Loup et de l'Agneau, cherche-le. » L'enfant trouva sans peine *injusta nece*.

Bove. « Tu as appris et retenu que le *que* français après le comparatif se rendait par *quam*. Nous voyons ici une autre tournure. A première vue, il n'est pas facile de s'expliquer cet ablatif. Essayons cependant. Tu sais ce que *gros* veut dire. Si je te disais que j'ai vu une grosse grenouille, tu te figurerais assez bien quelle était sa taille. Mais si je te disais que j'ai vu une grenouille plus grosse, saurais-tu aussi bien comment elle était ? Saurais-tu même par là si elle était grosse ? — Non — Pourquoi ? Parce qu'il te faut connaître l'objet avec lequel je la compare, parce qu'il te faut connaître la taille *d'où je pars*, pour évaluer ensuite celle de la grenouille. Or, ce point de départ se met naturellement à l'ablatif. La grenouille se demande donc ici si elle est plus grosse *à partir du* bœuf. Voilà une explication. On en donne aussi une autre qui est peut-être meilleure encore. *Bove* serait un ablatif d'éloignement ; car, du moment qu'on l'emporte en une qualité sur un autre, on s'éloigne de cet autre. Il y en a aussi qui regardent l'ablatif de comparaison comme étant un ablatif de mesure, autre espèce d'ablatif dont je n'ai pas encore eu l'occasion de te parler. Mais il te suffit pour le moment de retenir le fait. Bien que toute chose ait son explication et sa raison d'être, il n'est pas toujours possible de trouver l'explication et la raison véritables. On ne sait pas comment les plantes poussent. Seulement, en fait de langage, nous savons beaucoup mieux comment les langues se développent. Aussi, tu verras qu'on te rendra compte à peu près de toutes les constructions latines. »

C'est là, si je ne me trompe, une leçon philosophique, touchant à la grammaire générale, et cependant suffisamment simple pour qu'un enfant en saisisse la portée.

Un troisième ablatif figure dans cette fable, c'est un ablatif absolu, *rupto corpore*. Il serait mieux de lui donner le nom de proposition participe. Il ne serait pas difficile de dire pourquoi le sujet en est à l'ablatif.

ILLI DIXERUNT BOVEM; ils répondirent : le bœuf. — Il n'est, pour ainsi dire, pas d'enfant qui, invité à analyser ce mot *bovem*, le *bœuf*, n'en fasse un complément direct de *dixerunt* ou de *répondirent*. Me conformant en cela à l'avis d'excellents auteurs, je pense que cette analyse instinctive est la bonne, et que le prétendu sujet de la proposition infinitive est bien le complément direct du verbe sensitif ou déclaratif. La traduction mot-à-mot

serait donc celle-ci : *Ils répondirent le bœuf*, sous entendu : *qu'il était plus gros*. Et quant à la proposition sous entendue : *esse latiore*, elle sert à former avec *responderunt* une expression verbale collective. C'est pourquoi on peut employer la tournure personnelle passive avec un grand nombre de verbes déclaratifs : *In Græcia litteræ inventæ esse creduntur*. Si, dans l'usage, cette tournure n'est pas possible avec tous les verbes, c'est là un fait grammatical sans importance théorique.

Tout bien considéré, cette tournure est l'analogue de celle que nous avons déjà vue : *turbulentam facere aquam*. En effet, quelle différence fondamentale pourrait-on constater entre *turbulentam facere aquam*, *turbulentam vocare aquam*, et *turbulentam esse dicere aquam*? Aucune, si ce n'est que, d'un côté, on a un seul mot, *facere* ou *vocare*, et de l'autre, deux mots, *esse dicere*, pour former avec *turbulentam* l'idée dominante.

A côté de la proposition infinitive, le grec fait usage de la proposition participe : Sache que je suis roi, se dit en grec : Sache moi étant roi. Elle s'analyse de la même manière.

Il en est encore ainsi de cette autre, qui est aussi particulière à la langue grecque : On dit Homère qu'il était aveugle. Écoutez mon amour, d'où il m'est venu, auguste Diane ¹.

Enfin, si nous remontons même plus haut, et envisageons la chose philosophiquement, on pourrait soutenir que l'analyse ordinaire est fautive. La grenouille demanda à ses enfants qui d'elle ou du bœuf, est le plus gros. Ils répondent : le bœuf. Ce dernier mot, dit-on, est le sujet de *est plus gros*, sous-entendu. Pourtant ils ont purement et simplement répondu : *le bœuf*. Quel est le complément de ce verbe répondre? C'est : *le bœuf* et rien autre chose : *le bœuf* est ce qui a été répondu. Mais ici nous rencontrons une particularité propre aux langues à flexions. En réalité, le complément de *responderunt* est le son *bos* et non le mot *bos* en tant que correspondant à l'idée d'un animal. Les enfants de la grenouille ont dit *bos*, comme ils auraient pu dire, *ita*, *non*, ou lancer un cri quelconque. En soi donc *bos* devait rester invariable, en qualité de syllabe. Mais on sait qu'en pareil cas la déclinaison se fait, on peut le dire d'instinct. On raconte, par exemple, le trait suivant : Passant devant un écho, je lui

¹ Traduction de S^{te} Beuve, portraits littéraires, Théocrite.

crie : Paul, et l'écho me répond Paul. En latin on pourra mettre dans le premier membre, *Paule!* dans le second, *Paulum* (Cf. *nomine Cicerone*)¹.

Reste la tournure *dicatur* ou *verum est Homerum cæcum fuisse*. Celle-ci ne peut s'expliquer que par l'analogie. Au fond c'est en elle que gît la difficulté, s'il y en a une. Mais dès que la théorie de la proposition infinitive a été exposée, comme je viens de le dire, il suffit d'un mot pour faire admettre à l'élève la possibilité analogique de cette construction.

Un mot encore avant de terminer cette étude. Cette analyse ne s'applique évidemment pas au prétendu sujet de l'infinitif futur passif : *Spero nos liberatum iri*. Il est certain que *nos* est le complément direct du supin *liberatum*. C'est ce que fait voir la traduction : J'espère que l'on va nous délivrer.

C'est ainsi que, dans l'enseignement élémentaire, il faut ramener toute chose à sa forme la plus simple et la plus générale. C'est le général qui attache et saisit l'esprit tout d'abord. Et c'est par lui que le particulier se comprend. C'est sur cette base qu'il faut fonder, base large et solide qui ne s'écroulera pas sous le poids des constructions ultérieures.

J. DELBŒUF.

¹ Je lis dans un feuilleton de Maxime Gaucher (*Revue pol. et litt.* 21 mai 79) : « *Les deux Mères* (roman), par M. Emile Richebourg n'ont pas tout à fait la même valeur littéraire. »

ACTES OFFICIELS.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT.

Institution des assistants. — Règlement.

Vu l'article 29 de la loi du 15 juillet 1849, organisant l'enseignement supérieur donné aux frais de l'État, article ainsi conçu : « Le gouvernement fait les règlements, nomme aux divers emplois et fixe les traitements, le tout conformément à la présente loi. »

Sur la proposition de Notre Ministre de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Des assistants peuvent être nommés dans les universités de l'État, près des facultés des sciences et de médecine; ils auront pour mission principale d'aider le professeur dans l'enseignement expérimental et pratique, ainsi que dans les travaux des laboratoires.

Art. 2. Les assistants seront choisis parmi les docteurs, les ingénieurs honoraires des ponts et chaussées ou des mines et les pharmaciens qui auront terminé leurs études depuis trois ans au plus ou qui, les ayant terminées depuis un laps de temps plus long, auront publié des travaux scientifiques.

Art. 3. Le nombre des assistants est fixé par le gouvernement d'après les besoins du service, de manière qu'un assistant au moins puisse être, autant que possible, attaché à chaque cours qui comporte des exercices pratiques.

Art. 4. Notre Ministre de l'instruction publique nomme les assistants, sur la présentation du professeur intéressé et sur les avis de la faculté, du recteur et de l'administrateur-inspecteur.

Art. 5. L'assistant est nommé pour un terme de deux ans. Son mandat peut être renouvelé, une première fois, sur avis de la faculté et, une seconde fois, sur avis de la faculté, du recteur et de l'administrateur-inspecteur.

Art. 6. A l'expiration de ces quatre ou de ces six années, l'assistant qui, dans l'exercice de ses fonctions, aura publié des travaux scientifiques et aura fait preuve d'aptitudes particulières pourra, sur les propositions ou les avis favorables de la faculté intéressée, du recteur et de l'administrateur-inspecteur, être nommé *agrégé spécial*.

Art. 7. Des règlements ministériels détermineront, pour chacune des deux universités de l'État, les attributions des agrégés spéciaux. Ceux-ci peuvent être autorisés par Notre Ministre de l'instruction publique à

donner des leçons sur des matières nouvelles ou spéciales et à participer à l'enseignement théorique du professeur s'il le demande. Leurs fonctions sont triennales. Elles peuvent toutefois être renouvelées de trois en trois ans, aux conditions exigées par le précédent article.

Art. 8. L'assistant jouit d'une indemnité annuelle de 2,000 francs qui, après quatre ans, pourra être portée à 3,000 francs ; le traitement de l'agrégé spécial ne sera pas inférieur à ce dernier chiffre.

Art. 9. Notre Ministre de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

(Arr. roy. du 21 janvier 1882).

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 2 janvier : **D'Arbois de Jubainville**, Études grammaticales sur les langues celtiques (J. Loth). — **Bormans**, Les Fastes de Tauromenium (Ch. G.). — Du 9 : **Ross**, Études sur l'histoire des institutions primitives (Paul Viollet). — Du 16 : Œuvres de Justin martyr, III, p. p. de **Otto** (M. N.). — **Stark**, Études et conférences sur l'archéologie et l'histoire de l'art (P. Decbarme). — Lettres de Goethe à Aug. de Stolberg, p. p. **Arndt** (A. C.). — Du 23 : **Geiger**, Manuel de la langue de l'Avesta (James Darmesteter). — **Curtius**, Histoire grecque, trad. par **Bouché-Leclercq**, II^e vol. (R. L.). — **Warnkross**, Deux chapitres des parémio-graphes (Ch. G.). — **Czwalina**, Liste des provinces de l'an 297 (Camille Jullian). — Du 30 : **Bougot**, Philostrate l'Ancien, une galerie antique de soixante-quatre tableaux (Emmanuel Fernique). — **Dubois-Guchan**, Rome et Cicéron (R. Lallier). — Tite-Live, livres XXI-XXV, p. p. **Madvig**, livres XXV-XXVI, p. p. **H. J. Müller** (O. Rieman). — **Schmidt**,

Le droit du seigneur (Paul Viollet). — **Sternfeld**, Le royaume d'Arles et l'Empire, de la mort de Frédéric I à l'interrègne (Édouard Favre). — Du 6 février : Mémoires de Commynes, p. p. **Chantelauze** (Jean Kaulek). — Du 13 : Mémoires de la Société philologique de Cambridge (Alfred Croizet). — Œuvres inédites de Bossuet, le cours royal complet sur Juvénal, p. p. **Ménard** (A. Gazier). — Variétés : **Gaidoz**, La chronologie du gaulois et M. d'Arbois de Jubainville.

Société belge de Géographie. Bulletin ; 5^e année. 1881. N° 6. Novembre-Décembre.

Sommaire : J. du Fief. Troisième session du congrès international des sciences géographiques, tenue à Vienne en 1881 : rapport. — Capitaine Hannot. Voyage dans la lune (fin). — E. Adan. Causerie scientifique (XX). — E. Suttor. Chronique géographique. — Régions polaires. — Europe. — Asie. — Afrique. — Amérique. — Océanie — Table analytique des matières.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch: Goettingen, 1881.

Inhalt des achten und neunten Heftes (1881) : Corpus inscriptionum latinarum, vol. VIII. — Die verbreitung der lateinischen sprache über Italien, von A. Budinsky. — Ed. Zarncke, de vocabulis Graecanicis, quae traduntur in inscriptionibus carminum Horatianorum. — Cornelii Nepotis vitae excellentium imperatorum recensuit C. G. Cobet. — P. Cornelii Taciti vita Agricolae... editet by W. Fr. Allen. — Thomé, de Flori rerum scriptoris elocutione. — Campaniens topographie, geschichte... von J. Beloch.

Zehntes und elftes Heft : De artis grammaticae ab Dionysio Thrace compositae interpretationibus veteribus in singulos commentarios distribuendis scr. A. Hilgard. — Ausführliche erörterung des besondern völkerschaftlichen theiles der Germania des Tacitus von A. Baumstark. — M. Tullii Ciceronis artis rhetoricae lib. II. Recensuit A. Weidner. — A. Viertel, die wiederauffindung von Cicero's briefen durch Petrarka. — G. Voigt, über die handschriftliche überlieferung von Cicero's briefen. — O. E. Schmidt, de epistolis et a Cassio et ad Cassium post Caesarem occisum datis quaestiones chronologicae. — B. Nake, der briefwechsel zwischen Cicero und Brutus. — L. Gurlitt, de M. Tullii Ciceronis epistolis eorumque pristina collectione. — L. Gurlitt, der briefwechsel zwischen Cicero und Dec. Brutus. — F. Becher, de Ciceronis quae feruntur ad Brutum epistolis. — Fr. Schmidt, zur kritik und erklärang von Cicero's briefen an Atticus. — E. Opitz, quo sermone ei, qui ad Ciceronem litteras dederunt, usi sint. — J. H. Schmalz, über den sprachgebrauch der nichtciceronischen briefe in den ciceronischen briefsammlungen. — G. Gilbert, beiträge zur innern geschichte Athens im zeitalter des peloponnesischen kriegs. — Geschichte der psychologie von H. Siebeck. I. — Festschrift für L. Ulrichs zur feier seines fünfundzwanzigjährigen wirkens an der universität Würzburg, dargebracht von seinen schülern.

Zwölfter Band. Erstes Heft. 1882. De hymni in Cererem homerici compositione, scr. K. Francke. — Hesiod's werke und tage übertragen von R. Peppmüller. — De scholiis Theocriteis scr. R. Kohlmann. — De metris Pindari quaestiones tres. Scr. F. Vogt. — R. Arnoldt, der chor im Agamemnon des Aeschylos metrisch erläutert. — A. Bauer, die benutzung des Herodot durch Ephoros und Diodor. — A. H. van Geer, Specimen literarium inaugurale de fontibus Plutarchi in vitis Gracchorum. — H. Flach, zum ersten buch des Martial. — Martialis epigrammatum librum primum recensuit H. Flach. — K. Kraut, über das vulgäre element in der sprache des Sallustius. — Fr. A. Gevaert, Histoire et théorie de la musique de l'antiquité. T. II. — J. Karbe, de centurionibus Romanorum quaestiones epigraphicae. — M. Fabius Quintilianus rednerische unterweisungen, bearbeitet von G. Lindner. — Plutarchs abhandlung von der erziehung der kinder, übersetzt von H. Deinhardt.

**Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-
wissenschaft,** herausg. von Conrad Bursian. 1881. Berlin, Calvary.

1880. Dritte Abtheil. Jahresbericht über römische Geschichte und Chronologie für 1880. Von Prof. Dr. Hermann Schiller in Giessen (Schluss). — Jahresbericht über die Geschichte der alten Geographie und die Literatur zu den alten Geographen für 1879 und 1880. Vom Gymnasiallehrer Dr. Carl Frick in Höxter. (Fortsetzung folgt).

1881. Erste Abtheilung. Jahresbericht über Plutarch's Moralia für 1880 und 1881. Von Direkt. Dr. H. Heinze in Pr. Stargardt in Westpreussen. — Jahresbericht über Herodot für 1880. Von Direktor Dr. H. Stein in Oldenburg. — Zweite Abtheilung. Jahresbericht über T. Maccius Plautus von October 1880 bis dahin 1881. Vom Gymnasial-Oberlehrer August Lorenz in Berlin. (Schluss folgt). — Dritte Abtheilung. Bericht über die die römischen Privat- und Sacral-Alterthümer betreffende Litteratur des Jahres 1880, resp. 1879. Von Prof. Dr. M. Voigt in Leipzig. (Schluss im nächsten Heft).

Philologus. Zeitschrift für das klassische alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch. 40 B. 1881.

Drittes und viertes Heft.

I. Abhandlungen. Zu Thukydides IV. Von R. Rauchenstein. — Zu Aristoteles. Von R. Siebeck. — Zu Diodor. Von F. G. Unger. — Untersuchungen zur entwicklungsgeschichte des römischen heerwesens. I. Ueber die servianische phalanx und die ältere manipularlegion. Von H. Bruncke. (Fortsetzung folgt). — Zu Sophokles Antigone. Von H. Schütz.

II. Miscellen. Zur erklärungs und kritik der schriftsteller: König Iuba und Dio Cassius. Von H. Haupt. — Varro und Ovid. Von G. Nick. — Zu Cic. Ep. ad Att. I. 19. Von K. Schirmer.

Philologische Wochenschrift, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder.

1 Jahrgang. 17 Dezember 1881.

O. Retzlaff, Vorschule zu Homer (Otto Braumüller). — **Plauti Miles gloriosus** ed. O. Ribbeck (Max Niemeyer). — **Horatius** rec. G. Hirschfelder (W. Hirschfelder). — **Ciceronis oratio Philippica II** ed. J. Gantrelle. — **Senecae dialogi** rec. H. A. Koch et J. Vahlen (W. Studemund). — **Taciti Agricola** ed. E. Jacob (Georg Andresen). — **A. Mészáros**, Zeit der Horazischen Episteln (A.). — **J. Ront**, Lessing als Philologe (A.). — **Descrizione dell' Ungheria nei secoli XV e XVI** (E. Abel). — 30 December. Mitteilung der Redaction. — **W. Helbig**, die Italiker in der Poebene (Hermann Genthe). — **G. Rawlinson**, History of ancient Egypt (H. B.). — **A. J. Letronne**, Œuvres choisies. Égypte ancienne (B. B.). — **J. L. Heiberg**, Philologische Studien zu griechischen Mathematikern. — **Plauti Miles gloriosus** ed. O. Ribbeck. 2 Artikel (Max Niemeyer). — **Horaz** in deutscher Uebersetzung von L. Behrendt (W. Gebhardt). — 7 Januar 1882. **J. J. Ampère**, voyage en Égypte et en Nubie (H. B.). — **Bernhardt Heisterbergk**, über den Namén Italien. — **Ettore Pais**, la Sardegna prima del dominio Romano (Holm). — **W. Wagner**, trois poèmes grecs du moyen-âge inédits (G. Stier in Zerst.). — **Plutarque**, vie de Démosthène, par Ch. Graux (s). — **E. Albert Richter**, die Abiturienten der Bealschulen I. O. und Gymnasien (2. Aufl.) (s). — **Waldemar Mohr**, das lateinische Verbum in Sexta (D. C.). — 14 Januar. **Robert Poehlmann**, die Anfänge Roms (O. Gruppe). — **Eugen Frohwein**, Verbum Homericum (C. Thiemann). — **Cornelius Nepos**. Mit Anmerkungen für Schüler von L. Englmann (Georg Andresen). — **H. Menge**, Repetitorium der lateinischen Syntax und Stilistik für die oberste Gymnasialstufe und namentlich zum Selbststudium (J. H. Schmalz). — **F. Schaper**, Hauptregeln der latein. Syntax nebst Musterbeispielen dazu zum wörtlichen Auswendiglernen. Im Anschluß an die Grammatik von Ellendt-Seyffert (Otto Braumüller). — Congrès pédagogique des instituteurs de France en 1881 (s). — 21 Januar. **G. Perrot et Ch. Chipiez**, histoire de l'art dans l'antiquité (A. P.). — **N. Wecklein**, die Tragödien des Sophokles zum Schulgebrauche mit erklärenden Anmerkungen versehen (H. Gleditsch). — **Euripidis Phoenissae** ed. Klotz-Wecklein (H. Gloël). — **J. L. Heiberg**, Philologische Studien zu griechischen Mathematikern (M. C. P. Schmidt). — **C. Meissner**, die Cantica des Terenz und ihre Eurythmie (H. Draheim). — **William Francis Allen**, The life of Agricola and Germany by P. Cornelius Tacitus (G. Andresen). — 28 Januar. **Mich. Deffner**, Zakonische Grammatik (G. Stier). — **P. Terentius Afer**, Adelphoe, zur Einführung in die Lektüre der altlateinischen Lustspiele von C. Dziatzko (F. Schlee). — **Q. Horatii Flacci opera a Mauricio Hauptio recognita**. Editio quarta ab Johanne Vahleno curata (W. Hirschfelder). — **M. Valer. Martialis** Epigrammaton librum primum recensuit commentariis instruxit Joannes Flach (Hugo Magnus). — **D. Reichling**, Ausgewählte Gedichte von Johannes Murnellius. Urtext

und metrische Übersetzung (Horawitz). — **Philologische Revue aus Ungarn** (E. Abel). — 4 Februar. **Arminii Koechly**, *Opuscula philologica* edidit Godofredus Kinkel (Isidor Hilberg). — **Dr. József Hampel**, Ausgrabungen auf dem Pfaffenfelde (A.). — **Georg Voigt**, Die Wiederbelebung des klassischen Altertums oder das erste Jahrhundert des Humanismus (Adalbert Horawitz). — **A. Bougot**, *Philostrate l'ancien* (Leop. Julius). — **Euripides Iphigenie in Taurien**, deutsch von Theod. Kayser (Heinr. Gloel). — **Nonni Panopolitani** paraphrasis S. Evangelii Joannei, edidit Augustinus Scheindler (Isidor Hilberg). — **Aug. Boltz, Dr.**, die hellenische oder neugriechische Sprache (Zirwik). — **Clerici**, von der Chronik des Bruders Salimbene von Parma. — **Századok**, Franz Salomon, Wo war Attilas Hauptquartier?

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen.

1 Januar 1882. W. Christ, Die sachlichen Widersprüche der Ilias (Ed. Kammer). — A. Pohl, *De oratione pro Polystrato lysiaea* (E. Stutzer). — G. Goetz et G. Loewe, *Plauti Asinaria* (P. Langen). — J. G. Cobet, *Cornelii Nepotis vitae excellentium imperatorum* (Gemss). — Fr. Matz und F. v. Duhn, *Antike Bildwerke in Rom* (H. Heydemann). — J. Friedlander, *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms* (J. Jung). — E. R. Gast, *Übungsstücke zum Übersetzen aus dem Deutschen in das Lateinische* (C. Saalfeld).

7. Januar. A. Hagemann, *Die Eigennamen bei Homer* (W. Heymann). — F. Baumgarten, *De Christodoro poeta Thebano* (F. Hanssen). — A. Boehner, *Arrianea* (R. Schnee). — L. Havet, *Le Querolus, comédie latine* (Peiper). — D. Böhm, *Beiträge, welche Julius Caesar in seinen Kommentarien de bello Gallico zur Ethnologie der Germanen liefert* (Ig. Prammer). — Chr. Kelber, *Zu Julius Firmicus Maternus* (K. E. Georges). — H. Deiters, *Studien zu den griechischen Musikern* (R.). — O. Hoffmann, *Quaestiones grammaticae de conjunctionum temporalium usu apud historicos Romanos* (J. Segebade). — W. Pökel, *Philologisches Schriftstellerlexikon*. — G. Richter, *Der latein. Elementarunterricht und die Perthes'schen Bücher* (W. Fries).

14 Januar. Jac. Bernays, *Phokion und seine neueren Beurteiler* (H. Zurborg). — Fr. Krauss, *Übersetzung des Artemidoros aus Daldis* (R.). — G. Hart, *De Tzetzarum nomine vitis scriptis*. — G. Giske, *De Joannis Tzetzae scriptis ac vita* (W. Seelmann). — Laves, *Vergile VI. u. X. Ecloga* (E. Glaser). — K. Halm, *Ciceros I u. II. Philippische Rede* (Rubner). — G. Lukas, *Das häusliche Leben in Athen zu den Zeiten des Aristophanes* (L. Grasberger). — H. Brunn, *Zur griech. Kunstlergeschichte*. — M. Warren, *On the enclitic ne in early latin* (F. Paetzoldt). — Blume, *Anleitung zum Übersetzen aus dem Deutschen in das Griechische*. — Wetzels, *Griechisches Übungsbuch für Anfänger* (E. Bachof).

21 Januar. J. Pochop, *Über die poetische Diction des Hesiod* (R. Peppmüller). — H. Wolf, *Analecta Aeschylea* (N. Wecklein). — O. Helmreich,

Galenī lib. *περί ζιζέσεων* (H. Macquardt). — R. Bitschowsky, De C. Sollii Apollinaris Sidonii studiis Statianis (P. Mohr). — J. Vahlen, De Taciti dialogi locis quibusdam (E. Wolff). — A. Teuber, De auctoritate commentorum in Terentium, quæ sub Aelii Donati nomine circumferuntur (K. Pziatzko). — A. Mayerhofer, Die Florentiner Niobegruppe (H. Dütschke). — Lücken, Die Götterlehre der Griechen und Römer (E. Glaser). — Jos. Steiner, Über Ziel, Auswahl und Einrichtung der Horaz-Lektüre (E. Rosenberg). — W. Gidionsen, Vorlagen zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische (Rothfuchs).

28 Januar. Th. Gollwitzer, De asyndetis Aeschyleis (G. Bromig). — Faust, Studien zu Euripides (H. Gloël). — A. Patin, Quellenstudien zu Heraklit (Kühlewein). — H. Nettleship, Vergil (R. Ellis). — Jos. Walter, Ciceronis philosophia moralis (A. Strelitz). — E. Jacob, Taciti de vita et moribus Julii Agricolaë (A. Eussner). — Jul. Binder, Tacitus und die Geschichte des römischen Reiches unter Tiberius (Weidemann).

4 Februar. C. Dilthey, De epigrammatis nonnullis Graecis (J. Sitzler). — A. Elter, De Joannis Stobaei codice Photiano (F. Lortzing). — J. Baumann, De arte metrica (A. Rzach). — Schäfer, Cicero de legibus (A. Strelitz). — D. Dombart, Octavius, ein Dialog des Minucius Felix (E. Klussmann). — Ad. Bauer, Themistokles (E. Bachof). — Ch. Newton, Die griechischen Inschriften (C. Schaefer). — A. Vanicek, Etymologisches Wörterbuch der lateinischen Sprache (O. A. Saalfeld).

11 Februar. Egerer, Die homerische Gastfreundschaft (W. Heymann). — H. Bertram, Platons Alkibiades I, Charmides, Protagoras (G. Schimmelpfeng). — Ant. Kunz, Ovidii libellus de medicamine faciei (O. Korn). — B. Ehrlich, De Tibulli elocutione (Konr. Rossberg). — Jak. Müller, Zur Übersetzung und Erklärung des Livius (E. Krah). — A. Surber, Die Meleagersage (Ö. Hempel). — J. Einhauser, Die drei Spiranten der griechischen Sprache (Fr. Stoltz). — E. Wölfflin, Über die allitterierenden Verbindungen der lateinischen Sprache (G. Landgraf).

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*19^e Séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le samedi 15 avril 1882.*

La séance s'ouvre à 1 heure, sous la présidence de M. De Longé, premier président de la Cour de cassation.

Sont présents: MM. De Longé, *président*; Gantrelle, *vice-président*; Wagener, *secrétaire-général*; De Block et Fredericq, *secrétaires-adjoints*; De Ceuleneer, De Moor, Discailles, Dufief, Dupont, Gevaert, Hubert, Hurdebise, Lallemand, Lanoy, Maass, Motte, Peltier, Thomas et Yserentant, *membres*.

L'assemblée procède au renouvellement du bureau qui est réélu à l'unanimité.

MM. Raskop, professeur à l'athénée de Tournai, et Stabran, professeur à l'athénée de Bouillon, sont admis à l'unanimité en qualité de membres de la société. M. Raskop est introduit et assiste à la séance.

M. Fredericq présente quelques considérations générales sur l'enseignement historique aux universités allemandes. (*La Revue* publiera cette étude).

M. Wagener signale à l'assemblée l'article dans lequel la *Philologische Wochenschrift* (1^{er} avril 1882), apprécie d'une manière très favorable les précédentes études de M. Fredericq, présentées par lui à la société et publiées dans la *Revue*.

M. Wagener fait une lecture sur l'organisation de l'enseigne-

ment supérieur et moyen en Hollande. (La *Revue* publiera ce travail).

M. le président remercie M. Wagener de son intéressante communication et lui présente ses félicitations au nom de la société à l'occasion de son élection comme membre de la Chambre des Représentants. La société est persuadée qu'il saura défendre au Parlement belge les intérêts des bonnes études.

M. Fredericq développe la motion portée en ces termes à l'ordre du jour : « Le Gouvernement ne ferait-il pas chose utile en envoyant les publications historiques de l'Académie aux professeurs d'histoire des athénées et des universités ? » Il voudrait qu'il en fût de même pour les publications de la commission royale d'histoire et de la commission des anciennes ordonnances. Chaque année le Gouvernement belge consacre des sommes très considérables à ces publications, dont le prix est inabordable pour les professeurs, ce qui fait que peu d'historiens profitent sérieusement de ces travaux scientifiques et des sacrifices d'argent qu'ils coûtent au pays.

Après un échange d'observations entre MM. Dufief, Gantrelle, De Longé, Hurdebise, Peltier et Fredericq, l'assemblée décide, sur la proposition de M. le Président, qu'il serait utile de saisir de cette question le Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, afin d'insister auprès des ministres compétents pour obtenir l'envoi de ces publications historiques officielles aux professeurs d'histoire.

M. De Block fait une lecture sur des inscriptions sépulchrales grecques. (La *Revue* publiera cette étude).

L'assemblée fixe la prochaine réunion au dimanche qui précède la Toussaint.

DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DE L'HISTOIRE.

Notes et impressions de voyage.

III. RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR L'ENSEIGNEMENT HISTORIQUE
EN ALLEMAGNE.

Au moment où je quittais Goettingue pour rentrer en Belgique, je me trouvai en chemin de fer avec M. von Ihering, l'auteur de *l'Esprit du droit romain*, dont un magistrat belge, M. O. de Meulenaere, a publié la traduction française. Cet éminent professeur de Goettingue m'apprit qu'il venait justement de recevoir de France la dernière livraison de la *Revue internationale de l'enseignement*, contenant une étude remarquable sur l'histoire aux universités allemandes.

Cet article de M. Charles Seignobos, maître de conférences à la faculté des lettres de Dijon, est, en effet, plein de renseignements curieux et de réflexions originales¹. L'auteur passe en revue l'auditoire des cours d'histoire, les professeurs, les matières enseignées, la forme de l'enseignement, les cours pratiques, les sciences auxiliaires, les bibliothèques, les examens et les caractères généraux de l'enseignement historique. Certes on peut faire un certain nombre de réserves² sur les aperçus très incisifs et sur les jugements parfois trop sévères de M. Seignobos; mais celui-ci, en allant au fond des choses, sans ménagements ni réticences, a bien mérité de tous ceux qui veulent relever chez eux l'enseignement supérieur de l'histoire en profitant de l'exemple donné par l'Allemagne.

Je ne prétends pas connaître le sujet aussi bien que M. Seigno-

¹ *L'Enseignement de l'histoire dans les universités allemandes*. (Dans la *Revue internationale de l'enseignement* I, N° 6, 15 juin 1881, p. 563-600).

² En publiant le travail de M. Seignobos, la rédaction de la *Revue* l'appelle elle-même, pour dégager sa responsabilité, « cette étude d'un vif intérêt, mais sur laquelle nous aurions personnellement plus d'une réserve à faire. » (p. 563, note).

bos qui évidemment en a fait une étude approfondie et de longue haleine. Je ne donne mes réflexions que pour ce qu'elles sont : des notes prises au jour le jour, des impressions de voyage. Il me faut cependant essayer de coordonner en des termes plus généraux ce que j'ai vu et entendu pendant mon séjour en Allemagne. Je m'aiderai surtout des renseignements que j'ai pu recueillir de la bouche même de quelques maîtres illustres qui ont puissamment contribué à créer l'enseignement historique tel qu'il existe actuellement.

Et d'abord il importe de se rendre compte des matières diverses que compose cet enseignement dans les universités de l'empire allemand et en général dans toutes les universités de langue allemande. En effet, celles de la monarchie autrichienne et de la Suisse germanique ainsi que l'université russe de Dorpat ont adopté à peu de chose près l'organisation de l'enseignement supérieur de l'Allemagne proprement dite.

Le tableau suivant permettra d'embrasser d'un coup d'œil la situation qui existait à l'époque où j'ai fait mon excursion scientifique.

Je ferai remarquer que ce tableau n'embrasse pas toutes les universités de langue allemande. Celles que je n'y ai pas fait figurer, avaient, en été 1881, moins de sept cours d'histoire. C'étaient Wurzburg, Giessen, Marbourg et Gratz, qui en avaient six; Erlangen et Fribourg-en-Brigau, qui en avaient quatre; et Rostock, qui n'en avait que deux.

TABLEAU détaillé du nombre des cours d'histoire professés pendant le semestre d'été 1881.

UNIVERSITÉS DE LANGUE ALLEMANDE	Histoire universelle	Histoire des peuples orientaux	Histoire grecque et romaine	Moyen âge	Époque moderne	Histoire contemporaine	Histoire de l'Allemagne	Histoire particulière nationale	Histoire de France	Histoire d'Angleterre	Histoire d'Italie Papauté	Encyclopéd. méthodolo- giques, sources	Diploma- tique	Paléogra- phie	Cours pratiques d'histoire	Total Général des cours	Cours de Géographie
Berlin		1	3	1	1		3	1 Prusse 2 Saxe	1			3	2 ⁽¹⁾	3	7	26	2
Leipzig			3	1	2		1	1 Prusse	1		1	1	2	2	7	24	3
Breslau			2	1	1	1	2					3		1	6	16	2
Bonn			2		1		3						1	1	4	15	2
Goettingue			3	1		1	1	1 Prusse	2		1		1	1	5	14	4
Halle			3	1	1	1	1	1 id.			1	1	1	1	3		6
Heidelberg				1	1	1	1			1	1	1	1	1	2		
Tübingue	1		1	1	2	1	2	6 Suisse			1	1	1	1	4	13	
Zürich	1		1		1			1 Autriche							4		3
Vienne	4 ⁽²⁾	1	4	1	1	1	1	1 Autriche	1		1	3	1	1	3	13	2
Königsberg			1	1	2			2 Suisse (4 Autriche (1 Bohême)	1			1	1	1	3	11	2
Bâle	1		1		1	1									?		
Prague			1		1	1			1			1	1	1	2		3
Munich			1			1	1								3		
Iena			1		1	1	1		1				1		3		
Berne			1	1	1	1		2 Suisse							2		
Münster		1	1	3		1						2	1		3	9	
Dorpat					1			(1 Russie (1 Livonie)							3		5
Strasbourg						1	1	1 Prusse	1			1			3		2
Greifswald						1									3		3
Kiel			2				1	1 Autriche	1					1	3	7	1
Innsprück			1	1				2 id.			1	1	1		?		4
Czernowitz	2			2							1				2		1

1 J'ai compris dans ce chiffre, afin de ne pas devoir faire une colonne spéciale, le cours de chronologie de M. Breslau. C'était le seul de toute l'Allemagne pendant l'été 1881.

2 L'*Universitäts-Kalender* (Sommer-Semester 1881), qui m'a fourni les éléments de ce tableau, est peu explicite pour les universités autrichiennes. J'ai rangé dans l'histoire universelle trois cours de Vienne indiqués seulement par le mot *Geschichte*.

Ce qui, dans ce tableau, saute aux yeux, c'est l'extrême variété des sujets traités par les professeurs de ces différentes universités. En dehors de l'histoire de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes; en dehors de l'histoire de l'Allemagne, la grande patrie commune, et de l'histoire nationale particulière (Prusse, Saxe, etc.), il y a des cours consacrés ici à l'histoire de France, là à l'histoire d'Angleterre, à l'histoire de la Papauté et de l'Italie, etc. Et cette variété ondoyante et diverse est elle-même renouvelée et complètement bouleversée à chaque semestre, puisque tous les professeurs changent le sujet de leurs leçons tous les six mois.

Autre point de la plus haute importance. Sauf de rares exceptions, chaque cours ne porte que sur une période assez courte ¹, ce qui permet au professeur d'approfondir son sujet et de sortir des généralités qui n'apprennent rien aux bons élèves. En Belgique on a eu jusqu'à présent des cours trop superficiels, des espèces de manuels à l'usage des commençants, parce qu'ils embrassent toute l'histoire ancienne ou toute l'histoire du moyen âge, et ainsi de suite. Je sais que plusieurs professeurs belges ont réagi déjà contre cette tradition surannée et préfèrent choisir chaque année dans le vaste champ qui leur est réservé, quelques questions ou quelques épisodes restreints afin de les étudier de près et plus scientifiquement; mais l'ancien système est encore la règle, ce qui fait descendre notre enseignement supérieur historique au niveau de l'enseignement moyen, comme M. Bréal l'a constaté il y a quelques années.

Mais revenons à notre tableau. On est étonné de voir que dans cette variété infinie, il y a cependant deux matières qui semblent regardées comme indispensables, attendu que, malgré la liberté extrême des programmes, elles étaient enseignées dans presque toutes les universités de langue allemande (prussiennes, bavaroises, saxonnes, autrichiennes, etc.). Et ces deux matières, le croirait-on? sont l'histoire de l'antiquité classique et l'histoire contemporaine. Les Grecs et les Romains partagent ainsi avec les peuples qui s'agitent autour de nous, le privilège

¹ Par contre, l'histoire universelle n'est plus enseignée du tout, si ce n'est dans quelques universités du sud. La spécialisation l'a tuée, sans qu'on doive beaucoup s'en affliger, me semble-t-il.

de solliciter surtout l'attention scientifique des professeurs et des élèves. L'histoire du moyen âge et l'histoire de l'Allemagne sont aussi enseignées presque partout, de même que la géographie. D'un autre côté, alors que quelques universités allemandes n'avaient pas, en été 1881, de cours d'histoire moderne ou d'histoire de l'Allemagne, presque toutes avaient un, le plus souvent plusieurs cours théoriques consacrés aux sciences auxiliaires devenues indispensables, telles que l'étude méthodique des sources, la critique diplomatique et la paléographie. En Belgique toutes ces matières sont jusqu'à présent inconnues. La loi les ignore absolument. La section historique de l'École normale supérieure de Liège, créée en 1880, en reste elle-même privée, ce qui ne se conçoit vraiment pas.

Enfin, ce qui frappe surtout dans notre tableau, c'est que toutes les universités de langue allemande ont des cours pratiques d'histoire; en moyenne elles en ont trois, parfois jusqu'à sept, comme c'est le cas pour Berlin et Leipzig. Il ne faut pas s'en étonner; ces cours sont la pierre angulaire de l'enseignement historique en Allemagne. A ses exercices pratiques le professeur consacre toute sa science, tout son zèle, tout son amour-propre; alors que souvent il fait ses cours théoriques avec plus ou moins d'indifférence, comme on s'acquitte d'une tâche imposée qui constitue une perte de temps. Aussi, en Allemagne, où l'on ne vise pas à l'élégance littéraire, à l'esprit, au brio des professeurs français, les cours théoriques sont parfois très ternes et même fastidieux; au contraire les cours pratiques sont instructifs au plus haut degré et, en général, très vivants, très attachant; c'est là que le professeur déploie toute sa verve, toutes les ressources de son esprit.

Les cours pratiques d'histoire ont surtout pour père l'illustre Léopold von Ranke ¹. Peu après 1830, il se mit à réunir chez lui, une fois par semaine, le soir, quelques élèves d'élite et à les

¹ Cet historique des cours pratiques en Allemagne est composé d'après des conversations nombreuses sur ce sujet avec presque tous les professeurs allemands que j'ai rencontrés. J'espère qu'il s'y sera glissé peu d'erreurs, quoiqu'il soit bien difficile pour un étranger de les éviter complètement.

initier au travail scientifique personnel. Le programme latin de l'université de Berlin mentionnait ce cours sous le nom de *Exercitationes historicae*. Parmi les premiers élèves de Ranke se trouvaient Waitz, von Giesebrecht, Max Duncker, Ad. Schmidt, Henri von Sybel, Wattenbach et d'autres qui sont devenus des princes de la science. L'Allemagne ne compte guère d'historien de valeur qui n'ait travaillé, au moins un semestre, sous la direction de Ranke. L'ancien ministre prussien Delbrück, le ministre suédois Carlson et nombre d'autres hommes d'État ont suivi ces exercices historiques justement célèbres.

En 1867, lors de la célébration solennelle du 50^e anniversaire du doctorat de Ranke, M. Waitz, aux applaudissements des centaines d'admirateurs et d'anciens élèves accourus à Berlin pour acclamer leur maître, rendait à celui-ci cet éclatant témoignage : « Jamais vous n'avez exigé que les jeunes amis qui se groupaient autour de vous, marchassent tous dans la même voie que vous-même. Jamais vous n'avez circonscrit leur activité dans un domaine unique, ni voulu faire école dans le sens étroit du mot, en imposant des règles pour la forme ou pour le fond. Au contraire une liberté illimitée dans le choix des sujets, dans la manière de les concevoir et de les traiter était de droit. Vous aimiez à voir se développer les natures diverses de vos élèves conformément à leurs penchants et à leurs aptitudes. Vous les suiviez pour les guider et les tempérer sans leur faire perdre leur originalité ¹. » Je n'ajouterai rien à ces éloges que toute l'Allemagne a ratifiés.

Bientôt les élèves de Ranke, devenus professeurs ou privat-docents eux-mêmes, introduisirent les exercices pratiques d'histoire dans d'autres universités. On cite surtout MM. von Sybel et G. Waitz. Ce dernier, à l'exemple de son maître, consacra depuis 1850 environ toute sa science et toute son énergie à cette méthode féconde pendant les vingt-cinq années qu'il professa à Göttingue et qu'il y forma une légion de disciples.

¹ G. Waitz, *Die historischen Uebungen zu Göttingen*. — Glückswunsch-schreiben an Leopold von Ranke zum Tage der Feier seines fünfzigjährigen Doctorjubiläums, 20. Februar 1867, p. 4.

D'abord il était d'usage de traiter des sujets empruntés à l'histoire de l'Allemagne au moyen âge. Cette époque des luttes éclatantes du Saint Empire germanique attirait et charmait les patriotes qui gémissaient sur le rôle effacé et humiliant que jouait alors leur pays en Europe. De là sans doute cet engouement exclusif pour le moyen âge. Ce fut M. Droysen, père, qui le premier, à ce que l'on m'a affirmé, aborda systématiquement l'histoire moderne dans les cours pratiques.

Élève de Boekh, il avait d'abord étudié l'antiquité et son *Histoire d'Alexandre le Grand* est encore très estimée. Mais en 1848, étant professeur à l'université de Kiel, il se lança dans la politique et fut même député au Parlement de Francfort, où il était de ceux qui soutenaient la nécessité de l'hégémonie prussienne pour conduire l'Allemagne à l'unité politique. Cette conviction le poussa, en 1852, à créer à Iéna, où il était devenu professeur, un cours d'exercices pratiques consacrés à l'étude scientifique de l'histoire moderne de la Prusse. Il l'intitula *Historische Gesellschaft* et en 1859 le transporta à l'université de Berlin, qui l'avait appelé dans son sein. Son exemple fut suivi depuis dans beaucoup d'universités et aujourd'hui il tend à s'établir dans les cours pratiques une sorte d'équilibre entre le moyen âge et l'époque moderne. De plus, il y a aussi de ces cours sur l'antiquité classique et même, quoique rarement, sur l'histoire de peuples anciens de l'Orient.

Tous ces cours pratiques se faisaient d'abord chez le professeur, en général dans son cabinet de travail. Ils avaient ainsi un caractère essentiellement intime. Plus que tout autre enseignement ils échappaient à la réglementation et n'obtenaient aucun appui officiel. En 1856, M. von Sybel, le grand historien qui était alors professeur à l'université de Munich, sollicita l'intervention du gouvernement bavarois pour fortifier cet enseignement pratique. Il obtint un subside annuel qui lui permit de distribuer à ses meilleurs élèves des encouragements pécuniaires variant de 50 à 100 marks. Ce fut-là le germe des séminaires historiques d'État. Ayant passé à l'université de Bonn en 1861, M. von Sybel réussit à y faire créer une institution analogue par le gouvernement prussien. Seulement ce séminaire fut placé sous la direction de trois professeurs dont l'un, conformément aux statuts de l'université, devait appartenir à la religion catholique. Ce furent d'abord MM. von Sybel, Læbel et Ritter, ce dernier en sa qualité

de catholique. Les élèves choisissaient eux-mêmes celui des trois maîtres sous la direction duquel ils désiraient travailler.

Pendant ces dernières années on fit un pas de plus dans cette voie, grâce surtout à l'initiative énergique de M. von Noorden. Aux différentes universités où il a enseigné, à Greifswald, à Tubingue, à Bonn et à Leipzig, cet éminent professeur est parvenu à faire accorder au séminaire historique un local spécial et une bibliothèque contenant les livres indispensables en double ou en triple. On fournit ainsi gratuitement aux élèves une salle de travail hygiénique, chauffée et éclairée convenablement, qui vaut cent fois l'étroite chambrette ou la mansarde misérable qu'ils habitent; on leur fournit du même coup tous les livres de première nécessité, qui en général sont trop coûteux pour qu'ils puissent les acheter, et qu'à la bibliothèque universitaire où l'on n'en a qu'un exemplaire, ils n'obtiendraient souvent qu'après une longue attente, l'ouvrage étant sans cesse demandé et prêté à l'extérieur. De plus, dans ce local, les élèves sont surveillés et guidés par les professeurs qui viennent journellement visiter la salle de travail et donner des conseils.

Cette importante réforme a été vivement critiquée, parce qu'au dire de ses adversaires, elle place trop directement les élèves sous la tutelle du professeur. M. von Noorden m'a affirmé que MM. Waitz, Droysen père, von Sybel et d'autres grandes autorités la désapprouvaient, et il ajoutait qu'ils n'avaient pas tort pour les intelligences d'élite, pour les futurs professeurs d'universités, pour ceux qui deviendront des savants hors ligne; mais il reste intimement convaincu que son système est excellent pour cette nombreuse moyenne qui fournit chaque année des professeurs d'histoire à l'enseignement moyen. D'ailleurs l'université de Strasbourg s'est jointe depuis à celles où M. von Noorden avait introduit le principe de la salle commune de travail ¹.

Aujourd'hui, si le local spécial (*Arbeit-Zimmer*) n'est pas encore la règle, il est probable qu'il le deviendra. Du moins presque toutes les universités allemandes ont donné une consécration officielle aux cours pratiques d'histoire en les transformant en séminaires d'État. Il n'y a guère que les universités de

¹ Ce sont MM. Baumgarten et Weizsäcker qui, à Strasbourg, se sont ralliés à cette réforme il y a quelques années.

Berlin et de Goettingue, universités de premier ordre d'ailleurs, qui soient restées fidèles à la vieille tradition. La question est très controversée parmi les professeurs allemands et, en 1867, M. Waitz, qui enseignait alors à Goettingue avec tout le prestige que donne une grande renommée scientifique en Allemagne, profita de l'occasion solennelle que lui offrait le jubilé de Ranke, pour attaquer publiquement les séminaires d'État. Il redoutait, disait-il, l'encombrement des cours pratiques, leur envahissement par les médiocrités sans vocation réelle, par des étudiants qu'alléchait l'appât des gratifications pécuniaires. Il croyait le moment venu d'être sévère dans l'admission des élèves aux cours pratiques, le nombre des amateurs superficiels grossissant d'année en année. Il fallait que la science historique fût cultivée pour elle-même dans un esprit de désintéressement absolu.

Ces gratifications pécuniaires sont, en effet, le point faible des séminaires d'État. Il m'a été assuré que parfois des étudiants pauvres spéculent sur ces primes sans avoir le moindre goût pour les recherches scientifiques. Ils bâclent une dissertation pour essayer de se la faire payer sur le budget du séminaire. On m'a dit aussi que quelquefois les professeurs accordent des primes à de pauvres diables par pure compassion et parce que l'argent est là, disponible, et qu'il rentre sans profit dans les caisses de l'État, s'il n'en est pas disposé endéans l'année. D'un autre côté, M. Dümmler m'a déclaré que ces primes sont précieuses dans les universités où les étudiants pauvres sont nombreux, comme à Halle, et que, distribuées avec discernement par le professeur, elles font beaucoup de bien.

Quoiqu'il en soit, beaucoup de professeurs qui dirigent des séminaires d'État et sont très attachés à cette organisation ont aboli complètement les gratifications pécuniaires et consacrent tout leur subside annuel à la bibliothèque. Ils ne s'interdisent pas cependant certains encouragement spéciaux, tels qu'un petit subside accordé à un élève sérieux pour lui permettre d'aller étudier des documents dans les archives d'une autre localité, etc. Quant au fond de la question, ils considèrent une dotation annuelle de l'État comme indispensable pour faire porter tous leurs fruits aux cours pratiques d'histoire.

Je n'ose me prononcer en ce qui concerne l'Allemagne; mais il me semble évident qu'il serait très difficile d'acclimater définitivement ces exercices historiques aux universités belges sans

un subside annuel et sans une consécration catégorique de l'État qui aurait à introduire les cours pratiques dans le cadre officiel de l'enseignement supérieur. Sinon, ne dépendant que du caprice de quelques professeurs de bonne volonté, comme c'est le cas à l'université de l'État de Liège et à l'université libre de Bruxelles, où on en a fait l'essai dans ces dernières années, ils peuvent disparaître du jour au lendemain au grand préjudice des facultés de philosophie et lettres.

Il n'y a pas d'autre moyen de relever l'enseignement supérieur de l'histoire ou, pour parler plus exactement, d'en faire un enseignement scientifique. Aujourd'hui, faute de cours pratiques, nos universités belges ne forment pas d'historiens. Tous ceux qui en Belgique s'adonnent à l'histoire, sont des autodidactes. Il faut chercher dans ce fait le secret des imperfections déplorables qu'on remarque chez nous dans tant d'œuvres pleines de talent et de recherches opiniâtres. Quelle est en effet la situation de nos étudiants? « S'il en est parmi eux — écrivait naguère mon collègue de Liège, M. Kurth ¹, après un voyage fait aux universités allemandes en 1874 — s'il en est parmi eux qui ont le goût et l'amour des études, privés qu'ils sont d'un maître et d'une direction pendant leurs premiers essais, ils tâtonneront des années avant de parvenir à trouver une bonne méthode, et le plus souvent ils s'arrêteront découragés à mi-chemin. Mais qu'à leurs débuts, au moment où tout bouillants d'ardeur et avec tout l'entrain d'une imagination vive et d'une volonté juvénile ils désirent s'aventurer dans la noble carrière de la science, ils soient accueillis par un maître savant, expérimenté, dévoué, qui les mène comme par la main à travers le dédale des premières difficultés, leur apprend comment on évite tel détour, comment on arrive directement à tel but, quels sont les procédés à suivre, les écueils à éviter, les ressources à employer, — bientôt les élèves sauront se conduire eux-mêmes, se passer du maître et même l'aider à frayer des chemins nouveaux : ils seront des savants, ou du moins capables de devenir des savants; dans tous les cas, ce seront des intelligences mûres et bien équipées. »

Presque tous les spécialistes étrangers, qui ont visité les

¹ *De l'enseignement de l'histoire en Allemagne* dans la *Revue de l'instruction publ. en Belgique*, t. XIX, p. 90.

universités allemandes, parlent avec la même admiration des cours pratiques d'histoire. Récemment cependant M. Seignobos les a vivement critiqués et les a rendus responsables de la décadence qu'il croit pouvoir constater dans le mouvement historique de l'Allemagne. « Le jeune-homme, dit-il¹, qui sort d'un gymnase, n'a pas une idée générale précise dans la tête. Il ne se doute pas qu'il y a des sociétés, qu'elles ont des organes et des fonctions, qu'elles sont soumises à des lois. Voilà ce qu'il aurait besoin d'apprendre..... On préfère le jeter tout de suite au milieu des documents, lui apprendre en détail où ils se trouvent, d'où ils proviennent, à quels signes extérieurs on reconnaît les bons des mauvais. Il devient vite habile dans ces opérations. Plus tard il sera bon peut-être à ramasser et à préparer des matériaux; mais ne sera-t-il pas incapable de les mettre en œuvre? Et quand tous auront reçu cette éducation, qui donc se chargera de bâtir l'édifice? — La Providence y pourvoiera : il s'en rencontrera parmi ces hommes qui seront architectes sans jamais l'avoir appris. — Les savants allemands ne se sont-ils donc pas aperçus que, depuis que les historiens sont élevés selon leur méthode, il s'est produit extraordinairement peu de bons ouvrages d'ensemble? Encore sont-ils d'ordinaire l'œuvre des savants de l'ancienne génération.

« En introduisant cette méthode dans leurs séminaires, les professeurs de la précédente génération cédaient à une illusion fort naturelle. Ils avaient pour la plupart dans leur jeunesse étudié le droit, la théologie, la littérature. Tous avaient reçu des philosophes, alors en vogue, des idées générales sur la nature humaine, sur l'État, ses droits et ses devoirs. D'ordinaire ils s'étaient intéressés à la vie politique, ils avaient fait de l'agitation en faveur de l'unité allemande; quelques-uns s'étaient fait enfermer dans des forteresses. Leur esprit s'était formé lentement et à leur insu.

« C'est alors qu'ils ont abordé l'histoire, et ils ont dû reconnaître que les connaissances techniques indispensables leur faisaient défaut. Il leur a fallu apprendre la paléographie, la diplomatique, la critique des textes. Aucun enseignement régulier n'existait encore. Ils ont dû se former seuls et sans doute

¹ Article cité, p. 587, 588 et 589.

avec peine. Enfin ils ont commencé à produire; leur esprit était mûr et ils savaient la technique du métier; ils pouvaient mettre des faits de détail solides dans des cadres généraux. Cette double préparation leur a permis de composer les ouvrages historiques d'ensemble sur lesquels vit la génération présente.

« Devenus professeurs, ces hommes ont oublié la préparation générale qu'ils avaient reçue de l'expérience à leur insu; ils ont regardé leurs habitudes d'esprit comme un don de nature. Ils ne se sont plus souvenus que de leur préparation technique, du temps et de la peine qu'elle leur avait coûtés. Ils ont voulu épargner des ennuis à leurs élèves en leur apprenant de bonne heure la critique des textes qu'ils auraient dû conquérir à la longue.

« Mais les adolescents qui viennent se mettre entre leurs mains, n'ont pas l'esprit formé comme l'était le leur; ils ne savent rien de la vie, de la nature humaine ni des sociétés..... Au séminaire on leur enseigne seulement la technique. Ils l'apprennent docilement : peut-être arrivent-ils à y surpasser leurs maîtres. Mais leur croissance intellectuelle s'arrête. Ils ne s'habituent pas à voir au-dessus des détails et ne parviennent jamais à composer une œuvre d'ensemble. C'est un fait frappant que la stérilité des historiens sortis de certains séminaires célèbres. Les professeurs s'aperçoivent souvent de cette faiblesse, ils trouvent que le niveau des esprits a baissé depuis leur temps. Ils ne se demandent pas si, après avoir courbé l'esprit encore délicat d'un jeune homme sur des travaux de détail, sans le fortifier par des idées générales, on est en droit de s'étonner qu'il ne se relève pas. Peut-on se plaindre de ne pas voir sortir d'architectes d'une génération d'hommes élevés comme des manœuvres ? »

Ce réquisitoire de M. Seignobos contre les cours pratiques allemands est présenté d'une façon brillante et fort habile; mais je le crois peu fondé. Assurément l'histoire traverse actuellement une crise en Allemagne. Je l'ai entendu affirmer par des hommes éminents. Un professeur qui jouit à juste titre d'une grande renommée, me disait en 1881 : « La crise est indéniable. La science historique allemande est encore la première du monde, mais elle se perd dans les infiniment petits. Ranke est aujourd'hui à peu près seul pour représenter l'ancienne tradition qui exigeait de l'historien qu'il fût en même temps un

chercheur explorant des sources nouvelles et un penseur possédant des vues générales. Et Ranke est âgé de 84 ans ! il a deux mois de plus que notre vieil empereur Guillaume ! Les jeunes font fausse route en cultivant obstinément la microscopie historique. » — En effet, on tombe toujours du côté où l'on penche. Après avoir eu l'histoire métaphysique, la fameuse philosophie de l'histoire, qui au fond continuait la tradition de la généralisation *a priori* que le XVIII^e siècle nous avait léguée, on a par réaction répudié avec effroi les vues d'ensemble comme prématurées et on s'est mis à scruter les matériaux historiques, la loupe à la main. Il y a eu excès, les esprits clairvoyants en Allemagne en conviennent et j'ai entendu pousser maint cri d'alarme. Mais, exagération pour exagération, je préfère celle qui consiste à fonder l'histoire sur une critique si complète qu'elle dégénère parfois en minuties encombrantes. Soyons sans crainte : ces matériaux amoncelés et préparés à point par les chercheurs opiniâtres, formés dans les séminaires historiques, trouveront bien à l'heure voulue les grands architectes qu'ils réclament ; ils les trouveront plus sûrement, j'en suis convaincu, que les architectes *a priori* ne trouvaient autrefois des idées préconçues pour édifier leurs pompeux châteaux de cartes qu'un souffle a renversés.

M. Seignobos lui-même termine son article par ces mots : « Lors même que l'enseignement de l'histoire en Allemagne serait destiné à se pétrifier dans la critique des textes, il ne faut pas oublier les services qu'il a rendus jadis. Il a chassé la rhétorique de l'histoire et appris à recourir aux documents originaux. La France a grand besoin de profiter de cet exemple, et si nous n'avons pas épargné au système de l'enseignement historique dans les universités allemandes des critiques qu'il nous semble mériter, nous savons trop ce qui nous manque pour ne pas reconnaître que, tout compte fait, nous avons encore beaucoup à envier à l'Allemagne ¹. »

Quant à moi, je ne redoute pas la pétrification future de la science historique allemande. Je l'ai vue trop vivace, trop variée, trop ouverte à tous les progrès, pour croire, qu'une crise passagère, née d'un bien outré, puisse la mettre au tombeau. J'ai

¹ Article cité, p. 600.

rencontré aussi trop de maîtres et d'élèves aux idées larges pour croire que le mal soit aussi général qu'on veut bien l'affirmer ¹. Au reste, plus encore que la France, la Belgique a grand besoin de profiter de l'exemple de l'Allemagne. On peut dire, sans manquer de patriotisme, que, pour l'histoire, nos universités belges ont non pas *beaucoup*, mais *tout* à envier à l'Allemagne; car nous n'avons pas même, comme fiche de consolation, ce vernis littéraire brillant des cours oratoires de la France, que M. Seignobos appelle si bien « la rhétorique » de l'histoire.

(A suivre).

PAUL FREDERICQ.

¹ La France rend justice à l'Allemagne sur ce point, comme on a pu le voir encore tout récemment par le remarquable article publié par M. Ernest Lavisse dans la *Revue des deux mondes* du 15 février 1882 (*L'enseignement historique en Sorbonne et l'éducation nationale*) où l'auteur parle avec admiration des études historiques en Allemagne.

LE PATRICIAT ROMAIN ET LES INSTITUTIONS DE SERVIUS TULLIUS.

Les *patres* et tous les patriciens en général furent-ils de tout temps, et spécialement dans les premières années de la république, portés au rôle du cens de Servius Tullius aussi bien que les plébéiens, les clients et les jeunes patriciens des *seæ suffragia*?

Les premiers votèrent-ils comme les seconds dans les comices par centuries dès le commencement de la république?

A ces deux questions presque tous les écrivains ont répondu affirmativement; quelques-uns n'ont pas osé aborder franchement le problème. Dans notre *Histoire civile et constitutionnelle de Rome*¹, nous nous sommes prononcé pour la négative. Il s'agit, bien entendu, de l'époque primitive du cens, car on ne peut nier que dans les siècles postérieurs tous les citoyens romains n'aient voté dans les comices par centuries. Nous pensons avoir ainsi posé la question en termes clairs et précis.

M. le professeur Thomas, qui a rendu compte de notre livre dans la *Revue de Belgique*², ne peut se rallier à notre manière de voir. Sans entrer dans les détails, il se contente d'invoquer le principe même de l'institution de Servius Tullius, qui était essentiellement militaire. « Comment, dit notre contradicteur, » aurait-on pu exclure des rôles de l'armée une portion considérable du *populus*? »

Nous croyons devoir exposer les raisons qui nous obligent à persister dans notre opinion.

Et pour répondre d'abord à l'observation de M. Thomas, qu'il nous soit permis de remarquer que son objection serait fort grave s'il s'agissait d'une population appartenant à une seule natio-

¹ *Storia civile e costituzionale di Roma*. Vol. I. Torino, 1881.

² Livraison du 15 octobre 1881.

nalité ou du moins n'ayant pas de classes privilégiées séparées des autres par la religion, le droit et la condition politique¹.

Mais ce n'est pas par des considérations générales que nous pouvons résoudre une question de fait.

L'institution du cens de Servius Tullius doit être envisagée sous deux aspects : 1^o comme base de l'organisation de l'armée, 2^o comme base d'une autre institution — celle-là civile et politique — savoir, de l'assemblée qui prit le nom de comices par centuries. L'institution politique était d'ailleurs fondée sur l'organisation militaire des centuries, de sorte que Varron les appelle comices mêmes *exercitus urbanus*².

A. C'est donc avant tout de l'institution militaire qu'il faut que nous nous occupions. Quel rapport avait-elle avec le cens ? Tout le monde sait que dans les sociétés encore jeunes les fonctions de l'État sont très bornées, et que chaque soldat, à l'origine, s'armait à ses frais. Or, la valeur des combattants dépendait en grande partie de leur armement. Il s'ensuivait que le soldat avait d'autant plus d'importance qu'il était plus riche.

Il n'y a pas de doute qu'à Rome les cinq classes de l'infanterie étaient mises en rapport avec le cens. Mais le même principe s'appliquait-il aussi à toutes les centuries de la cavalerie ?

Il est un fait bien avéré : c'est que la cavalerie se divisait en deux parties, les douze centuries de création nouvelle et les six anciennes (les *sex suffragia*). Écoutons d'abord Tite-Live³ : *Ita pedestre exercitu ornato distributoque, equitum ex primoribus civitatis duodecim scripsit centurias. SEX ITEM ALIAS CENTURIAS, TRIBUS AB ROMULO INSTITUTIS, SUB HISDEM QUIBUS INAUGURATAE ERANT NOMINIBUS FECIT.* — Il est vrai que Denys d'Halicarnasse⁴ et Cicéron⁵ parlent des 18 centuries de cavaliers sans distinguer les deux espèces. Mais Festus rappelle cette distinc-

¹ Nous n'aurions qu'à citer toutes les lois des Barbares qui, du moins au commencement, ne s'appliquaient, sous le rapport militaire, qu'à une seule classe de la nation ou, pour parler plus exactement, aux seules nationalités des conquérants.

² VARRO, de L. L., VI, 93.

³ I, 43.

⁴ *Antiq. Rom.*, IV, 16, 18, VII, 59.

⁵ *De rep.*, II, 22.

tion ¹. Les auteurs les plus accrédités, Niebuhr ², Becker ³, Ramsay ⁴, Arnold ⁵, Mommsen ⁶, suivent tous la division de Tite-Live ou s'accordent à reconnaître deux catégories de centuries de cavaliers.

Nous pouvons ainsi accepter comme une vérité acquise à l'histoire que les centuries de cavaliers, dans l'institution de Servius Tullius, étaient de deux espèces, que les unes étaient les anciennes centuries, les *sex suffragia*, et que les autres étaient de nouvelle création, les 12 de Servius Tullius.

Comment les 12 centuries de Servius Tullius se recrutait-elles? Était-ce d'après le cens ou d'après un autre principe? Il semble que l'on peut conclure de tous les renseignements que l'histoire nous a conservés, qu'elles étaient recrutées d'après le principe timocratique. En effet, Denys ⁷ nous dit que les membres de ces centuries appartenaient aux familles les plus riches et les plus illustres, et Cicéron ⁸ nous apprend qu'ils étaient *censu maximo*.

Mais on ne peut point dire la même chose des centuries formant les *sex suffragia*. Là-dessus l'histoire nous donne des indications tellement positives, que nous ne croyons pas que, dans l'état actuel de la science, on puisse nous contredire. En effet, Tite-Live et après lui tous les meilleurs auteurs soutiennent que *sex suffragia* n'étaient autre chose que les centuries primitives de Romulus (*tribus ab Romulo institutis sub iisdem quibus inauguratae erant nominibus fecit*. T.-Liv. I, 43), que Tarquin l'Ancien avait voulu changer complètement, mais que, en présence de l'opposition d'Attus Navius, il avait été réduit à doubler

¹ FESTUS, s. v. *Sex suffragia*, p. 334. — S'il faut lire le texte tel qu'il nous a été conservé, les *sex suffragia* seraient les XII centuries nouvelles. GOETTLING (*Römische Staatsverfassung*, p. 233) suit le système de Festus. Ce point est d'ailleurs indifférent à la question.

² R. G. B. II. Kap. *die Centurien*.

³ *Röm. Alterth.*, II, 1, *die Ritter*.

⁴ *Roman. antiquities*, p. 72.

⁵ *History of Rome*, II, ch. 5.

⁶ R. G. B. I, Kap. II.

⁷ *Antiq. rom.*, IV, 18. Denys et Cicéron parlent des 18 centuries d'*equites* sans distinction; mais ce qu'ils disent est vrai en tout cas des 12 centuries de Servius Tullius.

⁸ *De rep.*, II, 22.

sous les mêmes noms (*quas nunc, quia geminatae sunt, sex vocant centurias*. T.-Liv. I, 36). C'étaient des *Ramnes, Tities* et *Luceres primi* et des *Ramnes, Tities* et *Luceres secundi*.

Voilà donc des centuries qui ne se recrutèrent nullement d'après la richesse, d'après le principe du cens, mais d'après la naissance ou l'origine, c'est-à-dire que ces chevaliers appartenaient à des tribus génétiques, aux trois antiques tribus patriciennes¹. Et qu'il en fût réellement ainsi, c'est ce qu'on peut voir par l'histoire de L. Tarquinius. Au rapport de Tite-Live², ce personnage avait été obligé par sa pauvreté à combattre dans les rangs de l'infanterie; et pourtant il était si peu déchu du rang de chevalier, qu'il put être choisi par Cincinnatus comme *magister equitum*. Il est évident que le rang des chevaliers des six centuries dites *sex suffragia* ne tenait nullement au cens ou à la fortune: ils conservaient leur position éminente, ils pouvaient être élevés à la dignité de *magister equitum*, lors même qu'ils étaient trop pauvres pour s'acheter ou pour entretenir un cheval. Les *sex suffragia* se composaient exclusivement de patriciens. — Nous aurons à revenir plus tard sur ce point. Mais en attendant, nous ne croyons pas hors de propos de rappeler que, dans l'antiquité comme au moyen-âge, après l'invasion des barbares, le service dans la cavalerie a toujours été l'apanage du patriciat. Citons les ἰππῆς que l'on trouve à Athènes, à Sparte, etc.; on conserve même le nom quand la manière de combattre et l'armement de cette milice ont été changés³.

Ainsi nous avons dans les centuries de chevaliers de l'institution servienne deux catégories radicalement différentes; l'une qui, comme les centuries de l'infanterie, se rattache au principe du cens — ce sont les 12 centuries ajoutées par Servius; l'autre qui dérive entièrement du principe de naissance, du privilège patricien — l'ancien contingent des *celeres* que les *gentes* fournissaient à l'armée royale, et qui, augmenté par Tullus Hostilius, doublé par Tarquin l'Ancien, constitua les *sex suffragia* ou six centuries privilégiées.

On pourrait trouver une preuve de cette double nature des

¹ Selon la théorie que nous défendons dans notre *Histoire*, les trois tribus patriciennes appartenaient à d'autres nationalités que celle de la masse du peuple.

² III, 27.

³ THUCYD. V, 72. ARISTOT., *Polit.*, IV, 13.

centuries de chevaliers dans un passage de Varron ¹, dont le sens a paru douteux à plusieurs écrivains ², si on l'interprète comme nous le faisons, de la manière la plus simple et la plus naturelle. Varron s'exprime en ces termes : *Magister equitum, quod summa potestas hujus in EQUITES et ACCENSOS; ut est summa populi Romani dictator, a quo is quoque magister populi appellatus*. Ce qui signifie, selon nous : « Comme le dictateur avait une autorité » sans bornes sur le *populus*, ainsi le *magister equitum* l'avait » sur les *equites* véritables (ceux des *sex suffragia*, qui étaient » chevaliers par droit de naissance), et sur les *equites accensi* ³ » (ceux des 12 centuries qui n'étaient chevaliers, qu'en considération de leur fortune, de leur cens). »

Voici donc un premier fait : les patriciens qui servaient dans l'armée de Servius Tullius et qui étaient inscrits dans les centuries, n'y étaient pas inscrits à cause de leur cens comme les fantassins et les autres chevaliers, mais en vertu de l'ancien principe génétique.

Second fait non moins certain et non moins intéressant. Toutes les centuries de l'infanterie étaient doubles, c'est-à-dire qu'à chaque centurie de *juniores* correspondait une centurie de *seniores*, tandis que dans la cavalerie cette distinction n'existait pas. Jamais on ne parle de *seniores* parmi les chevaliers; mais, comme nous le verrons, quand les chevaliers, après avoir achevé leur temps de service, conservaient, par un privilège, leur cheval et leur dignité d'*equites*, on les appelait *emeriti*.

Dans l'institution de Servius, le service militaire des *juniores* dans l'infanterie commençait à l'âge de 17 ans et durait jusqu'à la 45^e année accomplie. Celui des *seniores* allait de la 46^e à la 60^e année. Ainsi, à Rome, le service militaire était obligatoire de 17 à 60 ans pour l'infanterie ⁴.

Quelle était maintenant la durée du service militaire obligatoire pour les chevaliers tant patriciens qu'*accensi*?

Nous ignorons sur quelles autorités s'appuie M. le professeur

¹ De L. L., V, 87, p. 32.

² V. BECKER. — GOETTLING, p. 255, paraît entendre de la même manière que nous les paroles de Varron.

³ Ils sont appelés, dans notre passage, simplement *accensi*, parce qu'il est clair qu'il s'agit d'*equites*.

⁴ V. POLYB. VI, 19. DENYS, A. R. IV, 16. T. LIV. XLIII, 14. CIO. de Senectute, 17.

Willems, lorsqu'il dit¹ : « Comme les familles patriciennes étaient » en règle générale les plus riches, les jeunes gens de ces familles servaient de préférence dans la cavalerie, et ils restaient » membres des centuries d'*equites* jusqu'à l'âge de 46 ans, quand » ils entraient dans la catégorie des *seniores*. Nous avons vu » plus haut qu'anciennement les sénateurs étaient tous *seniores*. » Nous ne voulons pas discuter ici les conclusions que ce savant éminent tire de ces remarques ; mais nous ne saurions nullement accepter ses assertions.

Et d'abord nous tenons pour démontré que les *sex suffragia* ne se recrutèrent point d'après la fortune, mais d'après la naissance ; et il est fort douteux que des Ramnes, Tities ou Luceres entrassent dans les autres centuries, dans les 12 de Servius.

Ensuite, le service obligatoire dans la cavalerie — du moins pendant les années les plus florissantes de la république — était de dix ans seulement, ou dix campagnes pour ceux qui servaient *equo publico*². Non seulement il est probable que ces années de service étaient accomplies avant la 46^e année³, mais rien n'empêche de supposer que quelques-uns aient pu achever leur temps de service et, comme on dit aujourd'hui, être libérés avant la trentième année. Il est vrai que, le temps de service obligatoire expiré, le chevalier pouvait garder son cheval et continuer à servir jusqu'à l'âge de 45 ans révolus. On permettait même aux sénateurs de garder leur cheval pendant un temps plus long encore⁴. Les censeurs M. Livius Salinator et C. Claudius Nero étaient restés tous les deux membres des centuries de chevaliers, puisqu'ils se condamnèrent réciproquement à la vente du cheval et à la perte des distinctions attachées à la dignité de chevalier *emeritus*⁵. L. Cornélius Scipio Asiaticus avait conservé son cheval, quoiqu'il eût depuis longtemps quitté le service militaire⁶.

Ces exemples prouvent que le service obligatoire, qui durait plus de 40 ans pour l'infanterie, n'était que de dix campagnes ou de dix années ordinaires (puisque la guerre était pour ainsi dire perpétuelle) pour les chevaliers. En tout cas, le service

¹ *Le Sénat de la République romaine*, I, p. 48.

² PLUTARCH., *C. Grach.* 2. Polyb. VI, 19, 22. T. LIV. XXVII, 11.

³ BECKER, *Röm. Alterth.* II, I, p. 255, ZUMPT, MADVIG, etc.

⁴ T.-LIV., XXVI, 36.

⁵ T.-LIV., XXIX, 37. VALER. MAXIM., II, 9, 6.

⁶ T.-LIV., XXXIX, 44.

militaire pour ceux-ci ne se prolongeait jamais au-delà de la 45^e année. Ainsi, il n'y eut jamais et il ne pouvait y avoir de *seniores* parmi les *equites*, et encore moins de centuries de *seniores*. Quand on accordait exceptionnellement à des chevaliers, et surtout à des sénateurs, de garder leur cheval, leurs insignes et leurs ornements, on les appelait *emeriti*. Ils ne servaient point dans l'armée; ils ne pouvaient être inscrits aux rôles de l'armée, puisqu'il n'existait ni centuries, ni rôles pour les *equites* qui avaient dépassé la 45^e année.

Lors donc que M. Willems dit que les chevaliers entraient dans la catégorie des *seniores*, il faut entendre par là qu'ils devaient quitter le service militaire et non qu'ils entraient dans des centuries spéciales. Et en effet, les mots qui suivent paraissent vouloir indiquer que ces chevaliers passaient à un service civil et qu'en tout cas ils sortaient des cadres de l'armée de Servius. Au reste, nous ne parlons ici que du premier siècle de l'institution. C'a été une grande source d'erreurs, que de citer des autorités ou des exemples empruntés aux temps postérieurs, alors que l'organisation était profondément changée et que l'état politique et social de Rome avait subi des altérations considérables.

Nous avons dit que les chevaliers des *sex suffragia* étaient probablement les seuls patriciens inscrits sur les rôles de l'armée de Servius. En effet, il n'existait point à Rome de patriciens en dehors des trois tribus des *Ramnes*, *Tities* et *Luceres*. Qu'on veuille bien se rappeler d'autre part que le nombre des anciennes maisons allait diminuant. Que l'on note aussi que le service dans la cavalerie n'étant que de dix campagnes, le total des *equites* de 17 à 46 ans inscrits dans les centuries pouvait être double du nombre des cavaliers en service actif.

D'ailleurs, Servius avait institué encore 12 autres centuries de chevaliers (chevaliers censitaires). Becker¹ et Goettling ont prétendu qu'il devait y avoir aussi des patriciens dans ces nouvelles centuries. Nous ne le pensons pas; mais même si nous l'admettons, quelles conséquences pourrait-on tirer de là? Les 12 centuries des *equites accensi* n'avaient pas non plus de *seniores*: ainsi la question resterait dans les mêmes termes, c'est-à-dire que le service militaire pour les patriciens cessant à 46 ans

¹ *Röm., Alterth., II, 1, Die Ritter.*

au plus tard, les *patres* et les patriciens *seniores* n'appartenaient nullement au cens de Servius. Pour que nos adversaires eussent raison, il faudrait supposer que les chevaliers sortis du service entraient dans l'infanterie, dans les centuries de *seniores* de la première classe. Des patriciens étaient-ils inscrits dans ces centuries? C'est ce que nous examinerons plus tard.

Nous devons maintenant rechercher pour quelle raison les patriciens *seniores* étaient dispensés du service militaire

Or, l'histoire nous dit que dans la Rome primitive, celle de Romulus, la population fut partagée en diverses classes, auxquelles étaient assignés des offices différents. Nous lisons dans Macrobe¹ : *Nam Fulvius Nobilior in Fastis... Romulum dicit, postquam populum in majores junioresque divisit, ut altera pars consilio, altera armis rempublicam tueretur.* Et dans Festus² : *Senatores à senectute dicti satis constat quos initio Romulus elegit centum, quorum consilio rempublicam administraret; itaque etiam patres appellati sunt.* Comparez Eutrope, Florus, Ovide, Denys d'Halicarnasse, Velleius Paterculus, Pline³, etc. Tous les auteurs sont d'accord sur ce point : tandis que les jeunes gens servaient dans la milice, les plus âgés s'occupaient des affaires de l'Etat, formaient le sénat, remplissaient les magistratures et les sacerdoces, etc.

On sait qu'à Rome ces charges étaient gratuites et dans une certaine mesure obligatoires. Comment les patriciens auraient-ils pu en même temps servir dans l'armée et s'acquitter de leurs devoirs politiques et religieux? L'exemption du service militaire, passé l'âge de 45 ans révolus, n'était donc nullement pour les patriciens un privilège : c'était une nécessité, c'était une incompatibilité de fonctions. — Plus tard, outre les dignités patriciennes, il y eut des magistratures plébéiennes : voilà pourquoi la noblesse censitaire — les chevaliers des 12 centuries de Servius — était aussi exemptée du service des *seniores*.

Si l'on voulait étudier à fond la matière, on trouverait d'autres raisons, bien plus puissantes, de l'incompatibilité qui existait entre le service militaire du patriciat tout entier et la position

¹ *Saturnal.* I, 12, § 16.

² s. v. *Senatores*, p. 332.

³ EUTROPE, I, 2. — FLOR., I, 1, § 15. — OVIDE, *Fast.*, V, 61-62. DENYS, A. R. II, 7-12. — VELL. PAT., I, 8, § 5. — PLIN. H. N., XXXIII, 17.

sociale des patriciens dans la Rome primitive. Personne n'oserait nier que le *populus* primitif de Rome — les patriciens — ne fût organisé en *gentes*, et que les *gentes*, ayant des terres à cultiver et commandant à un nombreux personnel de clients et des serfs, n'aient vécu réunies à la campagne, dans leurs *pagi*. Dans les premiers temps, ces *gentes* avaient, comme toutes les familles patriarcales, une armée en quelque sorte féodale à leur disposition, et c'étaient les contingents fournis par elles qui formaient l'armée royale. En ce temps-là, le pouvoir central était peu de chose, les *gentes* prédominaient¹. Ce fut Tarquin l'Ancien qui le premier tenta d'émanciper la monarchie². Or, si l'on étudie avec un peu de critique l'histoire de Tarquin l'Ancien, il est impossible de ne pas y voir l'intervention d'une population étrangère infiniment plus avancée que l'ancienne population romaine, que l'ancien patriciat romain : cette population nouvelle est accoutumée à la vie *urbaine*, et son chef prétend exercer le premier pouvoir d'une monarchie, celui d'organiser une armée royale. La lutte s'engage entre le roi et une espèce de prophète, de *vates*, de *scalde* — personnage qui est toujours le héros, le champion des antiques nationalités, des tribus patriarcales, en face de l'étranger. Le sens de la légende d'Attus Navius est bien clair. Tarquin aurait voulu devenir le maître d'organiser la cavalerie comme il s'était emparé des plébéiens et des clients qui composaient l'infanterie. Mais la cavalerie, c'étaient les patriciens, c'était l'élite des *gentes* ! La transformer, c'était renverser l'organisation d'une société entière ! Alors commence la lutte de deux civilisations, et c'est la plus rude, la moins avancée, qui triomphe avec la république³. Ainsi les *equites* sous Tarquin l'Ancien restèrent ce qu'ils étaient auparavant :

¹ V. les développements dans notre *Histoire*. — Ce n'est pas par des doctrines arrêtées que nous entendons résoudre les problèmes que nous nous sommes posés en tête de ce travail ; mais pour renforcer nos déductions et nos discussions de textes, nous croyons utile de les rattacher à l'ensemble des événements historiques.

² *Ib.*

³ Retracer toutes les vicissitudes de cette lutte, marquer les changements qui sont opérés dans le droit civil et constitutionnel de Rome à cette époque, telle est la tâche que nous avons essayé de remplir dans les deux premiers livres de notre *Histoire*. Nous n'y reviendrons pas ici ; une rapide allusion suffit.

ce fut toujours la cavalerie de l'ancien *populus*, des *gentes*, du patriciat, qui, le service achevé, sortait de l'armée royale et rentrait dans les cadres de l'organisation patriarcale de la gentilité.

La monarchie fait un pas de plus sous Servius Tullius : l'armée est fondée sur la timocratie. Mais Servius pas plus que Tarquin l'Ancien, ne put-y faire entrer l'ancien patriciat : il mit seulement à côté de la cavalerie des anciennes *gentes* une cavalerie formée de la noblesse plébéienne ou censitaire. Les *equites* patriciens, après avoir atteint le terme du service actif, entraient dans les charges civiles : au point de vue militaire, ils ne devaient plus rien à l'*État* ; s'ils combattaient encore, ce ne pouvait être que pour la défense de leur *gens*.

Mais supposons que toutes les raisons que nous avons données n'aient aucune valeur : dans quelles centuries auraient combattu les *equites* patriciens qui avaient accompli le service des *juniores* ? Il faudrait admettre qu'ils étaient inscrits dans les centuries de l'infanterie — dans celles de la 1^{re} classe par exemple —, puisqu'il n'y avait point de centuries des *eniores* pour les *equites*. C'est là la seule hypothèse possible. Or, d'après cette hypothèse, ces centuries patriciennes, ce vieux patriciat se serait résigné à être *dégradé* ! Car enfin l'infanterie était moins estimée que la cavalerie. Nous avons dit plus haut que le patriciat s'était opposé de toutes ses forces à ce que les jeunes patriciens, les chevaliers des *sex suffragia*, fussent confondus avec les chevaliers censitaires ou plébéiens, et maintenant ces mêmes chevaliers, devenus consuls, sénateurs, en un mot tous les grands de l'*État*, auraient de gaieté de cœur consenti à se mêler aux classes de l'infanterie ! Et ce n'est pas tout. — Nous avons montré que les cavaliers des *sex suffragia* étaient chevaliers par droit de naissance. Or, l'on n'était inscrit dans les classes qu'en vertu du cens. Il aurait donc fallu soumettre au recensement les patriciens qui sortaient du service de la cavalerie pour les faire passer dans les classes de l'infanterie. Que d'improbabilités accumulées pour défendre une thèse qu'aucun texte ne justifie et que les faits contredisent ! En effet, nous avons déjà vu que plusieurs patriciens des plus distingués, après avoir achevé leur temps de service comme *equites*, gardaient leur cheval et conservaient les honneurs de l'ordre équestre ; ceci était même devenu la règle pour les sénateurs, jusqu'à ce qu'un plébiscite rappelé par Cicéron changeât cette disposition. Comment au-

rait-il été possible que des patriciens, et même des plébéiens, eussent gardé leur cheval, conservé leurs honneurs et leur dignité d'*equites*, s'ils avaient été inscrits dans les classes de l'infanterie?

Reste un point à traiter. Les patriciens ne pouvaient-ils pas être inscrits *dès l'âge de 17 ans* dans l'infanterie aussi bien que dans la cavalerie? N'y aurait-il pas eu des patriciens servant comme *pedites* de 17 à 60 ans dans l'armée de Servius? Goettling¹ et Becker² ont soutenu contre Niebuhr que patriciens et plébéiens entraient également dans les classes de l'infanterie. Cela semble difficile à admettre. Comment! le patriciat, cet ordre privilégié — pour ne pas dire ces conquérants d'une nationalité distincte³ — aurait refusé de se mêler, dans la cavalerie, au plus distingués, aux plus illustres des plébéiens, et il se serait confondu, dans l'infanterie, avec la masse de la plèbe? Les patriciens comme *Ramnes*, comme *Tities*, comme *Luceres*, entraient de plein droit dans la cavalerie, indépendamment du cens, et ils auraient été soumis aux conditions du cens pour être placés dans l'infanterie? — Quelles preuves Becker et Goettling apportent-ils à l'appui de leur opinion? Ils citent le cas de L. Tarquiti^{us}, *qui, patriciae gentis, cum stipendia pedibus propter paupertatem fecisset, etc.*⁴, précisément l'exemple que nous invoquions comme preuve du contraire; car si Cincinnatus put prendre Tarquiti^{us} comme *magister equitum*, il en résulte que ce dernier était inscrit parmi les *equites*, quoiqu'il combattit parmi les fantassins. Mais supposons pour un instant que le cas de Tarquiti^{us} fût tel que Goettling et Becker l'imaginent. Qu'en conclure, sinon que l'exception est la démonstration de la règle? Ce serait d'ailleurs se faire une singulière illusion sur le nombre des patriciens à Rome, que de croire qu'il y en eût beaucoup en dehors des centuries d'*equites*. Les *sex suffragia* donnaient au moins 1200 chevaliers, tous patriciens en service actif. En y ajoutant ceux qui avaient été libérés du service après 10 campagnes — mais qui restaient inscrits dans les centuries jusqu'à l'âge de 45 ans révolus, on arriverait à un chiffre double, soit 2400. Si l'on admet que les patriciens pouvaient servir en outre

¹ *Röm. Staatsverf.*, p. 244 et note.

² *Röm. Alterth.*, II, I, p. 214.

³ Nous nous en référons aux preuves alléguées dans notre *Histoire*.

⁴ T.-Liv., III, 27.

dans les 12 centuries d'*equites* de Servius, on obtiendra un total bien plus considérable. Or, il est évident que les patriciens; comme tous les privilégiés, étaient peu nombreux. En évaluant à 2400 le nombre des patriciens de 17 à 46 ans, nous dépassons probablement la moyenne de la population patricienne à Rome depuis l'époque de Servius Tullius jusqu'à celle des lois décenvirales.

Nous concluons que les patriciens, sauf ceux des centuries privilégiées d'*equites*, n'étaient pas inscrits dans l'armée d'après le système de Servius.

B. Nous avons à étudier maintenant l'institution de Servius comme institution civile, c'est-à-dire comme comices par centuries.

L'organisation militaire de Servius étant la base de l'organisation des comices centuriales, il nous suffirait, à la rigueur, d'avoir démontré que les patriciens (sauf les *equites* des *sex suffragia*) étaient exclus de l'armée pour en inférer qu'ils étaient aussi exclus du vote dans les comices par centuries. Mais nous croyons devoir traiter la question indépendamment, et nous espérons trouver dans ces recherches de nouvelles raisons qui nous confirment dans l'opinion que nous avons défendue.

Tout le monde sait — et Tite-Live¹ le dit d'une manière qui ne laisse aucun doute à cet égard — que les comices étaient tenus dans une forme toute militaire; que, la *classis* réunie, les hommes se partageaient par centuries et qu'on vérifiait s'ils appartenaient au corps; qu'alors on les laissait avancer sur le *pont* et émettre leur vote, que l'*exercitus* ne pouvait se réunir dans la ville, mais seulement au Champ de Mars². Quant à l'ordre primitif du vote, nous avons lieu de croire que les *sex suffragia*, c'est-à-dire les jeunes patriciens ou *equites* des six centuries privilégiées, votaient les premiers, et après eux les autres chevaliers; puis venaient les centuries de la première classe, et ainsi de suite.

Le lieu de réunion ordinaire des comices par centuries était le Champ de Mars. Ce n'est pas à dire que ces comices ne pussent point se tenir ailleurs. Partout où se trouvait l'*exercitus*, l'armée, elle pouvait être constituée en *comitia*. Tite-Live³ rapporte

¹ I, 42, 43.

² V. LAELIUS FELIX, *ap Gell.*, XV, 27. — DENYS, A. R. VII, 29, etc.

³ III, 20.

que T. Quinctius Cincinnatus menaça le peuple de conduire auprès du lac Régille l'armée qui était liée par le serment d'obéissance, et que le bruit s'était répandu *et augures jussos adesse ad Regillum lacum... locumque inaugurari, ubi auspicato cum populo agi posset, ut quidquid Romae vi tribunicia rogatum esset, id comitiis ibi brogaretur, etc.* Deux fois l'histoire nous montre qu'une telle réunion eut lieu loin de Rome, à l'armée¹.

Tel était l'esprit de la constitution servienne : seuls, les militaires portés sur les rôles pouvaient voter dans les comices par centuries. Le service militaire cessant à 60 ans, les vieillards sortaient des centuries et étaient par conséquent exclus des comices ; du moins il en fut ainsi aussi longtemps que l'institution garda son caractère militaire : c'est ce qu'attestent les anciens². Trouver cela étrange, parce qu'on se privait ainsi des lumières et de l'expérience des vieillards³, c'est ne pas comprendre l'époque, c'est vouloir mesurer les institutions antiques avec les idées de nos jours. Si donc les gens qui avaient servi pendant 43 ans, perdaient leur droit de vote en sortant des centuries, comment croire que les patriciens le conservassent lorsqu'ils avaient quitté la vie militaire ?

¹ Ces deux cas, il est vrai, sont sujets à controverse. — Le premier exemple est cité par Tite-Live, VII, 16 : *Ab altero consule nihil memorabile gestum, nisi quod legem novo exemplo ad Sutrium in custris tribulatione de vicensima eorum, qui manu mitterentur, tulit. Patres quia æ lege haud parvum vectigal inopi aerario additum esset, auctores fuerunt.* Nous pensons que le mot *tributum* doit s'entendre des comices par centuries, que l'historien se représente, à tort ou à raison, sous la forme nouvelle, d'après laquelle les classes et les centuries étaient mises en rapport avec les tribus. Cf. V, 18 *jure vocatis tribulis* (il s'agit de l'élection des tribuns militaires *consulari potestate*) VI. 21 : *omnes tribus bellum jusserunt.* Notons d'ailleurs dans notre passage les mots qui suivent : *Ceterum tribuni plebis... ne quis postea POPULUM revocaret, capite sanxerunt.* — L'autre exemple est l'élection du chevalier romain L. Marcus par l'armée d'Espagne : *ut... cum dulem exercitus comitiis militaribus creari placuisset... ad L. Marcium cuncti summam imperii detulerint.* (T. Liv. XXV, 37). Mais le Sénat semble n'avoir pas voulu reconnaître cette élection (Jol., XXVI, 2).

² MACROBE, SATURN, I, 5. — PAUL. DIACON., p. 75. — FESTUS, s. v. *Sexagenarii*, p. 334. — VARRO, *de vita populi Romani*, II, ap. NON. MARC., p. 523 M.

³ BECKER, *Röm., Alterth.*, II, I, p. 236, note.

De quelle manière les vieux patriciens, les *seniores*, auraient-ils voté dans les centuries ?

Deux systèmes ont été mis en avant. Pour quelques-uns, les patriciens *seniores* auraient voté, d'après leur cens, dans les centuries des *seniores* de l'infanterie. Selon d'autres, ils auraient voté dans les *sex suffragia* où ils avaient jadis servi.

Nous ne parlons ici que des premiers temps de l'institution, et nullement de la période dans laquelle les privilèges de l'ordre patricien, ou plutôt les différences de nationalité et d'origine entre patriciens et plébéiens avaient disparu. Examinons les deux systèmes dans leur application à l'époque qui nous occupe.

Et d'abord nous ne pouvons admettre que le haut patriciat et les sénateurs aient été inscrits, *pour le vote*, dans les centuries de *seniores* de l'infanterie. Les raisons qui nous empêchent de croire que les patriciens aient été inscrits dans les centuries des *seniores* DE L'ARMÉE, se représentent ici avec plus de force.

Les *sex suffragia* et les autres centuries de chevaliers votaient en premier lieu dans les comices, et tous ceux qui ont étudié le jeu des comices par centuries, savent de quelle importance était le premier vote émis. Dans l'hypothèse que nous combattons, ce seraient les jeunes gens, les fils de famille qui auraient voté avant les *patres*, avant les patriciens âgés.

Il existe d'autres raisons qui excluent la possibilité du vote des patriciens dans les comices par centuries. Ces raisons se rattachent au fonctionnement de la constitution romaine. Comment, en effet, se faisaient les lois à Rome dans les premiers siècles de la République ? Les comices par centuries n'avaient point l'initiative — cette initiative parlementaire qui, de nos jours, est une des principales garanties de la liberté et qui est presque partout accordée à chaque membre des assemblées délibérantes. La proposition venait plus ou moins directement du sénat. Le sénat, selon nous, était à l'époque républicaine un corps mixte, patricio-plébéien ; mais si l'on accepte l'opinion de M. Willems, qui le déclare exclusivement patricien, notre argument n'en est que plus fort. Nous avons donc une proposition venant d'un corps composé tout entier de patriciens ou dominé par l'esprit du patriciat. La proposition était portée aux comices par centuries : or, si tous les patriciens votaient dans ces comices,

il est certain, comme le dit Becker¹, qu'ils y avaient la prépondérance. Ce n'est pas tout. La résolution des comices par centuries n'avait aucune valeur sans l'*auctoritas patrum*; — les *patres*, selon M. Willems et d'autres, étaient les sénateurs; selon Peter², dont nous partageons l'avis, c'étaient les patriciens réunis dans les comices par curies. Ainsi donc, dans l'hypothèse de nos adversaires, les *patres* proposent une loi à une assemblée où les *patres* non seulement votent, mais encore ont la prépondérance, et cette loi revient à ces mêmes *patres*, qui ont à confirmer ce qu'ils ont d'abord proposé et ensuite voté eux-mêmes. Cela est-il possible? N'est-il pas plaisant de voir les mêmes personnes réunies en différents endroits se prononcer trois fois de suite sur la même question? A-t-on jamais imaginé quelque chose de pareil dans aucune constitution? Partout on a adopté l'axiome *non bis in idem*, et ici nous aurions *ter in idem*! Il serait étrange si pareil abus eût existé, que personne n'eût élevé la voix, dans les rangs des plébéiens, pour l'attaquer et pour le flétrir. Or, les historiens gardent à cet égard le silence le plus complet.

L'argument que nous venons de développer, s'applique non seulement aux auteurs qui placent les patriciens *seniores* dans les classes de l'infanterie pour le vote aux comices par centuries, mais encore à ceux qui, comme Niebuhr, soutiennent que *tous* les patriciens votaient dans les *sex suffragia*.

Et contre ce dernier système il y a une nouvelle objection à faire valoir: c'est que le droit de voter dans les six centuries d'*equites* privilégiés n'avait aucune utilité pratique pour les patriciens *seniores*. Les votes ne se comptaient pas *viritim*, mais par centuries. Comme il n'y avait que des patriciens dans les centuries des *sex suffragia*, les suffrages de ces centuries étaient toujours assurés au patriciat.

Le seul texte que puissent invoquer nos adversaires, est un fragment du VI^e livre de la *République* de Cicéron³, ainsi conçu :
.... *gratiam. Quam commode ordines descripti, aetates, classes equitatus* IN QUO SUFFRAGIA SUNT ETIAM SENATUS : *nimis multis*

¹ *Röm. Alterth.* II, 3^{te} Abth., p. 5.

² *Epochen*, p. 14-17.

³ IV, 2, p. 276, éd. Mai. — Dans ce livre, Cicéron s'occupait des mœurs et de la discipline de la république romaine. V. Mai, *Introduction et notes*, p. 271, 272, 276.

jam stulte hanc utilitatem tolli cupientibus, qui novam largitionem quaerunt aliquo plebiscito reddendorum equorum.

Ce passage se rapporte évidemment à une époque postérieure à la réforme des comices par centuries, qui changea complètement le système de Servius. Si même on voulait l'appliquer à l'époque primitive, ce serait tout au plus une allusion au vote que les chevaliers admis au sénat pouvaient et même, comme *juniores*, devaient donner dans les comices. Le fragment de Cicéron est donc, au fond, étranger à la question.

Nous n'avons pas voulu nous prévaloir d'un argument qui résulte des belles études de M. de Laveleye sur la propriété et ses formes primitives. Si, comme nous le pensons¹, la propriété était encore collective du temps de Servius, dans les *gentes* patriciennes, les patriciens ne pouvaient point figurer sur les rôles du cens, puisqu'ils n'avaient pas de propriété individuelle.

Qu'il nous suffise d'appeler l'attention de nos lecteurs sur l'enchaînement des faits historiques. Si le vieux patriciat, si les anciennes tribus génétiques avaient été, déjà sous Servius Tullius, décomposées, au point de se mêler, de se confondre dans le *census* avec le reste des citoyens de Rome, l'histoire romaine serait une énigme. Comment l'ancien patriciat sabellique, ainsi morcelé, ainsi moulé dans une nouvelle forme sociale, aurait-il pu renverser la domination étrusque et reparaître avec la forme patriarcale des premiers siècles? On ne pourrait jamais comprendre la révolution de L. Junius Brutus,

En résumé, les patriciens, sauf les *equites* des *sex suffragia*, ne figuraient pas sur les rôles du cens de Servius Tullius et ne votaient pas, à l'origine, dans les comices par centuries. Les raisons que nous avons exposées à l'appui de cette thèse, nous paraissent concluantes. L'histoire des sociétés humaines a ses lois comme la physiologie et la biologie. Et lorsque nous voyons les faits particuliers concorder avec les faits généraux, universels, nous éprouvons ce sentiment qui faisait dire à Galilée : *Eppur si mu ove.*

DIOMEDE PANTALEONI,

Rome.

Sénateur du royaume d'Italie.

¹ Voir les développements dans notre *Histoire*.

LES SOCIÉTÉS COMMERCIALES A ATHÈNES.

Contribution à l'histoire du capital dans la Grèce antique.

I.

L'association, dit un spirituel académicien, est une combinaison dans laquelle dès le premier jour un et un font quatre. Cette puissance de l'association a force de principe dans la science. La raison et l'expérience la démontrent. Aussi en retrouvons-nous dans toutes les phases de l'histoire sociale des applications plus au moins raffinées, depuis la simple coopération de deux manœuvres combinant leurs efforts sur le même levier, jusqu'aux complications multiples de l'association proprement dite. S'associer est une tendance de la nature humaine, c'est l'instinct de l'homme, dont la science a saisi le principe, analysé les résultats, mais qui fait naître chaque jour des combinaisons nouvelles adaptées aux circonstances. L'association est par excellence une loi économique: loi permanente sous ses multiples applications et dominant toutes les catégories ou périodes historiques. Cette loi s'applique à toute activité économique. Elle est le point de départ nécessaire. Si le travailleur, le propriétaire, le capitaliste et l'entrepreneur ne s'associaient pas, ne formaient pas une unité en vue du bien commun, toute industrie, toute production serait impossible. Chaque facteur de cette association elle-même peut être multiple. Un contrat peut unir les terres, les bras, les capitaux de plusieurs. C'est là l'association, la société proprement dite, celle qui dans notre siècle prend une extension prodigieuse sous forme collective, commanditaire, anonyme ou coopérative. Cette société là, dont l'essor et la puissance sont un des traits distinctifs de l'économie au XIX^e siècle, cette société des capitaux était-elle inconnue aux périodes antérieures de l'histoire sociale? Non. Il y avait des sociétés de capitaux dans l'antiquité classique. Il y en avait au moyen-âge. Nous nous proposons de le démontrer ici pour la Grèce antique.

La théorie du capital, il faut le reconnaître, est bien élémentaire en Grèce, ou plutôt elle n'existe pas. Au début des sociétés,

quand l'industrie est peu développée, le profit de l'argent est exceptionnel, presque tout intérêt est usuraire, et l'emprunteur est nécessairement un homme perdu. La seule chose qu'on puisse faire raisonnablement de la grande part de son épargne, c'est de la mettre en réserve. Dans ces sociétés on ne capitalise pas, on thésaurise. Les capitaux, si capitaux il y a, sont stériles. Si des gens peu scrupuleux profitent de leur situation pour extorquer un intérêt de ce capital, ils font chose absolument mauvaise, ils bouleversent la société. Mais cette situation se modifie chez les nations qui prospèrent et se compliquent. Le fonds pécuniaire devient fécond par le travail général qui s'y applique. Devenant fécond, il devient vraiment capital. Dès lors l'industrie humaine cherche à en tirer les meilleurs et les plus gros profits. Or, Hésiode, en son temps, avait encore le droit d'unir dans le même vers et la même crainte l'emprunt et la famine ¹. Mais les auteurs des grands siècles de la Grèce sont inexcusables de ne pas avoir vu clair dans le mouvement économique. La fécondité du capital n'est proclamée en principe par aucun écrivain, et ils ne soupçonnent rien de cette célèbre théorie des *tituli* qui renferme au moyen-âge toute la doctrine moderne du capital ². Xénophon, qui analyse les procédés industriels et calcule le revenu des mines, qui détermine l'intérêt du capital dans les entreprises du Laurium ³, ne dit pas un mot du capital dans son traité des *Économiques*. Aristote, si profond ailleurs, proclame sans restriction la théorie de la stérilité de l'argent ⁴, et cependant il nous parle du profit des co-associés d'une entreprise. La doctrine donc était inconnue. Cette lacune des philosophes est d'autant plus surprenante qu'une foule de faits et de réflexions consacrent ailleurs la fécondité du capital. Dans l'*Économique* qui, si elle n'est d'Aristote, est d'un des siens, l'auteur range expressément parmi les revenus de l'économie privée, celui qui provient de l'argent, *ἡ ἀπὸ τοῦ ἀργυρίου* ⁵. Ce

¹ Hésiode. Opera et dies. éd Didot. V. 647.

βούλῃσι χρέα τε προφυγεῖν, καὶ λιμὸν ἀτερπῆ,

² Voir notre *Coup d'œil sur les débuts de la science économique*. Louvain, 1881. p. 25 et suiv.

³ Dans son traité des *Revenus de l'Attique*, πόροι, ἡ περὶ προσόδων. Cf. notre étude intitulé : *Xénophon économiste*. Louvain, 1881.

⁴ Morale à Nicomaque. V. 5.

⁵ Liv. II. Ch. 1. fr. 6. éd. Didot. Aristote. t. I. p. 640.

texte prouve assez que le revenu de l'argent était connu en Grèce et la théorie du capital inconnue, mais pratiquée. Ceci d'ailleurs est surabondamment démontré par toute l'histoire financière grecque. Le prêt à intérêt y était dans les mœurs privées et publiques. Le prêt privé, prêt commercial, est attesté surtout par les nombreux contrats dont les plaidoyers attiques nous ont conservé le texte. Démosthènes, dans une harangue célèbre, fait dépendre de l'intervention des prêteurs la vie même du commerce ¹. Même dans les petites entreprises, le capital industriel se formait souvent par la contribution d'autrui ². Les banquiers enfin étaient des prêteurs attitrés, bénéficiant comme nos banques modernes de la différence qui existait entre le profit de leurs placements et l'intérêt des dépôts ³. Sans doute, exploiter son propre fonds, était considéré comme chose plus sûre que de travailler avec l'argent d'autrui ⁴, mais le recours au prêteur était cependant tout-à-fait dans les mœurs. Le dépôt et le prêt en banque étaient journaliers et les opérations de cette nature importantes et nombreuses.

Est-ce à dire que les prêteurs fussent estimés et considérés dans le public? Grote soutient l'affirmation avec énergie ⁵ contre Boeckh ⁶. N'y a-t-il pas moyen de séparer ces deux athlètes de l'hellénisme par une distinction? Prêteur et usurier, identiques à l'origine, se différencient par le progrès économique. Si, au début de la vie industrielle, tout intérêt est presque usuraire, il n'en est plus ainsi quand la société s'enrichit. Le prêteur alors devient un agent utile, l'usurier reste un spéculateur éhonté. De là les textes divers cités en sens contraire. Antiphane, Aristophane, comme Théophraste, attaquent la vile engence des anatocistes et des prêteurs à la petite semaine, gens avides et rapaces, profitant du vice et de la misère ⁷. Et cependant, nous

¹ Démosth. c. Phormion. fr. 51. p. 480.

² Ex. Athénée, XIII. p. 511; emprunt pour constituer le capital (ἀφορμή) d'une droguerie.

³ Démosth. p. Phormion. ch. 5 p. 493.

⁴ Ibid. ch. 11. p. 494.

⁵ *Histoire de la Grèce*, trad. ch. t. IV. p. 165.

⁶ *Staatshaushaltung d. Athener*. 2^{te} Ausg. I. 175.

⁷ Théophraste caract. 6, 10. — Aristophane, Nuées, vss. 1158, 1289 etc.
— Antiphane dans Athénée III. 72. p. 108 e, etc.

voyons des banquiers aussi estimés que peuvent l'être à Athènes des gens de métier ¹. D'ailleurs, les opérations de ce genre, le placement des capitaux étaient d'ordre normal dans la vie publique comme dans la vie privée. Les institutions publiques, les dèmes, les phratries, les temples prêtent leur capital et empruntent à intérêt. L'emploi des capitaux leur est non seulement permis, mais ordonné. C'est une loi de sage administration ². Enfin, ce qui prouve la considération de la banque mieux que tout le reste, c'est que les temples en faisaient et en firent même les premiers, les opérations. Les inscriptions et les comptes de Délos sont concluants, et le marbre de Sandwich avec ses quarante talents placés en emprunts d'états ou de particuliers est singulièrement éloquent ³.

Il est donc incontestable que les opérations de crédit étaient tolérées, appréciées et fréquentes chez les Grecs. Nous disons chez les Grecs, et non seulement à Athènes, car l'austère Sparte elle-même éludait, par de fréquents détours et des ruses financières, l'interdiction du commerce d'argent que la tradition lui attribue ⁴. A Athènes donc, où le prêt est libre en droit, comme à Sparte où, en général, on le croit interdit, on faisait du crédit et du commerce.

La fécondité du capital, sa fécondité normale ne peut donc être mise en doute. Le capital produisait, il travaillait. Le profit qu'il donne porte le nom de τόκος, et souvent aussi celui plus expressif et surtout plus exact de ἔργον ⁵. Le capital placé dans une entreprise *travaille*; le latin et le français n'ont pas de terme si bien choisi, sauf peut-être celui d'*action*, dans le sens commercial moderne du mot. Notre but n'est pas de parler ici du prêt et de la banque en Grèce. Nous reviendrons plus tard sur ce point, éclairé déjà par les nombreux travaux de savants hellénistes ⁶. Nous avons délimité notre matière : les associations

¹ Discussion à l'académie des sc. mor. et polit. sur ce point entre MM. de Koutorga et Giraud. Compte rendu par M. Vergé, t. L, p. 237, 240.

² Arg. Corp. Inscr. græc. 82. 1845. 5785 et passim.

³ *Beilage* de la *Staatshaushaltung* de Boeckh. Voir d'ailleurs ce même auteur, I. 173 sq.

⁴ Fustel de Coulanges. *Étude sur la propriété à Sparte*. Ch. 6.

⁵ Ex. Démosth. c. Aphob. II. ch. 23 etc.

⁶ Nous ne ferons que citer ici les noms bien connus de MM. Caillemer,

industrielles et commerciales. Ce n'est qu'un point de l'histoire du capital, un des moins connus, mais non des moins dignes de l'être.

II.

Y avait-il donc en Grèce des associations de capitaux ?

Le jurisconsulte romain Gajus, dans une loi attribuée à Solon, cite plusieurs espèces de sociétés, parmi lesquelles nous devons remarquer celles qui se constituent en vue du commerce. Toutes ces sociétés, dit le texte, sont libres, se font les statuts qu'elles désirent, sauf à respecter les lois d'ordre public¹. Il y avait donc des sociétés commerciales. Nous nous permettons de croire que l'analyse de leur constitution n'est pas sans quelque intérêt.

Les sociétés se formaient entre citoyens grecs dans les buts les plus divers : on soumissionnait en société un travail public ; on exploitait en commun une banque ou une mine ; on contractait à plusieurs un contrat de transport maritime. Les transports maritimes étaient naturellement très nombreux à Athènes, et le commerce de mer le plus important. Aussi est-ce à ce genre d'entreprises que la société s'applique le plus souvent. Ce sont les associations maritimes de co-navigations, les transports collectifs, comme les nomme Aristote². Mais ces entreprises par leur importance même devaient entraîner des combinaisons nombreuses. Cherchons à en distinguer les types caractéristiques. Aristote nous a laissé une phrase énigmatique, qui divise les formes générales du commerce en trois catégories. L'ἐμπορία comprend d'après lui la ναυκληρία, la φορτηγία et la παραστάσις³.

Dareste, Egger, Robiou, Perrot, de Koutorga, Lumbroso, Bernardakis, qui, outre les auteurs de traités généraux, ont spécialement étudié les institutions de crédit en Grèce.

¹ Loi 4, Dig. XLVII. 22. M. Caillemer a commenté ce texte dans sa X^e étude sur les antiquités juridiques : *Le contrat de Société*. Paris, 1872.

² συμπλῶντες, συμπλοκαί. Morale à Nicomaq. lib. VIII, ch. 12. § 1.

³ Politiq. I. 4. 2. Voir sur ce passage les réflexions peu concluantes d'hellénistes autorisés : A. Baumstark, *Pauly's Realenc.* V. Ἐμπορία — B. Büchschütz. *Besitz und Erwerb im Griechischen Alterthume*. Halle, 1869. p. 456, n° 1. — K. F. Hermann. *Lehrbuch der Griechischen Privatalterthümer*. Heidelberg, 1852. fr. 45, n° 5, 6. — Cf. Heraldus, *Observationes ad jus atticum*. Liv. 2, ch. 2, n° 4, p. 88.

Il est difficile de traduire ces trois termes. Le ναύκληρος est l'armateur, le propriétaire ou le capitaine du navire. La ναυκληρία serait l'entreprise spéciale consistant à louer des navires à autrui, ou aussi à diriger un transport soit sur son navire, soit sur celui d'autrui. La φορτηγία est à proprement parler le transport de marchandises, d'un chargement. Ces deux éléments sont naturellement réunis dans les entreprises commerciales. Le capitaine ναύκληρος, est nécessairement aussi φορτηγός. Comment donc Aristote fait-il pour distinguer les deux genres d'ἐμπορία ? La distinction d'Aristote n'est pas ordinaire, mais le Stagyrte est trop perspicace pour avoir fait une vaine division. Nous ne nous expliquons sa classification qu'en considérant le ναύκληρος comme le capitaine dirigeant surtout ses propres opérations ; le φορτηγός plus spécialement comme l'entrepreneur du transport d'autrui. Or, ces deux formes de transports maritimes donnaient lieu à des combinaisons financières très raffinées, où nous verrons poindre l'association. L'affrèteur comme le capitaine recouraient à des capitaux étrangers pour développer leurs entreprises ; de là les exemples multiples de la grosse aventure et du ναυτικὸν δάνεισμα sous mille formes diverses. Or, il y a un prêt maritime curieux, souvent répété, par lequel un commerçant engage à des bailleurs de fonds les navires, les marchandises, même l'équipage, et s'astreint de son côté à transporter ces marchandises sur un marché déterminé, et à rapporter à Athènes une cargaison de retour. Ce contrat laissait à l'emprunteur une liberté d'action très restreinte. Il n'était plus maître ni de ses effets, ni de sa cargaison, ni de son navire. Les mouvements étaient réglés par les σπονδαὶ très sévères, renfermées dans la συγγραφή. Il n'est plus en réalité que le mandataire de ses bailleurs de fonds, et répond vis-à-vis d'eux, comme des tiers, de toute négligence dans l'exercice de ce mandat. Et cependant on ne peut dire qu'il soit un vrai mandataire, car il est le *dominus rei*, le maître de l'affaire ; il ne doit à ses prêteurs qu'un intérêt très élevé sans doute, une vraie part de bénéfices, mais qui le laisse entrepreneur. La situation ressemble donc beaucoup à la commande du moyen-âge, qui porte le nom spécial de contrat de pacotille. C'est un contrat *sui generis*, qui n'est tout-à-fait ni le prêt, ni le mandat, ni la société, mais qui se rapproche assez de ce dernier type pour qu'on soit en droit

et même en devoir de le faire figurer dans un aperçu sur les associations anciennes ¹.

Les formes primitives du contrat moderne de société, l'*accomenda* et l'*implicita*, différaient notablement de la commandite actuelle qui s'y trouvait en germe. De même nous retrouvons dans le ναυτικὸν δάνεισμα les traits caractéristiques d'une association commerciale de capitalistes. Il y a là, nous semble-t-il, acte de société avec responsabilité commune et partagée des cas fortuits, et une organisation qui n'était pas sans analogie avec la commende. On voit par ces quelques considérations comment un jurisconsulte distingué, M. Lescœur, a pu dire que la commandite simple était connue des Grecs, comme elle l'était au moyen-âge ².

Mais à ce contrat ne se borne pas le rôle de l'association dans les entreprises maritimes de la Grèce antique. Nous la retrouvons à côté ou derrière lui, d'une manière plus explicite et plus nette. Sans doute les Grecs ne connaissaient pas la société par action dans le sens moderne du mot, mais le danger du commerce maritime leur avait inspiré une combinaison qui évitât aux bailleurs de fonds l'inconvénient de pertes considérables. Hésiode, dans sa simple et primitive sagesse, recommande déjà de ne pas mettre toute sa fortune sur les navires ³. L'auteur du livre des *Économiques*, qui aime les conseils pratiques, engage ses lecteurs à diviser leurs capitaux, pour ne pas les risquer en une fois ⁴. Le système des petits placements avait donc la préférence. M. Dareste, qui a étudié avec soin les contrats en Grèce, nous atteste le fait et le moyen auquel on eut recours. « Le capitaliste athénien, dit-il, fait valoir ses fonds dans les entreprises maritimes. Il prête par petites sommes, 2 à 3000 drachmes, en moyenne; et cela se comprend, car le contrat d'assurance n'existe

¹ Les auteurs cités à la note précédente, ainsi que Boeckh, I, 184, ont analysé en détail ce contrat maritime. M. Pardessus l'a examiné avec un soin particulier au point de vue juridique dans sa « *Collection des lois maritimes*. t. I, ch. 2, p. 35 et suiv.

² *Essai historique et critique sur la législation des sociétés commerciales*. Paris, 1877. p. 9.

³ V^s 649.

⁴ Econ. Arist. liv. I, ch. 6. § 2. éd. Didot. τὰς ἐργασίας νεμεῖσθαι ὅπως μὴ ἅμα κινδυνεύσωσιν ἅπασιν.

pas, et la prudence conseille de diviser les risques. Aussi voit-on d'ordinaire les diverses parties d'un chargement affectées à des prêts différents. Il y a plus, *on s'associe* pour prêter en commun, ou bien on prête seul, mais on admet en participation un associé dont le nom ne figure pas au contrat » ¹. Ainsi donc, ou bien il y a plusieurs bailleurs de fonds ou commanditaires, vis-à-vis desquels le gérant est responsable, ou bien il n'y a en apparence qu'un seul commanditaire, groupant en son nom tous les capitaux. Celui-ci, outre son contrat de commende avec le ναύκληρος ou φορηγός, fait un autre contrat de société en participation avec des capitalistes, lesquels auront, le cas échéant, action contre lui, ou même une sorte d'action paulienne contre le gérant. Ces associés sont les κοινωνοί, les μετασχόντες τοῦ δανείσματος. Un de ces associés, pour préciser sa situation, emploie dans le procès contre Dionysodore cette expression caractéristique : ἔξωθεν μετέχων ἀντὶ, je suis un associé du dehors, de hors du contrat, un associé non commanditaire ².

Toutes ces conventions relatives à des entreprises maritimes n'avaient, il faut le remarquer, qu'un caractère provisoire, spécial, et ce n'est pas en vain que nous avons employé le mot de société en participation. Les sociétés maritimes ne furent en effet jamais davantage. Nous ne voyons pas se fonder dans l'antiquité ces grandes compagnies commerciales et maritimes du moyen-âge et de l'ancien régime, ni même des sociétés permanentes comme en connaît le droit moderne. L'étendue du marché mesure l'emploi du capital. Le marché antique, ni par ses débouchés, ni par sa sécurité, ne justifiait encore ces grandes opérations qui peuvent seules faire naître et prospérer la solidarité internationale ³.

Le commerce maritime exige de la part de l'ἔμπορος, quel que soit son caractère spécial, des relations d'affaires avec les places qui servent de débouchés à ses produits. Ces relations doivent être régulières et sûres si le négociant fait avec la place des

¹ *Du prêt à la grosse chez les Athéniens*. Paris, 1867. p. 12.

² Démosth. c. Dionysodore, éd. Didot, p. 673. Cf. Schaefer, *Demosth. u. seine Zeit*. Leipzig, 1858. t. III.

³ Dareste. *Le droit civil des Grecs et les plaidoyers civils de Démosthènes*, t. 1. Introd. p. XXXIX. — Frignet, *Histoire de l'association commerciale*, p. 52.

affaires nombreuses. Il lui faut des correspondants, des comptoirs, des renseignements. Comment ces relations s'établissent-elles? Nous allons le voir et y trouver l'explication du troisième terme de la trilogie d'Aristote : la *παραστάσις*. Le négociant grec avait soin d'établir dans les diverses places de commerce des correspondants, des commissionnaires. Ces correspondants, dont le type a été très nettement dégagé, avaient pour mission de faire connaître aux négociants l'état du marché, l'informaient de la place où ils devaient porter leurs marchandises, et enfin se chargeaient à leurs résidences respectives de la vente des choses importées. C'est là un vrai contrat de commission. Ces correspondants portent aussi le nom de *κοινονοί*, mais leur commerce est tout de commission, *παραστάσις* ¹.

Il y avait donc souvent, on le voit, dans une entreprise maritime, plusieurs catégories d'associés, même étrangers les uns aux autres, mais ayant un rôle économique particulier à remplir ². Le contrat de commission eût sans doute été le plus fréquent par son utilité même, si la constitution sociale de l'antiquité n'avait fourni le moyen d'y suppléer. Nous voyons en effet que l'*ἐπιδημῶν*, ou représentant du banquier Dion, est un *οἰκιστής* ³. L'esclavage, dans ses multiples combinaisons, se prêtait donc à l'établissement de commis de confiance dans les places de l'étranger. Les esclaves, sans doute, comme classe sociale, étaient très peu appréciés; mais en fait, dans une ville industrielle comme Athènes, ils pouvaient arriver à une condition convenable et aisée qui préparait leur affranchissement. Les Athéniens avaient trouvé moyen de garder leurs droits sur l'esclave, en atténuant leurs inconvénients économiques. Ce moyen, chose étrange, se

¹ Les auteurs cités plus haut reconnaissent à *παραστάσις* le sens de commission, que les explications de Démosthènes imposent absolument. M. Barthélemy Saint-Hilaire a restreint outre mesure sa signification, en le traduisant par « commerce en boutique ». Trad. de la politique, loc. cit. Voir les discours de Démosthènes contre Dionysodore et contre Zénothémis.

² Démosth. explique à ce point de vue le rôle de diverses parties : « Οἱ μὲν γὰρ αὐτῶν ἀπέστελλον ἐκ τῆς Αἰγύπτου τὰ χρήματα, οἱ δ' ἐπέπλεον ταῖς ἐμπορίαις οἱ δ' ἐνθάδε μένοντες διετίθεντο τὰ ἀποτελλόμενα. » C. Dionysod. éd. Didot, ch. 8, p. 1285. Cf. Schaefer, op. cit. t. III.

³ Démosth. c. Phormion, éd. Didot, ch. 36, p. 917.

trouve être le même que celui des seigneurs russes du XVIII^e siècle. Ils permirent à leurs meilleurs esclaves de s'établir hors de chez eux, de faire une industrie propre moyennant une certaine redevance (ἀποφορά). Ils sont αὐτόσιτοι, et vivent à part, χωρὶς οἰκοῦντες. Ce sont des esclaves à ἀποφορά ou des serfs à obrok¹. De même ils les employaient en qualité de commis dans les banques (καρκαθημένοι), comme débitant en détail de leurs marchandises en boutique (καπηλοὶ), et par conséquent aussi comme commissionnaires à l'étranger. C'était souvent, je le répète, la voie de l'affranchissement, et l'affranchi d'un banquier devenait souvent aussi son associé. Remarquons en passant comment les Athéniens, avec leur esprit pratique, corrigeaient l'esclavage. La perspective de parvenir est nécessaire au travail des classes inférieures. Ils l'ouvraient ainsi aux esclaves intelligents et dévoués. Ce système devait naturellement diminuer les applications du contrat de commission. Il s'appliquait d'ailleurs à toutes sortes de travaux et nous ne voyons pas sans surprise un esclave à ἀποφορά diriger le travail d'une mine au nom du concessionnaire².

Il est probable aussi, et nous ne pouvons que signaler cet aperçu, que les liens de la proxénie jouaient dans les relations commerciales, comme dans les rapports d'un autre ordre, un assez grand rôle. Nous n'en connaissons pas la nature, mais n'est-il pas vraisemblable que les proxènes se chargeaient volontiers du rôle de correspondants dans l'ordre privé, comme de celui de consuls dans l'ordre public³.

¹ La condition des χωρὶς οἰκοῦντες est très discutée ; les uns y voient des esclaves ou serfs à redevance, comme nous le disons dans le texte ; d'autres les considèrent déjà comme affranchis. Boeckh, I, 365, n'ose pas trancher la question. Nous comptons revenir en détail sur cette question importante au point de vue social, mais nous sommes disposés à voir dans l'esclavage à ἀποφορά une situation intermédiaire, préparant l'affranchissement par rachat, ou même une simple façon pour le maître d'avoir un revenu fixe sans difficulté. Cf. Hermann op. cit. § 13, n° 9. Démosth. Philipp. I, ch. 36, p. 27. — Eschine, c. Timarque, fr. 97. — Andocide, myst. ch. 38. Athénée, lib. VI, p. 2818, 6 etc. — Les Hilotes payaient aussi une ἀποφορά. Plutarque, Lycurg. 24. N'y a-t-il pas là une analogie de situation au moins extérieure ?

² Texte cité d'Andocide ; son sens est d'ailleurs controversé.

³ Ξένοι. Demosth. c. Polycl. ch. 56, éd. Didot, p. 642.

Voilà les facteurs d'une association de commerce maritime et les grands traits de leur organisation.

III.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que d'une seule forme de l'association commerciale, une des principales, sans doute, au point de vue économique, mais certes pas la seule qui se soit produite en Grèce. La vraie association financière, χρημάτων κοινωνία¹, s'applique à une foule d'objets, et semble avoir pénétré très avant dans la pratique de la vie athénienne. Non seulement nous la voyons organisée en vue du commerce, de l'industrie ou de la banque, dans une foule d'entreprises de l'initiative privée, mais elle est encore la base du système de perception des impôts², et de l'exercice des services publics. Cette dernière partie échappe à notre examen. L'histoire des impôts, celle des syntriérarchies et des symmories, appartiennent à l'histoire des finances publiques³. Après l'œuvre magistrale de Boeckh, il y aurait présomption à vouloir la recommencer ici.

L'entreprise collective d'une banque nous est clairement indiquée par Démosthènes. Nous y voyons quatre associés louer, pour un prix fixe, l'exploitation d'une banque aux héritiers du banquier défunt⁴.

Mais comment se constituait le capital de la banque? Nous ne parlons pas ici des dépôts sur lesquels spéculaient les trapézites, mais du capital de fondation. Sans doute le banquier pouvait le réunir lui-même, mais ce devait être l'exception. Alors comme aujourd'hui, il devait chercher à augmenter son crédit par le gros chiffre de son capital et par les noms dont il pouvait se réclamer devant le public. Or, pour cela il fallait des bailleurs de fonds. Parmi ceux-ci, il y en a quelques-uns qui, par le rôle qu'ils jouent, appartiennent à l'histoire de l'association commerciale. Ce sont les *garants*, οἱ ἐγγυηταὶ τῆς τραπεζῆς.

¹ Aristote, *Morale à Nicomaque*, lib. VIII, ch. 14. § 1.

² Voir notamment Caillemet, op. cit. op. 37.

³ Boeckh, op. cit. t. I, p. 678 à 746.

⁴ Démosth. p. Phormion, fr. 13. éd. Didot, p. 494. — De Koutorga, *Les trapézites ou banquiers d'Athènes* dans les comptes rendus de l'Acad. d. sc. mor. et polit., t. L. p. 233.

Le commerce de banque était libre à Athènes, comme tous les autres. Or, en dehors des banques religieuses, dont la solvabilité était bien connue, et de la *δημοσία τράπεζα*, institution mal définie, qui faisait le service de la caisse de l'État ou des villes, il y avait une foule de banques particulières. Celles-ci n'avaient d'autre garantie que celle des lois générales ou du crédit de leurs administrateurs. Il y avait des banquiers qui, comme Pasion, avaient un crédit international, mais d'autres avaient besoin d'être soutenus devant le public. Ce soutien, ils le demandaient à des hommes sans doute notoirement solvables, qui leur servaient de garants. Ces garants sont donc des bailleurs de fonds, ayant une situation toute particulière, qui leur vaut parfois, et avec assez de raison, le nom d'associés. Voici comment M. Georges Perrot analyse leur situation ¹ : « Ces garants devaient être des capitalistes qui, sans prendre une part active à la direction de la banque et au détail des affaires, cautionnaient le banquier, le soutenaient de leur crédit; et se trouvaient ainsi associés à sa responsabilité.... Si le banquier suspend ses paiements, ils prennent l'affaire en main et se chargent de la liquidation. Ils couraient évidemment plus de risques que de simples bailleurs de fonds; ils partageaient sans doute les bénéfices de l'entreprise comme ses périls. Ils devaient toucher un dividende. »

L'association de capitaux intervenait donc largement dans le commerce de banque. Il est clair que la constitution de correspondants y était en usage. Il y a dans les sources une foule d'exemples de correspondants de banque, et c'est dans les rapports entre ces comptoirs qu'on croit saisir les exemples du papier de crédit et de la lettre de change ².

Il est une industrie où le rôle de l'association financière est précis et bien constaté, c'est l'exploitation des mines. Xénophon, dans ce petit traité des finances où se révèle toute la perspicacité de son esprit pratique, conseille à ses concitoyens de s'unir et de s'associer en vue de diminuer les risques en les partageant ³.

¹ *Le commerce de l'argent à Athènes*, dans les *Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire*. Paris, 1875, p. 354 et les sources y citées.

² Démosth. c. Polycl., ch. 56. éd. Didot, p. 642. — c. Timothée, ch. 6. Nous avons examiné ailleurs le point de savoir si Athènes connut en réalité le papier de crédit. Voir le *Muséon*, revue internationale, n° d'avril 1882.

³ *Πόροι*, IV, 32.

L'État accordait aux particuliers les concessions de fouilles dans les gisements métallifères du Laurium. Or, le concessionnaire qui rencontrait une riche veine métallique, faisait des profits énormes, tandis que d'autres épuisaient souvent leur capital à l'exploitation d'un filon improductif. « Associez-vous, leur dit Xénophon, et la chance de l'un compensera les pertes de l'autre. »

Ce système n'était-il pas en usage avant le conseil du vieil économiste, ou existait-il déjà à titre d'exception ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que ce conseil fut suivi, et que l'association fut appliquée aux concessions de mines. Voyons comment s'arrangeaient à cet égard les μεταλλεῖς, μισθωταί, κοινωνοῦντες μετάλλου ¹. Boeckh analysant, dans une étude spéciale sur le Laurium, le discours de Démosthènes contre Panténète, nous répond ; « Souvent, dit-il ², il y avait des associés qui devenaient concessionnaires de mines. Mais il semble que ces associations se faisaient sur le pied suivant : La société se constituait pour ouvrir la fosse, puis, quand on avait trouvé le minerai, chacun exploitait pour son compte, de sorte que la communauté ne durait que jusqu'à ce moment ». Ce serait là, il faut l'avouer, une association bien restreinte, qui répondrait mal au type des sociétés, tel que nous le concevons. Nous avouons que pour nous, l'opinion de Boeckh manque de preuves, et d'ailleurs son étude ne nous en fournit pas. Nous croyons donc jusqu'à démonstration contraire, pouvoir considérer comme une vraie société la μετάλλου κοινωνία ³. La banque et les mines sont les deux applications les plus certaines en Grèce de l'association des capitaux. En dehors d'elles, il y avait évidemment dans l'organisation économique une foule de sociétés plutôt de personnes que de capitaux. Elles étaient même très nombreuses. Leur énumération et leur détail

¹ Harpocrat. V° μεταλλεῖς. — Démosth. c. Pantenet, fr. 38, p. 977.

² Boeckh. *Über die Laurischen Silberbergwerke in Attika*. Abhandl. der Berlin. Acad. d. Wissenschaft, 1815, p. 121.

³ Hyperides c. Polyeuct, ch. 37. Didot, *Or. Attic. fragm.* t. II, p. 380. — Aeschin. c. Timarq, ch. 105. Ibid, p. 48. — Harpocrat. V° Ἀπονομή. Tout cela suppose une communauté d'intérêts, des actions. — Il existe dans un texte épigraphique une allusion à une société, ou du moins à des associés, mais l'interprétation de ce texte est controversée. Neubauer. *Ueber eine neugefundene Pachturkunde*, Berlin, 1874. G. Perrot. *Le contrat de louage en Grèce*, dans la *Revue critique*, Paris, novembre 1844.

sortiraient absolument de notre cadre. Ce serait faire l'histoire de la coopération dans son sens le plus étendu et non un simple aperçu du mode de groupement des capitaux. M. Caillemet, après bien d'autres, en a fait une remarquable étude¹. Citons en exemple ces associations toutes passagères de ruraux se groupant en bandes pour une moisson ou un autre travail champêtre²; l'entente de plusieurs ouvriers pour entreprendre à frais communs un travail déterminé sous la direction d'un entrepreneur *εργολάβος*, qui les réunissait sous son autorité temporaire³; l'accord même de plusieurs artistes pour exécuter une œuvre d'art qu'ils signaient ensemble⁴. Mais nous ne pouvons pénétrer dans ce détail, encore moins étudier l'organisation des corporations ouvrières ou marchandes⁵ des *ερανοί* et des soi-disant sociétés de secours mutuels. Ici nous ne pourrions que répéter ce qui a été dit avant nous, ce qui est inutile, ou le combattre ce qui serait trop long. Bornons-nous à avoir sommairement démontré par la réunion de quelques traits, l'existence de l'*association des capitaux* dans la Grèce ancienne, et cherchons à préciser, en terminant, la situation légale et juridique des membres de ces sociétés financières.

IV.

Athènes n'avait en matière financière et commerciale que bien peu de prohibitions. La liberté était la loi de l'industrie et du commerce⁶. Une première loi, contenue dans un texte bien

¹ Op. cit.

² Demosth. c. Nicostrate, fr. 21, p. 1254.

³ Ex. C. Inscr. gr. n° 2266. *Le contrat d'entreprise des εργολάβοι* est très intéressant à étudier en détail. Nous avons sur ce point assez de renseignements relatifs à la soumission des travaux publics.

⁴ Inscr. de Rhodes, p. p. Foucart, *Revue archéologique*, 1863. t. XI. p. 228.

⁵ Puisque nous nous occupons surtout ici des industriels et commerçants, signalons la corporation (*σύνδεσμος*) que constituaient les *εμποροί και ναυκληροί* sous l'invocation de Ζεὺς ξένιος. Corp. Inscr. gr. n° 124.

⁶ Certes il y avait des restrictions à cette liberté commerciale, notamment au point de vue de commerce du blé. Athènes eut des tendances protectionnistes, dont nous ne pouvons ici faire l'histoire. Voir notre *Xénophon économiste*, p. 18 et les sources y citées.

obscur de Lysias ¹, proclame la liberté du taux de l'intérêt. Une autre, celle rapportée par Gajus, que nous avons déjà citée, accorde la liberté d'association. Ce que les associés disposent entre eux, dit ce texte, constitue la règle des parties, κύριον εἶναι, à moins qu'ils ne violent les lois de l'État. L'absence de législation spéciale sur la matière nous amène à un premier principe, c'est que les sociétés commerciales n'étaient pas distinctes des sociétés civiles, à la différence du droit moderne. La seule différence pouvait se rapporter à la compétence, les affaires commerciales ressortissant au tribunal des Thesmothètes ².

Comment donc s'organisaient ces κοινωνίαι maîtresses de leur régime juridique? Un principe posé par Aristote et que confirment les faits judiciaires, c'est que dans les associations de capitaux, le profit est proportionnel à l'apport de chacun. Ἐν χρημάτων κοινωνίᾳ πλεῖω λαμβάνουσιν οἱ συμβαλλόμενοι πλεῖω ³. Chacun prenait sa part, τὸ πρὸς μέρος ⁴. Ce partage n'était, à défaut de loi, réglé que par les conventions des parties. Aristote nous dit encore qu'entre associés, il faut agir comme entre amis. C'est, comme le remarque M. Caillemer, exactement la règle romaine: *Societas jus quodammodo fraternitatis in se habet* ⁵. Cela est fort bon en droit, mais peut être inexact en fait. Que faire alors? Cette question embarrasse M. Caillemer aujourd'hui, comme elle embarrassait Meier il y a cinquante ans. Ils y répondent de la même façon ⁶. Suivons Meier, à qui son âge donne droit de prio-

¹ Lysias c. Théomneste, ch. 18, p. 117, éd. Didot. Cf. Grote, t. IV, p. 165 etc.

² Cf. A. Baumstark, Art. *Emporia*: ἐμπορικαὶ δίκαι, ἐμπορικὸς νόμος dans la Realencycl. de Pauly. — Meier et Schoemann, *Der Attische Process*. Halle, 1824, p. 539.

³ *Morale à Nicomaque*, lib. VIII, ch. 14, fr. 1.

⁴ Voir une application au cas de perte fortuite subie par les συμπλοῦντες. La répartition des pertes cause de grands tracassas au ναυκληρὸς. Le poète Diphile nous le montre :

Ὁμοῦ δὲ ταῖς σπονδαῖσι διαλογίζεται

Τοῖς συμπλοῦσιν ὅποσον ἐπιβάλλει μέρος

dans Athénée, lib. VIII, ch. 39, p. 294, frgm. Comic. græc. éd. Didot, p. 638.

⁵ Op. cit. p. 4. — ἐν κοινωνίᾳ γὰρ ἡ φίλα: Aristot. Mor. à Nicom. lib. VIII, ch. § 1. — l. 63, pr. Dig. XVII, 2.

⁶ Caillemer, ibid. — Meier, op. cit. p. 536.

rité : « Il est clair, dit-il, par un texte de Lycurgue, et il est d'ailleurs de sens vulgaire que l'associé, frustré dans ses intérêts, avait un moyen d'agir contre ses co-associés. Or, je ne puis trouver dans les sources une telle action. L'associé sera donc réduit à agir du chef général de la convention, *ex contractu*, συνθήκης παραβάσεως, ou s'il y a lieu, en dommages-intérêts βλάβης ». Il n'y a pas dans le droit grec d'action spéciale *pro socio*.

La situation faite à ceux qui avaient accepté cette sorte de contrat de correspondance ou de commission dit παραστάσις, n'est pas non plus précisée. Sans doute ces correspondants étaient à certains égards des associés, mais il y a cependant une grande différence entre la société et le contrat de commission. Comment donc participaient-ils aux bénéfices ? Cela est très difficile à décider. Le texte du discours contre Dionysodore, notre principale source, est peu clair, et Schaefer, le célèbre historien de Démotènes, signale le contrat de commission et son origine égyptienne sans toucher ce point spécial. Il semble cependant qu'on puisse conclure du texte que le commissionnaire recevait une part *fixée* d'après l'évaluation approximative de ses services. C'est ainsi que nous croyons devoir interpréter πρὸς τὰς καθεστηκυίας τιμὰς ¹.

Les sociétés n'étaient pas éternelles, et si le contrat n'avait pas fixé leur terme, il était permis à tout associé de réclamer le partage du fonds social. Il disposait à cette fin d'une action de droit commun εἰς διατηρῶν αἵρεσιν δίχη. Cette action tendait à faire prononcer le droit au partage et à faire régler ensuite la liquidation du fonds social ².

Le règlement d'intérêts entre les associés était facilité par le système de la comptabilité. On est surpris de retrouver à Athènes des livres de commerce parfaitement organisés. Les auteurs grecs nous font connaître les livres, γράμματα, des banquiers, où figurent les comptes des clients de leur τράπεζα, et sur lesquels s'opèrent les virements. Ces livres servaient à dresser leur bilan par doit et avoir, et à établir la situation des déposants. Il serait difficile de préciser exactement la manière dont

¹ Démosth. c. Dionysod. fr. 8. éd. Didot.

² Meier, op. cit. p. 377 et 378 à la note. — Caillemier, op. cit. p. 6, explique longuement la mode de liquidation et le rôle des διατηρῶν, experts.

ils étaient tenus¹. On peut conclure de nos sources qu'ils étaient ordonnés par rang nominatif, et que communication pouvait en être prise sur un point en litige, à l'effet d'y chercher une preuve juridique. Ce sont ces livres qui expliquent les chèques ou ordres de virements dont nous avons signalé les traces. Quoiqu'il en soit, il est certain que la comptabilité était assez perfectionnée dans les *τράπεζαι* grecques. La tenue des livres ne se bornait pas aux seuls banquiers. Les particuliers eux-mêmes, en Grèce comme à Rome, tenaient leurs livres de comptes; nous le voyons par des allusions et des traits décisifs d'Aristophane². Les plus petits marchands suivaient nécessairement et à plus forte raison cet exemple³. Les comptes entre associés devaient donc se débrouiller facilement, à moins de fraude et de mauvaise foi.

On peut se convaincre par ce qui précède, non seulement que l'association des capitaux était connue à Athènes, mais qu'elle devait y être fréquente, qu'elle s'appliquait, sous une législation toute de faveur, à des objets multiples et divers. Nous sommes bien loin de la prétention d'avoir épuisé cette matière. Nous n'en avons au contraire qu'effleuré les principaux points; mais au moins avons-nous attiré l'attention de l'historien-économiste sur ce fait déjà constaté⁴, mais trop oublié, que la puissance de l'association commerciale était connue de l'antiquité et qu'elle constitue, comme la raison le prouve, une des vraies lois de l'activité économique des peuples.

VICTOR BRANTS.

¹ Démosth. c. Callippe, ch. 19, p. 1241. — c. Timoth., ch. 4, 43, etc. Cf. Büchschütz, op. cit. p. 504, note. — M. Gustave Cruchon dans une étude très curieuse sur les registres romains, parle aussi de ceux des Grecs, *Les banques dans l'antiquité*. Paris, 1879.

² Aristophane. Nuées, v^s 19 : *καί κερε τὸ γραμματεῖον, ἐν ἀναγνῶ λαθῶν ὁπόσοις ὀρεῖται...*

³ Ex. Xénophon, Agésilas, I, 18.

⁴ Caillemet, op. cit. — du Mesnil-Marigny, *Histoire de l'Economie politique des anciens peuples*. Paris, 1873, t. II, p. 232.

COMPTES RENDUS

Leçons de mots. — *Les mots latins groupés d'après le sens et l'étymologie*, par MICHEL BRÉAL, professeur au Collège de France, et ANATHE BAILLY, professeur au Lycée d'Orléans. — Paris, Hachette. Cours élémentaire, 1882. — Cours intermédiaire, 1881.

On ne prend goût à l'étude d'une langue étrangère que lorsqu'on a appris un certain nombre de mots. Rien de plus fastidieux, de plus rebutant, que d'être obligé de feuilleter à chaque instant le dictionnaire : l'esprit, distrait par la multitude des recherches particulières, perd de vue l'ensemble de la phrase à traduire et finit par succomber à la fatigue et à l'ennui. Il importe donc de fournir aux élèves le moyen de s'approprier par avance les termes les plus usuels. C'est ce que MM. Bréal et Bailly ont voulu faire pour la langue latine.

Apprendre des mots.... il semble, au premier abord, que ce soit un mal nécessaire, un travail qui n'exerce que la mémoire et dont l'intelligence ne tire nul profit. Au fond, tout dépend de la méthode employée, et MM. Bréal et Bailly nous montrent, par des exemples bien choisis, comment, entre les mains d'un maître habile, les *leçons de mots* peuvent devenir aussi attrayantes, aussi propres à provoquer la réflexion et à aiguïser le jugement, que les *leçons de choses* que la pédagogie moderne a mises en honneur.

« Ces deux sortes de leçons sont la contre-partie l'une de l'autre :
» aller de la chose signifiée au signe, ou du signe à la chose
» signifiée, l'esprit humain emploie tour-à-tour les deux procédés ; un enseignement qui veut se conformer à la nature
» d'esprit de l'enfant doit satisfaire tour-à-tour l'un et l'autre
» penchant et en tirer parti pour le progrès de son intelligence. »
(*Préface du Cours intermédiaire*, p. V).

Dans le *Cours élémentaire*, les mots sont groupés d'après l'analogie du sens ; ainsi l'on trouvera réunis les termes relatifs à l'agriculture, à l'art militaire, à la navigation, etc. Cette classifi-

cation est judicieuse; elle est tout indiquée pour les commençants. Leur présenter les mots pêle-mêle, c'est les troubler et les décourager : ils seront comme des navigateurs perdus au milieu de l'océan; ils ne pourront pas se rendre compte du chemin qu'ils auront parcouru. Avec la méthode adoptée par les auteurs du *Cours élémentaire*, le jeune humaniste a devant lui de petits domaines nettement délimités dont il prendra successivement possession; il se sentira excité à augmenter ses acquisitions.

Les diverses séries de mots ne sont pas uniquement destinées à être apprises par cœur, elles seront d'abord lues en classe et expliquées. « Des termes comme *stilus*, *volumen*, *caestus*, *bigae*, » *pilum*, appellent un commentaire, et parfois un dessin; d'autres, comme *familia*, *Penatus*, *census*, *augur*, *haruspex*, » *prodigium*, serviront à faire connaître d'intéressantes particularités de la vie antique; d'autres encore comme *gens*, » *patronus*, *vates*, donneront lieu à de véritables petites leçons d'histoire; quelques-uns enfin, tels que *persona*, *pontifex*, » *res publica* seront expliqués au moyen d'une leçon qui participera à la fois de la leçon de mot et de la leçon de chose... » (*Préface du Cours élémentaire*, p. VI).

La connaissance des mots facilitera le travail de la version et l'explication des textes. Ce n'est pas tout : elle mettra l'élève en état de former par lui-même de petites phrases latines. MM. Bréal et Bailly recommandent avec raison aux maîtres de ne point toujours dicter « le français » des thèmes. « L'écopier, » disent-ils — et cette réflexion est d'une vérité frappante — » l'écopier s'intéresse à ses travaux en raison de la part d'initiative qui lui est accordée. » Il faut donc l'engager à inventer la matière de ses thèmes. Ce genre d'exercice est trop négligé chez nous; nous nous permettons de le signaler à l'attention de MM. les professeurs.

Dans le *Cours intermédiaire*, les mots sont groupés par familles. Les mots simples sont rangés dans l'ordre alphabétique; sous chacun d'eux est placée la série de ses composés et de ses dérivés. Ce procédé — que nous appellerons le procédé étymologique — est évidemment celui qui convient aux esprits déjà formés. « Il » n'est pas douteux... que les professeurs sauront... tirer de ce » volume la matière d'exercices aussi variés qu'intéressants. A » l'occasion d'un terme important, le maître examinera avec ses » élèves les mots congénères : il leur fera chercher la raison pour

» laquelle le sens modifie dans les composés. Ainsi *scribo* donnera
 » l'occasion d'étudier *inscribo*, *praescribo*, *conscribo*, *proscribo*.
 » Les élèves seront invités à compléter la famille, car nous
 » sommes loin d'avoir tout mis : voulant leur laisser le plaisir de
 » la trouvaille, nous n'avons souvent fait que placer les amorces
 » qui appellent toute une série de dérivés. — D'autres fois
 » l'enseignement pourra porter sur le sens propre d'un verbe ou
 » d'un nom. On aura souvent à constater que le sens primitif se
 » révèle par les composés, tandis que le mot simple a devié de
 » l'acception première..... » (*Préface du Cours intermédiaire*,
 p. VIII-IX). Arrêtons-nous : si nous n'y prenions garde, nous
 transcrivirions toute la préface, car on ne se lasse point de citer
 ces remarques si justes, ces conseils si sages.

Le recueil des *Mots latins groupés d'après l'étymologie* est
 suivie de *Notions élémentaires sur la formation, la dérivation et
 la composition des mots en latin*. Le professeur pourra, de cette
 façon, combiner la méthode déductive avec la méthode inductive.

Nous ne saurions trop insister sur le tact pédagogique exquis
 dont ont fait preuve les auteurs des *Leçons de mots*. Ce n'est pas
 nous qui reprocherons à ces *Leçons* d'être trop érudites ou d'être
 trop élémentaires; elles sont, dans leur genre, un modèle vérita-
 ble dont l'Allemagne elle-même ne nous offre peut-être pas
 l'équivalent. En les parcourant, nous songions au beau livre de
 M. Bréal *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, et
 nous félicitons la France de posséder un savant qui, non content
 de formuler d'utiles préceptes, fait passer ces préceptes de la
 théorie dans la pratique, et qui, parvenu à de hautes dignités,
 ne dédaigne pas de pourvoir aux plus humbles besoins de
 l'enseignement. Intéresser l'élève, provoquer son initiative, faire
 appel à sa raison, lui apprendre à voir et à observer lui-même,
 développer harmoniquement ses facultés, prescrire le labeur
 machinal et stérile : toutes ces règles de saine pédagogie que
 M. Bréal énonçait avec tant d'autorité en 1872, nous les retrou-
 vons, appliquées, dans les *Leçons de mots*.

Nous souhaitons vivement que l'ouvrage de MM. Bréal et
 Bailly se naturalise en Belgique et que nos professeurs se péné-
 trent des idées excellentes exposées en tête des deux volumes
 dont nous venons de rendre compte.

P. THOMAS.

De l'unité des forces de gravitation et d'inertie, par
EUDORE PIRMEZ, *membre de la Chambre des Représentants*.
Bruxelles, Christophe et C^{ie}, éditeurs, rue Blaes, 33, 1881.
Un volume in-8. de 282 pages. Prix : fr. 3-50.

I.

On sait que Newton a publié, il y a bientôt deux siècles, en 1687, ses *Principes mathématiques de Philosophie naturelle*, qui sont à la fois un admirable traité de dynamique générale et un essai non moins admirable d'application de cette science nouvelle à l'explication des mouvements célestes. Vers la fin du *Scholium generale* qui termine ce livre immortel, on trouve ces paroles remarquables : « Hactenus phaenomena coelorum et maris nostri per vim gravitatis exposui, *sed causam gravitatis nondum assignavi*. »... Et plus bas : « *Rationem vero gravitatis proprietatum ex phaenomenis nondum potui deducere et hypotheses non fingo*. Quidquid enim ex phaenomenis non deducitur, hypothesis vocanda est, et hypotheses, seu metaphysicae, seu qualitatum occultarum, seu mechanicae, in philosophia experimentalis locum non habent. In hac philosophia, propositiones deducuntur ex phaenomenis et redduntur generales per inductionem. » Dans la préface, il caractérise de même la méthode scientifique dont il fait un si magnifique usage : « Omnis enim philosophiae difficultas in eo versari videtur, ut a phaenomenis motuum investigemus vires naturae, deinde ab his viribus demonstremus phaenomena reliqua. »

Depuis la fin du dix-septième siècle, la plupart de ceux qui ont fait avancer la mécanique céleste, et, en particulier, Lagrange, Laplace, Delaunay et Leverrier, ont continué l'œuvre de l'illustre géomètre anglais, en employant la méthode à la fois expérimentale et mathématique qu'il préconise. Sans faire d'hypothèse sur la cause de la gravitation ; dont Newton avait solidement établi la loi fondamentale, ils se sont appliqués à déduire les conséquences de cette loi, en expliquant avec une précision toujours de plus en plus grande, les moindres particularités des mouvements du système solaire.

Mais il n'a pas manqué d'esprits plus spéculatifs ou moins prudents qui ont tourné leurs recherches dans une autre direction et ont voulu trouver la cause de la gravitation, non en la déduisant des phénomènes, comme Newton semble l'avoir tenté,

mais en faisant des hypothèses¹. M. Pirmez est du nombre de ces esprits un peu aventureux. Dans son récent ouvrage sur *l'Unité des forces de gravitation et d'inertie*, il combine en une seule deux conceptions anciennes, l'une, d'origine cartésienne, due à Lesage, l'autre qui remonte probablement à Aristote lui-même : au moyen de la première, il essaie d'expliquer la loi de la gravitation ; au moyen de la seconde, il espère rendre compte de la persistance du mouvement rectiligne uniforme des corps qui ne sont soumis à l'action d'aucune force extérieure.

II.

Voici, en supprimant quelques discussions², quelle est à peu près la suite des idées exposées dans l'ouvrage de M. Pirmez.

Première partie. 1. Il y a, dans la nature, des corps qui s'attirent ou semblent s'attirer mutuellement. 2. On ne conçoit pas que deux corps, situés à une certaine distance l'un de l'autre, dans un espace vide, agissent l'un sur l'autre, par attraction, à travers le néant et, pour ainsi dire, par son intermédiaire. 3. Leur

¹ Il n'y a évidemment aucun mal à faire des hypothèses, pourvu qu'on les soumette au contrôle de l'observation et de l'expérience, du calcul et du raisonnement. Comme l'a remarqué BORDAS dans son *Cartésianisme*, et plus récemment NAVILLE, dans son beau livre sur la *Logique de l'hypothèse*, le savant ne saurait, le plus souvent, sans hypothèse préconçue, de quel côté diriger ses investigations dans l'étude de la nature. Newton lui-même termine les *Principes* par une hypothèse semblable à celle de M. Pirmez, pour expliquer d'autres phénomènes que la gravitation universelle. Dans son dernier alinéa, il trace un curieux programme de recherches physiques et même physiologiques, basé sur la conception d'un fluide subtil analogue à celui des cartésiens ; ce fluide interviendrait, comme agent principal, dans les phénomènes moléculaires électriques et lumineux, et comme agent secondaire, dans les phénomènes de sensibilité. Mais après cette excursion hardie dans la région des hypothèses, Newton a soin d'ajouter ces mots qui sauvegardent complètement le principe de sa méthode : « Sed haec paucis exponi non possunt ; neque adest sufficiens copia experimentorum quibus leges actionum hujus spiritus ACCURATE determinari et monstrari debent. »

² Dans la première partie, la réfutation de ce que l'auteur appelle la doctrine admise sur *l'inertie* ; dans la deuxième, une réfutation encore, celle de l'hypothèse du P. Secchi sur la cause de la gravitation. Nous revenons plus bas sur la première de ces réfutations.

attraction serait tout aussi incompréhensible, s'ils étaient dans un milieu non résistant, en entendant par là un milieu qui n'aurait aucune action sur les mouvements des corps qui y seraient plongés. 4. Donc, les corps ne peuvent agir par attraction l'un sur l'autre que d'une manière indirecte, par l'intermédiaire, par le moyen, disons mieux, par l'action d'un milieu résistant où ils se trouvent, milieu qui sera appelé *l'éther*.

5. Lorsqu'un corps est soumis à une impulsion, il se meut dans une certaine direction et avec une certaine vitesse qu'il conserve indéfiniment si d'autres impulsions n'altèrent cette vitesse ou ne changent cette direction. 6. L'impulsion primitive, cause du mouvement à son départ, ne peut avoir aucun effet, quand elle a cessé, car une cause non existante ne peut évidemment pas agir. 7. Si d'autres impulsions ne viennent pas altérer le mouvement uniforme en ligne droite du corps considéré, le mouvement persistant de ce corps ne peut, encore une fois, être attribué qu'au milieu éthéré où se trouvent tous les corps.

Deuxième partie. 8. Hypothèse : supposons les corps pondérables dépourvus d'activité propre et plongés dans un océan d'éther dont les atomes soient animés de mouvements dans tous les sens.

9. Un corps isolé placé dans ce milieu mouvant sous l'influence de chocs arrivant de tous côtés, y restera en repos; mais si deux corps sont en présence, ils se feront mutuellement abri : chaque corps sera protégé contre les atomes d'éther venant du côté de l'autre. De cette protection réciproque, il résultera que les corps ne recevront plus la même quantité de chocs d'atomes dans tous les sens; le côté de leur ligne de jonction sera épargné; chaque corps sera poussé vers l'autre par tout l'excès du courant extérieur subsistant entier, sur le courant intérieur amoindri, venant dans la direction de l'autre corps. Il y aura ainsi, grâce à l'éther, une attraction apparente de chacun des corps vers l'autre. 10. On peut prouver assez aisément que cette attraction sera proportionnelle aux masses et en raison inverse du carré de la distance.

11. Une fois un mouvement commencé pour un corps pondérable sous l'influence d'une impulsion momentanée, il continuera dans le même sens et d'une manière uniforme, parce que le mouvement même du corps a opéré dans l'éther ambiant une rupture d'équilibre persistante. Le mouvement dans ce cas, est

comme l'abandon du corps à la dérive de l'éther inéquilibré; les actions de l'éther, plus fortes à l'arrière, plus faibles à l'avant, s'égalisent, deviennent uniformes à l'égard du corps qui se meut, précisément par le mouvement du corps, comme dans le cas d'une barque emportée par le courant d'un fleuve.

Troisième partie. 12. La théorie de l'éther actif produisant les mouvements centripètes (gravitation, nos 1, 2, 3, 4, 9, 10) et centrifuges (mouvement uniforme en ligne droite, nos 5, 6, 7, 11) des corps pondérables supposés passifs¹, permet d'expliquer beaucoup de notions et de principes de dynamique générale et de poser plus nettement certains problèmes de philosophie naturelle. 13. Cette théorie s'accorde admirablement avec la métaphysique qui démontre l'existence d'un être suprême, infiniment actif et omniscient.

III.

Comme on le voit, par cette analyse sommaire, le livre de M. Pirmez soulève et essaie de résoudre les questions les plus difficiles et, en apparence, au moins, les plus importantes de la philosophie naturelle. Y a-t-il réussi? L'auteur a-t-il réellement fait faire un pas à la cosmologie générale, comme il l'espère? Avant de répondre à cette question, que l'on nous permette d'exposer quelques notions de dynamique rationnelle, indispensables pour l'intelligence de ce qui va suivre.

1. Par la pensée, nous pouvons concevoir un corps dans trois états différents, par rapport à ceux qui l'entourent :

En repos, auquel cas on peut dire que sa vitesse est nulle;

En mouvement rectiligne et uniforme : dans ce cas, *sa vitesse est constante en grandeur et en direction*;

En mouvement rectiligne non uniforme; ou en mouvement curviligne uniforme ou non uniforme : dans cette hypothèse, *la vitesse, d'après sa définition même, varie en grandeur, ou en direction, ou à la fois, en grandeur et en direction.*

Dans le deuxième cas, les géomètres n'ont pas eu besoin de donner un nom spécial à la cause qui produit le mouvement rectiligne uniforme.

¹ Ce mot *passif* est employé par M. Pirmez dans un sens spécial, car il admet que les corps agissent sur l'éther.

Dans le troisième cas, ils ont désigné par le mot *FORCE*, la cause quelle qu'elle soit, *non du mouvement*, mais du changement incessant dans *la grandeur ou la direction de la vitesse*.

Ils n'appellent donc pas *force* la cause du phénomène *total* de mouvement considéré, mais la cause d'une *partie* de ce phénomène, l'altération à chaque instant, du mouvement rectiligne uniforme.

Autrement dit, la force est une *cause altératrice* du mouvement rectiligne uniforme ¹.

2. Mais les géomètres emploient encore le mot *force* dans un autre sens, ils se servent de ce terme pour désigner l'effet même de la *cause altératrice* estimé d'une certaine manière ².

C'est dans ce dernier sens seul, dans ce sens *mathématique* et non dans le sens *métaphysique* de cause altératrice du mouvement uniforme et rectiligne, que les forces entrent dans les calculs des mathématiciens ³.

Dans leurs équations, ils essaient donc de traduire les *phénomènes* et ne s'occupent jamais des *substances*, ni des *causes substantielles* ⁴. Le terme de *cause* qu'ils emploient dans certaines locutions ne se rapporte qu'au monde phénoménal traduit, *idéalisé* dans leurs équations. Pour eux, dire que tel mouvement d'un corps est produit par telle force, a pour cause telle force, signifie que, pour ce corps, la loi élémentaire d'altération du mouvement rectiligne uniforme exprimée par la formule qui

¹ Sauf bien entendu le cas où le corps était primitivement en repos : la force est alors, pendant un instant, la cause du phénomène total de mouvement.

² En divisant le double de la déviation produite par le carré du temps pendant lequel elle s'est produite et passant à la limite.

³ « Theoria Mechanices Analytica causam agnoscere nullam potest, quidni, sicuti differentialia prima *velocitatis* nomine, secunda *virium* insignimus, simile quid ad altiora quoque differentialia adhibeatur; de quibus theorematum proponi possint prorsus analogia iis, quæ de vi et de velocitate circumferuntur » (JACOBI, 1825).

⁴ Il est extrêmement probable que Hipparque et Ptolémée, tout comme Copernic, avaient déjà plus ou moins conscience de cet important principe de méthodologie scientifique : ailleurs qu'en métaphysique, on ne peut étudier que les phénomènes et non les substances du monde matériel. A ce point de vue, le système de Copernic n'est pas plus vrai que celui de Ptolémée, et Descartes l'a bien reconnu. Beaucoup de nos contemporains et des plus illustres, sont, sous ce rapport, moins avancés que Descartes.

donne la mesure de cette force, a pour conséquence le mouvement complexe considéré ¹.

C'est au mot force pris dans son sens mathématique que se rapportent surtout les diverses expressions employées par les géomètres : *point d'application d'une force*, *direction d'une force*, *point d'émanation* ou *siège d'une force*. Ces divers termes ont, en dynamique, un sens précis, à peu près inexplicable sans le secours des hiéroglyphes du calcul infinitésimal. Il en est de même d'un autre terme, employé souvent en philosophie naturelle, celui de *masse d'un corps*. On désigne ainsi certains *multiplicateurs* qui entrent dans les formules de la dynamique et qui sont constants pour chaque corps quand il agit sur un autre corps donné.

IV.

Ces prémisses posées, examinons d'abord la partie critique du livre de M. Pirmez, que nous avons dû laisser de côté, dans notre résumé, pour ne pas affaiblir sa thèse.

Cette partie critique de l'ouvrage est surtout relative au *principe de l'inertie*. Elle repose toute entière sur la confusion que fait l'auteur entre le mot *force*, signifiant *cause altératrice du mouvement rectiligne uniforme* et le terme plus général *cause de mouvement*.

Grâce à cette confusion, M. Pirmez trouve absurde la proposition suivante, appelée souvent *principe de l'inertie* : « un corps en mouvement qui n'est soumis à aucune force, se meut indéfiniment en ligne droite avec une vitesse constante. »

Cette proposition est évidemment absurde, si l'on y remplace le mot *force* par l'expression *cause de mouvement*, comme le fait implicitement M. Pirmez; car un corps qui n'est soumis à aucune cause de mouvement, ne se mouvra pas ².

¹ Le mot force est pris dans un autre sens encore, quand on dit : telle machine a une *force* de 100 chevaux. Force ici est équivalent à *capacité de travail*. « Le mot force se trouve aussi dans l'expression *force vive*, mais on ne doit, dans ce cas, lui attribuer aucune signification particulière. Il ne fait que constituer une partie du mot complexe *force vive*, dont le sens est parfaitement défini » (DELAUNAY). Il y a des ouvrages de vulgarisation célèbres où tous ces sens du mot force sont confondus.

² M. Pirmez admet pour l'éther comme pour les corps pondérables, les deux lois générales de la mécanique physique, l'égalité de l'action et de

Mais elle est évidemment irréprochable, si l'on y prend le mot *force* dans le sens qu'il doit y avoir, celui de cause altératrice du mouvement rectiligne uniforme. Elle devient, en effet, dans ce cas, cette pure identité : un corps en mouvement qui, à un certain moment, se meut, dans une certaine direction avec une certaine vitesse, continuera indéfiniment à se mouvoir dans cette direction d'une manière uniforme, si aucune cause ne vient altérer sa vitesse en grandeur et en direction.

L'ingénieux auteur, qui accumule raisonnements sur raisonnements pour prouver que les savants sont victimes, à propos de l'inertie, d'une vraie fantasmagorie (p. 35), aurait dû songer qu'il est dangereux d'avoir raison contre tout le monde et se douter qu'il commettait une méprise.

Au reste, selon plusieurs bons esprits, le vrai principe de l'inertie n'est pas celui que nous venons de rapporter et que M. Pirmez combat avec toutes les ressources de la logique la plus raffinée. Le principe de l'inertie doit plutôt s'énoncer ainsi : « *Les corps inanimés ne peuvent être le siège de forces agissant sur eux-mêmes.* » C'est pour ainsi dire l'équivalent de la définition des corps inanimés et il ne semble pas qu'on puisse y trouver rien à redire. Au fond, M. Pirmez admet ce principe, pour les corps pondérables, puisqu'il met l'origine de tous leurs mouvements dans l'éther impondérable; puis, pour celui-ci aussi, puisque, dans son système, ce milieu impondérable subit la réaction des corps pondérables et est mû par Dieu lui-même¹.

la réaction, et la conservation de l'énergie. (Il confond toutefois celle-ci avec une proposition douteuse de Descartes sur la conservation de la quantité de mouvement (p. 226)). On ne conçoit pas dès lors pourquoi M. Pirmez ne veut pas que l'on applique les principes de la mécanique des corps pondérables à l'éther (p. 151), puisqu'il étend à ce dernier tous les principes généraux de cette mécanique. Sur toutes ces questions, voir l'ouvrage capital du P. Carbonnelle : *Les confins de la science et de la philosophie*.

¹ Il ne manque pas de mathématiciens qui, au premier abord, semblent d'accord avec M. Pirmez. Mais il ne faut pas oublier que les géomètres ont deux langages, celui de tout le monde d'abord, puis celui de l'analyse mathématique. Quand ils emploient celui-ci, ils sont d'une précision absolue et s'entendent d'un bout du monde à l'autre; quand, au contraire, ils se servent du langage ordinaire, ils sont d'une précision très inégale : les uns, à force de vouloir rapprocher des notions vulgaires les idées ex-

V.

Mais au fond, dira-t-on, peu importe cette partie critique du livre de M. Pirmez, peu importe qu'il se soit trompé ou non sur le sens du mot force et sur le vrai énoncé du principe de l'inertie. La question principale n'est-elle pas évidemment celle-ci : A-t-il réussi à expliquer, au moyen de certains mouvements de l'éther où ils sont plongés, la gravitation universelle des corps les uns vers les autres et la persistance en ligne droite des mouvements commencés ; autrement dit, les propositions 10 et 11 du résumé de son livre donné plus haut, sont-elles vraiment établies dans son ouvrage ?

Avant de répondre, précisons bien la question. On connaît la loi de l'attraction : *les corps pondérables s'attirent en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances*. Cela signifie que la force en question (et ici force est pris dans le sens mathématique, non dans le sens métaphysique de cause altératrice du mouvement rectiligne uniforme), la force, dis-je, a pour expression $\frac{Mm}{r^2}$, rien de plus, M et m étant les masses

des corps attirants, r leur distance. C'est là l'expression algébrique du phénomène élémentaire de mouvement qui sert à expliquer les mouvements complexes de la mécanique céleste.

Cette formule est si simple qu'il est bien difficile d'en concevoir une plus simple d'où l'on puisse la déduire. Mais rien ne prouve que cette formule plus simple n'existe pas, et d'ailleurs il est bien permis de chercher à tirer la loi de l'attraction newtonienne d'une autre même plus compliquée, où interviendrait l'action de l'éther sur les corps pondérables.

C'est là évidemment ce qu'ont tenté tous ceux qui ont essayé d'expliquer la gravitation, et c'est ce que M. Pirmez a voulu faire aussi. Eh bien, son livre contient-il cette loi nouvelle, simple ou compliquée, peu importe, d'où l'on peut déduire la loi de la gravitation et la loi de la persistance des mouvements commencés.

primées dans leurs formules donnent à leur pensée une expression inexacte ; d'autres, au contraire, parviennent à traduire d'une manière adéquate ce qui est contenu dans leurs équations, et, dans ce cas, il faut bien l'avouer, la traduction est aussi difficile à lire que l'original.

En aucune façon. Il n'y a pas trace dans son livre d'une loi quelconque de l'action de l'éther sur la matière pondérable. Nulle part, il n'indique quelle vitesse doit prendre une particule de matière pondérable sous l'influence du mouvement d'une ou de plusieurs particules d'éther animées d'une vitesse donnée. Tout ce qu'il dit à ce sujet, revient à ceci : l'éther, par son mouvement, produit tous les mouvements à expliquer. Et si l'on demande ce qu'est cet éther, il n'y a d'autre réponse à extraire du livre que cette proposition : c'est une matière subtile qui se meut de manière à produire les mouvements de la matière pondérable que l'on veut expliquer ¹.

M. Pirmez parle bien de chocs de la matière éthérée contre les corps pour expliquer le mouvement de ceux-ci. Mais il suffit de réfléchir un instant pour reconnaître que cela n'explique rien. Même pour deux corps pondérables, le choc est un phénomène extrêmement complexe, qui n'a jamais été analysé complètement dans le cas le plus simple, celui de deux sphères élastiques égales. Quelle idée se fera-t-on du choc entre l'éther et un corps pondérable? Et c'est la loi inconnue de ce phénomène qu'on ne se représente pas nettement qui doit expliquer la loi claire et simple de la gravitation !

VI.

Mais, nous dira-t-on, vous êtes trop exigeant; M. Pirmez n'est ni physicien, ni géomètre et ne pouvait songer à faire connaître une pareille loi. L'essentiel, dans sa thèse, ce sont les propositions 4 et 7 sur la nécessité d'expliquer la gravité et l'inertie par une action du milieu où les corps sont plongés, par une action de l'éther. « Il n'est pas nécessaire », dit-il lui-même (p. 134), pour établir cette thèse. « de déterminer comment l'éther agit, parce qu'il n'est pas indispensable de connaître le mode d'une action pour affirmer l'action. »

Eh bien, de quel droit M. Pirmez affirme-t-il la nécessité de l'action d'un milieu éthéré pour expliquer la gravitation? Uni-

¹ En fait d'explication de la gravitation, nous ne trouvons qu'une douzaine de lignes extrêmement vagues, p. 92, puis une page d'algèbre très singulière, p. 99. Dans la note de la page suivante, M. Pirmez méconnaît l'un des plus beaux théorèmes de Newton sur l'attraction des sphères.

quement sur ce prétendu axiome : l'action à distance est évidemment impossible. Nous nions cette impossibilité.

A un point de vue purement phénoménal ou mathématique, que signifient ces mots : action à distance d'un corps A sur un corps B, de la terre, par exemple, sur une pierre lancée verticalement de bas en haut. Uniquement que le corps B s'éloignera ou se rapprochera du corps A, d'après une certaine loi ; dans le cas de la pierre et de la terre, la pierre s'élèvera avec une vitesse rapidement décroissante jusqu'à une certaine hauteur, pour retomber ensuite dans un intervalle de temps que Galilée nous a appris à calculer approximativement. Nier l'action de la terre sur la pierre, dans le sens où nous l'entendons ici, serait nier le phénomène lui-même. Or, c'est dans ce sens mathématique ou phénoménal qu'on parle toujours de l'attraction à distance, depuis Newton, et M. Pirmez le reconnaît dès les premières pages de son livre.

On y est bien forcé, d'ailleurs ; car, dès qu'il s'agit d'exposer les lois du monde physique, les lois des phénomènes multiples qui frappent nos sens de toutes parts, nous ne pouvons en parler que dans ce sens mathématique, parce que toutes les idées précises que nous avons du monde matériel se ramènent à l'idée de nombre et à celle de direction. Supposons qu'un jour, M. Pirmez ou quelque autre trouve une loi de l'action de l'éther sur les corps, explicative de la gravitation : il entrera dans l'énoncé de cette loi des distances, des vitesses, des accélérations, des masses, que les physiciens mesureront et que les géomètres feront entrer dans leurs formules de dynamique rationnelle. Alors, bon gré, mal gré, que cela plaise ou non à l'auteur de la loi, ces formules exprimeront une action à distance du centre statique de telle ou telle portion d'éther sur celui de telle ou telle portion de matière pondérable.

A un point de vue purement mathématique ou phénoménal, il faut donc bien admettre l'action à distance. Dans un sens métaphysique, au contraire, nous n'avons pas à rejeter, ou à admettre soit l'action à distance, soit l'action au contact. En effet, dès que l'on parle des substances, ce n'est plus que par métaphore ou par convention que les termes *distance*, *contact*, et le terme corrélatif *être quelque part* ont encore une signification : par métaphore, si l'on applique aux substances ce qui ne se rapporte qu'aux phénomènes, par convention si l'on convient de dire que les substances sont là où elles agissent. Dans le premier

cas, l'action à distance, encore une fois, est évidemment possible, puisque, par hypothèse, l'on ne s'occupe que des phénomènes. Dans le second, d'après la convention même, toute action à distance est impossible, mais cet axiome devient une tautologie verbale d'où l'on ne peut rien tirer relativement à l'explication d'aucun phénomène physique¹.

Concluons donc que l'assertion fondamentale de M. Pirmez, relative à la gravitation, est dénuée de preuve, dans quelque sens qu'on l'entende.

Une discussion semblable² sur sa thèse relative à la permanence des mouvements commencés conduit à la même conclusion. Il suffit encore de distinguer soigneusement le point de vue mathématique ou phénoménal du point de vue métaphysique. Au point de vue phénoménal, on peut constater à tout instant, qu'une impulsion imprimée par un choc à un corps continue après que le choc a cessé; en étudiant de plus près ce fait d'expérience quotidienne, on arrive, par induction, à cette loi, que s'il n'y a pas d'obstacle au mouvement du corps choqué, il continuera indéfiniment. Au point de vue métaphysique, il est clair, comme le dit M. Pirmez, que le mouvement du corps choqué, doit avoir une cause, non seulement à son début, mais aussi ultérieurement; mais rien, absolument rien, ne prouve que la cause *substantielle* du mouvement initial du corps choqué ne continue pas à subsister après que le *phénomène* du choc a cessé. Supposer, comme le fait M. Pirmez³, que cette cause cesse d'agir aussitôt que le phénomène complexe du choc est terminé, c'est confondre deux ordres de choses distincts, celui des substances et celui des faits. Sa seconde thèse fondamentale n'est donc pas établie plus que la première.

¹ Inutile de songer à définir le lieu occupé par la *substance* d'un corps au moyen de la propriété de l'*impénétrabilité* (réelle ou supposée) de ce corps. Encore une fois, l'impénétrabilité ne peut se concevoir qu'à un point de vue phénoménal; de plus, c'est une notion obscure et complexe. D'ailleurs, l'on peut concevoir que la sphère d'impénétrabilité apparente d'un corps (un aimant, par exemple) soit différente pour deux êtres distincts (l'un magnétique, l'autre diamagnétique).

² La permanence de l'effet des impulsions est, si l'on peut ainsi s'exprimer, une action apparente à distance *dans le temps*.

³ Aristote, défend une opinion semblable à la fin de sa Physique, si nous le comprenons bien.

VII.

Résumons et concluons cette étude trop longue peut-être sur l'ouvrage de M. Pirmez.

Rien ne prouve qu'il soit impossible d'expliquer tous les mouvements des corps pondérables par l'action d'un fluide impondérable où ils seraient tous plongés, par exemple, par l'action de l'éther dont l'existence est rendue très plausible par la théorie mathématique de la lumière.

M. Pirmez, dans son livre, essaie d'établir, par des raisonnements métaphysiques, que l'on ne peut chercher en dehors d'une semblable action de l'éther, la cause de la gravitation et de la permanence des mouvements commencés. Mais un examen attentif de ses arguments montre bientôt que la métaphysique est impuissante à prouver la nécessité d'aucune thèse sur ces questions abstruses et obscures.

L'ingénieur-auteur tente aussi de démontrer directement les hypothèses qu'il a imaginées en expliquant, d'une manière mécanique, comment le choc des particules d'éther contre les corps pondérables et la réaction de ceux-ci sur l'éther peuvent produire l'attraction universelle et la permanence des mouvements commencés. Mais ses raisonnements sont si peu précis, ses calculs sont si singuliers et si peu en rapport avec les principes de la dynamique rationnelle, qu'ils ne peuvent entraîner l'adhésion d'aucun géomètre, d'aucun physicien capable de comprendre les difficultés du problème à résoudre.

Au point de vue de la dynamique comme à celui de la métaphysique, le livre de M. Pirmez ne prouve donc rien.

D'où provient cet échec d'un esprit si ingénieux et si délié, si libre de préjugés et, en apparence, si érudit sur la question qu'il veut élucider ?

Selon nous, il faut l'attribuer à la manière même dont M. Pirmez a attaqué cette question. Il a pris pour guides, non les *Principes* de Newton, la *Mécanique analytique* de Lagrange ou la *Mécanique céleste* de Laplace, ou même un traité plus modeste de dynamique rationnelle, mais des ouvrages de vulgarisation scientifique écrits par des physiciens ou des naturalistes, le *Cosmos* d'A. de Humboldt, l'*Unité des forces physiques* du P. Secchi, et d'autres moins célèbres, et il en a été la victime. Dans les questions relatives à la gravitation, les physiciens qui ne sont pas géomètres, sont, en effet, des guides dangereux, parce qu'ils y transportent leurs habitudes d'esprit, leur habi-

tude, entre autres, de coordonner tant bien que mal, d'expliquer, comme ils disent, des phénomènes compliqués par des chocs, des courants, des fluides en mouvement. Or, ces chocs, ces mouvements ondulatoires ou autres de fluides très peu connus, sont eux-mêmes des phénomènes complexes qui auraient besoin d'explication.

La mécanique céleste est plus avancée que cela et il en est de même de plusieurs parties de la mécanique physique générale. Ces deux sciences ont réduit les phénomènes complexes qu'elles étudient à des phénomènes simples, la loi de la gravitation, celle de l'égalité de l'action et de la réaction, celles enfin de la conservation et de la dissémination de l'énergie. Appliquer à ces phénomènes simples les procédés d'explication assez grossiers de la physique expérimentale ne serait pas un progrès, mais un recul. M. Pirmez s'en serait aperçu s'il s'était initié aux problèmes qu'il a essayé de résoudre en lisant un bon manuel de dynamique rationnelle, par exemple, le *Traité de Delaunay*, ou le *Cours de Duhamel*. Il aurait vu aussi les inextricables difficultés où il se lançait et peut-être se serait-il convaincu de l'irréductibilité quasi-certaine des grandes lois que nous venons de rappeler.

Oserions-nous dire toute notre pensée en terminant cette analyse? Le vrai titre du livre, dégagé de sa partie critique, aurait dû être : *Réveries scientifiques*. Les spéculations de M. Pirmez sont en effet des rêveries; mais ce sont les rêveries éloquentes, imagées, d'un véritable amant de la science, qui l'aime pour elle-même et aussi pour les clartés qu'elle projette sur les vérités métaphysiques qui lui sont chères. A ce point de vue, les pages émues où il commente le mot célèbre de S. Paul : *In ipso vivimus, move-mur et sumus*, sont vraiment très belles et qui sait, peut-être très vraies. Car il faut le répéter en terminant, nous ne prétendons pas que la thèse de M. Pirmez soit fausse, nous disons seulement qu'elle n'est pas prouvée et qu'elle ne peut pas l'être par la voie qu'il a suivie ¹.

P. MANSION.

¹ Nous apprenons à l'instant qu'un auteur anglais vient aussi de tenter une explication de l'inertie. Voici, en effet, ce que nous lisons dans le n° 517 de l'*Academy*, p. 235, col. 2 (1^{er} avril 1882) : The British Quarterly Review for April contains an article by Mr. Henry Larkin, entitled « Astronomical Explanations of the Force of Inertia » being an attempt to explain and develop Newton's remarkable postulate respecting the « permanence » of all bodies in their given states until « compelled by force » to change.

L'Astronomie. *Revue mensuelle d'Astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, publiée par CAMILLE FLAMMARION, avec le concours des principaux astronomes français et étrangers.* Paris, Gauthier-Villars, 1882¹.

M. Camille Flammarion vient de créer, à la librairie Gauthier-Villars, une revue mensuelle d'astronomie et de physique du globe, destinée à tenir tous les amis de la science au courant des découvertes et des progrès réalisés dans la connaissance de l'Univers. M. Flammarion est aidé dans cette entreprise par bon nombre d'astronomes français et étrangers.

Voici le sommaire du premier numéro (mars 1882). Programme. L'observatoire de Paris (deux figures représentant l'observatoire en 1672 et 1883). Les comètes (une figure : marche de la dernière grande comète dans l'espace). Paysages lunaires (une figure). Académie des Sciences de Paris (communications relatives à l'astronomie et à la physique générale). Nouvelles de la science, variétés. — Le ciel en mars 1882.

Nous souhaitons bon succès au nouveau recueil de M. Flammarion. Le laborieux astronome parisien a toutes les qualités pour faire réussir une revue d'astronomie à la fois scientifique et populaire, pourvu qu'il évite d'introduire, dans une mesure trop large, les spéculations plus ou moins fantaisistes de quelques-uns de ses premiers ouvrages. Au près du public sérieux, M. Flammarion est surtout l'auteur d'un beau livre sur les étoiles doubles. Nous ne doutons pas qu'il ne veuille maintenir, dans son journal, la réputation que cet ouvrage lui a acquise et que le nouveau recueil ne soit toujours absolument correct au point de vue de la science positive.

P. M.

¹ Prix de l'abonnement : 12 francs pour Paris, 13 francs pour les départements, 14 francs pour l'étranger. Chaque livraison mensuelle aura 40 pages. Le premier numéro est envoyé comme spécimen à toute personne qui en fera la demande à l'éditeur, quai des Grands Augustins, 56, à Paris.

ACTES OFFICIELS.

PENSIONS.

LÉOPOLD II, roi des Belges,

A tous présents et à venir, Salut.

Vu notre arrêté du 23 novembre 1878, qui fixe le taux pour lequel la part de minerval peut entrer en ligne de compte dans la moyenne du traitement servant à déterminer le chiffre des pensions à accorder aux préfets des études et aux professeurs des athénées royaux ou à leurs veuves et orphelins ;

Considérant qu'il y a lieu de fixer le taux moyen du minerval par période triennale ;

Sur le rapport et les propositions de notre ministre de l'instruction publique, Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Le taux moyen pour lequel le minerval attribue aux préfets des études et aux professeurs des athénées royaux sera porté en compte pour les années 1882-1884, dans la liquidation des pensions, est fixé comme suit :

Pour l'athénée royal d'Anvers, à la somme de treize cent trente francs (fr. 1330) ;

Pour l'athénée royal d'Arlon, à la somme de sept cent trente-quatre francs (fr. 734) ;

Pour l'athénée royal de Bruges, à la somme de huit cent quatre-vingt et un francs (fr. 881) ;

Pour l'athénée royal de Bruxelles, à la somme de deux mille cent treize francs (fr. 2113) ;

Pour l'athénée royal de Gand, à la somme de douze cent trente-huit francs (fr. 1238) ;

Pour l'athénée royal de Hasselt, à la somme de sept cent soixante et un francs (fr. 761) ;

Pour l'athénée royal de Liège, à la somme de treize cent soixante-douze francs (fr. 1372) ;

Pour l'athénée royal de Mons, à la somme de mille treize francs (fr. 1013) ;

Pour l'athénée royal de Namur, à la somme de neuf cent soixante et un francs (fr. 961) ;

Pour l'athénée royal de Tournai, à la somme de sept cent quarante-cinq francs (fr. 745).

Art. 2. Notre Ministre de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté. (17 Janvier 1882).

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

ATHÉNÆES ROYAUX, — PERSONNEL ENSEIGNANT. — PROMOTION.

Par arrêté ministériel, en date du 31 décembre 1881, les maîtres de dessin dans les athénées royaux, dont les noms suivent et qui sont porteurs du diplôme de capacité institué par l'article 1^{er} de l'arrêté royal du 10 juillet 1878, prendront le titre de professeur de dessin, savoir :

MM. Payen (Camille Henri Ernest), de l'athénée royal de Bruxelles ;
 Dauge Frans), de l'athénée royal de Bruxelles ;
 Geraets (Joseph Edmond Michel), de l'athénée royal de Hasselt ;
 Bourger (Alphonse), de l'athénée royal d'Arlon ;
 Rosar (Henri Joseph), de l'athénée royal de Namur.

Par arrêté royal du 28 mars 1882, M. Auguste Wagener, professeur ordinaire à l'université de Gand, a été déclaré émérite.

Le 20 mars 1882, M. A. Wagener a été élu par l'arrondissement de Gand, membre de la Chambre des Représentants.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. S. Guyard, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 20 février : Charles Graux. — **Dozy**, Essai sur l'histoire de l'islamisme, trad. par Chauvin (Hartwig Derenbourg). — **Lazarewicz**, Flores homerici (Alfred Croiset). — **Kœrting**, Pensées et remarques sur l'étude des langues vivantes dans les universités allemandes (Bernhard Mangold). — Du 27 : Chartes de Terre-Sainte, p. p. **Fr. Delaborde** (A. M.) — **Gaufrès**, Claude Baduel et la réforme des études au xvi^e siècle (T. DE L.). — Du 6 Mars : **Bartholomæ**, Les Gathas (James Darmesteter). — **Brunner**, Les documents de droit romain et de droit germanique (M. F.) —

Prost, Corneille Agrippa, sa vie et ses œuvres (Emile Picot. — **Wagner**, Recherches sur Lessing (A. C.). — Du 13 : **Jordan**, Quelques faits de l'ancien latin (Louis Havet). — **Elze**, Lord Byron (T. DE L.). — **Variétés** : Un manuscrit byzantin de Moscou. — Du 20 : Cicero pro Archia, p. p. **P. Thomas** (E. T.). — **Masson**, Le marquis de Grignan (T. DE L.). — Du 27 : Charles Thurot (H. Weil). — **Dumont** et **Chaplain**, Les céramiques de la Grèce propre, vases peints (Max. Collignon). — **De Beaucourt**, Histoire de Charles VII, l. (Antoine Thomas). — Thèses de M. J. Martha. — Du 3 Avril : Cicéron, seconde Philippique, p. p. **Gantrelle** (E. T.). — Du 10 : Le texte du Nouveau-Testament, p. p. **Westcott** et **Hort** (A. Sabatier. — Plutarque, Vie de Cicéron, p. p. **Graux** (Henri Weil). — **Gebhardt**, L'approvisionnement à Rome et à Constantinople (Camille Jullian). — **Variétés** : Deux lettres de Ramus à Tremellius. — Du 17 : **Bouché-Leclercq**, Histoire de la divination dans l'antiquité, II et III (P. Decharme). — **Wagnon**, La frise de Pergame et le groupe de Laocoon. — Cicéron, Choix de lettres, p. p. **Cucheval** (E. Thomas).

Société belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire de la société; 6^e année. 1882. N° 1. Janvier-Février.

Sommaire : A. Bamps. Compte-rendu de la quatrième session du Congrès international des Américanistes. — Capitaine Verstraete. Géologie de la Nouvelle-Zélande. — Géographie commerciale. — E. Suttor. Chronique géographique. — Régions polaires. — Europe. — Asie. — Afrique. — Amérique. — Nécrologie : Le colonel d'état-major E. Adan. — Merzbach et Falk. Bibliographie géographique, — Dr Janssens. Bulletin annuel de statistique démographique.

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. O. Riemann et Em. Chatelain. Année et tome VI. 1^{re} livraison. 31 Janvier 1882.

Sommaire : Études sur Démosthène : II. De l'authenticité du premier discours contre Aristogiton, par Henri Weil, p. 1. — Quintilien VIII, 3, 26, par L. Havet, p. 21. — De futuro juncto cum particula condicionali apud Homerum, par H. van Herwerden, p. 22. — Le carmen paschale et l'opus paschale de Sedulius, par Gaston Boissier, p. 28. — Notice et variantes d'un manuscrit de Strashourg contenant les Éléments harmoniques d'Aristoxène, par Ch. Em. Ruelle, p. 37. — Paulin de Nole, Carm. 17, vs. 293, par E. Chatelrin, p. 51. — Observations critiques sur les Ménippées de Varron, par L. Havet, p. 52 : I. Les sous-titres des Ménippées; II. Les Euménides; III. Testamentum; IV. Sesqueulixes; V. τὰρὰ Μενίππου. — Notes de grammaire; 11. Le passif impersonnel du grec; 12. Le génitif objectif des pronoms personnels en grec; 13. λέγω, δείκνυμι, etc. ὥς, par O. Riemann, p. 72. — Scolies inédites de Juvénal tirées d'un manuscrit de Nice, par C. Beldame, p. 76. — Cicéron, de Officiis, 3, 3, 15, par L. Havet, p. 103. — Charles Graux, par E. Chatelain, p. 104.

Le Muséon, Revue internationale, publiée par la Société des Lettres et des Sciences. Tome I. N° 2.

Sommaire. Fr. Spiegel. Le vocabulaire aryaque. — J. Van den Heuvel. Le jury anglais aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. — V. Brants. Les opérations de banque dans la Grèce antique. — W. Geiger. Le Mythe de Tishtrya. Tishtrya et ses compagnons. — F. Lasinio. Notice sur la publication des manuscrits orientaux d'Italie. — E. Beauvois. La vendetta au Nouveau-Monde, d'après les textes scandinaves (^{xii}^e siècle). — P. Willems. Les pouvoirs du Sénat romain en matière de religion. — H. de Charencey. Le système de numération des langues Maya-Quiché. — L. de Monge. La métaphysique de J. J. Rousseau. — C. de Harlez. Cyrus était-il roi de Perse ou de Susiane? — K. Piehl. Les plus anciens tombeaux de l'Égypte. — F. Robiou. Revue égyptologique. — E. de Dillon. Trois traités d'Avicenne sur l'âme d'après M. Van Mehren. — F. Collard. Bibliographie philologique. — Varia. Mission du capitaine Delaporte au Cambodge. — Correspondances.

Louvain, Ch. Peeters, éditeur. — Paris, E. Leroux, éditeur-libr.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Georg Kaibel und Carl Robert. — Siebzehnter Band. Erstes Heft. Berlin, 1882.

Inhalt : E. Fabricius, der Baukontrakt aus Delos CiG. 2266. — C. Galland, über die interpolationen in dem sogenannten Arcadius. — W. Dittenberger, zur griechischen Nominalflexion. — Th. Mommsen, die untergegangenen Ortschaften im eigentlichen Latium. — G. Hinrichs, die homerische Chryseisepisode. — E. Petersen, der Streit der Götter um Athen. — C. Robert, die angebliche Pyrrhos-Büste der Uffizien und die ikonographischen Publicationen des sechszehnten Jahrhunderts. — Fr. Blass, neue Papyrusfragmente im Aegyptischen Museum zu Berlin.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl.

1881. *Fünftes Heft*. Erste Abtheilung. Abhandlungen. Textkritisches zu Ovid's Schriften. Von J. Rappold in Villach. — Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Thukydides erklärt von Classen I. Bd. 1. Buch. 3. Aufl. Berlin, 1879. CX und 270 SS. Angez. von Dr. W. Jerusalem in Nikolsburg. — Thucydidis de bello Peloponesiae libri octo ed. Poppo. Editio albica quam auxit et emendavit J. M. Stahl. Leipzig, Teubner, 1880. lib. VI. 219 SS. Angez. von Dr. W. Jerusalem in Nikolsburg. — Hugonis Ambianensis sive Ribomontensis opuscula. Herausgegeben von Dr. Johann Huemer. Wien, bei Alfred Hölder, 1880. gr. in-8°. XIX und 40 SS. Angez. von Joh. Wrobel in Czernowitz. — Geschichte der deutschen Literatur von Dr. Wilhelm Scherer, o. ö. Prof. der deutschen Literaturgeschichte an der Universität Berlin. Berlin, Weidmann'sche Buchhandlung, 1-4 Heft. 1880-1881. Aug. von J. Seemüller in Hernals. — Abriss der philosophischen Grundwissenschaften von Dr. Gustav Glogau, Privatdocent der Philosophie an der Univ. Zürich. Erster Theil : Die Form und die Bewegungsgesetze

des Geistes. Breslau, Verlag von Wilhelm Koebner, 1880. XXII und 397 SS. 8°. Angez. von Alexius Meinong in Wien. — Geographische Charakterbilder. Wien, Hölzel, 1881. Fol. Lieferung 1. Angez. von Dr. Ferd. Grassauer in Wien.

Zwölftes Heft. Erste Abtheilung. Abhandlung. Kirchhoffs Schulgeographie und die Vertheilung des geographischen Lehrstoffes. Von J. Ptaschnik in Wien. — Zur pseudo quintilianischen Declamatio III^b. Von Isidor Hilberg in Prag. — Zweite Abtheilung. Litherarische Anzeigen. Eine neue handschrift der Orphischen Argonautika. Von Friedrich Schubert. Wien, 1881. In Commission bei Carl Gerold's Sohn. Buchhändler der kais. Akademie der Wissenschaften. Aus dem Jahrgange 1881 der Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der kais. Akademie der Wissenschaften (XCVIII Bd. II. Heft. S. 449) besonders abgedruckt. Angez. von August Scheindler in Wien. — Nonni Panopolitani Paraphrasis S. Evangelii Ioannei. Edidit Augustinus Scheindler. Accedit S. Evangelii textus et index verborum. Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCLXXXI. pp. XL. 331 SS. Angez. von Dr. Gottfried Kinkel in Zürich. — Cicero's erste und zweite philippische Rede, erklärt von Karl Halm. Sechste verbesserte Auflage, Berlin, 1881. Weidmannsche Buchhandlung (im April). 124 SS. Angez. von Ig. Prammer in Wien. — Die Goten in Taurien. Von Wilhelm Tomaschek. Wien, 1881, A. Hölder. 8°, 75 SS. Ang. v. F. Müller in Wien.

1882. *Erstes Heft.* Erste Abtheilung. Abhandlungen. Zur Caesura κατὰ τριτον τροχαλον im Lateinischen. Von Jakob Walser in Wien. — Zweite Abtheilung. Literarische anzeigen. T. Macci Plauti Comoediae. Recensuit... Fridericus Ritscheliuss, sociis operae adsumptis Gustavo Loewe, Georgio Goetz, Friderico Schoell. Tomi I, fasciculus IV. Asinaria recensuerunt Georgius Goetz et Gustavus Loewe. Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri, 1881. gr. in-8°, XXVIII u. 110 SS. Angez. von Heinrich Schenkl in Wien. — Titi Livi ab urbe condita liber XXVI. Für den Schulgebrauch erklärt von Dr. F. Friedersdorff, Director des Gymnasiums zu Allenstein. Leipzig, 1880. Druck und Verlag von B. G. Teubner, 116 SS. Angez. von A. Zingerle in Innsbruck. — Cornelius Tacitus erklärt von Karl Nipperdey. Zweiter Band. Ab excessu divi Augusti XI—XVI. Mit der Rede des Claudius über das jus honorum der Gallier. Vierte verb. Aufl., bearbeitet von Georg Andresen, Oberlehrer am Ascanischen Gymnasium zu Berlin. Berlin, im April 1880. Weidmann'sche Buchhandl. 308 SS. Angez. von Ig. Prammer in Wien. — Faust von Goethe. Mit Einleitung und fortlaufender Erklärung herausgegeben von K. J. Schröer. Heilbronn, 1881. Verlag von Gebr. Henninger. LXXXVIII und 303 SS. 8°. Angez. von R. M. Werner in Salzburg. — Messire Thibaut. Li roman de la Poire, erotisch-allegorisches Gedicht aus dem XIII. Jahrhundert nach den Handschriften der Bibl. Nat. zu Paris zum ersten Male herausgegeben von Friedrich Stehlich, Dr. phil. Halle, 1881. Max Niemeyer. 8°. 136 SS. Angez. von A. Mussafia.

Zweites Heft. Erste Abtheilung. Abhandlungen. Zur Methodik des deutschen Unterrichtes in der ersten Classe. Von A. Baran in Krems. — Zweite

Abtheilung. Literarische Anzeigen. Babrii fabulae recensuit Michael Gtitlbauer. Vindobonae, sumptibus et typis Caroli Gerold filii, MDCCCLXXXII. Angez. von Pius Knöll in Wien. — P. Ovidius Naso. Recensuit Otto Kron. Tomus II. Metamorphoseon libri XV. Berolini, apud Weidmannos, 1880. XII und 382 SS. — M. Tullii Ciceronis in M. Antonium oratio Philippica secunda. Texte latin publié avec une introduction historique, des notes en français, un appendice critique et des gravures d'après l'antique, par Joseph Gantrelle, professeur émérite à l'université de Gand. Paris, 1881. librairie Hachette et C^{ie}. 105 SS. in-12. Angez. von Ig. Prammer in Wien. — Patricische und plebeische Curien. Ein Beitrag zum römischen Staatsrechte von Emanuel Hoffmann. Wien, 1879. Verlag von Carl Konegen. 80 SS. Angez. von Jul. Jung in Prag.

Philologus. Zeitschrift für das klassische Alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch. B. XLI. — 1881. — Göttingen.

Erstes Heft. I. Abhandlungen. Zu Hesiodos. Von R. Peppmüller. — Die schreibung der Aristophanesscholien im cod. Venetus 474. Von K. Zacher. (Dabei eine tafel). — Cic. de imp. Pomp. 9, 24. Von Ernst von Leutsch. — Herodotisches. Von Frans Rühl. (Dabei zwei tafeln). — Diodors quellen im XI buche. (Fortsetzung). Von F. G. Unger. — Zu Tacit. Hist. I, 8, 6. Von Ernst von Leutsch. — II. Jahresberichte. Dio Cassius. (Fortsetzung). Von H. Haupt. — Zu Tacit. Hist. I, 4. Von Ernst von Leutsch. — III. Miscellen. Zur erklärang und kritik der schriftsteller: 1. Zu Aeschines. Von F. G. Unger. 2. Zu des Porphyrios Vita Plotini. Von H. F. Müller. 3. Horatius συμπότης. Scr. A. Lowinski. 4. Eine muthmassung über den wahren grund von Ovids relegation. Von G. Schömann. 5. Zu Cato de moribus. Von C. Hartung. 6. Interpolationen zu Cicero's anklagerede gegen Verres b. IV. Von C. Jacoby. 7. Cic. de Orat. I, 86. Von Fr. Th. Adler. 8. Zu Cic. de opt. gen. oratorum. Von C. Hammer. 9. Libellus de Constantino. Von A. Eussner.

Zweites Heft. I. Abhandlungen. βασιλεύς. Ein etymologischer versuch und beitrug zu Homer. Von Ferd. Weck. — Ueber den scenenwechsel in den Eumeniden des Aeschylos, über die stiftungsrede der Athene ebend. 681-710 und über den scenenwechsel in den Choephoren. Von B. Todt. — Tacit. Hist. I, 6. Von Ernst von Leutsch. — Ueber den Prometheus des Aeschylos. Von Alex. Kolisch. — Eurip. Phoeniss. 10. Von E. von Leutsch. — Ueber die abfassungszeit der dem Xenophon zugeschriebenen Πάροι Von L. Holzapfel. — Zu Euripides Phoenissen. Von Ernst von Leutsch. — Ueber die reihenfolge der excerpte Konstantins. Von H. Wäschke. — Zu Catullus. Von E. von Leutsch. — Zur erklärang von Platons Lysis. Von Theodor Becker. — Eurip. Phoeniss. 49. Von Ernst von Leutsch. — II. Jahresberichte. Strabon. (Fortsetzung). Von A. Vogel. (Schluss folgt), — Gellius N. Att. I, 11, 6. Von Ed. Wolfflin. — III. Miscellen. Mittheilungen aus handschriften: 10. Die Pariser handschriften des Nonnus abbas und Eudocia. Von Paul Pulch. — B. Zur erklärang und kritik der schrift-

steller : 11. Bion. Id. I, 8, 12, 35, 61. Von C. Hartung. 12. Bion. Id. I, 75 folg. Von demselben. 13. Bion. Id. I, 89 folg. Von demselben. 14. Mosch. Id. I, 10 folg. Von demselben. 15. Mosch. Id. III. 110 folg. Von demselben. 16. Mosch. Id. IV, 18 folg. Von demselben. 17. Zu Ptolemaios. Von G. F. Unger. 18. Zu Platons Euthyphron p. 9 C. Von H. von Kleist. 19. Zum ersten Buch Martials. Von W. Gilbert. 20. Zu Livius Von G. F. Unger. 21. Zu Tacitus Germania und Agricola. Von A. Weidner. — C. Zur alten geschichte : 22. Die sitze der Lusitanier. Von G. F. Unger.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen.

18 Februar. C. Hartung, Der Protagonist in Sophokles Antigone (Fr. Schubert). — J. Schwabe, Die Proklamation des Königs in Sophokles Oedipus rex (Metzger). — A. Westermayer, Platons Protagoras (G. Schimmelpfeng). — J. Flagg, The Hellenic Orations of Demosthenes (M. L. D'Ooge). — G. Graber, Quaestiones Ovidianae (A. Zingerle). — P. Stamm, Adnotationes grammaticae et criticae ad M. Tullii de divinatione libros (A. Strelitz). — Fligier, Die Urzsit aus Hellas und Rom (C. Pauli). — G. F. Unger, Die röm. Stadtaera (W. Soltau). — E. Herzog, Über die Glaubwürdigkeit der aus der röm. Republik bis zum Jahre 387 d. St. überlieferten Gesetze (W. Soltau). — Fr. Knoke, Über hic und nunc in der oratio obliqua (M. Heynacher). — Obermaier, Die coniugatio periphrastica activa und der irrealis im Lateinischen (Fr. Holzweissig). — Lamyros-Holtz, Die Bibliotheken der Klöster des Athos (O. Lehmann).

25 Februar. B. Huebner, De temporum qua Aeschylus utitur praesentis praecipue et aoristi varietate (G. A. Saalfeld). — J. Sörgel, Demosthenische Studien (W. Fox). — O. Harnecker, Catulis carm. LXVIII (K. Rossberg). — J. Hanusz, Cicero (J. L. Kossowicz). — Ed. Fischer, Das achte Buch vom gallischen Kriege und das bellum Alexandrinum (Fleischer). — C. Zangemeister, Pauli Orosii historiae (C. W.). — J. Holle, Megara im mythischen Zeitalter (Hahn). — F. Schaper, Hauptregeln der lat. Syntax (G. Hammer). — Hennings, Lat. Elementarbuch für Sexta und Quinta (Cyranka). — C. Venediger, Lat. Exercitien (W. Vollbrecht).

4 März. K. W. Krüger, Herodot (Lorenz). — G. Schömann, De Zenobii commentario Rhemati Apolloniani (A. Hilgard). — K. F. Schulze, Catullforschungen (O. Harnecker). — H. Kern, Zum Gebrauch des Ablativ bei Vergil (O. Güthling). — Th. Vogel, De dialogi qui Taciti nomine fertur sermone iudicium (A. Eussner). — Cucheval, Histoire de l'éloquence latine (R. Volkmann). — A. Meingast, Über das Wesen des griech. Accentes (G. A. Saalfeld). — J. Wex, die Metra der alten Griechen und Römer in Massen des deutschen Reiches übersichtlich dargestellt u. Fr. Villicus, Geschichtliche Skizze der Rechenkunst (E. Menge). — B. Dombart, Anhang zu den lat. Übungstoffen für Secunda (Rehm).

11 März. M. Seibel, Die Klage um Hektor im letzten Buche der Ilias (R. Volkmann). — H. Stopler, Zur Erklärung des Homer und Horaz (C.

Venediger). — U. Kehr, De poetarum qui sunt in anthologia Palatina studiis Theocriteis (F. Schubert). — Schüssler, Praepositionen bei Cicero (Adler). — A. v. Göler, Cäsars gallischer Krieg (W. Foerster). — E. H. Bunbury, History of ancient geography (R. Hansen). — F. Heerdegen, Untersuchungen zur lat. Semasiologie (G. A. Saalfeld). — G. Brandis, De aspiratione Latina (K. E. Georges).

18 März. Hasper, Die Feinheit der Ökonomie und der Charakterzeichnung in den einzelnen Dramen des Sophokles (R. Thiele). — Fritzsche-Hiller, Theokrits Gedichte (C. Hartung). — Vayhinger, Gebrauch der Tempora und Modi bei Herodot und V. Hoffmann, De particularum nonnullarum apud Herodotum usu (F. Lorenz). — H. Schneider, Xenophons Kyropaedie (Ad. Nicolai). — J. Vahlen, Observationes quaedam sermonis Lucretiani (A. Kannengiesser). — K. Kraut, Über das vulgäre Element in der Sprache des Sallustius (J. H. Schmalz). — Fr. Guil. Holtze, De recta eorum, quae ad syntaxin Livii pertinent, disertiendorum et ordinandorum ratione (A. Frigell). — Pfannschmidt, Übersetzung der Geschichtswerke des Tacitus und A. Bacmeister, Übersetzung der Germania (Ed. Wolff). — Schmidt, Der lat. Unterricht in Sexta (W. Fries).

25 März. C. G. Cobet, Xenophontis historia graeca (H. Zurborg). — H. Lentz, Ler Epitaphios pseudepigraphus des Demosthenes (R. Volkmann). — K. Endemann, Beiträge zur Kritik des Ephorus (L. Holzapfel). — M. Büdinger, Apollinaris Sidonius als Politiker (R. Bitschowsky). — M. Klussmann, Curarum Tertullianearum part. I et II (R. Rönisch). — B. Schwenn, Über griech. und römischen Epikureismus (R. Volkmann). — J. M. Stahl, De sociorum Atheniensium iudiciis (Rob. Schmidt). — E. Wezel, De opificio opificibusque apud veteres Romanos (G. A. Saalfeld). — G. Dzialas, Griechisches Übungsbuch (Wegehaupt). — H. Menge, Repetitorium der lat. Syntax und Stilistik (G. Landgraf). — C. Torms, Repertorium ad litteraturam Daciae archaeologicam epigraphicam.

1 April. M. Marcou, Démosthène (W. Fox). — F. O. v. Nordenflycht, Übersetzung der Satiren des Horaz (Gumpert). — Walther Gebhardi, Vergils Aeneide (P. Kohlmann). — H. Bouvier, Beitrag zur vergleichenden Erklärung der Schildepisoden in Homers Ilias und Vergils Aeneis (O. Güthling). — Emile Boirac, Cicéron de legibus (Holstein). — V. O. Slavik, Caesaris commentarii de bello Gallico. — H. J. Müller, Livius (Ed. Krah). — E. Th. Gravenhorst, Entwicklungsphasen des religiösen Lebens im hellenischen Altertum (Robert Schmidt). — O. Josuweit, Syntax der lateinischen Sprache (Ed. Krah). — G. A. Saalfeld, Italograeca (r). — H. Jacob, Materialien zur Einübung der lat. und franz. Formen- und Kasuslehre (G. A. Saalfeld).

8 April. H. Bonitz, Über den Ursprung der homerischen Gedichte (Ed. Kammer). — E. A. Beck, The Heracleidae of Euripides (N. Wecklein. — A. Hilgard, De artis grammaticae ab Dionysio Thrace compositae interpretationibus veteribus in singulos commentarios distribuendis (P. Ege-nolff). — K. Schaper, Quaestionum Vergilianarum liber primus: De Eclogis (E. Glaser). — Perino, De fontibus vitarum Hadriani et Septimii Severi

imperatorum ab Ael. Spartiano conscriptarum (J. V. Sarrazin). — E. Vintard and T. G. Dickson, A Handbook to Modern Greek, Daniel Sanders, Neugriech. Gramatik nebst Sprachproben; Aug. Boltz, Die hellenische oder neugriech. Sprache (G. Stier).

Philologische Wochenschrift, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder.

2 Jahrgang. 11 Februar 1882.

Martinus Erdmann, De Pseudolysiae epitaphii codicibus. — Pseudolysiae oratio funebris (E. Albrecht). — **De Plauti substantivis** scripsit Hermannus Rassow (C. Rothe). — **Torma Károly**, A Limes Dacicus felső része (A.). — **Franz Salamon**, Über den Verfall des Römertums in Pannonien und besonders in der Umgebung von Aquincum. — **Otto Josupeit**, Syntax der lateinischen Sprache dargestellt als Lehre von den Satztheilen und dem Satze für Realschulen und die mittleren Klassen der Gymnasien (A. Prümers). — **Clerici**, Von der Chronik des Bruders Salimbene von Parma (Fortsetzung und Schluss). — 18 Februar. **Orochomenos**, Bericht über meine Ausgrabungen im boeotischen Orchomenos von Dr. Heinrich Schliemann (Christian Belger). — **Heinrich Schenkl**, Plautinische Studien (Max Niemeyer). — **L. Constans**, De Sermone Sallustiano (A. Eussner). — **Id.**, Salluste. Nouvelle édition avec notes (A. Eussner). — **Schnee**, Griechischer Lernstoff für Quarta (Paul Weissenfels). — 25 Febr. **Friedrich Schubert**, Eine neue Handschrift der Orphischen Argonautika (E. Abel). — **E. Buchholz**, Die Homerischen Realien (Otto Braumüller). — **Gustavus Oehmichen**, disputatio de compositione episodiorum tragoediae Graecae externa (Christian Muff). — **Cornelli Taciti** dialogus de oratoribus. Recognovit Aemilius Baehrens (Georg Andresen). — 4 März. **Hans Droysen**, Athen und der Westen vor der sicilischen Expedition (G. J. Schneider). — **Paulus Wetzels**, De conjunctivi et optativi apud Graecos usu capita selecta (C. Thiemann). — **Joannes Windel**, De oratione, quae est inter Demosthenicas septima et inscribitur: *Περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνηκῶν* (C. S.). — **Hedde J. J. Maafsen**, De littera v Graecorum paragogica quaestiones epigraphicae (Heller). — **Michael Bréal**, Épigraphie Italique (s). — **Johann Kivcala**, Neue Beiträge zur Erklärung der Aeneis nebst mehreren Excursen u. Abhandlungen (I Artikel) (E. Albrecht). — 11 März. **Henri Belle**, Trois années en Grèce (Chr. Belger). — **A. Viertel**, Die Wiederauffindung von Ciceros Briefen durch Petrarca. — **G. Voigt**, Über die handschriftliche Überlieferung von Ciceros Briefen (K. Lehmann). — **Johann Kivcala**, Neue Beiträge zur Erklärung der Aeneis nebst mehreren Excursen und Abhandlungen (Schluss) (E. Albrecht). — **Karl Friedrich von Nägelsbachs** Lateinische Stilistik für Deutsche. 7 Aufl. von Iwan Müller (J. A. Schmalz). — 18 März. **E. L. Hicks**, a manual of Greek historical inscriptions (H. Röhl). — **P. Gissler Egerer**, Die homerische Gastfreundschaft (Heinrich Löwner). — **Rob. v. Braitenberg**, Die historischen Anspielungen in den Tragoedien des Sophokles (Heinrich Löwner). — **Tragoedie Sofokleovy**, Ku potřebě školní poznámkami opatřil Dr. J. Král

(K. Neudorff). — **Kohm Josef**, Zeus und sein Verhältnis zu den Moirai nach Sophokles (Heinrich Löwner). — **Müller, Robert**, Die geographische Tafel nach den Angaben Herodots mit Berücksichtigung seiner Vorgänger (Heinrich Löwner). — **Ephemeris epigraphica**, corporis inscriptionum Latinarum supplementum, edita iussu instituti archaeologici Romani (F. Haug). — 25. März. **G. Gilbert**, Handbuch der griechischen Staatsaltertümer. — **Hermann Köchly**, Akademische Vorträge und Reden herausgegeben von Karl Bartsch (—e). — **Heribert Bouvier**, Beitrag zur vergleichenden Erklärung der Schildepisoden in Homers Ilias u. Vergils Aeneis (Heinrich Löwner). — **A. Th. Christ**, Über die Art und Tendenz der Juvenalischen Personenkritik (Heinrich Löwner). — **H. Merguet**, Lexikon zu den Reden des Cicero mit Angabe sämtlicher Stellen (W. Hirschfelder). — **C. Taciti**, Annalium libri XVI ed. Dupuy (Georg Andresen). — **Joannes Jülg**, Vita L. Aeli Seiani Tiberio imperante praefecti pretorio (Georg Andresen). — **Bastian Dahl**, Die lateinische Partikel VT (W. Hirschfelder). — 1. April. **Otto Hirt**, Commentationum Lysiacarum capita duo (E. Albrecht). — **Karel Woksch**, Der römische Lustgarten (Heinr. Löwner). — 8. April. **Italograeca**. Kulturgeschichtliche Studien auf sprachwissenschaftlicher Grundlage, gewonnen von Dr. G. A. Saalfeld (O. Gruppe). — **J. Pochop**, Über die poetische Diction des Hesiod (Heinr. Löwner). — **Josef Wagner**, Zu Platons Ideenlehre (Heinr. Löwner). — **Joh. Schmidt**, Die psychologischen Lehren des Aristoteles in seinen kleinen naturwissenschaftlichen Schriften (Heinr. Löwner). — **V. Ot. Slavik**, C. Iulii Caesaris commentarii de bello Gallico. — **R. Lallier**, C. Sallusti Crispi de conjuratione Catilinae, de bello Jugurthino (A. Eussner). — **C. H. Krauss**, Des C. Cornelius Tacitus Dialog über die Redner (Georg Andresen). — **Otto Eichert**, Vollständiges Wörterbuch zur Philippischen Geschichte des Justinus — Festgabe zur **Wilhelm Crecelius** zur Feier der fünfundsiebenzigjährigen Lehrthätigkeit in Elberfeld. — 15. April. **A. Conze**, **C. Humann**, **R. Bohn**, Die Ergebnisse der Ausgrabungen zu Pergamon 1880-1881 (Christian Belger). — **J. L. Heiberg**, Archimedis Opera omnia cum commentariis Eutocii (Max C. P. Schmidt). — **Philippus Pauer**, De rerum ab Agricola in Britannia gestarum narratione Tacitea (Georg Andresen). — **Wl. Resl**, Utrum dialogus, qui inscribitur de oratoribus, Tacito adscribi possit necne, quaeritur (Heinr. Löwner). — **William F. Allen**, introduction to Latin Composition, revised and enlarged with introductory exercises on elementary constructions. — **Philipp Thielmann**; Das Verbum dare im Lateinischen als Repräsentant der innaeuropäischen Wurzel dha (J. H. Schmalz). — **Ludwig Sshwabe**, Pergamon und seine Kunst (T).

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT,
LETTRES ET SCIENCES.L'ORIGINE MATERNELLE ET LA NAISSANCE DE MARGUERITE DE PARME,
RÉGENTE DES PAYS-BAS.

La question de l'origine maternelle et de la naissance de Marguerite de Parme semblait vidée depuis les intéressants travaux de MM. Serrure et Van der Meersch en 1836 et 1842¹, confirmés par les curieuses découvertes de documents officiels faites par notre savant archiviste général M. Gachard². Telle était du moins l'opinion d'un homme compétent, M. de Reumont, historien italien, qui a publié en 1880 une biographie de Marguerite de Parme³. Dans cette étude, M. de Reumont accepte les opinions émises par nos écrivains belges et les considère comme bien prouvées et désormais indiscutables. Aussi, n'est-ce pas sans étonnement que, peu après la publication de l'ouvrage de M. de Reumont, on vit un savant anglais qui explore les archives de Venise, M. Rawdon Brown⁴, énoncer sur ce sujet

¹ C. P. Serrure, *Sur la naissance de Marguerite de Parme* (Messager des Sciences et des Arts, tome IV.) Vander Meersch, *Recherches historiques sur l'origine maternelle de Marguerite de Parme* (Mémoire du Magistrat d'Audenarde).

² Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, préfaces des tomes I et III.

³ *Archivio Storico Italiano*, 1880, tome VI, dispensa IV^a (Margherita di Parma, par A. de Reumont).

⁴ Rawdon Brown, *Margaret of Austria, duchess of Parma, date of her birth on Venetian authority*. Venice, Marco Visentini, 1880.

une opinion toute nouvelle, en complet désaccord avec la tradition, les récits des anciens historiens, les documents officiels tirés des archives d'Audenarde, de Simancas, de Bruxelles, de Vienne et de Naples. D'après lui, Marguerite serait née en Espagne d'une mère italienne, tandis que tradition, anciens historiens et documents officiels s'accordent à la faire naître dans les Pays-Bas, d'une mère flamande.

Il existait à Audenarde une tradition, confirmée par une chronique manuscrite composée d'anciens documents recueillis en 1636, et racontant que « Jeanne Vander Gheenst accoucha en 1522, au Spey, à Pamele (faubourg d'Audenarde), de la fille bâtarde de Charles-Quint, laquelle fut baptisée dans l'église paroissiale ¹. » Une autre tradition la fait naître à Audenarde même, dans une impasse connue sous le nom de *Zakken* ². Enfin une troisième version lui donne pour lieu de naissance Schoorisse ou Escornaix, village situé à 9 kilomètres sud-est d'Audenarde ³. Quoi qu'il en soit, nous pouvons déjà constater qu'une tradition populaire, qui ne peut pas être considérée comme tout à fait sans valeur historique, assigne pour patrie à Marguerite de Parme Audenarde ou ses environs.

En cela, la tradition est d'accord avec l'un des historiens des guerres de religion en Belgique, le jésuite italien Strada ⁴.

¹ Int jaer XV^e XXII ghelach Jannekin vande bastaerde dochter van Carolus de vijfste t' Audenarde, binnen Pamele op het Spey, ende wiert daer Christen ghemaect. Dese traude namaels den hertoghe van Parmen ende wiert Regente van den Nederlanden (F^o 154, v^o). Cf. C. P. Serrure et Vander Meersch, notes.

² C. P. Serrure, ouvrage cité pp. 428 et 429.

³ Idem.

⁴ L'ouvrage de Strada (*De Bello Belgico*) se compose de 20 livres, divisés en 2 décades ou volumes, et contient l'histoire de la guerre dans les Pays-Bas depuis 1555 jusqu'à 1590. La 1^{re} s'étend de 1555 au 18 mars 1579. Une 3^e décade composée par l'auteur ne vit pas le jour, par suite des obstacles qu'y mit la cour d'Espagne. Quoique très imparfait, l'ouvrage de Strada est cependant considéré aujourd'hui comme ne méritant pas les critiques amères du cardinal Bentivoglio, ni les injures que lui prodigue Gasp. Schopp ou Scioppius, surnommé *canis grammaticus*, dans son pamphlet « Infamia Famiani » (cf. Ferd. Vanderhaeghen, *Bibliotheca Belgica*, XIII^e et XIV^e livraisons, 26). Ce qui prouve l'estime qu'on avait jadis pour Strada, ce sont les nombreuses éditions qu'a eues son ouvrage

Celui-ci, mieux que tout autre, pouvait parler de l'origine de la célèbre gouvernante des Pays-Bas; car il publia son ouvrage en s'aidant des nombreux documents renfermés dans les archives de la maison de Farnèse, à laquelle il était attaché, et dans laquelle Marguerite était entrée par son second mariage. Cela ne l'a pas empêché, il est vrai, de commettre plusieurs erreurs dans le récit qu'il fait des circonstances qui ont précédé la naissance de Marguerite; mais on peut soupçonner les causes de plusieurs de ces erreurs.

Avant d'examiner ce point, voyons ce qu'il dit du sujet qui nous occupe. « Marguerite ², raconte-t-il, le premier enfant » de Charles-Quint, naquit quatre ans avant le mariage de » ce prince. Elle eut pour mère Marguerite Van Gest (ce » qui cependant ne fut connu que tard). Celle-ci était née à » Audenarde de Jean Van Gest et de Marie Coquamba, membres » de la noblesse de Flandre. Une peste ayant enlevé les parents » de la jeune Marguerite, elle fut, à l'âge de cinq ans, recueillie » par un grand ami de son père, Antoine de Lalaing, comte de » Hoogstraeten, dont la femme, Elisabeth de Culembourg, l'éleva » comme si elle était sa fille. Devenue grande, sa beauté et son » éducation soignée la firent rechercher en mariage par plusieurs » prétendants. Mais elle trompa l'espoir de tous en déclarant » qu'elle se renfermerait dans un cloître. Un jour enfin elle fut » conduite dans un bal; mêlée aux danses des nobles dames, elle » apprit bientôt combien la beauté augmente les dangers que » court la pudeur, dans ces divertissements où la licence n'a » plus de frein. Comme en effet Charles-Quint, de passage à » Audenarde, assistait à cette fête, il y vit Marguerite qu'Éli-

dans presque toutes les langues de l'Europe. En 1632 parut la 1^{re} décade, imprimée à Rome, chez Corbelletti, dans le texte original latin; trois ans après, les presses de J. Cnobbaert d'Anvers reproduisaient ce même texte latin, qui eut depuis 19 autres éditions; la seconde décade fut publiée 9 fois, de 1647 à 1701. Des éditions complètes, renfermant les deux décades, furent ensuite publiées à Francfort, Venise, Rome, Pesth, Ratisbonne, Vienne, Leipzig; sa réputation s'était donc bien répandue. Très tôt il fut traduit dans les langues vulgaires: dès 1638 en italien, en 1644 en français, l'année suivante en néerlandais; plus tard en anglais et en espagnol, et même en polonais (1749). Cf. de même *Bibliotheca Belgica*, livraisons XIII et XIV, 26 à 84.

¹ Strada, *de Bello Belgico*, l. I.

» sabeth de Culembourg avait amenée avec elle, la distingua
» entre toutes et loua beaucoup sa grâce auprès de ses courti-
» sans; par ses éloges, il sembla en avoir fait choix. Alors l'un
» d'eux, de ces gens qui n'ont entrée auprès des princes que par
» des voies honteuses, enleva la jeune fille au milieu des ténèbres
» et la conduisit à l'empereur. Elle donna le jour à cette
» Marguerite dont il est question maintenant..... »

De ce récit nous pouvons tirer deux conclusions : l'une déterminant le lieu de naissance de Marguerite, l'autre nous donnant des renseignements sur son origine maternelle. Il ressort de ces lignes de Strada que Marguerite est née à Audenarde ou dans les environs : une quantité d'autres documents affirmant la même chose, nous pouvons considérer ce récit comme renforçant le faisceau des preuves qui permettent de soutenir que Marguerite est née aux Pays-Bas. De la seconde conclusion, un point reste établi : c'est que la mère de Marguerite était flamande et fille de flamands. Seulement Strada donne à la première maîtresse de Charles-Quint une condition élevée, qu'elle n'eut pas en réalité. D'où peut provenir cette erreur de l'historien italien ? Strada était un protégé de la maison de Farnèse. Il est possible que, pour éviter à la famille de ses protecteurs le reproche de s'être mésalliée en recevant dans son sein Marguerite, la fille d'une étrangère de basse condition, il ait à dessin falsifié légèrement les faits et attribué à la femme d'Octave Farnèse une origine maternelle trop élevée. Il est possible aussi que ce soient les Farnèse qui, dans la même intention, aient falsifié de propos délibéré ceux de leurs papiers qui se rapportaient à ce mariage. Un autre historien italien, Leti, traite le même sujet de la même manière, à quelques détails près. Il cite pour garant un manuscrit qui lui a été communiqué par l'ambassadeur don Pietro Ronquillo¹. Au reste, la question de savoir qui a pu corrompre ces pièces nous intéresse peu ; constater leur fausseté doit nous suffire.

Nous disons donc que Strada et Leti avaient surfait la position sociale de la mère de Marguerite. C'est ce qu'ont démontré depuis plus de quarante ans les patientes recherches de MM. Serrure et Vander Meersch. Constatons d'abord avec eux, mais subsidiairement, que la mère de Marguerite de

¹ Cf. C. P. Serrure, ouvrage cité, p. 418.

Parme s'appelait, non pas Marguerite, mais Jeanne¹, et que bien loin d'être fille unique, elle avait un frère et deux sœurs². Ces deux savants ont de plus prouvé³ que les parents de Jeanne se nommaient, non pas Jean Van Gest et Marie Coquamba, mais bien Gilles Vander Gheenst ou Vander Geynst, et Jeanne Van Coye ou Vander Coye. Malgré toutes leurs recherches, ils n'ont pu découvrir aucune famille noble des environs d'Audenarde qui portât le nom de Van Gest, encore moins celui de Coquamba. Bien plus, il ressort même de leurs investigations que l'origine maternelle de Marguerite de Parme est tout au plus bourgeoise. On n'a retrouvé la mention d'aucun Vander Gheenst dans les registres de la bourgeoisie d'Audenarde, foraine ou autre. Cependant ce nom est très commun dans les environs de la ville. L'importante pièce dite « Certification de parenté, » publiée pour la première fois par M. Serrure et que nous reproduirons plus loin, nous apprend que l'aïeul maternel de la célèbre régente demeurait au village de Nukerke, à une lieue au sud d'Audenarde. S'il n'était ni noble ni bourgeois, ce n'était donc qu'un simple manant. Nous voilà bien loin du récit de Strada. Quant à sa femme, Jeanne Van Coye ou Vander Coye, nous pouvons supposer, avec M. Vander Meersch, sans oser l'affirmer pourtant, qu'elle était d'un rang un peu plus élevé, étant issue d'une famille bourgeoise d'Audenarde. M. Vander Meersch a retrouvé dans les comptes de la Ville de 1499 à 1500, chap. du Dixième Denier, le reçu d'une somme de deux livres parisis, qu'une Jeanne van Coye, fille d'un petit bourgeois nommé André, paya pour composition sur un avoir de 30 livres parisis, pour droit d'issue, comme ayant renoncé à sa bourgeoisie héréditaire en épousant un Jean Vander Gheenst, de Nukerke, non bourgeois. Le prénom de ce Vander Gheenst n'est pas le même que celui du père de la première maîtresse de Charles-Quint; mais on peut faire d'autant moins attention à ce fait qu'on connaît l'incurie des scribes de cette époque dans l'expression des noms de famille aussi bien que des noms de baptême. Si l'on considère seulement les noms de famille des deux époux, la date de leur union comparativement à la naissance de la fille

¹ Cf. plus loin l'importante pièce des archives d'Audenarde dite « la Certification de parenté. »

² Cf. la « Certification de parenté. »

³ Idem.

de Charles-Quint, et le domicile du mari, on sera tenté de croire que ce sont bien là les aïeux maternels de Marguerite de Parme.

Strada s'est trompé aussi sur les circonstances qui ont amené la naissance de la duchesse; d'après son récit, il semblerait que c'est par une sorte de hasard que Charles-Quint s'est trouvé à Audenarde vers la fin de l'année 1521. Or, ce fut pour des motifs politiques bien connus; M. Gachard les a reproduits dans la préface de son premier volume de la Correspondance de Marguerite de Parme, en les appuyant de nouveaux documents.

Mais, avant d'aborder ce point, rectifions une autre erreur de l'historien italien. Il donne pour protecteurs à la mère de Marguerite Antoine de Lalaing et sa femme Élisabeth de Culembourg. Or, ce seigneur ne demeurerait ni à Audenarde ni aux environs : il était châtelain d'Ath et comte de Hoogstraeten. Mais son frère Charles, baron de Lalaing et d'Escornaix, époux de Jeanne de Luxembourg (sœur du comte de Gavre, gouverneur de la Flandre) était à cette époque, depuis 1508, capitaine des ville et château d'Audenarde et haut-bailli de la châtellenie¹. En cette qualité, il habitait un donjon construit en 1385 par Philippe le Hardi, le *Burgondisch Kasteel*. C'est là que descendit le jeune souverain des Pays-Bas, pendant que son lieutenant Louis de Nassau faisait le siège de Tournai.

¹ Vander Meersch, *Notice historique et généalogique sur le comté d'Audenarde* (Messager des sciences historiques 1848, p. 420). Reproduit par Henne, *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, tome 2, p. 398, note 3^e. Charles de Lalaing, outre ses baronnies de Lalaing et d'Escornaix, possédait les seigneuries de Bracle et Saint Aubin dans le pays de Douai; il était chevalier de la Toison d'or. Il avait rempli auprès de Maximilien et de Philippe le Beau les fonctions de conseiller et chambellan, et les conserva auprès de Charles-Quint. En 1522, Charles-Quint récompensa ses services en érigeant la terre et seigneurie de Lalaing en comté. — Son frère Antoine de Lalaing, seigneur de Montigny et châtelain d'Ath, chevalier de la Toison d'or, avait accompagné Philippe le Beau en Espagne, et fut aussi conseiller de Charles-Quint. Il fut souvent employé dans les négociations du temps. En 1518, sa baronnie d'Hoogstraeten fut érigée en comté. Plus tard, on lui confia le gouvernement de la Hollande avec le titre de stadhouder. Charles-Quint le choisit aussi pour l'un de ses exécuteurs testamentaires. Lorsqu'elle se sentit mourir, la gouvernante Marguerite d'Autriche, dont on le prétendait l'amant, lui remit par provision l'administration de nos provinces. Contarini raconte qu'il était pour le peuple un objet de haine (Cf. Henne, passim et table alphabétique, fin du 10^e volume).

En 1521, Tournai appartenait encore à la France; de là les Français, avec qui Charles-Quint était alors en guerre, faisaient d'incessantes incursions en Flandre. Pour y mettre fin, le roi d'Espagne résolut de s'emparer de la ville : il fut unanimement soutenu par les populations du pays, qui avaient à cœur de faire cesser les déprédations dont elles étaient à tous moments victimes. Louis de Nassau commença les opérations du siège dès le mois d'octobre. Charles-Quint vint de sa personne surveiller la campagne; il était le 22 octobre à Audenarde; il venait d'Ath; il alla, le 23 après-midi, à Courtrai, revint le 26 à Audenarde et y resta jusqu'au 6 novembre, jour où il partit pour Ath; le 9, il retourna à Audenarde, qu'il ne quitta plus que le 12 décembre, quand Tournai eut été réduit à capituler¹. C'est pendant ce séjour à Audenarde qu'il connut Jeanne Vander Gheenst. Quoique, selon toute probabilité, elle fût seulement attachée à la domesticité du sire de Lalaing, le puissant souverain de tant d'états ne dédaigna pas de nouer avec elle des relations intimes. Cela ne doit pas étonner de la part de Charles-Quint. N'est-ce pas encore de ses relations avec une servante, Barbara Blomberg, que naquit le fameux vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche? Badoaro, l'un de ses contemporains, le constate : toutes les femmes étaient à sa convenance, quelle que fût leur condition². Les amours de Charles-Quint, il fallait s'y attendre, ne furent pas de longue durée. Le siège de Tournai achevé, il quitta Audenarde, ne laissant, semble-t-il, d'autre cadeau à sa maîtresse qu'une faible rente annuelle de 24 livres parisis. C'était encore l'une de ses habitudes, de ne pas ruiner le pays, comme un Louis XIV ou un Louis XV, pour subvenir aux frais de volages amours. On ne peut cependant pas l'accuser, comme l'a fait M. Serrure en l'absence de renseignements complets et exacts, d'avoir laissé Jeanne Van der Gheenst dans un état voisin du dénuement. Vraisemblablement, ce fut à lui qu'elle dut d'épouser un homme au-dessus de sa condition et placé dans

¹ Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, Préface. M. Gachard a reçu ce renseignement de l'archiviste du département du Nord (France) à Lille, où se trouvent déposés des comptes qui font connaître toutes ces allées et venues de Charles-Quint.

² Henne, *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, t. 10, p. 315.

une position de fortune relative, maître Jean Vanden Dycke, conseiller et maître extraordinaire de la chambre des comptes de Brabant ¹.

L'acte de cession de cette rente de 24 livres parisis à Jeanne peut être invoqué comme un argument tendant à prouver que Marguerite naquit à Audenarde. Il est déposé aux archives de cette ville, et daté du 1^{er} août 1522; cette date doit coïncider, ou à peu près, avec l'accouchement de Jeanne Vander Gheenst. Il me semble même assez probable que l'empereur accorda cette munificence à la mère, à l'occasion de la naissance de sa fille ². Cette donation fut faite par acte passé en présence de 4 témoins, tenant lieu de parents et d'alliés de Jeanne, parmi lesquels André de Douvrin ³, dans la maison duquel Marguerite nous dit qu'elle fut nourrie, et qui l'accompagna en Italie. Dans la suite, quand Jeanne Vander Gheenst mourut (1542), Charles-Quint, par lettre envoyée de Barcelone le 31 octobre 1542, ordonna à sa sœur Marie de Hongrie, reine-régente des Pays-Bas, que la pension qu'il faisait à son ancienne maîtresse, serait payée désormais aux deux filles qu'elle avait eues de son mariage avec maître Jean Vanden Dycke.

Ce document officiel prouve combien on doit ajouter foi à la pièce découverte par M. Serrure dans les archives d'Audenarde, et dont nous avons déjà parlé. La minute de cette pièce fut

¹ M. Serrure, s'appuyant sur un manuscrit possédé par M. Van Hoorbeke, de Gand, admettait que Vanden Dycke était bailli du village de Heuverhuys, dépendance de la commune de Wanneghem, dont la seigneurie appartenait à messire Antoine Van Quickelberg-Uutenhove. Ce Jean Vanden Dycke aurait signé comme bailli de Heuverhuys, en 1558, un compte de l'église de Wanneghem; et son fils, du même nom que lui, aurait obtenu la succession à sa charge en 1586. M. Vander Meersch combat cette opinion en faisant remarquer qu'il semble ressortir des termes de la Certification de parenté que Jean Vanden Dycke était déjà mort. Cette position de bailli d'un petit village eût été bien précaire, en comparaison de celle qu'eut Jeanne comme femme d'un conseiller et maître extraordinaire de la chambre des comptes de Brabant.

² Leti dit que Marguerite naquit dans le courant de juin (Cf. Serrure, ouvrage cité, p. 419). Or, nous avons vu plus haut que Charles-Quint connut Jeanne Vander Gheenst au plus tôt dans les derniers jours d'octobre.

³ Un de ses proches fut plus tard le soutien habituel de Charles, quand la goutte lui enlevait la liberté de ses mouvements.

rédigée d'abord par des gens peu au fait de la manière dont devait être conçu semblable document, et corrigée ensuite par l'échevin d'Audenarde chargé de la signer pour certification; on y lit encore la phrase suivante sous la rature qui la couvre : « Laquelle damoiselle Jehanne (Vander Gheenst) a esté aliée par mariaige à Mr^e Jehan Van den Dycke ¹. » Deux pièces qui se rencontrent ainsi dans la même assertion méritent la même créance.

Ce document précieux d'Audenarde, que nous n'avons aucune raison de considérer comme apocryphe, est une certification de parenté délivrée par les échevins de cette ville aux oncle et tante maternels de Marguerite de Parme, Baudouin et Agnès Vander Gheenst, à l'appui d'une requête qu'ils voulaient faire parvenir à leur nièce la régente des Pays-Bas. Ce frère et cette sœur puînés de Jeanne Vander Gheenst étaient demeurés au village natal, gagnant péniblement leur pain du travail de leurs mains. Quand Marguerite eut été nommée gouvernante des Pays-Bas, ils conçurent l'idée d'invoquer son appui pour les aider à élever leur nombreuse famille. Mais il importait, pour être plus sûrs du succès, de faire constater légalement les liens de parenté qui les unissaient à elle. C'est pourquoi, assistés de trois témoins, et après que tous eurent prêté un serment solennel, ils obtinrent du magistrat d'Audenarde le certificat suivant ² :

« A tous ceulx qui ces présentes Lettres verront ou orront,

« Eschevins et Conseil de la ville d'Audenarde, Salut :

« Sçavoir faisons et certifions que pardevant Nous sont venuez
 » et comparuz en personne Robbert de Boulaere filz de Jehan,
 » eagé de LXV ans, Florens de la Donct filz de Olivier eagé de
 » LXIII ans, et Arent Raes Fz Joes eagé de L ans; tous gens de
 » bien et dignes de foy; lesquels attestent par leur serment
 » solennellement faict en noz mains, qu'ilz ont eu bonne cognois-
 » sance de feu Gelis Vander Ghenst et damoiselle Jehanne Van
 » d'Coye sa femme; lesquelz, entre aultres, ont constant leur
 » mariaige, procrée Bauduin, Damoiselle Jehanne, Marie et
 » Agnès Vander Gheenst, laquelle Damoiselle Jehanne Vander

¹ Cf. C. P. Serrure, ouvrage cité pp. 421 et 422, et Vander Meersch, *Recherches historiques sur l'origine maternelle de Marguerite de Parme*, dans la *Mémoire du Magistrat d'Audenarde*, pp. 202 et 203.

² Cf. idem.

» Gheenst est mère de très-haute et très-puissante Dame
 » Madame la Duchesse de Parme et de Plaisans, Gouvernante des
 » Pays de par deçà. Lesdictz Baudewin et Agnès Vander Gheynst
 » sont povres gens de bien, de bonne fame, renommée et con-
 » versacion, demorans en la paroiche de Nukercke, au pays
 » d'Alost, chargieez de plusieurs petits enfants, gaignants leur
 » vie par l'arht et style de la tapisserie.

« Desquelles choses estans requis, de la part dudict Baudewin
 » et Agnès Vander Ghenst, d'expédier Certification, pour leur
 » valloir là où il appertiendra, et que raison veut que l'on
 » certifie toutes choses véritables, quand on y est requis, Avons,
 » en tesmoing de vérité, à ces présentes fait appendre le Seau
 » aux causes de lad^{te} ville d'Audenarde, le XXIX^e octobris LIX. »

(Signé) « Jean de Mets. »

Voilà, semble-t-il, une pièce bien décisive, et qui ne permet plus aucun doute. Elle affirme catégoriquement que la mère de Marguerite de Parme était la sœur de pauvres artisans de Nukerke, village situé à une lieue environ d'Audenarde; qu'elle n'est donc ni une demoiselle noble, comme le raconte Strada, ni une italienne demeurant en Espagne, comme le prétend M. Rawdon Brown.

Au reste, une quantité d'autres documents officiels viennent combattre, soit directement, soit indirectement, la thèse du savant anglais. Qu'il nous suffise de citer les principaux. Dans sa lettre du 10 janvier 1560 à Philippe II, Marguerite lui raconte la mort du concierge de la maison de Sa Majesté, et lui soumet les noms et les titres de ceux qui briguent cette charge. Parmi eux se trouve un Hughes de Douvrin, qu'elle recommande spécialement pour les services qu'il a rendus à Charles-Quint pendant ses accès de goutte; et, ajoute-t-elle, « s'il plaisoit à Votre
 » Majesté de le pourveoir de cette charge, je le tiendrais à tant
 » plus grande obligation, *pour le service que j'ay ci-devant receu*
 » *de lui et de sa maison*, EN LAQUELLE JE SUIS ESTÉ NOURRIE,
 » et en voudrais supplier très-humblement Votre Majesté¹. » Cette famille de Douvrin était belge. Nous avons déjà vu l'un de ses membres, André de Douvrin, comparaître le 1^{er} août 1522 à

¹ Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, p 393 et préfaces du même volume et du III^e.

Audenarde, comme témoin tenant lieu de parent ou d'allié de Jeanne Vander Gheenst, dans l'acte de cession fait en faveur de celle-ci d'une rente annuelle de 24 livres parisis ¹. Les premières années de Marguerite de Parme se passèrent donc aux Pays-Bas. La tante de Charles-Quint, Marguerite d'Autriche, en avait alors le gouvernement. M. Vander Meersch ² émet l'opinion que ce pourrait bien être en mémoire de la régente que le nom de Marguerite fut donné à la première enfant de Charles-Quint. A coup sûr, elle fut la protectrice attentive de la fille de son neveu. Dans les comptes de la recette et dépense de son hôtel ³, nous trouvons à plusieurs reprises des notes de fournisseurs auxquels elle a acheté de riches cadeaux pour « la petite fille bastarde de l'empereur son neveu. » L'un de ces comptes remonte à 1523; un autre, de 1524, à côté de la mention ordinaire pour désigner la future Marguerite de Parme, renferme ces mots « résidant à Bruxelles ⁴. » Si l'opinion de M. Brown était vraie, il faudrait admettre qu'on aurait fait faire à la jeune Marguerite, alors qu'elle avait tout au plus cinq mois, le long et dangereux voyage d'Espagne aux Pays-Bas.

La fille de Jeanne Vander Gheenst fut donc élevée loin de sa mère, dans la capitale, à la cour de la régente. A l'âge de neuf ans, elle fut conduite en Italie : elle venait des Pays-Bas. Chose remarquable, et qui, me semble-t-il, ne s'expliquerait pas aussi bien si elle avait été italienne d'origine et espagnole de naissance, son entourage était essentiellement flamand ⁵. Nous y retrouvons le Sieur de Douvrin, son fils, ses deux filles, son

¹ Gachard. Préface du tome I, p. VII.

² Vander Meersch, ouvrage cité, p. 198.

³ Henne, ouvrage cité, t. 2, pp. 398 et 399, notes.

⁴ Il est clair que Marguerite d'Autriche n'aurait pas fait ces cadeaux, si la petite princesse n'avait pas été présente : c'est ce que prouve au reste la teneur du libellé du compte. Dans le compte de 1524, nous voyons que Marguerite fait des cadeaux aux petites princesses de Danemark en même temps qu'à la fille bâtarde de l'empereur. Or ces petites princesses demeuraient aux Pays-Bas, car c'est dans les états de son beau-frère Charles-Quint que le roi de Danemark, Christiern IV, chassé par ses sujets révoltés, s'était réfugié.

⁵ Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, Préface du t. III, p. III.

gendre le Sieur de Zonneman, une femme de chambre nommée Janekin, sans compter une quantité d'autres serviteurs qui étaient tous venus avec elle des pays de par-deça.

Mais voici deux documents bien plus importants encore, dont on ne peut récuser le témoignage sans encourir le reproche de faire litière, de parti pris, des documents officiels les mieux établis et les plus explicites, quand ils gênent une opinion préconçue. Lorsque Philippe II, après la paix de Cateau-Cambrésis, dut remplacer Emmanuel-Philibert de Savoie dans le gouvernement de nos provinces, il fit choix, entre plusieurs prétendants, de sa sœur naturelle la duchesse de Parme. Elle arriva d'Italie en hâte, et le 29 juillet 1559, fit une entrée solennelle à Gand. Le 7 août, le roi la présenta aux États-généraux qu'il avait convoqués dans cette ville ; il y fit lire par Granvelle un discours, où il disait qu'il l'avait choisie pour gouvernante des Pays-Bas¹ :

« pour lui être si proche de sang, pour avoir connu, par longue
 » expérience, l'amour et singulière affection que toujours elle
 » avait portée à Sa Majesté Impériale, les termes dont elle
 » avait toujours usé en son propre endroit, en procurant ce
 » qu'elle avait vu convenir à son service, et *la singulière affection*
 » *qu'elle avait toujours portée* AUX PAYS-BAS, OU ELLE ÉTAIT NÉE,
 » AVAIT ÉTÉ NOURRIE, et dont elle savait les langues. »

L'administration de Marguerite fut habile. Malheureusement Philippe II commit la faute irréparable de la remplacer par le duc d'Albe. Les violences de ce féroce soldat étranger firent éclater une formidable révolte, qui peut être sans son arrivée ne se serait jamais produite. Après lui, Don Luis de Requesens était mort sans avoir pu rétablir la situation compromise par son prédécesseur. Don Juan d'Autriche, qui lui succéda, eut la malencontreuse idée de vouloir décider de nouveau par les armes une question qu'il eût été bien plus facile de trancher par la voie des négociations, par l'emploi habile d'un semblant de douceur et de tolérance. Philippe II, instruit par les revers successifs de sa politique violente aux Pays-Bas, était à ce moment porté pour les moyens pacifiques. Il songea à remplacer

¹ Cf. Gachard, ouvrage cité, t. III, préface p. XVIII et le même, *Collection de documents inédits concernant l'histoire de la Belgique*, t. I, p. 313, où M. Gachard a publié ce discours.

Don Juan par Marguerite de Parme. Mais la duchesse, froissée des procédés dont on avait usé à son égard sur la fin de sa régence, refusa longtemps d'accepter de nouveau ce poste difficile. Enfin les instances du roi triomphèrent de sa résistance, et le 29 novembre 1577 elle écrivit d'Italie aux principaux seigneurs des Pays-Bas, aux comtesses d'Aremberg, d'Egmont, de Hoogstraeten, aux évêques de Liège, d'Arras, de Bois-le-Duc, d'Ypres, de Bruges, aux présidents et chanceliers des conseils de justice, pour leur annoncer son arrivée prochaine¹.

« *L'amour et affection que j'ai tousjours porté et porte aux pays*
 » *et peuples de par-delà, dit-elle, pour diverses causes, ET*
 » PARTICULIÈREMENT COMME A MA PATRIE, est tant grande et
 » telle que, pour les veoir réduytz à la paix et quiétude comme
 » je désire et que convient au bénéfice d'iceulx, me suys offert
 » à Sa Majesté, en ces altérations et discordes que courent de
 » présent, venir illec personnellement à m'entremettre de les
 » accorder et quiéter, sans prendre égard ny à mon eaige, ny à
 » mes indispositions, ny moins à la saison du temps ou aucune
 » mienne incommodité ny perte. »

Voilà évidemment un ensemble de preuves formelles dont presque chacune suffirait à elle seule pour amener une conviction suffisante sur la question de la nationalité de Marguerite de Parme. Si fortes qu'elles soient, M. Rawdon Brown les récuse cependant. Il leur en oppose, qu'il a tirées de documents découverts par lui dans le champ de ses explorations, les archives de Venise. De ces dernières preuves, il a tiré des conclusions entièrement nouvelles pour la question qui nous occupe.

M. Brown prétend que Marguerite de Parme est née à Valladolid en 1523; qu'elle eut pour mère une des filles du comte Hieronymo de Nogarola, noble vénitien qui avait embrassé le parti de l'empereur Maximilien contre la République à l'époque de la ligue de Cambrai, et en avait été puni par le bannissement et la confiscation de ses biens; que, le 23 mai 1524, cette fille du comte Nogarola changea son nom en celui de Van Geste. C'est en ces mots que M. Gachard (*Correspondance de Marguerite de Parme*, t. III, préface, p. XXIV) résume l'opinion de son contradicteur. M. de Reumont s'était servi à peu près des mêmes

¹ Cf. Gachard, ouvrage cité, t. I, préface, p. XXXIII.

termes dans un petit article publié en réponse à M. Brown (au tome VI, dispensa V^a de 1880 de l'*Archivio Storico Italiano*, pp. 296 et suivantes). On doit à ce savant italien une véritable reconnaissance pour avoir ainsi signalé dès son apparition une erreur historique aussi bizarre et l'avoir pour ainsi dire étouffée en germe, avant qu'elle ne fût arrivée à se créer un certain nombre de partisans.

Examinons en détail l'argumentation de M. Brown. Dans son opuscule *Margaret of Austria, Duchess of Parma, date of her birth on Venetian authority*, il cite d'abord comme preuve de ses assertions quatre dépêches de l'ambassadeur de Venise auprès de Charles-Quint, Gasparo Contarini, dépêches qu'il a retrouvées dans les archives de St Marc à Venise.

La première, datée de Valladolid 24 août 1523, traite « des instances faites par Charles-Quint auprès de la République en faveur de Girolamo Nogarola, noble Véronais exilé après la guerre de la ligue de Cambrai, pendant laquelle il a suivi le parti de l'empereur contre la République. L'ambassadeur croit pouvoir certifier que, si ce pauvre père de six filles a suivi la cour, il n'a fait aucun mal à la République, ni par ses actes ni par ses paroles; qu'il n'a eu aucun dessein de nuire; mais tout au plus qu'il a fait preuve d'une grande légèreté, d'une grande imprudence, surtout en faisant des vers¹. »

M. Brown publie ensuite un fragment de dépêche du même, datée de Burgos 1 avril 1524, concernant la future restitution des biens dudit comte Nogarola.

Vient ensuite un autre fragment, de Burgos le 23 mai. Contarini raconte que Nogarola va partir avec l'ambassadeur impérial Gérard de Pleine, comte de la Roche. L'empereur lui a fait donner 200 ducats pour les frais de son voyage, et a assigné à l'une de ses filles une dot de 20000 ducats à payer par le royaume de Naples.

Enfin une quatrième dépêche, envoyée de Madrid le 26 janvier 1525 au Conseil des Dix, traite des offres que le vice-roi de Naples Charles de Lannoy a faites au pape Clément VII pour le détourner de l'alliance française. On y lit entr'autres ceci : « Le

¹ Cf. *Archivio Storico Italiano*, t. VI dispensa V^a, p. 297 et Gachard, t. III, préface pp. XXV sqq.

vice-roi promit de donner en mariage au magnifique Hippolyte de Médicis, fils de Julien, *la fille que sa Majesté Impériale avait eue 18 mois auparavant à Valladolid*, en le faisant duc de Ferrare. »

Le savant anglais tire encore conclusion du fait suivant. En 1560, pendant qu'Alexandre Farnèse se trouvait à la cour de Philippe II à Tolède, il y vint une ambassade vénitienne. Le jeune prince invita les envoyés de la République à un banquet. Pourquoi leur offrit-il cette fête? Parce que, répond sans hésiter M. Brown, les envoyés vénitiens avaient avec lui une patrie commune, parce que sa bisaïeule maternelle était une Michiel et avait appartenu à l'une des nobles familles de Venise. J'avoue que cette conclusion me paraît singulièrement hasardée. Il est vrai que, M. Brown le constate, Parme et Venise n'étaient pas à cette époque dans les meilleurs termes, de sorte que, semble-t-il, il fallait des motifs importants pour rapprocher ainsi l'héritier de l'une et les envoyés de la seconde. Mais, même en admettant cela, ne peut-on pas, pour expliquer ce rapprochement, imaginer d'autre cause qu'une lointaine communauté d'origine?

Et tout d'abord, il faudrait prouver cette communauté d'origine. Or, quel est le passage des dépêches citées par M. Brown qui montre d'une manière nette, évidente, incontestable, que l'aïeule maternelle d'Alexandre Farnèse est une Nogarola-Michiel? Elles disent bien que l'empereur eut une fille qui lui naquit à Valladolid, vers le milieu de 1523, un peu avant les démarches qu'il tenta en faveur du comte Nogarola. Mais pourquoi cette fille serait-elle nécessairement la descendante du noble exilé vénitien? Parce que l'empereur aurait fait don à l'une des filles du comte d'une dot de 20000 ducats? Cette dot ne pouvait-elle pas être une récompense ou une faveur accordée au père tout aussi bien qu'une sorte de dédommagement donné à la fille? Bien loin d'être une preuve concluante, les documents reproduits par M. Brown ne peuvent donc donner lieu qu'à des suppositions excessivement hasardées¹. C'est bâtir en l'air que

¹ Je ne parle pas du changement de nom de la fille du comte Nogarola en celui de Van Geste, auquel M. Brown, du ton le plus convaincu, assigne comme date le 23 mai 1524, en s'appuyant sur la 3^e dépêche ci-dessus citée. Pour ma part, j'avoue n'avoir pas réussi à y découvrir le moindre mot qui puisse prouver ce qu'avance M. Brown.

vouloir établir l'histoire sur de pareils fondements. Aussi M. de Reumont, qui a poussé l'amour de s'instruire exactement de la vérité jusqu'à demander à M. Brown une entrevue pour discuter cette question, est sorti de son entretien avec l'archiviste vénitien plus persuadé que jamais que l'opinion naguère soutenue par lui d'après les écrivains belges était la bonne.

M. Brown pourrait peut-être se prévaloir de la promesse de mariage de la fille bâtarde de l'empereur avec Hippolyte de Médicis pour soutenir que cette fille est bien Marguerite. A cela, nous répondrons qu'aucun historien de la duchesse de Parme ne fait mention d'un pareil projet d'union. Le prince de Ferrare auquel il fut d'abord question de marier Marguerite, s'appelait Hercule; et son premier mari fut Alexandre et non Hippolyte de Médicis, et il était fils naturel de Laurent, et non de Jules.

Admettons enfin que la diplomatie vénitienne a toujours été l'une des plus consciencieuses et des mieux informées; il ne s'en suivra pas que nous devons plutôt ajouter foi aux dépêches de l'ambassadeur Contarini qu'aux nombreux documents officiels cités plus haut, émanant de Marguerite elle-même, de son père, de son beau-frère, de ses oncle et tante et des échevins d'Audenarde, surtout quand tous ces documents concordent comme ils le font. Il est clair que M. Brown a tiré des pièces dont il disposait des conclusions erronées. Nous nous en tiendrons donc aux idées qu'avaient énoncées avant lui MM. Serrure, Vander Meersch, Gachard et de Reumont. D'après les sources qu'ils nous ont ouvertes, on peut résumer comme suit l'état de la question :

Vers la fin de l'année 1521, Charles-Quint fit mettre le siège devant Tournai par son lieutenant Louis de Nassau. Lui-même vint surveiller les opérations : dans ce but, il s'établit à Audenarde, où il logea au *Burgondisch Kasteel*, qu'habitait le gouverneur de la ville, Charles, baron de Lalaing et d'Escornaix. C'est là probablement qu'il fit la connaissance de Jeanne Vander Gheenst. Celle-ci était fille de Gilles Vander Gheenst, manant, et de l'ex-bourgeoise Jeanne Vander Coye, qui habitaient Nukerke, et selon toute vraisemblance, vivaient pauvrement, comme le firent plus tard les plus jeunes de leurs enfants, en faisant à domicile de la tapisserie pour le compte d'un maître de la ville. Leur fille aînée, Jeanne, alors âgée d'environ 20 ans, était sans doute en service chez le gouverneur d'Audenarde vers la fin de l'année 1521, quand elle y connut Charles-Quint. Si

l'on en croit la tradition qui paraît la plus digne de foi, elle accoucha, vers le milieu de l'année suivante, chez un de ses oncles, un Vander Coye¹ tanneur, au Spey, à Pamele, d'une fille qui fut baptisée dans l'église paroissiale de Pamele sous le nom de Marguerite. Au commencement de ce siècle, on voyait encore dans cette église le grossier bassin en pierre où elle avait été baptisée. La jeune Marguerite fut élevée à la cour de Marguerite d'Autriche, sa grand'tante, et de Marie de Hongrie, sa tante, qui gouvernèrent successivement les Pays-Bas au nom de Charles-Quint. A l'âge de 9 ans, elle passa en Italie, où dans la suite elle épousa d'abord Alexandre de Médicis, puis Octave Farnèse. C'est de là que Philippe II l'appela en 1559 au poste élevé de gouvernante générale des Pays-Bas.

GUILLAUME CRUTZEN.

NOTE ADDITIONNELLE.

Le présent travail était déjà imprimé, quand M. P. Fredericq, professeur à l'université de Liège, eut l'obligeance de me faire connaître un article des *Annales de l'Académie d'Archéologie d'Anvers* (1878, 34) intitulé : *Notice sur Jeanne-Marie Van der Genst, mère de Marguerite d'Autriche, par Félix Van der Taelen*. L'auteur s'efforce de prouver que, conformément au récit de Strada, et contrairement à l'opinion que j'ai adoptée à la suite de MM. Serrure et Van der Meersch, les grands parents de la duchesse gouvernante étaient l'un et l'autre de bonne et vieille noblesse. Inutile de s'arrêter à discuter tous les monuments généalogiques et héraldiques cités par M. Van der Taelen : ils sont tous de dates postérieures à l'époque de Marguerite. Rien n'est plus facile à fabriquer que ces pièces sans garantie légale, à l'existence desquelles est directement intéressé l'orgueil des familles. Je me demande, au contraire, qui pourrait avoir eu un intérêt quelconque à forger la *Certification de Parenté* d'Audenarde ? Ce ne sont pas les oncle et tante de Marguerite de Parme ; s'ils avaient été nobles, ils n'auraient pas voulu s'abaisser jusqu'à se faire appeler « *des pauvres gens de bien, chargiez de plusieurs petits enfants, gagnants leur vie par l'arht et style de la tapisserie.* » Même dans la misère, ils auraient eu bien d'autres moyens de se faire secourir par leur nièce. Je persiste donc à croire que Marguerite de Parme est issue, par sa mère, d'une simple famille d'artisans.

G. KT.

¹ C'est Vander Meersch qui parle de ce Vander Coye, tanneur à Pamele, et oncle de Jeanne Vander Gheenst, chez lequel celle-ci se serait retirée pour faire ses couches. Quant au fait de la naissance de Marguerite de Parme au lieu appelé Spey, à Pamele, il semble prouvé par la chronique manuscrite que nous avons citée tout au commencement du présent travail.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LE PROGRAMME D'ENSEIGNEMENT DE L'ANGLAIS.

Le programme d'un cours devrait, avant tout, indiquer et bien déterminer le but à atteindre, préciser les connaissances et les aptitudes que les élèves doivent posséder à la fin du cours complet, et qui doivent être le fruit et le résultat de tout l'enseignement de la branche dont le programme est à tracer.

Il devrait, en outre, assigner à chaque classe, à chaque année sa tâche particulière, son pensum, sa part afférente de l'ensemble, fixer le but et le terme de la classe, ce que les Allemands appellent le Klassenziel.

Les matières qu'il assignera à chaque classe et qui doivent former la tâche, le pensum d'une année, le programme ferait bien de les énumérer dans l'ordre qu'une saine méthodologie prescrit de suivre, passant du simple au compliqué, du facile à ce qui est plus difficile, dans un enchaînement continu où chaque leçon se trouve préparée par les précédentes et, à son tour, sert de base et de préparation aux leçons suivantes.

Le programme pourrait aussi indiquer les moyens qu'il faut employer pour atteindre le but prescrit : méthode d'enseignement, interrogations et répétitions, exercices sur les matières enseignées, livres à l'usage des élèves, etc. Cependant sous ce rapport, il conviendra de laisser au professeur une certaine latitude, un degré de liberté qui permette l'initiative et le progrès.

Jetons maintenant un regard sur le programme officiel des Athénées et prenons pour exemple le cours de langue anglaise.

Nous y trouvons pour la 5^{me} (première année) :

1. Lecture à haute voix.

La même indication se trouve répétée pour toutes les classes, à l'exception de la rhétorique.

Que veut dire cela ? S'agit-il d'une matière à enseigner, d'une aptitude à acquérir, savoir celle de traduire en parole correctement prononcée l'écriture visible, avec son orthographe conventionnelle ? Dans ce cas, cela formerait l'objet et la matière d'un cours préparatoire de lecture et de prononciation qui ne devrait

occuper qu'une douzaine de leçons. Ou veut-on indiquer un moyen, un exercice, propre à faire apprendre l'anglais? Cela ne valait pas la peine de le dire, surtout de le répéter. Et pourquoi la « lecture à haute voix » ne figure-t-elle pas au programme de la rhétorique? N'y lira-t-on pas à haute voix les auteurs qu'on explique?

2. « Exercices de mémoire et de diction sur des morceaux expliqués. »

Ces exercices continuent dans toutes les classes, seulement à partir de la 3^{me}, le programme n'exige pas que les morceaux à apprendre par cœur et à réciter aient été expliqués auparavant; j'aime à supposer qu'il ne veut pas le défendre. L'exercice est bon, mais pour la marche en avant du cours, cet alinéa du programme ne nous dit absolument rien.

3. « Grammaire, lexigraphie, formes régulières; — syntaxe, notions générales. »

C'est le premier paragraphe qui indique la matière à enseigner et non le moyen d'enseignement; mais j'avoue que la formule me laisse très perplexe, et par ce qu'elle contient, et par ce qu'elle passe sous silence.

J'aime à supposer que le programme ne veut pas imposer au professeur une espèce de divorce entre la lexigraphie et la syntaxe, de sorte qu'il aurait à enseigner séparément d'abord les formes des mots, plus tard la signification et l'emploi de ces formes. Mais quelles sont les « formes irrégulières » exclues du cours de la première année? Le verbe *to be*, p. e., est-il proscrit parce que les formes de sa conjugaison sont très irrégulières? Il sera difficile de s'en passer. Et tant d'autres verbes d'un usage très fréquent et d'un emploi presque inévitable? Et puis les verbes de la conjugaison forte, qui forment leur imparfait et leur participe passé par un changement (ablaut) de la voyelle radicale, ne peuvent-ils être abordés ou introduits qu'au cours de la quatrième? Et certains substantifs très usités, mais qui forment leur pluriel autrement que par la terminaison *s*? etc., etc.

Quant aux notions *générales* de syntaxe, j'aurais cru que le cours d'anglais n'avait pas à s'en occuper autrement qu'en les supposant acquises et connues par l'enseignement du français et du latin, — dorénavant de l'allemand, — dans les classes inférieures. Les règles les plus simples et les plus faciles de la

syntaxe anglaise que nous aurons à enseigner, ne sont pas des notions générales, mais bien des règles particulières.

Il est vrai qu'il faut faire un triage, qu'il faut assigner au cours de la première année seulement ce qu'il y a, en fait de grammaire, de plus nécessaire, de plus simple et de plus facile, en réservant le reste pour les années suivantes ; mais ce n'est pas par une distinction entre formes régulières et irrégulières, entre notions générales et règles particulières que la distribution des matières grammaticales peut se faire.

La grammaire (complément du cours précédent) figure encore au programme de la 4^{me}, puis elle disparaît.

Il sera difficile, je crois, de finir la grammaire anglaise en 4^{me}. Les parties les plus intéressantes de cette grammaire, les difficultés considérables d'une syntaxe aux distinctions et aux nuances logiques les plus fines et les plus délicates, sont bien propres à occuper les élèves encore en 3^{me} et même en 2^{de}. Ce n'est pas ici le lieu d'essayer une réfutation du préjugé assez répandu que la grammaire anglaise n'est rien ou presque rien. Ceux qui l'ont étudiée sérieusement savent bien ce qui en est, et ceux qui ne la connaissent pas, devraient bien se demander, avant d'adopter une telle opinion, comment un instrument aussi grossier et aussi imparfait aurait pu servir à l'élaboration des chefs-d'œuvre qui composent la littérature anglaise, comment un organisme aussi rudimentaire, à peine ébauché, pourrait remplir les fonctions les plus délicates de la vie intellectuelle d'un peuple penseur et poète.

4. « Thèmes et versions » dans toutes les classes, excepté en 3^{me} et en Rhétorique supérieure.

Pour la 3^{me}, ce n'est probablement qu'un oubli du copiste ou une faute d'impression.

Cet alinéa ne nous dit absolument rien quant à ce qu'il faut enseigner dans chaque classe : il indique seulement un moyen à employer, un exercice utile. Versions et thèmes devront marcher de front avec le cours de grammaire, ou plutôt ne formeront que le moyen pratique d'enseigner la grammaire. Les formes grammaticales que contient la version seront expliquées, rendues intelligibles par la traduction en langue maternelle ; les règles en seront déduites par l'analyse comparée des deux idiômes. Le thème doit exercer l'élève à l'application des règles ainsi trouvées et expliquées et à l'emploi des mots et des formes

appries. Le programme des « thèmes et versions » serait donc donné par le programme du cours de grammaire — si celui-ci était donné.

Je voudrais voir figurer au programme, comme moyen recommandé, comme exercice utile, la reproduction orale et par écrit de ce qui a été lu ; d'abord une reproduction littérale de ce qui a été appris par cœur, puis une reproduction de plus en plus libre, quelquefois un simple résumé de ce qui a été lu et expliqué en classe, ou bien encore une paraphrase ou imitation, donnée en français par le professeur et écrite immédiatement en anglais par les élèves.

5. « Explication de morceaux » — « faciles » en 5^{me}, « choisis » dans toutes les autres classes à l'exception de la Rh. sup.

D'abord je suppose que l'exercice de « lecture à haute voix » qui forme le premier article du programme de toutes les classes, doit se faire sur ces « morceaux faciles » ou « choisis » qu'il s'agit d'« expliquer » ici par une traduction (version) sans doute, tant que cela est nécessaire, et de faire apprendre par cœur et réciter d'après l'alinéa 2. — Voilà donc disjoint en quatre articles ce qui ne forme en réalité, et ne peut former qu'une leçon inséparable : lire, expliquer, traduire, apprendre par cœur, réciter un morceau. Le programme veut évidemment faire une distinction entre « morceaux faciles » et « morceaux choisis ; » cherchons la différence. On devra sans doute « choisir » pour chaque classe des morceaux dont la difficulté corresponde aux forces et aux connaissances acquises par les élèves. Pourquoi ne pas *choisir* également pour la 5^{me} des morceaux *très* faciles ?

C'est qu'il n'y en a peut-être pas d'assez faciles pour les commençants. Le programme a voulu, me semble-t-il, permettre pour la 5^{me} de *composer ad hoc* des morceaux d'un style extrêmement simple et qui s'écarte le moins possible de l'idiome français. Cela est nécessaire pour les premiers commencements, tandis que pour les autres classes il faut choisir les morceaux dans les auteurs reconnus et d'une réputation acquise et établie. Un choix de morceaux qui offriraient une gradation lente et continue des difficultés, de fond et de forme, de style et de pensées, n'est pas chose aisée. Qui le fera ? Qui nous dotera d'un recueil, d'une chrestomathie ainsi composée et arrangée ? — Mais surtout pas de fragments qui n'auraient leur signification et leur valeur que dans l'ensemble auquel on les arrache, pas de lambeaux au lieu

d'un manteau, pas de brique en guise d'échantillon de l'architecture d'un monument. Chaque morceau doit être un tout, intelligible et appréciable tel qu'il est donné.

6. « Chrestomathie » pour toutes les classes à l'exception de la Rhétorique. — Naturellement la « lecture à haute voix » se fait dans un *livre*, — les « exercices de mémoire et de diction » se font sur les morceaux expliqués d'un livre — les « morceaux faciles ou choisis » à expliquer se trouvent dans le même livre, et — ce livre s'appelle une *chrestomathie* !

7. Conversations. Les conversations s'ajoutent aux exercices précédents en quatrième pour être continuées en troisième et en seconde. Que faut-il entendre par ces « conversations » ? Une conversation dans le sens ordinaire du mot n'est pas possible entre trente ou quarante personnes. Le professeur pourra essayer une conversation avec un ou plusieurs élèves, les autres écoutant, s'y mêlant même lorsqu'ils auraient quelque chose à dire. Mais sur quoi roulera-t-elle, cette conversation ? Sur la pluie et le beau temps, les nouvelles du jour, la nouvelle pièce, etc. ? N'y pensons pas ; contentons-nous de parler de ce que les élèves viennent de lire et d'apprendre ; le professeur posera des questions, les élèves essayeront d'y répondre, et le plus souvent ils doivent trouver la réponse presque toute faite dans le livre, dans ce qu'ils ont appris. Dans ce sens il peut y avoir des « conversations » dès la 5^{me} même, des questions faites en français d'abord, puis en anglais, sur le contenu du morceau qui vient d'être lu, et auxquelles les élèves répondront en anglais dans les termes du livre, quelquefois légèrement modifiés, selon la forme de la question. Peu à peu ces conversations deviennent plus libres, les questions plus variées et plus difficiles ; ce sera enfin « la leçon donnée en partie, ou en grande partie en anglais. »

Car je suis d'avis que l'enseignement doit, en général, autant que possible, revêtir la forme socratique, question et réponse, la question ayant pour objet ou d'examiner les élèves sur ce qu'ils ont appris, de le faire répéter, — ou de les engager à *chercher* la solution d'un problème, — ou seulement d'éveiller et de fixer leur attention, de les mieux disposer à écouter et à recevoir la réponse que le professeur lui-même va y faire, l'explication qu'il se propose de donner.

Poser et agencer les questions de telle sorte que chaque réponse amène la question et prépare la réponse suivante, et

que toute la série conduise, comme par une logique irrésistible, à la solution finale du problème, qui alors se présentera comme le résumé de la leçon : c'est en cela que consiste le grand art à manier la forme socratique. Voilà comment j'entends les « conversations » prescrites par le programme, et j'aime à croire que le programme ne les entend pas autrement. Ne gaspillons pas notre temps à vouloir seriner nos élèves, à leur inculquer quelques phrases banales à la manière des « guides de conversation. »

8. « Exercices de rédaction, — correction de vive voix. » Ces exercices sont prescrits pour la 3^{me} et la 2^{de}, pour la rhétorique il y a « Exercices de composition. »

Je n'ai rien à dire de ces exercices, si ce n'est qu'ils se rattacheront tout naturellement aux reproductions par écrit que j'ai recommandées déjà pour la 4^{me} et même pour la 5^{me}. Les élèves de 3^{me} sauront reproduire librement une fable, un récit, une description qu'ils n'ont lus ou entendus qu'une fois. Ils pourront même déjà imiter un morceau qu'ils connaissent, en traitant un sujet analogue, le modifier d'après certaines données précises (supposant, p. e., que le corbeau de la fable tienne sa proie, non dans son bec, mais dans ses serres; quel moyen le renard emploiera-t-il pour la lui faire lâcher?) — ou rédiger en anglais ce qu'ils ont lu en français (non pas le traduire, ce qui souvent serait beaucoup plus difficile). En 2^{de}, ce travail deviendra plus indépendant et plus spontané. Des récits historiques, p. ex., des épisodes de l'histoire d'Angleterre que le professeur aurait racontés avec plus de détails que n'en peut donner le cours d'histoire, seraient des sujets de rédaction propres pour cette classe; pour des narrations, des descriptions, des lettres, on ne leur donnerait que le canevas, bientôt seulement la silhouette, laissant de plus en plus le champ libre à leur propre invention et les préparant ainsi pour les « compositions » de la rhétorique.

Dans tout cela il convient de recommander aux élèves de se servir le moins possible du dictionnaire, de chercher plutôt dans leur mémoire les expressions, les tournures qu'ils ont déjà vues et entendues, et que le dictionnaire, s'ils s'en servent, doit leur *rappeler*, mais ne pourrait guère leur apprendre. La « correction de vive voix » qui est prescrite pour ces exercices, ne doit probablement pas dispenser de la correction à l'encre rouge, d'autant plus que celle-là ne pourra se faire que sur un petit

nombre de devoirs dans chaque classe. Mais le professeur permettra aux élèves, les engagera même, à lui demander l'explication des corrections dont ils ne trouveraient pas eux-mêmes la raison.

9. « Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance. » J'ai déjà recommandé, même pour les classes inférieures, les résumés, oraux aussi bien qu'écrits, de morceaux lus et expliqués en classe. Cet exercice ne devrait pas cesser en 3^{me}; mais pour cette classe et les suivantes le programme y ajoute, comme devant être résumées oralement, des « lectures indiquées à l'avance, » donc lectures privées, je suppose. Rien de mieux. Il faut que les élèves lisent, qu'ils lisent même beaucoup en dehors des leçons. Les morceaux et les livres que le professeur leur recommandera à cet effet doivent être adaptés à leur force acquise, toujours relativement faciles. Le professeur *exigera* un minimum de ce travail privé, dont il contrôlera l'accomplissement au moyen des résumés oraux à faire en classe; mais on peut espérer que les bons élèves liront beaucoup plus, si on leur procure ou leur indique des livres propres à les intéresser et assez faciles pour ne pas les rebuter. De tels livres ne manquent pas en anglais, même pour les classes moyennes. Si les élèves y rencontrent des passages trop difficiles, il faut qu'ils puissent demander une explication au professeur, à la fin de la leçon, pendant les minutes de récréation, ou même chez lui. Ce petit sacrifice de sa part sera amplement récompensé.

10. Ce n'est que pour la Rhétorique supérieure que le programme prescrit la « lecture d'un ouvrage en prose et d'un ouvrage en vers. »

Je crois qu'on peut bien lire des ouvrages complets en Rhétorique et même en seconde. Si l'ouvrage est trop long, un chapitre sera lu et expliqué en classe, le suivant sera recommandé pour la lecture privée et formera le sujet du résumé oral, dont il a été parlé, pour la leçon suivante. C'est ainsi que j'ai lu sous le régime de l'ancien programme déjà, en seconde et en Rhétorique, le Christmas-Carol de Dickens, The Lady of the Lake de Walter Scott, un petit roman de Marryat, Julius Caesar et Richard II de Shakspeare, etc.

11. Un « aperçu de l'histoire de la littérature anglaise » est également réservé pour la Rhétorique supérieure. Je crains bien qu'il n'y ait que peu d'élèves qui en profitent. Aurons-nous de si tôt une Rhétorique supérieure sérieuse?

J'ai jusqu'à présent donné un cours de ce genre en Rhétorique, y consacrant même une heure ou trois quarts d'heure par semaine pendant la plus grande partie de l'année. Quelquefois j'employais le dernier quart d'heure à dicter le résumé de la leçon (leçon et dictée en anglais, cela s'entend); d'autres fois les élèves devaient rédiger eux-mêmes et à domicile le résumé, sur les notes qu'ils avaient prises pendant la leçon.

Il me semble que cela pourrait être continué ainsi; le cours en Rhétorique supérieure complèterait alors ce qui n'était qu'un aperçu, remplirait le cadre tracé, en entrant dans plus de détails et faisant connaître de nombreux échantillons caractéristiques des époques littéraires et des auteurs les plus remarquables.

Je suis surpris de ne pas voir figurer la dictée parmi les nombreux exercices et procédés que prescrit le programme. Est-ce que la dictée serait proscrite, parce qu'il y a des professeurs qui en abusent, faisant consister presque toute leur leçon à dicter leur cours? Ce serait verser l'enfant avec le bain, pour me servir d'une locution proverbiale allemande. La dictée pour une langue étrangère est un des exercices les plus utiles et les plus importants, moins en vue de l'orthographe que pour exercer et habituer les élèves à saisir et à comprendre la parole vivante, la langue parlée. La dictée forme ainsi la contre-partie et le complément nécessaire de la lecture. Dans celle-ci l'élève compose les mots de sons (représentés par des lettres) et la phrase de mots; dans l'exercice de la dictée il doit saisir la phrase comme ensemble, y distinguer les mots, dans les mots les sons et se rappeler leur représentation orthographique. Comprendre l'anglais parlé n'est pas ordinairement trouvé facile par ceux-là même qui, l'ayant appris principalement dans les livres, lisent et comprennent un livre sans difficulté. Or rien ne peut mieux habituer à saisir et à comprendre la phrase parlée que de fréquents exercices de dictée.

L'analyse littéraire a-t-elle été oubliée seulement ou omise à dessein? Je la vois figurer au programme pour le français, le flamand, l'allemand, le latin — pourquoi pas pour l'anglais et pour le grec?

Si une analyse littéraire devait nécessairement être une espèce de démonstration comme quoi les règles générales de la composition et les préceptes particuliers du genre, que les élèves ont appris, ont été suivis et appliqués, ou bien enfreints et

négligés par l'auteur, qui peut-être ne les connaissait pas, très probablement n'y pensait pas en créant son œuvre, — une espèce de jugement critique où des enfants décernent un satisfecit ou infligent un blâme à ceux qui doivent être leurs maîtres et les nôtres : dans ce sens, dis-je, je ne regretterais pas la suppression de l'analyse littéraire.

Mais je crois qu'il y a autre chose à faire. Il faut découvrir et retracer le plan de la composition, que ce plan repose sur une disposition logique, sur les affinités des sentiments et des passions, sur les lois capricieuses de l'imagination, de l'association des idées, sur la causalité dans la genèse des événements, dans le développement d'une action ou d'un caractère, ou sur toute autre chose. Il s'agit de faire comprendre le caractère individuel de chaque personnage, les mobiles de ses actions, les causes de ses sentiments et de ses sensations, de saisir l'idée éthique qui domine le tout, de se rendre compte des émotions qu'on éprouve à la lecture et de l'état d'esprit où nous laisse la conclusion. Il s'agit aussi de faire remarquer comment le style, tantôt enjoué et badin, tantôt recherché et sublime, est approprié et adapté à la situation, au caractère des personnes mises en scène, au but que se proposent celles-ci ou l'auteur lui-même lorsqu'il parle en son propre nom.

En tout cela et autres choses semblables auront consisté les explications littéraires dont le professeur a dû accompagner la lecture. Que les élèves en fassent le résumé; ce sera dans tous les cas un excellent exercice de rédaction, que l'on appelle ce travail une analyse littéraire ou autrement.

C'est ce que j'ai fait jusqu'à présent et je ne crois pas que le silence du nouveau programme sur les analyses littéraires ait la portée de me défendre de faire de même à l'avenir.

On a vu que presque toutes les indications du programme du cours d'anglais concernent les *moyens* et *procédés* à employer dans cet enseignement; en revanche, il est à peine question de *ce qu'il y a à apprendre* dans chaque classe et dans le cours entier, de ce que les élèves *devraient savoir* au bout de chaque année et à la fin de leurs études moyennes; moins encore de l'ordre dans lequel devraient se suivre les différentes matières au cours d'une année. C'est pourtant ce qui constitue essentiellement un programme.

En l'absence de ces indications plus précises, il est à craindre

qu'on ne touche un peu à tout en même temps et dès le commencement, qu'une progression graduée et continue ne soit pas observée, dans tous les cas que l'un n'enseigne en 5^{me} ce que l'autre ne traitera qu'en 4^{me}, peut-être en 3^{me}. Il arrive alors qu'un élève qui était premier en anglais, passant dans un autre établissement, est trouvé trop faible pour sa classe. Peut-être en sait-il *autant* que les meilleurs ; mais ce qu'il sait est autre chose, le programme suivi n'a pas été le même, du moins dans les détails que le programme officiel passe sous silence.

En attendant que l'autorité trouve bon de prescrire un programme plus détaillé, fixant au moins avec une certaine précision ce qui doit être enseigné dans chaque classe, le pensum et le but de chaque année d'étude, n'y a-t-il rien à faire pour obvier aux inconvénients signalés ? Les professeurs que la chose concerne pourraient tâcher de s'entendre sur la marche à suivre sur les détails que le programme officiel laisse à leur discrétion. Que quelques-uns fassent connaître le plan qu'ils suivent, leur programme détaillé, d'autres s'y rallieront, ou bien feront valoir leurs objections, leurs opinions divergentes, proposeront des modifications, une marche différente à suivre.

Cette publicité donnée aux programmes suivis dans les différents établissements ne pourrait manquer d'amener plus d'unité dans les vues et plus d'uniformité dans la pratique.

Plus tard, l'autorité pourrait sanctionner, imposer même, ce qui se serait produit de meilleur, le programme détaillé qui serait sorti victorieux de cette espèce de concours et de critique mutuelle et qui aurait le mieux subi l'épreuve de la pratique.

TH. H.

ESSAI D'UN PROGRAMME POUR LE COURS D'ANGLAIS EN V^{me}.

A. *Lecture et prononciation.* — Orthoépie et orthographe.

1. Voyelles simples, prononciation normale

a. longue, dans les syllabes ouvertes,

b. brève, dans les syllabes fermées,

formées avec des consonnes simples ayant la même prononciation qu'en français.

2. Consonnes qui se prononcent autrement qu'en français et consonnes composées (g, h, j, qu, r, w, y, sh, ch, ng, th).

u long après l, j, r, sh, ch.

3. Alphabet avec les noms anglais de toutes les lettres. — L'e muet après une consonne simple rend longue la voyelle précédente.

4. Voyelle longue devant le et re.

o long devant ll, ld, lt.

i long devant nd, ld, gn, gh.

5. Prononciation anormale ou modifiée des voyelles.

6. Digraphes et diphthongues.

7. Prononciation irrégulière des voyelles.

8. Consonnes difficiles ou irrégulières (th flat and sharp, s doux et fort, g dur devant e et i, ch = k — gh = f). Consonnes nulles dans la prononciation.

9. Accent tonique — prononciation des syllabes faibles — voyelles longues dans les syllabes faibles.

10. Terminaisons aspirées.

11. Accent et intonation de la phrase.

Remarques. Chaque leçon comprend un exercice de lecture et un exercice de dictée.

a. *Lecture.* On présente à l'élève un groupe de mots de prononciation analogue, qu'il doit lire à voix haute et distincte. Dès le n° 3 chaque mot est épelé avant d'être prononcé (on donne aux lettres leurs noms anglais).

b. *Dictée.* Le professeur prononce le mot, un élève le répète, puis l'épelle et tous l'écrivent. Le professeur dit une phrase, un élève la répète (on tient à une prononciation et à une intonation

correctes), puis répète chaque mot à part et l'épelle, et tous l'écrivent.

Chaque mot est traduit en français. On fait remarquer les correspondants étymologiques que les élèves connaissent en français, en flamand ou en allemand, avec la différence de signification s'il y a lieu.

Les mêmes exercices marchant toujours de front, sont continués sur des morceaux très faciles composés *ad hoc*, évitant toute phrase ou tournure qui ne serait pas intelligible lorsqu'on la traduit mot à mot. Chaque phrase doit être assez courte pour que, étant prononcée distinctement par le professeur, les élèves puissent la saisir dans son ensemble, la retenir et la répéter complète.

Un morceau ou un passage, après avoir été traité de la manière indiquée, sera traduit en bon français. C'est le premier et jusque à le seul travail à domicile qu'on puisse utilement demander aux élèves.

Cette traduction sera lue en classe, discutée et corrigée ; puis chaque phrase sera retraduite en anglais par un des élèves et écrite par tous. (Il va sans dire que les livres restent fermés ; les élèves doivent avoir assez bien gravés dans leur mémoire le texte anglais et l'orthographe des mots pour savoir les reproduire). Il faut recommander d'adopter pour la lecture des signes phonétiques, qui, sans altérer l'orthographe ordinaire, la physionomie visible du mot, puissent indiquer ou rappeler la prononciation lorsque celle-ci est irrégulière ou d'une analogie douteuse¹.

Dès qu'un certain degré de facilité et de sûreté aura été acquis dans ces exercices, on peut abréger, épelant seulement les mots nouveaux et difficiles, supprimant la dictée ou la faisant alterner avec la reproduction du texte d'après la traduction en bon français. Celle-ci même, après avoir été d'abord faite de vive voix et sous la correction du professeur, pourra bientôt être demandée à chaque élève comme travail individuel et silencieux.

La lecture devient plus rapide, la traduction mot à mot n'est plus employée qu'exceptionnellement, pour trouver le sens d'une

¹ C'est d'après ce plan et pour un tel cours préparatoire que j'ai composé mon « English Primer. Exercices d'Épellation, de Prononciation et de Lecture. »

phrase qui n'aurait pas été comprise d'emblée; des morceaux qui s'y prêtent sont appris par cœur, récités (soigner la prononciation, l'intonation, en général le débit), et écrits de mémoire; d'autres sont reproduits librement, de vive voix et par écrit, ou d'après une paraphrase que le professeur donne en français, en écartant les expressions et les tournures que les élèves ne connaîtraient pas, n'auraient pas encore vus.

B. Grammaire.

Le verbe *to be* et le verbe régulier, conjugués au présent de l'indicatif (terminaisons personnelles; pronoms pers. à l'exception de la 3^{me} personne).

Adjectif invariable comme attribut. Place de l'adverbe négatif *not*.

Le substantif et son pluriel régulier. L'article défini et l'article indéfini. L'article et les adjectifs (déterminatifs et qualificatifs) invariables quant au genre et au nombre — excepté, quant au nombre, *this* et *that*. — Place de l'adj. complément. — Le pluriel indéfini et le sens partitif sans article.

Conjugaison faible à l'indicatif — a. formes simples (*to have* et *to be* irréguliers); b. formes composées du passé; le passif aux mêmes temps.

La terminaison *s* (plur. des substantifs et 3^{me} personne sing. des verbes au présent), précédée d'un *e*. — Suppression de l'*e* muet final. — Changement de *y* en *i*, de *i* en *y*, de *f* en *v*, redoublement de la consonne finale.

Le genre indiqué par le pronom pers. de la 3^{me} personne du singulier. Règle pour le genre des subst. — Genre par personification. — *Who* et *what*, pron. interrogatifs, et *who* et *which*, pron. relatifs, distinguent entre personnes et choses, mais ne distinguent ni le genre, ni le nombre.

Accusatif des pronoms pers. et du pronom *who*. — Place du complément. — Complément indirect (datif) avec ou sans *to*. La forme du complément diffère souvent dans différentes langues (les verbes ou adj. ne régissent pas le même cas ou ne demandent pas la même préposition). — Les pronoms personnels remplaçant un nom de chose, régis par une préposition.

Conjugaison forte. — Conjugaison contractée. — Les noms de matières et de substances, les noms abstraits d'actions ou de qualités, les noms d'espèces au pluriel, employés au sens absolu, ne prennent pas l'article. — Les noms propres des pays id.

Génitif, complément d'un subst., exprimé par *of* — par la terminaison *'s*. Signification et emploi de cette dernière forme et sa construction. — Cas possessif du pron. personnel (adj. poss.) et de *who*. — Pluriel irrégulier des subst. les plus usités. — *Man* et *woman* (noms d'espèces cependant), sans article même au singulier quand ils sont employés au sens absolu.

Génitif elliptique, déterminant un nom sous-entendu. — Génitif de distance et de durée. — Expression composée mise au génitif. — Plusieurs subst. au génitif déterminant le même nom. — Pronom possessif. — Génitif elliptique ou pronom possessif comme attribut (en français et en latin, datif de possession). — Génitif elliptique ou pron. poss. dépendant de *of*. — L'adj. *own* ajouté au cas possessif.

Formes emphatiques du pronom personnel. — Emploi des mêmes formes comme pronoms réfléchis. — Le complém. circonstanciel n'est jamais un pron. réfléchi. — Le verbe réfléchi français rendu par un verbe intransitif — par le passif. — Pronom réciproque. — *Same* et *very* appuyant sur l'identité.

Présent et imparfait composés (*to do* comme auxiliaire avec le verbe attributif à l'infinitif), pour appuyer sur l'affirmation, opposée à un doute ou à une négation.

Négation : adj. négatif *no*; adverbes négatifs : *not*, *nor*, *neither*. — Adv. nég. composés : *not yet*, *no more*, *no longer*, *nowhere*, *nowise*, *never*. — Pronoms négatifs : *nobody*, *no one*, *none*, *nothing*.

Construction de la phrase négative avec *not*, *nor* ou *neither*. Emploi elliptique du verbe syntaxique (auxiliaire), sous-entendant l'attribut (avec ses compléments) de la proposition précédente.

Interrogation. — Le mot interrogatif est :

a. Le sujet ou le complément du sujet. — Construction directe.

b. Le verbe syntaxique, ou l'attribut, ou un complément de l'attribut. Dans ces derniers cas, le sujet se place entre le verbe syntaxique et l'attribut; il faut une forme composée (au besoin avec *to do*) pour le verbe, — *to have got* — *many* et *much* — *few* et *little*. — Accusatif de mesure, précédant l'adjectif dont il est complément. *How*, *how many*, *how much*, immédiatement suivis du mot qu'ils modifient. — *What* exclamatif, suivi de l'article indéfini et de la construction directe.

Degrés de comparaison — formes régulières (*er* — *est*).

Construction de la phrase comparative — formes irrégulières

— signification particulière de quelques-unes de ces formes — superlatif emphatique avec *very*.

Forme composée au moyen de *more, most, less, least*. — Superlatif absolu avec *most*, précède de l'article indéfini. — Superlatif attributif et adverbial sans article. — Gradation parallèle (construction) — Formation d'adverbes en — *ly*.

Remarques. Chaque leçon comprend une analyse et un exercice d'application.

a) *Analyse.* Un certain nombre de phrases, contenant *in concreto* les formes lexicographiques et syntaxiques qui font l'objet de la leçon, sont présentées à l'élève, lues et traduites, puis analysées, au point de vue de la leçon seulement. Le résultat de cette analyse est formulé en paradigmes ou en règles. On fait remarquer l'emploi de ces formes, l'application de ces règles dans les exemples plus nombreux de la version qui doit familiariser avec tout ce que la première analyse a fait trouver et comprendre. Tout ce qui n'a pas été expliqué déjà et qui ne forme pas non plus le sujet de la leçon, doit être évité autant que possible, tout au moins les expressions et les tournures qu'une simple traduction ne ferait pas facilement comprendre.

b) Exercice d'*application* ; ordinairement en forme de thème. Le thème ne peut absolument contenir que les formes lexicographiques et syntaxiques de la leçon et des leçons précédentes ; il doit être possible à l'élève qui sait réellement ce qui a été vu de grammaire jusque là, de le faire sans aucune faute. Les fautes d'oubli ou de négligence fourniront l'occasion, lors de la correction, de répéter les règles enfreintes, de les mieux expliquer s'il se trouvait qu'elles n'avaient pas été bien comprises. Les fautes soulignées dans le devoir par le professeur seront corrigées par les élèves qui donneront la raison de leur correction, alléguant la règle qui devait faire éviter la faute.

Il serait très utile, comme préparation pour le thème, de faire retraduire en anglais, de vive voix, la version des élèves après qu'elle aura été lue et corrigée.

A l'occasion des exercices de lecture (A), on fera remarquer l'emploi des formes et l'application des règles vues dans le cours de grammaire. Quant aux autres, dont l'étude approfondie doit être réservée à une leçon de grammaire ultérieure et qu'il n'est cependant ni bien possible ni nécessaire d'éviter dans les mor-

ceaux de lecture, on les fera *remarquer*, on signalera la difficulté, le problème à résoudre plus tard, on formulera la question qui attend sa réponse dans le cours de grammaire. Il va sans dire que dans le cours de grammaire aussi on tiendra toujours et avec soin à une bonne prononciation et accentuation.

Ce *pensum grammatical* pourra-t-il être fait en 5^{me}? J'en doute presque; dans tous les cas ce sera une tâche ardue. J'ai bien réussi à le faire pendant la première année d'anglais sous le régime de l'ancien programme, en 4^{me}; mais les élèves de cette classe, plus âgés que ceux que nous aurons en 5^{me}, étaient en outre beaucoup mieux préparés pour un tel cours par deux années de latin que ne le seront dorénavant nos commençants par deux années d'allemand ou de flamand. Toutefois ceci dépendra en grande partie de la manière dont la première langue étrangère sera enseignée en 7^{me} et en 6^{me}.

Il sera plus difficile encore d'enseigner en une seule année, en 4^{me}, avec deux heures par semaine seulement pour l'anglais, tout ce qui reste de la grammaire, à moins d'y consacrer tout le temps, en négligeant la lecture et les exercices qui doivent s'y rattacher. Mieux vaudrait, je crois, distribuer le *pensum grammatical* sur trois années; et alors même, dans les classes supérieures, il ne faudra pas négliger les questions de grammaire plus difficiles que soulèvera soit la lecture et l'explication d'un morceau ou d'un auteur, soit la correction des devoirs.

TH. H.

L'ÉCOLE NORMALE DE PISE ET LES ÉCOLES DE
MAGISTÈRE EN ITALIE.

La question du recrutement des professeurs de l'enseignement moyen vient de prendre en Belgique une importance nouvelle. Il n'est donc pas sans intérêt d'examiner comment l'on s'y prend dans d'autres pays pour former de bons maîtres et pourvoir aux besoins toujours renaissants de cette partie du service. L'Allemagne et les séminaires philologiques ont fait, depuis plusieurs années, l'objet d'études approfondies dans cette Revue, dans la Revue des Deux Mondes, la Revue internationale de l'enseignement et dans d'autres publications savantes; pour la France, l'école normale supérieure de Paris et les conférences instituées par M. Duruy afin de préparer au concours de l'agrégation, ont donné lieu à des travaux instructifs et intéressants. Il est un autre pays, qui ne tient pas, si l'on veut, le rang des deux premiers en matière d'enseignement, mais qui, pour des ressemblances avec nos mœurs et notre système politique et pour les efforts qui s'y font en vue de résoudre le problème qui nous occupe, mérite à son tour de fixer notre attention.

Je veux parler de l'Italie, de ce nouveau royaume, où la tendance à faire prédominer l'action du pouvoir central se trouve combattue par le respect de traditions et de libertés locales, très anciennes et souvent très puissantes. Là, toutes les places des lycées, gymnases et instituts techniques¹ se confèrent à la suite d'un concours, qui s'ouvre lorsque l'une d'elles devient vacante. Une commission, nommée chaque fois à nouveau par le gouvernement et composée de professeurs de lycées et d'universités, est chargée d'examiner les titres et la valeur des candidats. Pour être admis à ce concours, il faut avoir au moins le grade de licencié universitaire, s'il s'agit des trois premières classes d'un gymnase ou d'un institut technique, et celui de docteur en philosophie, en lettres ou en sciences, si c'est pour un lycée, et

¹ Répondant, comme on sait, respectivement aux trois classes supérieures, aux cinq classes inférieures des humanités et à la section professionnelle de nos athénées. Seulement on enseigne déjà la philosophie aux deux dernières classes du lycée, ce qui les fait correspondre, en un sens, à notre rhétorique supérieure.

les classes supérieures d'un gymnase ou d'un institut technique. Mais il importe ici de ne pas nous laisser abuser par le nom : ces concours peuvent avoir lieu de deux manières : par titres et par examens. Dans le premier cas, les candidats présentent toutes les pièces et les renseignements qui sont en leur faveur : ainsi, par exemple, pour une chaire de lycée, outre le diplôme de docteur, qui est un minimum, le certificat de magistère, celui de l'école normale de Pise, supérieur au précédent, l'indication de leurs publications scientifiques, littéraires ou pédagogiques ou du service déjà fait dans l'enseignement. Celui qui présente le plus de ces titres et les plus sérieux, est naturellement préféré. Mais il peut arriver que les concurrents soient nombreux et leurs titres à peu près d'égale valeur : alors on recourt à l'examen, auquel ne se soumettent généralement que les meilleurs d'entre eux. On y recourt aussi lorsque les candidats ne possèdent que justement les pièces nécessaires pour être admis au concours et semblent ne pas offrir toutes les garanties suffisantes. Dans l'un et l'autre cas, la nature et le nombre des épreuves sont laissées à la discrétion du jury.

C'est, comme on voit, un système assez compliqué que celui de réunir une commission nouvelle chaque fois qu'une chaire devient vacante dans l'enseignement moyen. De plus, il donne assez de champ à l'arbitraire, surtout pour l'appréciation des titres. On va essayer de le remplacer par un autre, ainsi que je l'expliquerai tantôt. Mais, avant d'aller plus loin, il convient d'aborder une question plus importante encore que celle du choix des professeurs et de leur nomination, et qui, dans tous les cas, vient logiquement avant celle-ci, c'est de savoir comment on les prépare à la carrière qu'ils vont parcourir. Bien que, de par la loi, on admette aux concours spéciaux, sans distinction aucune, tous les porteurs du diplôme de docteur ou de licencié, qu'ils l'aient obtenu à une université libre ou royale, en fait, ce sont les élèves de l'école normale supérieure et ceux du magistère qui l'emportent presque toujours, grâce à la valeur de leur titre et à la supériorité de leur éducation.

En quoi consistent ces écoles ? Comment sont-elles organisées et comment y forme-t-on les élèves ? Suffisent-elles à elles seules aux besoins du royaume entier ? C'est ce que nous allons examiner dans le présent travail.

Je commencerai par l'école normale supérieure de Pise, qui est de beaucoup la plus ancienne et la plus importante.

I.

Cette école, créée par un décret impérial du 19 janvier 1813, comme une succursale de l'école normale de Paris, avait disparu en 1815, à la chute de son fondateur. Le gouvernement grand-ducal la rétablit en 1846 (par un *motu proprio* en date du 28 novembre), mais sur un pied assez modeste et pour donner des professeurs à la seule Toscane. Le nouveau royaume la réorganisa par la loi du 17 août 1862, accompagnée du règlement du ministre Matteucci, et celui du ministre Coppino (23 juin 1877) l'a mise en l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Ce n'est pas qu'elle doive, à elle seule, fournir le personnel enseignant de tous les lycées, gymnases et instituts techniques de l'Italie; le nombre de ces établissements est trop considérable et l'école se verrait forcée d'ouvrir ses portes à des élèves médiocres et sans aptitude reconnue. Elle se propose de produire une élite de jeunes professeurs, destinés à maintenir, à élever, s'il se peut, le niveau de l'enseignement moyen et à conserver dans les lettres, les sciences et la philosophie les bonnes méthodes et les saines traditions.

Le nombre des admissions est fixé chaque année par un décret ministériel, mais il ne dépasse guère 10 à 12¹, ce qui fait pour les quatre années un total d'une cinquantaine d'élèves environ. Les places s'obtiennent à la suite d'un concours, qui, vu l'étendue du pays, n'a pas lieu seulement au local de l'école normale, mais à toutes les universités de première classe², où les inscriptions peuvent également se prendre.

Pour être admis à ce concours, il faut avoir 17 ans au moins, 25 au plus, et être muni d'un certificat de bonne conduite et du diplôme de licence lycéale³. Le nouveau règlement de 1877 a

¹ A l'origine et lors de la réorganisation de l'enseignement moyen, on s'était montré assez large pour le chiffre des admissions. Voici, année par année, le nombre des élèves admis depuis 1862 : 20, 8, 6, 10, 6, 13, 9, 9. Depuis 1870, on n'a guère dépassé la dizaine.

² Ce sont les universités de Turin, Pavie, Padoue, Bologne, Pise, Rome, Naples et Palerme.

³ Ce titre, qu'il ne faut pas confondre avec la licence universitaire (qui est notre candidature), répond à notre ancien diplôme de graduat, en ce qu'il couronne, comme lui, les études moyennes et est l'une des conditions

facilité l'accès de l'école en permettant aux jeunes gens du dehors de se présenter directement pour la 2^{me} ou la 3^{me} année d'études, à condition d'être pourvus de pièces attestant qu'ils ont suivi à une université royale les cours de 1^{re} ou de 2^{me} année; de plus, les candidats pour la 3^{me} année doivent être porteurs du diplôme de licence universitaire que l'on exige également des élèves de l'école pour les admettre en 3^{me} année. Toutes ces mesures et d'autres, que je signalerai bientôt, ont pour but et pour effet d'augmenter le nombre des élèves de l'école, sans déroger aux principes qui ont présidé à sa création, et de l'éloigner du système français, dont elle procédait à l'origine, pour la rapprocher de l'organisation allemande, qui l'emporte ici de plus en plus.

Chacun des examens dont je viens de parler, se compose de deux parties, l'une écrite, l'autre orale. La première comprend, pour l'admission à la première année de la section des lettres, une composition italienne, une version latine, une version grecque et une dissertation sur un sujet d'histoire ou de philosophie élémentaire. L'épreuve orale consiste en l'explication d'un auteur classique latin et d'un grec, en interrogations sur l'histoire de la littérature italienne, grecque et latine, sur l'histoire et la géographie et en questions de logique. Pour la première année de la section des sciences l'examen oral ainsi que les trois dissertations de l'examen écrit portent sur la physique et les mathématiques élémentaires.

Il y a donc deux sections à l'école normale, l'une pour les lettres, l'autre pour les sciences. La première se subdivise en trois « sous-sections, ¹ » celles de philologie, d'histoire et de philosophie, la seconde, en quatre, celles de mathématiques, de physique, de chimie et de sciences naturelles. Chaque section comprend quatre années d'études, deux années préparatoires et deux années d'études normales proprement dites, et ce n'est qu'a

requis pour être admis aux examens universitaires. Mais il lui est supérieur, parce que, en Italie, la rhétorique est suivie, comme nous avons vu, de deux années de philosophie, qui forment avec elle les trois classes du lycée, lequel est précédé des cinq années de gymnase: en tout huit années d'humanités.

¹ C'est le terme italien: j'en verrai obligé d'introduire ici une ou deux expressions de ce genre, pour le besoin de l'exactitude et de la concision.

partir de la troisième année¹ que se fait la répartition des élèves entre les différentes sous-sections. Cependant pour la 2^{de} section on divise les élèves dès les deux premières années en deux classes, selon qu'ils se destinent aux sciences physiques ou aux sciences naturelles. Tout élève peut, sur sa demande et sur l'avis conforme de la direction, être autorisé à suivre les cours de deux sous-sections à la fois.

Il ne faut pas voir, quoi qu'on ait pu dire², dans la réunion des deux sections en une seule et même école une supériorité sur notre système de la séparation absolue. Ici, comme à l'école normale de Paris, malgré le rapprochement des deux divisions, malgré certains cours communs à l'une et à l'autre (ceux de langues modernes), les élèves des deux sections ont fort peu de rapport entre eux pour leurs travaux, leurs entretiens et même leurs distractions. Est-ce un effet de l'antagonisme qu'on se plaît trop souvent à susciter entre les sciences et lettres, et qui reparait ici dans une forme un peu mitigée? Ou bien les études spéciales de ces jeunes gens les absorbent-elles au point de leur enlever le loisir ou le goût de passer quelquefois à l'autre partie? Il y a peut-être de l'un et de l'autre, mais, pour que

¹ Comme à l'école normale de Paris, qui ne compte d'ailleurs que trois années d'études.

² Voir par ex. les séances du Conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, en Belgique, lorsqu'il s'est agi d'organiser l'enseignement normal pédagogique du degré supérieur, institué par l'art. 38 de la loi du 1^{er} juin 1850 sur l'enseignement moyen. A la question suivante : « y aura-t-il une ou deux écoles normales? » la plupart des membres du Conseil (8 contre 4 et 1 abstention) se sont prononcés contre la séparation des deux enseignements. Selon M. Stas, « tous les professeurs indistinctement, quel que soit leur enseignement, littéraire ou scientifique, ont à poursuivre un but commun, la formation de l'homme. Il faut par conséquent chercher à amener dans le corps professoral de l'enseignement moyen l'homogénéité, l'unité d'esprit et de vue, ainsi que l'unité de discipline. Ce résultat ne peut être obtenu que par l'institution d'une école normale unique, confiée à un directeur spécial. » Séance du 15 janvier 1852 (Rapport triennal de l'Enseignement moyen en Belgique : années 1852-53-54, p. CCXI et suivantes).

Le conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne s'est rallié à l'unanimité aux décisions prises en cette occasion par le conseil de l'enseignement supérieur.

l'union des deux sections fût vraiment féconde, il faudrait les faire, non plus simplement cohabiter, mais se pénétrer, s'aider, se compléter l'une par l'autre; ce qui changerait, je crois, la nature et le but des écoles normales.

D'ailleurs les élèves des sciences, beaucoup moins nombreux que les autres ¹, sont le plus souvent « agrégés » à l'école, c'est-à-dire externes, avec ou sans bourse d'études (60 francs par mois), tandis que ceux des lettres sont généralement internes, gratuits ou payants (80 francs par mois) : bourses et gratuités sont accordées aux jeunes gens qui se distinguent le plus à l'examen d'admission ou dans leurs études à l'école. Le nombre de ces subsides est fixé chaque année par un arrêté ministériel : il est en moyenne de 24 pour les deux sections réunies; et l'on peut retirer ces avantages à ceux des normaliens qui s'en rendraient indignes par leur paresse ou leur mauvaise conduite; mais c'est là, comme on peut le prévoir, une mesure de rigueur que le conseil est rarement obligé d'appliquer.

Avant d'en venir au régime intérieur de l'école et d'observer son influence sur le travail des élèves, il convient de dire encore quelques mots sur l'ensemble même des études normales et sur l'organisation de l'établissement.

L'école de Pise, bien que dérivant de celle de Paris, ne forme plus comme elle une institution fermée, indépendante et bien séparée de l'Université. Elle s'y rattache au contraire d'une manière assez intime et tend de plus en plus à se fondre avec elle. Elle est dirigée par un conseil général (*consiglio direttivo generale*), présidé par le recteur de l'université de Pise, avec le directeur de l'école normale comme vice-président, et comme membres tous ceux qui font partie des conseils de section. Ce

¹ Il est des années où il y a un ou deux élèves pour les mathématiques et pas un pour les sciences naturelles.

Le règlement de 1862 (art. 2) imposait l'internat aux élèves de la 1^{re} section, l'externat à ceux de la 2^{de}. Cette prescription a disparu dans le nouveau règlement de 1877, et le Ministre reste libre de fixer, chaque année et d'après les circonstances, dans quelle catégorie il rangera chaque élève de chaque section. Il peut même, sur la proposition du directeur de l'école et l'avis du conseil, faire passer un élève de la place d'interne à celle d'externe ou réciproquement. On voit aisément tous les avantages de ces nouvelles dispositions.

conseil général, outre certaines attributions particulières, déterminées par le règlement, a la haute surveillance de la moralité, des études et des intérêts matériels de l'établissement. Cependant il ne se réunit que très rarement en assemblée générale, et sur la demande du directeur de l'école.

C'est à ce dernier, assisté des deux conseils de section, que revient la surveillance immédiate et continuelle des études et de la discipline. Il est choisi par le ministre parmi les professeurs ordinaires de la faculté des lettres ou de celle des sciences à l'université de Pise¹; il a table et logement à l'école. Quant aux conseils des sections, ils se composent chacun du « professeur interne » de la section et d'un professeur de chacune des sous-sections, désigné chaque année par la faculté correspondante. On voit quelle part est faite à ce qu'on appellerait en France l'élément étranger à l'école. Ces conseils se réunissent tous les deux mois, chacun de son côté et sous la présidence du directeur, afin de régler tout ce qui se rapporte à leur section; ils peuvent tenir au besoin des séances extraordinaires. Le directeur leur soumet les matières qui feront l'objet des devoirs, leçons et conférences des élèves, et arrête avec eux la disposition du programme des études et le tableau des heures.

Les professeurs internes dont je viens de faire mention, résident à l'école comme le directeur; ils sont chargés, à peu près comme nos maîtres de conférences, d'aider, de diriger les élèves dans leurs travaux et de faire certains cours spéciaux à leur usage. Ils sont au nombre de deux, l'un pour les sciences, l'autre pour les lettres; il y en avait jadis un troisième pour la philosophie, mais on a supprimé cette place à cause du petit nombre des élèves qui se destinent à cette partie et que les professeurs de l'université suffisent à préparer. Il est facile de prévoir qu'entre ces professeurs et les élèves les rapports seront plus fréquents, plus intimes et plus efficaces qu'ils ne pourraient l'être avec les professeurs externes. Enfin, pour en finir avec le per-

¹ L'ancien règlement portait que le directeur de l'école était nommé pour trois ans, mais qu'il pouvait être continué dans ses fonctions. Cet article ne figure plus au nouveau règlement.

Les professeurs internes sont nommés pour un an, comme ceux de gymnastique et de langues modernes; mais on peut les renommer et même les confirmer en charge, au moins les premiers, après cinq ans de continuation.

sonnel enseignant et administratif, il y a encore un professeur de l'université chargé de faire à l'école le cours d'histoire ancienne, deux professeurs de langues modernes (allemand et anglais ¹), un maître de gymnastique, un sous-directeur, qui est généralement l'un des professeurs internes, un proviseur-économe et un secrétaire comptable.

Venons-en au programme des études. Il comprend deux parties bien distinctes, les cours universitaires et les cours « normaux », qui ne sont au fond que le développement et l'achèvement des premiers. Les normaliens se font inscrire à l'université, assistent aux leçons, tout comme les autres étudiants, et prennent, comme eux, le grade de licencié au bout de deux ans, et celui de docteur, deux ans après, à moins qu'ils ne préfèrent, ce qui se fait le plus souvent, partager ces examens en deux épreuves, qui se passent à la fin de chaque année. Les matières des cours sont à peu près les mêmes que dans notre pays, seulement on a scindé les doctorats, ce qui facilite la tâche des étudiants. Ainsi, pour nous en tenir à la partie littéraire, qui fait avant tout l'objet de ce travail, on distingue le doctorat en lettres et le doctorat en philosophie. Pour le premier, il faut subir un examen sur les branches suivantes : littérature italienne, latine et grecque, histoire ancienne, moderne, archéologie, histoire de la philosophie. Pour l'autre, l'examen comprend, outre la littérature italienne et grecque et l'histoire ancienne, la philosophie théorique, la morale, l'histoire de la philosophie et la pédagogie, plus un cours de physiologie ou d'une autre partie des sciences naturelles à désigner par la Faculté. Quant à l'examen de licence en philosophie et lettres, il porte sur les trois littératures déjà nommées, l'histoire ancienne et moderne, la géographie, l'histoire comparée des langues classiques et néo-latines et la philosophie théorique : pour cet examen, comme pour celui de docteur, il y a deux parties, l'une écrite, l'autre orale. Si les normaliens échouent à l'une de ces épreuves, comme à l'un des

¹ Le français est enseigné dans les gymnases ; d'ailleurs il n'offre guère de difficulté pour les Italiens. — On remarquera l'absence d'une section des langues modernes à l'école de Pise ; cet enseignement n'est pas organisé non plus à l'école normale de Paris, mais on peut prendre en France l'agrégation pour cette partie comme pour la grammaire, les lettres, l'histoire, la géographie et la philosophie.

examens propres à l'école, ils doivent quitter l'établissement, mais — et c'est ici qu'apparaît l'avantage du système italien — ils peuvent continuer à l'université et sans aucun retard, des études, moins spéciales, il est vrai, et moins approfondies, mais qui leur assurent encore une place dans l'enseignement moyen ; d'ailleurs il leur est permis de se représenter à l'examen d'admission à l'année qu'ils ont dû quitter, à moins que leurs antécédents de travail et de conduite ne leur fassent retirer cette faveur par le conseil général, le directeur entendu. D'un autre côté nous avons vu que le dernier règlement ouvre les portes de l'école aux étudiants du dehors jusqu'à la 3^e année inclusivement : ainsi les jeunes gens qui d'abord n'ont pas senti de goût ou de vocation pour l'enseignement, ceux qui ont échoué aux premiers concours, mais qui depuis se sont perfectionnés, ceux enfin qui n'auraient pu se plier pendant quatre ans à la discipline de la maison, trouvent encore, sur le tard, le moyen de faire leurs études normales et de prendre leur diplôme de capacité. Il semble que l'on ait cherché tous les moyens imaginables pour attirer le plus d'étudiants possible à la vieille école, sans abaisser pourtant le niveau des études et des examens. Au lieu de fixer, comme autrefois, un chiffre bien déterminé pour l'admission des élèves, on tend de plus en plus à en augmenter le nombre et à leur permettre de suivre les cours normaux comme externes¹ et sans subside, pourvu qu'ils justifient des connaissances et de l'aptitude requises. On leur a même permis de concourir pour être admis seulement dans une des années préparatoires et de là dans la première année normale, et de passer, s'ils ont donné des preuves de mérite, en seconde année normale dans l'une des sous-sections.

Nous verrons bientôt quelle raison a fait élargir à ce point l'accès de l'établissement, et quel nom on réserve à cette dernière combinaison, qui n'est plus, à proprement parler, de l'école normale. Mais, tout en reconnaissant les avantages que cette étroite union de l'institut de Pise et de l'université peut offrir pour l'une et pour l'autre, il faut avouer qu'il serait assez difficile d'introduire ce système chez nous. Les normaliens de Liège

¹ Les séminaires ecclésiastiques de l'Italie acceptent également des élèves externes sans bourse d'études.

sont assez occupés, vu leurs leçons nombreuses, leurs travaux et la préparation de leurs derniers examens; de leur côté, les étudiants de la faculté de philosophie et lettres ont un programme assez rempli pour occuper le meilleur de leur temps. Si donc l'on voulait essayer entre ces deux cours d'études parallèles un rapprochement dans le genre de celui que l'on vient de voir, il faudrait commencer par scinder le doctorat, comme on a fait en Italie.

Outre les leçons ordinaires de l'université, les élèves assistent à celles de magistère, en les choisissant et les adaptant à la direction de leurs études. Quant aux exercices faits à l'intérieur de l'école, ils ne s'éloignent pas beaucoup de ceux qui se pratiquent à l'école normale de Paris, ou à celle de Liège : ils consistent en cours spéciaux, donnés par le directeur et les professeurs attachés à l'établissement, exercices sur ces cours et sur ceux de l'université, résumé des leçons fait par les élèves, travaux écrits, conférences pour la correction de ces travaux, auxquelles prend part toute la section réunie; enfin, les élèves des deux dernières années sont chargés d'assister leurs jeunes condisciples dans leurs études et dans leurs devoirs, de leur faire certains cours et de donner des leçons au lycée-gymnase de la ville¹.

Sans entrer dans un détail qui pourrait devenir fastidieux, je dirai que la marche de tous ces exercices est parallèle à celle des cours universitaires, auxquels ils se lient de la manière la plus intime. Le professeur interne de la section des lettres, M. Filippo Rosati, fait aux élèves de 1^{re} et 2^{de} année un cours approfondi de grammaire grecque; il leur explique les classiques grecs et latins de concert avec les professeurs de l'université, c'est-à-dire que, s'il se traduit un poète à l'université, M. Rosati

¹ Ce dernier usage est en vigueur aussi à l'école normale de Paris. Seulement, à Pise, la population restreinte de la ville (de 33 à 35,000 habitants) et du lycée-gymnase, permet au préfet de l'établissement de s'arranger, comme en famille, avec le directeur de l'école. Les normaliens peuvent, à tour de rôle, aller faire leurs leçons au lycée-gymnase et traverser ainsi plusieurs classes, ce qui leur donne des vues d'ensemble, très utiles pour l'enseignement. Cf. M. Bréal, *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, p. 137. Il engage même à envoyer les jeunes instituteurs français à l'école de Nivelles ou à celle de Lausanne.

choisit un prosateur et réciproquement. De plus, il lit avec eux plusieurs auteurs anciens, car ici, comme en Allemagne, on veut voir vite et bien; les maîtres feront traduire à leurs élèves des ouvrages entiers, sans trop s'attarder aux détails, afin de leur donner des vues d'ensemble. Quant à l'explication plus lente et plus approfondie, elle porte, les deux premières années surtout, sur la grammaire et les formes; en 3^e année, la discussion et l'établissement du texte prennent une importance plus considérable; en 4^{me}, les jeunes gens font ce travail d'une manière plus pratique et spécialement en vue de l'enseignement. En résumé, rien qui diffère essentiellement des méthodes et des exercices de notre école normale des humanités.

Les élèves ont à faire par année au moins un travail écrit en italien et un en latin sur des sujets d'érudition, des thèmes grecs (avec accents), pas de vers latins, bien qu'on leur enseigne les règles de la prosodie ancienne. Les dissertations sont lues en classe par leurs auteurs, soumises à un débat contradictoire, qui devient parfois assez animé, et finalement appréciées par le professeur lui-même.

En troisième année se fait la séparation dont j'ai déjà parlé, selon que les jeunes gens se destinent aux lettres, à l'histoire ou à la philosophie. Leurs études vont toujours en se spécialisant, mais la méthode générale reste à peu près la même; c'est cette tendance « critique » qui vient de l'Allemagne, et qui s'est répandue depuis quelques années dans tous les centres de haute culture en Italie; c'est cet esprit qui anime le cours de presque tous les professeurs, à travers les différences qui proviennent de la diversité de leurs génies. Certains de ces maîtres jouissent d'une renommée qui a franchi les bornes de leur pays: il me suffira de citer les noms de MM. Pasquale Villari, Domenico Comparetti (langue et littérature grecque)¹, Emilio Teza (sanskrit et histoire comparée des langues classiques et néolatines), Alessandro d'Ancona (littérature italienne). Il n'est pas jusqu'à ce dernier cours qui ne soit imprégné de cet esprit d'analyse et d'investigation qui pénètre l'enseignement supérieur tout entier. M. d'Ancona s'attache avant tout et exerce ses élèves à discuter un texte et à bien l'établir: grammaire,

¹ Les deux premiers sont aujourd'hui professeurs à l'Institut des études supérieures à Florence.

histoire, prosodie sont invoquées pour en venir à ce résultat. Ce n'est pas qu'il s'interdise toute remarque d'un ordre purement littéraire, mais il semble qu'en Italie, où l'amour du beau a été poussé le plus loin, on sente avec le plus de force le vide et les nausées d'une « rhétorique perpétuelle » et que l'on veuille y prémunir le mieux la jeunesse contre le danger d'une admiration vague et sans fondement, et lui apprendre à asseoir ses jugements sur une base solide et bien raisonnée. En Belgique, où l'enthousiasme pour les arts et pour la littérature n'est pas aussi vif ni surtout aussi général, on peut, sans inconvénient, faire la part plus large au développement du sens esthétique, même dans l'enseignement supérieur.

C'est sous la direction de ces maîtres d'élite que les normaliens se livrent aux recherches et aux travaux qui sont de leur partie. Le local même de l'école, situé dans un des quartiers les plus tranquilles de l'antique et glorieuse cité de Pise, semble déjà les inviter à l'étude et au recueillement. Puis, que de souvenirs réunis en ce seul endroit ! La place qui s'étend devant le « palais » a été au moyen-âge le forum de la république pisane ; au palais même se réunissaient habituellement les « anciens » de la cité ; puis, ç'a été la maison conventuelle de l'ordre illustre de St-Étienne, qui l'a cédée à la première école normale. À gauche se dressait jadis la célèbre tour des Gualandi, plus connue sous le nom de Tour de la Faim, qui recueillit les derniers soupirs du comte Ugolin et de ses enfants. Tous ces souvenirs doivent agir puissamment sur l'âme de jeunes gens qui seront appelés un jour à expliquer Dante ou à raconter l'histoire des républiques italiennes.

À l'intérieur, le local est vaste, clair, bien aéré, bien disposé, mais sans le luxe et la majesté qui paraissent dans l'architecture de presque toutes les universités du pays. Un beau jardin permet aux élèves de se livrer à l'étude, en profitant des avantages du grand air et de la promenade. La discipline est assez douce ici et pas du tout tracassière : on y mène une vie de famille plutôt que de collège, et le conseil¹ a réduit les mesures

¹ Le règlement général n'apporte que deux restrictions à la liberté des normaliens : défense de quitter la ville en dehors des jours de congé et d'introduire des étrangers à l'école et dans les chambres sans la permission du directeur ou du sous-directeur. Le reste : heure du lever, de rentrée

préventives à un minimum qui pût maintenir le bon ordre de la maison et protéger le travail des jeunes gens. « Les élèves de l'école normale, est-il dit dans le premier rapport au sénat, sont des jeunes gens d'élite, ayant donné des preuves de leur amour du travail en s'imposant les fatigues de la préparation à l'examen d'entrée, et qui entendent poursuivre leur étude avec une ardeur peu commune. En conséquence, on n'exigera d'eux pas plus que ce qu'ils sont disposés à faire spontanément. » Plus loin, le même rapport parle avec mépris de ces règlements étroits et tyranniques « qui n'ont jamais servi à réveiller chez les jeunes gens le sentiment de leur dignité et de la responsabilité de leurs actes. »

Entendu de la sorte, le régime de l'internat ne soulèvera plus autant d'opposition, même en Belgique, surtout si, comme le demande M. Fredericq, « on accorde aux élèves de l'école normale l'entière liberté de leurs mouvements et de leurs études, si l'on n'exige d'eux qu'un minimum nécessaire : l'exactitude dans les travaux et, le soir, la rentrée à l'établissement à une heure déterminée, à 10 ou 11 heures, en un mot, liberté en tout. » M. Fredericq ajoute fort justement : « sauf à congédier, les paresseux. » Voilà la sanction la plus efficace, et l'on y tiendrait la main. Mais, pour une faible minorité, qui pourra toujours, s'il lui plaît, fainéanter, en dépit de tous les règlements, jusqu'à l'échec des examens finals, pour quelques exceptions, qu'il est si facile d'éliminer, aller imposer à toute une jeunesse studieuse et intelligente jusqu'à l'ordre et au nombre des heures de son travail personnel, c'est, je trouve, dépasser le but et faire acte de malheureuse politique. Mieux vaut, comme à Pise, s'en remettre au zèle et à l'initiative des normaliens, borner le rôle du règlement et de la direction à protéger leur travail, à prévenir et à réprimer leurs écarts, et laisser aux professeurs le soin de diriger, de stimuler au besoin leur activité et d'en contrôler les résultats par les leçons, les devoirs et les examens.

(A suivre).

A. GRAFÉ.

le soir, etc.) est laissé à la sagesse du conseil, qui édicte un règlement d'ordre intérieur.

¹ L'école normale supérieure de Liège, Lecture faite à la séance du 1^{er} octobre 1880, pour le progrès des études philologiques et historiques (*Revue de l'instruction publique*, tome XXIII, p. 370).

COMPTES RENDUS

La conquête de la Belgique par Jules César. Victor Gantier. — *Office de publicité.* — Bruxelles.

Voici un des livres les plus patriotiques qui aient été publiés en Belgique; nous pourrions dire un des mieux écrits, des plus éloquents. Ce travail doit être consulté par tous les professeurs qui expliquent à leurs élèves les commentaires de César; il devrait être entre les mains de tous les jeunes gens qui les étudient, occuper une des premières places dans la bibliothèque des Belges qui aiment leur patrie.

L'écrivain qui composa ce remarquable ouvrage est un de nos compatriotes, fixé depuis longtemps à Berlin, auteur d'autres œuvres éminentes, correspondant très fin, très perspicace, de deux journaux importants de notre pays : le *Précurseur* et l'*Écho du Parlement*. Il n'est donc point le premier venu.

Le premier chapitre s'ouvre par une introduction qui nous fait connaître la géographie de la Belgique et les populations qui l'habitaient.

Ce qui donne un intérêt palpitant à cette lutte de neuf années entre le plus habile général qu'aient possédé les Romains et la pauvre petite nation des Belges septentrionaux, c'est la différence qui existait entre la tactique et les armes des uns, l'ignorance stratégique et le dénûment des autres. Le travail de M. Gantier contient un excellent parallèle, un peu diffus peut-être, mais coloré et brillant, des deux nations aux prises. Nos ancêtres ne connaissaient ni les tours mouvantes, ni les mantelets, ni les tortues, ni les béliers, ni les instruments de construction que possédaient leurs adversaires, armés contre eux de boucliers impénétrables, de la courte épée espagnole et du formidable pilum. Mal protégés par leurs boucliers d'osier ou de peaux, leur longue épée qu'ils ne pouvaient mouvoir dans les presses, leurs javelots mal ferrés, quand ils n'étaient pas de simples épieux durcis aux flammes, nos pères n'opposaient pour ainsi dire à leurs redoutables ennemis que leur courage et sou-

vent leurs poitrines nues. C'étaient des gens qui sortaient de leurs bois au cri de la patrie en danger pour se ruer sur ces soldats romains, habitués à faire la guerre dans toutes les parties du monde méditerranéen. Nous croyons que M. Gantier a prisé trop haut l'habileté de César contre ces malheureuses, mais héroïques populations.

L'ouvrage proprement dit commence par un portrait de César tracé de main de maître : égoïste ambitieux, perdu de dettes, ayant intéressé tous les libertins à son sort par ses largesses, tous les riches, par ses emprunts, souillé de vices et de débauches, rêvant la dictature et se créant dans les Gaules une armée invincible pour écraser ses rivaux et conquérir, à la pointe du glaive, le souverain pouvoir : écrivain de génie, d'une concision et d'une simplicité de style sans égale et souverainement éloquente, mais sec, froid et digne de l'*œuvre apologetique* qui avait pour but de justifier tous les crimes dont il souilla cette malheureuse terre des Gaules. Selon nous, M. Gantier fait de cet ouvrage un trop pompeux éloge. A son jugement sur les *Commentaires*, nous préférons ceux de Michelet et de Lamartine.

La formation de la ligue belge, la division qui se met entre eux au sujet de la suprématie conférée au Soissonnais, la diversion de Divitiac, l'insignifiante escarmouche de l'Aisne suivie de la défection des Bellovaques, la fuite de 300,000 Belges devant 75,000 Romains, sans avoir livré une bataille sérieuse, fournit à César l'occasion d'envoyer à Rome son premier bulletin de victoire.

La soumission de la Belgique méridionale ouvre au proconsul la voie de la Belgique héroïque qui va le tenir neuf années en échec. Celle-ci était à peu près composée des populations dont descendent actuellement les Flamands, les Allemands et les Wallons : Kymris, Germains et Gaulois.

La lutte va s'engager à Presles. Une savante discussion ne laisse planer aucun doute sur le lieu où se livra cette bataille. Nous en dirons autant de toutes les autres localités mentionnées par l'auteur. Dans leurs recherches sur les lieux où se sont passés les événements de notre histoire, les traditions locales ont été négligées par les généraux allemands et français qui se sont occupés de ces questions et, comme la chose était probable, il se confirme que ces traditions nationales sont les seules véridiques. Des cartes intercalées dans le texte, font admirablement

saisir tous les mouvements stratégiques et facilitent singulièrement l'intelligence du récit. Souvent les indications de César sont vagues et obscures, surtout celles qui se rattachent aux expéditions chez les Morins et les Ménapiens ou qui sont relatives aux populations. Tous les problèmes que soulèvent, sous ce rapport, les Commentaires, ont été résolus par Gantier mieux que par aucun de ses prédécesseurs, et ses conjectures en apparence les plus hasardées sont encore les seules qui, jusqu'ici, résolvent le mieux les scrupules des historiens.

A Presles, 77,000 Belges se heurtent à 61,000 Romains. Cette bataille, supérieurement décrite dans un style épique, nous laisse des doutes sur la manière dont l'historien comprend l'envahissement du camp par les 1000 Nerviens qui s'en emparèrent et sur celle dont l'auteur raconte la fin du combat. La lutte fut désespérée. Il y eut un carnage effroyable. Nous allons transcrire quelques lignes de César sur ce combat, en les rapprochant de celles de M. Gantier, pour donner une idée de la façon de peindre des deux écrivains. Partout le second, quoiqu'on en dise, peut très avantageusement soutenir le parallèle avec le premier.

César : Les ennemis, réduits à leur dernière chance de salut, déployèrent un immense courage. Les uns tombaient-ils au premier rang, leurs voisins les remplaçaient aussitôt, montaient sur leurs corps et combattaient. Des cadavres amoncelés ils se faisaient un rempart d'où ils lançaient leurs traits et nous renvoyaient nos javelots. Comment s'étonner que des hommes d'une pareille valeur aient osé traverser une large rivière, gravir des bords escarpés, combattre dans un poste désavantageux. Ces difficultés s'étaient évanouies devant la grandeur de leur courage. »

Gantier : Pour avoir raison des Nerviens, les Romains durent les coucher sur cette terre où ils ne voulaient vivre que libres. Quand le premier rang tomba, ceux du second montèrent sur les corps qui gisaient à leurs pieds, pour se dresser de toute leur hauteur devant l'ennemi. Sur le second rang abattu, s'élança le troisième. Lorsque les cadavres se furent accumulés et que le sang de ces guerriers se mit à ruisseler vers la Sambre, les Romains assistèrent à un spectacle d'héroïsme qui leur était inconnu. Ils virent les derniers combattants grimper sur ces monceaux de corps humains dans lesquels la vie et la colère frémissaient encore, non pour implorer leur pitié, mais pour lancer

leur dernier javelot et, à défaut d'autres traits, leur renvoyer, avec leur dernier cri d'indépendance, leurs propres pilums, etc. »

Dans le premier récit, nous voyons un homme tout préoccupé de faire son apologie et qui sait à quel point il grandit sa victoire en grandissant la valeur de l'ennemi. Dans le second, nous sentons les frémissements contenus d'une âme patriotique, battant à l'unisson de celles des guerriers héroïques qui meurent pour la liberté et l'indépendance nationale. Ajoutons que tout l'ouvrage est écrit dans ce beau style, vibrant d'émotion, style que ne rencontrent pas assez souvent nos écrivains belges.

Ce fut de Presles que César data son second bulletin de victoire.

Nous ne pouvons, hélas! continuer l'analyse du récit de ces gigantesques combats et nous le regrettons profondément. Tous sont décrits avec une science consommée. Après Boduognat, Ambiorix; après Ambiorix, Indutiomar. Cependant, nous avons encore quelques réserves à faire sur la manière dont l'auteur conçoit les détails des engagements survenus entre Ambiorix et Sabinus, Indutiomar et Labiénus; mais ce sont des incidents sans portée sur l'ensemble de l'œuvre.

Maître de ce peuple intrépide entre les plus braves, César sentit qu'il était vaincu, mais non dompté, et, redoutant un suprême effort contre la domination romaine, il finit par où il aurait dû commencer. Le destructeur qui avait affermi sa conquête en immolant cette immense hécatombe, sans manifester jamais le moindre sentiment de pitié pour tant de victimes, se fit diplomate. Il voulut gagner les Belges en se les attachant, ce qui lui eût été si facile d'obtenir en introduisant chez nous la civilisation par la douceur et la persuasion. Il leur promit de faire respecter leurs institutions nationales et religieuses, et de leur accorder toute la somme d'indépendance compatible avec les intérêts de la République.

Dans un chapitre final, l'auteur présente les conclusions de son ouvrage que nous pouvons résumer ainsi :

1^o Au moment où s'ouvrit cette guerre féroce, la population de notre pays était d'un demi million d'hommes. Le cinquième de cette population succomba. « De tous les conquérants qui ont passé sur la Belgique, de tous les despotes qui l'ont opprimée et mise à feu et à sang, César doit être considéré comme celui qui nous fit le plus de mal. »

2^o La prétendue mission civilisatrice de César dans nos con-

trées est dépourvue de sens. « Ce soi-disant missionnaire de la Providence s'est conduit comme un Attila, qui prétendait aussi être un fléau de Dieu, envoyé pour châtier les nations. L'ère de la civilisation ne s'ouvrit pour la Belgique que plusieurs siècles après la conquête de César, et lorsque déjà l'empire romain avait cessé d'exister. »

3^o La Belgique n'a pas été repeuplée par des colonies germaniques. Le pays n'était pas dépeuplé et les Belges du dix-neuvième siècle descendent directement des pères, des enfants, des frères et des sœurs des braves qui succombèrent dans leur lutte contre le barbare que Rome vomit sur notre malheureuse patrie pour arrêter son essor vers le progrès.

Un dernier mot pour terminer : Ce livre, d'un style chaud, coloré, entraînant, se laisse lire comme un roman. Il n'est pas un belge qui ne doive y retremper ses sentiments patriotiques au contact de ceux qui ont fait vibrer l'âme de l'auteur. Les critiques sages et savantes y abondent; les conjectures y sont neuves, ingénieuses, dignes de la plus sérieuse attention. C'est un beau livre et un bon livre.

THIL-LORRAIN.

Histoire des beaux-arts en Belgique, par CAM. LEMONNIER
(Peinture, sculpture, gravure, architecture). Weissenbruch.
Bruxelles.

Cet ouvrage n'a pas été assez remarqué parmi nous. C'est à peine s'il eut en province quelque retentissement. Les journaux n'en ont pas parlé. La Belgique ignore ce que publie Bruxelles. Il est incontestable que l'histoire d'un *Mâle* a plus contribué à répandre la réputation de l'auteur et à lui faire une large place au soleil, que sa belle et splendide *Histoire des beaux-arts en Belgique*. C'est à dégoûter nos meilleurs écrivains de toute grande et sérieuse entreprise. Faites une œuvre géniale, écrite d'un style puissant, pleine de larges et profondes idées et vous ne serez pas lu, et vous continuerez à végéter inconnu. Mais publiez le *Mâle* et toutes les feuilles publiques en parleront et l'œuvre franchira les frontières, et son succès sera prodigieux, énorme.

Monsieur Lemonnier est un grand et ingénieux coloriste. Les puissantes et vigoureuses qualités de son talent se retrouvent dans l'œuvre magistrale sur laquelle toute la presse belge eût dû

appeler l'attention de ses concitoyens. Ici nous nous trouvons en présence d'une réalité nettement déterminée. Pour écrire une telle histoire, il fallait posséder une science profonde de l'art, un jugement sûr, des vues neuves et un style nerveux, abondant, capable de s'assouplir aux milles nuances des idées qu'il fallait incarner dans une image. En lisant ces remarquables appréciations on reste émerveillé, devant la justesse des aperçus, la rigueur des déductions historiques, la netteté du plan de ce vaste travail et la merveilleuse originalité de l'écrivain. Pour nous faire comprendre, citons quelques paragraphes de l'ouvrage du maître; mieux que tous les comptes-rendus, ils donneront, à ceux qui les liront, l'envie de parcourir les belles pages que M. Lemonnier a consacrées à faire l'historique de la grande œuvre nationale :

« David prit l'art flamand entre ses mains puissantes et le rompit. Il ne vit dans le génie de Rubens que de la barbarie; il imposa le dédain des magnificences auxquelles, si longtemps, s'étaient allumés les regards et demeura fermé aux prodigieuses sensualités du plus beau de tous les peintres; il ne s'aperçut pas qu'un art comme celui-là était l'exaltation d'une société arrivée à son point d'épanouissement suprême et que Rubens, une fois de plus, avait réalisé l'accord des facultés créatrices avec les influences contemporaines. La loi éternelle, qui résume dans les artistes supérieurs la race et le siècle, échappa à son esprit trempé pourtant plus qu'aucun autre dans les activités particulières à son époque. Tel qu'il est cependant, avec son pédantisme de régent corrigeant la nature et son incomparable plastique de peintre statuaire, il a laissé la trace d'une réaction glorieuse; révolutionnaire en politique, avec des complaisances monarchiques, il fut autrement révolutionnaire dans le domaine de l'art. Ici, aucun compromis ne courba sa fière intransigence; intraitable sur ce qu'il croyait être la vérité à travers les temps, il se montra inébranlablement fidèle dans ses haines et ses tendresses. Il fut des artistes qui arrivent à leur heure.

« Il fit voir l'homme à des yeux qui avaient perdu l'habitude de l'étudier, et cet homme, dans une manœuvre savante, stylée d'après les plus purs modèles, déployait une musculature hardie et jeune, comme un lutteur qui se précipite dans l'arène. Ce fut Hercule balayant les écuries d'Augias. On admirait sa grâce et sa force. De ces fermes pectoraux, il repoussa la cohue libertine

des peintres attardés dans Cythère. Débarrassé des mythologies malsaines, des allégories fades, des hergeries poussives, le ciel de l'art fut empli d'un large souffle.

« Une renaissance, à l'état vague plutôt que formulé, sommeillait dans les œuvres de ce génie, si poétiques en ses grâces mi-latines, mi-françaises. David la prit et la façonna à l'héroïsme; il la haussa à l'idéal tragique des gens qui meurent pour une idée ou pour la patrie. Le puissant artiste qui, aux Pays-Bas, méconnaissait Rubens, obéissait ainsi, pour sa part, à la double influence de son éducation. Il reflétait à travers le beau qui lui était particulier, sinon l'état entier de cette société en gestation, du moins l'une de ses faces les plus saisissantes, l'ardeur civique. La passion qui grondait partout imprimait à sa main comme une éloquence exagérée.

« Mais, hâtons-nous de le dire, le grand artiste ne peignit pas que des héros montés sur des cothurnes. Ses portraits, traités avec une simplicité admirable, révèlent, en regard de l'apparat solennel qu'il a dans ses toiles héroïques, un sens profond de la personnalité humaine. C'est dans ces pages civiques que réside le meilleur de son enseignement. Il ne s'y montre ni compassé ni froid, mais plein de feu, juvénile et savant avec bonhomie. Devant un front à modeler, il oubliait les Grecs et les Romains, ne voyait que la vie, se rajeunissait dans les jouvences de la nature et, seul à peu près des hommes de son temps, faisait vrai. Nulle idée préconçue, du reste : à force de respect, lui qui n'était guère un naïf, arrivait à l'ingénuité, tant il mettait d'intimités sur le masque. Les meilleurs peintres n'ont pas mieux modelé la chair. Il avait horreur des tons de palette et cherchait les valeurs exactes avec un soin incomparable. La peau, sous sa touche un peu sèche, manquait peut-être bien de moelleux; ce n'était pas ce satin vivant, à la trame élastique et mobile; mais, en peintre épris du sang, il nuançait les pâleurs d'afflux rosés. Il ne fondait pas les tons, mais les juxtaposait, après les avoir composés d'après nature. Raphaël avait peint ainsi la *Transfiguration*; il enseignait cette méthode comme plus rationnelle pour atteindre au modelé. Si pour les disciples de David la couleur ne fut qu'une superfétation, le maître ne peut être rendu responsable de ces excès, car le gris-perlé de ces colorations indiquait une vision fine et subtile, en avance sur la manière du temps. Elle fait pressentir les sourdines délicates des naturalistes modernes. »

Telle est la manière de peindre, sobre et vivante, du vigoureux historien de la peinture moderne en Belgique. Tout cet ouvrage est écrit de ce style chatoyant, plein d'images, rutilant de couleur, mais sévèrement pensé et rempli de profonds enseignements. Il nous fait voir l'École de David poussant le dédain des crudités violentes jusqu'à l'absence totale de la couleur. L'œil, cette âme du peintre, finit par être frappé d'une maladie mortelle. Il ne faut rien moins qu'une révolution pour le guérir de ce daltonisme.

Le caractère doublement révolutionnaire du *Dévouement de Pierre Van der Werff* par Wappers obtient un immense retentissement et jette le désarroi parmi les peintres de l'École de David. Le drame romantique exerce sa puissante influence sur la peinture; le sentimentalisme du théâtre fait invasion dans l'atelier; ce *Van der Werff* suscite tout un groupe de coloristes puissants, parmi lesquels tranche déjà Gallait. La querelle des romantiques et des classiques se personnifie dans Wappers et Navez. L'apparition du *Calvaire* de N. de Keyser, des *Quatre journées* de Wappers, de quelques toiles de Leys, surexcite l'exaspération des classiques. De Keyser grandit. La *Bataille des éperons d'or* est considérée comme un chef-d'œuvre. Les *Adieux de Charles I^{er}* de Wappers; le *Montaigne visitant le Tasse à Ferrare*, assurent le triomphe de la nouvelle école. Dès lors une activité calme tend à remplacer dans l'art les surexcitations patriotiques. Le *Masacre des magistrats de Louvain* de Leys, par la mixture du grotesque et du terrible, a la signification d'un programme. Navez soutient contre l'invasion des nouvelles idées une lutte héroïque et les œuvres qu'il expose ramènent la critique en sa faveur. Il est décoré.

C'est alors qu'au milieu de la foule des combattants surgit Antoine Wiertz, dont le *Patrocle* apparaît au salon de 1839. Il déclare une guerre franche aux poncifs du romantisme et obtient une médaille en vermeil. De Keyser donne sa *Bataille de Woeringen* et Gallait son *Abdication de Charles-Quint*. Malgré l'énorme succès de cette œuvre, l'atmosphère historique fait défaut à cette vision d'un autre âge. Le *Compromis des nobles* de Biefve, qui, pour ses débuts, avait créé *Ugolin* si plein d'un pathétique prudent, complète historiquement l'œuvre de Gallait. Mais ce tableau manque de ce cachet d'une vraie page d'histoire qui doit être avant tout l'expression d'un état des âmes. La *Bataille*

de *Lépante*, de Slingeneyer, sera la dernière des grandes toiles d'histoire. Dès lors, la race des peintres héroïques tendra fatalement à disparaître. Avec l'école romantique, celle des souteneurs de thèses en peinture ne tardera pas à décliner. Wiertz est de la famille des faiseurs de songes creux. L'organisme du peintre lui fait défaut. Rubens et Michel-Ange lui inspirent, avec le désir de les égaler, le goût des géants. Mais il est dépourvu de sensibilité vraie. Aucune fleur ne germe chez lui : il n'a que la désolation morne des hauts plateaux et ses gaîtés mêmes sont funèbres. Le *Phare du Golgotha* et le *Triomphe du Christ* ne sont qu'une expression de l'art-idée dans des toiles-thèses.

De 42 à 48, l'école de 1830 atteint son apogée ; sa production est en rapport avec l'activité générale. On peut la définir : l'idéal littéraire réflété par la peinture.

Comme antithèse à cette école, en 51 apparaît tout à coup le *Casseur de pierres* de Courbet. Cette œuvre fait présager une révolution nouvelle, radicale, intransigeante. L'auteur du livre que nous analysons en profite pour donner une large exquise des peintres de genres, de fleurs et d'animaux. Il nous montre l'antagonisme qui se manifeste entre l'école classique d'Anvers et l'école naturaliste de Bruxelles. Celle-ci, passant par dessus l'école romantique, va faire place, sous la direction de Portaels, à l'étude exclusive de la nature.

Tel est l'ensemble du premier livre de ce remarquable ouvrage, vu dans ses lignes essentielles. Le second livre s'ouvre par l'étude approfondie du caractère des tableaux de Leys. Sa conception de l'histoire se fait réaliste, et, par opposition au beau classique, le peintre affecte une recherche de certains types plus en rapport avec la réalité. Charles Graux ne le suit pas dans cette voie. Son idéal, d'accord avec son instinct, le poussé à rechercher les sujets tristes ; mais c'est à tort qu'on le compare à Courbet. Il reste lui-même, fait de la sincérité la condition de l'art. Son principe lui survit, il crée un genre à part. Le *Bain* et la *Japonaise* d'Alfred Stevens révèlent une manière nouvelle. Cet auteur devient le peintre de la modernité et pour l'exprimer, il choisit la femme. Brackeler détourne la tradition de Leys du côté d'une réalité plus grande et force son art à refléter les particularités de l'école anversoise. Sa préférence pour les types populaires, ses instincts de coloriste, trouvent un aliment dans

l'étude du vieil Anvers. Louis Dubois a des affinités plus grandes avec Courbet; Eugène Smits se distingue par un sens particulier de la couleur; De Winne se replonge dans les origines nationales. Pendant ce temps, l'enseignement naturaliste de Portaels crée toute une légion d'artistes. Une nouvelle période d'activité artistique se fait jour. Elle se distingue par la diversité de ses courants. Wauters forme un nouveau groupe. Il essaie des lumières claires, à peine coupées d'ombres légères et grises, mais ne fait qu'une demi-révolution. Ce furent les paysagistes, qui, constamment en commerce avec la nature, entrevirent, avant tous les autres peintres, la possibilité de renouveler l'interprétation par la franchise et la sincérité des moyens. Ils comprirent qu'une manière différente de sentir devait s'approprier une manière différente d'exprimer et appliquèrent le ton dans sa justesse et sa plénitude. Boulanger, mieux que personne, rendit tous les merveilleux effets de la couleur selon les lieux, les saisons et l'heure. Le jeune novateur prétendait n'accepter pour maître que la nature et faisait fièrement de l'art qui ne se vendait pas, par mépris des succès faciles.

Tels sont, dans leurs grands linéaments, les caractères fondamentaux des deux premiers livres. Le second se termine par des considérations générales et de savantes recherches sur les architectes, les graveurs et les sculpteurs. On comprend sans peine que nous n'avons pu nommer toute la légion d'artistes qui, dans l'œuvre magistrale, viennent se ranger autour des grands noms que nous avons mentionnés au cours de cette esquisse à vol d'oiseau. Nous pensons que ce compte-rendu déterminera quelques lecteurs de la *Revue* à lire ce bel ouvrage. Il serait à désirer qu'un écrivain aussi remarquable que M. Lemonnier fit de même l'*Histoire de la littérature nationale* depuis 1830 jusqu'à nos jours. Nous aurions un chef-d'œuvre de plus et, nous en sommes certain, ce ne serait pas le moindre joyau du bel écrin littéraire que peut déjà nous offrir M. Lemonnier.

THIL-LORBAIN.

Annuaire pour l'an 1882, publié par le Bureau des longitudes.
Avec des notes scientifiques. Paris, Gauthier-Villars. Un vol.
in-18 de 809 pages. Prix : fr. 1-50.

Dans la partie astronomique de l'Annuaire de cette année M. Loewy a ajouté un tableau complet des comètes de 1870 à 1879,

où l'on trouve les meilleurs éléments de leurs orbites, avec l'indication des observations originales d'où ils ont été déduits.

Dans la thermochimie, M. Berthelot a complété et rectifié les tableaux dont il a enrichi les annuaires précédents. Malheureusement, il a supprimé le Précis théorique contenant les principes généraux de cette science nouvelle. C'est vraiment dommage, car ces quelques pages si nettes et si bien enchaînées contribuaient grandement à vulgariser la thermochimie chez tous ceux qui, comme les ingénieurs, sont familiarisés avec les notions de travail, de force vive, etc. Espérons que ce Précis, encore annoncé dans la préface, quoiqu'il soit supprimé dans le volume, sera rétabli dans l'Annuaire de 1883.

Les notices scientifiques ont été rédigées par MM. Faye, Tisserand et Janssen.

M. Faye a donné un aperçu historique sur le développement de l'astronomie, emprunté au deuxième volume, sous presse, de son cours d'astronomie de l'École polytechnique. Il nous semble que, dans cette notice, l'éminent astronome n'est pas autant sur son terrain que dans les brillantes et ingénieuses études qu'il a insérées dans les Annuaires précédents. L'aperçu de M. Faye nous semble trop subjectif, trop peu historique, et sur plusieurs points, nous croyons devoir faire quelques réserves. Ainsi, par exemple, il nous semble que Hipparque a eu raison de préférer aux rêveries sans base des pythagoriciens, l'admirable conception des épicycles, équivalente aux développements en séries trigonométriques des modernes. Ce n'est pas Copernic, mais Galilée qui a introduit cette idée vulgaire que le soleil est le centre immobile de notre système planétaire. Copernic ne présentait cette conception que comme une hypothèse plus simple que celle de Ptolémée; c'est Descartes qui, se débarrassant de l'illusion de Galilée, encore partagée aujourd'hui par la plupart des savants, a vu que nous ne pouvions étudier que des mouvements relatifs; par suite, absolument parlant, les systèmes de Ptolémée, de Copernic et de Ticho-Brahé sont équivalents et l'un ne peut pas être dit plus *vrai* que l'autre. Euler a affirmé la même chose, au fond, quand il a fait observer que, dans les équations du mouvement des astres, il n'entre que la loi suivant laquelle varie la force appelée attraction, ou plutôt certaines dérivées secondes de fonctions de simples distances.

La seconde notice est un résumé complet, par M. Tisserand,

de tout ce qu'on sait aujourd'hui sur les planètes intramercu-rielles. L'étude du mouvement de Mercure a conduit Leverrier à cette conclusion qu'il doit exister une ou plusieurs planètes entre Mercure et le soleil. On a cru plusieurs fois les voir passer sur le disque du soleil, mais jusqu'à présent, on n'est pas certain d'en avoir constaté l'existence par l'observation. Peut-être les perturbations non expliquées de Mercure sont-elles dues, comme Leverrier l'avait pensé d'abord, à un anneau d'astéroïdes entre Mercure et le soleil. En abandonnant l'idée à priori que les coefficients appelés *masses* des planètes sont constants pour chacune d'elles et reprenant une idée de Bessel, on pourrait dire aussi que tous les mouvements de Mercure s'expliquent en supposant que la masse de Vénus est plus grande d'un dixième quand elle agit sur Mercure, que lorsqu'elle agit sur les autres planètes. D'après Leverrier même, cette idée paradoxale est la simple traduction des faits ¹.

La troisième notice, par M Janssen, est relative à la photographie de la comète *b* de 1881. Des procédés nouveaux ont permis à l'habile directeur de l'observatoire de Meudon de décèler, par la photographie, des détails de structure de la queue de la comète que les lunettes ne donnent pas. Il a aussi imaginé un moyen de reconnaître, par la photographie, la quantité de lumière réfléchiée et la quantité de lumière propre rayonnée par ces astres. L'image obtenue directement par la photographie était trop délicate pour être tirée sur papier. On a reproduit très scrupuleusement, par le dessin, le cliché original et un exemplaire de ce dessin à la main, photographié à son tour, est joint à la notice.

P. M.

Annuaire de l'observatoire de Montsouris pour l'an 1882.

Météorologie, agriculture, hygiène. Paris, Gauthier-Villars.

Un volume in-18 de 551 pages. Prix : 2 francs.

L'annuaire de l'observatoire de Montsouris contient d'abord, comme les années précédentes, les articles principaux du calen-

¹ « En admettant, au contraire, l'augmentation de $\frac{1}{10}$ environ de la masse de Vénus, toutes les observations de Mercure, observations de passage ou observations méridiennes, se trouvent très-fidèlement représentées » TISSERAND, p. 738.

drier, des tables actinométriques et psychrométriques, des tableaux numériques à l'usage des agriculteurs, et enfin le résumé des observations météorologiques faites à Paris depuis deux siècles. Dans ce résumé, on a ajouté, cette fois, les observations thermométriques et pluviométriques des dix dernières années, qui manquaient dans les annuaires précédents.

Viennent ensuite diverses notices : I. Météorologie agricole, par M. Marié-Davy, directeur de l'observatoire : action de la chaleur, de la lumière et de l'eau sur la végétation (150 pages).

II. Résumé météorologique des années agricoles 1875 à 1881, par M. L. Descroix (30 pages). Ces deux articles reproduisent, avec des additions, les articles analogues des années précédentes.

III. Sur la variation diurne de la vitesse du vent, par M. Descroix (8 pages). Notice nouvelle d'où semble résulter qu'en général, surtout pour les vents venus des régions équatoriales, il y a

un maximum de la vitesse vers les premières heures de l'après-midi. IV. Analyse des eaux météoriques et de l'air, par M. A. Lévy (55 pages).

V. Recherches microscopiques sur les bactéries de l'air et du sol, par M. Pierre Miquel (118 pages). Cette notice est la pièce capitale du volume. Nous hésitons à l'analyser dans la *Revue*, tant les résultats qu'elle contient sont singuliers. Nous nous contentons d'en transcrire quelques-uns. Le nombre des bactéries aériennes, toujours peu élevé dans les temps pluvieux, augmente pendant la dessiccation du sol, puis décroît quand la sécheresse se prolonge au-delà de 10 à 15 jours; le froid fait aussi disparaître les microbes, mais la neige ne réduit guère leur nombre. L'air va en général en se purgeant de décembre jusqu'à la mi-février, mais à partir de cette époque, le nombre des bactéries croît en passant par des divers maxima très remarquables. Il y a dix fois plus de bactéries dans l'air de la rue de Rivoli qu'à Montsouris, à la campagne; l'air humide des égouts et l'air du cimetière Montparnasse est trois ou quatre fois moins chargé de germes que celui de la rue de Rivoli. Peut-être, dit M. Miquel (p. 484), les cimetières « sur lesquels pèsent tant d'accusations mal qualifiées, seraient non seulement d'une innocuité absolue, mais deviendraient une cause d'assainissement des grandes villes au même titre que les jardins publics, les larges voies, les places spacieuses, qui permettent aux vents, principaux purificateurs des atmosphères infectées, d'accomplir leur mission. » La plupart

des microgermes de Paris ont leur origine dans le sol trituré des chemins où ils sont déposés avec tous les débris que l'exercice de la vie animale y laisse choir. L'eau à Paris est extrêmement souillée de microgermes : un gramme d'eau de la Seine, en amont de Paris, à Bercy, contient 1408 microgermes; il y en a 3200 en aval à Asnières. Les eaux d'égout à Clichy en contiennent 20,000 par gramme d'eau; après filtration à travers les jardins et les champs conquis de la presqu'île de Gennevilliers, 14 seulement, moins que la plupart des eaux potables de Paris. M. Miquel a aussi cherché le nombre comparatif de microgermes dans les habitations et les hôpitaux : ceux-ci en contiennent 7000 à 8000 par mètre cube d'air : les maisons les mieux tenues 2000 à 3000, trois fois plus que l'air de la rue de Rivoli. Au contraire, le sol que couvrent des forêts, des prairies, des champs cultivés, des terres meubles mêmes, pourvu qu'elles ne soient pas triturées et puissent se durcir en temps de chaleur, n'offre aux bactéries que peu de conditions favorables d'existence. Comme on le voit, M. Miquel parvient de cette manière à définir scientifiquement ce qui caractérise la pureté de l'air à la campagne. Il termine sa notice par un paragraphe consacré à la démonstration de cette loi bien digne d'attirer l'attention des praticiens sur la théorie des germes de Pasteur : « les crues du nombre des bactéries précèdent, en général, d'une semaine, les crues du chiffre des décès. »

VI. La dernière notice sur l'*Épuration des eaux d'égout par le sol cultivé*, due à M. Marié-Davy, est un complément des deux précédentes. Les eaux d'égout de Paris peuvent être absolument épurées par le sol éminemment perméable des caps de la Seine : les microbes nuisibles (seize millions par centimètre carré, par an) sont détruits sous l'influence d'autres microbes inoffensifs.

P. M.

Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles. 1882, 49^e année. Bruxelles, Hayez, 1881. Un volume in-18 de XII-367.

L'Annuaire de l'Observatoire contient, comme les années précédentes, les principales données astronomiques pour 1882, des renseignements météorologiques et géographiques, enfin des notices scientifiques.

Parmi les renseignements spéciaux réunis dans le volume de cette année, figure, à la suite des coordonnées géographiques des chefs-lieux de canton, l'altitude d'un point choisi dans chaque commune pour toutes les localités renseignées dans les tableaux publiés récemment par l'Institut cartographique militaire. Ce point est, autant que possible, un édifice public ou un lieu facile à reconnaître et à approcher, auquel on peut facilement rapporter, à l'aide d'un nivellement de peu d'étendue tout autre point de la commune. Ce nouveau tableau n'occupe pas moins de 80 pages.

La première notice, par M. Houzeau, est consacrée aux signes symboliques des planètes. Deux de ces signes, ceux qui désignent le soleil et la lune remontent à l'antiquité. Ceux des planètes Mercure, Vénus, Mars et Saturne, représentent respectivement un caducée, un miroir, un bouclier avec une lance, et enfin une faux; le symbole de Jupiter est la lettre initiale un peu altérée de son nom grec, Zeus. Ils ne paraissent pas remonter au-delà du X^e siècle après J.-C. Le symbole de la terre, un globe surmonté de la croix, date probablement du XVI^e siècle. Celui d'Uranus, trouvé par Herschell en 1781, est un H un peu modifié, celui de Neptune le trident. Les botanistes emploient les symboles de la Terre et des planètes Mars, Jupiter et Saturne pour désigner les plantes annuelles, bisannuelles, vivaces, ligneuses.

La seconde notice (78 pages) est due à M. Tamine, ingénieur des ponts et chaussées. C'est une nouvelle théorie des taches solaires. L'auteur admet que les taches sont engendrées par la précipitation, dans le soleil, d'essaims météoriques dont les orbites ont subi des perturbations dues à l'attraction des planètes. Il essaie de rattacher à cette conception, peut-être difficile à concilier avec la mécanique céleste, la plupart des faits observés.

La notice suivante est intitulée : Notes sur l'histoire de l'Algèbre. Sur plusieurs points importants, elle devait être rectifiée ou complétée par les travaux récents sur l'histoire des mathématiques. Nous croyons qu'il est prouvé que les Grecs savaient plus d'Algèbre que ne le dit l'auteur et qu'il en est de même de Léonard de Pise et de ses contemporains.

La quatrième notice due encore à M. Houzeau est une magnifique étude de géographie physique, sur la *nature vierge*. Ce sera

probablement la partie de l'annuaire qui paraîtra la plus intéressante à la majorité des lecteurs.

Parmi les autres notices qui terminent le volume, nous citerons encore : 1^o Quelques renseignements historiques sur le calendrier; 2^o Les marées sur les côtes de Belgique par M. Van Ryselbelghe; 3^o Enfin une notice sur les comètes de 1881, par M. Niesten.

P. M.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Loi du 22 mai 1882, modifiant l'article 10 de la loi du 15 juillet 1849 et prorogeant la loi sur la collation des grades académiques.

Art. 1^{er}. La loi du 20 mai 1876, déterminant le mode de collation des grades académiques et le programme des examens universitaires, est prorogée jusqu'au 1^{er} octobre 1883.

Art. 2. L'article 10 de la loi du 15 juillet 1849, organique de l'enseignement supérieur donné aux frais de l'État, est ainsi modifié :

Il y a, dans chaque université, treize professeurs en sciences, huit en philosophie, dix en médecine et sept en droit.

En cas de nécessité, un ou deux professeurs de plus peuvent être nommés dans chacune de ces facultés.

Arrêté royal du 24 Avril.

Art. 1^{er}. Le taux moyen, fixé à 745 francs, par notre arrêté du 17 janvier 1882, à raison duquel le minerval attribué au préfet des études et aux professeurs de l'athénée royal de Tournai entrera en ligne de compte dans la liquidation des pensions pour la période triennale de 1882-1884, est augmenté et porté à neuf cent sept francs (fr. 907).

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

ATHÉNÉE ROYAL. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — ADMISSION A LA PENSION.

Par arrêté royal du 6 mai 1882, M. Piré Louis, second professeur de sciences naturelles à l'athénée royal de Bruxelles, est admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à la pension.

ACTES OFFICIELS.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATION.

Par arrêté royal du 11 juin 1882, Habets (Alfred), ingénieur, chargé de cours à l'Université de Liège, est nommé professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'Université précitée.

Il est chargé du cours d'*exploitation des mines et du cours de topographie*.

Par arrêté royal de la même date, M. Dekoninck (Lucien), ingénieur civil des mines et ingénieur civil des arts et manufactures, chargé de cours à l'université de Liège, est nommé professeur extraordinaire à la faculté des sciences de l'université précitée.

Il donnera les cours de *chimie analytique et de docimasie*.

Un arrêté royal de la même date nomme M. Plucker (Théodore), docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, chargé de cours à l'université de Liège, professeur extraordinaire à la faculté de médecine de l'université précitée.

Il donnera les cours suivants : *pathologie chirurgicale spéciale, y compris les affections des os et des articulations. Clinique des maladies syphilitiques et cutanées*.

MM. Habets et Dekoninck sont respectivement dispensés du diplôme de docteur en sciences physiques et mathématiques.

Par arrêté royal du 11 juin 1882, M. Constantin Le Paige, docteur en sciences physiques et mathématiques, a été nommé professeur extraordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège. Il donnera les cours suivants : *Éléments de la théorie des déterminants; compléments d'analyse; géométrie supérieure et compléments de géométrie descriptive*.

UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATION.

Par arrêté royal du 8 juin 1882, M. Nuel (P.), docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, chargé de cours à l'université de Gand, est nommé professeur ordinaire à l'université précitée.

Il donnera le cours de physiologie humaine.

ATHÉNÉES ROYAUX. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS.

Athénée royal de Malines.

Par arrêtés royaux en date du 31 mai 1882, sont nommés, à titre définitif, à l'athénée royal de Malines; savoir :

Préfet des études, M. Waxweiler, Emile-Pierre, docteur en sciences physiques et mathématiques;

Professeur chargé de la rhétorique latine: M. Yserentant, Pierre, docteur en philosophie et lettres;

Professeur chargé de la 3^e latine: M. Louveaux, Jean-Baptiste, docteur en philosophie et lettres;

Professeur chargé du cours de physique, de chimie et d'histoire naturelle: M. Bellis, Camille, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences naturelles;

Professeur chargé du cours de mathématiques supérieures: M. Laduron, Camille, docteur en sciences physiques et mathématiques;

Professeur chargé du cours d'anglais: M. Berlage, Auguste, porteur du diplôme de capacité institué par l'arrêté royal du 27 janvier 1863 pour l'enseignement de l'allemand et de l'anglais.

Athénée royal de Louvain.

Par arrêtés royaux en date du 7 juin 1882, sont nommés, à titre définitif, à l'athénée royal de Louvain, savoir :

Préfet des études: M. Smets, Lambert, docteur en sciences physiques et mathématiques;

Professeur chargé de la rhétorique latine: M. Tilman, Charles, docteur en philosophie et lettres;

Professeur chargé de la troisième latine: M. Thibaux, Joachim, docteur en philosophie et lettres.

Athénée royal d'Ath.

Par arrêté royal en date du 7 juin 1882, M. Gittée, Auguste, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les langues flamande et anglaise, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur d'anglais à l'athénée royal d'Ath.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. S. Guyard, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 24 avril : **Chandler**, Guide pratique de l'accentuation grecque (Louis Havet). — **Oehmichen**, Études sur les sources de Pline pour la géographie et l'histoire de l'art (Camille Jullian). — Du 1^{er} mai : **Deecke** et **Pauli**, Recherches et études sur l'étrusque (Michel Bréal). — **Graf**, Rome dans la mémoire et les imaginations du moyen-âge, I. (P. M.). — **De Ruble**, Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, I. (T. de L.). — **Beljame**, Le public et les hommes de lettres en Angleterre au XVIII^e siècle (J. J. Jusserand). — Du 8 : Les Ménéchmes de Plaute, p. p. **Vahlen** (Louis Havet). — **Vaccarone**, Le pertuis du mont Viso (J. Roman). — Mémoires de Saint-Simon, p. p. de **Boislisle**, tome III (T. de L.). — *Variétés* : La Semaine philologique (Louis Havet). — **Müntz**, Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie, XVII^e-XIX^e siècles, I. (Eugène Müntz). — Thèses de M. Gêbelin. — Du 15 : **Hild**, Étude sur les démons dans la littérature et la religion des Grecs (P. Decharme). — *Variétés* : **L. Lalanne**, Une lettre inédite de Du Cange à Adrien de Valois. — Thèses de M. E. Bertrand. — Du 22 : **Prou**, Les théâtres d'automates en Grèce au II^e siècle (C. E. R.). — La Germanie de Tacite, p. p. **Holder** (J. G.). — Choix de sermons de Bossuet, p. p. **Gazier** (T. de L.). — Thèses de M. Seignobos. — Du 5 juin : Paul Orose, p. p. **Zangemeister** (Camille Jullian). — **Renieri**, Le pape Alexandre V, Byzance et le concile de Bâle (G. E.). — **De Magnienville**, Le maréchal d'Humières et le gouvernement de Compiègne (T. de L.).

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. O. Riemann et Em. Chate-lain. Année et tome VI. 2^e livraison. 30 Avril 1882.

Sommaire : La critique des textes grecs à l'École pratique des hautes études. 1. Sophocle, par Y. — Notes sur l'*Asinaria* de Plaute, par Louis

Havet. — Aristote, Rhétorique 3, 7, par O. Riemann. — Plaute; Captifs, 3, 5, 36, et Pacuvius, Iliona 198 Ribb., par E. Benoist.

Bulletin bibliographique.

Revue des Revues et publications d'Académie relatives à l'antiquité classique, parues en 1881. Allemagne (A — Jahresbericht von Bursian).

Société belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire de la société; 6^e année. 1882. N^o 2. Mars-Avril.

I. A. Bamps. Compte-rendu de la quatrième session du Congrès international des Américanistes (*suite*). — II. A. Gobert. Les canaux maritimes et les ports de mer de la Belgique. — III. Géographie commerciale. — IV. E. Suttor. Chronique géographique. — Régions polaires. — Europe — Asie. — Afrique.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch von Goettingen, 1882.

Inhalt des zwölften Heftes (december 1881). Ausgeg. am 14 april 1882.

Properz in seinem verhältniss zum Alexandriner Kallimachus, von Sperling. — Ueber rhythmische malerei in Ovids Metamorphosen, von Lüdke. — Sedulii paschalis operis liber quintus... revidirt von E. Ludwig. — G. Behncke, de Cicerone Epicureorum philosophiae existimatore et judice.

Zwölfter Band (februar und märz) 1882. Ausgegeben 8 mai.

Fr. Knoke, über hic und nunc in der oratio obliqua. — Eschyle morceaux choisis... par Henri Weil. — Phil. Braun, beiträge sur lehre... von ὄδῃ und οὐτοῖς bei Aeschylus. — J. C. Vollgraff, greek writer's of Roman history. Some reflections upon the authorities used by Plutarch and Appian. — Paulus Sauerbrei, de fontibus Zonarae quaestiones selectae. — A. Vollmer, die quellen der dritten dekade des Livius. — Frid. V. Gustafson, de Ciceronis primo de finibus bonorum et malorum libro quaestiones. — Paul Meyer, untersuchung über die frage der echtheit des briefwechsels Cicero's ad Brutum. — Georg Busolt, forschungen zur griechischen geschichte, erster theil. — Wladimir Pirogoff, untersuchungen über... die dritte dekade des Livius.

Wiener Studien, Zeitschrift für classische Philologie. Verantwortliche Redacteurs: W. Hartel, K. Schenkl.

Erstes Heft, 1882. Beiträge zur Kenntniss der Ravennasscholien zu Aristophanes. Von Dr. C. R. v. Holzinger. — Zum zweiten Buche Herodots. Von J. Krall. — Zur Kritik des Demetrios περί ἑρμηνείας. Von H. Schenkl. — Zur Kritik der Paraphrase des Nonnos von Panopolis. Von A. Scheindler (Schluss). — De Statii Achilleidis codice Etonensi. Von C. Schenkl. — Die Akademie und ihr vermeintlicher Philomacedonismus. Von Th. Gomperz. — Zur Kritik der Sibyllinischen Weissagungen. Von R. Rzach. — Varia. Von J. M. Stowasser. — Studien zu den Metamorphosen des

Apuleius. Von M. Petschenig. — *Miscellen*: Zu lateinischen Schriftstellern. Von K. v. Morawski. — Eine uita Vergilii. Von M. Petschenig. — Handschriftliches. Von J. Huemer. — Zur Anthologia Latina. Von J. Huemer. — Zu Plinius' naturalis historia. Von I. Hilberg. — *Miscellen*. Von R. Bitschowsky.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen.

15 April 1882. N. Wecklein, Der Philoktetes des Sophokles (σμ). — H. Swoboda, Thukydideische Quellenstudien (P. Leske). — Th. Berndt, De ironia Menexeni Platonici (Hess). — R. Steinhoff, Das Fortleben des Plautus auf der Bühne (O. Francke). — Haupt-Vahlen, Horatii opera (Mewes). — A. Frigell, Epilegomena ad Livii librum I. (Sörgel).

22 April. A. Scheindler, Nonni Panopolitani Paraphrasis S. Evangelii Johannei (A. Rzach). — R. Sydow, De recensendis Catulli carminibus (K. Rossberg). — G. Dillenburger, Horatii opera (E. Krah). — R. Scharf, Quaestiones Propertianae (E. Heidenreich). — Vahlen, Beiträge zu Properz (E. Heydenreich). — A. Frigell, Epilegomena ad T. Livii librum XXI (Fr. Luterbacher).

29 April. Jul. Caesar, Quaestiones ad Aristophanis Aves spectantes (E. Ziegeler). — Joh. Kvicala, Studien zu Euripides (Th. Berthold). — C. F. W. Mueller, Ciceronis scripta. Partis II. vol. I. continens orationes (Adler). — H. Schliemann, Orchomenos (Th. Schreiber).

6 Mai. Eug. Abel, Orphei Lithica (A. Rzach). — Ivo Bruns, Plato's Gesetze (K. J. Liebholt). — L. Behrendt, Übersetzung des Horaz (E. Krah). — F. Frontin, Ciceronis epistulae selectae und M. J. Hellen, Cicéron, Lettres choisies (J. F.). — J. Jung, Die romanischen Landschaften des römischen Reiches (G. Egelhaaf). — Ed. Cuq, De quelques inscriptions relatives à l'administration de Dioclétien: L'examinateur per Italiam; Le magister sacrarum cognitionum (J. Jung).

13 Mai. H. Frohberger-G. Gebauer, Ausgewählte Reden des Lysias (K. Fuhr). — K. K. Müller, Ein griechisches Fragment über Kriegswesen (A. Kannengiesser). — P. Thomas, Ciceronis pro Archia poeta oratio (J. Degenhart). — K. Tücking, Taciti annalium libri I et II (p.). — L. Packard, Morality and religion of the Greeks (E. Ziegeler). — R. Schnee, Griechisches Übungsbuch (A. Krause).

20 Mai. C. Ed. Schmidt, Beiträge zum Parallel-Homer (E. Eberhard). — E. Schwabe, Quaestiones de scholiorum Thucydideorum fontibus (Dobereantz). — G. Uhlig, Appendix artis Dionysii Thracis (P. Egenolff). — J. H. Schmalz, Sallustii de Catilinae conjuratione liber (K. E. Georges). — Hedde J. J. Maassen, De littera v Graecorum paragogica (B. Grosse). — Fr. Esmann, De organis Graecorum musicis (H. Guhrauer). — W. Dörpfeld, Über die Verwendung von Terrakotten (Th. Schreiber). — Knabenbauer, Orakel und Prophetie (R. Hendess). — G. Voigt, Die Wiederbelebung des klassischen Altertums (Hess). — J. G. Weckerlin, Übungs-

stücke zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Lateinischen für Quarta und Tertia (O. A.).

27 Mai. H. Kallenberg, Zur Quellenkritik von Diodors XVI Buche (E. Bachof). — A. Sidgwick, Vergilii Aeneidos lib. V et VI (O. Brosin). — Kraner-Dittenberger, Caesaris commentarii de bello Gallico (R. Menge). — M. Petschenig, Victor Vitensis (B. Dombart).

3 Juni. M. Roger, Euripide, Hécube (σμ). — M. Erdmann, De Pseudolysiae epitaphii codicibus. — Pseudolysiae oratio funebris (K. Fuhr). — L. Major, Proklos über die Definitionen bei Euklid (H. Weissenborn). — Joh. Vahlen, Plauti Menaechmi (Fr. Schöll). — A. Walther, Caesaris commentarii de bello Gallico (R. Menge). — Tabellarisches Verzeichniss der hauptsächlichsten lat. Wörter von schwankender Schreibweise (E. Krah).

Philologische Wochenschrift, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder.

2 Jahrgang. 22 April 1882.

G. Lübbert, De amnestia anno CCCCI a Chr. n. ab Atheniensibus decreta (E. Albrecht). — C. Huit, Platon à l'Académie (λς). — O. Riemann, Titi Livii ab urbe condita libri XXI et XXII (J. H. Schmalz). — Karl Tücking, Cornelii Taciti Annalium libri I et II (Georg Andresen). — Karl Uphues, De Definition des Satzes (Heller). — Josef Waltet, M. T. Ciceronis philosophia moralis (Heinrich Löwner).

29 April. 'Ιακώβου Πολυλά, 'Ομυρου 'Οδύσσεια (V.). — Theodorus Berndt, De ironia Menexeni Platonici (Hr.). — P. Thomas, M. Tullii Ciceronis pro A. Licinio Archia poeta oratio ad indices (ρ). — Lucius Ulpius Marcellus, Irta Vécsey Tamás (A.). — H. Griesbach, Über die allgemeine Bildung auf Gymnasien und Realschulen. — C. Mettenheimer, Die Zulassung der Realschul-Abiturienten zum medizinischen Studium. — Rudolph Hofmann, Die praktische Vorbildung zum höheren Schulamt auf der Universität. — Karl Schmelzer, Vom höheren Schulwezen. — A. von Bamberg, Zur Handreichung zwischen Kirche und Gymnasium (λς).

6 Mai. Friedrich Matz, Antike Bildwerke in Rom, mit Ausschluss der grösseren Sammlungen. Nach des Verfassers Tode weiter geführt und herausgegeben von F. v. Duhn (Adolf Trendelenburg). — Eduard Zeller, Die Philosophie der Griechen. — Friedrich Kurts, Allgemeine Mythologie (Paul Stengel). — Friedrich Brandscheit, Sophokles Oedipus Tyrannos (H. Gleditsch). — P. Ovidii Nasonis Ibis. Ex novis Codicibus edidit, Scholia Vetera, Commentarium cum Prolegomenis appendice indice addidit R. Ellis, Collegii Trinitatis apud Oxonienses socius (Henry Nettleship). — Otto Eichert, Vollständiges Wörterbuch zu den Geschichtswerken des C. Sallustius Crispus von der Verschwörung des Catilina und dem Kriege gegen Jugurtha, sowie zu den Reden und Briefen aus den Historien. — C. Sallusti Crispi, de conjuratione Catilinae et de bello Jugurthino libri, ex historiarum libris orationes et epistolae erklärt von Jacobs-Wirz (A. Eusser).

20 Mai. **J. Dupuis**, Le nombre géométrique de Platon (Heller). — **A. Weissenborn**, Die Übersetzungen des Euklid durch Campano u. A. (Max Schmidt). — **L. Kuhlmann**, de Sallustii codice Parisino 500 (J. H. Schmalz). — **Tabellarisches Verzeichnis** der hauptsächlichsten lateinischen Wörter von schwankender Schreibweise nach den neuesten Ergebnissen zusammengestellt (J. H. Schmalz). — **The American Journal of Philology**. Edited by Basil L. Gildersleeve, professor of Greek in the Johns Hopkins University.

27 Mai. **M. Schmitz**, Quellenkunde der römischen Geschichte bis auf Paulus Diaconus (Wilh. Soltau). — **Arnold Schäfer**, Abriss der Quellenkunde der griechischen und römischen Geschichte. 2 Teil. (Wilh. Soltau). — **Hans Brendicke**, Genealogien sämtlicher griechischer Götter und Heroen etc. insbesondere für Schüler höherer Lehranstalten (Paul Stengel). — **Udalricus de Wilamowitz-Möllendorff**, De Euripidis Heraclidis commentatiuncula (H. Gloël). — **G. Curtius**, Griechische Schulgrammatik. 15 Aufl. (J. Sitzler). — **Karl Meissner**, Lateinische Phraseologie für die obere Gymnasialklassen. — **E. Wilhelm**, Über lateinische Phraseologien (J. H. Schmalz). — **Register** zu „Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts in Athen.“

3 Juny. **Adamy, Rud.**, Architektonik auf historischer und aesthetischer Grundlage (J. Matz). — **A. Motte**, La paix de Cimon (G. J. Schneider). — **M. Victor Cucheval**, Histoire de l'éloquence latine depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron, d'après les notes de M. Adolphe Berger. — **P. Gross**, Die Tropen und Figuren. Ein Hilfsbuch für den deutschen, lateinischen und griechischen Unterricht an höheren Lehranstalten (H. Draheim). — **Georg Lukas**, Das häusliche Leben in Athen zu den Zeiten des Aristophanes auf Grund der in den Komödien des Dichters gegebenen Andeutungen (Heinrich Löwner). — **M. Petschar**, De Horatii poesi lyrica (Heinrich Döwner). — **Josef Steiner**, Über Ziel, Auswahl und Einrichtung der Horaz-Lektüre (Heinrich Löwner). — **Philip Brunner**, Sammlung von Schulreden und Ansprachen.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT,
LETTRES ET SCIENCES.

LE NOUVEAU PROGRAMME DES GYMNASES EN PRUSSE.

L'instruction moyenne supérieure est donnée en Prusse dans trois espèces d'établissements : les Gymnases, les *Realschulen* avec enseignement du latin, les *Realschulen* sans enseignement du latin. La durée des études est de neuf années dans les gymnases comme dans les écoles professionnelles ; les élèves y sont admis, quand ils ont neuf ans accomplis, et ils sortent à l'âge de 18 ans, s'ils parviennent à parcourir toutes les classes sans obstacle. Toutefois le nombre des classes ne correspond pas à celui des années d'études ; il est fixé à six ; les élèves restent deux ans dans chacune des trois dernières classes. Celles-ci sont doublées et portent communément le nom de III^a III^b, II^a II^b, I^a I^b. Il existe aussi des progymnases avec trois, cinq ou sept années d'études, et des écoles bourgeoises supérieures avec six années d'études. Ces établissements sont considérés comme préparant les élèves aux premières classes soit d'un gymnase, soit d'une *realschule*.

L'enseignement des *realschulen* et des écoles bourgeoises supérieures était réglé jusqu'ici par une ordonnance du 6 octobre 1859, celui des gymnases, par une circulaire du 12 janvier 1856, mais celle-ci n'avait apporté que des modifications insignifiantes au plan d'études arrêté par ordonnance du 24 octobre 1837. Le programme des gymnases n'avait donc pas varié depuis quarante cinq ans. Et cependant la société n'était pas restée sta-

tionnaire; sur bien des points les idées avaient changé, des besoins nouveaux s'étaient fait jour. L'expérience aussi de tant d'années devait avoir suggéré des améliorations à faire. On comprend donc que la question de la réforme de l'enseignement moyen se soit imposée au ministre dirigeant l'instruction publique dans le royaume de Prusse comme à ses collègues des autres pays de l'Europe, et il n'est pas étonnant que l'ancien régime n'ait pas été maintenu en tout point. Une circulaire du ministre actuel M. von Gossler, portant la date du 31 mars 1882, fait connaître les changements qui y ont été apportés, et publie le nouveau programme des gymnases.

La Prusse passe à bon droit, sinon pour le pays le plus éclairé du monde, du moins pour celui où l'enseignement est réglé de la façon la plus rationnelle. Il importe par conséquent de savoir comment la question de la réforme, agitée un peu partout, y a été résolue.

D'abord voyons comment on a procédé. En octobre 1873, M. Falck, alors ministre, réunit en conférence à Berlin, une commission de 26 membres, appartenant à l'administration de l'instruction ou au corps enseignant et représentant les opinions les plus diverses. Ils discutèrent librement pendant plusieurs jours, sans que le gouvernement cherchât à faire prévaloir un système quelconque ou essayât de diriger les résolutions dans une voie déterminée. Les procès-verbaux de la conférence furent ensuite publiés réunis en brochure (Berlin Hertz 1874), et envoyés aux établissements d'instruction publique ainsi qu'aux conseils provinciaux d'enseignement. Par circulaire du 13 avril 1874, les conseils furent invités à délibérer à leur tour sur les questions traitées à la conférence. Elles devinrent l'objet de discussions animés dans les assemblées pédagogiques, les réunions professorales et la presse scolaire. Lorsqu'enfin les arguments furent épuisés, que le débat parut clos, qu'il était devenu facile de distinguer les expériences générales des observations accidentelles d'une importance restreinte, et de reconnaître les principes d'après lesquels la révision des anciens arrêtés devait être entreprise, le gouvernement, assisté des autorités provinciales, étudia de nouveau la question et ce n'est que le 31 mars 1882, qu'il publia sa décision. Le *nonum prematur in annum* a donc été appliqué à la lettre; le nouveau programme a été longuement mûri et il est probable que, comme le précédent, il ne sera pas

modifié de sitôt. Il est d'autant plus intéressant de savoir en quoi il diffère de l'ancien.

On avait émis l'idée de remplacer le gymnase et la *realschule* avec latin par une institution mixte combinant les avantages des deux établissements et formant, d'après des méthodes uniformes, tous les élèves destinés aux études supérieures, ceux qui aspirent à entrer dans les hautes écoles techniques, comme ceux qui veulent passer à l'université. Le ministre déclare que cette idée ne pourrait être réalisée sans compromettre gravement le développement intellectuel de la jeunesse. La distinction est donc conservée ; on la dit même fondée sur la nature des choses.

Cependant le nouveau système tout en maintenant le gymnase séparé de la *realschule*, tend à les rapprocher sous certains rapports. Ainsi l'étude du latin est augmentée dans la *realschule* ; l'enseignement du français, de l'histoire et de la géographie, du calcul et des mathématiques, de l'histoire naturelle et de la physique reçoivent quelque accroissement dans le gymnase. Le programme, pour ces matières, portait :

	VI	V	IV	III ^b	III ^a	II ^b	II ^a	I ^b	I ^a	Total.
Français	»	2	2	2	2	2	2	2	2	16
Histoire et géographie	2	2	3	3	3	3	3	3	3	25
Calcul et mathématique	4	3	3	3	3	4	4	4	4	32
Histoire naturelle	2	2	»	2	2	»	»	»	»	8
Physique	»	»	»	»	»	1	1	2	2	6

Dorénavant il y aura, pour le français, quatre heures de leçons en cinquième, cinq heures en quatrième ; pour l'histoire et la géographie, trois heures en sixième et en cinquième, quatre heures en quatrième ; pour les mathématiques, quatre heures en cinquième et en quatrième ; pour l'histoire naturelle, deux heures en quatrième ; pour la physique, deux heures dans les deux années de seconde. De cette manière le total des heures du français est porté à 21, avec augmentation de 4 ; celui de l'histoire à 28, avec augmentation de 3 ; celui des autres matières, respectivement à 34, 10 et 8, avec une augmentation de 2 heures pour chacune.

Le latin continue à être enseigné dès la première année, l'expérience n'ayant nullement prouvé, comme on s'en flatte chez nous, qu'on apprendrait mieux cette langue en différant l'étude de deux ans. Il forme toujours aussi la matière principale de

l'enseignement, mais on a cru pouvoir, sans trop d'inconvénient, prendre sur le latin les heures qui ont été données en plus aux autres branches. Ainsi le latin, enseigné jadis pendant dix heures dans les sept premières années, n'a plus que neuf heures de leçon en sixième, cinquième, quatrième et dans les deux troisièmes, et est réduit à huit heures dans les deux secondes. Le total des heures descend de 86 à 77.

Le temps consacré à l'étude du grec a été diminué de deux heures sur une somme de 42, mais au lieu de la commencer en quatrième, comme le voulait l'ancien programme, on s'y initiera seulement en troisième. Le programme de la quatrième était fort chargé ; outre le grec on y commençait l'étude proprement dite des mathématiques, de l'histoire et de la géographie. Aussi un grand nombre d'élèves étaient forcés de doubler cette classe, beaucoup même étaient à jamais incapables de la franchir et d'aller plus loin. De plus, l'expérience avait démontré qu'il était fort difficile d'entreprendre trois ans de suite, dans les classes inférieures, l'étude d'une langue nouvelle : le latin en sixième le français en cinquième, le grec en quatrième. C'est pour parer à ces inconvénients, que le nouveau programme place les éléments du grec en troisième, mais afin de ne pas nuire aux résultats d'une étude si importante, les heures consacrées au grec dans les deux troisièmes et dans les deux secondes ont été portées de six à sept. Le grec est par conséquent enseigné pendant six ans, les quatre premières années avec sept heures de leçons, les deux dernières avec six heures.

En remettant d'un an l'étude du grec, on a pu aussi identifier le programme du gymnase et de la *Realschule* et permettre aux élèves de se décider, seulement après trois ans, pour l'une ou l'autre de ces institutions. Il en résulte un avantage d'autant plus grand pour la Prusse, que 150 localités de ce pays ne possèdent que des gymnases, et que 81 n'ont que des *Realschulen*.

Chez nous aussi, on a rendu communes les études des deux premières années des deux sections des athénées et même des écoles moyennes et l'on fonde sur ce changement les plus belles espérances. Mais pour obtenir le programme uniforme, nous avons imposé à la section des humanités, le système de la section professionnelle et réduit à cinq ans l'enseignement du latin, tandis qu'en Prusse on a forcé la *Realschule* de se conformer, pendant les années communes, au programme latin du gymnase.

Telles sont les modifications qu'après un si long espace de temps, le gouvernement prussien a cru devoir introduire dans l'organisation de ses gymnases. On voit que si ce gouvernement a jugé utile de renforcer quelque peu les études qu'on pourrait nommer modernes, il persiste à considérer l'étude des langues et des littératures anciennes comme formant la base des humanités; l'ancien gymnase est maintenu dans ses parties essentielles.

Voici le nouveau plan d'études en entier.

	VI	V	IV	IIIb	IIIa	IIb	IIa	Ib	Ia	Total.	ancien système.	Différence.
Doctrine chrétienne	3	2	2	2	2	2	2	2	2	19	20	—1
Allemand	3	2	2	2	2	2	2	3	3	21	20	+1
Latin	9	9	9	9	9	8	8	8	8	77	86	—9
Grec ¹	—	—	—	7	7	7	7	6	6	40	42	—2
Français	—	4	5	2	2	2	2	2	2	21	17	+4
Histoire et géographie.	3	3	4	3	3	3	3	3	3	28	25	+3
Calcul et mathématiques ¹	4	4	4	3	3	4	4	4	4	34	32	+2
Histoire naturelle . . .	2	2	2	2	2	—	—	—	—	10	8	+2
Physique	—	—	—	—	—	2	2	2	2	8	6	+2
Calligraphie	2	2	—	—	—	—	—	—	—	4	6	—2
Dessin	2	2	2									
Total des heures par classe.	28	30	30	30	30	30	30	30	30			

La circulaire de M. von Gossler contient aussi un certain nombre d'instructions, dont nous croyons utile de donner quelques extraits.

Le professeur de latin doit attacher autant d'importance à faire acquérir à ses élèves une connaissance suffisante du vocabulaire latin qu'à leur enseigner la grammaire. Ce n'est que lorsque le vocabulaire s'est profondément et à tout jamais gravé dans la mémoire, que la lecture des auteurs devient facile et que l'élève aimera de s'y livrer même en dehors des heures de classe.

Le but du gymnase n'est pas atteint si les élèves sont parvenus à pouvoir lire des écrits d'une difficulté déterminée; il faut voir plutôt s'ils ont lu réellement un ensemble d'ouvrages et comment ils les ont lus. L'intelligence des auteurs doit être fondée sur une analyse exacte de la *construction grammaticale* et sur la signification précise de tous les mots; une interprétation qui négli-

gerait cette rigueur deviendrait bientôt superficielle. Mais il ne faut pas perdre de vue que la lecture n'a pas pour but d'augmenter nos connaissances grammaticales et lexicologiques. Certains professeurs, même dans les plus hautes classes, transforment l'explication des auteurs en une répétition des règles de la grammaire et une accumulation de remarques de stylistique et de synonymie. C'est gravement méconnaître le but de l'enseignement du latin dans les gymnases et compromettre l'attachement des élèves aux études classiques, et la considération de ces études près des hommes éclairés. L'interprétation doit insister sur les idées de l'écrivain et faire apprécier sa valeur pour le fond aussi bien que pour la forme.

Les thèmes sont un moyen indispensable pour faire retenir les mots latins et les règles de la grammaire ; on ne saurait s'en passer dans les classes inférieures et moyennes. Dans les classes supérieures on cherchait autrefois à amener les élèves à pouvoir se servir de la langue latine pour l'expression de leurs idées. Ces exercices de rédaction dans une langue d'un génie tout différent de celui de la langue maternelle ont certes leur importance pour le développement de l'intelligence formelle. Mais comme le talent du style latin n'appartient plus à la généralité des profeseurs, il leur manque actuellement un des premiers éléments de succès, la connaissance certaine et facile du maître lui-même. Il ne suit pourtant pas de là qu'il faille supprimer les exercices de rédaction latine ; seulement il convient de ne pas les faire sortir du cercle des idées et des expressions que la lecture des auteurs a rendues familières.

L'usage oral de la langue latine pour faire répéter ce qui a été lu et appliquer, de diverses façons, les résultats de la lecture, est un excellent exercice, qu'il est bon de mettre en pratique dès les classes moyennes. Il facilite beaucoup la disposition prompte et rapide d'une certaine provision de mots et est un auxiliaire fort utile du style latin.

Les observations faites, à propos de l'enseignement du latin, sur l'importance égale des deux parties de la connaissance d'une langue, du dictionnaire et de la grammaire, sur les thèmes et l'interprétation des auteurs, s'appliquent aussi à l'étude du grec. L'enseignement de la syntaxe doit se borner à bien faire apprendre les règles principales. En première il ne faut consacrer qu'une

heure à la répétition de la grammaire et aux thèmes; les cinq autres heures seront réservées à la lecture.

Dans l'enseignement du français, il faut renoncer à l'espoir de donner aux élèves certaine facilité à s'exprimer en cette langue. C'est un résultat qu'on ne peut atteindre au gymnase; il ne faut pourtant pas négliger les moyens qui pourraient y conduire à l'avenir. Comme tels on recommande les dictées, qui habituent l'oreille à l'idiome étranger et fortifient dans l'orthographe, ainsi que l'usage du français pour reproduire ce que les élèves viennent de lire. On considère par contre comme plus nuisible qu'utile l'emploi du français dans l'enseignement de la syntaxe. Il faut, dans tous les cas, que l'élève qui a subi l'examen de maturité, soit à même de comprendre les ouvrages français, traitant des matières de ses études spéciales; il doit posséder en outre assez bien les éléments de la langue, pour qu'il ne lui manque plus que l'exercice, quand il devra s'en servir un jour.

L'enseignement de l'histoire doit se renfermer dans de justes limites. D'abord il faut considérer que cet enseignement est donné à des élèves allemands. L'histoire ancienne peut donc se borner aux nations qui ont eu une influence décisive sur la direction politique et la civilisation de la patrie, nations rapprochées d'ailleurs des élèves par leurs lectures latines et grecques. Dans l'histoire du moyen-âge et dans celle des temps modernes, l'Allemagne et la Prusse doivent former le centre; l'histoire des autres nations ne doit être étudiée que pour autant qu'il est nécessaire de la connaître pour l'intelligence de l'histoire nationale, et qu'elle fait comprendre l'influence prépondérante de certains États sur la marche générale de l'histoire.

En second lieu il ne faut pas perdre de vue que l'histoire proprement dite est inintelligible à un âge où l'on ne peut se faire une idée exacte de l'organisation d'un État ni s'intéresser aux questions politiques. On commettrait une faute grave en voulant forcer, sous ce rapport, une maturité hâtive.

L'étude de l'histoire commence en quatrième. Elle sera enseignée en deux cours concentriques de trois années chacun, un cours inférieur (IV et III) et un cours supérieur (II et I). En VI^e et V^e, il faut consacrer une heure à des récits *biographiques*. Les deux autres heures sont destinées à l'enseignement de la géographie, enseignement qu'il n'est pas nécessaire de confier au même professeur que celui de l'histoire. De même deux heures en qua-

trième et une heure en troisième sont réservées à l'étude de la géographie. A partir de là, cette science cesse d'être enseignée à part. Le professeur d'histoire saisira de fréquentes occasions, pour raffermir les connaissances acquises, et il fera répéter de temps en temps les parties de la géographie qui ne se rattachent pas à l'enseignement de l'histoire.

L'enseignement historique dans les gymnases aura rempli sa mission, s'il a inspiré l'estime pour la grandeur morale de certains hommes ou de peuples entiers, s'il a fait sentir aux élèves, combien leurs connaissances sont encore incomplètes, et s'il les a rendus capables de lire avec intelligence les ouvrages classiques d'histoire les plus importants.

La connaissance des dates est indispensable pour empêcher la confusion des faits confiés à la mémoire, mais il faut se borner aux dates essentielles, si l'on veut les faire retenir.

L'enseignement de la géographie est aussi et bien plus encore que celui de l'histoire, exposé au danger de surcharger la mémoire par une trop grande quantité de noms et de nombres et de compromettre ainsi la fixité du souvenir. Il faut s'attacher à procurer à l'élève un noyau de connaissances géographiques, susceptible d'être complété dans la suite.

L. R.

L'ÉCOLE NORMALE DE PISE ET LES ÉCOLES DE
MAGISTÈRE EN ITALIE.*(Suite et fin).*

Ainsi, chaque année, pour passer d'une classe à l'autre, les élèves de Pise ont deux examens à subir, l'un à l'université, dont nous avons déjà parlé, et qui vient en premier lieu, l'autre, moins difficile, qui porte sur les matières vues et les exercices faits à l'école, et pour lequel on tient compte de l'application et des travaux des jeunes gens pendant toute l'année. Ce dernier prend, à la fin de la 4^{me} année, une importance considérable et reçoit le nom d'examen d'habilitation. On distingue trois « habilitations », répondant aux trois sous-sections de philologie, d'histoire et de philosophie.

Cet examen se passe devant une commission formée de professeurs de la section et présidée par le recteur de l'université. Le récipiendaire présente au jury un travail écrit sur un sujet de littérature grecque, latine ou italienne, d'histoire ou de philosophie, selon la partie à laquelle il se destine. Ces travaux ont une étendue assez considérable et forment à l'impression des brochures de 100 à 140 pages, un peu moins que les dissertations inaugurales de nos docteurs spéciaux. Ils sont conçus dans cet esprit critique qui inspire l'enseignement de l'école : leurs auteurs, pour la littérature comme pour l'histoire ou la philologie, s'attachent avant tout à réunir des faits, à les discuter et à en tirer des conséquences bien certaines et, s'il se peut, nouvelles. Voici les titres de quelques unes de ces « thèses finales » : ils pourront donner une idée des sujets traités à l'intérieur de l'école, dont ces thèses ne sont d'ailleurs en général que le développement et le couronnement : sur le mythe de Prométhée ; traduction et commentaire du Baghavad-Ghita ; sur les satires de Juvénal, les comédies de Plaute, l'Edipe à Colone, Apulée et ses œuvres ; étude sur l'art céramique des anciens ; de Solon et des lois attiques ; sur l'origine et la diffusion en Italie des poèmes de chevalerie ; sur le concept de l'unité et de l'indépendance de l'Italie dans les œuvres de Machiavel. — J'ai entre les mains

deux de ces thèses imprimées, l'une du dr Ercole Bottari, sur Baldassare Castiglione et son livre du Courtisan (88 pages); l'autre du dr Amedeo Crivellucci, sur le gouvernement populaire de Florence de 1474 à 1512 et sa réorganisation, d'après Guicciardini (115 pages). Je ne puis, faute de temps et de connaissances spéciales, apprécier la part d'originalité et de découvertes qui revient aux jeunes auteurs, mais leurs livres semblent témoigner d'une assez bonne érudition; ils sont remplis de faits, avec un certain luxe de citations et de références, sans que la préoccupation de la science ait fait négliger les soins de la forme, la clarté et l'élégance du style.

Ce travail est lu par tous les membres du jury; puis, le jour de l'examen venu, le professeur de la science dont on y traite en fait un rapport à ses collègues, et l'on passe aux voix. S'il en est jugé digne, le candidat est admis aux dernières épreuves, consistant en questions que les membres de la commission peuvent lui poser, s'ils le jugent convenable, sur le sujet de sa thèse, et en une leçon, faite par lui devant eux, comme pour une classe de gymnase ou de lycée. L'examen fini, le récipiendaire reçoit un diplôme d'habilitation ou de capacité « pour l'enseignement spécial dans les écoles normales et classiques secondaires. » Ce diplôme est signé du recteur de l'université et du directeur de l'école, et, sans conférer aucun droit positif à celui qui le possède, il constitue un titre de préférence sur ceux qui ne sont que docteurs ou même élèves de magistère.

Les meilleures des thèses finales sont imprimées aux frais du gouvernement; mais on a encore cherché d'autres moyens de provoquer et d'encourager les recherches de ces jeunes gens. Des professeurs (MM. D. Comparetti et A. D'Ancona, en 1868 et 1869, par exemple) ont offert des prix de 100, 200, 300 et 500 fr., à distribuer aux auteurs des travaux les plus remarquables de philologie, d'histoire ou de philosophie. Enfin, il est remis en public une médaille d'argent aux meilleures dissertations que les élèves ont rédigées chez eux pendant les grandes vacances. Ce travail, jadis obligatoire, est aujourd'hui simplement conseillé¹, ce qui vaut mieux.

¹ J'ignore même si l'on donne encore la médaille: le nouveau règlement n'en fait plus mention.

Ce sont tous ces encouragements et cette sollicitude éclairée, c'est cette liberté dont j'ai parlé, mitigée par une sage discipline, cette vie en commun de jeunes gens instruits et intelligents, réunis de divers points du royaume dans la petite ville de Pise, ce sont leurs rapports amicaux (le mot n'est pas trop fort pour celui qui connaît l'Italie) avec des hommes d'un caractère et d'un esprit supérieurs, la présence pour ainsi dire continuelle de ces professeurs internes qui les dirigent et les aident dans leurs travaux avec un soin vraiment paternel, c'est encore, outre la bibliothèque de l'université¹, celle de l'école normale, enrichie par le gouvernement, la province et la commune, et qui possède les meilleures et les dernières publications savantes de l'Italie, de la France et de l'Allemagne, c'est, dis-je, la réunion de tous ces avantages venant se concentrer sur une petite élite de la jeunesse studieuse d'un grand pays, c'est elle qui a produit les brillants résultats qu'a donnés l'école normale de Pise. En moins de vingt ans (depuis la réforme du ministère Manteucci, 17 août 1862), elle a fourni aux lycées du royaume plus de 100 maîtres excellents et 30 professeurs aux universités; car ici, comme à Paris, l'école normale n'a pas pour but unique d'approvisionner l'enseignement moyen, et l'on croira sans peine que la perspective d'une position supérieure attire à l'école de Pise et retienne, au moins pour un temps, dans l'enseignement secondaire bien des esprits remarquables qui, sans cela, se fussent portés d'un autre côté.

Mais, quel que soit le mérite de ces professeurs, leur nombre est évidemment trop petit pour suffire aux besoins du royaume, surtout depuis ses derniers accroissements: il a donc fallu chercher un nouveau moyen de pourvoir à cette partie du service de l'instruction publique. Augmenter le nombre des élèves de l'école normale en se montrant plus facile pour l'examen d'entrée, eût été contraire aux traditions, à l'esprit même de l'institution, et, nous l'avons vu, on a tenté de ce côté-là tout ce que l'on pouvait faire. D'ailleurs, les provinces éloignées, en raison même de l'étendue du pays et de sa conformation géographique, ne pouvaient que difficilement se servir de l'école de Pise, qui est toujours demeurée, même après l'unification de l'Italie, une école

¹ Environ 60,000 volumes.

toscane avant tout, ou, tout au plus, du centre de la péninsule, et n'a reçu que par exception des élèves des parties extrêmes du royaume. Aussi, depuis longtemps déjà, l'opinion publique et cette tendance à la décentralisation que j'ai signalée en commençant, réclamaient contre l'existence d'un centre unique et en quelque sorte obligatoire pour la formation des professeurs. C'est pour satisfaire à ces tendances et suffire en même temps au recrutement du personnel de l'enseignement moyen, que le ministre Bonghi a créé les écoles de magistère.

II.

L'arrêté du mois d'octobre 1875, qui réformait l'enseignement supérieur, contenait l'article suivant : « Aux facultés de philosophie et lettres qui posséderont tous les enseignements nécessaires et disposeront de musées, de collections archéologiques et de bibliothèques suffisantes et qui, en outre, seront des centres de vie scientifique et littéraire, pourront être annexées des écoles de magistère à titre légal et comprenant une ou plusieurs sections. — Les facultés près desquelles de pareilles écoles pourront être ouvertes, seront désignées par le ministre, le conseil supérieur entendu. » Les mêmes dispositions étaient prises à l'égard des facultés des sciences.

Les écoles « de magistère » devaient servir, comme le nom l'indique, à former des maîtres (*dei magistri*) ou professeurs, et spécialement pour l'enseignement moyen. Mais que l'on ne s' imagine pas à ce nom un pensionnat, comme à Pise, avec un examen d'entrée et un nombre déterminé d'élèves. On a voulu conserver les méthodes et les exercices de l'école normale sans en garder l'internat; non qu'il eût donné de mauvais résultats, tant s'en faut! Mais on reculait devant les frais qu'entraîne toujours l'entretien de ces maisons et le peu de sympathie que ce régime rencontre chez une bonne part de la jeunesse studieuse. D'ailleurs, le dirai-je? le courant est à l'Allemagne ici depuis quelques années, et peu favorable aux internats, et l'on a voulu, non sans raison, éprouver ce que les séminaires philologiques pourraient produire en Italie. Les écoles de magistère sont donc tout simplement des conférences plus spéciales et pratiques faites sur la matière des cours ordinaires de l'université. Il s'agissait de ne plus borner l'enseignement à l'exposition continuelle et

oratoire du professeur; il s'agissait surtout de ne plus laisser l'étudiant à peu près passif, mais de le faire participer au travail du maître par des exercices fréquents et variés, de provoquer, diriger ses efforts et l'initier par degré aux procédés de la recherche et de l'exposition scientifique.

Tous les étudiants peuvent être admis aux écoles de magistère, dès qu'ils ont pris le grade de licencié, et même avant, mais alors ils le font en simples amateurs et sans aucun effet légal. Il n'y a pas d'examen d'entrée : il suffit d'adresser au directeur de l'école une demande sur papier timbré, accompagnée du diplôme de la licence correspondant à la section où l'on veut se faire inscrire. Le nombre des admissions, avons-nous dit, n'est pas limité et l'école n'a pas d'internat; il y a seulement des bourses d'étude, d'ailleurs assez minimes, accordées par l'État, les provinces et les municipales, à ceux des élèves qui ont obtenu le titre de licencié à « la pluralité légale des suffrages » (c'est-à-dire aux $\frac{2}{3}$ des voix), et qui l'emportent dans une épreuve de concours.

Pour le personnel administratif et enseignant, c'est la même simplicité. Il se compose des professeurs de l'université titulaires des cours qui figurent au programme du magistère, et d'un directeur nommé pour trois ans par le ministre sur la présentation de trois candidats faite par la Faculté; directeur et professeurs forment le conseil directif de l'école, auquel appartient d'y régler la marche des études. Et ils ont ici la plus grande liberté, car le règlement général ne détermine ni le nombre, ni la nature des exercices à faire dans ces écoles, ni même les épreuves de l'examen d'habilitation auquel aboutissent les travaux et les leçons de magistère. Cet examen d'habilitation, si mal défini par la loi, est également celui que doivent subir les normaliens pour obtenir leur diplôme de capacité, mais il est en général moins difficile pour les élèves de magistère. Pour eux, comme pour ceux de Pise, on distingue trois habilitations dans les lettres, celle de philologie, celle d'histoire et celle de philosophie : l'habilitation ne se confère que pour deux de ces parties, mais on peut prendre le doctorat pour toutes les branches réunies, le doctorat en philosophie et en lettres ¹.

¹ Le regretté M. Conestabile voulait qu'on instituât un 3^e doctorat, en

Tout cela rappelle assez bien les séminaires philologiques, historiques et autres de l'Allemagne; et la méthode qu'on y suit achève la ressemblance. Seulement, en présence de la latitude laissée aux professeurs de magistère et des divergences qui doivent s'ensuivre d'une ville à l'autre, il nous faudra bien, si nous voulons savoir ce que valent ces écoles et quels fruits elles ont portés, il nous faudra, dis-je, nous arrêter au moins à l'une d'elles, y pénétrer et laisser pour un moment tous ces renseignements officiels et en quelque sorte extérieurs, programmes, règlements, statistiques, que l'on peut d'ailleurs trouver dans les ouvrages spéciaux².

Le choix est assez considérable, car il y a de ces écoles dans presque toutes les grandes universités du royaume, à Turin, Pavie, Padoue, Bologne, Pise, Rome, Naples et Palerme, ainsi qu'à l'académie scientifique et littéraire de Milan, qui forme une faculté complète de philosophie et lettres et délivre des diplômes comme les universités royales. Nous prendrons l'école de Bologne, qui est, à ce qu'il m'a semblé, l'une des mieux organisées du pays et pourra nous montrer ce que le nouveau système a donné de meilleur en Italie.

Transportons-nous donc à la vieille université de Bologne, admirons l'architecture imposante et sévère du palais qui, comme dans les autres cités italiennes, sert de siège aux études supérieures, suivons ces larges corridors, montons ces escaliers ornés de statues, de bustes et d'inscriptions qui rappellent le nom des professeurs célèbres et des bienfaiteurs de l'*Alma mater*, traversons ces galeries (*loggie*), ouvertes et bordées de colonnades; où les étudiants peuvent se promener dans l'intervalle des leçons, à l'ombre en été, à l'abri quand il pleut; entrons enfin dans les salles des cours.

archéologie, avec une section correspondante dans les écoles de magistère. M. F. de Sanctis a essayé de répondre dans une certaine mesure à ce vœu, en instituant l'école d'archéologie de Rome (8 décembre 1878), qui n'a pu prendre, pas plus que l'école d'histoire, de Florence, et l'école de philologie, de Milan, décrétées par le même ministre.

² Tel est, par exemple, le livre de M. De Cuyper, sur les universités royales de l'Italie, Liège, Desoer, 1879. Je me permets de renvoyer aussi à l'ouvrage de M. Hippeau, sur l'instruction publique en Italie. Paris, Didier, 1872.

L'ameublement n'y diffère pas beaucoup de celui de nos universités : une chaire au fond, des bancs qui se suivent parallèlement, parfois en hémicycle et en gradin dans les auditoires plus vastes, tels que ceux de médecine. Les pupitres, plus larges que chez nous ¹, permettent aux étudiants d'écrire à leur aise. Enfin, de grandes tables, placées auprès de la chaire, sont destinées aux élèves de magistère.

Nous sommes au cours de grec : le professeur (M. Pelliccioni), sur ses trois heures de la semaine, en consacre une au magistère, comme le font d'ailleurs tous ses collègues des sections des lettres (philologie, histoire et philosophie). Deux fois par semaine il s'adresse à tous les étudiants de la Faculté ; la troisième fois la leçon se fait spécialement pour les élèves de l'école, mais les autres n'en sont pas exclus, non plus que les simples amateurs ; car les cours sont publics en Italie, comme en France, si pas en principe, du moins en fait, et l'on y voit paraître assez souvent des dames. Seulement cette publicité n'offre pas ici les inconvénients que l'on a signalés en France ; les auditeurs de passage et surtout les malveillants sont rares en Italie, et l'amour de la science y est très répandu, surtout dans les classes moyennes et supérieures ; dans tous les cas les professeurs y font leurs cours comme s'ils parlaient aux seuls étudiants.

Entrons à l'une des leçons ordinaires de grec. Le professeur lit et traduit assez rapidement ; les jeunes gens, assis autour d'une table, prennent des notes et suivent avec attention dans des textes de l'édition Teubner. Ils ont (que l'on me pardonne ces détails, mais ils sont du programme que je me suis tracé), ils ont, pour la plupart, le chapeau sur la tête, ce qui ne laisse pas de m'étonner. Est-ce pour se garer du froid, qui est assez piquant en hiver au pied des Apennins, dans ces palais ouverts et dallés ? Est-ce un effet de ce sang-gêne, de cette familiarité, de cette désinvolture qui est propre aux Italiens et qui n'exclut pas la

¹ En France, il n'y en a pas du tout, du moins pas à l'ancien local de la Sorbonne (facultés de théologie, de philosophie et lettres et de sciences), ni à l'école de droit, ni à celle de médecine, ni aux grandes salles du collège de France. La seule école pratique des hautes études, mieux partagée que ses aînées, jouit d'une installation à peu près convenable, et les étudiants y ont des tables pour écrire.

politesse ni le respect? J'ai vu tel professeur, à un cours de magistère, aller, venir, le chapeau sur la tête, sauter à pieds joints sur le bord de sa chaire, trépigner avec une vivacité toute méridionale. A Naples on voit mieux encore; à Rome, au contraire, et même à Athènes, il y a plus de tenue: on y retrouve le ton et les manières d'une capitale.

J'en reviens au cours de M. Pelliccioni. Au début de chaque leçon, il pose aux élèves quelques questions sur la matière de la leçon précédente; puis, il reprend le cours de son explication. A l'heure de magistère, ce sont les élèves qui traduisent, et le maître écoute: cette heure est consacrée à la répétition de ce qui s'est vu pendant la semaine. Le professeur fait donc retraduire aux élèves les derniers chapitres expliqués, et les interroge ensuite sur le sens et sur les formes grammaticales.

Au cours de latin, même différence. Les deux premières leçons sont consacrées respectivement à l'interprétation d'un poète et d'un prosateur, la troisième à toutes sortes d'exercices. On commence par une révision de l'histoire littéraire de Rome: faute de temps, le professeur (M. Gandino) s'en tient aux faits principaux, indiquant aux élèves les ouvrages à consulter et s'assurant par des questions qu'ils ont étudié chez eux à l'aide de ces indications¹. Ensuite on se met à traduire en latin des passages d'auteurs italiens, souvent du Machiavel, dont le style sobre et nerveux se prête admirablement à ce travail de retraduction; le professeur veille à ce que l'ouvrage soit digne de la prose latine et de l'auteur florentin. Chaque élève apporte son thème fait par écrit, et en lit une phrase ou deux; M. Gandino écoute et corrige avec la dernière sévérité. Il donne à son tour sa traduction que les élèves transcrivent, puis il leur fait traduire à la suite et sans préparation, et leur indique la matière, généralement assez étendue, qu'il ont à mettre en latin pour la fois suivante. La leçon se termine par l'explication cursive d'un auteur. Ici encore les étudiants ont dû se préparer; le professeur les interroge rapidement sur les difficultés ou les particularités du texte; puis, reprenant à son tour les morceaux expliqués, il

¹ Les livres ne leur font pas défaut: outre la bibliothèque communale, déjà très riche, il y a la bibliothèque de l'université (plus de 150,000 vol. et 6000 mss.), ouverte tous les soirs de 8 à 10 h. aux seuls étudiants.

les relit ou les fait relire, complète, rectifie les observations des élèves, ou même, courant au plus pressé, il examine et discute les passages les plus contestés et néglige ce que les élèves pourront résoudre par eux-mêmes. Étudier vite et bien, tel est l'esprit de ces leçons, qui servent plutôt à diriger, à contrôler et à corriger le travail fait à domicile : d'ailleurs, l'esprit vif et pénétrant des jeunes Italiens permet de presser le mouvement sans trop d'inconvénient.

M. Carducci enseigne la littérature italienne et l'histoire comparée des littératures néo-latines. Il n'essaye pas de parcourir en un an les vastes domaines compris sous l'un et l'autre titre, mais, selon l'usage en vigueur aujourd'hui aux universités de presque tous les pays, il se choisit une partie, la creuse et l'approfondit. C'est, par exemple, les origines de la prose italienne pour le premier cours, et la poésie provençale pour le second. Ces deux cours, dont les heures se suivent d'ailleurs, se touchent de si près, se complètent si bien l'un par l'autre, que souvent les deux leçons semblent n'en faire qu'une.

Mais c'est aux leçons pratiques de magistère qu'il faut admirer la souplesse et la variété de cet esprit : tantôt il fait lire aux étudiants des poésies provençales, puis il les leur fait traduire mot à mot, ce qui, du provençal à l'italien, n'exige que de légers changements de terminaison ; tantôt il leur dit un sonnet ou un sirvente, qu'ils écrivent à la dictée, habituant leur oreille aux sons d'une langue nouvelle ; puis, augmentant la difficulté, il leur récite des pièces qu'ils doivent traduire vers pour vers, à la volée et sans préparation. De même pour la poésie italienne, il leur fait lire des pièces du XIII^e siècle, en soumet le texte à une critique sévère, en s'appuyant, comme le fait M. D'Ancona à Pise, sur une étude exacte et approfondie des manuscrits, sur la connaissance de la langue, des dialectes et de la métrique de ce temps, et même sur des considérations purement esthétiques. Après avoir déterminé la date, la provenance, l'auteur du morceau, ou avoir reconnu l'impuissance de la critique, M. Carducci ajoute des remarques historiques ou littéraires du plus haut intérêt ; car il y a chez lui, comme chez beaucoup de ses compatriotes, une union remarquable de l'érudition la plus patiente et la plus minutieuse à un sentiment très vif de la beauté de la forme. Ses élèves, de leur côté, ne restent pas en arrière ; ils ont à préparer certaines pièces italiennes ou

provençales; le professeur, avant de les interroger, s'informe s'ils ont fait ce travail; si non, il passe au suivant, car ici encore il s'agit de gagner du temps. Après que l'élève a traduit, le maître lui demande s'il n'a rien remarqué dans tel ou tel passage; si l'autre ne répond pas bien ou a mal traduit, M. Carducci s'adresse généralement à un élève de dernière année, et le charge de relever et de corriger ces erreurs. Tout cela éveille et stimule l'amour propre. Aussi les jeunes gens n'attendent-ils pas toujours cette permission; souvent ils prennent la parole pour soumettre leurs doutes ou leurs observations, interrompant même l'élève qui explique, et il s'engage entre eux et le professeur un colloque assez animé qui se prolonge parfois assez longtemps.

Les élèves du magistère ont à remettre pour ce cours trois travaux écrits, deux dans le courant de l'année et un à la fin, qui se corrige pendant les vacances, est produit pour l'examen d'habilitation ou, s'il n'y a pas d'examen, est remis à la rentrée et apprécié en classe, comme les deux autres. Le choix du sujet et la longueur du devoir est laissé à la discrétion des étudiants, mais ils doivent se tenir dans les bornes de la littérature italienne, et le professeur préfère les travaux d'érudition aux œuvres de pure imagination. Pour plus de sûreté, il interroge les jeunes gens au commencement du trimestre sur les sujets qu'ils se proposent de développer, en discute avec eux le plan et la valeur et leur fournit les indications nécessaires pour bien le traiter. Au demeurant, voici le titre de quelques-uns de ces devoirs (l'on remarquera qu'ils ne s'éloignent guère de ceux que l'on fait à Pise) : les poètes populaires et les poètes de cour au temps de Frédéric II; étude sur Guido Guinzelmi, accompagnée d'un commentaire sur son *Canzoniere* (recueil de *Canzoni*); les partis politiques en Italie au XIV^e siècle; sur les « *commedie dell' arte* »; deux travaux sur les poésies latines de Torquato Tasso; histoire de la littérature italienne de 1820 à 1830; parallèle entre l'*Orazio* de l'Arrétin, et Horace, de Corneille; entre la *Mérope* de Maffei et celle de Voltaire. On voit qu'il y a de la variété dans ces devoirs, que la critique littéraire ne s'y borne à la seule appréciation de la forme et qu'il est permis aux jeunes écrivains de sortir de l'Italie, ne fût-ce que par voie de comparaison.

Outre ces travaux, les élèves de magistère ont à remettre, selon les professeurs, des thèmes latins, des thèmes grecs, une dissertation latine sur un sujet d'érudition, tel que l'explication

d'un passage, le commentaire d'un texte ou un point d'histoire littéraire. Ce dernier devoir doit être remis au moins quinze jours avant l'examen de juin, pour que le professeur puisse l'avoir lu et apprécié à cette époque. J'ignore dans quelle mesure la valeur de ces travaux influe sur les chiffres de l'examen d'habilitation, mais il en est tenu compte, ainsi que du résultat des exercices et des interrogations. Ainsi, par exemple, au cours d'histoire comparée des langues classiques et néolatines, le professeur (M. Gandino), dans un interrogatoire très sévère, qui sert à la fois de contrôle et de révision, note les élèves qui ne répondent pas ou ceux qui le font mal, ainsi que les absents.

On pourrait comparer ce dernier cours à celui de grammaire générale, mais enseignée exclusivement au point de vue historique; dans la première partie, M. Gandino fait l'histoire du grec, du latin, de l'italien, en suivant l'ordre de la grammaire de Diez; dans la seconde, il énonce les principes et les règles de la grammaire comparée de ces langues, phonologie, thématologie, désinences, déclinaisons, conjugaisons. Pour la syntaxe, le professeur n'en parle pas, estimant que cette partie de la science n'est pas assez avancée pour prêter à un enseignement satisfaisant. Dans cet exposé, il part chaque fois du sanscrit comme premier point de comparaison; il passe de là au grec et au latin, puis en vient aux langues romanes, surtout à l'italien et au français, et n'invoque les formes germaniques ou slaves qu'assez rarement et pour rétablir la continuité, si l'un des anneaux de la chaîne vient à manquer.

Après ces cours fondamentaux, du moins pour la section de philologie, il en est d'autres, très importants encore, mais sur lesquels il nous faudra passer, parce que je veux simplement montrer ici par quelques exemples et pour ceux qui n'ont point vu de séminaires philologiques, ce que sont les écoles de magistère. Au fond et pour chaque matière reparaît toujours la différence que j'ai signalée entre les leçons théoriques ou académiques et les leçons pratiques ou de magistère: ainsi, au cours d'archéologie, le professeur conduit les élèves de l'école aux musées de la ville et de l'université, et dans la salle des moulages, qui reproduisent les chefs-d'œuvre de l'art antique; il leur montre des gravures et des photographies de ces ouvrages, attire leur attention sur certains détails qui échappent à un œil peu exercé; puis il les charge de décrire ces objets à leur tour,

d'en déterminer le style, la provenance et l'époque, et d'essayer même de les rétablir, s'il y manque quelque partie. Aux leçons d'histoire, les étudiants se livrent entre eux et avec le professeur à des discussions qui ont, à mon sens, le défaut d'être trop générales¹ et d'appartenir plutôt à la philosophie de l'histoire, mais qui ne laissent pas d'être assez animées et se prolongent parfois après la classe à travers les corridors et jusque dans la rue. Il en est de même pour la philosophie et la pédagogie. Aux jours de magistère, le professeur s'offre à répondre aux objections, à éclaircir les doutes des étudiants et, s'ils n'ont rien à lui proposer, il leur fait résumer son cours. Pour chacune de ces branches, les élèves des sections correspondantes ont des travaux à rédiger, au moins un par an. Je me permettrai de citer encore quelques uns des sujets qui ont été traités pour le cours de pédagogie : Psychologie de l'enfant; importance de l'éducation de la femme (composé par une jeune fille); éducation de l'enfant à l'âge de deux à trois ans (item); si l'homme est bon ou mauvais de sa nature et de l'éducation à ce point de vue; de l'éducation religieuse; l'école populaire; les jardins d'enfants.

On voit que les jeunes filles peuvent prendre part à ces exercices : l'université, en effet, leur a ouvert ses portes, et il en est qui se sont fait inscrire aux cours, mais encore en très petit nombre. Une seule, en 1879, assistait aux leçons de magistère, mais je ne sache pas qu'elle fût autorisée à prendre son « habilitation » et à professer dans les lycées. Pourtant la chose ne serait pas nouvelle, du moins en Italie : à Bologne même et sous l'ancien régime, la célèbre Clotilde Tambroni a enseigné le grec, Laure Bassi la physique et Marie Agneti les mathématiques, et ces exemples ne sont pas les seuls. La conduite de ces étudiantes, comme celles des étudiants à leur égard, est irréprochable de tout point : cependant les professeurs, du moins à l'origine et dans certaines universités, ne voyaient pas d'un bon œil la présence de ces nouveaux auditeurs à leur cours, mais il faut ajouter que, par leur conduite comme pour la manière brillante dont elles ont souvent passé leurs examens, elles ont fini par dissiper toutes les préventions. Reste à voir si tous les pays peuvent admettre cette innovation et si la Belgique, tranchons

¹ Par ex., l'assassinat politique est-il un acte moral ou immoral? etc.

le mot, est assez forte pour la porter sans inconvénients et sans abus ¹.

Il est temps de résumer cette partie de mon travail et d'en venir à ma conclusion : ce sera, si l'on veut, par voie de comparaison. Nous avons étudié l'école normale de Pise et je viens de décrire l'école de magistère de Bologne : à proprement parler, une comparaison n'est pas possible entre les deux systèmes, au moins sur tous les points; car, en vertu même de l'arrêté qui les organise, ces écoles de magistère ont simplement pour but de développer l'aptitude des élèves pour la recherche et l'exposition des doctrines scientifiques et de les mettre à même d'apprécier les méthodes et les limites de l'enseignement, tandis que l'école normale se propose avant tout de former de bons professeurs. Ce côté professionnel, comme on a pu le constater, est bien plus développé dans la dernière institution que dans les premières; de plus, les étudiants, pour entrer au magistère, n'ont qu'à en faire la demande, et ne doivent prendre part à ses exercices que pendant deux ans, au lieu qu'à Pise ils ne sont admis qu'après un examen difficile en forme de concours et suivent en général les cours de l'école pendant quatre ans. La partie n'est pas égale : elle le devient moins encore, si l'on considère que, du moins à Pise, le magistère se recrute surtout parmi les étudiants qui ont échoué à l'examen d'entrée à l'école normale : plutôt que de se préparer encore pendant une année et d'affronter une seconde fois les chances du concours ou l'examen plus difficile d'admission aux années suivantes, ils préfèrent entrer directement à l'université et de là, sans difficulté, à l'école de magistère.

Ce n'est pas que, dans toute l'Italie, les élèves de magistère soient inférieurs, pour l'esprit et pour l'application, à ceux de l'école normale. A Bologne déjà on a pu juger de leur intelligence, de leur ardeur au travail, et il en est de même dans plusieurs grandes villes. Les professeurs de Pise se plaignent même que, depuis la création de ces écoles, le nombre et la valeur des jeunes gens qui se présentent au concours d'admission a baissé sensiblement; ces messieurs sont d'avis qu'il y a trop de ces nouveaux établissements pour le pays; que non seu-

¹ On a commencé à la pratiquer, depuis peu de temps, à l'université de Liège.

lement ils enlèvent à Pise une partie de la jeunesse qui lui revenait et qu'elle préparait mieux qu'ils ne font, mais qu'ils attirent encore dans l'enseignement par l'appât des subsides et la facilité relative de leurs études assez de jeunes gens dont la vocation eût été bien différente et qui font de mauvais professeurs.

Il est sûr, au moins, que le magistère, étant simplement facultatif, même pour ceux qui se destinent à l'enseignement, ne réunit pas toujours tous les élèves des facultés, ni même toujours les meilleurs d'entre eux, et nous verrons bientôt comment l'on va tenter de remédier à cet inconvénient. Mais, d'un autre côté, tout le monde reconnaît que, dans un grand pays, comme l'Italie, il est bon d'avoir plus d'un centre pour la formation des professeurs : un Sicilien, par exemple, ira bien au magistère de Palerme, qu'il ne voudra pas, malgré la supériorité reconnue et les avantages de l'école de Pise, y venir accomplir ses études normales. Il est bon aussi de laisser une certaine liberté au développement de l'enseignement supérieur et, au lieu d'une école excellente, mais unique, d'avoir plusieurs instituts et beaucoup de professeurs, ce qui permet aux étudiants de choisir d'après les circonstances, la nature de leur esprit et la direction de leurs efforts, et cette variété, cette diversité de cours, de méthodes et de tendances, se reproduisant et se combinant dans la jeunesse studieuse, ne pourra qu'être utile à l'avancement des lettres et des sciences. Il est juste pourtant d'accorder certains avantages à ceux qui se sont soumis pendant quatre ans au régime plus sévère, aux travaux et aux examens plus difficiles de l'école normale, et c'est ce que l'on a fait : tandis que l'examen d'habilitation confère aux normaliens un diplôme de capacité leur assurant la priorité aux concours spéciaux que l'on a vus, il n'est délivré aux élèves de magistère qu'un simple certificat constatant le degré de leurs connaissances et leur aptitude pour l'enseignement.

D'ailleurs, et quoi qu'on ait pu dire, il y a place pour les uns et les autres dans l'enseignement moyen, étant donné le nombre des lycées, gymnases et instituts techniques du royaume¹.

¹ Il y a aujourd'hui (je ne parle que des établissements de l'État), 84 lycées, 93 gymnases et 40 instituts techniques. J'ai essayé, mais

Chaque année il sort en moyenne une dizaine d'élèves de l'école normale, et 7 à 8 par école de magistère ¹, ce qui fait un total d'une soixantaine de professeurs environ, sans compter les simples docteurs et les licenciés. Tous ne sont pas employés sur le champ; quelques uns obtiennent des bourses de voyage pour continuer leurs études à l'étranger ou aux universités mêmes du pays, mais la plupart trouvent bientôt leur place, et le renouvellement du personnel n'offre guère de difficulté.

Ainsi donc, les deux écoles ont leur raison d'être : l'une conserve le système des études universitaires, mais y ajoute une partie pratique et s'attache à former de futurs savants qui puissent enseigner; l'autre, sans négliger la culture générale, marque bien mieux encore ce côté professionnel et veut faire avant tout de bons professeurs; c'est, pour ainsi dire, une école spéciale. La première a été créée à l'imitation de l'Allemagne, la seconde est d'origine française, mais bien mitigée depuis sa fondation; l'une et l'autre offrent des avantages qui leur sont propres et ont en commun l'utilité de fournir, et de reste, un personnel qui suffise aux besoins de l'enseignement moyen.

Telle a été du moins l'intention du législateur; mais si nous passons du domaine de la théorie à celui de la réalité, les faits ne répondent pas toujours aux espérances qu'avait fait concevoir le nouveau système. L'école normale, elle, a fait ses preuves et l'on ne peut lui reprocher qu'une chose, c'est de ne pas donner assez de professeurs. Pour l'école de magistère, nous avons vu comment elle est organisée à Bologne, mais il n'en est pas de même à toutes les universités; dans quelques unes, les professeurs ne s'en inquiètent pas plus que si elle n'existait pas; à Pise, ils l'ont réunie à l'école normale par une combinaison que j'ai indiquée plus haut : ce qui complique un peu la chose et mériterait d'être réglé par de nouveaux statuts. Ailleurs, ils se bornent à consacrer une ou deux de leurs heures par semaine

en vain, de me procurer un relevé officiel de la population de ces établissements et du nombre de leurs professeurs. C'est le bureau de statistique, dépendant du ministère de commerce et de l'industrie, qui s'est chargé de faire ce travail avec la statistique du royaume entier; mais à l'heure où j'écris ces lignes, il n'a encore commencé rien du tout.

¹ Il n'y a pas non plus de ces statistiques pour les écoles de magistère, ce qui m'empêche de faire ici de comparaison avec notre pays.

aux exercices pratiques que l'on a vus, sans s'adresser spécialement aux élèves de magistère. C'est déjà un minimum très satisfaisant, mais il est difficile d'amener tous les maîtres à ce point. Car, il faut l'avouer, ce n'est pas toujours des étudiants que viennent les difficultés, et l'on pourrait trouver en eux la quantité à défaut de la qualité. Mais trop souvent les professeurs reculent devant la tâche pénible, parfois ingrate et toujours peu brillante, de descendre au niveau de l'élève, de l'initier aux méthodes scientifiques, de l'habituer à s'en servir et de l'amener par des exercices fréquents, variés, adaptés à sa force, à la perfection nécessaire pour faire un bon professeur.

Aussi prépare-t-on déjà une nouvelle réforme de l'enseignement supérieur. Le professeur Guido Baccelli, ministre de l'instruction publique, a déjà présenté (17 novembre 1881) et va de nouveau soumettre à la Chambre des députés un projet de loi, qui mériterait de faire l'objet d'une étude spéciale. S'appuyant à la fois sur l'exemple de l'Italie au moyen âge et de l'Allemagne contemporaine, il propose hardiment de rendre aux universités royales presque toute leur autonomie en matière d'administration intérieure, d'enseignement et de discipline, de convertir en dotations fixes les revenus qui leur sont assignés, de leur accorder la « personne juridique », de leur laisser la faculté de présenter recteur et professeurs à la nomination du roi. Pour nous en tenir à la partie qui fait l'objet de cet article, le nouveau projet supprime tous les examens, à l'exception du doctorat (imposé seulement à ceux qui aspirent à donner l'enseignement supérieur), et les remplace par un examen d'état¹, que devront subir tous ceux qui prétendent à des professions civiles ou politiques, telles que celles d'avocat, de magistrat, médecin, ingénieur; mais il faudra, pour être admis à cet examen, être porteur du diplôme de licence lycéale (ou de celui d'institut technique pour les ingénieurs), et avoir suivi les cours universitaires pour toutes les branches et dans le nombre d'années prescrits par les règlements spéciaux.

¹ Les membres du jury pour cet examen seront choisis par le ministre de l'instruction publique parmi les professeurs ordinaires, extraordinaires, émérites et les privat-docentes des universités. Ils ne pourront siéger dans la ville où ils enseignent.

Voici maintenant, en quelques mots, les avantages que l'on attend de cette simplification générale. D'abord maîtres et élèves, débarrassés de bien des entraves, de bien des prescriptions ministérielles et administratives, pourront, les uns donner, les autres choisir en toute liberté les cours qu'il leur plaira et dans l'ordre qu'ils jugeront préférable; alors il leur sera permis de travailler tous ensemble en vue de la science et sans trop s'inquiéter des règlements. D'un autre côté, comme le nouvel examen d'état, qui seul va conférer la faculté d'enseigner, se composera d'épreuves théoriques et pratiques, les étudiants seront bien forcés de ne plus négliger cette dernière partie de leurs études, comme beaucoup l'avaient fait jusqu'à présent. Les professeurs, à leur tour, ne pourront plus abandonner ce côté de leur enseignement: il y va de leur réputation à ne pas laisser échouer à l'examen d'état leurs élèves mal préparés; il y va de leur intérêt à ne pas voir leurs cours désertés pour d'autres plus complets, car (et ceci se trouve encore dans le nouveau projet) il sera permis aux privat-docentes (*docenti liberi*), une fois admis par la Faculté, de faire des cours sur n'importe quelle matière du domaine de la Faculté et avec les mêmes effets légaux que ceux des professeurs ordinaires et extraordinaires, et le montant des prescriptions sera payé directement aux maîtres par leurs élèves respectifs. Enfin, le système des concours spéciaux, tel que je l'ai décrit au commencement de cet article, n'offrant pas de garanties suffisantes de sûreté et de précision, sera remplacé par l'examen d'état, qui mettra son niveau uniforme en place des anciennes inégalités.

Au surplus, l'auteur même du projet ne se dissimule qu'il est difficile d'imposer de toutes pièces à l'Italie un système emprunté assez directement à l'Allemagne et qu'il importe de ménager le passage. Mais déjà la transition commence à se dessiner: on a vu comment l'école normale se transforme, s'élargit et devient de plus en plus accessible aux étudiants libres; l'école de magistère, de son côté, s'allonge et tend vers les quatre années d'études, et bientôt se confondra avec les cours ordinaires des facultés, dont elle deviendra la partie pratique. Ainsi l'on s'avance peu à peu et sans secousse vers la réforme que préconise le ministre Baccelli, et d'après laquelle les meilleures écoles et les meilleurs professeurs continueront toujours à attirer le plus d'élèves, mais par la seule force de leur supériorité re-

connue, et sans privilèges comme aussi sans entraves d'aucune nature.

Est-ce à dire que l'évènement réalisera toutes les promesses que font briller les défenseurs du nouveau projet ? L'avenir nous l'apprendra. Mais on peut voir, à tout le moins, dans cette tentative un vigoureux effort pour développer la liberté de l'enseignement, provoquer l'émulation entre les maîtres et les universités¹, et stimuler l'initiative individuelle, source immense de progrès dans les lettres et les sciences, comme dans le reste. Pour moi, après avoir constaté ce qu'il y a de bon et d'insuffisant dans le régime actuel, je ne vais pas m'engager sur un terrain nouveau et essayer d'apprécier les effets d'une loi qui est à peine en passe d'être discutée. L'Italie n'a pas encore, comme l'Allemagne, résolu d'une manière pratique le problème qui nous intéresse, mais l'on peut dire qu'elle approche de la solution et l'on peut croire qu'elle y arrivera bientôt.

A. GRAFÉ.

¹ Il est même possible que, dans cette lutte pour l'existence, certaines de ces universités succombent ou se transforment en d'autres centres d'instruction, mieux appropriés au temps et aux lieux : c'est là un des résultats prévus, sinon désirés par quelques partisans du projet. Ils trouvent qu'il y a trop d'établissements de ce genre et qu'on n'en peut organiser un seul d'une manière complète et conforme aux exigences de la science moderne. Il est vrai qu'il y a dans le royaume 24 universités ou institutions analogues (17 royales, 4 libres, l'académie de Milan, l'institut de Florence et l'école normale de Pise), que beaucoup ne sont pas complètes, que certaines d'entre elles ont vu descendre leur population très bas (Camerino, en 1875-76, avait 20 élèves). Mais il faut se rappeler que l'Italie compte de 26 à 27 millions d'habitants, que sa configuration allongée et les îles qui en dépendent, provoquent et assurent l'existence de nombreux centres d'instruction supérieure. D'ailleurs, l'institut de Florence est pour les $\frac{1}{2}$, les 4 universités libres sont pour le tout à la charge des provinces et des municipes qui les protègent avec un soin jaloux. M. de Laveleye (lettres d'Italie, Revue de Belgique du 15 décembre 1879) a montré le rôle modeste, mais utile de ces petites universités, qui entretiennent partout le goût des lettres et des sciences. « Sauf en Allemagne, dit-il, il n'est pas de pays où l'on travaille autant qu'en Italie.... En France, il n'y a guère que Paris... Ici, de Turin à Palerme, il y a 30 ou 40 villes où l'on s'occupe de sciences. »

COMPTES RENDUS

Sedulius de Liège, par HENRI PIRENNE. Bruxelles, F. Hayez, 1882. 1 vol. in-8° de 72 pp. (*Extrait des Mémoires de l'Acad. royale de Belgique*, coll. in-8°, t. XXXIII).

Le manuscrit de Bruxelles, catalogué sous le n° 10725, renferme entre autres 87 pièces de poésie d'un écrivain du IX^e siècle, qui se nomme Sedulius Scottus ou Sedulius d'Irlande. On connaissait depuis longtemps des ouvrages en prose de cet auteur, mais ses poésies, conservées dans le seul manuscrit de Bruxelles, étaient restées ignorées jusqu'en 1861, lorsque Ern. Dümmler en publia cinq dans le *Jahrbuch für Vaterländische Geschichte* et une dans les *Forschungen zur Deutschen Geschichte*. En 1868, Em. Grosse en fit imprimer seize autres à Königsberg et l'année suivante il en parut quarante nouvelles à Halle, par les soins de M. Dümmler. Vingt-cinq pièces restèrent inédites.

Ce Sedulius, comme beaucoup d'autres de ses compatriotes, avait quitté l'Irlande pour échapper aux Normands. Il s'établit à Liège sous l'évêque Hartgar (840-855) et y fit un long séjour, car on l'y trouve encore en 874. Hartgar, qui l'avait en grande estime, le chargea probablement de la direction des études à son école cathédrale, il l'emmenait avec lui dans ses voyages et lui confiait le soin de haranguer tous les personnages qui, pour une raison quelconque, venaient lui rendre visite. C'est ainsi qu'il récita des vers à l'empereur Lothaire, à Charles le Chauve, à Louis le Germanique, à Lothaire II, etc. De plus, l'évêque lui fit obtenir l'entrée du palais de Lothaire I; il put dédier ainsi des poésies aux membres de la famille impériale et soigner en partie l'éducation du fils de Lothaire. On comprend que les écrits d'un poète si bien en cour soient remplis d'allusions aux événements de l'époque et possèdent certaine valeur historique. Pour les annales de Liège ils ont d'autant plus d'importance qu'ils constituent la seule source d'une partie de l'histoire de ce pays au IX^e siècle et nous donnent des détails sur le règne de Hartgar, dont le nom seul avait été transmis par les chroniqueurs.

M. H. Pirenne, élève de l'université de Liège, a donc eu une excellente idée en prenant ces poésies comme objet d'une étude pour le cours pratique d'histoire de M. G. Kurth, et il s'est si bien acquitté de sa tâche, que son travail a été jugé digne de figurer dans les *Mémoires de l'Académie*.

Le jeune auteur a réussi en effet à faire revivre la personnalité de Sedulius, à marquer les conditions de son séjour à Liège, à nous faire connaître son caractère, ses mœurs, ses études, ses procédés littéraires, les qualités et les défauts de ses écrits en vers et en prose. De même il a su extraire de ces poésies des renseignements fort curieux sur la cité de Liège au IX^e siècle. Hartgar désormais ne sera plus un simple nom; nous avons maintenant des détails sur sa vie et ses actes. Nous savons qu'il avait des rapports assidus avec Lothaire I, qu'il accomplit avec succès une mission diplomatique à Rome et vainquit les Normands sur les rives du Rhin. Nous le voyons passionné pour les arts et les lettres, tenant une cour assez brillante, aimant d'embellir sa ville épiscopale; nous avons même certaines données sur le nouveau palais et sur les églises qu'il fit construire.

M. Pirenne a écrit ainsi un chapitre fort intéressant de l'histoire littéraire du IX^e siècle et comblé en quelque sorte une lacune des annales de Liège. Il a révélé d'heureuses dispositions pour les études historiques et montré en outre du talent comme écrivain. On lit avec un sensible plaisir le récit de l'arrivée du poète à Liège pendant une bourrasque d'hiver, la description de la mesure délabrée où Sedulius fut d'abord logé et le tableau d'un banquet dans le nouveau palais d'Hartgar. Il traduit avec élégance et correction le latin souvent embrouillé de Sedulius et ne tire des textes que ce qu'ils renferment réellement. Dans deux endroits seulement nous avons cru le trouver en faute sous ce rapport; nous les signalerons pour prouver l'attention que nous lui avons accordée. A la page 45 il est dit que l'évêque Hartgar se mit en marche pour l'Italie *avec une escorte dévouée*. Or, les vers cités à l'appui renferment le simple vœu de voir l'évêque accompagné et protégé par les anges et les saints :

Sint vestri comites protectoresque fideles
Caelicolum proceres, sancta caterva poli.

Nous lisons, p. 48, que le toit de la cathédrale d'Aix-la-Cha-

pelle était revêtu d'or, et dans le chapitre 32 d'Eginhard, donné comme preuve, nous trouvons seulement qu'au dessus du toit se trouvait une pomme d'or (*malum aureum*), pomme qui, l'année de la mort de Charlemagne, fut arrachée par la foudre et projetée au-delà du presbytère. Nous nous sommes demandé aussi pourquoi l'auteur, énumérant les Irlandais qui vinrent se réfugier sur le continent vers l'époque de Charlemagne, n'a pas nommé le grammairien Sedulius, cité par Dicuil *de mensura*, p. 13, et auteur de commentaires sur Priscien, Donat et Eutyches.

Comme appendice à son travail, M. Pirenne donne, dans un texte corrigé en plusieurs endroits, les poésies de Sedulius restées inédites. Il est à regretter qu'il n'ait pas cru devoir reproduire aussi celles qui avaient déjà été publiées. Plusieurs des pièces nouvelles renferment des descriptions de tableaux ou de fresques et ont une importance archéologique incontestable; telles sont les numéros 4, 13, 14, 15, 23. Nous pensons que V, 15, il faut lire : *Gloria celsa tui RHENUM conscendat et Alpes*, au lieu de *Rheni*; VI, 7 on peut garder la leçon *enim* du manuscrit en lisant *Ermingardin enim*; il faudrait *etenim* s'il y avait *Ermingardin*; XXIII, 11 je lirais *campus hic aureolus argenti qui vomit undas*, au lieu de *aureolas*. La finale *us* est longue à la césure comme dans IX, 3 *Presbyter egregius excellens moribus arcam*, etc.

L. R.

Traité élémentaire de planimétrie, suivi d'un appendice relatif aux figures curvilignes et d'un résumé pratique de la géométrie dans l'espace, par J. P. STROESSER, professeur de mathématiques, chevalier de l'Ordre de Léopold. 190 figures dans le texte. — Prix de souscription : fr. 2-75.

On sait que l'auteur, M. Stroesser, est honorablement connu dans l'enseignement par son système de représentation des solides au moyen de fils de fer, qui a été accueilli avec faveur tant en Allemagne et en France que dans notre pays.

Bien que ce nouveau traité s'écarte de l'ordre suivi par Legendre, la division et la disposition des matières sont rationnelles et de nature à rendre la géométrie facilement intelligible.

Les définitions ne sont données qu'au fur et à mesure que la succession des théories les rend nécessaires.

La première section traite des *figures considérées comme grandeurs continues et de leurs relations de position* : ligne droite, angles, perpendiculaires et obliques, parallèles, triangles, quadrilatères, polygones quelconques, combinaisons de la circonférence et de la ligne droite, combinaison de deux circonférences, mesure des angles, telles sont les divisions de ce chapitre qui correspond ainsi aux deux premiers livres de Legendre.

La deuxième section s'occupe des *figures considérées dans leurs relations de quantité* et s'ouvre par l'exposé du principe de la méthode des limites. Elle comprend les relations de quantité entre les droites coupées par des parallèles, entre les côtés des triangles, les lignes des polygones, les droites du cercle, les circonférences, les axes et leurs rayons.

Enfin la troisième section traite de la mesure des figures fermées, aire des polygones et aire du cercle.

Suivent quelques détails sur certaines courbes usuelles, la définition des sections coniques, avec un mode de construction pour chacune d'elles.

M. Stroesser fait ensuite, d'une manière aussi rationnelle que possible, le résumé pratique de la stéréométrie.

La rédaction concise de l'auteur lui permet de réunir sous un format restreint la plupart des théories traitées par Legendre, accompagnées de nombreuses applications.

Sans s'engager dans les méticuleuses difficultés de la métaphysique géométrique, dont doivent seuls s'occuper ceux qui se destinent aux hautes études, M. Stroesser traite, avec une rigueur suffisante, la partie *pratiquement utile* de la géométrie. Son livre se recommande donc aux écoles industrielles, régimentaires, normales primaires etc., aux élèves-géomètres et en général aux personnes qui veulent s'assujétir à la bienfaisante discipline des études géométriques, sans pouvoir y consacrer beaucoup de temps.

Comme complément à son traité de planimétrie, M. Stroesser a composé un traité d'arpentage essentiellement pratique, où l'on trouvera, à côté du mesurage et du partage des terrains, tous les détails relatifs au tracé des routes, au nivellement des terres, au drainage et à l'irrigation des propriétés, et en outre l'indication des moyens à employer pour confectionner sans frais les instruments nécessaires à ces divers travaux.

VERHELST.

ACTES OFFICIELS.

Bourses de voyage. — Règlement. — Modifications.

RAPPORT AU ROI.

SIRE,

La loi du 20 mai 1876 autorise le gouvernement à accorder, chaque année et par voie de concours, douze bourses de voyage à des Belges ayant obtenu le grade de docteur ou de pharmacien.

Le règlement organique du 30 janvier 1878, rendu pour l'exécution de cette loi, dispose que le concours portera sur la matière approfondie choisie par le concurrent dans son examen de docteur, s'il s'agit de docteurs en philosophie ou en sciences, et, s'il s'agit de docteurs en droit ou en médecine, sur une matière approfondie à désigner par le sort parmi les matières ayant fait l'objet des examens du doctorat.

C'est donc le sort qui désigne et impose le sujet à traiter pour la catégorie la plus nombreuse des concurrents : celle des docteurs en droit et en médecine.

Cette disposition a soulevé des critiques que le conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur a trouvées fondées.

Ce n'est pas le sort, mais le libre choix qui doit fixer les sujets à traiter ; car il n'est plus possible d'approfondir une science tout entière, et la loi a voulu surtout favoriser les spécialités. Or, c'est les exclure que d'imposer une question *a priori* ; le spécialiste doit pouvoir travailler spontanément. Qu'un jeune homme trouve un sujet auquel il s'intéresse et auquel il consacrera peut-être une partie de son existence, il fera progresser la science et découvrira tel fait, tel procédé, telle méthode utile à l'humanité. Pour faciliter un tel but, c'est dans sa spécialité qu'il doit être encouragé et protégé ; si l'Allemagne tient aujourd'hui la prépondérance scientifique, c'est, sans doute, au développement des spécialités qu'elle le doit.

La raison exige donc qu'on supprime ici la désignation par la voie du sort.

Toutefois, une objection grave pouvait être soulevée contre la liberté absolue du choix d'un sujet.

Car un sujet scientifique, une thèse philosophique, par exemple, peut être traitée sous la forme du roman, du drame, de la comédie. Le gouvernement pourrait-il être astreint à faire examiner, par ses jurys, tout ce qui pourrait se produire ? Pour une œuvre de talent, peut-être même de génie, combien verrait-on naître d'élucubrations mal faites à l'appui de paradoxes plus ou moins absurdes ?

Il fallait donc une limite. On a cru la trouver en restreignant le libre choix aux matières théoriques faisant l'objet des études de la candidature et du doctorat dans les quatre facultés.

Certaines parties des sciences humaines restent donc exclues du concours. C'est un mal, sans doute; mais c'est un mal qui résulte de la nature même des choses.

Le libre choix, dans les limites précitées, constitue l'innovation essentielle du projet.

Le règlement actuel n'admet au concours que les docteurs et pharmaciens ayant obtenu la plus grande distinction.

On a reproché à cette disposition d'être contraire à la loi, qui exigeait seulement l'obtention du doctorat sans y ajouter la condition du grade; on ajoutait que, si le grade est une probabilité de capacité, il échappe quelquefois aux sujets les plus distingués. Enfin, on alléguait que la délivrance des titres académiques s'opérant en dehors du contrôle du gouvernement, sauf pour ce qui concerne le jury central, les bases d'appréciation pourraient varier selon les établissements; que, dans ces circonstances, il ne fallait pas maintenir l'exigence d'une mention dont la valeur peut être toute relative.

Ces raisons ont paru décisives. Le projet admet au concours tous les docteurs ou pharmaciens sans distinction de grade.

Telles sont les innovations essentielles du projet que j'ai l'honneur de soumettre à Votre Majesté.

Les autres modifications sont la conséquence de ces principes.

Elles se révèlent suffisamment par l'examen du projet sans qu'il soit utile d'en donner le détail dans le présent rapport.

Le Ministre de l'instruction publique,
P. VAN HUMBEECK.

LÉOPOLD II, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, Salut.

Vu l'article 46 de la loi du 20 mai 1876, article ainsi conçu : « *Douze bourses de voyage de deux mille francs par an* peuvent être décernées annuellement par le gouvernement à la suite d'un concours dont il règlera les conditions, à des Belges qui ont obtenu le grade de docteur ou celui de pharmacien, pour les aider à visiter des établissements étrangers. Ces bourses seront données pour deux ans et réparties de la manière suivante : quatre pour les docteurs en droit et les docteurs en philosophie et lettres ; huit pour les docteurs en sciences naturelles, pour les docteurs en sciences physiques et mathématiques, pour les docteurs en médecine et pour les pharmaciens. Celles qui n'auront pas été conférées une année pourront l'être l'année suivante »

Revu Notre arrêté du 30 janvier 1878, réglant les conditions du concours dont il s'agit;

Considérant qu'il y a lieu de modifier ces conditions en vue, notamment, de permettre aux concurrents de faire des recherches personnelles en harmonie avec leurs aptitudes et leurs goûts;

Vu l'avis du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur;
Sur la proposition de Notre Ministre de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Sont admis à concourir les Belges ayant obtenu, en Belgique, le diplôme légal de docteur ou celui de pharmacien dans les deux années au maximum qui précèdent la date de l'ouverture du concours.

Art. 2. Le concours comprend deux épreuves; il exige :

A. La présentation d'un mémoire sur un sujet librement choisi par le concurrent dans le cercle des connaissances mentionnées à l'article suivant, et de six thèses ayant directement ou indirectement rapport à ce sujet.

B. La défense publique des mémoires et des thèses.

Art. 3. Le concours doit porter sur une ou plusieurs des matières théoriques qui, aux termes de la loi du 20 mai 1876, font respectivement partie;

a) Pour les docteurs en philosophie et lettres : du programme des examens pour la candidature et pour le doctorat en philosophie et lettres (articles 5 et 6 de la loi);

b) Pour les docteurs en droit : du programme des examens pour la candidature et pour le doctorat en droit (articles 7 et 8);

c) Pour les docteurs en sciences physiques et mathématiques : du programme des examens pour la candidature et pour le doctorat en sciences physiques et mathématiques (articles 10 et 11), à l'exclusion de la logique, de la psychologie et de la philosophie morale;

d) Pour les docteurs en sciences naturelles, du programme des examens pour la candidature et pour le doctorat en sciences naturelles (art. 11 et 13) à l'exclusion des trois branches philosophiques précitées;

e) Pour les docteurs en médecine, en chirurgie et en accouchements, du programme des examens pour la candidature et pour le doctorat en médecine, en chirurgie et en accouchements (art. 14 et 15);

f) Pour les pharmaciens, du programme des examens pour la candidature en pharmacie et pour le grade de pharmacien (art. 16 et 17).

Art. 4. Les mémoires et les thèses doivent être manuscrits.

L'auteur écrit en tête de son mémoire une épigraphe qu'il reproduit sur un billet cacheté annexé à son travail.

Ce billet doit renfermer une note signée où sont indiqués le nom, les prénoms, le domicile, l'adresse exacte, le lieu de naissance de l'auteur, ainsi que la date de son diplôme final avec mention de l'université ou du jury qui le lui a conféré.

Chaque mémoire est précédé d'une indication nette et précise de la science ou des sciences auquel celui-ci se rapporte et d'une courte analyse destinée à en faire connaître le sujet, la portée et la méthode.

Art. 5. Les mémoires accompagnés des thèses seront remis au départe-

tément de l'instruction publique avant le 31 décembre, *date officielle de l'ouverture du concours*.

Le gouvernement fera immédiatement publier au *Moniteur* les épigraphes de tous les mémoires dont il aura reçu communication.

Art. 6. Les jurys chargés d'apprécier les différents mémoires et, s'il y a lieu, la défense publique de ceux-ci, sont nommés par nous dans le courant de janvier ou de février au plus tard.

Chacun d'eux est composé de *trois*, de *cinq* ou de *sept* membres et choisit dans son sein un président et un secrétaire.

Art. 7. Les jurys se réunissent à Bruxelles dans la quinzaine qui suit la date de leur nomination.

Dans cette première réunion, après avoir constitué leur bureau, ils prennent communication des mémoires et des thèses, dont chaque page est immédiatement paraphée par le président et par le secrétaire du jury.

Ils règlent ensuite l'ordre de leurs travaux en déterminant à l'avance la date à laquelle aura lieu, en juillet au plus tard, la seconde réunion prévue à l'article suivant.

Le président de chaque jury donne connaissance de cette date dans la huitaine, à Notre Ministre de l'instruction publique, en lui accusant réception des mémoires et des thèses.

Art. 8. Lorsque tous les membres d'un même jury auront pris, à domicile, connaissance des mémoires, le jury se réunira de nouveau à Bruxelles, à la date préindiquée, aux fins d'arrêter, après discussion, son jugement définitif sur la valeur de ces mémoires,

Art. 9. Chaque jury, après avoir procédé à l'ouverture des billets cachetés joints aux mémoires agréés par lui, et constaté que les signataires de ces billets se trouvent dans les délais prescrits par l'article 1^{er} du présent arrêté, fait parvenir ses conclusions à Notre Ministre de l'instruction publique.

Le jury transmet en même temps les mémoires qu'il a écartés, après avoir brûlé, sans prendre connaissance de leur contenu, les enveloppes cachetées qui y étaient jointes.

Les épigraphes de ces derniers mémoires sont immédiatement publiées au *Moniteur* par les soins du gouvernement.

Les mémoires agréés par le jury et les thèses y annexées restent entre les mains du président jusqu'à la clôture des opérations du concours.

Tout mémoire présenté au concours demeure la propriété du gouvernement.

Art. 10. Sont seuls admis à la défense publique, les concurrents dont les mémoires auront été agréés par le jury et qui auront dûment fourni au gouvernement, en temps opportun, outre leur acte de naissance et leur diplôme de docteur, la preuve qu'ils possèdent la qualité de Belge exigée par la loi.

Art. 11. Le jour et l'heure de la défense publique des mémoires et des

thèses ainsi que le local où cette défense aura lieu sont déterminés par Notre Ministre de l'instruction publique.

Il en est donné connaissance au public par la voie du *Moniteur*, où seront également publiées les thèses présentées par les concurrents définitivement admis à la seconde épreuve du concours, ainsi que les noms de ces derniers.

Art. 12. Il sera procédé à ladite épreuve par les soins de chaque jury compétent et en présence d'un délégué spécial du gouvernement.

Art. 13. La défense publique durera pour chaque concurrent une heure et demie au maximum; le public sera admis à argumenter pendant une demi-heure; une heure au moins sera réservée à l'argumentation du jury.

Art. 14. La seconde épreuve terminée, chaque jury arrête ses propositions définitives en classant par ordre de mérite tous les concurrents qu'il juge dignes d'obtenir une bourse de voyage, abstraction faite du nombre des bourses à conférer.

Ces propositions seront transmises dans les quarante-huit heures à Notre Ministre de l'instruction publique, accompagnées des mémoires et des thèses restés entre les mains du président, conformément à l'article 8, § 3, du présent arrêté.

Le jury signalera à cette occasion ceux des mémoires qui lui paraîtront dignes d'être imprimés aux frais de l'État.

Art. 15. Les jurys ne pourront délibérer que lorsque la majorité de leurs membres sera présente. Leurs décisions doivent être prises respectivement par deux, trois ou quatre voix, selon qu'il s'agit de jurys composés de trois, de cinq ou de sept membres.

Art. 16. Les bourses de voyage dont la loi attribue :

A. Quatre à des docteurs en philosophie et lettres et à des docteurs en droit;

B. Huit à des docteurs en sciences, à des docteurs en médecine et à des pharmaciens,

sont sous-réparties de la manière suivante :

Groupe A : Docteurs en philosophie, une ;

Docteurs en droit ; trois.

Groupe B : Docteurs en sciences naturelles, une ;

Docteurs en sciences physiques et mathématiques, une ;

Pharmacie, une ;

Docteurs en médecine, cinq.

Art. 17. Dans le cas prévu par le paragraphe final de l'article 46 de la loi du 20 mai 1876, où le nombre des bourses de voyage disponibles excéderait celui qui vient d'être indiqué, la sous-répartition des bourses supplémentaires aura lieu dans l'ordre et, le cas échéant, dans les proportions déterminées par l'article précédent.

Art. 18. Si, à défaut de concurrents ou par le motif que les concurrents n'ont pas satisfait aux épreuves, une ou plusieurs des bourses réservées par les deux articles précédents à certaines catégories de diplômés restaient

sans emploi, elles seraient accordées aux concurrents de l'autre ou des autres catégories du même groupe qui auraient été jugés dignes de les obtenir. La sous-répartition se ferait dans ce cas, pour les catégories du groupe B ci-dessus, dans l'ordre et, le cas échéant, dans les proportions déterminées à l'article précédent jusqu'à épuisement, s'il y a lieu.

Art. 19. Des mesures seront prises par Notre Ministre de l'instruction publique en vue de s'assurer que les titulaires des bourses consacrent tout leur temps de leur séjour à l'étranger au développement de leurs études. Chacun d'eux est tenu de lui adresser, soit à l'expiration du troisième semestre de voyage, soit au plus tard dans les six mois qui suivent son dernier voyage, un rapport sur une question se rattachant à la spécialité de ses études.

Ce rapport devra constituer un travail sérieux, suffisamment étendu, et attestant que son auteur a fait, avec fruit pour ses études, un voyage à l'étranger.

Le paiement du dernier quart de la bourse est subordonné à l'accomplissement des conditions qui précèdent.

Les rapports des boursiers peuvent être imprimés aux frais de l'État.

Art. 20. Les aspirants boursiers qui n'auront pas réussi au concours d'une année seront admissibles au concours de l'année suivante à la condition de se trouver dans le délai fixé par l'article 1^{er}.

Le titulaire d'une bourse de voyage ne peut en obtenir une seconde.

Art. 21. Notre arrêté du 30 janvier 1878 est abrogé.

Art. 22. Notre Ministre de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 25 juillet 1882.

Par la loi,

LÉOPOLD.

Le Ministre de l'instruction publique,

P. VAN HUMBEECK.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Fondation de primes d'encouragement et de récompense et de bourses d'étude en faveur d'élèves de la section industrielle et commerciale des athénées royaux.

LÉOPOLD II, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, Salut.

Vu l'article 28 du budget du département de l'instruction publique, pour l'exercice 1881, maintenu dans le budget de 1882, comme article 27, ainsi conçu :

« Adjonction, à titre d'essai, aux sections professionnelles des athénées, de cours complémentaires spécialement destinés à préparer des élèves pour l'institut supérieur de commerce. Encouragements aux élèves qui suivent ces cours, 7,500 francs. »

Vu les modifications qu'ont subies, en 1881, le programme de l'institut supérieur de commerce et les programmes des athénées royaux, conformément aux propositions de la commission spéciale pour l'amélioration de l'enseignement des sciences commerciales;

Considérant que, de l'avis de cette commission, il n'existe plus de lacunes entre les cours de première année de l'institut supérieur de commerce et ceux de dernière année de la section industrielle et commerciale des athénées royaux, et qu'il n'y a plus lieu, dès lors, d'adjoindre des cours complémentaires aux cours existants;

Que, d'autre part, il serait utile, dans l'intérêt du développement de l'enseignement des sciences commerciales, de convertir le crédit tout entier de 7,500 francs en moyens d'encouragement et de récompense;

Sur la proposition de Notre Ministre de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Il est institué, à titre d'encouragement et de récompense, des primes de 600 et de 300 francs pour les élèves de la section commerciale et industrielle des athénées royaux qui, après avoir obtenu le diplôme de sortie institué par le règlement d'ordre intérieur du 10 décembre 1881, fréquenteront les cours de l'institut supérieur de commerce, à Anvers.

Ces primes sont payables sur le budget du département de l'instruction publique, après inscription des intéressés auxdits cours. La prime entière de 600 fr. est uniquement réservée aux élèves peu favorisés de la fortune.

Une partie du crédit porté pour cet objet au budget du ministère de l'instruction publique pourra, en outre, être convertie en bourses annuelles de 200 francs, en faveur d'élèves des trois dernières années d'études de la section industrielle et commerciale des athénées royaux, qui se distinguent par leur bonne conduite et leur application et dont les parents, dénués de fortune, habitent une localité éloignée de celle où l'athénée est établi.

Art. 2. Notre Ministre de l'instruction publique, chargé de l'exécution du présent arrêté, prendra les dispositions nécessaires pour régler tout ce qui est relatif au mode de collation des primes et des bourses et à leur nombre.

Donné à Bruxelles, le 21 juin 1882.

LÉOPOLD.

Par arrêté royal en date du 21 juin 1882, M. Dehon (Alfred), a été nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur chargé du cours de sciences commerciales à l'athénée royal de Louvain.

Par arrêté royal en date du 11 juillet 1882, M. Maass (Bernard) est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur chargé de la 5^e latine au même établissement.

Par arrêtés royaux en date du 6 juillet 1882, sont nommés définitivement à l'athénée royal de Virton, savoir :

Préfet des études, M. Jopken (Ernest);

Professeur chargé de la rhétorique latine, M. Lauser (Jean-Pierre);

Professeur chargé des cours d'histoire et de géographie, M. Crespin (Eug.)

Par arrêté royal du 11 juillet 1882, M. Wyers (J.), docteur en philosophie et lettres, est nommé, à titre définitif, préfet des études à l'athénée royal de Bruges.

Par arrêté royal en date du 6 juillet 1882, M. Piret (Adolphe-Clément) est nommé, à titre définitif, aux fonctions de préfet des études de l'athénée royal de Chimay.

Par arrêtés royaux de la même date, sont nommés, à titre définitif, au même établissement, savoir :

MM. Kaivers (Nicolas), aux fonctions de professeur chargé de la rhétorique latine;

Valentin (Émile), aux fonctions de professeur chargé de la 2^e latine,

Graux (Charles), aux fonctions de professeur chargé de la 3^e latine;

Gilles (Eugène), aux fonctions de professeur chargé de la 4^e latine;

Nemery (Joseph), aux fonctions de professeur chargé de la rhétorique française;

Fassiaux (Léon), aux fonctions de professeur chargé du second cours de français;

Lattin (Désiré), aux fonctions de professeur chargé du cours de mathématiques à la section des humanités;

Rossignol (Alphonse), aux fonctions de professeur chargé du cours de sciences naturelles;

Lonchry (Henry), aux fonctions de professeur chargé du cours d'histoire et de géographie.

Par arrêtés royaux en date des 11 et 23 juillet 1882, sont nommés, à titre définitif, à l'athénée royal d'Ypres, savoir :

Préfet des études : M. Van Heugen (Nicolas);

Professeur chargé de la rhétorique latine : M. Tontor (Gustave);

Professeur chargé de la 2^e latine : M. Kilsdonck (Jules);

Professeur chargé de la 3^e latine : M. Spinetto (Eugène);

Professeur chargé de la 4^e latine : M. Dombrez (Hyacinthe);

Professeur chargé des cours d'histoire et de géographie : M. Mathieu (Auguste).

Par arrêté royal en date du 14 juillet 1882, M. Lindeman (Émile) est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur à l'athénée royal de Bouillon.

Aux termes du même arrêté, il continuera à être chargé de la rhétorique latine.

Par arrêté royal en date du 22 juillet 1882, M. Maquin (Léon) est nommé, à titre définitif, aux fonctions de préfet des études de l'athénée royal d'Ath.

Par arrêtés royaux en date du 22 juillet 1882, sont nommés, à titre définitif, à l'athénée royal de Verviers, savoir :

Préfet des études : M. Lorrain (Michel);

Professeur chargé de la rhétorique latine : M. Dehan (Alexandre);

Professeur chargé de la 4^e latine: M. Gillet (Narcisse);
 Professeur chargé de la 3^e latine: M. Mathieu (Auguste);
 Professeur chargé de la 4^e latine: M. Ghaye (Julien);
 Professeur chargé de la 5^e latine: M. Leclercq (Charles);
 Professeur chargé du cours de mathématiques supérieures: M. Ledent (Jean);

Professeur chargé du cours de sciences naturelles: M. Gens (Émile).

Professeur chargé du cours d'allemand: M. Juncker (Guillaume).

Par arrêtés royaux en date du 27 juillet 1882, sont nommés, à titre définitif, à l'athénée royal d'Ath, savoir: aux fonctions de professeur chargé de la rhétorique latine, M. Courtoy (A.), et aux fonctions de professeur chargé de la 2^e latine, M. Deltombe (E.).

Par arrêté royal en date du 8 août 1882, M. Dusausoys (Hubert) est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur chargé du cours de mathématiques à l'athénée royal de Malines.

Par arrêté royal en date du 8 août 1882, M. Mathieu (Flavien) est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur à l'athénée royal de Bouillon.

Il continuera à être provisoirement chargé de la 4^e latine.

Par arrêté royal en date du 8 août 1882, M. De Wulf (Henri) est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur chargé du cours de flamand à l'athénée royal de Dinant.

CONCOURS GÉNÉRAL DE 1882

CLASSE DE RHÉTORIQUE LATINE,

Composition française. — Un bon citoyen a un triple devoir: connaître, aimer et servir sa patrie.

N. B. Les élèves ont six heures pour faire leur travail.

Thème latin (sans dictionnaire). — *Allocution de Charles-Quint à Philippe II, en lui remettant le gouvernement des Pays-Bas* (Extrait de Strada). — Après un règne d'environ quarante ans, l'empereur Charles V abdiqua solennellement, à Bruxelles, le 25 octobre 1555, le pouvoir en faveur de son fils Philippe, à qui, trois mois après, il remit tous ses états, à l'exception de l'empire germanique. Il est incertain s'il s'est acquis une plus grande gloire en gouvernant l'empire et tant de royaumes ou en renonçant à cette grande puissance. Quoi qu'il en soit, « si ma mort, mon » fils, vous eût mis en possession du trône, j'aurais encore acquis quelques » droits à votre reconnaissance, puisque je vous laisse un patrimoine que » j'ai tant agrandi moi-même. Mais aujourd'hui, comme c'est moins de » la nécessité que de ma libre bienveillance que vous tenez ce riche héritage et comme votre père, pour ôter à la mort le pouvoir d'être votre

» bienfaitrice, a bien voulu mourir en quelque sorte avant de quitter cette
 » terre, j'ai le droit d'exiger que ce soit pour vous une obligation nouvelle
 » de prodiguer à mes peuples vos soins et votre amour. Les autres rois
 » se réjouissent d'avoir un fils et de pouvoir lui laisser un jour la cou-
 » ronne; moi, j'ai voulu dérober au destin le droit d'en disposer après ma
 » mort; j'ai regardé comme une double joie, si, de mon vivant, je vous
 » voyais redevable envers moi et de la vie et du trône. Peu de princes
 » agiront comme moi; car moi-même, dans toute l'antiquité, j'ai trouvé
 » à peine un exemple à imiter. Mais on louera certainement ma résolu-
 » tion, dès qu'on reconnaîtra combien vous êtes digne de m'avoir le
 » premier donné l'occasion d'exécuter cette résolution. Enfin, il reste à
 » votre père un vœu à former : que vos enfants grandissent et se montrent
 » dignes de recevoir, un jour, de vos mains, et non de la nécessité, le
 » sceptre que je vous remets librement, volontairement. »

N. B. Les élèves ont quatre heures pour faire leur travail.

Version latine. — *Choix d'un état.* — Imprimis constituendum est, quos nos et quales esse velimus et in quo genere vitae; quae deliberatio est omnium difficillima. Ineunte enim adulescentia, cum est maxima imbecillitas consilii, tum id sibi quisque genus aetatis degendae constituit, quod maxime adamavit. Itaque ante implicatur aliquo certo genere cursu-que vivendi quam potuit quod optimum esset judicare. Nam quod Herculem Prodicium dicunt, ut est apud Xenophontem, cum primum pubesceret (quod tempus a natura ad deligendum, quam quisque viam vivendi sit ingressurus, datum est), exisse in solitudinem atque ibi sedentem dius secum multumque dubitasse, cum duas cerneret vias, unam Voluptatis, alteram Virtutis, utram ingredi melius esset, hoc Herculi potuit fortasse contingere, nobis non item, qui imitatur quos cuique visum est atque ad eorum studia institutaque impellimus, plerumque autem parentium praeceptis imbuti ad eorum consuetudinem moremque deducimur. Alii multitudinis judicio feruntur, quaeque majori parti pulcherrima videntur, ea maxime exoptant. Illud autem maxime rarum genus est eorum, qui aut eccellente ingenii magnitudine aut praeclara eruditione atque doctrina aut utraque re ornati spatium etiam deliberandi habuerunt, quem potissimum vitae cursum sequi vellent. Qui igitur ad naturae suae non vitiosae genus consilium vivendi omne contulerit, is constantiam teneat — id enim maxime decet —, nisi forte se intellexerit errasse in deligendo genere vitae. Quod si acciderit — potest autem accidere — facienda morum institutorumque mutatio est. Commutato autem genere vitae omni ratione curandum est, ut id bono consilio fecisse videamur¹.

¹ CICERO de Off., I, 32, 117-120. — Note de la R.

Version grecque. — Paroles d'Annibal à Scipion avant la bataille de Zama.

‘Ο Ἀννίβας ἤρξατο λέγειν· Ὡς ἐβούλετο μὲν ἂν μήτε Ῥωμαίους ἐπιθυμῆται μηδέποτε μηδενὸς τῶν ἐκτὸς Ἰταλίας, μήτε Καρχηδονίους τῶν ἐκτὸς Λιβύης. Ἀμφοτέροις γὰρ εἶναι ταύτας καὶ καλλίστας δυναστείας, καὶ συλλήβδην ὥστανε περιωρισμένas ὑπὸ τῆς φύσεως. Ἐπεὶ δὲ πρῶτον μὲν ὑπὲρ τῶν κατὰ Σικελίαν ἀμφοισθητῆσαντες, ἐξεπολεμήσαμεν ἀλλήλους· μετὰ δὲ ταῦτα πάλιν ὑπὲρ τῶν καὶ Ἰβηρίαν· τὸ δὲ τέλος, ὑπὸ τῆς τύχης ἀπονοουθετούμενοι, μέχρι τούτου προβεβήκαμεν ὥστε καὶ περὶ τοῦ τῆς πατρίδος ἐδάφους ὑμᾶς κενιδυνευέκναι, τοὺς δ’ ἄκμῃν ἔτι καὶ νῦν κινδυνεύειν· λοιπὸν ἔστιν, εἰ πως δυνάμεθα, δι’ αὐτῶν παραιτησάμενοι τοὺς θεοὺς, διαλύσασθαι τὴν ἐνεστώσαν φιλοτιμίαν.

Ἐγὼ μὲν ἐτοιμὸς εἰμι, τῷ πείρων εὐληθέναι δι’ αὐτῶν πραγμάτων, ὡς μετάθετός ἐστιν ἡ τύχη, καὶ παρὰ μικρὸν εἰς ἑκάτερα ποιεῖ μεγάλας ῥοπάς· καθαπερεὶ νηπίοις παισὶ χρωμένη. Σὲ δ’ ἀγωνιῶ, Πόπλιε, λίαν, καὶ διὰ τὸ νέον εἶναι κομιδῇ, καὶ διὰ τὸ πάντα σοι κατὰ λόγον κεχωρηθέναι, καὶ τὰ κατ’ Ἰβηρίαν καὶ τὰ κατὰ τὴν Λιβύην, καὶ διὰ τὸ μηδέπω μέχρι γε τοῦ νῦν εἰς τὴν τῆς τύχης ἐμπεπτωκέναι παλιρρῦμην, μή ποτε οὐ πεισθῆς διὰ ταῦτα τοῖς ἐμοῖς λόγοις, καίπερ οὐσι πιστοῖς. Σκόπει δ’ ἄφ’ ἐνὸς τῶν λόγων τὰ πράγματα, μὴ τὰ τῶν προγεγονότων, ἀλλὰ τὰ καθ’ ἡμᾶς αὐτοὺς.¹

A. Un thème sur deux des trois langues flamande, allemande et anglaise, ou sur les trois langues (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Vie privée de Fénelon. — Son humeur était égale, sa politesse affectueuse, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempérait en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse, ni amertume. Sa table était ouverte, pendant la guerre, à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambray. Il trouvait encore des moments à leur donner, au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaissait ni le jeu, ni l'ennui; son seul délassement était la promenade; encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. Il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce qui lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avec reçu Fénelon.

B. *Histoire.* — I. Comment se signala, tant à l'intérieur du pays qu'à l'extérieur, l'activité de Léopold I, depuis son inauguration (1831) jusqu'au traité des XXIV articles (1839)?

¹ Polybe XV, 6. — *Note de la Réd.*

II. Exposer et apprécier la politique de Jacques van Artevelde. Comment fut brisée, plus tard, la puissance des trois villes Gand, Bruges, Ypres?

C. **Géographie.** — I. Que savez-vous des vents alizés et des moussons?

II. Que remarquez-vous, si vous comparez les continents (A) quant à leur étendue, (B) quant à leur forme, (C) quant à leurs côtes? Quelles conclusions pouvez-vous en tirer?

N. B. Les élèves ont six heures pour faire leur travail.

Mathématiques, physique, notions de chimie, chimie.

Algèbre. — Étant données les deux progressions suivantes qui définissent un système de logarithmes :

$$\begin{array}{l} \div 1 : q : q^2 : q^3 \dots\dots q^n \\ \div 0. \delta. \delta^2. \delta^3 \dots\dots \delta^n \end{array}$$

démontrer que l'on peut insérer entre les deux termes consécutifs de chacune d'elles, un assez grand nombre de moyens, pour que deux termes consécutifs quelconques des progressions nouvelles diffèrent aussi peu que l'on voudra.

Géométrie. — Chercher la surface convexe S d'un tronc de cône à bases parallèles inscrit dans une sphère de rayon R, en fonction de la distance d du sommet et du cône au centre de la sphère et l'angle θ que fait l'axe du cône avec la génératrice.

R et θ étant constants, à quelle distance du centre de la sphère devrait-on placer le sommet du cône, pour que S fût maximum?

Géométrie analytique. — Par le sommet A d'une hyperbole on mène deux cordes AB, AC, faisant entre elles un angle constant α . Par le point B et le foyer voisin du sommet A, on mène une droite qui rencontre la corde AC en T. Trouver le lieu du point T lorsque l'angle α tourne autour du point A.

Discuter l'équation du lieu dans l'hypothèse de $\alpha = 90^\circ$.

NB. Ces trois questions seront résolues par les élèves de la section C, lesquels ont dû suivre le cours de mathématiques en 1^{re} scientifique.

Ils ont 6 heures pour faire leur travail.

Les questions suivantes de mathématiques seront traitées par les élèves des sections A et D.

Ils ont 4 heures pour faire leur travail.

Géométrie. — I. Démontrer que si deux angles trièdres ont les faces égales chacune à chacune, les angles dièdres opposés aux faces égales seront égaux entre eux.

II. Énoncer dans un ordre convenable les théorèmes par lesquels on établit la mesure des volumes, et démontrer que deux parallélépipèdes rectangles quelconques sont entre eux comme les produits de leurs trois dimensions.

Faire voir comment on déduit de cette proposition la mesure des volumes.

III. Démontrer que la surface d'une zone sphérique quelconque est égale à la hauteur de cette zone multipliée par la circonférence d'un grand cercle.

Quels sont les corollaires de ce théorème?

IV. Partager une pyramide triangulaire SABC, en trois parties équivalentes, par trois plans menés suivant les arêtes SA, SB, SC.

V. Un triangle sphérique tracé sur une sphère de 3 mètres de rayon, a ses angles respectivement égaux à 72° , $30'$, 86° , $20'$, 69° , $10'$. Calculez la surface de ce triangle en mètres carrés ¹.

NB. Les questions suivantes relatives à la chimie, seront traitées par les élèves de la section D.

Ils ont 3 heures pour faire leur travail.

I. Faire connaître les propriétés, les usages et l'extraction du zinc.

II. Quelles sont les formules générales des hydrocarbures, des alcools et des acides gras?

III. Quelles sont les propriétés, les usages et la préparation de l'hydrogène bicarboné?

IV. Faire connaître les propriétés de l'éther ordinaire, sa préparation et ses usages.

V. Quelles sont les propriétés du tannin? Comment obtient-on ce corps et quels sont ses usages?

NB. Les questions suivantes relatives à la physique et aux notions de chimie seront résolues par les élèves de la section A.

Ils ont deux heures pour faire leur travail.

Physique. — I. Quelles sont les propriétés des aimants et des substances magnétiques?

II. — Comment s'exerce l'action de la terre sur les aimants?

III. Qu'est-ce que la boussole? Quels sont ses usages?

IV. Quelles sont les hypothèses à l'aide desquelles on explique les phénomènes électriques?

V. Décrire la bouteille de Leyde et expliquer la théorie de cet instrument.

Notions de chimie. — Faire connaître, d'une manière sommaire les propriétés de l'oxygène et de l'azote et le rôle de ces gaz dans la vie animale.

Comment prépare-t-on ces deux gaz?

NB. Les questions de physique seront aussi résolues par les élèves de la section B.

Ils ont 1 $\frac{1}{2}$ heure pour faire leur travail.

¹ Les questions III et V données par erreur ont été annulées. — *Note de la Réd.*

Concours spécial de langue flamande. — *Composition flamande.* — De arbeid verzedelijkt, veredelt en draagt bij tot het geluk.

Les élèves ont 6 heures pour faire leur travail.

Classe de 4^e professionnelle.

Composition française. — Un jeune officier part pour l'Afrique. Il écrit d'Anvers à son ami et lui fait ses adieux.

Les élèves ont 4 heures pour faire leur travail.

Un thème sur deux des trois langues flamande, allemande ou anglaise (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Bonheur de l'Obscurité. — Heureux aujourd'hui celui qui, au lieu de parcourir le monde, vit loin des hommes ! Heureux celui pour qui le village voisin même est une terre étrangère ! Il croit que l'innocence habite dans les hameaux, l'honneur dans les palais, et la vertu dans les temples. Il met sa gloire à rendre heureux ce qui l'environne. S'il ne voit dans ses jardins, ni les fruits de l'Asie, ni les ombrages de l'Amérique, il cultive des plantes qui font la joie de sa femme et de ses enfants. Il n'a pas besoin des monuments de l'architecture pour ennoblir son paysage. Un arbre à l'ombre duquel un homme vertueux s'est reposé, lui donne de sublimes ressouvenirs : le peuplier dans les forêts lui rappelle les combats d'Hercule ; et le feuillage des chênes, les couronnes du Capitole. (Bernardin de Saint-Pierre).

Histoire et Géographie. — *Histoire.* — I. Quelles sont les réformes administratives faites par Charlemagne ?

II. Que savez-vous de la guerre de dévolution ? — Quelles furent, pour la Belgique, les conséquences du traité d'Utrecht ?

III. Racontez la révolution de 1830. Vous en indiquerez les causes et vous en citerez les faits principaux jusqu'au décret de déchéance à perpétuité de la maison d'Orange-Nassau.

Géographie. — I. Décrivez la marche du Gulfstream.

II. Quelles sont les productions végétales particulières à la Flandre-Occidentale ? — Quelles sont les productions minérales particulières au Luxembourg ?

Tracez la carte de ces deux provinces.

Les élèves ont 6 heures pour faire ce travail.

Mathématiques ; Sciences commerciales ; Zoologie. — *Arithmétique.*

I. Énoncer et démontrer le caractère de divisibilité d'un nombre par 11. Opérer sur le nombre 96756.

II. Trois personnes ont mis en commun à intérêt une somme de 16000 fr. Au bout de 5 ans, elles ont retiré, tant pour le capital que pour les intérêts simples, la première 5000 fr., la seconde 6250 fr. et la troisième 8750 fr. Trouver les mises particulières et le taux de l'intérêt.

Algèbre. — I. Énoncer le principe fondamental du calcul des radicaux du 2^e degré. Simplifier le radical $\sqrt{\left(\frac{1}{b} - \frac{1}{a}\right) \left(a^3 b - ab^3\right)}$

II. Un négociant a deux qualités de vin, 312 litres à 7 fr. le litre, et 268 litres à 5 fr. Il voudrait en faire deux mélanges, l'un qui coûterait 5,96 fr. le litre, et l'autre 6,20 le litre. Combien de litres de chacune des qualités doit-il prendre pour faire entrer tout son vin dans les deux mélanges ?

Géométrie. — Énoncez dans un ordre convenable les cas de similitude des triangles, et démontrez que deux triangles sont semblables lorsqu'ils ont les côtés homologues proportionnels.

II. Décrire, avec un rayon donné, un cercle qui touche un cercle donné et qui ait son centre sur une droite donnée. — Discuter le problème.

Zoologie. — I. Quels sont les caractères généraux des vertébrés ?

II. Faire connaître les différences d'organisation qui distinguent les ruminants des autres mammifères.

Commerce. — I. Comment balance-t-on le compte d'effets à recevoir ?

II. Vous achetez à Pierre des marchandises pour 6000 fr. et vous les payez comme suit : 2000 fr. dans trois mois, 2000 fr. comptant, sous la déduction de 2 % d'escompte. Vous souscrivez un billet à Pierre de 2000 fr., à trois mois.

Passez écriture de l'opération au Journal en partie double et donnez la formule du billet à Pierre.

Les élèves ont 6 heures pour répondre à ces questions.

Concours spécial de langue flamande. — *Composition flamande.* — Langzaam komend geluk pleegt immer het duurzaamst te wezen.

Les élèves ont 4 heures pour faire leur travail.

VARIA.

ÉCOLES SUPÉRIEURES EN PRUSSE.

PLAN D'ÉTUDES DES ÉCOLES SUPÉRIEURES EN PRUSSE*

I

Plan d'études des gymnases.

Tableau du nombre d'heures assigné aux différentes matières dans chaque classe.

	VI	V	IV	III _b	III _a	II _b	II _a	I _b	I _a	Total.	ancien système.	Différence.
Religion chrétienne	3	2	2	2	2	2	2	2	2	19	20	-1
Allemand	3	2	2	2	2	2	2	3	3	21	20	+1
Latin	9	9	9	9	9	8	8	8	8	77	86	-9
Grec ¹	—	—	—	7	7	7	7	6	6	40	42	-2
Français	—	4	5	2	2	2	2	2	2	21	17	+4
Histoire et géographie.	3	3	4	3	3	3	3	3	3	28	25	+3
Calcul et mathématiques ¹	4	4	4	3	3	4	4	4	4	34	32	+2
Histoire naturelle . . .	2	2	2	2	2	—	—	—	—	10	8	+2
Physique	—	—	—	—	—	2	2	2	2	8	6	+2
Calligraphie	2	2	—	—	—	—	—	—	—	4	6	-2
Dessin	2	2	2									
Total des heures par classe.	28	30	30	30	30	30	30	30	30			

* Emprunté à la *Revue internationale de l'Enseignement*, du 15 juillet 1882.

¹ Si les deux divisions de *Tertia* reçoivent l'enseignement en commun elles devront être séparées pour le grec et pour les mathématiques.

La *gymnastique* est obligatoire pour tous les élèves ; dispense peut être accordée par le directeur, sur certificat d'un médecin, mais, règle générale, seulement pour un semestre.

Le *dessin*, obligatoire dans les trois classes inférieures, est facultatif dans

Programme des Gymnases.

1. RELIGION CHRÉTIENNE. — a) *Église évangélique.* — Histoire biblique de l'Ancien et surtout du Nouveau Testament. Catéchisme avec les passages bibliques explicatifs les plus importants. Contenu général des Saintes Écritures, du N. T., en particulier (la lecture de passages du N. T. dans le texte original est recommandée pour l'enseignement des classes supérieures). Notions positives relativement à la composition des différents livres de la Bible. Points principaux de dogmatique et de morale. Esquisse des périodes les plus importantes de l'histoire de l'Église; vies de ses plus illustres représentants.

b) *Église catholique.* — Histoire biblique de l'Ancien et surtout du Nouveau Testament. Catéchisme avec les passages explicatifs les plus importants tirés des Saintes Écritures et de la tradition. Explication de l'année ecclésiastique; hymnes les plus importantes de l'église (à apprendre par cœur). Faire connaître le contenu général des Écritures Saintes, en particulier du N. T., dont il sera bon de faire lire des passages originaux dans l'enseignement des classes supérieures. Notions positives relativement à la composition des différents livres de la Bible. Points principaux de dogmatique et de morale. Esquisse des périodes les plus importantes de l'histoire de l'Église; vies de ses plus illustres représentants, des grands saints en particulier.

les trois classes supérieures. L'école devra veiller à ce que tout élève des classes supérieures qui le désire, puisse assister à deux heures de dessin, sans augmentation de la rétribution scolaire. L'élève qui demande à prendre part aux leçons de dessin facultatives s'engage à les suivre pendant un semestre au moins. Dans le cas où les bénévoles du dessin seraient en nombre suffisant, ils formeront une division à part.

Le chant est obligatoire dans les deux premières classes inférieures (deux heures par semaine); dispense peut être accordée par le directeur, sur certificat du médecin, mais, règle générale, seulement pour un semestre, et sans exempter l'élève des premiers éléments théoriques du chant. Les élèves de *Quarta* et au-dessus sont également tenus de prendre part à l'enseignement du chant donné par l'école; toutefois, à la demande des parents et sur certificat du médecin, ainsi qu'après constatation par le maître de chant du manque d'aptitude de l'élève, une dispense devra être accordée par le directeur.

2. **LANGUE ALLEMANDE.** — Règles les plus importantes des formes grammaticales et de la syntaxe de la langue allemande. Principales époques de la littérature moderne. Mémorisation de poésies et de passages choisis des poètes. Notions élémentaires de prosodie et de rhétorique. Facilité de l'élève à se servir de la langue maternelle pour exprimer sa propre pensée et pour traiter un sujet pris dans le cercle ordinaire de ses idées. Simples exercices d'élocution sur des sujets de même nature après préparation mentale ou écrite.

3. **LANGUE LATINE.** — Connaissance solide des formes grammaticales et de la syntaxe de la langue latine. Acquisition d'un trésor de mots suffisant pour l'intelligence des auteurs de la période classique (en dehors des termes exclusivement techniques) et destiné à servir plus tard pour les études spéciales ainsi que comme premier fondement de la connaissance des langues modernes qui en sont dérivées. Lecture de morceaux appropriés au degré de développement des élèves et choisis dans les ouvrages les plus importants de la littérature classique. Explication grammaticale très nette, servant de point de départ à l'intelligence et à l'appréciation du contenu et de la forme. Habituer l'élève à écrire la langue latine sans fautes grossières et avec une certaine facilité, en restant dans le cercle des idées fournies par la lecture des auteurs.

4. **LANGUE GRECQUE.** — Connaissance solide des formes grammaticales attiques et des principales formes du dialecte ionien. Notions essentielles de syntaxe. Acquisition d'un trésor de mots suffisant. Lecture, suivant le temps disponible, des parties les plus importantes de la littérature classique (poésie et prose), propre à laisser une impression durable de la valeur de la littérature grecque et de son influence sur le développement des littératures modernes.

5. **LANGUE FRANÇAISE.** — Connaissance solide des formes grammaticales et des principales règles de syntaxe du français, et acquisition d'un trésor de mots qui permette de comprendre les ouvrages français où ne se rencontrent pas de trop grandes difficultés et d'écrire la langue française sans fautes grossières en reproduisant les idées fournies par la lecture.

6. **LANGUE HÉBRAÏQUE** (facultative). — L'enseignement de la langue hébraïque sera donné en *Secunda* et en *Prima*, deux heures par semaine. — Connaissance solide des éléments de la grammaire; lecture de passages faciles de l'A. T.

7. HISTOIRE. — Connaissance des événements les plus marquants de l'histoire universelle et des personnages qui ont joué un rôle important; en s'arrêtant particulièrement aux histoires grecque, romaine et nationale. Notions sûres de chronologie, sans développements exagérés; idée nette du théâtre où se sont passés les événements historiques.

8. GÉOGRAPHIE. — Éléments de géographie mathématique. Rapports les plus essentiels entre la configuration physique du globe et la division politique actuelle. Connaissance approfondie de l'Europe centrale, sous les deux rapports.

9. CALCUL ET MATHÉMATIQUES. — Pratique du calcul soit avec des nombres abstraits, soit avec des quantités concrètes prises dans la vie commune. Arithmétique jusqu'à la théorie du binôme; algèbre jusqu'aux équations du second degré inclusivement. Géométrie plane, et dans l'espace; trigonométrie plane. Dans chacun de ces domaines la connaissance de la théorie, même bien comprise, ne suffit pas; l'élève doit savoir appliquer ces principes dans la pratique.

10. HISTOIRE NATURELLE. — *Botanique*. — Principales familles d'après la classification naturelle. Système de Linné.

Zoologie. — Principaux ordres des classes des vertébrés; connaissance de quelques représentants des autres classes du règne animal. Structure du corps humain.

Minéralogie. — Premières notions sur les cristaux et sur les minéraux les plus importants.

11. PHYSIQUE. — Phénomènes principaux et lois les plus importantes des différentes branches de la physique ainsi que les théories chimiques les plus simples. Principales théories de la géographie mathématique.

12. — DESSIN. — Exercice de l'œil, appréciation des dimensions. Reproduction de simples figures d'ornementation plane, et d'objets simples d'après des modèles.

Un plus grand développement sera donné au dessin d'après des objets dans l'enseignement facultatif des trois classes supérieures.

Éclaircissements aux programmes des Gymnases.

1. A et B. RELIGION. — L'enseignement religieux, tel que le prescrit le programme, doit avoir pour résultat une certaine

somme de connaissances grâce à laquelle l'élève soit non-seulement au courant des dogmes et préceptes et du développement historique de sa religion, mais capable aussi de porter un jugement bien fondé sur ses rapports avec les autres confessions ou avec certaines tendances de l'époque. Ici il ne faut pas oublier que la tâche de l'école n'est point d'enseigner la théologie, mais la religion, et que cet enseignement doit contribuer à fortifier et à élever le sentiment. Il faut éviter, comme contraire au but de cet enseignement, de surcharger la mémoire de dates qui n'auraient en elles-mêmes ou par rapport à l'âge des élèves aucune importance au point de vue religieux.

2. **LANGUE ALLEMANDE.** — a) L'opinion si répandue que la grammaire et la syntaxe allemandes ne sauraient être l'objet d'un enseignement dans les écoles supérieures, mais seulement d'observations en passant, à l'occasion d'une lecture, a son origine dans de fausses méthodes qui, d'un côté, traitaient la langue maternelle comme une langue étrangère qu'on apprend pour la première fois, et, d'un autre côté, s'efforçaient d'en transformer l'enseignement en une annexe de la logique. C'est méconnaître combien le lettré a besoin de posséder une connaissance précise des formes et de la syntaxe de sa langue maternelle s'il ne veut pas en être réduit à s'en rapporter au hasard ou à sa préférence subjective dans les cas douteux et embarrassants.

b) L'enseignement de la langue allemande ne comprend ni l'étude du moyen haut allemand, ni la lecture de quelques ouvrages en particulier des poésies de cette période. Ce ne serait qu'en sacrifiant quelques-unes des parties essentielles de l'enseignement de l'allemand, ou bien en donnant à cet enseignement une extension que ne comporte pas le cadre du programme général, qu'on pourrait obtenir une connaissance assez approfondie de la grammaire du moyen haut allemand et de la signification propre des mots qui présentent des analogies avec les mots modernes, pour que la traduction ne consistât pas à deviner à peu près, procédé qui est des plus propres à fausser chez l'enfant ce qu'on peut appeler la conscience scientifique. On suppose en outre qu'au moyen de bonnes traductions les élèves se feront une idée du caractère particulier de notre ancienne littérature classique, et aussi que le maître connaît cette littérature dans l'original et est familiarisé avec la grammaire du moyen haut allemand.

c) L'histoire de la littérature allemande ne saurait non plus être l'objet d'un enseignement proprement dit; car, à moins de reposer sur une lecture déjà assez abondante, elle n'a d'autre effet que de surcharger la mémoire de noms et de dates et de faire répéter machinalement des appréciations incomprises et des généralités. Au contraire, il est demandé que par une lecture de choix, faite soit en classe, soit dans son particulier, l'élève prenne connaissance des principales périodes de notre littérature, et qu'à mesure qu'il comprend les chefs-d'œuvre qui sont à sa portée, il se sente rempli d'admiration et de gratitude pour les créateurs de notre littérature. Conserver comme un trésor dans sa mémoire quelques beaux fragments de la poésie classique de son pays est pour tout lettré un devoir patriotique, et l'école veille à son accomplissement lorsqu'elle donne à toute la classe des morceaux bien appropriés à apprendre par cœur. L'usage de faire déclamer des morceaux de poésie choisis arbitrairement par chacun des élèves est d'une valeur douteuse et doit être abandonné. — Les mêmes conditions règlent l'enseignement de la poétique, de la rhétorique et de la métrique dans l'école. Le maître doit avoir de ces matières une connaissance approfondie, systématique et bien coordonnée; mais les notions en nombre assez considérable que les élèves ont à s'approprier ne doivent leur être enseignées qu'en tant qu'elles servent à une intelligence plus parfaite de la lecture et qu'elles sont amenées naturellement par l'ordre même des choses. Les leçons de style et de composition trouvent également leur véritable place lors de la préparation des devoirs et de leur correction.

d) Les premiers exercices d'élocution ne doivent pas être exclus de l'école, et il n'est point nécessaire ni même opportun de les limiter à la classe supérieure. Pour ces exercices, il faut exiger une préparation bien précise, voire même par écrit, de crainte de favoriser l'assurance d'une certaine faconde.

e) Les éléments de philosophie ne sont pas marqués dans le programme comme formant à part l'objet d'un enseignement. On ne prétend pas nier par là qu'il y ait un haut intérêt à convaincre les élèves de la nécessité de la philosophie pour toutes les études spéciales; d'un autre côté, cette étude ne dépasse point le degré de développement de la classe supérieure, et enfin si les autres enseignements fournissent des points d'appui à l'étude préparatoire de la philosophie, ils ne sauraient suppléer à son absence.

Mais le don d'éveiller la réflexion de l'élève sans porter le trouble dans son esprit et sans lui imposer une tension excessive est relativement si rare, qu'on ne saurait exiger ni obtenir que chaque établissement soit pourvu d'un maître capable de donner cet enseignement. C'est pourquoi il est laissé le soin au directeur de décider, avec l'aide des professeurs que leurs études mettent à même de juger dans ces questions, s'il y a lieu de donner cet enseignement, sous la réserve de l'approbation de la direction scolaire provinciale à l'examen de laquelle le plan d'études est soumis. S'il est fait mention de cet objet à cette place, c'est que la plupart du temps et avec raison l'enseignement de la philosophie est dévolu au professeur d'allemand de la plus haute classe; il est par conséquent à désirer, dans l'intérêt de l'allemand aussi bien que dans celui de la philosophie, que des professeurs d'allemand se préparent également dans cette branche. Toutefois, il est bien entendu que l'enseignement des éléments de philosophie dans un gymnase n'est point nécessairement soumis à cette condition que ce soit précisément le maître d'allemand qui ait les conditions requises pour le donner.

3. **LANGUE LATINE.** — a) Que, pour l'acquisition d'une langue, il soit d'une égale importance de posséder une provision de mots suffisante et une solide connaissance des formes grammaticales, c'est là une vérité qui se passe de toute explication. Il faut ajouter que l'élève, une fois qu'il s'est rendu maître du vocabulaire, trouve dans la facilité de la lecture une jouissance qui éveille en lui un goût pour ces auteurs, qui ne cesse pas à sa sortie de l'école.

b) Le gymnase n'a encore qu'incomplètement rempli sa tâche quand il a mis l'élève à même de lire des auteurs plus ou moins difficiles; le point véritablement important est qu'il ait lu réellement et bien lu un certain ensemble d'ouvrages. Les deux conditions essentielles de la lecture ont été indiquées : elle doit avoir d'abord pour base une exacte connaissance lexicologique, et, en second lieu, elle doit aboutir à une intelligence parfaite du contenu des idées et de la forme de l'expression. Dans le premier cas se manifeste le côté formel de l'enseignement, dans le second apparaît le commencement de cette éducation intellectuelle qui, arrivée à son parfait développement, est désignée sous le nom de culture classique. Une lecture d'auteurs, où la partie grammaticale et lexicologique serait négligée, pêcherait surtout par la superficialité; au contraire, réduire le rôle de la lecture à l'acquisition

de ces connaissances purement formelles, c'est méconnaître le fondement essentiel sur lequel repose la légitimité de l'enseignement gymnasial. Ce procédé erroné, qui est de nature à enlever aux élèves le goût des langues anciennes et à diminuer chez les amis intelligents du gymnase leur estime pour son genre d'enseignement, mérite par cela même qu'on s'y arrête particulièrement, car il arrive malheureusement trop souvent que, même dans les plus hautes classes, l'explication des auteurs dégénère en une répétition des règles grammaticales et en une accumulation d'observations lexicologiques. C'est dans le discernement entre ce qui en pareille matière est nécessaire ou simplement licite et ce qui doit être absolument exclu, qu'apparaît le progrès de la pédagogie raisonnée en contraste avec la fantaisie individuelle ou le zèle de l'érudition. La discussion de ces questions dans les conférences des professeurs et des directeurs, ainsi que dans les publications spéciales, contribuera à mettre en pleine lumière les expériences faites dans ce domaine. — Les morceaux les plus remarquables des écrivains classiques et des poètes en particulier, appris par cœur à l'école, sont plus tard dans la vie une précieuse ressource; néanmoins, il est recommandé d'apporter non seulement dans le choix, mais encore dans la quantité, une sage mesure.

c) Les devoirs de latin écrits sont indispensables dans les classes inférieures et moyennes pour affermir chez l'enfant la connaissance des règles et des mots. Dans les classes supérieures, on s'efforçait autrefois de rendre les élèves capables de traduire leurs idées en latin. Soit que l'on considère la composition latine comme l'héritage d'une époque où le latin était la langue internationale des gens instruits; soit qu'on y voie une expression du grand avantage attribué à la possession parfaite d'une langue très éloignée de la langue maternelle, comme moyen d'assouplir et de perfectionner le mécanisme de la pensée; il n'en est pas moins vrai qu'un pareil but, quelle que soit sa valeur intrinsèque, ne peut plus être atteint depuis que cette perfection dans la langue latine n'est plus de règle, même parmi les maîtres de la philologie, et que par suite il manque le plus souvent à cette partie de l'enseignement gymnasial ce qui est la condition nécessaire de son bon résultat, à savoir la capacité chez le maître de parler couramment le latin. Il n'en faut pas conclure que la composition latine doive être supprimée, mais son rôle se borne

à affermir dans la connaissance du latin, par l'emploi des termes et la reproduction des idées fournies par l'explication des auteurs. En tant qu'ils mettent à profit la lecture, les exercices latins, soit thèmes, soit compositions, sont, comme l'expérience le prouve, le moyen le plus puissant de pénétrer dans le génie de la langue et la pensée des auteurs expliqués. Dans ces limites, la composition latine est maintenue dans les classes supérieures comme partie intégrante de l'enseignement du latin. Les exercices oraux, consistant à répéter sous diverses formes les passages qui ont été tout d'abord expliqués en allemand, peuvent être employés avec profit dès les classes moyennes, et sont très propres à familiariser l'élève avec un certain nombre d'expressions et à faciliter considérablement la composition latine. — Des essais de traduction en latin de passages d'auteurs modernes offrent cet avantage, quand ils sont bien dirigés, d'amener à concevoir plus nettement les pensées exprimées sous la forme moderne et à se rendre compte dans quelle mesure la langue latine permet de les rendre. Il n'en est pas fait une mention expresse dans le programme, vu la difficulté de déterminer avec précision le niveau qui doit être exigé.

4. LANGUE GRECQUE. — A l'égard de la langue grecque, il y a lieu de tenir compte des observations qui ont été faites au sujet du latin, sur le double caractère grammatical et lexicographique de la connaissance d'une langue, sur les exercices écrits pendant la première période des études, sur la lecture d'auteurs et le mode d'explication exigé, ainsi que sur le choix des morceaux à expliquer et la mesure des exercices de mémoire.

La syntaxe, qui dans certains gymnases a pris depuis une vingtaine d'années une extension qui dépasse le cadre d'un enseignement général, doit se réduire à une claire exposition des principales règles dont l'élève devra se rendre parfaitement maître. Les exercices écrits dans la seconde période n'ont également d'autre but que d'affermir dans la connaissance des formes grammaticales et des principes de la syntaxe, en vue de la lecture fondée sur une exacte interprétation des mots. En *Prima*, une heure seulement sur six sera consacrée à la révision de la grammaire et aux exercices écrits; toutes les autres seront employées à la lecture des auteurs. Cette dernière tâche se trouve naturellement facilitée, lorsqu'elle est bien comprise, par l'attrait qu'exerce la littérature grecque sur tout élève bien doué.

5. **LANGUE FRANÇAISE.** — *a)* La tâche qui incombe en premier lieu à l'enseignement du français, d'amener les élèves à prononcer correctement et à lire couramment, présente des difficultés plus ou moins grandes suivant les dialectes des différentes régions; quoi qu'il en soit, ce résultat peut toujours être atteint dans une certaine mesure.

b) Le peu de temps disponible pour le français, dans les gymnases, et le désavantage de l'enseignement en commun comparé à l'enseignement privé, contraignent de renoncer décidément à obtenir des élèves qu'ils parlent couramment le français. Cette réserve faite, il y a lieu de recommander instamment les exercices qui peuvent servir de préparation. En vue d'habituer l'oreille de l'élève et de le familiariser en même temps avec l'orthographe de l'idiome étranger, des dictées françaises remplaceront de temps en temps les *extemporalia* dans les classes moyennes et seront corrigées par le professeur. La reproduction orale de la lecture française amène tout naturellement les élèves non-seulement à comprendre les mots prononcés par le maître, mais aussi à se servir eux-mêmes de la langue française, ne serait-ce d'abord que par une reproduction un peu servile du texte. Par contre, l'emploi du français dans l'enseignement de la grammaire ne peut que nuire à la clarté, et n'offre qu'un médiocre avantage pour la pratique de la langue. — En tout cas, il faut arriver à ce que le jeune homme qui a passé son examen de maturité puisse aborder facilement les ouvrages français qui concernent la branche spéciale à laquelle il se destine, et que, dans le cas où il serait tenu d'apprendre à parler le français, il possède déjà les premiers éléments d'une connaissance à laquelle il ne manque plus que la pratique.

c) La nouvelle disposition du plan d'études rendra plus facile la réalisation de ce but en donnant, dans les deux premières années, un plus grand développement à l'enseignement du français, qui n'aura plus à souffrir, dans la seconde année, de l'adjonction du grec. Les nouveaux soins qui sont apportés à la préparation des maîtres de français sont une seconde raison qui permet d'espérer de bons résultats dans ce domaine.

6. **HÉBREU.** — L'enseignement de l'hébreu au gymnase doit avoir pour but de mettre à même les élèves qui se destinent à la théologie, de suivre avec profit, dès leur arrivée à l'Université, les cours d'exégèse et d'histoire.

7 et 8. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE. — a) L'enseignement de l'histoire au gymnase est appelé à se maintenir dans des limites très modestes, cela sous un double rapport.

En premier lieu, il ne faut pas oublier que c'est à des élèves allemands que l'enseignement est donné. Par conséquent, l'histoire ancienne doit avoir pour objet essentiel les peuples qui ont exercé une influence immédiate et prépondérante sur l'organisation et le développement de la patrie, c'est-à-dire ces mêmes peuples avec l'histoire desquels les élèves sont déjà familiarisés par la lecture des auteurs grecs et latins; et pour le moyen âge et les temps modernes, c'est l'histoire de la patrie, de l'Allemagne et de la Prusse, qui occupe la place centrale, l'histoire des autres peuples n'étant abordée que dans la mesure où elle est nécessaire à l'intelligence de l'histoire nationale et pour donner une juste notion de l'influence prépondérante qu'ont exercée tour à tour les divers États sur la marche générale de la civilisation.

En second lieu, il faut mesurer l'enseignement de l'histoire à l'intérêt politique des événements et à l'intelligence des élèves. Sous ce rapport, ce serait une grave faute de vouloir obtenir une maturité qui n'est pas de leur âge. L'enseignement de cette branche au gymnase a atteint son but s'il a fait naître chez l'élève l'admiration pour la grandeur morale de quelques hommes illustres ou de toute une nation, éveillé la conscience de tout ce que lui manque encore pour se faire une idée complète du passé, et rendu capable de lire avec intelligence les ouvrages classiques d'histoire les plus importants.

b) La chronologie, qui est indispensable pour prévenir les confusions de la mémoire, ne peut remplir son objet avec sûreté qu'à la condition d'être réduite au strict nécessaire. (Il serait bon à cet égard que, dans chaque établissement, on dressât une liste très restreinte des dates à exiger.) On veillera rigoureusement à ce que tout souvenir d'un fait historique se lie indissolublement à la connaissance géographique du lieu où il s'est passé.

c) Dans les classes de *Sexta*, *Quinta* et *Quarta*, deux heures par semaine sont attribuées exclusivement à la géographie, qu'on n'est pas tenu de confier avec l'histoire au même professeur. (Dans le cas où cette séparation facultative des deux disciplines serait appliquée, l'histoire sera donnée à un professeur déjà chargé d'un autre enseignement, c'est-à-dire au professeur d'allemand, comme le mieux qualifié pour cette tâche.) En

Tertia, cet enseignement occupe une heure par semaine. A partir de la *Secunda*, l'enseignement de l'histoire donne continuellement occasion d'affermir les notions acquises de géographie, et telles parties de cette discipline que ne touche pas l'enseignement de l'histoire devront de temps en temps être l'objet d'une révision. — La troisième heure en *Sexta* et *Quinta* est consacrée à des récits biographiques. En *Quarta* commence l'enseignement de l'histoire, dont le cours est divisé en deux parties : cours inférieur (*Quarta* et *Tertia*) et cours supérieur (*Secunda* et *Prima*).

d) En géographie, plus encore qu'en histoire, il est à craindre que le trop grand nombre de noms et de chiffres ne surcharge la mémoire des élèves et par suite compromette la sûreté du souvenir. Toute branche spéciale contribue à sa manière à accroître les connaissances géographiques et, en tous cas, est plus ou moins intéressée aux événements modernes; mais il est indispensable que l'enseignement de l'école crée un premier fonds de connaissances auquel viendront s'ajouter les connaissances ultérieures. — Les cartes dessinées par les élèves sont propres à graver solidement la géographie dans leur mémoire, à la condition que le professeur sache, en dessinant lui-même un tableau, en déterminer la nature et les proportions.

e) Les éléments de géographie mathématique qui rentrent dans l'enseignement de la géographie consistent exclusivement dans les notions indispensables à l'intelligence des cartes et à la détermination topographique des contrées. Un développement plus grand de cet enseignement doit être abandonné aux hautes études scientifiques, lorsque déjà on a achevé en stéréométrie l'étude des propriétés de la sphère. (Cf. n° 11 et les observations qui s'y rapportent.)

9. CALCUL ET MATHÉMATIQUES. — a) Le nombre des heures consacrées aux mathématiques a été augmenté en vue, non d'étendre le programme, mais d'affermir les connaissances acquises par les élèves. Le maintien des trois heures en *Tertia*, que les exigences des autres disciplines ont rendu nécessaire, ne saurait donner lieu à aucun inconvénient, moyennant une stricte observation de l'organisation en année scolaire et la séparation de l'*Obertertia* et de l'*Untertertia* pour cet enseignement.

b) Les éléments de calcul doivent être enseignés dans les classes inférieures de manière non seulement à concorder avec

l'enseignement de l'arithmétique qui fait suite, mais aussi à le préparer et à en fournir les premières bases. A l'égard des procédés de calcul pratique (*bürgerliche Rechnungsarten*) auxquels certains manuels donnent un développement excessif, il est expressément recommandé d'observer une juste mesure. Dans beaucoup de cas, la difficulté ne réside pas dans le calcul lui-même ni dans l'arrangement de certaines données concrètes empruntées à la vie des affaires et présentées sous forme de problèmes, mais bien dans l'intelligence de ces données. On ne peut arriver à les faire comprendre aux enfants des classes inférieures qu'avec beaucoup de peine et de temps, et encore sans succès durable, tandis qu'elles n'offriront aucune difficulté au jeune homme habitué au calcul en général, lorsqu'il entrera réellement dans la vie des affaires.

c) Par suite de l'accroissement du nombre des heures affectées aux mathématiques en V et IV, et moyennant une stricte observation de la division en cours annuels, l'exécution du programme relatif à chaque classe ne saurait présenter aucune difficulté. Comme en mathématiques plus que dans tout autre domaine, le travail personnel arrive difficilement à suppléer les lacunes d'une première instruction, et que la difficulté qu'offre parfois cet enseignement dans les classes supérieures provient, ainsi que l'expérience le montre presque sans exception, d'une connaissance insuffisante des éléments, une juste sévérité dans la promotion à la classe supérieure devient un devoir d'autant plus impérieux à l'égard des élèves.

d) Les heures indiquées pour la VI et la V appartiennent à l'enseignement du calcul. L'augmentation du nombre d'heures en V permet de consacrer une heure par semaine au tracé de figures géométriques à l'aide de la règle et du compas, et ainsi, par cette éducation de l'œil, de préparer l'enseignement de la géométrie avec lequel cet exercice ne doit pas être confondu. — En IV commence l'enseignement de la géométrie conjointement au calcul; l'arithmétique, en *Untertertia*.

e) De l'avis des hommes compétents, une réelle connaissance des mathématiques dans les limites du programme des gymnases est suffisante pour entrer dans les écoles techniques supérieures. Il ne faut point en réduire le champ, ni non plus l'élargir par l'introduction de la trigonométrie sphérique ou de la géométrie analytique, voire même du calcul différentiel. Il n'est pas interdit

par là, lorsque les circonstances s'y prêtent, d'exposer de la géographie mathématique, ou d'appliquer la méthode analytique aux éléments de la théorie des sections coniques et même, à cette occasion, de donner une idée des quantités différentielles; mais il ne faut pas que les élèves en arrivent à croire qu'ils savent déjà la trigonométrie sphérique ou la géométrie analytique.

10. HISTOIRE NATURELLE. — a) Cet enseignement a pour objet d'habituer à l'observation et à la description des plantes et des animaux, et par la comparaison des analogies d'amener les élèves aux notions les plus importantes de la morphologie et à la connaissance du système.

b) Le matériel de l'enseignement comprend de préférence les représentants des espèces animales et végétales du pays même, avec quelques types caractéristiques des contrées étrangères.

c) A l'égard du matériel, il faut attacher moins d'importance à sa plus ou moins grande richesse qu'à l'utilisation méthodique des ressources qu'il renferme.

Relativement à la méthode qu'il convient d'employer dans cet enseignement, les observations du plan d'études des écoles réales trouvent ici une application analogue.

11. PHYSIQUE. — Les parties de la physique qui peuvent être enseignées expérimentalement (électricité, magnétisme, chaleur, etc.), appartiennent au programme de *Secunda*, auquel s'ajoutent quelques éléments de chimie. En *Prima* commencent la mécanique, l'optique et la géographie mathématique; enfin, autant que les connaissances des élèves le permettent, la théorie mathématique des lois physiques.

12. DESSIN. — Enseignement obligatoire dans les trois classes inférieures : reproduction de figures planes, rectilignes et curvilignes d'après le tracé du professeur au tableau ou d'après les pancartes murales; premiers essais de reproduction graphique d'un modèle en bois. On doit par là fournir la base du dessin facultatif des autres classes dans lesquelles l'élève sera principalement exercé à reproduire des modèles en bois plus compliqués et, avec la perspective, de simples modèles en plâtre, ainsi que des ornements en bas-relief et des plantes naturelles. Suivant les aptitudes et les progrès de l'élève, on pourra varier les sujets d'imitation. — Relativement aux modèles gravés, comparez les observations sur l'enseignement du dessin dans les écoles réales.

Progymnases.

Les progymnases sont des gymnases auxquels manque la classe de *Prima*.

Leur programme est celui des gymnases pour les classes correspondantes; ils doivent préparer les élèves en vue de la *Prima* ¹.

ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

Classe des Lettres.

Programme des Concours.

I. — CONCOURS ANNUEL POUR 1884.

La Classe fait choix des sujets suivants pour son programme de concours de l'année 1884 :

Première question. — Faire connaître les règles de la poésie et de la versification suivies par les Rederykers au XV^e et au XVI^e siècle.

Deuxième question. — Faire l'histoire du cartésianisme en Belgique.

Troisième question. — Étudier le caractère et les tendances du roman historique depuis Walter Scott.

Quatrième question. — Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le XV^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e.

Cinquième question. Faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Grecs et les Romains, en comprenant dans cette étude les Grecs de l'Asie-Mineure, des îles et de la Grande Grèce.

Sixième question. — Faire l'histoire de la dette publique belge, considérée dans ses rapports avec les finances de l'État, l'administration publique et la situation économique du pays.

Septième question. — Faire un exposé comparatif, au point de vue économique, du système des anciens corps de métiers et des systèmes d'associations coopératives de production formulés dans les temps modernes.

La valeur des médailles d'or, présentées comme prix, sera de huit cent francs pour chacune de ces questions.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de

¹ La prochaine livraison contiendra le plan d'études des *Realschulen*.

port, avant le 1^{er} février 1884, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations, et demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citeront.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les ouvrages remis après le temps prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois les auteurs pourront en faire prendre des copies à leurs frais, en s'adressant à cet effet au secrétaire perpétuel.

II. — CONCOURS EXTRAORDINAIRES.

La classe proroge, jusqu'au 1^{er} février 1883, le délai pour la remise des manuscrits en réponse aux concours suivants pour les prix de Stassart, de Saint-Genois, et Teirlinck :

A. — Prix de Stassart.

1^o *Sujet d'histoire nationale* (3^e période).

La classe offre, pour la *troisième période sexennale* de ce concours, un prix de *trois mille francs* au meilleur travail en réponse à la question suivante :

Apprécier l'influence exercée au XVI^e siècle par les géographes belges, notamment par Mercator et Ortelius.

Donner un exposé des travaux relatifs à la science géographique qui ont été publiés aux Pays-Bas, et de ceux dont ces pays ont été l'objet, depuis l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique jusqu'à l'avènement des archiducs Albert et Isabelle. On s'attachera, à la fois, à signaler les œuvres, les voyages, les tentatives de toute espèce par lesquels les Belges ont augmenté la somme de nos connaissances géographiques, et à rappeler les publications spéciales, de quelque nature qu'elles soient, qui ont fait connaître nos provinces à leurs propres habitants et à l'étranger.

2^o *Biographie d'un Belge célèbre* (5^e période).

La classe offre, pour la *cinquième période sexennale* de ce concours, un prix de *six cents francs* à l'auteur de la *meilleure notice consacrée à Simon Stevin*.

La classe rappelle, à cette occasion, qu'elle croit répondre aux intentions du fondateur en demandant surtout un travail littéraire. En conséquence, les concurrents, sans négliger de se livrer à des recherches qui ajouteraient

des faits nouveaux aux faits déjà connus, ou rétabliraient ceux qui ont été présentés inexactement, s'abstiendront d'insérer dans leur notice des documents en entier ou par extraits, à moins qu'ils n'aient une importance capitale.

B. — Prix de Saint-Genois.

(Première période.)

La Classe offre, pour la *première période décennale* de ce concours, un prix de *quatre cent cinquante francs* au meilleur travail, rédigé en flamand, en réponse à la question suivante :

Welke invloed werd op de nederlandsche letterkunde geoefend door de fransche uitwijkelingen die zich, na de intrekking van het Edict van Nantes, in de Nederlanden hebben gevestigd.

Quelle influence ont eue sur la littérature néerlandaise les réfugiés français qui se sont établis aux Pays-Bas, après la révocation de l'édit de Nantes.

C. — Prix Teirlinck.

(Première période.)

Un prix de *mille francs* sera accordé au meilleur ouvrage en réponse à la question suivante :

Faire l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde.

Les concurrents pour ces divers concours devront se conformer aux règles précitées des concours annuels de l'Académie.

Seuls les travaux en réponse au prix de Saint-Genois devront être rédigés en langue néerlandaise.

D. — Prix Castiau.

(Première période 1881-1883.)

La classe rappelle que la première période du prix Adelson Castiau sera close le 31 décembre 1883.

Ce prix, d'une valeur de *mille francs*, sera décerné à l'auteur du meilleur travail belge, imprimé ou manuscrit :

Sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres.

E. — Prix Joseph De Keyn.

(Second concours, 1^{re} période 1881-1882 : ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.)

La Classe des lettres rappelle que la première période du second concours annuel pour les prix Joseph De Keyn sera close le 31 décembre 1882. Tout ce qui a rapport à ce concours doit être adressé avant cette date à M. le secrétaire perpétuel (au Palais des Académies).

Cette période consacrée à l'enseignement du premier degré, comprend les ouvrages d'instruction ou d'éducation, à l'usage des élèves des écoles primaires et d'adultes.

Peuvent prendre part au concours : les œuvres inédites, aussi bien que les ouvrages de classe ou de lecture, qui auront été publiés du 1^{er} janvier 1881 au 31 décembre 1882. Conformément à la volonté du fondateur, ne seront admis au concours que des écrivains belges, et des ouvrages conçus dans un esprit exclusivement laïque, et étrangers aux matières religieuses.

Les ouvrages pourront être écrits en français ou en flamand, imprimés ou manuscrits. Les imprimés seront admis quel que soit le pays où ils auront paru. Les manuscrits pourront être envoyés signés ou anonymes : dans ce dernier cas, ils seront accompagnés d'un pli cacheté contenant le nom de l'auteur et son domicile.

Un premier prix de *deux mille francs* et deux seconds prix de *mille francs* chacun, pourront être décernés. Si le jury trouvait qu'il n'y a pas lieu de décerner l'un ou l'autre de ces prix, les sommes disponibles pourront servir, soit en totalité, soit en partie, à augmenter le taux des récompenses de cette année, en donnant, selon la valeur des œuvres, un premier prix plus élevé ou un autre premier *ex æquo*, sans qu'aucune récompense puisse être inférieure à mille francs ou supérieure à quatre mille francs.

S'il y a un excédant, il sera reporté sur la période correspondante qui suivra et, si les excédants s'accumulaient, ils serviraient à augmenter le capital primitif.

La Classe a décidé que les travaux manuscrits qui sont soumis à ce concours demeurent la propriété de l'Académie; mais les auteurs peuvent en faire prendre copie à leurs frais.

Tout ouvrage manuscrit qui sera couronné devra être imprimé pendant l'année courante et le prix ne sera délivré à l'auteur qu'après la publication de son ouvrage.

La Classe des lettres jugera le concours sur le rapport d'un jury de sept membres, élu par elle dans sa séance du mois de janvier de l'année 1883.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. S. Guyard, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 12 juin: **Rassow**, Les substantifs de Plaute (Louis Havet). — **Vandal**, Louis XV et Élisabeth de Russie (A. S.). — Du 19: **V. Egger**, Sources de Diogène de Laërte (Alfred Croiset). — **Dejob**, Marc Antoine Muret (Pierre de Nolhac). — *Variétés*: **Müntz**, Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie, XVII^e-XIX^e siècles. III. La Condamine, D'Agincourt, Paul-Louis Courier. — Du 26: **H. Droysen**, Athènes et l'Occident avant l'expédition de Sicile (Paul Girard). — Schweisthal, Essai sur la valeur phonétique de l'alphabet latin (Louis Havet). — Poèmes latins des xv^e et xvi^e siècles, p. p. **Ant. Zingerle**. — **Goetzing**, Dictionnaire des antiquités allemandes, I. — *Variétés*: **Müntz**, Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie, XVII^e-XIX^e siècles, IV. Dom P. Constant. — Du 3 juillet: **De Rochas d'Aiglun**, L'artillerie chez les anciens (Louis Havet). — **E. Schulle**, La poésie grecque, esquisses (J. Nicole). — Les Grenouilles d'Aristophane, p. p. **de Velsen** (Albert Martin). — Du 10: **A. Bauer**, Thémistocle, études sur les historiens grecs (R. L.). — **Hild**, L'impiété d'Aristophane (Albert Martin). — **Jülg**, Vie de Séjan (R. L.). — **Onions**, Collation de l'Harleianus, ms. de Nonius (Louis Havet). — **Heerdegen**, Recherches relatives à la sémasiologie latine (O. R.). — **Cagnat**, Étude historique sur les impôts indirects chez les Romains jusqu'aux invasions des barbares (Emmanuel Fernique). — La « descriptio tabulae mundi » de Jean de Gaza et six poésies anacréontiques, p. p. **Eug. Abel** (P. de Nolhac). — **Schober**, Heinse, sa vie et ses œuvres (A. Chuquet). — Du 17: Le Catilina de Saluste; p. p. **Schmalz** (R. Lallier). — **Eichert**, Lexique de Justin (Louis Havet). — **Gierke**, Les doctrines de l'état et de la corporation. — **Kugler**, Histoire des Croisades. — **Douais**, Les sources de l'histoire de l'inquisition dans le midi de la France (A. Molinier). — **Lain**, Louise de la Vallière

et la jeunesse de Louis XIV (T. de L.). — Du 24 : **Bloomfield**, As final devant les sonores en sanscrit (Louis Havet). — **Rocquain**, La papauté au moyen-âge (Paul Viollet). — **Moguel**, La vie et les œuvres de Caldéron (Alfred Morel-Fatio). — Du 31 : **Prienne**, Sedulius de Liège (Louis Havet). — Du 7 août : **Perrot** et **Chipiez**, Histoire de l'art dans l'antiquité (P. Decharme). — **Madvig**, La constitution et l'administration de l'empire romain (Camille Jullian). — **Godefroy**, Dictionnaire de l'ancienne langue française (Antoine Thomas). — Du 14 : Le banquet de Xénophon, p. p. **Rettig** (Henri Weil). — **Neumann**, Histoire romaine de Scipion Emilien à la mort de Sylla, p. p. **Gothein** (Camille Jullian). — **Kluge**, Dictionnaire étymologique de la langue allemande (J. Kirste).

Société belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire de la société; 6^e année. 1882. N° 2. Mai-Juin.

Sommaire : Ad. Burdo. De l'avenir des établissements belges en Afrique. — Capitaine Verstraete. Des ports de mer et canaux maritimes belges. — L. H. La nouvelle route vers l'Italie. — Géographie commerciale. — E. Suttor. Chronique géographique. — Régions polaires. — Europe. — Asie. — Afrique. — Amérique. — Océanie.

Le Muséon, Revue internationale. Louvain, Ch. Peeters, éditeur. — Paris, E. Leroux, éditeur-libraire. Tome I. N° 3.

Sommaire : P. Willems. Les pouvoirs du sénat romain en matière de religion (suite). — Fr. Lenormant. La céramique peinte des Grecs et sa fabrication. — J. van den Gheyn. Les tribus de l'Hindou-Kouch. — Giuseppe Barone. IA-Z Pam, nouvelle chinoise, texte et version. — I. Pizzi. Le livre des rois de Firdousi et ses cycles épiques. — A. F. v. Mehren. La philosophie d'Avicenne [Ibn-sina] exposée d'après des documents inédits. — Vito D. Palumbo. Mythologie populaire comparée. — Félix Nève. Période de la composition dramatique dans l'Inde. — V. Henry. Esquisses morphologiques. — F. Spiegel. La déclinaison des mots en A dans les langues aryques. — Giuseppe Turrini. 1^{er} hymne du Sāmaveda. — de Restaing. Géographie de Moïse de Chorene, d'après Ptolémée. — Keiper. Fr. Spiegel. Die altpersischen Keilinschriften im Grundtexte mit Uebersetzung, Grammatik und Glossar. — Pouillet. Un agent politique de Charles-Quint. (E. Beauvais). — Robiou. Petites études égyptologiques (K. Piehl). — Orterer. Studien zur Geschichte des indogermanischen Consonantismus (Egger). — C. de H. Türkische Söjlemizini? (Sprechen Sie Türkisch?) Türkisch-deutsches Gesprächbuch. — de Charencey. Étude sur la langue Nago. — Alphabet phonétique universel. — C. de Harlez. Studien zum Avesta (K. Geldner). — Varia : Nouvelles explorations. — Correspondance.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft, herausg. von Conrad Bursian. 1882. Berlin, Calvary.

1880. Zweite Abtheilung. Bericht über die neueste Literatur zu den römischen Historikern (ausser Tacitus) bis zum Schlusse des Jahres 1877.

Von Dr. A. Eussner in Würzburg. (Schluss) — Bericht über die Literatur zu Seneca Rhetor für die Jahre 1873-81. Von Prof. Dr. C. Bursian in München. — Jahresbericht über die römischen Epiker für 1880. Von Prof. Dr. Hermann Genthe, Director der Neuen Gelehrtenschule in Hamburg. — Jahresbericht über die Literatur zu Cicero's Werken aus den Jahren 1879 und 1880. Rhetorische Schriften und Reden. Von Prof. Dr. Iwan Müller in Erlangen.

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über römische Literaturgeschichte für 1873-1880. Von Prof. Dr. August Reifferscheid in Breslau (Schluss). — Jahresbericht über die Geschichte der alten Geographie und die Literatur zu den alten Geographen für 1879 und 1880. Von Gymnasiallehrer Dr. Carl Frick in Höxter. (Schluss). — Register.

Vierte Abtheilung. Bibliotheca philologica classica. IV. Quartal 1881.

1881. Erste Abtheilung. Jahresbericht über die griechischen Lyriker für 1879, 1880, 1881. Von Prof. Dr. E. Hiller in Halle. (Schluss im nächsten Heft). — Bericht über die literarischen Arbeiten auf dem Gebiete des griechischen nachhomerischen Epos für die Jahre 1880 und 1881. Von Alois Rzach in Prag. (Schluss folgt im nächsten Heft).

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über Geographie und Topographie von Unteritalien und Sicilien für 1880 und 1881. Von Pr. Dr. Adolf Holm in Palermo. — Bericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der antiken Musik für die Jahre 1879 und 1880. Von Oberlehrer Dr. H. Guhrauer in Waldenburg i./Schl. — Jahresbericht über die lateinische Grammatik für 1879 und 1880. Von Director Dr. W. Deecke in Strassburg i. E. (Schluss folgt im nächsten Heft).

1881. Erste Abtheilung. Jahresbericht über Herodot für 1880. Von Direktor Dr. H. Stein in Oldenburg (Schluss). — Jahresbericht über die griechischen Lyriker für 1879, 1880, 1881. Von Prof. Dr. E. Hiller in Halle. (Schluss im nächsten Heft).

Zweite Abtheilung. Jahresbericht über T. Maccius Plautus von October 1880 bis dahin 1881. Vom Gymnasial-Oberlehrer August Lorenz in Berlin. (Schluss). — Bericht über die Litteratur zu den römischen Satirikern (ausser Lucilius und Horatius) für die Jahre 1879-1881. Von Prof. Dr. L. Friedländer in Königsberg. (Schluss folgt im nächsten Heft).

Dritte Abtheilung. Bericht über die die römischen Privat- und Sacral-Alterthümer betreffende Litteratur des Jahres 1880, resp. 1879. Von Prof. Dr. M. Voigt in Leipzig. (Schluss). — Jahresbericht über naturgeschichtliche Alterthümer. Von Prof. Dr. Otto Keller in Prag. — Jahresbericht über Geographie und Topographie von Unteritalien und Sicilien für 1880 und 1881. Von Prof. Dr. Adolf Holm in Palermo. (Schluss folgt im nächsten Heft).

Vierte Abtheilung. Bibliotheca philologica classica. I. Quartal 1882.

Philologus. Zeitschrift für das klassische Alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch. B. XLI. drittes Heft. — 1882. — Göttingen.

I. Abhandlungen. Beiträge zur kritik von Aeschylus' Choephoren. Von

B. Todt. — Euripid. Phoen. 830-833. Von Ernst von Leutsch. — Knabenliebe und frauenliebe in Platons Symposion. Von G. F. Rettig. — Eurip. Phoen. 119. Von Ernst von Leutsch. — Kritisches und exegetisches zu Ovids fasten. IV. Die datierung der Feralia, Ov. Fast. II. 567-570. V. Die jahrestage der schlachten am Trasimenischen see bei Cirta und Sena Gallica, Fast. VI, 763-778. VI. Die erklärungen des namens Agonalia (Agonia) bei Ovid (Fast. I, 319-332). Von G. Nick. — Lucian. Somn. § 10. Von Ernst von Leutsch. — Cicero und Catullus. Von O. Harnecker. — Zu Plautus mil. glor. v. 42. Von Ed. Wölfflin. — Abcommandierte centurionen. Von A. Müller. — Zu Cato de moribus. Von C. Hartung.

II. Jahresberichte. Strabon. III. Literaturhistorisches. Von A. Vogel. — Zu Cato de moribus. Von C. Hartung.

III. Miscellen. A. Zur erklärungen und kritik der schriftsteller. — Zu Plato. Von Schlenger. — Zu Platon's Apologie 18 B. Von Christian Cron. — Zu Polybios. Von C. F. Unger. — Zu Strabon. Von demselben. — Zu Diodor. Von demselben. — Zu Plutarch. Von demselben. — Noch einmal die datierung der Feralia, Ovid. Fast. II, 567-570. Von G. Nick. — Zu Publilius Syrus. Von C. Hartung. — Sallust. Jug. 73, 2-93, 8. Von demselben. — Tacit. Germ. 19. Von demselben. — Kleiner beitrage zur charakteristik von Bentleys dialektik. Von G. Nick.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch. Goettingen, 1882.

Inhalt des vierten und fünften heftes (april und mai) 1882.

Herm. Ziemer, junggrammatische streifzüge im gebiete der syntax. — A. Dräger, historische syntax der lateinischen sprache. Bd. 2, 2 aufl. — Philipp Thielmann, das verbum *dare*. — Amedaeus Mercier, de neutrali genere quid factum sit in Gallica lingua. — Carl Bone, anleitung zum lesen ergänzen und datiren römischer inschriften. — E. Schmalling, über den gebrauch einiger pronomina auf attischen inschriften. — Muff, der chor in den Sieben des Aeschylus. — Henri Weil, les harangues de Démosthène, 2^e édition. — W. Kloucek, kritisches und exegetisches zu Vergilius. — Weise, de Horatio philosopho. — Gustav Graeber, Quaestionum Ovidianarum pars prior. — Balduinus Lorentz, de amicorum in Ovidii Tristibus personis. — Guil. Jung, de fide codicis Veronensis. — J. Fink, Pomponius Mela und seine chorographia. — C. E. Güthling, de Cornelii Taciti libris minoribus. I de Agricola. — J. Wormstall, emendationen und erläuterungen zur Germania des Tacitus. — Dressel, lexicallische bemerkungen zu Firmicus Maternus. — Js. Hüberg, Epistola critica ad Ioannem Vahlenum. — Aem. Baehrens, Miscellanea critica. — H. J. Müller, Symbolae ad emendandos scriptores Latinos II. — H. T. Karsten, Spicilegium criticum. — Th. Zielinski, die letzten jahre des zweiten punischen krieges. — C. Gooz, die römische lagerstadt Apulum in Dacien.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl.

1882. *Drittes Heft*. Erste Abtheilung. Abhandlungen. Zu griechischen Inschriften, besonders kleinasiatischer Herkunft. Von Gustav Hirschfeld in Königsberg i. Pr. — Zur Methode des geometrischen Unterrichtes im Gymnasium. Von Dr. J. Odstrčil in Teschen. — Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Die Odyssee und der epische Cyklus. Ein Versuch zur Lösung der homerischen Frage von Dr. Ludwig Adam, Oberlehrer am k. Gelehrten Gymnasium zu Wiesbaden. Wiesbaden 1880. Diedner. VII und 125 SS. 8°. Angez. von Gustav Hinrichs in Berlin. — Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch, ausgearbeitet von Carl Ernst Georges, zweiter Band von J—Z, siebente fast gänzlich umgearbeitete und sehr vermehrte Auflage. Leipzig 1880. Hahnsche Buchhandlung. Angez. von Dr. Allgayer in Kocherthürn. — Cyrus und Herodot nach den neu aufgefundenen Keilinschriften von Dr. Victor Floigl. Leipzig 1881. W. Friedrich. VI und 198 SS. Angez. von J. Krall in Wien. — Die poetischen Erzählungen des Herrand von Wildonie und die kleinen innerösterreichischen Minnesänger herausgegeben von Dr. Karl Ferd. Kummer. Wien 1880. Alfred Hölder. Angez. von H. Lambel in Prag. — Über die latente Wärme der Dämpfe. Eine theoretische Betrachtung der Dampf- und Gasform der Körper mit bloßer Voraussetzung der Aequivalenz von Wärme und Arbeit von Karl Puschl, Capitular des Benedictinerstiftes Seitenstetten. Wien 1879. Alfred Hölder, k. k. Hof- und Universitätsbuchhändler. Angez. von Dr. J. G. Wallentin in Wien. — Dritte Abtheilung. Zur Didaktik und Pädagogik. Über die Frage, welches Lebensjahr als Minimalalter für die Aufnahme ins Gymnasium festzustellen ist. Von Andreas Ritter von Wilhelm in Graz.

Viertes Heft. Erste Abtheilung. Abhandlungen. Quo tempore oratio *περί τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνηκῶν* habita esse videatur et quid de auctore hujus orationis sit statuendum. Von Alois Kornitzer. — Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Einleitung in die homerischen Gedichte zum Schulgebrauch. Von Dr. A. Gemell. Leipzig, 1881. Teubner. 30 SS. 8°. — Die Eigennamen bei Homer. Praktisches Handbuch zur Präparation der Ilias und Odyssee von Dr. Aug. Hagemann. Berlin 1880. VI und 98 SS. 8°. Angez. von A. Rzach in Prag. — Die Elegien des Albius Tibullus und einiger Zeitgenossen erklärt von B. Fabricius. Berlin 1881. Nicolaische Verlagsbuchhandlung. XI und 149 SS. 8°. Angez. von A. Zingerle in Innsbruck. — Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch, ausgearbeitet von Carl Ernst Georges, zweiter Band von J—Z. Siebente fast gänzlich umgearbeitete und sehr vermehrte Auflage. Leipzig 1880, Hahnsche Buchhandlung. Angez. von Dr. Allgayer in Kocherthürn (Schluss). — Friedrich Wilhelm Ritschl. Ein Beitrag zur Geschichte der Philologie von Otto Ribbeck. II. Band. Mit einem Bildnisse Ritschls. Leipzig 1881, Teubner. 591 SS. Angez. von A. Horawitz in Klosterneuburg. — Elis saga ok Rosamundu, mit Einleitung, deutscher Übersetzung und Anmerkungen

zum erstenmal herausgegeben von Eugen Kölbing. Heilbronn 1881. Verlag von Gebrüder Henninger. Angez. von Heinzel in Wien. — Über den Einfluss des Reimes auf die Sprache Otfrids besonders in Bezug auf Laut- und Formenlehre, von Theodor Ingenbleek. Mit einem Reimlexikon zu Otfrid. Strassburg 1880, Trübner. [Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker, herausgegeben von Bernhard ten Brink, Ernst Martin, Wilhelm Scherer. XXXVII]. 95 SS. 8°. M. 2. — Zeitschrift für Orthographie. Unparteiisches Centralorgan für die orthographische Bewegung im In- und Ausland. Unter Mitwirkung namhafter Fachmänner herausgegeben von Dr. Wilhelm Victor. Erster Jahrgang 1880-81. Rostock, Werther. 6 M. Angez. von J. Seemüller in Hernald.

Fünftes Heft. Erste Abtheilung. Abhandlungen. Wieland im Faust. Von Richard M. Werner in Graz. — Über *infimus* und *infimior*. Von Hermann Rönsch in Lobenstein. — Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Thukydideische Forschungen. Von H. Müller-Strübing. Wien, 1881, Konegen. 276 SS. Angez. von Dr. Wilhelm Jerusalem in Nikolsburg. — Q. Horatii Flacci carmina selecta. Post C. I. Grysarii curam denuo (?) recensuit M. Gitlbauer. Vindobonae 1881, sumptibus et typis Caroli Gerold filii. (XXIII und 179 SS. 8°). Angez. von J. M. Stowasser in Wien. — C. Julii Caesaris commentarii de bello gallico, erklärt von Friedr. Kraner. Zwölfte verb. Auflage von W. Dittenberger. Mit einer Karte von Gallien von H. Kiepert. Berlin 1881 (April). Weidmann'sche Buchhandlung. 397 SS. Angez. von Ig. Pramner in Wien. — Deutsche Aufsätze (Abhandlungen) im ausführlichem Entwurfe für die oberste Bildungsstufe der Gymnasien und zur belehrenden Lectüre für Bildungsbeflissene verfasst von G. Friedrich. München 1881, G. Friedrich'sche Buchhandlung. 140 SS. — Hundert Themata für deutsche Aufsätze. Ein Hilfsbuch für den deutschen Unterricht auf der Sekundarstufe von H. Zurborg. Leipzig 1881, Teubner. 64 SS. (2). — Der deutsche Aufsatz in Lehre und Beispiel für die oberen Classen höherer Lehranstalten von F. Linnig. Vierte verb. Auflage. Paderborn 1882, Schönigh. XVI und 303 SS. Angez. von Dr. K. F. Kümmer in Wien. — Deutsches Lesebuch für höhere Lehranstalten. Erster Theil. Für die unteren und mittleren Classen. Von Dr. Bernhard Schulz. Regierungs- und Schulrat. Fünfte Auflage. Paderborn 1880. Druck und Verlag von Ferd. Schönigh, gr. 8°, XVI und 513 SS. Angez. von Dr. K. Stejskal in Wien. — Deutsches Lesebuch für höhere Lehranstalten, herausgegeben von Dr. Robert Koths, Gymnasiallehrer am Lyceum II, Dr. Karl Waldemar Meyer, Dirigenten der Leibniz-Realschule I. O., und Dr. Albert Schuster, Director der Realschule I. O. zu Hannover. Vierter Teil. (Tertia). Hannover 1880, Helwing'sche Verlagsbuchhandlung, gr. 8°, XVI und 392 SS. Angez. von Dr. Karl Stejskal in Wien. — Fausts Leben vom Maler Müller (3 Heft der « deutschen Literaturdenkmale des 18 Jahrhunderts in Neudrucken herausgegeben von Bernhard Seuffert »). Heilbronn 1881, Henninger. XXVI und 116 SS. Angez. von Fr. Prosch in Weidenau. — Ueber Bilder und Gleichnisse in der Philosophie. Eine Fest-

schrift von Prof. Rudolf Eucken. Leipzig 1880. Angez. von Robert Zimmermann in Wien. — Goethes Pädagogik. Ein Vortrag von Dr. Eiselen. Frankfurt a/M. 1881. Angez. von Robert Zimmermann in Wien.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen.

10 Juni 1882. Riedel, Stand der Sapphofrage (H. Löwner). — Joh. Pomtow, de oraculis Graecis (R. Hendess). — Rau, Zu Aristophanes (E. Ziegeler). — Boblenz, Zu Lysias (Fuhr). — Sänger, Horatiana (Haupt). — Lubbert, de Amnestia a. CCCCIII (Kolster). — Egelhaaf, Polybios u. Livius (Kannengiesser). — Krause, Appian (Haupt. — Teichmüller, litterar. Fehden.

17 Juni. J. P. Mahaffy, Über den Ursprung der Homerischen Gedichte u. A. H. Sayce. Über die Sprache ders. (J. Oberdick). — E. Reichenhart, Die subordinierenden kauzalen Konjunktionen bei Lucretius (A. Kannengiesser). — K. Kappes, Vergils Aeneide (O. Güthling). — Beurlier, Tacite, Agricola (A. Eussner). — W. Deecke u. C. Pauli, Etruskische Forschungen und Studien (a.). — Fr. Matz u. F. v. Duhn, Antike Bildwerke (H. Heydemann). — Fr. Hoffmann, Die Akustik im Theater der Griechen (S. Günther).

24 Juni. N. Wecklein, Die Tragödien des Sophokles (O. H. Müller). — M. Gitlbauer, Babrii fabulae (τ.). — G. Fischer, Übersetzung der Elegien des Albius Tibullus (Chalybaeus). — A. Herzog, Statii Epithalamium (P. Mohr). — H. T. Karsten, Elocutio rhetorica, qualis invenitur in A. Senecae suasoriis et controversiis (Ph. Thielmann). — G. Fraccaroli, Saggio sopra la genesi della metrica classica (G. Stier). — C. Neumann, Geschichte Roms während des Verfalles der Republik (G. Faltin). — A. Hermann, Darstellung der Beziehungen zwischen Römern und Parthern (Dürr). — A. Ziegler, Regierung des Kaisers Claudius (H. Haupt).

1 Juli. J. A. Stewart, Anecdota Oxoniensia. Part. I. The English MSS. of the Nichomachean Ethics (J. Cook Wilson). — Herm. Rassow, De Plauti Substantivis (K. E. Georges). — M. Seidel, Uebersetzung des Lucrez (A. Kannengiesser). — J. Gantrelle, Ciceronis in M. Antonium oratio philippica secunda (R. Klussmann). — H. Köchly, Cäsar und die Gallier (G. A. Saalfeld). — H. Nohl, Analecta Vitruviana (K. E. Georges). — H. Weissenborn, Die Übersetzungen des Euklid durch Campano und Zamberti (S. Günther). — H. Starck, Wörterbuch zu Xenophons Kyropädie (W. Vollbrecht). — Ed. v. Hartmann, Das religiöse Bewusstsein der Menschheit im Stufengang seiner Entwicklung (E. Ziegeler). — K. Boysen, Bibliographische Übersicht. Abtheilung II: Lateinische Autoren (R. Klussmann).

8 Juli. Wunder-Wecklein, Sophoclis Oedipus Rex (σμ). — Ad. Hilgenfeld, Hermae Pastor (H. Rönsch). — Fr. List, Das Buch des Horaz über die Dichtkunst (E. Krah). — L. Polster, Quaestiones Propertianae (K. Rossberg). — A. G. Peskett, Caesaris de bello gallico (R. Menge). — W. Holtze, Syntaxis fragmentorum scaeniorum poetarum Romanorum (K. E. Georges). — Dressel, Lexikalische Bemerkungen zu Firmicus Maternus (K. E. Geor-

ges). — J. Bass, Dionysius I. von Syrakus (E. Bachof). — L. Friedländer, Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms (J. Jung). — A. de Ceuleneer, Notice sur un diplôme militaire de Trajan (J. Jung).

15 Juli. J. Windel, De oratione, quae est inter Demosthenicas et inscribitur περι τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνηκῶν (W. Fox). — Ferd. Vollbrecht, Xenophons Anabasis (R. Hansen). — H. Schoemann, Apollonius von Perga (S. Günther). — G. F. Unger, Der sogenannte Cornelius Nepos (C. W.). — Fr. Seck, De Pompei Trogi sermone (K. E. Georges). — O. Eichert, Vollständiges Wörterbuch zum Justin (K. E. Georges). — Fr. Eyssenhardt, Römisch und Romanisch (G. A. Saalfeld). — D. Reichling, Johannes Murmellius (Cl. Bauemker).

22 Juli. O. Hempel, Quaestiones Theocriteae (K. Zettel). — Catulli et Propertii carmina selecta (Ed. Heydenreich). — Sibelius-Jancovius, Cornelius Nepos (C. W.). — Alexandri Tartara, Animadversiones in locos nonnullos Catulli et Livi (Egelhaaf). — G. F. Hertzberg, Geschichte des römischen Kaiserreiches (Egelhaaf). — P. L. Lemièrre, Les Celtes et les Gaules (R. Hansen). — L. Hollaender, De militum coloniis ab Augusto in Italia deductis (A. Vollmer). — Chr. Schoener, Über die Titulaturen der römischen Kaiser (G. Gruppe).

Philologische Wochenschrift, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder.

2. Jahrgang. 10 Juni.

Anton Krichenbauer, Theogonie und Astronomie (Paul Stengel). — **Chr. von Husens** Odyssee-Bilder. Nausikaas Verschüttung. — **H. W. Stoll**, Anthologie griechischer Lyriker für die obersten Klassen der Gymnasien mit litterarhistorischen Einleitungen und erklärenden Anmerkungen (J. Sitzler). — **R. Y. Tyrrell**, the Troades of Euripides, with Revision of Text; and Notes chiefly intended for Schools (H. Gloël). — **Plutarque**, vie de Cicéron, suivie du Parallèle de Démosthène et de Cicéron (Heller). — **Joh. E. Dassenbacher**, Schematismus der österreichischen Mittelschulen und der Fachschulen gleichen Ranges. — **Jahresbericht** des Vereins Mittelschulen in Wien.

17 Juni. Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἐταιρίας ἀπὸ Ἰανουαρίου 1881 μέχρι Ἰανουαρίου 1882 (Chr. B.). — **Alessandro Tartara**, Dalla battaglia della Trebbia a quella del Trasimeno (P. Meyer). — **Ang. Müller**, De auctoribus rerum a M. Claudio Marcello in Sicilia gestarum diss. in. scripts. (Wilh. Soltan). — **L. Lange**, De diebus ineundo consulatui solemnibus interregnum causa mutatis commentatio (Wilhelm Soltan). — **J. Vahlen**, Über zwei Elegien des Propertius (F. Gustafsson). — **G. A. Euler**, Die hohe Karlsschule (λς).

24 Juni. **Grimm, Julius**, Der römische Brückenkopf in Kastel bei Mainz und die dortige Römerbrücke (Gustav Becker). — **Georgius Clemm**, De brevilloquentiae Taciteae quibusdam generibus (Georg Andresen). — **W. Poekel**, Philologisches Schriftsteller-Lexikon (-p-).

1 Juli. **Luigi A. Michelangeli**, Anacreonte, edizione critica (J. Sitzler). — **Richard Engelmann**, Beiträge zu Euripides. I. Alkmene. (N. Wecklein). — **O. Podiaski**, Quomodo Terentius in tetrametris jambicis et trochaicis verborum accentus cum numeris consociaverit (F. Schlee). — **Poetae Latini minores rec. et em.** Aemilius Baehrens (Hugo Magnus). — **Otto Richter**, Die Befestigung des Janiculum (N. Wecklein). — **Philipp Brunner**, Sammlung von Schulreden und Ansprachen bei festlichen Gelegenheiten.

8 Juli. **Dr. G. Th. Gerlach**, Der alten Griechen Götterlehre, Mythen und Heldensagen (Paul Stengel). — **R. Methner**, De tragicorum Graecorum minorum et anonymorum fragmentis observationes criticae (N. Wecklein). — **H. Lentz**, Der Epitaphius pseudepigraphus des Demosthenes (E. Albrecht). — **Hermann Cremer**, Biblisch-theologisches Wörterbuch der Neutestamentlichen Gräcität (2⁵). — **Hrabanus Maurus**, Ein Beitrag zur Geschichte der Pädagogik im Mittelalter (J. Strenge). — **Dr. Johannes Muhl**, Zur Geschichte der alten attischen Komödie. — **J. Sörgel**, Demosthenische Studien I. — **Dr. Hasper**, Die Feinheit der Ökonomie und der Charakterzeichnung in den einzelnen Dramen des Sophokles und der Kern der sittlichen Anschauungen desselben. — **Anton Kerer**, Über die Abhängigkeit des C. Silius Italicus von Livius (Heinrich Löwner).

22 Juli. **Eug. Abel**, Joannis Gazaei descriptio tabulae mundi et anacreontea (J. Sitzler). — **Gustav Brandes**, Ein griechisches Liederbuch. Verdeutschungen aus griechischen Dichtern. — **J. H. Schmalz**, C. Salustii Crispi de Catilinae conjuratione liber (A. Eussner). — **Alfred Kirchhoff**, Thüringen doch Hermundurenland (Carl Frick).

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT,
LETTRES ET SCIENCES.

ÉTUDE SUR LES INSCRIPTIONS SÉPULCRALES DES GRECS.

LA MORT ET LA VIE FUTURE.

Les inscriptions sépulcrales du peuple grec, principalement celles des époques les plus anciennes, se distinguent en général par une grande concision, une extrême simplicité. Le plus souvent, elles ne renferment que deux ou trois mots, indiquant, comme chez les Attiques et dans quelques autres États, outre le nom du défunt, celui de son père ainsi que le dème natal, ces deux derniers détails étant même parfois laissés de côté, ou bien encore certains termes consacrés, tels que : *χαῖρε, χρηστός* (ou mieux : *χρηστὲ, χρηστή*) *χαῖρε, ἥρωα χαῖρε, χαίρετε οἱ παριόντες, ὁ δεῖνα τῷ δεῖνι στηλὴν ἐπέθηκε, ἀνέθηκε*, etc. ¹. Il est un autre caractère qui frappe le lecteur attentif des inscriptions ayant quelque étendue, c'est l'uniformité de certaines expressions qui y reviennent fréquemment, et se répètent presque les mêmes à travers les âges.

¹ Cf. J. Franzius, *Elementa epigraphices graecae*, Berlin, pp. 339 et suiv.

Pausanias rapporte (II, 7, 3) que sur les stèles funéraires de Sicyone on n'indiquait que le nom du défunt. D'autre part, nous savons par Plutarque (*Lycurg.*, c. 27) qu'à Sparte cette simple mention ne pouvait pas même se faire sur les tombeaux, excepté pour les guerriers morts à la guerre, et pour les prêtresses.

Néanmoins, dès les plus beaux temps de la Grèce, bien qu'assez rarement en comparaison des siècles de la domination romaine, on rencontre des inscriptions qui, dans leur développement, présentent parfois, d'une façon élégante et originale, des détails, des renseignements nouveaux et importants sur la manière de vivre et de penser des anciens Grecs.

L'étude de cette branche de la littérature populaire peut naturellement se faire sous des points de vue fort différents. Nous avons essayé de nous en occuper sous le rapport des idées religieuses et morales. On ne pourra espérer de connaître complètement la religion hellénique, qu'en recherchant, à côté des doctrines officielles et des idées exprimées par les penseurs dont nous avons conservé les écrits, ces croyances plus naïves, plus grossières souvent, mais aussi plus sincères, que l'on rencontre dans la foule. Cette étude est d'autant plus intéressante qu'elle nous permet de suivre la marche des idées et des opinions populaires à travers un long espace de huit à neuf siècles, depuis les plus beaux temps de l'histoire du peuple grec, jusqu'au moment où la philosophie, l'incrédulité et le christianisme déjà triomphant avaient pour ainsi dire ruiné et détruit complètement le paganisme officiel.

Une des questions les plus importantes qui se posent dans cette étude, c'est la manière dont la mort était envisagée chez les Grecs, si elle était considérée comme un malheur suprême, ou si quelque espoir dans une vie future pouvait adoucir l'amertume d'un événement si douloureux pour tous les hommes.

I.

Chez les Grecs, pas plus que chez les autres peuples, la mort n'était considérée comme une chose fort désirable. Tout le monde se rappelle la réponse donnée par l'Achille de l'Odyssée, lorsque, Ulysse félicitant le grand héros de régner sur les morts, celui-ci lui dit tristement : « J'aimerais mieux être mercenaire à la campagne, au service d'un homme sans patrimoine et qui vivrait pauvrement, que de régner ici sur tous les morts ¹. » Cette idée se retrouve fréquemment chez les poètes grecs : il

¹ *Od.*, XI, 487, sqq. Cf. Nägelsbach, *die homerische Theologie*, VII, § 15.

suffira de citer le passage suivant d'Euripide, qui, après Théognis, Éschyle et tant d'autres, s'écrie : « Il est doux pour l'homme de voir la lumière du jour : sous la terre, il n'y a plus rien ; il est insensé celui qui souhaite la mort : il vaut mieux vivre dans le malheur que mourir avec gloire ¹. »

Cette terreur de la mort se retrouve souvent dans les inscriptions, et, chose assez naturelle, de même que le passage d'Euripide est placé dans la bouche de la jeune Iphigénie, de même les regrets se lisent généralement sur les tombeaux de ceux qui moururent jeunes. Dans une des plus anciennes inscriptions conservées, nous trouvons déjà cette plainte. Il s'agit d'un guerrier qui est mort sur le champ de bataille.

« Que le citoyen ou l'étranger qui passe ait pitié du brave Tettichos : il est mort à la guerre, en perdant sa fraîche jeunesse ², » et, sur une autre pierre de la même époque :

« Regardez le monument du jeune Cléitos, fils de Ménésechmos ; plaignez-le, en voyant comme il était beau quand il est mort ³. »

Sur le tombeau d'un guerrier thébain, du quatrième siècle avant notre ère, on lit de même :

« Thèbes, sa patrie, était fière de ce guerrier, et avait espéré qu'un jour il deviendrait le plus brave de toute la Grèce, mais avant que cet espoir ne fût rempli, le Hasard, jaloux des gens de bien, lui enleva la vie qui lui était si chère ⁴. »

« Je florissais, sculpteur aussi habile que Praxitèle, et j'étais arrivé à l'âge de seize ans : je m'appelais Eutyichidès (le bien-heureux), mais la divinité prouva que mon nom était faux, en m'emportant si vite dans la demeure de Hadès ⁵. »

« Je pratiquais la justice et exerçais la vertu, mais dans cette conduite je fus arrêté malgré moi. Le destin me fut contraire et mit fin à ma vie : je mourus trop tôt à l'âge de trente ans ⁶. »

¹ *Iphig. in Aul.*, 1250 sqq. Cf. Nägelsbach, *die nachhomerische Theologie*, VII, § 14.

² Insc. attique du VI^e s. Cf. G. Kaibel, *Epigrammata graeca ex lapidibus collecta*, 1 ; Kirchhoff, *Corpus inscriptionum atticarum*, 463.

³ Kaibel, *O. c.*, 1^a.

⁴ Id., 489. Cf. A. Rangabé, *Antiquités helléniques*, 2217.

⁵ Kaibel, 42. Cf. Boeckh, *Corpus inscriptionum graecarum*, 710.

⁶ Kaibel, 85. Cf. Koumanoudis, *Ἀττικῆς ἐπιγραφῶν ἐπιτύμβιοι, ἐν Ἀθήναις*, 1871, n^o 3500.

A des époques plus rapprochées de nous se retrouvent les mêmes regrets. Ainsi, sur une tombe de l'époque romaine, on lit :

« Je meurs, trop tôt enlevé dans la fleur de ma tendre jeunesse : que peut-il y avoir de plus malheureux ¹ ? »

« La divinité vient de m'arracher pour mon malheur au lit nuptial, au moment où j'allais atteindre ma trentième année. Je parcourais le chemin glorieux d'une vie à peine commencée, lorsque le sombre Hadès m'a caché, privé d'enfants, dans sa demeure... Hélas ! pourquoi, ô lugubre Hasard ² ! as-tu privé de la vie le malheureux Antiphon, qui était l'honneur de sa patrie ³ ? »

La plainte la plus fréquemment exprimée sur les tombeaux des jeunes gens, c'est celle d'être morts avant le mariage. Cette plainte peut s'expliquer, du moins pour les beaux temps de la Grèce, par le regret de ne pas laisser de descendants qui continuent la famille et honorent le mort, mais il est probable que, pour la plupart des inscriptions appartenant aux siècles de la domination romaine, elle ne doit plus être considérée que comme une formule consacrée, qui indique la mort avant l'âge.

Dans une inscription du sixième siècle avant notre ère, on lit déjà : « Voici le tombeau de Phrasiclée : toujours je serai appelée jeune fille, car c'est le nom que j'ai obtenu des dieux au lieu du mariage ⁴. »

« La mort m'a atteinte encore vierge, aux goûts enfantins, » dit Chrysis dans une épitaphe du deuxième siècle après J.-C., « et m'a privée de l'espoir du mariage ⁵. »

Une autre inscription du deuxième ou du premier siècle avant notre ère porte :

« Ci-gît Apion, fils de Bion. Privé d'enfants, dans la fleur de la jeunesse, âgé de vingt-trois ans, je fus douloureusement enlevé en trois jours à l'amour de mes parents. Personne ne célébra mon mariage, personne ne chanta le chant d'hyménée et n'alluma

¹ Kaibel, 154; Koumanoudis, 1455.

² La Τύχη était généralement considérée par le peuple grec, surtout dans les siècles de la domination romaine, comme la puissance qui gouvernait le monde. V. Plin., *N. H.*, II, 5 (7), et F. J. Welcker, *Griechische Götterlehre*, II, p. 804 et suiv.

³ Kaibel, 208.

⁴ Kaibel, 6; Kirchhoff, 469. Cf. *Anthol. Palat.* (Didot), VII, n° 649.

⁵ Kaibel, 325. Cf. 227; *C. I. G.*, 3118.

pour moi le flambeau nuptial, mais avec des plaintes et des larmes, on m'a conduit ici, où je dois habiter le reste du temps. Déplores, ô passant, mon triste sort, et puis, va où il te plaît, et obtiens ce que tu désires ¹. »

De même, sur un tombeau du troisième siècle après Jésus-Christ, une jeune fille de quinze ans s'exprime comme suit : « Pleure mon sort, ô passant, car je ne suis pas entrée dans la chambre nuptiale ; je ne laisse que les larmes et les lamentations à ceux qui m'ont élevée : le fil injuste des Parques l'a décidé ainsi ². »

Naturellement la mort, personnifiée sous des noms différents, reçoit fréquemment les épithètes les plus dures. Tantôt c'est le δαίμων (la divinité en général) qui est qualifié de βαρύς, cruel, πονηρός, méchant, βάσκανος, envieux, malveillant, φθόνερος, jaloux, λυπηρός, affligeant ; tantôt c'est la μοῖρα, la Parque ou la mort elle-même, qui reçoit le nom de φθονέρι, jalouse ; les μοῖραι ou Parques sont ἀμειλίχιοι, implacables ; c'est enfin la cruelle destinée, αἵτα ἄγριος, et assez fréquemment la Τύχη ou *Hasard*, à qui l'on reproche parfois en termes amers la mort d'un être aimé ³. La *Tyché* s'appelle αἰδηλος, le *Hasard destructeur*, « et qui n'a rien donné de certain aux hommes ⁴. » Dans une inscription de l'époque romaine, on trouve une appréciation semblable : « Méandria n'avait que vingt ans, la déesse Cypris lui avait donné la beauté parmi ses concitoyens, mais le *Hasard* se montra contraire à Méandria par ses décisions injustes ⁵. »

Cette idée d'injustice revient avec plus de force encore dans l'építaphe suivante : « Le *Hasard* montre aux mortels l'injustice comme preuve de son caractère fatal : certes les dieux n'ont aucun souci des hommes, mais c'est selon le *Hasard* que nous avons la vie ou la mort ⁶. »

Dans une inscription trouvée à Thèbes et appartenant au quatrième siècle avant notre ère, on trouve de même : « Le *Hasard*,

¹ Kaibel, 236. Cf. *C. I. G.*, 3273.

² Kaibel, 127. Cf. Koumanoudis, 3506. Voyez encore : Kaibel, 256 et 413.

³ V. Kaibel, 257, 566, 345, 348, 497, 574, 226, 569, 657, 152.

⁴ Kaibel, 240 ; *C. I. G.*, 3328.

⁵ Kaibel, 244.

⁶ Kaibel, 257.

jaloux des gens de bien, lui enleva la vie qui lui était si chère ¹. »

Dans d'autres inscriptions, les plaintes s'adressent à Hadès ou Pluton qui, lui aussi, est fréquemment accusé comme l'auteur de la mort. Ainsi, l'on trouve sur un tombeau de Naples : « Pluton, toi qui aimes les pleurs, les vies de tous les mortels ne t'appartiennent-elles pas ? Pourquoi moissonner alors les hommes qui n'ont pas l'âge mûr² ? » et ailleurs : « Insatiable Hadès, pourquoi m'as-tu enlevé si cruellement dans mon enfance ? Pourquoi te hâter ? Ne t'appartenons-nous pas tous³ ? »

En parcourant le recueil des inscriptions grecques, on ne trouve guère de plaintes contre la mort, que pour des personnes enlevées dans l'enfance ou dans la fleur de l'âge : ce n'était d'ailleurs qu'à la jeunesse que les anciens Grecs semblaient attacher un grand prix. Puis, nous l'avons déjà fait remarquer, le jeune homme, la jeune femme avaient des devoirs sacrés à remplir : ils devaient veiller à la continuation de la famille, d'où le prix attaché au mariage et à la possession d'enfants ; ils devaient aussi soutenir leurs vieux parents, et leur accorder les honneurs de la sépulture. C'est ce qu'indique parfaitement un distique que l'on rencontre sur une pierre sépulcrale de Rhodes, et qui dans la suite fut fréquemment répété sur d'autres tombeaux. « Ce n'est pas la mort qui est triste, puisqu'elle attend tout le monde, mais c'est de mourir avant l'âge et avant ses parents ⁴. »

Dans les autres cas, on rencontre le plus souvent la soumission. « La mort est inévitable, et il faut bien que tout le monde soit sujet à ses lois, » idée fort fréquente chez les écrivains grecs⁵, aussi bien que dans les inscriptions. On lit, par exemple, sur une tombe du deuxième ou du premier siècle avant notre ère :

« Au moment où je touchais à ma dix-septième année,

¹ Kaibel, 489; Rangabé, 2217.

² Kaibel, 575; *C. I. G.*, 5816.

³ Kaibel, 576; *C. I. G.*, 6257. Cf. Kaibel, 577 et 578; *C. I. G.*, 6205 et 6227, et *Anthol. Palat.*, VII, n^{os} 643 et 671.

⁴ Kaibel, 198 :

Οὐ τὸ θανεῖν ἀλγ[εῖνόν, ὅπερ καὶ [π]ᾶσι [πρὸ]κειται,
ἀλλὰ πρὶν ἡλικί[ας] καὶ γονέων πρότερον.

Cf. Kaibel, 300 et 373; *C. I. G.*, 3136; *Add.*, III, 3847.

⁵ Xénophon, *Anab.*, III, 1, 43 : τὸν μὲν θάνατον πᾶσι κοινὸν εἶναι καὶ ἀναγκάϊον ἀνθρώποις.

la Parque m'entraîna vers la demeure de Perséphoné : car la divinité ne voulut me donner qu'un court espace de vie, et ne daigna point me laisser la longue carrière de la vieillesse. Mais, ô mon père et ma mère, laissez l'amer chagrin : c'est là le terme que le destin m'avait accordé ¹. »

Dans une autre inscription antérieure au premier siècle de notre ère, il est dit de la morte : « Après avoir vu les enfants de ses enfants, elle participe maintenant à la mort, qui est commune à tous ². »

Dans une autre encore, le défunt, après avoir indiqué le deuil qu'il laisse à ses parents, ajoute : « Hadès n'est pas méchant — passe ton chemin, étranger, après m'avoir salué — puisque la navigation vers les morts est commune à tous les mortels ³. »

Cette idée de soumission se retrouve aussi fort fréquemment dans les inscriptions des temps plus modernes, telles que les suivantes : « Après avoir joui de la vie commune, j'ai maintenant la mort également commune à tous. Ne me pleure pas, mon cher époux, car lorsque tu seras venu ici, tu retrouveras ton épouse Eutychie ⁴. »

« Ne me plains pas, » porte une autre épitaphe, « car le fil des Parques appelle tout le monde ⁵. »

Sur le tombeau d'un jeune homme mort à vingt ans, il est mis « qu'il a laissé ses parents dans le deuil, mais, » ajoute l'inscription, « il n'est pas possible pour les mortels d'échapper au Hasard et à la divinité, ni de repousser la nécessité de la mort ⁶. »

« Cessez vos pleurs et vos gémissements, » dit encore une morte à ses parents, « les enfants des dieux sont aussi descendus dans les enfers ⁷. »

Devant cette nécessité de la mort commune à tous, il est assez naturel que la plupart du temps les regrets, les plaintes se taisent. Dans certains cas même, on est presque heureux d'avoir trouvé dans la mort le repos après une heureuse vieillesse. Ainsi, la

¹ Kaibel, 231; *C. I. G.*, 2237. Cf. Kaibel, 113.

² Kaibel, 81.

³ Kaibel, 256.

⁴ Kaibel, 266; *Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς*, n° 3508. Cf. Kaibel, 416.

⁵ Kaibel, 282; *C. I. G. Add.*, II, 2264 r.

⁶ Kaibel, 519.

⁷ Kaibel, 298

vieille Chérestrate quitte la vie, « heureuse d'avoir vu les enfants de ses enfants ¹. »

« Cette terre, » dit une autre inscription, « cache Cydimaque sous la pierre du tombeau. Après une vie prospère, il a navigué vers l'heureux port de l'existence; car, après avoir vu les enfants de ses enfants et atteint une vieillesse sans chagrin, il est mort, ayant le sort commun de tous ². »

D'ailleurs, la vie n'est pas toujours considérée comme un bien préférable à la mort. Celle-ci est parfois louée dans les auteurs comme la fin des nombreuses misères de l'existence. « La mort, » dit Euripide, « est le souverain remède contre les malheurs ³. » « C'est à tort, » dit Éschyle, « que les hommes haïssent la mort, qui est la grande délivrance des maux nombreux de la vie ⁴. » De même, on lit dans Hérodote : « Puisque la vie est si misérable, la mort est le meilleur refuge pour l'homme ⁵. »

Parfois aussi la mort, sur les tombeaux, est représentée comme un état heureux qui met fin aux misères de la vie. Ainsi, on lit dans une ancienne inscription de l'Attique : « Celui-ci est arrivé à la dernière limite de son pénible chemin, et en mourant il a laissé une bonne renommée. Car il est tombé dans les luttes illustres de la liberté, et maintenant la terre paternelle l'enferme dans un tombeau ⁶. »

« Me voici enterré avec ma sœur, moi qui autrefois vivais et jouais parmi les mortels : j'ai quitté la misérable vie humaine, et maintenant j'habite avec les dieux ; j'exhorte mon père et ma mère à supporter patiemment les décisions des Parques résultant des ordres de Pluton ⁷. »

D'un autre, il est dit « qu'il a rempli la destinée d'une vie

¹ Φῶς δ' ἔλιπ' εὐδαίμων παῖδας παίδων ἐπιδούσα. V. Kaibel, 44.

² Kaibel, 67.

³ Eurip., *Heracl.*, 596.

⁴ Éschyl., fr. 287 (314 Hermann).

⁵ Herdt., VII, 46. Cf. Nägelsbach, *die Nachhom. Theol.*, VII, § 11.

⁶ Kaibel, 29; *C. I. G.*, 1042.

⁷ Kaibel, 125; Koumanoudis, 3507. On trouve dans l'Anthologie palatine, VII, 481, l'inscription suivante, attribuée à Philétas de Samos : « La colonne dit : Cette jeune, cette petite Théodote a été enlevée par Hadès. Et la petite répond à son père : Retiens tes pleurs, Théodotos, les mortels sont souvent malheureux. »

odieuse; il laisse à sa mère et à sa femme un lourd chagrin, mais quoi d'étonnant ? Thétis aussi pleura la mort d'Achille ¹. »

Citons enfin cette dernière inscription d'une tournure particulière : « Ceux qui sont aimés par les dieux meurent avant l'âge ². »

II.

Quelles étaient maintenant les idées des Grecs sur les suites de la mort ? Après cette fatale destruction de l'existence terrestre, y avait-il du moins pour eux quelque espérance dans une vie future ? S'il faut admettre que cette espérance n'était point étrangère au peuple hellénique, même dans les temps les plus reculés, on est cependant obligé de reconnaître que l'idée qu'il se faisait de l'état de l'homme après la mort était au fond bien peu consolante. On peut juger de ses croyances par les opinions exprimées dans ses chants nationaux, qui ont donné, pour ainsi dire, une forme à ses idées religieuses et morales. Les poèmes homériques admettaient, il est vrai, la présence, dans les enfers, d'une sorte de fantôme, d'ombre du corps humain ³, mais ce fantôme avait perdu le sentiment, l'existence personnelle propre ⁴. Ces idées se perpétuèrent pendant les âges suivants, et l'on pourrait citer une foule de passages, où les auteurs ne font que répéter les idées homériques, ou même les exagèrent, en affirmant la destruction totale de l'homme après la mort. Théognis parle de Perséphoné, « qui donne l'oubli aux mortels » (v. 705). Eschyle (fr. 47, Didot) s'exprime comme suit : « Les morts n'ont ni joie ni tristesse, » et Euripide fait dire à

¹ Kaibel, 191.

² Kaibel, 340 : *στους γὰρ φιλέουσι θεοὶ θνήσκουσιν ἄωροι*. Ce vers est d'ailleurs imité de celui de Ménandre : *ὅν οἱ θεοὶ φιλοῦσιν, ἀποθνήσκει νέος*. Cf. Plut., *Consol. ad Apoll.*, c. 34, p. 119, e. f.

³ V. *Il.*, XXIII, 72 : *ψυχαί, εἶδωλα καμδόντων* ; *Od.*, XI, 213, etc.

⁴ *Od.*, XI, 218-222. La mère d'Ulysse dit au héros : « telle est la condition des mortels, quand ils sont sortis de la vie : les nerfs ne soutiennent plus les chairs et les os, tout cela devient la proie de la violence du feu, dès que la vie (*θυμός*) a quitté les os blanchis. Quant au souffle (*ψυχή*), semblable à un songe, il quitte le corps et se met à voltiger. » Cf. *Iliad.*, XXIII, 100 : *ψυχή κατὰ χθονὸς ἥντι καπνὸς ὅχρετο τετρυγυῖα*, et *Od.*, X, 495 : *τοὶ δὲ σκιαὶ αἰτρουσιν*, et XI, 601 et 602.

Orestes (*Orestes*, 1084) : « Après la mort, nous sommes privés de tout plaisir, de toute jouissance. » Mais ces auteurs vont jusqu'à proclamer la disparition complète de l'homme. Théognis (v. 567) s'écrie : « Après avoir perdu la vie, je serai couché sous la terre comme une pierre muette : j'aurai abandonné la clarté bien aimée du soleil, et bien que sage et vertueux, je ne verrai plus rien ! » De son côté, Euripide (*Troyennes*, 634 [628]) met dans la bouche d'Hécube les paroles suivantes : « La mort n'est pas la même chose que la vie : celle-là est le néant, celle-ci a ses espérances, » et le même poète, dans un autre passage, (*Iphig. in Aul.*, 1251), exprime cette idée en peu de mots d'une grande énergie : « τὰ νεκρὰ δ' οὐδέν, après la vie, il n'y a plus rien. » Bien que l'on ne puisse admettre que cette croyance à la destruction complète de l'existence humaine ait été fort répandue dans la foule, on ne peut pourtant s'empêcher de reconnaître qu'elle n'existait pas seulement chez quelques philosophes. Dans le *Phédon* de Platon (p. 70, a), Cébès répondant à Socrate lui dit : « Pour ce qui concerne l'âme, les hommes sont fort incrédules : ils pensent qu'une fois séparée du corps, elle n'est plus nulle part, mais disparaît le jour même de la mort de l'homme, et que, sortie du corps, elle se dissipe et s'évanouit comme le vent ou la fumée, de manière à n'être plus rien. »

Aussi voit-on parfois cette idée du néant indiquée dans les inscriptions sépulcrales de différentes époques. Sur un tombeau athénien du quatrième ou troisième siècle avant notre ère, on lit : « Après mille jeux agréables avec les compagnons de mon âge, je suis redevenu la terre dont je suis sorti ¹. »

Le poète Théognis, cité plus haut, avait dit de même : « Après ma mort, je serai de la terre noire ², » et Euripide, dans son *Hypsipyle* (fr. 757 Nauck) : « Les hommes souffrent, portant toujours de la terre à la terre. »

Dans des inscriptions de l'époque romaine se trouve souvent exprimée cette croyance désolante. Ainsi, sur une pierre trouvée près de Téos ³, on lit : « Brave Jopé, salut ! — Qui a inutilement

¹ Kaibel, 75 ; *C. I. G.*, 749.

² Theogn., 878. Cf. *Anth. Palat*, VII, 740.

³ Kaibel, 298.

placé là cette parole aimable que je ne comprends plus ? Car je ne vois plus le brillant soleil, je n'entends plus, je ne suis plus que des ossements et de la poussière enfouis dans la terre. »

« Et maintenant, » dit un autre mort, « je suis insensible comme une pierre ou un morceau de fer ¹. »

Enfin, une inscription assez moderne porte ce qui suit : « La terre produit tout et recouvre de nouveau ce qu'elle a produit. C'est pourquoi il ne doit pas gémir celui qui, sorti de la terre, y rentre de nouveau. Lorsqu'on est mort, voilà la fin ². »

La seule immortalité que l'on faisait parfois espérer, c'était celle de la gloire accordée à une vie honnête et courageuse. C'est dans ce sens que parle Simonide de Céos (fr. 96, Bergk; fr. 83, Schneidewin), quand il dit des guerriers tombés à la guerre : « Ceux-ci, ayant entouré leur patrie d'une gloire impérissable, s'enveloppèrent du voile affreux de la mort. Ils n'ont pas péri en perdant la vie, car leur bravoure les couvrant de gloire, les fait sortir de la demeure de Hadès. » De même Isocrate s'exprime de la manière suivante (*Orat.* VI, 109, p. 138) : « Il est plus beau d'échanger contre un corps mortel une gloire immortelle, et d'acheter d'une vie (ψυχῆς) que nous ne posséderons que peu d'années, une renommée qui restera à nos descendants dans tous les siècles, » et ailleurs (XII, § 260, p. 237) : « Après la mort, tu auras part à l'immortalité, non à celle dont jouissent les dieux, mais à celle qui fait passer à la postérité la mémoire des hommes qui ont surpassé leurs semblables par quelque action d'éclat ³. »

C'est dans ce sens que parlent, entre beaucoup d'autres, deux inscriptions assez anciennes. La première, appartenant au quatrième siècle avant notre ère, porte : « La vie (ψυχή dans le sens homérique) ayant quitté ton corps, Démétrios, est descendue dans l'Érèbe, mais ta sagesse survit sans vieillir ⁴, » et une autre, quelque peu postérieure : « Ton corps, Callisto, est caché dans le sein de la terre, mais tu as laissé à tes amis le souvenir de ta vertu ⁵. »

¹ Kaibel, 513.

² Kaibel, 438; *C. I. G.*, 9145.

³ Cf. Isocr. *Orat.*, IX, 71, p. 203, et V, 134, p. 109.

⁴ Kaibel, 35^a.

⁵ Kaibel, 56; Koumanoudis, 3037.

Dans ces passages, il ne s'agit évidemment pas de l'immortalité de l'âme : le corps est lentement ou immédiatement détruit sans rien laisser après lui. Si parfois l'image (εἰδωλον) du mort est représentée comme subsistant encore chez Pluton, elle est privée d'une existence réelle, et ne peut donner à l'homme une grande consolation.

Ordinairement, cette idée désolante de la destruction totale, par la mort, de la personnalité humaine n'était pas indiquée expressément sur les tombeaux. Mais une foule d'inscriptions, dans leur rédaction concise, laissent deviner ce manque d'espoir en une autre vie. Parmi ces dernières, on peut, croyons-nous, ranger un grand nombre de celles où il est simplement question d'une descente aux enfers. « *Il est descendu chez Hadès* », voilà la seule indication de la mort, que l'on retrouve dans une foule d'épithaphes souvent assez longues, et datant de toutes les époques, à partir du sixième siècle avant notre ère. A cette indication, on peut joindre les formules équivalentes de : εἰς Περσεφόνης θάλαμον ou de εἰς Ἀχέρουστα, qui se rencontrent aussi fort fréquemment.

Cependant, hâtons-nous de dire que l'on ne peut tirer de ces expressions assez vagues une conclusion générale. Si, d'après les unes, et c'est, croyons-nous, le plus grand nombre, il s'agit simplement de la descente aux enfers de l'ombre humaine, ombre qui n'a plus d'existence propre, il s'en trouve également, où un certain espoir se manifeste plus clairement, où la ψυχή n'est plus quelque chose d'aussi vide ni d'aussi vain que chez les poètes les plus anciens, mais un être personnel pour qui on espère déjà des récompenses.

On lit dans une inscription de l'époque hellénique (IV — II siècle avant notre ère) : « Si chez Perséphoné on tient compte de la piété, à toi aussi la *Tyché*, ou *Bonne Fortune*, a donné après la mort une part de récompenses ¹, » et, dans une autre tout aussi ancienne : « Ici la terre cache la brave nourrice d'Hippocrate, et maintenant Hippocrate la regrette. Je t'aimai de ton vivant, nourrice, et maintenant encore je t'honore depuis que tu es sous la terre, et je t'honorerai jusqu'à la fin de ma vie. Je sais que même sous la terre, si du moins les gens vertueux

¹ Kaibel, 61 ; Rangabé, 2202 ; Koumanoudis, 699.

sont récompensés, tu es la première à avoir ces honneurs, nourrice, chez Perséphoné et chez Pluton ¹. »

Cette idée de l'immortalité de l'âme, et, par suite, des récompenses accordées après la mort aux hommes pieux, semble ne s'être fixée en Grèce que sous l'influence des religions étrangères. Hérodote, qui semble d'ailleurs ne pas croire à l'immortalité, dit que les Égyptiens sont les premiers qui aient admis cette croyance ², tandis que Pausanias prétend que ce furent les Chaldéens et les mages Indiens qui enseignèrent d'abord que l'âme humaine est immortelle. Ce dernier auteur ajoute : καὶ Ἑλλήνων ἄλλοι τε ἐπιστήσαν (il y en eut parmi les Grecs qui admirent cette opinion), et il cite surtout le grand philosophe Platon ³. Hérodote avait d'ailleurs reconnu également que l'immortalité de l'âme, jointe le plus souvent à la doctrine de la métempsycose, avait été enseignée par des philosophes grecs, parmi lesquels on peut nommer, outre les Orphiques ⁴, Phérécydes de Syros, Pythagore ⁵ et, plus tard, Empédocle d'Agrigente ⁶. Cependant, ces idées répandues par les philosophes ⁷, et principalement, à ce qu'il paraît, par l'enseignement des Mystères et notamment de ceux d'Éleusis ⁸, pénétrèrent peu

¹ Kaibel, 48 (environ du III^e siècle avant J. C.); *C. I. G.*, 808.

² Herdt., II, 123. Cf. K. Hoffmeister, *Sittlich-religiöse Lebensansicht des Herodotos*, § 9, p. 37 suiv. Les monuments de l'Égypte proclament en foule l'immortalité de l'âme. On peut voir, sur les croyances des anciens Égyptiens, Max Duncker, *Geschichte des Alterthums*, I⁴, p. 60 et suiv., et C. P. Tiele, *Histoire comparée des anciennes religions de l'Égypte et des peuples sémitiques*, trad. fr. de G. Collins, Paris, 1882, pp. 46 et suiv.

³ Pausan., IV, 32, 4.

⁴ Otf. Müller, *Proleg. zu einer wissenschaftl. Mythologie*, p. 385.

⁵ Cic., *Tuscul. quaest.*, I, 16; Diog. Laërt., VIII, 19, 32; Porphy., *Vita Pythagori*, c. 19.

⁶ V. Empedocles. *Περὶ φύσεως*, vv. 1 et suiv.

⁷ Dans l'*Asiarchos*, probablement l'œuvre d'un disciple de Platon, on lit : « Nous sommes une âme immortelle, enfermée dans une enveloppe mortelle. » Et cette enveloppe est appelée, comme dans les inscriptions, *σκήνος*. V. p. 365, c.

⁸ Sophocle dans Plutarch., *de audiendis poetis*, c. IV, p. 81 (Wytténbach); *Mor.*, p. 21 F :

ὡς τρισόλθιοι
καίνοι βροτῶν οἱ ταῦτα δερχθέντες τέλη
μολῶσ' ἐς Ἄδου· τοῖσδε γὰρ μόνους ἐκεῖ
ζῆν ἔστι, τοῖσδ' ἄλλοισι πάντ' ἐκεῖ κακῶ.

Cf. Pindari fragm., *Thren.* 8.

à peu dans la foule des gens éclairés. Nous oserons même aller plus loin, et, nous appuyant sur une foule de passages d'auteurs anciens, sur l'interprétation la plus naturelle des bas-reliefs funéraires de la Grèce¹, et enfin, sur les nombreux témoignages d'inscriptions sépulcrales appartenant à toutes les classes de la société et à tous les pays du monde grec, nous croyons pouvoir affirmer que ces idées de l'immortalité de l'âme, comme aussi des récompenses et des châtiments après la mort, étaient, dès les plus beaux temps de la Grèce, beaucoup plus répandues qu'on ne semble le croire généralement².

A une époque relativement assez ancienne, bien certainement dès le quatrième siècle avant notre ère, ce qui restait de l'homme après la mort reçut insensiblement, dans l'opinion du public, une existence plus concrète et plus individuelle que dans les poèmes homériques, et l'on finit par admettre cette idée beaucoup plus morale et plus consolante, que chaque défunt était traité selon ses fautes ou ses mérites. C'est la théorie exposée par Socrate dans l'*Axiuchos*. Un mage, Gobryas, a enseigné à Socrate, que l'âme, après la destruction du corps, descend sous la terre, où se trouve le royaume de Hadès. Là elle est jugée, et si sa vie a été vertueuse, elle passe dans le pays des hommes pieux, *εις εὐσεβῶν χώρον*, où elle jouit de tous les bonheurs et de toutes les joies, tandis que les impies sont entraînés par les Furies dans l'Érèbe et le Chaos. Et Socrate ajoute : « Jugez cette tradition comme vous l'entendez, *Axiuchos*; pour moi, je sais seulement d'une façon certaine que toute âme est immortelle³. »

¹ Voyez le remarquable travail de M. Félix Ravaisson, *Les monuments funéraires des Grecs* (*Revue de l'histoire des Religions*, I, n° 4, p. 5-26), surtout les pp. 10 et suiv.

² Cf. F. Ravaisson, *O. c.*, p. 22 : « Un antiquaire italien, il y a deux siècles (Bellori), disait : « Les anciens figurèrent toujours sur leurs sépultures l'immortalité. » On peut dire plus : l'immortalité, ou la vie divine, fut un sujet que traita partout, sans se laisser jamais, l'art antique. »

Platon, dans la *République*, I, p. 350 d, e, fait dire à l'un de ses personnages que, lorsqu'on est près de mourir, on commence à craindre ce dont on ne s'était point occupé auparavant. Les fables que l'on raconte sur ceux qui sont dans les enfers (*ἐν ᾗδου*), et qui disent que les hommes ceux qui ont agi injustement doivent y être punis, ils s'en étaient moqués jusque-là, mais maintenant ces idées troublent leur esprit, dans la crainte qu'elles ne soient vraies.

³ *Axiuch.*, p. 371, c.

Cette croyance à un séjour particulier des hommes vertueux se reproduit très fréquemment dans les inscriptions de toutes les époques. Une d'entre elles, du quatrième siècle avant notre ère porte déjà : « C'est la terre qui possède la chair et les os de mon doux enfant, tandis que son âme est partie pour la demeure des hommes pieux ¹. »

« J'habite », dit Cydille dans une épitaphe du troisième siècle, « j'habite dans les contrées des hommes pieux les belles demeures de Perséphoné ². »

« Terre légère du tombeau, puisses-tu cacher pieusement cet homme qui est allé dans les demeures sacrées des hommes pieux ³. »

Le doute, il est vrai, se fait parfois encore jour, comme dans l'inscription suivante : « S'il y a quelque distinction entre les morts, comme on le raconte à propos de ceux qui sont décédés, tu habiteras, Sogène, dans la demeure des hommes pieux ⁴. »

« J'habite, » fait-on dire à une morte de l'époque romaine, « j'habite la pure et splendide demeure des hommes pieux, assise parmi les héros, à cause de ma vie vertueuse ⁵. »

Comme on le voit par l'inscription précédente, les hommes pieux (εὐσεβείς) habitent après leur mort avec les héros des temps passés. C'est ainsi que cette demeure s'appelle parfois aussi *la demeure des héros*, comme dans l'épitaphe suivante : « J'habite la demeure sacrée des héros, non celle de l'Achéron : car c'est là le terme de la vie accordé aux hommes sages ⁶. »

Une singulière manière d'indiquer le séjour dans la demeure des hommes pieux est la suivante : « Le sombre séjour du noir Hadès l'a reçu et l'a couché dans la tente sacrée des hommes pieux ⁷, » et une autre : « Sache que la sage Doris est couchée parmi les hommes pieux, et a trouvé un séjour sacré à cause de

¹ Kaibel, 90; Koumanoudis, 1825.

² Kaibel, 189; C. I. G., 2439.

³ Kaibel, 222b.

⁴ Kaibel, 215; C. I. G., Add., II, 2322. Cf. Anthol. pal., VII, 673.

⁵ Kaibel, 151.

⁶ Kaibel, 228; C. I. G., 3019.

⁷ Kaibel, 237; C. I. G., 3256 :

¹ Αἰδῶν νυχίῳ μέλῳς ὑπεδέξατο κόλποις
εὐσεβέων θ' ὅτιν' εὐνασεν ἐς κλισίην.

sa vertu : car la mort n'est pas également lourde pour tous : celui qui est vertueux obtient aussi une mort facile à supporter ¹. »

(*La fin à une prochaine livr.*)

R. DE BLOCK.

LE 36^e CONGRÈS DES PHILOLOGUES ALLEMANDS.

C'est à Carlsruhe que le congrès des philologues allemands a tenu sa 36^e session. L'aimable et riante capitale du Grand-Duché de Bade avait pris un air de fête. Les autorités et la population ont fait l'accueil le plus sympathique aux hommes dévoués qui, par leur travaux et par leur enseignement, contribuent pour une si large part à la renommée scientifique de l'Allemagne. L'assemblée était assez nombreuse, quoique les provinces du Nord et de l'Est de la Prusse n'eussent envoyé que peu de représentants : elle comptait environ 530 membres. On distinguait particulièrement deux vétérans de la science, M. Eckstein, professeur à l'Université de Leipzig, et M. Urlichs, professeur à l'université de Wurzburg. Parmi les notabilités de la philologie classique, il faut citer encore : M. Ernst Curtius, professeur à l'université de Berlin ; MM. Studemund, Nissen, R. Schoell, de l'université de Strasbourg ; MM. Curt Wachsmuth, Zangemeister, F. Schoell, von Duhn, de l'université de Heidelberg ; M. Hartel, de l'université de Vienne ; H. Hug, de l'université de Zurich ; M. Christ, de l'université de Munich ; M. Herzog, de l'université de Tubingue ; MM. Clemm et Schiller, de Giessen, etc. Nous pourrions nommer aussi une foule de professeurs de gymnases et de *Realschulen* qui jouissent d'une haute réputation scientifique, mais cette énumération nous entraînerait trop loin. Les présidents du congrès étaient MM. Wendt, directeur à Carlsruhe, et C. Wachsmuth, professeur à l'université de Heidelberg.

¹ Kaibel, 259 ; *C. I. G.*, 4703.

La session s'ouvrit le mercredi 27 septembre, à 9 heures du matin, dans la grande salle de la *Festhalle* de la ville; c'est là que se tinrent les assemblées générales pendant toute la durée du congrès. Le premier président, M. Wendt, prononça un discours dont voici les points principaux. Carlsruhe est une ville moderne, elle ne possède pas cet attrait que donnent les souvenirs du passé; la contrée environnante n'a pas l'aspect pittoresque de la Forêt-Noire et de la vallée du Neckar. Néanmoins Carlsruhe ne manque point d'agrément; elle s'est extraordinairement développée et embellie dans ces dernières années; les arts et les lettres y sont en honneur. Le gouvernement grand-ducal a fait beaucoup pour l'instruction, il ne s'arrêtera pas dans la voie du progrès. L'éducation classique doit rester la base de l'enseignement secondaire. Sans la connaissance de l'antiquité, une connaissance sérieuse de la littérature nationale, de la littérature allemande, est impossible. Ainsi, la poésie de Schiller est, quoiqu'on en ait dit, imprégnée de l'esprit antique. La plus noble ambition du professeur, c'est de faire comprendre à la jeunesse les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine. — L'orateur lit ensuite les noms des savants décédés depuis la dernière session; l'assemblée tout entière se lève pour rendre hommage à ceux qui ne sont plus. Cette simple cérémonie avait quelque chose d'émouvant. — Le Ministre de l'Instruction publique du Grand-Duché de Bade, M. Nokk, et M. le Bourgmestre Schnetzler souhaitèrent la bienvenue à l'assemblée, le premier au nom du gouvernement grand-ducal, le second au nom de la ville de Carlsruhe. — La parole fut donnée à M. le directeur Genthe (Hambourg), pour exposer les *Rapports des Grecs et des Romains avec la mer Baltique*. M. Genthe passa en revue les matériaux qui peuvent servir à élucider cette question et en discuta la valeur. Il constata que les relations des Grecs avec les côtes de la mer Baltique sont très anciennes et s'appliqua à déterminer autant que possible les grandes routes de commerce des Grecs et des Romains vers les contrées du Nord. Son discours, qui dura une heure et demie environ, témoignait des recherches les plus étendues et d'une solide érudition. — La séance fut levée à midi, et l'on se rendit aussitôt après au Gymnase pour constituer les sections.

A trois heures, les membres du Congrès se réunirent pour le banquet dans la « petite salle » de la *Festhalle*; le mot *petit* doit

s'entendre ici d'une manière tout-à-fait relative; on serait tenté d'y voir une antiphrase: plusieurs centaines de convives tenaient fort à l'aise dans cette « petite salle ». Beaucoup de dames rehaussaient l'éclat de cette fête de leur gracieuse présence. Il n'est pas besoin de dire que « la plus franche cordialité ne cessa de régner ». La série des toasts fut ouverte par M. Wendt, qui but au Grand-Duc de Bade et à l'Empereur d'Allemagne. L'assemblée répondit par un triple *hoch!* enthousiaste, et entonna l'hymne: *Heil dir im Siegeskranz!* Il serait difficile de rapporter tous les toasts qui suivirent; qu'il suffise de dire que l'allocution du vénérable M. Eckstein, pleine d'humour et d'à-propos, obtint beaucoup de succès, et qu'une ovation fut faite à M. Curtius, qui a rendu tant de services à la science par sa participation aux travaux d'Olympie.

Le soir, le théâtre grand-ducal donna aux membres du Congrès une représentation de l'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck.

Dans la seconde séance de l'assemblée générale (le jeudi 28 septembre), M. le professeur Studemund (Strasbourg) fit une lecture sur *Deux comédies parallèles de Diphile*. Le sujet du *Rudens* de Plaute offre une ressemblance frappante avec celui de la *Vidularia*. Cette dernière comédie est perdue (sauf un petit nombre de fragments), mais M. Studemund est parvenu à déchiffrer et à restituer quelques lignes du prologue qui existent encore dans le palimpseste de la bibliothèque ambrosienne. Il a conclu de ce fragment que l'original de la *Vidularia* était, comme celui du *Rudens*, une comédie de Diphile. Nous voyons donc que les poètes de la comédie nouvelle ne se gênaient nullement pour exploiter plusieurs fois une même donnée. La dissertation de M. Studemund est un modèle de méthode et d'*acribie* philologique. L'habile paléographe a su, par les combinaisons les plus ingénieuses, tirer des renseignements intéressants d'un texte horriblement mutilé¹. — M. Curtius (Berlin) monta après lui à la tribune et commença une conférence sur *les Fouilles d'Olympie*. Pendant près de deux heures, il tint l'assemblée sous le charme de sa parole élégante, claire et colorée. Il insista d'abord sur l'importance des découvertes qui ont été faites à Olympie: elles nous ont apporté quantité de notions nouvelles sur l'histoire de l'architecture civile et religieuse des Grecs, sur l'histoire de

¹ V. ci-après la conférence de M. Studemund.

l'écriture grecque, sur la métrologie, sur le culte et les institutions, etc. Il donna un aperçu des travaux les plus récents : on a fait l'inventaire des richesses mises au jour, on a classé les résultats acquis, dressé des cartes et commencé la restitution des frontons. M. Curtius décrivit en détail la région explorée, l'emplacement des monuments d'Olympie, etc., en s'aidant d'un plan admirable, de dimensions colossales, sur lequel le public pouvait suivre facilement toutes les démonstrations de l'orateur. Celui-ci consacra la dernière partie de sa conférence aux essais de restitution des frontons du temple. Son intelligence profonde, son sentiment exquis des beautés de l'art antique l'élevèrent plusieurs fois à une véritable éloquence.

L'après-midi, un train spécial conduisit les membres du Congrès à Baden-Baden ; cette excursion fut malheureusement contrariée par le mauvais temps.

Dans la séance générale du lendemain, M. le directeur Hettner (Trèves) parla de *la Civilisation en Gaule et en Germanie sous la domination romaine*. Après quelques remarques sur la division de la province de Germanie en *Germania superior* et *inferior* et sur les limites des deux Germanies et de la Gaule Belgique, il montra l'influence qu'exerça sur la civilisation des pays rhénans la présence permanente d'armées romaines très nombreuses. La romanisation de la *Gallia Belgica* fut beaucoup moins grande, parce que la population militaire et la population italique en général y étaient peu considérables. M. Hettner étudia d'une façon détaillée la romanisation de la Gaule et de la Germanie sous ses différents aspects. Ce brillant discours fut écouté avec un vif intérêt. — M. le docteur Koch (Marbourg) succéda à M. Hettner et s'occupa des *Rapports de la littérature allemande avec la littérature anglaise au XVIII^e siècle*. — M. le docteur Böckel (Carlsruhe) prononça un discours sur *Hermann Köchly* : il fit revivre, par des traits heureux, la physionomie de cet illustre philologue, à qui il rendit un éclatant hommage. — Sur la proposition de M. Eckstein, l'assemblée désigna Dessau comme siège de la prochaine session.

Le soir, un grand *Kommers* eut lieu à la *Festhalle*.

Dans la séance du samedi, on entendit M. le professeur Ziegler (Baden), qui traita des *Commencements de la philosophie alexandrine* et M. le docteur Soltan (Saverne), qui étudia l'*Origine du CENSUS et de la censure à Rome*. — Le second président, M. Wachsmuth, prononça le discours de clôture. Nous y relevons

cette idée, que « la philologie et l'humanisme doivent marcher la main dans la main. »

Il nous est impossible de résumer ici les travaux des sections. Nous nous bornerons à signaler quelques-uns des objets portés à l'ordre du jour. 1^o Section pédagogique : Discours de M. le professeur Schiller (Giessen) sur l'*Enseignement du grec d'après la réforme des gymnases en Prusse et le SCRIPTUM grec dans l'examen de maturité*. Ce discours a donné lieu à des débats très animés. — 2^o Section archéologique : Discours de M. le professeur Blümner (Zurich) sur le *NUDUS TALO INCESSENS de Polyclète*. — Discours de M. le professeur Urlichs (Wurzburg) : *Phidias à Rome*. — Discours de M. le professeur Holm (Palerme) sur la *Retraite des Athéniens après le siège de Syracuse en 413 : Étude topographique et historique*. — Communications de M. le professeur Curtius (Berlin) sur la *Restitution du fronton oriental du temple d'Olympie*. — 3^o Section philologique : Discours de M. le professeur Hug (Zurich) sur la *Critique des manuscrits de la CYROPÉDIE de Xénophon*. — Discours de M. le dr Hanssen (Strasbourg) sur la *Collection des ANACREONTEA contenue dans le cod. Palatinus*. — Discours de M. le professeur May (Offenbourg) sur l'*Usage qu'ont fait des anciens auteurs classiques certains chroniqueurs du Moyen-âge*. — 4^o Section romane et germanique : Discours de M. le professeur Bartsch (Heidelberg) sur la *Fondation de séminaires romans et germaniques et la méthode des exercices critiques*.

Les membres du congrès se sont séparés en emportant le plus agréable souvenir de leur séjour à Carlsruhe.

Ces réunions annuelles sont une institution excellente. On y échange ses idées, on y forme d'utiles relations, on y resserre les liens de la solidarité, de la fraternité scientifique. Chacun y puise de nouvelles forces et des aspirations élevées, qui le soutiennent dans le labeur, souvent ingrat, auquel il a voué son existence. Pour le professeur, pour le savant confiné pendant toute l'année dans une petite ville de province, la session du congrès philologique est un inestimable bienfait. En ces jours de fête, au contact de tant d'hommes d'élite qu'anime un égal amour du vrai et du beau, l'esprit s'élargit et le cœur se réchauffe. Il faut avoir assisté à l'un de ces congrès pour se rendre compte de la puissance de la vie scientifique en Allemagne.

T.

DEUX COMÉDIES PARALLÈLES DE DIPHILE.

Conférence faite par M. le professeur

D^r GUILLAUME STUEMUND,de l'Université de Strasbourg, le 28 septembre 1882 au Congrès des philologues à Karlsruhe¹.

Parmi les genres de poésie cultivés vers la fin de l'époque classique de la littérature grecque, la Comédie Nouvelle occupe, surtout depuis Alexandre le Grand, la place la plus distinguée, tout en renonçant aux créations d'une imagination puissante. Les pièces qu'elle nous offre sont en grande partie, non pas des comédies dans le sens restreint que ce mot a de nos jours, mais des drames bourgeois. Généralement les sujets ne se rattachent pas à la vie publique (profane ou religieuse), mais se rapportent à des événements de la vie privée, tels qu'ils pouvaient se produire soit dans le monde grec, soit chez d'autres peuples. C'est ce qui explique le succès tout particulier avec lequel la Comédie Nouvelle a été imitée par les Romains dans leur *fabula palliata*.

Le nombre de pièces qu'on attribue aux poètes grecs les plus célèbres de la Comédie Nouvelle est considérable; ainsi l'on en compte 108² de Ménandre, 97³ de Philémon, 100⁴ de Diphile. Ces chiffres supposent nécessairement une grande facilité de produc-

¹ La *Revue* est assez heureuse pour pouvoir offrir à ses lecteurs la primeur de la conférence de M. Studemund sur « Deux comédies parallèles de Diphile ». Non seulement le savant professeur de l'Université de Strasbourg a bien voulu l'autoriser à reproduire ce travail, mais encore il a poussé la complaisance jusqu'à le traduire en français.

² Ce nombre se trouve chez l'*Anonymus de comoedia* (voyez A. MEINEKE, *Historia critica comicorum graecorum*, pag. 538, 8) et chez SUIDAS; voyez aussi GELL. N. A. XVII 4.

³ Ce nombre se trouve chez le même *Anonymus* pag. 538, 2. 3; SUIDAS : πρὸς ἐνενήκοντα.

⁴ Ce nombre se trouve chez le même *Anonymus* pag. 538, 11.

tion, facilité qui trouve en partie son explication dans l'emploi constant de données et de complications identiques ou du moins semblables, et dans la ressemblance des coups de théâtre dus aux caprices du hasard. Il suffisait de varier avec habileté l'agencement des intrigues et de les accommoder au goût des spectateurs, en y ajoutant des plaisanteries plus ou moins divertissantes et des caractères soigneusement dessinés. En ce qui concerne le contenu des pièces de la νέα κωμῳδία, nous n'avons, il est vrai, directement que des informations bien incomplètes. Les imitations plus ou moins libres de Plaute et de Térence sont loin de remplacer sous ce rapport les originaux grecs, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Dans un cas pourtant nous sommes en mesure de voir pour ainsi dire à l'œuvre le poète Diphile de Sinope et de le surprendre faisant usage d'un sujet analogue dans deux pièces différentes. Nous pouvons ainsi nous faire une idée de la manière dont il s'y prenait pour composer ce genre de comédies.

C'est ce parallélisme entre deux comédies bourgeoises de Diphile que je veux essayer, Messieurs, de vous montrer.

Parmi les données banales qu'on trouve dans la Comédie Nouvelle, et par conséquent dans ses copies latines, on voit très fréquemment des complications qui surviennent à la suite de naufrages ou d'enlèvements faits par des pirates¹; le drame alors se dénoue par une ἀναγνώρισις ou scène de reconnaissance, souvent amenée d'une manière tout extérieure à l'aide de jouets (*crepundia*) appartenant à la personne sur laquelle se porte l'intérêt principal. C'est à ce genre de pièces « crépundéennes, » comme on pourrait les appeler, qu'appartient le *Rudens* de Plaute², imitation d'une comédie de Diphile³, dont nous ignorons le titre grec. Le sujet du *Rudens* est connu. En le reproduisant, je me bornerai à faire ressortir principalement les parties qui se retrouvent dans la comédie parallèle dont il sera question plus tard.

L'action se passe sur le rivage de Cyrène, devant un temple de Vénus, près duquel se trouve un buisson de myrtes⁴, et devant

¹ Voyez M. HAUPT, *Opuscula*, III, pag. 18.

² Selon toute apparence, cette pièce fut composée par Plaute dans les dix dernières années de sa vie.

³ Voyez RUD. *Prol.* 32.

⁴ Voyez RUD. 732.

la maison du vieux Démonès (*Daemones*), qui avait vécu autrefois dans une grande aisance en Attique. Après que sa fille unique, âgée de trois ans, lui eut été enlevée par un pirate et que de faux amis lui eurent fait perdre une bonne partie de sa fortune, il quitta sa patrie et s'établit à Cyrène. Pendant la nuit qui précède l'action du *Rudens*, une tempête violente avait sévi sur la côte. Un navire, sur lequel s'était embarqué à Cyrène un *leno*, en compagnie d'un de ses complices, originaire d'Agrigente, fut englouti par les flots. Ce *leno* avait l'intention de se rendre en Sicile pour y transporter des jeunes filles, ses esclaves. Le hasard veut que deux d'entre elles, Palestra (*Paluestra*) et son amie, soient jetées sur la plage, à l'endroit même où se passe la scène. Comme le montrera plus tard la reconnaissance amenée par les *crepundia*, Palestra est la jeune fille qui avait été enlevée à Démonès. Elle avait été vendue par son ravisseur au *leno* qui, espérant en tirer un jour bon profit, l'avait fait instruire à Cyrène dans les connaissances nécessaires à une hétaire. Un jeune homme riche de l'Attique, l'ayant aperçue comme elle allait à l'école de musique, s'éprit d'elle et l'acheta pour le prix de trente mines. Il avait payé une partie de la somme sur-le-champ à titre d'arrhes. Mais le *leno*, à qui son parasite d'Agrigente avait promis un gain plus considérable s'il se rendait en Sicile, s'était embarqué pour cette île avec sa marchandise, sans attendre que le reste lui fût payé. Pour masquer les préparatifs de son voyage, il avait prétexté auprès de l'amant acquéreur de la jeune fille que, pour s'acquitter d'un vœu, il avait l'intention d'offrir un sacrifice dans le temple de Vénus, situé sur le rivage; il l'avait même invité au festin. A la suite du naufrage mentionné plus haut, Palestra et son amie, privées de tout moyen de subsistance, mais délivrées, à ce qu'il semble, de leur indigne maître, trouvent un asile chez la prêtresse du temple de Vénus. Pendant ce temps l'amant de Palestra s'était mis à la recherche du perfide *leno*, et avait envoyé Trachalion (*Trachalio*), un de ses esclaves, au temple de Vénus. Trachalion reconnaît la compagne de Palestra, envoyée par hasard dans le voisinage pour y chercher de l'eau, et apprend d'elle que les deux amies ont heureusement échappé au naufrage. Il n'y a qu'une chose, ajoute-t-elle, que nous déplorions : la perte de la cassette (la *cistella*) contenant les *crepundia* de Palestra, les seuls souvenirs qu'elle possédât encore de la maison paternelle et à l'aide desquels elle espérait

retrouver un jour ses parents. Cette cassette a été engloutie par les flots avec la valise (*uidulus*) du *leno*, dans laquelle elle était renfermée. Trachalion entre dans le temple pour consoler Palestra. Bientôt après apparaissent le *leno* et son compère, sauvés tous deux du naufrage à l'insu des jeunes filles. Ayant appris par un esclave de Démonès que deux jeunes filles se sont réfugiées dans le temple de Vénus, le *leno* s'y précipite pour s'emparer d'elles. Aux cris d'alarme de Trachalion, le vieux Démonès, dont la maison est située à proximité du temple, s'empresse d'accourir au secours des malheureuses victimes. Ses esclaves se saisissent du scélérat, tandis que Trachalion va chercher son maître, l'amant de Palestra. Celui-ci entraîne le *leno* devant le tribunal, en l'accusant d'avoir essayé de le frustrer de la somme qu'il lui avait payée à titre d'acompte. — Il ne manque plus que la cassette renfermant les *crepundia* de Palestra, pour que justice soit rendue à l'innocence et pour que le coupable soit puni. Sur ces entrefaites, Gripus, esclave de Démonès, rentre de la pêche, enchanté d'un coup de filet aussi heureux qu'imprévu : il vient de repêcher la valise perdue et il espère pouvoir la garder pour lui. Mais Trachalion l'a aperçu retirant la valise de l'eau : il lui demande la moitié de la valeur du contenu pour prix de son silence; comme Gripus ne veut pas consentir à la proposition qui lui est faite, les deux adversaires s'entendent pour soumettre l'affaire à l'arbitrage de Démonès. Lorsqu'ils se trouvent en présence du vieillard, Trachalion, après quelques mots de discussion, déclare vouloir se contenter de la cassette renfermée dans la valise et contenant les jouets de Palestra, qui devaient lui faire retrouver ses parents. On ouvre la cassette, et, à la vue des objets qu'elle renferme, Démonès reconnaît que Palestra est la fille qui lui avait été ravie. Sur l'ordre de Démonès, Trachalion va retrouver son maître pour lui apprendre l'heureuse nouvelle. En attendant celui-ci a gagné son procès. Afin de sauver tout ce qui peut être sauvé, le *leno* promet un talent à Gripus pour la restitution de la valise. Démonès, en sa qualité de maître de Gripus, réclame cette somme : une moitié est cédée au *leno* pour l'affranchissement de l'amie de Palestra, sauvée avec elle et que doit épouser Trachalion, l'esclave fidèle, à qui son maître donnera également la liberté; l'autre moitié est destinée à affranchir Gripus, et à le récompenser ainsi de son heureuse trouvaille. Palestra épouse son amant.

Le sujet du Rudens est traité de telle façon que le poète romain ne peut évidemment s'être écarté beaucoup de l'original grec. En tout cas, il ne s'est pas éloigné de son modèle autant qu'il l'a fait dans la Casina, pièce bouffonne, que, selon le texte du prologue¹, il a composée d'après les *Κληρούμενοι* de Diphile².

La *Vidularia*³ (ou Comédie de la Valise) de Plaute nous montre une étroite et frappante parenté avec le Rudens. Nous ne la connaissons que par les fragments conservés dans le palimpseste Ambrosien de Milan et par quelques autres de peu d'importance, dispersés dans les ouvrages des grammairiens latins. Déjà le titre de la pièce nous fait présumer des situations analogues à celles que nous avons rencontrées dans le Rudens. Elles le sont en effet à tel point que le Rudens aurait tout aussi bien pu être intitulé *Vidularia*. Le fait même que Plaute n'a pas donné au Rudens un nom dérivé de *uidulus* (valise), mais qu'il a choisi le nom assez recherché de *Rudens*, emprunté à la forte corde traînante, par laquelle Trachalion cherche à retenir Gripus qui s'enfuit avec son butin, fait supposer avec beaucoup de vraisemblance que le Rudens de Plaute a été composé postérieurement à la *Vidularia*. Sans doute les titres de *Vidularia* et de *Cistellaria* avaient déjà été pris par Plaute, lorsqu'il commença à composer le Rudens⁴.

En me servant des indications fournies par deux feuillets conjoints du palimpseste de Plaute, lisibles seulement en partie, et en y ajoutant les citations faites par les grammairiens, j'ai essayé en 1870 de faire une première édition des restes de la *Vidularia*⁵. En combinant et en interprétant ces différentes données, je suis arrivé, quant à l'argument de cette pièce, aux résultats suivants :

L'action de la *Vidularia* se passe (comme dans le Rudens) sur le rivage de la mer, et, on a tout lieu de le supposer,

¹ Voyez CAS. prol. 32.

² Voyez C. E. GEPPERT dans la *Zeitschrift für das Gymnasialwesen*, 1863, XVII, pag. 625 et sq.

³ Quant aux noms de comédies latines qui se terminent en *aria*, voyez F. RITSCHL, *Parerga*, pag. 139 et sqq.

⁴ Voyez TEUFFEL, *Studien und Charakteristiken*, pag. 276.

⁵ *Commentatio de Vidularia Plautina*, Greifswald, 1870.

dans le voisinage d'un temple de Vénus; du moins il est fait mention d'un buisson de myrte. Et de même que dans le *Rudens* on trouve, à proximité du temple, la maison du bon vieillard Démonès, le père de Palestra, de même on aperçoit sur la scène de la *Vidularia* l'habitation du bon vieillard Dinia (Δεινίας). On y remarque en outre la maison d'un pêcheur appelé Gorgon (*Gorgo, -ginis*). Nicodème (*Nicodemus*), jeune homme de bonne famille, né libre comme Palestra, a, comme elle, échappé à un naufrage. Mais il y a perdu une valise, le *uidulus*, qui entre autres objets précieux contenait un anneau destiné à jouer le même rôle que les *crepundia* de Palestra, et à amener l'ἀναγνώρισις de Nicodème par son père Dinia. De même que Palestra, Nicodème a été si longtemps absent que le père et le fils, mis en présence, ne se reconnaissent plus.

Mais reprenons l'exposé du sujet de la *Vidularia*. Après le naufrage, Nicodème trouve d'abord un asile chez le pêcheur Gorgon. Dénudé de toutes ressources, il entre comme travailleur agricole au service d'un bienveillant voisin de Gorgon; ce voisin, c'est son propre père, qu'il ne connaît pas. La partie principale de cette scène entre le père et le fils nous est conservée dans le palimpseste de Plaute.

En pêchant, Gorgon trouve une valise, évidemment le *uidulus* de Nicodème. Un esclave, nommé Caciste (*Cacistus*), caché par un buisson de myrte, aperçoit la valise, que Gorgon, en s'éloignant (peut-être pour aller remercier la divinité dans le temple de Vénus), avait laissée sur le rivage, et cherche à s'en emparer. Si, dans le *Rudens*, Gripus et Trachalion se disputent la possession de la valise, on retrouve dans la *Vidularia* une querelle semblable entre Caciste et Gorgon, qui surprend le premier en flagrant délit de vol. Les derniers vers de la scène qui retrace cette dispute sont conservés dans le palimpseste de Plaute. Elle se termine par la résolution prise par Caciste d'avoir recours à un avocat. Pendant que Gorgon met la valise en sûreté, le vieux Dinia et Nicodème apparaissent sur la scène. Dinia, plein de pitié pour le sort du jeune homme, le dispense des rudes travaux de l'esclavage et lui prête une mine d'argent, pour le mettre en état de satisfaire à ses besoins les plus pressants. Dans cette scène, dont les restes

¹ Voy. *Rud.* 742, sqq.

du palimpseste de Plaute contiennent le commencement, Dinia est frappé du son de la voix de Nicodème, son fils, comme dans le Rudens¹ la vue de Palestra rappelle involontairement à Démonès le souvenir de la fille qui lui a été ravie. Il résulte de fragments de la Vidularia, cités par des grammairiens, que la valise fut mise en dépôt, probablement chez Dinia, qui remplit par conséquent une fonction analogue à celle du vieillard Démonès dans le Rudens. En ouvrant la valise, on trouve l'anneau de Nicodème. A l'aide de cet anneau, dont on constate l'analogie complète avec un autre qui appartient évidemment à Dinia, Nicodème est reconnu pour le fils de Dinia; bref, tout cela rappelle la manière dont Palestra est reconnue pour la fille de Démonès.

Permettez-moi, Messieurs, de passer sous silence le contenu de quelques autres fragments, qui, comme ceux auxquels je viens de faire allusion en dernier lieu, ont été conservés par des grammairiens, et qui, vu leur peu d'étendue, n'ajoutent rien de certain à ce que nous savons de l'action de cette pièce¹.

Les détails du sujet de la Vidularia offrent une ressemblance si frappante avec le Rudens que ces deux pièces peuvent être appelées Comédies parallèles : elles font « pendants », comme on dit en matière d'œuvres d'art.

Pour qu'un tel degré de ressemblance ait pu être atteint dans deux pièces de Plaute, il faut que le poète grec, auquel il avait emprunté le sujet du Rudens, ait été aussi l'auteur de la comédie où il a puisé le sujet de sa Vidularia. Or, comme dans le prologue du Rudens² Diphile est désigné expressément comme l'auteur de l'original grec du Rudens, il est très vraisemblable que Diphile, qui ne se faisait pas scrupule d'employer plusieurs fois les mêmes thèmes dramatiques dans ses comédies, est aussi l'auteur de l'original dont la Vidularia de Plaute est une reproduction. A l'aide d'une découverte que j'ai faite, il y a quelques années, j'espère vous convaincre, Messieurs, de la justesse de cette supposition, si

¹ L'amour semble aussi avoir joué un rôle dans la *Vidularia* : voyez le fragment conservé par PRISCIEŒ, *Inst. gramm.*, VII, 36.

² RUD. Prol. 32. *Primumdum huic esse nomen urbi Diphilus Cyrenas uoluit.*

toutefois la patience ne vous fait pas défaut et si vous voulez bien me suivre dans une voie un peu inégale et difficile.

Le XVII^e fascicule du palimpseste Ambrosien de Plaute se compose pour le texte biblique qui, comme vous le savez, recouvre le texte de Plaute, exceptionnellement de 7 feuillets au lieu de 8¹. Les deux paires de feuillets externes du fascicule (c'est-à-dire les feuillets 1 et 7, et 2 et 6) contiennent des parties des *Bacchides* de Plaute; la paire du milieu (c'est-à-dire les feuillets 4 et 5) contient les restes principaux de la *Vidularia*, dont j'ai parlé plus haut. Le feuillet qui précède la paire du milieu (c'est-à-dire le 3^e feuillet du fascicule) et dont les deux pages portent les numéros 243 et 244, est un feuillet détaché et complètement troué, de manière qu'il ressemble en quelque sorte à un crible. Une partie de la marge supérieure étant perdue, on ne peut dire si elle portait autrefois une inscription indiquant le titre de la pièce. Le feuillet est en outre fortement endommagé dans toute sa partie supérieure. Pendant des séjours réitérés à Milan, il m'a fallu plus d'un mois pour parvenir à déchiffrer le côté verso du feuillet (p. 244) et pour en faire la copie imparfaite que j'ai pris la liberté de vous mettre sous les yeux. Sur la page recto (p. 243), qui est encore plus endommagée que la page verso que vous avez entre les mains, je n'ai pu reconnaître aucune trace d'encre noire. Si cette page avait été écrite de la même manière que celle dont vous avez le facsimile, il m'aurait assurément été possible de reconnaître quelques restes de caractères du texte de Plaute. De là on peut conclure, avec assez de probabilité, qu'il n'y avait sur la page recto que des notices didascaliques, telles qu'on en trouve dans quelques autres comédies de Plaute contenues dans le palimpseste, écrites moitié en noir moitié en rouge² sur la page qui précède la pièce. Le revers du feuillet, que vous avez sous les yeux, contenait donc probablement le commencement d'une comédie de Plaute et, si cette pièce avait un prologue, le prologue même. Mon apographe ne rend point aussi exactement qu'une photographie pourrait le faire les restes du revers du

¹ Voyez C. E. GEPPERT, *Ueber den Codex Ambrosianus und seinen Einfluss auf die Plautinische Kritik*. Leipzig, 1847, pag. 6.

² Voyez ce que j'ai dit dans les *Commentationes in honorem Theodori Mommseni* etc., 1877, pag. 802.

feuille. La vraie forme du palimpseste de Plaute est suffisamment connue par la copie photographique assez bien réussie qui se trouve dans l'ouvrage de Zangemeister et Wattenbach : *Exempla codicum latinorum litteris maiusculis scriptorum* (Heidelberg, 1878), tab. 6¹. Dans mon apographe j'ai seulement cherché à représenter en général le caractère des lettres.

Quand une lettre paraissait suffisamment sûre et était reconnaissable dans presque toutes ses parties, comme par exemple les lettres KOMINEM qui se trouvent au commencement de la dernière des 19 lignes que contenait ordinairement chaque page du palimpseste, je l'ai rendue telle quelle dans l'apographe sans y ajouter aucun signe, soit au-dessus soit au-dessous.

Quand une lettre apparaissait d'une manière trop peu sûre pour que je pusse répondre de l'exactitude de ma lecture, j'ai mis un point sous la lettre, par exemple, sous l'S qui occupe la 8^{me} place de la 5^{me} ligne.

Là où la lecture est très incertaine par suite de la disparition presque totale de l'encre, j'ai placé un point d'interrogation au-dessus de la lettre, par exemple, dans la 10^e ligne, au-dessus de l'E qui y occupe la 12^e place.

Quand les caractères paraissent tellement peu distincts que mon essai de déchiffrement n'a guère que la valeur d'une conjecture, à laquelle aucune trace visible ne semblait contredire, j'ai employé les deux signes à la fois, c'est-à-dire j'ai mis un point au-dessous de la lettre et un point d'interrogation au-dessus, par exemple, dans la 3^e ligne les trois lettres finales TIT.

Pour beaucoup de lettres on ne reconnaît que des fragments, le reste étant caché par le texte biblique écrit plus tard sur le texte de Plaute. Cet état de choses, je le désigne par une ligne horizontale sous la lettre; par exemple, dans la 19^e ligne, la partie supérieure de l'S qui occupe la 8^e place est couverte par le texte biblique, la partie inférieure seule est visible. Le milieu de l'E qui suit immédiatement dans la 19^e ligne est caché par le texte biblique, tandis que les parties inférieure et supérieure sont libres.

Beaucoup d'autres lettres sont tronquées parce que quelques-unes de leurs parties sont absorbées par des trous, conséquence

¹ La copie lithographique que je trouve chez Angelo Mai, *Plantii fragmenta inedita* etc., Milan, 1815, à la page 34, n'est pas assez fidèle.

des progrès rapides de la décomposition du manuscrit. Je mets en ce cas un cercle sous la lettre; par exemple la quatrième lettre à compter de la fin de la dix-neuvième ligne est maintenant représentée par un trou dont la forme répond exactement à un I. Il est hors de doute que la première lettre de la dix-septième ligne a été un U; c'est ce que témoignent les traits encore visibles des jambages de gauche et de droite, tandis que la partie du milieu a disparu dans un trou. Le milieu de la lettre qui suit immédiatement dans la dix-septième ligne est troué, les parties supérieure et inférieure se sont conservées; mais la lecture en est tellement incertaine, qu'on peut douter s'il se trouvait là un O : c'est pourquoi j'ai ajouté un point d'interrogation au-dessus de l'O.

Parfois les restes de l'écriture du texte biblique sont tellement entremêlés de trous qu'il est impossible de distinguer exactement ces deux obstacles qui empêchent la lecture d'une lettre. Je me suis servi en cette circonstance d'une série de lignes verticales; par exemple, dans la 11^e ligne, où la partie supérieure des deux premières lettres C R n'est plus lisible à cause des restes de l'écriture du texte biblique et des trous, tandis que la partie inférieure de ces deux lettres s'est conservée. La troisième lettre qui suit les deux que je viens d'indiquer dans la 11^e ligne se trouve tout entière dans l'état que je viens de décrire, et le point d'interrogation qui surmonte l'E en signale la lecture comme tout à fait incertaine. Quant à la quatrième lettre de la 11^e ligne on peut distinguer plus exactement les obstacles qui en empêchent la lecture : la partie extrême de cette lettre vers la gauche s'est conservée, le milieu est caché par le texte biblique, la partie extrême vers la droite est absorbée par un trou; donc la lecture qui ferait de cette lettre un D est très incertaine.

Quand, par l'état du manuscrit, je me suis convaincu qu'au lieu de la lettre que j'ai écrite dans la ligne, on pouvait tout aussi bien en lire une autre, j'ai placé celle-ci en minuscule au-dessus de la lettre; par exemple, la partie supérieure de la troisième lettre dans la quatrième ligne est absorbée par un trou, de sorte qu'on ne saurait dire si c'était un T, comme j'ai écrit dans le texte, ou bien un I ou un E.

Je mets entre deux parenthèses la lettre minuscule qui se trouve au-dessus de la lettre majuscule, comme p. ex., la dixième lettre de la 5^e ligne, pour indiquer que la lecture de la

lettre minuscule est un peu moins vraisemblable que celle qui est représentée par la majuscule du texte. Ainsi à l'endroit que je viens de mentionner, il est un peu plus vraisemblable de lire un A que de lire un X.

Les lettres dont la lecture paraissait beaucoup plus invraisemblable que celle qui se trouve dans le texte, sont placées entre deux crochets; ainsi, pour la troisième des lettres lisibles à compter de la fin de la 11^e ligne, dont la partie inférieure est absorbée par un trou, il m'a paru bien plus vraisemblable de l'interpréter comme un O que d'en faire un I.

Quand des parties entières de lignes sont absorbées par un trou, la longueur du trou est indiquée par un trait horizontal au milieu de la ligne; c'est ainsi, par exemple, que le commencement des trois premières lignes est troué sur la longueur indiquée par des traits dans l'apographe.

Quand j'ai pu en outre me convaincre par la mesure exacte de la longueur d'un trou que son étendue suffisait pour contenir certaines lettres qui répondent au sens de la phrase, les lettres qui s'y trouvaient probablement sont placées en minuscule au-dessus du trait horizontal qui marque le trou; par exemple, à la fin de la 5^e ligne, il peut y avoir eu autrefois le mot GRATIAS: le trou qui se trouve aujourd'hui à la place de la quatrième et de la cinquième lettre, a l'étendue d'un T et d'un I.

Quand enfin, par suite de restes du texte biblique et de nombreux trous, des parties entières de lignes ne sont pas lisibles, j'ai fait usage de traits verticaux dans une extension correspondant exactement à ces parties illisibles; ainsi, après les trois premières lettres de la 12^e ligne, qui peuvent être interprétées comme INT, les trous et le texte biblique ont rendu illisible un passage dont l'extension suffit pour contenir par exemple les lettres ELLE.

Après ces explications qu'il était indispensable de donner pour faire comprendre l'apographe, je vais chercher à faire connaître le contenu de la page 244.

Le texte est écrit de manière à laisser un petit espace libre au commencement de chaque ligne, comme on avait coutume de le faire en copiant des vers iambiques sénaires. Tous les prologues sans exception sont composés en sénaires iambiques. Les lignes 2-17 contenaient un prologue de 16 vers sénaires appartenant à une comédie de Plaute. Selon toute

probabilité la 1^e ligne de la page était destinée à recevoir, en encre rouge, le titre PROLOGUS ¹; dans la 18^e ligne, dont le commencement était apparemment laissé en blanc, se trouvait sans doute le nom de celui qui avait à prononcer le premier monologue ², commençant à la 19^e ligne et composé en vers iambiques sénaires ³. Ce n'est pas seulement par l'apostrophe *uos* qu'on lit dans la 13^e et dans la 17^e ligne qu'il est prouvé que les lignes 2-17 contenaient un prologue, mais par la 11^e ligne dont chacun de vous aurait fait le sénaire suivant :

Credo argumentum uelle uos [cogn]os[cer]e.

Je note seulement que ce qui reste des caractères fait supposer qu'il se trouvait écrit auparavant, non pas *[cogn]os[cer]e*, mais plutôt un mot analogue, tel que p. e. *[pern]os[cer]e*. Vous n'hésitez pas non plus à rétablir la ligne qui suit, la 12^e, en lisant :

int[elle]g[etis poti]us ⁴ q[uid a]g[an]t, q[ua]nd[o a]gent ⁵.

Celui qui avait à réciter le prologue rejette donc la demande, adressée ordinairement au PROLOGUS, de raconter le sujet de la comédie, l'*argumentum*, en faisant observer que ce récit est superflu, l'action même montrant clairement de quoi il s'agit.

Si l'on excepte le prologue du *Pseudolus* dont il ne reste que deux vers, les prologues de Plaute récités par un PROLOGUS, et non par un dieu ou par un des personnages de la pièce, se divisent en trois classes :

1. Dans les prologues qui précèdent la *Casina* et le *Poenulus*, on trouve, outre l'exposition du sujet (l'*argumentum*), le *nomen*

¹ De même la première ligne de la page 35 du palimpseste est libre d'encre; le prologue du *Trinummus* commence à la 2^e ligne. De même la première ligne de la page 120 est libre d'encre; le prologue du *Pseudolus* commence à la 2^e ligne.

² De même les comédies suivantes de PLAUTE commencent (après le prologue) par un monologue composé en sénaires iambiques: *Truculentus*, *Trinummus*, *Menaechmi*, *Captivi*.

³ Je me suis convaincu à Milan que dans la 18^e ligne le nom de CACISTUS n'a été écrit en aucun cas.

⁴ Voyez par exemple PLAUT. *Mercat.* 17.

⁵ Voyez PLAUT. *Poen.* III, 1, 49: *Hos te satius est docere, ut, quando agas, quid agas, sciant.*

(c.-à-d. le titre et l'auteur de l'original grec et de la pièce latine).

2. L'*argumentum* seul est raconté, et le *nomen* n'est pas cité dans les prologues qui précèdent les *Captivi*, les *Menaechmi* et le *Truculentus*.

3. Le *nomen* seul est mentionné dans le prologue qui précède l'*Asinaria*, et l'on ne veut pas exposer l'*argumentum*. Dans ce dernier prologue, on lit, après quelques vœux bienveillants et des appels à l'attention du public, ce qui suit (V. 6 sqq.):

Nunc quid processerim huc et quid mihi uoluerim ,

Dicam : ut sciretis nomen huius fabulae.

Nam quod ad argumentum attinet , sane breuest.

Nunc quod me dixi uelle uobis dicere ,

(Id) dicam : huic nomen graece Onagost fabulae.

Demophilus scripsit , Maccius uortit barbare.

Asinariam uolt esse , si per uos licet.

Inest lepos ludusque in hac comoedia.

Ridicula res est : date benignam operam mihi.

Uti uos alias , pariter nunc Mars adiunet.

C'est ainsi que se termine le prologue de l'*Asinaria*.

Il est évident que le prologue qui se trouve sur la page que vous avez sous les yeux, appartient à la classe de prologues représentée par les 15 sénaires de celui de l'*Asinaria*. La 7^e ligne commence par des caractères qui ne se laissent point combiner de manière à former un mot latin, mais qui nous amènent presque forcément à en faire le mot grec *σχεδία* ¹, c'est-à-dire un radeau ou bateau, construit provisoirement tant bien que mal dans un moment de détresse, par opposition à un bâtiment construit entièrement d'après les règles de l'art ².

Dans le prologue de la *Casina* la citation du *nomen* (V. 30 sqq.) se fait en ces termes :

Comoediai nomen dare uobis uolo.

Clerumenoe uocatur haec comoedia

¹ Voy. *FESTUS*, pag. 334 (éd. MÜLLER) : [*Schedia*] *genus nauigii [inconditum, id est trabibus tantum inter] se connexis factum , quo mercimonia circum]ferunt post amissam [nauem], etc.*

² Voyez aussi le nom propre *Σχεδία* chez G. E. Benseler « *Wörterbuch der griechischen Eigennamen* ».

Graece, latine Sortientes. Diphilus
Hanc graece scripsit, postid rursum denuo
Latine Plautus cum latranti nomine.

Une pensée analogue est exprimée d'une manière semblable dans le prologue du *Poenulus* (V. 53 sqq.).

On la retrouve encore au prologue du *Mercator* (V. 5 sqq.) dans les paroles suivantes :

Graece haec uocatur Emporos Philemonis,
Eadem latine Mercator Macci Titi.

Dans la scène du *Miles Gloriosus* (II 1) qui tient lieu de prologue, le passage analogue a, d'après la tradition des manuscrits, la forme suivante :

Alazon graece huic nomen est comoediae,
Id nos latine gloriosum dicimus.

Je cite en dernier lieu le passage suivant (dû il est vrai à un interpolateur) du prologue du *Trinummus* (V. 18 sqq.) :

Huic graece nomen est Thensauro fabulae.
Philemo scripsit, Plautus uortit barbare.
Nomen Trinummo fecit. Nunc hoc uos rogat
Ut liceat possidere hanc nomen fabulam.

Si on ne veut pas s'éloigner davantage des caractères que j'ai cru reconnaître dans la 7^e et dans la 8^e ligne, en admettant seulement que le C lu vers la fin de la 7^e ligne est ce qui reste du deuxième O du mot [COM]O[EDIA], il est possible de restaurer ces deux sénaires de la manière suivante :

Sc[h]edi[a haec] uo[catast a] g[r]ae[co⁴ com]o[edia]
[P]oeta, ha(nc) noster f[ecit] V[idularia]m.

Je fais remarquer qu'il faut en ce cas admettre que, dans la 8^e ligne, le copiste, au lieu d'ajouter les lettres finales NC du

⁴ La forme métrique de la fin du vers iambique sénaire, après la césure penthémimère, est la même qu'ici dans les vers suivants : *Menaechm.* Prol. 30 *Mortales multi, ut ad ludos, conuenerant*; *Capt.* prol. 40 *Et hic hodie expediet hanc docte fallaciam*; *Capt.* prol. 15 *Vos qui potestis ope uestra censerier*; voyez aussi *Poen.* Prol. 28, *Amph.* Prol. 42, 100, *Merc.* 15, *Cist.* I 3, 23, etc.

pronom *hanc*, égara ses yeux sur l'N par laquelle commence le pronom *noster*.

C'est donc $\Sigma\chi\epsilon\delta\iota\alpha$ que cette pièce s'appelait en grec; le poète latin en fit la « Vidularia ». Il ne doit pas nous paraître étrange qu'il ne soit fait mention que du titre seul de la comédie grecque et qu'on ait omis le nom du poète. On retrouve la même singularité dans une scène du *Miles Gloriosus* (II 1), qui tient lieu de prologue, peut-être¹ aussi dans le prologue du *Poenulus*.

Le titre de $\Sigma\chi\epsilon\delta\iota\alpha$, donné à une comédie grecque, ne nous est attesté que pour un seul poète, et ce poète est Diphile. L'*Etymologicum Magnum* a conservé un vers de cette pièce (voyez A. MEINEKE, *Fragmenta comicorum graecorum*, I, p. 456; IV, p. 410; V, p. CCCVIII).

Il me semble démontré par tout ce qui précède que Diphile est l'auteur des originaux des deux comédies parallèles, le *Rudens* et la *Vidularia*. Si la comparaison des deux pièces nous révèle clairement la manière de composer du poète, elle ne contribue pas à nous donner une haute opinion de sa puissance d'invention.

Messieurs, je vous ai introduits dans la société un peu légère des personnages de la Comédie Nouvelle, mais vous avez bien payé cette visite en me suivant avec patience dans les longues et minutieuses investigations auxquelles je viens de me livrer.

¹ Voyez pourtant la note que C. E. GEPPERT a ajoutée au vers *Poen.* prol. 53.

COMPTES RENDUS

LES CONCOURS GÉNÉRAUX DE L'ENSEIGNEMENT EN BELGIQUE.

Histoire des concours généraux de l'enseignement primaire, moyen et supérieur en Belgique (1840-1881), par ERNEST DISCAILLES, *professeur à l'université de Gand.* Tome I^{er}, 1840-1859. Un volume gr. in-8^o de pp. xxii et 528. Bruxelles, Weissenbruch et Mons, Manceaux.

Une réflexion vient tout d'abord à l'esprit de celui qui a parcouru le premier volume de l'ouvrage de M. Discailles : -- Comment se fait-il que le Gouvernement n'ait pas pris l'initiative de cette vaste publication ?

Pendant près d'un demi siècle, les documents relatifs à l'histoire d'une institution aussi intéressante que les *Concours généraux de l'enseignement*, se sont accumulés dans un désordre qui n'a rien de commun avec l'art. Les uns ont été relégués dans des greniers ou dans des cartons; les autres ont reçu de la publicité, mais une publicité des plus restreintes. Ceux-ci ont été insérés dans des Rapports où personne n'aurait jamais songé à aller les chercher; ceux-là n'ont vu le jour qu'après l'époque où il eût été indispensable de les consulter. Aucun esprit de suite d'ailleurs dans la publication; pas d'unité, pas de vues d'ensemble.

Quand toutes les administrations font paraître annuellement des recueils, des statistiques, des exposés, des cahiers d'observations, etc., pourquoi l'administration de l'instruction publique n'a-t-elle pas coordonné, tout au moins par périodes de cinq ou de dix ans, les éléments d'une Histoire sur lesquels les penseurs, les hommes politiques comme les professeurs ont le plus grand intérêt à avoir des renseignements précis, détaillés et méthodiquement résumés ?

Assurément l'utilité d'un pareil travail n'a pas échappé à l'administration. Si elle ne l'a pas fait, si elle a laissé à l'initia-

tive privée le soin de recueillir ces *disjecti membra...libri*, c'est qu'apparemment elle a reculé devant l'étendue de la tâche.

M. Discaillies n'a pas seulement le mérite de l'avoir « *emprins* », il accomplit cette lourde et laborieuse tâche avec un succès auquel la presse est unanime à applaudir.

*

Dans l'*Introduction*, M. Discaillies nous expose tout d'abord le but qu'il s'est proposé, le plan qu'il a suivi, les difficultés qu'il a rencontrées. Il apprécie l'influence et les résultats des concours en quelques pages qui sont comme la synthèse du long travail qu'il s'est imposé, — ses conclusions, si vous voulez.

Faisons connaître *grosso modo* ces conclusions :

1^o Les concours de l'enseignement primaire constituent un « *stimulant des plus énergiques* », grâce à la réforme de 1877, qui repose sur cette double base :

Organisation annuelle des concours auxquels sont appelés tous les élèves de la division supérieure ;

Création d'un certificat d'études primaires.

2^o En ce qui concerne plusieurs des branches principales du programme des athénées et des collèges, il n'y a point progrès.

3^o Pour les écoles moyennes il y a un progrès marqué et constant en toutes les branches.

4^o Le concours universitaire se meurt.

A l'appui de ces conclusions, il y a des faits, des chiffres, des arguments sur lesquels nous appelons toute l'attention des autorités et du corps enseignant.

Nous leur recommandons de méditer certain tableau (le concours de la 2^{de} en 1875 et en 1879), qui établit que le thème latin et la version grecque sont en décadence ; que la version latine reste stationnaire et que la composition française ne progresse guère.

Le passé glorieux et le présent pitoyable du concours universitaire inspirent à M. Discaillies des réflexions dont nous jugeons utile de reproduire une partie :

« ... Les concours universitaires, dit-il, ont eu leurs jours de vogue. La première année (1841-1842) vit six lauréats, dont cinq ont honoré ou honorent encore l'enseignement académique. M. Tiberghien, à Bruxelles, MM. Schaar, G. Callier, Fraeys et Fuerison, à Gand. En ce temps-là, l'émulation était grande entre les universités. Nos anciens n'ont pas oublié le souvenir

d'une brillante joute philologique que soutinrent, sur la langue et la poésie provençales, trois excellents étudiants — trois futurs maîtres — de Gand, de Liège et de Bruxelles : Émile de Laveleye, Aloïjs De Closset et Eugène Van Bommel.

» Les *Annales des Universités* contiennent plus d'un mémoire hors ligne, dû à l'infatigable ténacité non moins qu'à l'esprit précoce des vaillants de nos universités d'autrefois, qui ont fait leur trouée glorieuse dans la magistrature ou dans l'enseignement, dans l'industrie ou dans le barreau.

» Tout tombe. Le jour vint, où les sarcasmes, les calomnies même des envieux et des impuissants refroidirent l'ardeur des enthousiastes... Le nombre des concurrents diminua tous les ans.

» L'institution périssant, le gouvernement essaya d'y porter remède.

» Pendant plusieurs années et à diverses reprises on a discuté quelques vagues projets de réforme. Les Facultés n'ont pu, malheureusement, s'entendre sur cette question des concours, dont la réorganisation intelligente pourrait contribuer plus qu'on ne le pense au développement de l'esprit scientifique dans le haut enseignement.

» Est-ce bien un concours *universitaire* qu'a maintenu la loi du 20 mai 1876, qui n'admet plus à concourir que des *docteurs*?...

» *Tous les ans*, les quatre facultés proposent *quatorze* questions.

» Or, il s'est présenté *huit* concurrents en *quatre* ans. » . . .

On peut déjà voir, par cet aperçu rapide de l'*Introduction*, que M. Discaïlles a fait autre chose qu'aligner des chiffres, des noms et des textes.

*

Le premier ¹ chapitre, année 1840, nous fait assister à la naissance du concours de l'enseignement moyen du degré supérieur (athénées et collèges), institué par M. Rogier, qui, en sa qualité de ministre des travaux publics, avait l'instruction publique dans ses attributions. (Nous avons changé tout cela).

Dans une circulaire du 4 juillet 1840, adressée aux bourgmestres des localités où se trouvaient des établissements qui recevaient des subsides de l'État, M. Rogier disait :

¹ L'ouvrage est divisé en autant de chapitres qu'il s'est écoulé d'années depuis l'institution des concours.

« Désirant me rendre compte de l'emploi utile donné aux subsides que le gouvernement alloue à plusieurs établissements d'enseignement moyen, et me faire une idée exacte du degré d'avancement auquel les études y sont parvenues, j'ai résolu de faire procéder, avant les vacances prochaines, à l'inspection prévue chaque année par la loi du budget.

» Cette première inspection se bornera aux cours supérieurs et à l'enseignement des langues anciennes, de la langue française et des mathématiques, et je me suis arrêté à un mode d'examen qui m'a paru le plus propre à faire apprécier la force des élèves, en même temps qu'ils y trouveront un utile encouragement.

» A cet effet, dans chacun des collèges qui reçoivent un subside de l'État, tous les élèves de la classe supérieure littéraire (rhétorique) et de la classe supérieure de mathématiques, se livreront, pendant plusieurs jours, à des travaux écrits, sous la surveillance d'un délégué du gouvernement.

» Les matières de composition seront au nombre de quatre, savoir : une composition latine (discours, narration, amplification), une version grecque, une composition française (discours, narration, amplification) et une composition en mathématiques.»

Les hommes du métier liront avec intérêt les dispositions prescrites pour la tenue des concours (la plupart sont encore en usage aujourd'hui) et les règles imposées pour la correction des travaux. Ils ne liront pas avec moins d'intérêt les sujets qui ont été proposés aux concurrents, les questions qu'ils ont eu à résoudre, les textes qu'ils ont dû traduire.

Nous appelons toute l'attention du corps professoral sur cette reproduction, scrupuleusement authentique, de questions, de sujets, de textes à traduire, qui, commençant avec l'année 1840, se continuera jusqu'en 1881. Quelle mine à exploiter pour les professeurs, qui sont si souvent à court de sujets, de textes et de questions ! Des questions sur toutes les branches d'enseignement pendant plus de 40 ans !

Les noms des lauréats et de leurs professeurs sont inscrits dans des tableaux qui font vraiment honneur à la maison Weissenbruch. La partie matérielle de l'ouvrage a été l'objet de soins extrêmes, ce qui ne gâte jamais rien.

Suit un récit des incidents qui marquèrent ou suivirent la distribution des récompenses aux lauréats.

Vient enfin une table alphabétique contenant les noms des élèves mentionnés dans le chapitre. Comme les noms des élèves qui ont eu au moins la moitié des points, figurent à côté de ceux des lauréats, on peut se faire une idée de l'importance de ces tables alphabétiques par années, qui, à la fin de l'ouvrage, seront fondues dans une *table alphabétique générale*, disposée de telle façon qu'elle permette de juger d'un coup-d'œil, pour ainsi dire, la carrière scolaire d'un lauréat.

*

A partir du 2^e chapitre (année 1841) l'ouvrage présente un intérêt de plus — et qui n'est pas le moins saisissant. Nous voulons parler de la reproduction d'un certain nombre des meilleures compositions couronnées dans les concours de l'enseignement moyen : compositions latines, compositions françaises, compositions flamandes, versions grecques, versions latines, travaux d'histoire, de géographie, de mathématiques (avec figures), etc. En cette année 1841 — ce fut la première fois et la dernière — le Gouvernement publia le travail du *primus* dans chaque branche. Il consacra à cette publication une brochure spéciale dont bien peu de nos lecteurs, à coup sûr, soupçonnaient l'existence. C'est dans cette brochure que M. Discailles a découvert les premières compositions qu'il a reproduites¹. Il n'est pas indifférent de constater que les auteurs de ces compositions de 1841 ont fait généralement leur chemin dans le monde : à preuve, M. Crocq, sénateur et professeur à l'université de Bruxelles; M. Willequet, représentant de Gand; M. Xhoffer, colonel d'état-major, etc.

A lire, à la fin de ce chapitre (pages 41 à 44), le rapport détaillé du jury qui avait apprécié la version grecque et la narration latine. Ce rapport, signé *Bergeron*, *Bormans* et *Roulez*, peut se résumer en ces mots : « *Faiblesse notable dans l'étude du latin et du grec.* »

*

En l'année 1842 (3^e chapitre), furent introduites des modifications dans l'organisation du concours des athénées et collèges qui restait obligatoire pour les établissements recevant des

¹ Alors que son volume allait paraître, M. Discailles a reçu une copie du travail qui avait remporté le 1^{er} prix de discours latin en 1840. Il l'a insérée à la fin du volume.

subsidés de l'État, et devenait facultatif pour ceux qui n'en recevaient pas. M. Discailles fait connaître en détail ces modifications. En passant, nous signalons au corps enseignant les nouvelles *règles pour la correction* établies par disposition ministérielle (pp. 48 et 49).

Cette même année 1842 vit naître le *concours universitaire*.

Il est bon de relire ce que disait le créateur de ce concours, M. Nothomb, alors ministre de l'intérieur¹ : « Ce qu'on reproche » à l'enseignement depuis 1830, ce qu'on reproche en général » aux études, aux temps où nous vivons, ce sont des tendances » trop positives. Étudier, ce n'est souvent qu'apprendre un » métier. Qui aime la science pour elle-même? Qu'est devenu » ce culte désintéressé qui crée les gloires littéraires? Le con- » cours universitaire est destiné à combattre ces tendances; » si les universités ne formaient que des praticiens, la science » finirait par se rapetisser et se dégrader. »

Outre les noms des lauréats universitaires, M. Discailles publie exactement, à partir de 1842, toutes les questions à traiter à domicile, toutes les questions à traiter en loge. Là encore il y a des renseignements curieux sur les tendances de chaque époque, sur l'esprit qui présidait à la rédaction des questions. Chaque fois que les mémoires des lauréats ont été insérés dans les *Annales des universités de Belgique*, l'auteur y renvoie.

*

Le premier essai de concours dans l'enseignement primaire date de 1849 (chapitre X, pages 141-156).

Les ministres ont varié d'opinion sur la question du concours entre les écoles primaires. M. Discailles fait connaître l'histoire de leurs variations.

La loi de 1842 (qui n'obligeait pas le Gouvernement à organiser le concours), était en vigueur depuis dix ans, quand, sur la proposition de M. Rogier, qui désirait que l'œuvre qu'il avait commencé en 1840, fut complétée et que les trois degrés de l'enseignement fussent vivifiés par l'émulation, le Roi décréta le concours à titre d'essai pendant l'année 1849 entre les élèves des écoles communales proprement dites (arrêté royal du 3 novembre 1848).

¹ L'instruction publique formait en 1842 une des directions du département de l'intérieur.

C'est en 1852 seulement qu'un autre arrêté royal organisa *définitivement* les concours de l'enseignement primaire. Mais pour 1849, comme pour 1852 et pour toutes les années qui ont suivi 1852, l'ouvrage de M. Discailles publie *in extenso* les questions posées dans chacun des ressorts d'inspection des diverses provinces — de même que les résultats généraux des concours.

L'enseignement primaire n'est donc pas moins bien traité dans cet ouvrage que l'enseignement des deux autres degrés. C'est ce qui donne à la grande publication de M. Discailles un vrai caractère d'universalité. C'est une encyclopédie pédagogique qui ne sera pas moins utile à l'instituteur et au régent d'école moyenne qu'au professeur d'athénée ou d'université. Les hommes politiques, comme les hommes d'enseignement, ne liront pas sans fruit un ouvrage qu'on pourrait intituler *l'Histoire de l'enseignement en Belgique par les concours*.

Il va de soi que pour la reproduction des questions posées dans les concours primaires, M. Discailles a suivi le système de scrupuleuse exactitude qu'il s'est imposé pour l'enseignement moyen et pour l'enseignement supérieur. Rien n'est modifié, rien n'est retouché. L'instituteur aura plus d'une fois l'occasion de critiquer le choix des sujets, la convenance, voire la rédaction des questions, l'opportunité du travail imposé aux concurrents. La science pédagogique y trouvera son profit.

*

Dès l'année 1854, où les écoles moyennes furent à leur tour appelées au concours, l'institution des concours généraux de l'enseignement en Belgique a atteint tout son développement¹. Seulement, de temps en temps, sont introduites des modifications que M. Discailles relève avec soin.

Avant de terminer l'analyse de ce premier volume qui nous mène à l'année 1859, nous voudrions dire un mot encore de la reproduction des compositions qui ont été couronnées dans les concours de l'enseignement moyen.

Ce n'est pas seulement de la patience et de la ténacité qu'il a fallu à M. Discailles pour arriver à cette reproduction, en

¹ Voulant être aussi complet que possible, M. Discailles a même parlé des concours spéciaux des écoles régimentaires et des écoles d'agriculture; voir les appendices aux chapitres X (1849), XIII (1852), XIV (1853) et XV (1854).

dépôt des lacunes et des difficultés de toute espèce dont il nous parle dans son *Introduction* (pages VI-IX).

Il a dû se livrer à une étude des plus laborieuses pour pouvoir donner ce qu'il appelle un travail de comparaison.

Il va de soi, qu'alors même qu'il n'aurait pas eu à regretter les lacunes dont nous venons de parler, l'obligation de se borner l'amenait à faire *un choix* entre les compositions parvenues jusqu'à lui.

« Il importait, dit-il avec raison (page IX), de ne donner que » les plus intéressantes, soit au point de vue de la façon dont un » sujet était traité ou une question résolue, soit au point de vue » de la comparaison avec d'autres compositions faites dans les » années précédentes ou postérieures.

» C'est là qu'était, en même temps que le grand intérêt du » travail, sa grande difficulté; *elle sera appréciée par les profes-* » *seurs, nous aimons à l'espérer.* »

La reproduction de tous les travaux couronnés est *authentique*. Aucune faute, quelque lourde qu'elle soit, n'a été corrigée; aucune erreur n'a été rectifiée, aucune lacune comblée. On trouvera le travail de l'élève absolument dans l'état où il a été soumis au jury.

Nous estimons que M. Discailles ne pouvait faire autrement. « C'est une question de bonne foi, comme il dit, vis-à-vis du » public, du jury et des concurrents ¹. »

C. H.

¹ L'un des journaux qui ont consacré à l'ouvrage de M. Discailles l'examen le plus attentif, l'*Écho du Parlement*, avait adressé aux éditeurs, au sujet du mode de souscription, une observation fort juste.

Le prix de l'*Histoire des concours généraux* — trente francs — est peu élevé, disait l'*Écho*, si l'on considère l'importance de l'ouvrage, qui se composera de 3 volumes gr. in-8° d'environ 600 pages chacun. « Mais le » mode de souscription, ajoutait-il, n'en permet pas facilement l'acquisition » à plusieurs professeurs et instituteurs dont le budget est réduit à de » modestes proportions. M. Manceaux rendrait un véritable service au » corps enseignant, s'il accordait aux souscripteurs la faculté de se libérer » par paiements mensuels ou trimestriels à leur choix. »

L'*Organe* de Mons, du 23 septembre, nous apprend que M. Manceaux satisfait au désir exprimé dans l'*Écho du Parlement*, et que l'on pourra se procurer l'ouvrage de M. Discailles moyennant des paiements mensuels de fr. 2-50 ou trimestriels de fr. 7-50.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Création d'établissements d'enseignement, moyen par application de l'article 1^{er} de la loi du 15 juin 1881.

Par arrêté royal en date du 9 septembre 1882, un athénée royal est établi à Ostende.

Par arrêté royal de la même date, il est institué à Thuin, en lieu et place du collège communal de cette ville, et sous le titre de collège royal, une section d'études d'humanités et des classes scientifiques qui seront annexées à l'école moyenne de l'État établie en la même ville.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

Par arrêté royal du 19 septembre 1882, M. Maynz (Charles), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Liège, est déclaré émérite par application de l'article 2 de la loi du 30 juillet 1879.

Par arrêtés royaux du 30 septembre 1882 :

M. Trassenster (L.-J.), professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège, est nommé recteur pour la période triennale de 1882-1885 ;

M. Callier (A.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand, est nommé recteur pour la période triennale de 1882-1885.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêté royal en date du 24 août 1882, MM. Van Driessche (Pierre-Adolphe) et Maes (Paul) sont nommés, à titre définitif, aux fonctions de professeurs d'athénée.

Par arrêté royal du 2 septembre 1882, M. Sydow (Ignace) est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur de langues modernes à l'athénée royal de Verviers.

Par arrêté ministériel du 5 septembre 1882, M. De Kryger (Charles), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement de la gymnastique dans un établissement d'enseignement moyen, est nommé professeur de gymnastique à l'athénée royal et à l'école moyenne de l'État pour garçons à Gand, en remplacement de M. De Kryger (Gustave), décédé.

Par arrêté royal du 9 septembre 1882, M. Hagaerts (Charles) est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur d'athénée royal.

Il continuera à être chargé de la chaire de 5^e latine à l'athénée royal de Malines.

Par arrêté royal de la même date, M. Lambotte (Jules-Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur à l'athénée royal de Tournai.

Il continuera à être chargé de la chaire de la 2^e latine.

Par arrêté royal de la même date, M. De Block (Raymond), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur à l'athénée royal de Tournai.

Il continuera à être chargé de la chaire de rhétorique latine.

Par arrêté royal du 20 septembre 1882, M. Demoor (D.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur à l'athénée royal de Bruxelles.

Il continuera à être chargé de la chaire de rhétorique latine.

Par arrêté royal de la même date, M. Hallet (Maximilien), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur au même athénée royal.

Il continuera à être chargé de la chaire de 3^e latine (dédoublée).

Par arrêté royal de la même date, M. Lescrinier (Denis-Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur au même athénée royal.

Il continuera à être chargé de la chaire d'histoire et de géographie.

Par arrêté royal du 21 septembre 1882, M. de Saint-Moulin (Charles), candidat en philosophie et lettres, ancien professeur au ci-devant collège communal d'Ath, actuellement chargé, à titre provisoire, de l'enseignement de l'histoire et de la géographie à l'athénée royal d'Ath, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur à ce dernier établissement.

Il continuera à être chargé des cours d'histoire et de géographie.

Par arrêté royal de la même date, M. Knops (Alexandre), ingénieur civil, ancien professeur au ci-devant collège communal d'Ath, actuellement chargé, à titre provisoire, du cours de mathématiques supérieures à l'athénée royal d'Ath, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur à ce dernier établissement.

Il continuera à être chargé du cours de mathématiques supérieures.

Par arrêté royal du 26 septembre 1882, M. Dupont (Henri-Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur à l'athénée royal de Bruxelles.

Il continuera à être chargé de la chaire de seconde latine.

Par arrêté royal du 19 septembre 1882, les personnes dont les noms suivent sont dispensées de la condition du diplôme légal; elles sont nommées, à titre définitif, aux fonctions de professeurs d'athénée royal, savoir :

Athénée royal de Malines. — M. Boulboulle (Louis). Il continuera d'être chargé de la rhétorique française.

M. Van den Bergh (François). Il continuera d'être chargé du cours de flamand.

Notaert (Jean). Il continuera d'être chargé du cours de sciences commerciales.

Hanus (Nicolas-Joseph). Il continuera d'être chargé du cours d'histoire et de géographie.

Athénée royal de Louvain. — M. Duchamps (Émile). Il continuera d'être chargé du cours de mathématiques inférieures.

Athénée royal d'Ypres. — M. Saey (René). Il continuera d'être chargé du cours de flamand.

Athénée royal d'Ath. — M. Demeust (Jules). Il continuera d'être chargé du second cours de mathématiques.

M. Grosse (Ursmar). Il continuera d'être chargé des cours de physique, de chimie et d'histoire naturelle.

Athénée royal de Charleroi. — M. Bardiaux (Léon-Hippolyte). Il continuera d'être chargé de la classe de sixième.

Athénée royal de Chimay. — M. Kock (Hermann-Wilhelm). Il continuera d'être chargé du cours de langue anglaise.

Athénée royal de Huy. — M. Wathelet (Auguste). Il continuera d'être chargé du cours de mathématiques inférieures.

Athénée royal de Verriers. — M. Cleykens (Jean-Marie-Auguste). Il continuera d'être chargé du second cours de mathématiques.

M. Van Oirbeek (Gasp.). Il continuera d'être chargé du cours de flamand.

Athénée royal de Bouillon. — M. Habrau (Pierre-Joseph). Il continuera d'être chargé de la seconde latine.

Stuart (Charles). Il continuera d'être chargé du cours de langue anglaise.

Athénée royal de Virton. — M. Beguin (Alphonse). Il continuera d'être chargé du cours de mathématiques supérieures.

M. Gilson (Vital). Il continuera d'être chargé des cours de physique, de chimie et d'histoire naturelle.

Berger (Alphonse-Joseph). Il continuera d'être chargé du cours de mathématiques inférieures.

Athénée royal de Dinant. — M. Hartmann (Victor). Il continuera d'être chargé du cours de langue allemande.

M. Weisgerber (Ernest). Il continuera d'être chargé du cours de langue anglaise.

Section d'athénée annexée à l'école moyenne de l'État pour garçons à Ixelles. — M. Vogelmann (Charles). Il continuera d'être chargé du cours de langues modernes.

DÉMISSIONS.

Par arrêté royal du 1^{er} septembre 1882, la démission de M. Bosschaert (J.-F.), préfet des études de l'athénée royal d'Anvers, est acceptée. Il est admis à faire valoir ses droits à la pension et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 20 septembre 1882, la démission, offerte par M. Montigny (Charles), de ses fonctions de professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle à l'athénée royal de Bruxelles, est acceptée. Il est admis à faire valoir ses droits à une pension de retraite. M. Montigny est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

VARIA.

Dimanche, 24 septembre, a eu lieu, à 1 heure, au Palais des Académies la distribution des prix aux lauréats du concours de l'enseignement supérieur et du concours général institué entre les établissements d'instruction moyenne du 1^r et du 2^e ordre; cette cérémonie, à laquelle étaient appelés les seuls lauréats du concours de l'enseignement moyen du 1^r degré et du concours de l'enseignement supérieur, avait, comme toujours, attiré une grande affluence.

Le bureau était formé de M. Van Humbeeck, ministre de l'instruction publique, présidant la séance, et ayant à sa droite M. De Longé, premier président de la cour de cassation, président du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, et M. le docteur Van Bambeke, professeur à la faculté de médecine de l'université de Gand, chargé de prononcer le discours d'usage; à sa gauche, MM. J. Sauveur, secrétaire général du ministère de l'instruction publique, A. Van Camp, secrétaire du cabinet du ministre et directeur de l'administration de l'enseignement supérieur et M. H. Giron, chef de division.

Dans la loge de gauche avaient pris place MM. Liagre, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, A. Wagener, administrateur-inspecteur de l'université de Gand, et Couvreur, membre de la Chambre des représentants, membres du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, J.-J. Dumont, inspecteur général, Vinçotte, inspecteur pour les mathématiques et les sciences naturelles, D.-J. Gilles, inspecteur pour les humanités, et plusieurs fonctionnaires de l'enseignement.

L'estrade était occupée par les préfets et professeurs des établissements d'instruction et les directrices et régentes des écoles moyennes de l'Etat pour filles.

Au fond de l'estrade était le corps de musique du régiment des guides, dirigé par M. Staps.

Après avoir déclaré la séance ouverte, M. le ministre de l'instruction publique a prononcé le discours suivant :

« MESSIEURS,

» L'an dernier nous vous parlions, dans cette solennité, de l'importante réforme des programmes de l'enseignement moyen. Nous désirons, en ouvrant la séance d'aujourd'hui, vous ramener pendant quelques instants au même sujet. Aucun n'est plus digne d'éveiller constamment l'attention.

» Nous avons demandé à ceux qui s'intéressent aux progrès de l'instruction publique de suivre l'application des programmes nouveaux avec une

attention calme, sans précipitation fiévreuse, de ne pas porter un jugement prématuré sur l'œuvre, de ne pas se faire une conviction définitive sur les premiers résultats, mais seulement après une expérience de quelque durée. Nous nous sommes engagés, de notre côté, à observer avec soin et sans idées préconçues les effets de nos mesures, à nous garder d'un sentiment d'orgueil obstiné, qui nous empêcherait de reconnaître les défauts de nos conceptions; mais nous avons déclaré aussi que nous n'entendions pas y apporter des corrections insuffisamment mûres, en doutant trop tôt de l'efficacité des plans que nous avons élaborés d'une façon prudente et consciencieuse. Nous avons la résolution de nous maintenir sur ce terrain et, en vous communiquant aujourd'hui notre impression sur l'expérience d'une première année, nous n'entendons pas la déclarer décisive et démentir ainsi notre langage de 1881. Nous ne possédons encore que les premiers éléments fournis par une instruction loin d'être terminée. Ils ne nous permettent pas de formuler des conclusions irrévocables; ils nous autorisent seulement à exprimer une espérance, que nous souhaitons voir confirmer par l'avenir et que nous avons le droit d'apporter ici, après les réserves loyales dont nous venons de l'entourer.

» Oui, l'espérance est restée en nous, et s'y est affermie, que le nouveau programme de l'enseignement moyen donnera d'heureux fruits. Le moment de la transition était redoutable. Les traditions longtemps acceptées exercent une autorité souvent respectable, toujours puissante, et telle que les meilleurs esprits, même lorsqu'il comprennent la nécessité de les modifier, se sentent troublés au moment de rompre avec elles, embarrassés au moment de pratiquer des systèmes nouveaux. On pouvait craindre une très grande confusion dans la première exécution de ceux-ci. La difficulté n'a pas atteint les proportions qu'on entrevoyait avec inquiétude; elle a été bientôt surmontée et, après quelques mois, le programme nouveau fonctionnait, sinon d'une manière parfaite, du moins avec régularité. Je tiens à rendre, à cette occasion, un juste hommage à notre corps enseignant. Je vous disais, l'an dernier, combien les hommes les plus experts dans l'enseignement et les plus dévoués aux progrès scientifiques et littéraires de la nation étaient profondément divisés sur le choix des changements à faire dans l'enseignement moyen. Ces divergences se reflètent naturellement dans le corps enseignant, où le nouveau programme a dû éveiller ici des sympathies, là des répugnances, ces dernières émanant de deux groupes distincts, dont l'un trouve la réforme incomplète, tandis que l'autre est tenté de la regarder comme aventureuse. Mais le dévouement à l'enseignement public a eu raison des diverses opinions particulières; nos professeurs, sans acception de sentiment, se sont unis dans un élan commun de bonne volonté pour assurer l'exécution satisfaisante de nos mesures et, depuis qu'ils sont à l'œuvre, beaucoup d'entre eux ont abandonné leurs défiances premières.

» L'opinion publique suit notre expérience avec un véritable intérêt. Elle semble reconnaître que si son jugement, lorsque le moment sera venu de

le porter, pouvait n'être pas favorable à notre tentative, celle-ci aurait eu néanmoins le mérite important d'ouvrir la voie à l'établissement d'une instruction moyenne appropriée aux besoins de notre société moderne.

» Nous n'avons pas l'intention de discuter les critiques dirigées dès à présent contre nos mesures; il en est une cependant qu'il nous paraît opportun de rencontrer, non parce qu'elle s'est produite avec persistance et vivacité, ce qui est l'incontestable droit des opinions sincères, mais parce qu'elle est de nature à trouver un facile écho dans le cœur des chefs de famille; elle se rapporte à la collation des récompenses, dont ils sont si justement désireux de voir honorer leurs enfants; elle s'adresse au changement apporté dans le mode de distribution des prix.

» Depuis longtemps on reprochait au système en usage dans les établissements d'instruction moyenne d'être un obstacle à l'exécution complète du programme, en favorisant les élèves qui négligeaient l'ensemble des matières pour s'attacher à quelques branches spéciales et s'assurer ainsi des succès stériles. Leur mode de travail, au lieu de créer l'harmonie entre leurs diverses aptitudes, perfectionnait celles dont la nature les avait le plus richement dotés et privait de tout soin, laissait dans un abandon fâcheux, celles qui ne pouvaient, au contraire, se développer sans le stimulant actif de l'étude. Il devenait impossible à ces jeunes esprits d'arriver à la culture générale de l'intelligence que doit assurer une instruction moyenne complète.

» Ces objections ont amené, il y a huit ans, dans l'organisation du concours général, à laquelle elles s'appliquaient également alors, une modification en ce sens qu'on n'a plus décerné aux lauréats que des prix généraux sur l'ensemble des matières. La commission spéciale chargée en 1878 d'étudier les réformes de l'enseignement des humanités, a proposé d'adopter pour les distributions des prix dans les athénées et les écoles moyennes, le système déjà en vigueur pour le concours général. Le conseil de perfectionnement a ratifié cette proposition. Dans les écoles moyennes communales de Bruxelles l'innovation se pratiquait depuis longtemps sans avoir rencontré d'opposition. Ces avis et ces précédents autorisaient le gouvernement à la généraliser. Il n'a pas voulu toutefois heurter brusquement les habitudes; à côté des prix généraux ou d'ensemble, il a établi les récompenses par groupes de matières et sections d'études. Le système est rationnel, et si nous comprenons qu'on y préfère le mode absolu des seuls prix d'ensemble, nous ne découvrons aucune raison sérieuse de restaurer les prix particuliers qu'on a paru cependant regretter. Certes, il faut compter avec l'opinion publique, même quand elle se trompe; mais, avant de capituler devant ses erreurs, il faut essayer de les dissiper. Nos efforts y tendent et nous sommes d'autant plus éloignés de renoncer à atteindre ce but, que nous ne croyons même pas qu'on attache, en général, une importance réelle au retour de l'ancien état de choses.

» Nous donnerions trop d'étendue à cette allocution, si nous voulions discuter le classement des matières par groupes. Jusqu'ici les attaques

dont il a été l'objet ne nous ont point paru fondées. Mais si un sérieux examen démontrait la nécessité d'en tenir compte, nous ne nous y refuserions pas.

• Il sera peut-être encore utile de dire un mot d'un autre reproche, aussi injuste que retentissant, adressé à la nouvelle organisation. Nous avons érigé dans chaque athénée deux enseignements parallèles de langues modernes, l'un destiné aux Flamands, l'autre aux Wallons; nous avons qualifié le premier de *régime flamand*, le second de *régime wallon*. Vous allez ainsi, s'écrie-t-on, accentuer dès les bancs de l'athénée les rivalités de races et affaiblir l'union entre les Belges! Est-ce que la charmante parole d'un poète national n'est plus vraie? Ne faut-il plus dire :

« Flamands, Wallons

» Sont des prénoms.

» Belge est notre nom de famille. »

» Ou l'union de la famille belge est-elle si fragile qu'elle soit compromise, si l'on prononce les prénoms des deux peuples frères qui la composent? Cette union sera-t-elle consolidée par une injustice? Les Flamands, par le moyen de leur langue maternelle, peuvent arriver plus facilement que par le français à la connaissance des langues étrangères. Faut-il les déposséder de cet avantage naturel et leur créer une situation artificielle d'infériorité pour ménager de prétendues susceptibilités qu'on a grand tort d'attribuer aux populations wallonnes? Nous avons cru mieux faire en instituant deux régimes, qui permettent aux Flamands d'utiliser l'avantage résultant de la connaissance de leur langue, même dans les établissements wallons, et aux Wallons de trouver, même dans les établissements flamands, un enseignement des langues modernes qui ne suppose point la connaissance de la langue flamande. C'est, selon nous, satisfaire à la fois l'intérêt des deux peuples frères et les exigences de la justice. Nous sommes persuadés qu'en combattant cette solution on exagère l'importance des mots, on méconnaît celle des choses.

» Avant de terminer, il nous sera permis de constater que cette année a vu l'Allemagne se rapprocher des principes de nos réformes sur l'enseignement moyen. Une circulaire du ministère prussien des cultes et de l'instruction publique, en date du 31 mars 1882, proclame l'urgence de la réforme des programmes des gymnases, de manière à faire concorder exactement les trois premières classes avec les trois classes correspondantes de la Real-Schule de premier ordre. Afin d'y arriver, on recule jusqu'à la troisième année d'études l'enseignement du grec; on diminue le nombre d'heures consacrées au latin pour augmenter celui des langues modernes, des mathématiques et des sciences naturelles. Nos essais trouvent dans cet acte d'un gouvernement étranger un encouragement dont l'importance est incontestable. Lorsqu'un Etat puissant, où l'enseignement est si fort en honneur, adopte des mesures qui offrent de pareilles analogies avec

les nôtres, on peut estimer celles-ci dignes d'une expérience complète¹; l'épreuve a commencé, continuons-la, et puisse, selon notre espoir, le résultat final démontrer que nous avons bien servi les intérêts intellectuels de la patrie. »

Ces discours a été interrompu fréquemment par les applaudissements de l'assemblée.

(¹) L'analogie des mesures prises par M. von Gossler n'est pas, d'après nous, aussi grande que paraît le croire M. le ministre. A la vérité on a fait concorder en Prusse les trois premières classes des gymnases avec les trois classes correspondantes de la Réalschule de premier ordre, appelée aujourd'hui Réalgymnasium. Mais, comme l'a fait observer avec raison M. Roersch (v. Revue, XXV, p. 224), tandis que chez nous, pour obtenir le programme uniforme, on a imposé à la section des humanités le système de la section professionnelle et réduit à cinq ans l'enseignement du latin, en Prusse, au contraire, on a forcé la Réalschule de se conformer, pendant les années communes, au programme latin du gymnase. D'ailleurs voici un tableau comparatif qui permet de saisir clairement jusqu'où vont, au point de vue du grec et du latin, les analogies entre le programme des gymnases prussiens et celui de nos sections d'humanités :

<i>Prusse.</i>		<i>Belgique.</i>
Neuf années et 77 heures.	LATIN	Cinq années et 56 heures.
Six années et 40 heures.	GREC	Quatre années et 24 heures.

Si, comme nous n'avons cessé de le préconiser, on s'était rapproché du système prussien, à l'excellence duquel M. le ministre vient de rendre un hommage public, on aurait dû, non pas réduire de six à cinq, mais porter à sept ou à huit le nombre des années d'études attribuées au latin.

En outre, dans les gymnases prussiens on consacre aux langues modernes (allemand et français) 42 heures, aux langues anciennes 117 heures, tandis qu'en Belgique on accorde aux langues modernes (français et flamand ou allemand, sans compter l'anglais, branche facultative) 52 heures, aux langues anciennes 80 heures.

Si le Gouvernement voulait établir entre le nouveau programme prussien et celui de nos athénées une analogie réelle, portant sur autre chose que sur des détails secondaires, il aurait l'approbation de tous ceux qui chez nous s'intéressent sérieusement aux progrès des études humanitaires.

A. W.

Fédération du corps professoral de l'Enseignement moyen officiel.

La Fédération s'est réunie le 30 septembre, à Bruxelles. Le matin, pendant que le personnel des Ecoles moyennes renouvelait en partie son bureau et s'occupait de l'organisation des concours généraux, pour arriver à demander leur suppression, les professeurs d'athénées et de collèges accordaient unanimement un nouveau mandat à leur comité et, passant rapidement sur le reste de l'ordre du jour, discutaient la question : « des nouvelles méthodes dans l'enseignement moyen », question un peu vague, il faut le reconnaître.

Dans la pensée des membres du comité, qui avaient fait inscrire cet objet à l'ordre du jour, cette formule devait amener un débat sur les moyens d'aplanir les difficultés que peut présenter l'application du nouveau programme des athénées.

Telle n'a pas été la préoccupation de M. Hegener, de Bruxelles, qui a donné lecture d'un travail très-intéressant sur la méthode intuitive ou heuristique et qui a très-justement critiqué les erreurs auxquelles on s'est laissé parfois entraîner par l'amour de « l'intuitif. »

D'autres orateurs, et notamment M. Branquart, préfet de Bruxelles, ont pris part à un débat sur la méthode *la meilleure*, et non la plus nouvelle, pour l'enseignement des différentes branches d'études moyennes. Il leur a paru inopportun de s'occuper, pour le moment, des difficultés que peut présenter le programme nouveau, parce que très-prochainement les préfets des études seront convoqués par M. le ministre de l'Instruction publique pour s'entretenir de ce sujet. D'après quelques membres, c'était une raison de plus pour s'en occuper immédiatement. L'avis contraire a prévalu et il a été décidé que la question des méthodes serait remise à l'ordre du jour de l'Assemblée prochaine. Afin de donner à ce débat un point de départ bien marqué, elle a élu quatre rapporteurs qui s'occuperont des différentes branches de l'Enseignement, langues anciennes, langues modernes, sciences naturelles et sciences mathématiques.

L'Assemblée a nommé, par acclamation, président d'honneur de la Fédération des Athénées et Collèges, M. Wagener, administrateur-inspecteur de l'Université de Gand, qui assistait à la séance.

* * *

L'après-midi, les deux sections de la Fédération, réunies à l'hôtel-de-ville, se sont occupées des deux questions : « la discipline » et « les pensions ». La première a donné lieu à certaines propositions que l'Assemblée a écartées à une immense majorité.

L'autre part, elle a voté à l'unanimité — moins une abstention — la proposition, faite par le signataire de ce compte-rendu, de renouveler le vœu qu'il avait déjà fait admettre par le congrès de 1880 et tendant « à conférer au corps professoral le droit d'exclusion temporaire et définitive. » Dans cette discussion, il a été fortement appuyé par MM. Hur-

debise et Wets, préfets des études, l'un de Hasselt, l'autre d'Ostende.

Pour la question des pensions, après le vote de quelques points accessoires, relatifs surtout à l'enseignement moyen du 2^d degré, l'Assemblée a émis le vœu que la loi actuelle soit révisée à bref délai, de façon à ce que la pension de retraite des membres de l'Enseignement moyen soit calculée, comme pour l'Enseignement primaire, par cinquante-cinquièmes et non plus par *soixantièmes* de la moyenne des cinq derniers traitements.

Il semble résulter des débats qui ont eu lieu à la Chambre que ce vœu ne peut manquer d'être réalisé.

A l'ouverture de la séance, l'honorable président, M. Discailles, a rendu un juste et chaleureux hommage à M. Ch. Rogier, le créateur de l'enseignement moyen officiel.

Sur la proposition de M. Van Remorter, le bureau a été chargé de présenter à M. Rogier les respectueuses félicitations de la Fédération, à l'occasion de son cinquantenaire dans la vie parlementaire. Conformément à cette décision, une délégation du comité central, conduite par M. Discailles, a été la première à féliciter, le 3 octobre, l'illustre homme d'Etat, que tant d'Associations et de corps politiques sont allés saluer ensuite.

FRÉD. DESCAMPS.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. S. Guyard, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Sommaire, du 21 août : **Warren**, Manuscrits de Térence collationnés par Bentley (Rubens Duval). — Archives de l'Orient latin, tome I (A. Molinier). — Du 28 : **Nelson et Mayne**, La loi indoue (A. Barth). — **Arn. Schaefer**, Sources de l'histoire romaine (Camille Jullian). — **Schoell**, Études sur Goethe (C.), — Du 4 sept. : **Hauler**, Études sur Térence (Louis Havet). — **Fabre**, La jeunesse de Fléchier (T. de L.). — **Werner**, L'Emilia Galotti de Lessing (C.). — Le Faust de Goethe, II, p. p. **Schroer** (J.). — Du 11 : **Baunack**, Le nom de Déméter (E. Bauvois). — **Sophus Müller**, L'ornementation dans le Nord (G. P.). — Variétés : **Gazier**, L'histoire de France du P. Lorrinet. — Du 18 : **Hultsch**, L'Héraion de Samos et l'Artémision d'Éphèse (Jules Martha). — **Juste**, L'élection de Léopold I^{er}, d'après des documents inédits. — Du 25 : **D'Arnim**, Les prologues d'Euripide (Théodore Reinach). — **Alb. Martin**, Le manuscrit d'Isocrate Urbina cxi de la Vaticane (Alfred Jacob). — **Héron de Villefosse et Thédénat**, Cachets d'oculistés romains (R. Cagnat). — **Mangold**, Histoire et critique du Tartufe (C.). — **Lodge**, Histoire des colonies anglaises d'Amérique (Ch. B.).

Société belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire de la société; 6^e année. 1882. N° 4. Juillet-Août.

Sommaire : Jules Leclercq. Notice historique sur les Islandais et leurs découvertes géographiques. — Capitaine Verstraete. De la répartition géographique des principaux facteurs d'insalubrité dans l'agglomération bruxelloise. — Major Hannot. A l'occasion du passage de Vénus. — Baron R. de Selys-Fanson. L'Afrique méridionale. — Géographie commerciale.

— E. Suttor. Chronique géographique. — Régions polaires. — Europe. — Afrique. — Amérique.

**Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-
wissenschaft**, herausg. von Conrad Bursian. Calvary, Berlin, 1882.

Erste Abtheilung. Bericht über die literarischen Arbeiten auf dem Gebiete des griechischen nachhomerischen Epos für die Jahre 1880 und 1881. Von Aloïs Rzach in Prag. (Schluss folgt im nächsten Heft).

Zweite Abtheilung. Bericht über die Litteratur zu den römischen Satirikern (ausser Lucilius und Horatius) für die Jahre 1879–1881. Von Prof. Dr. L. Friedländer in Königsberg. (Schluss). — Jahresbericht über die Literatur zu Ovid aus den Jahren 1880 und 1881. Von Prof. Dr. Alex. Riese in Frankfurt a. M. (Schluss folgt im nächsten Heft).

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über die lateinische Grammatik für 1879 und 1880. Von Director Dr. W. Deecke in Strassburg i. E. (Schluss). — Jahresbericht über das Kyprische, Pamphyliche und Messapische für 1879–1881. Von Director Dr. W. Deecke in Strassburg i. E. — Jahresbericht über die italienischen Sprachen, auch das Altlateinische und Etruskische für Jahre 1879–1881. Von Director Dr. W. Deecke in Strassburg i. E. — Jahresbericht über lateinische Lexikographie für 1881 und 1882 (Ende Juni). Von Prof. Dr. K. E. Georges in Gotha. (Schluss folgt im nächsten Heft).

Vierte Abtheilung. Bibliotheca philologica classica. II. Quartal 1882.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch. Goettingen, 1882.

Inhalt des sechsten heftes (juni) 1882.

Leo Meyer, griechische aoriste. — Ed. Loch, de genetivi apud priscos scriptores Latinos usu. — I. J. P. Mahaffy, über den ursprung der homerischen gedichte. II. A. H. Sayce, über die sprache der homerischen gedichte, übers. v. H. Imelmann. — L. Lahmeyer, de apodotico particulae δὲ in carminibus Homericis usu. — B. Niese, die entwicklung der homerischen poesie. — D. Comparetti, la commissione omerica di Pisistrato ed il ciclo epico. — A. G. Engelbrecht, de scolorum poësi. — P. Barth, de infinitivi apud scaenicos poetas Latinos usu. — Plauti Truculentus rec. F. Schoell. — Th. Pluess, der reiz erzählender dichtung und die Aeneide Vergils. — O. Keller, kritische beiträge zum 4. buch der Horazischen oden. — F. Hanssen, de arte metrica Commodiani. — Caesaris commentarii de bello Gallico hrsg. v. H. Rheinhard. — M. Hertz, zur kritik von Cicero's rede pro Sestio. — F. Aly, die quellen des Plinius im 8. buch der naturgeschichte. — A. Zimmermann, de Proserpinae raptu et reditu fabulas varias inter se comparavit. — Klimke, Diodorus Sikulus und die römische annalistik. — Th. Keim, Rom und das christenthum.

Siebentes und achttes Heft (juli, august).

Ad. Kiene, die epen des Homer. — Heinr. Stöpler, zur erklärung des Homer und Horaz. — The Medea of Euripides ed. by A. W. Verrall. —

Aristophanis comoediae ed. Fred. H. M. Blaydes. IV. Aves. — Wilh. Harnetel, Demosthenische studien II. — Leop. Cohn, de Aristophane Byzantio et Suetonio Tranquillo Eustathi auctoribus. — A. Daub, studien zu den biographien des Suidas. — Hans Kern, zum gebrauch des ablativ bei Vergil. — A. Bischoff, de itinere Horatii Brundisino. — Rob. Scharf, quaestiones Propertianae. — Des C. Cornelius Tacitus dialog über die redner, übersetzt. von C. H. Krauss. — Alf. Egen, de Floro historico elocutionis Taciteae imitatore. — Th. Stangl, textkritische bemerkungen zu Ciceros rhetorischen schriften. — Ad. Ebert, de M. Cornelii Frontonis syntaxi. — Anecdota Oxoniensia. Vol. I, part. I. Sinonoma Bartholomei ed. by J. L. G. Mowat. — A. Hug, Studien aus dem klass. alterthum. heft 1. — Leop. Schmidt, die ethik der alten Griechen. I. — Luc. Müller, rei metricae poetarum latinorum... summarium. — Jul. Grimm, der römische brückenkopf in Kastel. — Gottfr. Hermanns latein. briefe an Volkmann. — Acta martyrum Scilitanorum graece ed. ab Herm. Usener und B. Aubé. Étude sur un nouveau texte des actes des martyrs scillitains.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, 1882.

5tes und 6tes Heft.

Erste Abtheilung (125^e band). — Die legenden vom tode des Pheidias, von H. Müller. — Strübing in London. — De carmine Cereali, von H. Draheim in Berlin. — Phlegyersagen, von A. Schultz in Hirschberg. — Inscriptliches, von P. Stengel in Berlin. — Zu Sophokles Antigone, von F. Kern in Berlin. — Zu Thukydides, von A. Grossmann in Neumark (Westpreussen). — Anz. v. Th. Berndt, de ironia Menexeni Platonici. (Münster 1881), von P. Schwartzkopff in Wernigerode. — Anz. v. H. Siebeck: geschichte der psychologie. I (Gotha 1880), von K. J. Liebhold in Rudolstadt. — Zu Valerius Maximus, von H. Wensky in Breslau. — Anz. von K. J. Neumann: Strabons quellen im elften buche (Leipzig 1881), von H. Berger in Leipzig. — Cornelius Nepos oder Julius Hyginus? von B. Lupus in Straszburg (Elsasz). — G. F. Unger: der sogenannte Cornelius Nepos (München 1881). — Ennianum et Ciceronianum, von E. Baehrens in Groningen. — Zur erklärang der Aeneis, von Th. Plüss in Basel. — Analekta, von G. Landgraf in Schweinfurt. — Römische literaturgeschichte in Italien, von M. Hertz in Breslau. — Zu Petronius, von H. Rönsch in Lobenstein. — Zu Quintilianus [IX 4, 129], von A. Eussner in Würzburg. — Preisaufgabe. — Zu Martialis, von A. Flach in Tübingen. — Philologische gelegenheitschriften.

Zweite Abtheilung (126^e Band). — Auch einiges über belastung und entlastung der schüler, von L. G. — Der griechische unterricht, besonders in der tertia, nach dem neuen lehrplan für die preussischen gymnasien, von W. Vollbrecht in Ratzeburg. — Zur vergleichenden philologie, von C. Hermann in Leipzig. — Der erste internationale unterrichtscongress zu Brüssel 1880, von Fügner in Dessau. — Eeber Schillers ideale von men-

schenglück, von F. Kern in Berlin (schluss). — Sind in den übersetzungen aus den griechischen und römischen dichtern die antiken versmasse beizubehalten? von Gravenhorst in Braunschweig. — L. Massebieau, les colloques scolaires du seizième siècle et leurs auteurs (1480–1570) (Paris, 1878), angez. von F. A. Eckstein in Leipzig. — A. Kirchhoff, schulgeographie (Halle a/S. 1882), angez. von E. Oehlmann in Norden. — R. Bechstein, das höfische epos, auswahl aus den erzählungen Hartmanns von Aue, Wolframs von Eschenbach und Gottfrieds von Straszburg, schulausgabe, mit einleitung, anmerkungen und wörterbuch (Stuttgart 1881), angez. von H. Kluge in Altenburg. — H. Leo, meine jugendzeit, mit photographie (Gotha, 1880), ang. v. T. Hansen in Leezen bei Segeberg. — Personalnotizen.

Siebentes Heft. — Erste Abtheil. (125^e Band). — Zu Sophokles Elektra, von S. Renner in Zittau. — Zu Solon [fr. 9 Bgk.], von F. Heidenhain in Strasburg (Westpreußen). — Zu Theognis, von Ch. Ziegler in Stuttgart. — Dionysius Periegetes, von G. F. Unger in Würzburg. — Zu Apollodoros βιβλιοθήκη, von W. Gemoll in Striegau. — Zu Athenaios [VII 337^a], von H. Röhl in Berlin. — Anz. v. Ph. Thielmann, das verbum dare im lateinischen als repräsentant der indoeuropäischen wz. *dha* (Leipzig 1882), von G. Landgraf in Schweinfurt. — Conjectanea Lucretiana, von J. Woltjer in Amsterdam. — Zu Ciceros rede pro Milone [29, 79], von A. Uppenkamp in Düren. — In Plauti Truculentum, von E. Baehrens in Groningen. — Bentleys emendationen zu Senecas tragödien, von A. Stachelscheid in London. — Die verba *stringere*, *iuventare*, *lactizare*, von H. Rönisch in Lobenstein. — Zu Arnobius, von H. Wensky in Breslau. — Zum panegyricus des Pacatus [c. 44], von E. Klusmann in Rudolstadt.

Zweite Abtheilung (126^e Band). — Der erste internationale unterrichtscongress zu Brüssel 1880, von Fügner (fortsetzung). — F. Schultz, lateinische sprachlehre, zunächst für gymnasien, neunte vermehrte und verbesserte auflage, bearbeitet von J. Oberdick (Paderborn 1881), angez. von F. Rhode in Guhrau. — Zum griechischen unterricht.: M. Seyffert, übungsbuch zum übersetzen aus dem deutschen in das griechische, durchgesehen und erweitert von A. von Bamberg, zwei theile, siebente auflage (Berlin 1881), angez. von W. Vollbrecht in Ratzeburg. — G. Dzialas, griechisches übungsbuch zum übersetzen aus dem griechischen in deutsche und umgekehrt, für die unteren stufen, zwei theile, zweite verbesserte auflage (Berlin 1881), angez. von demselben. — J. H. Schmalz, C. Sallusti Crispi de Catilinae conjuratione liber (Gotha 1882), angez. von E. Wölfflin in München. — E. Weissenborn, aufgabensammlung zum übersetzen ins griechische im anschluss an die lecture von Xenophons anabasis für die mittleren classen der gymnasien (Leipzig 1880), angez. von F. Müller in Salzwedel. — C. Venediger, lateinische exercitien, im anschluss an Cäsars bellum gallicum I–VIII und Ellendt-Seyfferts lateinische schulgrammatik (Bremen 1881), angez. von demselben. — K. Th. Gädertz, Gabriel Rollenhagen, sein leben und seine werke, beitrage zur geschichte der deutschen litteratur, des deutschen dramas und der niederdeutschen dialektdichtung,

nebst bibliographischem anhang (Leipzig 1881), angez. von H. Holstein in Geestemünde. — K. G. Andressn, sprachgebrauch und sprachrichtigkeit im deutschen, zweite vermehrte auflage (Heilbronn 1881), angez. von G. Bötticher in Berlin. — Der griechische einfluss auf erziehung und unterricht in Rom, von G. A. Saalfeld in Holsmünden. — H. F. von Criegern, Johann Amos Comenius als theolog, ein beitrage zur Comenius litteratur (Leipzig und Heidelberg 1881), angez. von R. Sachse in Leipzig.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl, 1882.

Sechstes Heft. Erste Abtheilung. Abhandlungen. — Beiträge zur Kritik und Erklärung von Tacitus' Historien lib. I und II. Von Ig. Prammer in Wien. — Zu Julius Valerius. Von Gustaf Landgraf in Schweinfurt. — Zu Livius. Von Anton Zingerle in Innsbruck.

Zweite Abtheilung. Literarische anzeigen. — Ausgewählte Komödien des Aristophanes erklärt von Dr. Th. Kock, III. Bändchen. « Die Frösche » 3. Auflage. Berlin, 1881, Weidmann'sche Buchhandlung. 8° 224 SS. Angez. von Dr. Carl Holzinger. — Appiani historia romana. Edidit Lud. Mendelssohn. Vol. alterum. Lipsiae 1881. Teubner. V. 565-1227. Angez. von R. Bitschowsky in Wien. — T. Macci Plauti Comoediae. Recensuit et enarravit J. Lud. Ussing. Vol. tertii pars altera. Epidicum Mostellariam Menaechmos continens. Hauniae, 1880, sumptibus librariae Gyldeandalianae, 8° (IV) 448 SS. (Weigel in Commiss.). Angez. von H. Schenkl in Wien. — Junggrammatische Streifzüge im Gebiete der Syntax. Von Dr. H. Ziemer, o. L. an d. kgl. Domgymn. zu Colberg. Colberg, 1882, C. F. Post'sche Buchhandlung. VIII. 156 SS. 8°. Angez. von J. Golling in Olmütz. — Goethes Dichtung und Wahrheit. Erläutert von Heinr. Düntzer. Leipzig 1881, Ed. Wartig's Verlag (Ernst Hoppe). (Erläuterungen zu den Deutschen Classikern Bd. 79, 80) I Bd. VIII und 157 SS.) II Band 322 SS. 8°. Angez. von Dr. Aug. Sauer in Lemberg. — Geschichte der deutschen Nationalliteratur. Zum Gebrauche an höheren Unterrichtsanstalten und zum Selbststudium bearbeitet von Dr. H. Kluge, Prof. am Gymnasium zu Altenburg. Zwölfte verbesserte Auflage. Altenburg 1881. Oscar Bonde (VIII, 240 SS.). Angez. von J. E. Wackernell in Innsbruck. — Leitfaden der Naturgeschichte. Von Dr. B. Plüsz, Lehrer am Realgymnasium in Basel. Zweite vermehrte und verbesserte Auflage. Freiburg i. B. 1881, Herder. gr. 8, VI u. 258 SS. Angez. von Oscar Schmidt in Strassburg. — Leitfaden für den mineralogischen Unterricht an den oberen Classen der Mittelschulen. Von Dr. F. Standfest. Graz 1882, Leuschner und Lubensky. gr. 8. 104 SS. und 151 Holzschnitte. Angez. von A. Ausserer in Graz. — Leitfaden der Botanik für die oberen Classen der Mittelschulen von Dr. A. Pokorny, k. k. Regierungsrathe, Director des Leopoldstädter Communal-Real- und Obergymnasiums in Wien, und F. Rosicky, Professor am k. k. böhmischen Real- und Obergymn. in Prag. Prag 1882, Verlag von F. Tempsky. 8°. VI und 209 SS. mit 282 Abbildungen und einem Kärtchen in Farbendruck. Angez.

von H. W. Reichardt in Wien. — Methodisches Lehrbuch der allgemeinen botanik für höhere Lehranstalten. Nach dem neuesten Standpunkte der Wissenschaft. Von Dr. Wilhelm Julius Behrens. Zweite durchgearbeitete Aufl. Braunschweig 1882, C. A. Schwetschke und Sohn. 8. XIV und 348 SS. Mit vier analytischen Tabellen und zahlreichen Originalabbildungen in 408 Figuren vom Verf. nach der Natur auf Holz gezeichnet. Angez. von H. W. Reichardt in Wien.

Dritte Abtheilung. Zur Didaktik und Pädagogik. — Die neuen Lehrpläne für höhere Schulen in Preussen. — Ueber das von Herrn Robert Lechleitner, Mechaniker in Wien, construierte Sonometer. Von Dr. J. G. Wallentin in Wien. — Die Abiturienten der Realschulen I. O. und Gymnasien in Preussen vor dem Forum der Statistik. Von Dr. Ernst Albert Richter, Director des herzogl. Friedrichs-Gymnasiums in Altenburg. Zweite Auflage. Mit einem Nachwort zu derselben. Altenburg 1881, O. Bonde. gr. 8°. 44 SS.

Siebentes Heft. Erste Abtheilung. Abhandlungen. — Zu griechischen Inschriften, besonders kleinasiatischer Herkunft. Von Gustav Hirschfeld in Königsberg in Preussen.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. — Vergils Aeneide. Für den Schulgebrauch erläutert von Karl Kappes. Zweites Heft: Aen. IV-VI. Drittes Heft: Aen. VII bis IX. Zweite verbesserte Auflage. Leipzig 1878-1880. Druck und Verlag von B. G. Teubner. Angez. von Anton Zingerle in Innsbruck. — C. Julii Caesaris commentarii de bello gallico. Scholarum accommodavit usui V. Ot. Slavik. Pragae 1881, sumptibus et typis J. L. Koberi. 189 SS. in Octav. Angez. von Ig. Prammer in Wien. — Biographie des Barkiden Mago von Dr. Thom. Friedrich. Wien 1880. Konegen. A. u. d. T. Untersuchungen aus der alten Geschichte. Heft 3. Angez. von Ad. Bauer in Graz. — 1. Deutsche Elementargrammatik für höhere Lehranstalten, Gymnasien, Lyceen und Realschulen. Von Ch. Friedrich Koch. Siebente verbesserte Auflage. Nach dem Tode des Verf.s besorgt von Prof. Dr. Eug. Wilhelm. Jena 1881. G. Fischer. 8°. VIII und 74 SS. — 2. Figuren und Tropen, Grundzüge der Metrik und Poetik. Von Ch. Fr. Koch. Vierte verbesserte Auflage. Nach dem Tode des Verf.s besorgt von Prof. Dr. Eug. Wilhelm. Jena 1880. G. Fischer. 8°. VI und 52 SS. — 3. Tropen und Figuren nebst einer kurzgefassten deutschen Metrik. Zum Gebrauche für Mittelschulen und zum Selbstunterricht. Von Dr. Karl Tumlriz, k. k. Gymnasialprofessor. Prag 1881. H. Dominicus. 8°. VIII und 84 SS. — 4. Deutsches Lesebuch für die unteren und mittleren Classen höherer Lehranstalten von Dr. J. Buschmann. Oberlehrer am kgl. Gymnasium zu Trier. Erste Abtheilung (Für die unteren Classen.) Dritte Auflage. Trier 1881. Verlag der Fr. Lintzschen Buchhandlung. 8°. XIII und 320 SS. — 5. und 6. Deutsches Lesebuch für die fünfte Classe österreichischer Realschulen. Wien, 1881. 8°. VI und 346 SS., und Mittelhochdeutsches Lesebuch für Oberrealschulen von Ig. Pölzl, Prof. an der Wiedner Communal-Oberrealschule. Wien, 1882. Alfr. Hölder. 8°. VI und

127 SS. Angez. von Dr. Fr. Kratochwil in Wien. — Valentin Ickelsamers Teutsche Grammatica. Herausgegeben von Dr. Kohler. Dritte durchgesehene Auflage des Neudruckes. Freiburg i. B. und Tübingen 1801. Akademische Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Moser. XII und 48 SS. Angez. von Dr. K. F. Kummer in Wien. — Dictierbuch für den orthographischen Unterricht an Volks- und Bürgerschulen sowie in den untersten Classen der Mittelschulen Oesterreichs. Von Dr. Karl Stejskal. Wien 1882. J. Klinkhardt. 136 SS. Angez. von Dr. Karl Tumlriz in Wien. — Lothringischer Psalter, altfranzösische Uebersetzung des XIV. Jahrhunderts mit einer grammatischen Einleitung enthaltend die Grundzüge der Grammatik des altlothringischen Dialects und einem Glossar zum erstenmal herausgegeben von Friedr. Apfelstedt. Heilbronn, Gebr. Henninger 1881. (Auch m. d. T.: Altfranzösische Bibliothek herausgegeben von Dr. Wendelin Förster. Vierter Band.) LXIII und 177 SS. 8°. Angez. von Ad. Mussafia in Wien. — Naturgeschichte des Menschen von F. Hellwald. Stuttgart 1880. Spemann. 8°. Angez. von Dr. Ferd. Grassauer in Wien. — Leitfaden der Geographie für die Mittelschulen der österreichisch-ungarischen Monarchie. Von B. Kozenn. Siebente verbesserte Auflage von Dr. Conrad Jarz. Wien, 1881/82. 8°. 3 Theile. Angez. von Dr. Ferd. Grassauer in Wien. — Neuester Repetitionsatlas. Ein Hilfsmittel beim geographischen Unterrichte mit besonderer Rücksicht auf Amthor und Issleibs Volksatlas. Gera, Druck und Verlag von Issleib und Rietschel. s. a. 4°. 5 Hefte. Angez. von Dr. Ferd. Grassauer in Wien. — Verhandlungen des ersten deutschen Geographentages zu Berlin am 7. und 8. Juni 1881. Mit einer Kartenskizze und sechs Tafeln Abbildungen. Berlin 1882. Verlag von Dietrich Reimer. 8°. 135 SS. Angez. von J. Ptaschnik in Wien. — Historisches Hilfsbuch für die oberen Classen der Gymnasien und Realschulen. I. Alte Geschichte. Von Dr. W. Herbst. Ausgabe für Gymnasien. 8. verbesserte Auflage. Wiesbaden 1880. — Historisches Hilfsbuch für die oberen Classen der Gymnasien und Realschulen. II. Mittelalter. Von Dr. W. Herbst. 6. vielfach verbesserte Auflage. Mainz 1879. — Historisches Hilfsbuch für die oberen Classen der Gymnasien und Realschulen. III. Neuere Geschichte. 6. vielfach verbesserte Auflage. Mainz 1879. Angez. von Andr. Zeehe in Laibach. — Sammlung trigonometrischer Aufgaben. Von W. Gallenkamp, Director der Friedrich Werder'schen Gewerbeschule in Berlin. Zweite verbesserte Auflage. Berlin 1878. Plahn'sche Buchhandlung. (H. Sauvage). Angez. von Dr. J. G. Wallentin in Wien. — Elemente der Geometrie von Dr. J. Frischauf, Professor an der Universität zu Graz. Zweite Auflage. Leipzig 1877. Druck und Verlag von B. G. Teubner. Angez. von Dr. J. G. Wallentin in Wien. — Übungsaufgaben aus der ebenen und sphärischen Trigonometrie und der analytischen Geometrie der Ebene. Für die oberen Classen der Mittelschulen, insbesondere für Abiturienten und Lehramtsandidaten. Zusammengestellt von Eduard Bartl, Professor an der ersten deutschen Staatsoberrealschule in Prag. Prag 1881, C. G. Calvesche k. k. Hof- und Universitäts-Buchhandlung (Ottomar Beyer).

Angez von Dr. J. G. Wallentin in Wien. — Das graphische Rechnen und die graphische Statik. Von Karl von Ott, Director der 2. deutschen Staatsoberrealschule usm. in Prag. Vierte gänzlich umgearbeitete Auflage. Mit 129 Holzschnitten und zwei Tafeln. Erster Theil : Das graphische Rechnen. Prag 1879. J. G. Calve'sche k. k. Hof- und Universitäts-Buchhandlung (Ottomar Beyer). — Die graphische Arithmetik und ihre Anwendung auf die Geometrie. Ein Lehrbuch von Dr. Julius Wenck, Director der herz. Baugewerke- und Gewerbeschule zu Gotha. Mit 13 lithographierten Tafeln. Berlin 1879, Nicolai'sche Verlagsbuchhandlung (R. Stricker). Angez. von Dr. J. G. Wallentin in Wien. — Technik der Experimentalchemie von Dr. Rudolf Arendt. Anleitung zur Ausführung chemischer Experimente beim Unterrichte an niederen und höheren Schulen. Für Lehrer und Studierende. Mit zahlreichen in den Text eingedruckten Holzschnitten. Leipzig, Verlag von Leopold Voss. Zweiter Band, dritte und vierte Lieferung. Angez. von F. Wallentin in Wien. — Grundriss der anorganischen Chemie mit Einschaltung zahlreicher Repetitionsfragen und stöchiometrischer Aufgaben. Von Dr. Rudolf Arendt. Für mittlere und höhere Schulen und Lehrerseminare. Zweite verbesserte Auflage. Leipzig 1881, Verlag von Leopold Voss. Angez. von Fr. Wallentin in Wien. — Planimetrische Aufgaben von Prof. Dr. F. Reidt, Oberlehrer am Gymnasium und der höheren Bürgerschule zu Hamm. Für den Gebrauch in Schul-, Privat- und Selbstunterricht bearbeitet. Zwei Theile. Breslau 1882. Verlag von Eduard Trewendt. Angez. von Fr. Wallentin in Wien. — Illustrierte Naturgeschichte des Pflanzenreiches. Für die unteren Classen der Mittelschulen bearbeitet von Dr. Alois Pokorny, k. k. Regierungsrath u. Director des Leopoldstädter Communal- Real- und Obergymn. in Wien. Zwölfte Auflage. Prag 1881. Verlag von F. Tempsky. 8°. XII und 239 S. mit 354 Abbildungen und einem Titelbilde in Farbendruck. Angez. von H. W. Reichardt in Wien.

Blätter für das Bayer. Gymnasialschulwesen, redigiert von Dr. A. Deuerling 1882.

8. Heft. — Auf welche Weise kann der Unterricht in der deutschen Sprache und Literatur an unseren Studienanstalten methodisch und systematisch betrieben werden? V., von K. Zettel. — Ein Citat des Aristoteles aus Homer, von Alfons Steinberger. Ueber die Ordnung der ersten 12 Oden des Horaz, v. Emil Rosenberg. — Des Horatius 1. Satire des 1. Buches in deutscher Uebersetzung, von Kellerbauer. — Zur Notiz, von Bullinger. — Brambach Wilhelm, Die Sophokleischen Gesänge, angez. v. Metzger. — Imelmann, Die griechischen Inschriften, angez. v. L. Büchner. — Brendicke Hans, Genealogien sämmtl. griechischer Götter und Heroen, angez. v. H. Fugger. — Dziatzko Karl, Ausgewählte Komödien des P. Terentius Afer, angez. v. Dombart. — Eberhard Alfred, Ciceros Rede für T. Annii Milo, angez. v. Gustav Landgraf. — Křiváček Johann, Neue Beiträge zur Erklärung der Aeneis, angez. v. Deuerling. — Ritter Constantin, Die quintilianischen Deklamationen, angez. v. hr. — Holder Alfred, Jordanis de

origine actibusque Getarum, angez. v. A. Eufner. — Koldewei Friedrich, Französische Synonymik für Schulen, angez. v. Nissl. — Meyer Adolf, Gottfried Ebeners Französisches Lesebuch, angez. v. Steinberger. — Dreser W., Englische Synonymik, angez. v. Jos. Wallner. — Der christliche Glaube und die menschliche Freiheit, angez. v. Stichter. — Heß G., Abriss der empirischen Psychologie, angez. v. Wirth. — Sepp Bernhard, Die Wanderung der Cimbern und Teutonen, angez. v. o. — Winderlich K., Uebersicht der Weltgeschichte in synchronistischen Tabellen. angez. v. Gruber. — Brock Julius, Grundriss der Geschichte in pragmatischer Darstellung, angez. v. J. E. Kraus. — Féaux, Lehrbuch der elementaren Planimetrie. — Schelle, Populäre Astronomie und mathematische Geographie, angez. v. A. Schmitz. — Literarische Notizen. — Personalnachrichten.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Georg Kaibel und Carl Robert. — Siebzehnter Band. Drittes Heft. Berlin, 1882.

U. v. Wilamowitz-Möllendorff, Excursus zu Euripides Herakliden. — O. Rossbach, de Senacae dialogis. — H. Diels, Stichometrisches. — H. Buermann, zur Textkritik des Isaïos. — A. Breysig, die Germanicushandschriften und ihre Eintheilung. — G. Kaibel, sententiarum liber secundus. — O. Richter, die Fabier am Cremera. — J. Vahlen, Varia. — J. H. Mordtmann, epigraphische Mittheilungen iv. — Th. Mommsen, zu Pr. Lenormants Lexicon geographicum. — H. Röhl, in Franciscum Lenormant inscriptionum falsarium. — A. Kirchhoff, Zusatz. — Th. Mommsen u. C. Robert, König Philipp V. und die Larisäer. — Kühlewein, Mittheilungen aus einer alten lateinischen Uebersetzung der Aphorismen des Hippokrates. — C. De Boor, der historiker Traianus.

Miscellen. — F. Leo, Atilia Pomptilla. — Th. Mommsen, Schauspielerinschrift von Philippi.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen.

29 Juli 1882. A. G. Engelbrecht, De scolorum poesi (J. Sizler). — A. Busse, De praesidiis Aristotelis Politica emendandi (Cl. Baeumker). — Victor Ryssel, Ueber den textkritischen Wert der syrischen Uebersetzungen griechischer Klassiker. — Alexandri Tartara, Animadversiones in locos nonnullos Catulli et Livi (K. Rossberg). — Van der Berg, Petite histoire des Grecs depuis les origines jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains (C. Schaefer). — Steinmeyer, Betrachtungen über unser klassisches Schulwesen (J. Rothfuchs).

5 August. Ad. Faust, Homerische Studien (H. Düntzer). — Lueck, De comparationum et translationum usu Sophocleo (Metzger). — H. Köchly, Demosthenes (Sörgel). — W. Mewes, De codicis Horatiani, qui Blandinius Vetustissimus vocatur, natura atque idole (R. Kukula). — W. Kloucek, Vergiliana (E. Glaser). — G. A. Koch, Schulwörterbuch zur Aeneide des Virgil. — P. Devaux, Etudes politiques sur les principaux événements de

l'histoire romaine. — Fr. Haase, Vorlesungen über lat. Sprachwissenschaft (G. A. Saalfeld). — C. Schmelzer, Griech. Syntax (H. Gidionsen). W. Schneegans, Abt Johannes Trithemius (Reichling). — H. Seldner, Lessings Verhältnis zur römischen Komödie (R. Steinhoff).

12 August. P. Märkel, Platos Idealstaat (Bs.) — G. Leuchtenberger, Dispositive Inhaltsübersicht der drei Olynthischen Reden des Demosthenes (Sörgel). — W. Roeder, Ueber Cobets Emendationen der attischen Redner, insbesondere des Isaios (H. Zurborg). — Tibulli carmina selecta (K. Rossberg). — J. Vahlen, Ueber zwei Elegien des Propertius (E. Heydenreich). — W. F. Allen, The life of Agricola and Germany by Cornelius Tacitus (A. Eussner). — Hillen, Die alttestamentliche Cochma, der plantonisch-philonische Logos und der chinesische Tao (H. F. Müller). — H. Ziemer, Junggrammatische Streifzüge im Gebiete der Syntax (Ph. Kautzmann). — J. Woltjer, Oratio de summi philologi imagine (Ch. Muff). — A. Poelchau, Das Bücherwesen im Mittelalter (K. Hamann). — Fr. Heussner, J. H. Voss als Schulmann.

19 August. C. Rothe, De vetere, quem ex Odyssea Kirchhoffius eruit, ΝΟΣΤΟΙ (A. Gemoll). — H. Keck, Beitrag zu Sophokles Antigone (Metzger). — H. Schütz, Q. Horatius Flaccus Satiren. — W. H. Kolster, Vergils Eklogen (E. Glaser). — A. Bernstädt, Uebersetzung der Elegien des Tibullus (K. Rossberg). — Thomé, De Flori rerum scriptoris elocutione (K. E. Georges). — K. Hamann, Weitere Mitteilungen aus dem Brevilocus Benthemianus, Beiträge zur Textkritik der Vulgata, Abschnitte aus dem Liber derivationum des Ugutius von Pisa (H. Rönisch). — O. Wolff, Quaestiones Jophonteae (Metzger).

26 August. L. W. Hasper, Die Feinheit der Oekonomie und der Charakterzeichnung in den einzelnen Dramen des Sophokles (R. Thiele). — Fr. Arnold, Quaestiones de fontibus Appiani (Godt). — R. Ellis, Ovidii Ibis (A. Zingerle). — Wrappelmeyer, Codex Wolfenbütteleanus n. 295 primum ad complures Ciceronis orationes collatus (Rubner). — E. Thewrewk v. Ponor, Festus-Studien (K. E. Georges). — A. Cartault, De causa Harpallici (W. Fox). — R. Decker, Vita Willibrordi archiepiscopi (K. Rossberg).

2 September. S. Mekler, Euripidea (H. Gloël). — M. Schanz, Platonis Symposium (Fr. Schultess). — A. Mullach, Fragmenta philosophorum Graecorum (M. Schanz). — G. H. Müller, Horati metra (C. Venediger). — L. Englmann, Cornelius Nepos (C. W.) — C. Purser, Livii liber I (N. A. Schröder). — T. Vallauri, Curtius Rufus (E. Krah). — F. Gustafsson, Fragmenta Veteris Testamenti (H. Rönisch). — Fr. Stolte, De chori ratione et indole (Chr. Muff). — P. Klaucke, Aufgaben zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Lat. (W. Gebhardi). — A. Schröter, Geschichte der deutschen Homer-Übersetzung.

9 September. L. Schmidt, Die Ethik der alten Griechen (E. Ziegeler). — L. Schmidt, Zehn Horaz-Oden in freier Übersetzung (O. Storch). — W. Resl, Utrum dialogus, qui inscribitur de oratoribus, Tacito adscribi possit necne (A. Eussner). — A. Breysig, Rufi Festi Avieni prognostica (R. Bit-

schofsky). — F. O. Weise, Die griechischen Wörter im Latein (G. A. Saalfeld). — Fr. August, Zur Frage der Verwertung der Etymologie in der Schule (Zirwik).

16 September. A. Laves, Kritische Beiträge zu Xenophons Hellenika (H. Zurborg). — H. Weil, Les harangues de Démosthène (Sörgel). — J. Stieh, De Polibii genere dicendi (Kaelker). — A. Holder, Cornelii Taciti de origine et situ Germanorum liber (E. Wolff). — Ph. Thielmann, Das Verbum dare im Lateinischen (F. Hanssen). — W. Mohr, Das lateinische Verbum in Sexta (Fr. Holzweissig).

23 September. R. Tyrell, The Troades of Euripides (N. Wecklein). — H. Büchschütz, Studien zu Aristoteles Politik (J. C. Wilson). — J. Streifinger, De syntaxi Tibulliana (K. Rossberg). — G. Stepan, Die dichterische Individualität des Persius (H. Löwner). — A. Monginot, Cornelius Nepos (C. W.) — C. H. Krauss, Des Tacitus Dialog über die Redner (E. Wolff). — L. Quicherat, Traité de versification latine und ders. Nouvelle prosodie latine (G. Stier). — O. Jäger, Geschichte der Griechen (R. Schmidt). — K. Ruthardt und Rob. Böhm, Vollständiges Verzeichnis der griechischen verba anomala (Kocks). — H. Hiecke, Griech. Vocabularium und G. Helmreich, Griech. Vocabular.

30 September. Ch. Muff, Der Chor in den Sieben des Aischylos (N. Wecklein). — F. Michelis, Platons Theætet (K. J. Liebhold). — H. Rubner, De oratoris Tulliani codice Laurentiano; Th. Stangl, Textkritische Bemerkungen zu Ciceros rhetorischen Schriften (Th. Adler). — G. Perrot et Ch. Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité (H. Heydemann). — M. Collignon, Manuel d'Archéologie grecque (H. Heydemann). — P. Girard, L'Asclépieion d'Athènes d'après de récentes découvertes (H. Heydemann). — M. Schaunsland, Übungsbuch zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische im Anschluss an die Lektüre des Nepos (E. Bachof).

7 October. J. J. Oeri, Beiträge zum Verständnis der Trachinierinnen des Sophokles (N. Wecklein). — Cl. Schnitzel, Die traiectio epitheti bei Genetivverbindungen in den Tragödien des Sophokles (H. Löwner). — G. Faltin, Ueber Geist und Tendenz der pseudoxenophonteischen Schrift vom Staate der Athener (H. Zurborg). — J. Weidgen, Quaestiones Propertianae (E. Heydenrich). — F. Leo, Venanti Fortunati opera poetica (P. Mohr). — Th. Schiche, Zu Ciceros Briefen an Atticus (C. F.) — F. Funk, Opera Patrum apostolicorum (H. Rönsch). — Commentationes philologiae Jenenses [P. Sauerbrei, De fontibus Zonarae; G. Gundermann, De J. Frontini strategematon libris; V. Sarrazin, De Theodoro Lectore Theopanis fonte] (C. Frick). — R. Hendess, Untersuchungen über die Echtheit einiger Delphischer Orakel (A. Scheindler). — Erdtmann, Parallel-Lehre von den Modi in der lat. und griech. Sprache (F. Holzweissig).

Philologische Wochenschrift, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder.

2 Jahrgang. 29 Juli 1882.

Dr. Friedrich Hoffmann, Lehrbuch der Geschichte für die oberen

Klassen höherer Lehranstalten (Hermann). — **Ernst Curtius**, Die Altäre von Olympia (H. Gloël). — **J. P. Postgate**, **M. A.**, Transactions of the Cambridge Philological Society.

5 August. **K. L. Roth**, Griechische Geschichte nach den Quellen erzählt (G. J. Schneider). — **C. Taciti** de moribus Germanorum libellus. — **W. Deecke**, Etruskische Forschungen und Studien.

12 August. **Lucian Müller**, Zwölf Oden und Epoden des Horaz (W. Hirschfelder). — **Hans Theodor Plüss**, Horazstudien (W. Hirschfelder). — **Hermann Schindler**, Observationes criticae et historicae in Terentium (H. Draheim). — **The funeral tent of an Egyptian queen**, printed in colours, in facsimile, from the authors drawings taken at Boulak, together with the latest information regarding other monuments, etc., by Villiers Stuart (H. B.).

19 August. **Le décret trilingue de Canope**, Transcription et interprétation interlinéaire du texte hiéroglyphique précédée d'une traduction synoptique des textes grec, démotique et hiéroglyphique par Paul Pierrot (H.). — **Hermann Krafft**, Beiträge zur Kritik und Erklärung lateinischer Autoren (—r—). — **Theodorus Braune**, Observationes grammaticae et criticae (Albert Mosbach). — **Conrad G. Dietrich**, Dr. Hermann Warschauers Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in das Lateinische, II. 3. Aufl. (—r—).

26 August. **Girard**, l'Asclépieion d'Athènes d'après des récentes découvertes (A. Trendelenburg). — **J. N. Madvig**, Die Verfassung und Verwaltung des römischen Staats (Hermann Genz). — **Anton Zingerle**, Kleine philologische Abhandlungen (—p—).

2 September. **H. Rheinhard**, Album des klassischen Altertums zur Anschauung für Jung und Alt (A. Trendelenburg). — **Martin Sorof**, de ratione, quae inter eos codices recentiores, quibus Aeschyli fabulae Prometheus, Septem adv. Thebas, Persae continentur, et codicem Laurentianum intercedat (N. Wecklein). — **G. Ehrhardt**, De Aristophanis fabularum interpolatione (Joh. Wagner). — **Georg Helmreich**, Griechisches Vokabular in grammatischer Ordnung für den ersten Unterricht zusammengestellt (r.). — **Carl Venediger**, Lateinische Exercitien (—r—).

9 September. **Enrico Kiepert**, Nuova carta generale dell' Italia Meridionale (Dr Hermann). — **J. Postgate**, Select elegies of Propertius (Hugo Magnes). — **Karl Sohenkl**, Griechisches Elementarbuch. — Ἀδαμαντίου Κοραῆ τὰ μετὰ τὸν θάνατον εὑρεθέντα συγγραμμάτια, βουλὴ μὲν καὶ δαπάνη τῆς ἐν Μασσαλίᾳ κεντρικῆς ἐπιτροπῆς Κοραῆ, ἐπιμελεία δὲ Ἀνδρέου Μ. Ζ. Μαμούκα συλλεγόμενα τε καὶ ἐκδιδόμενα (H. Heller). — **B. Delbrück**, Einleitung in das Sprachstudium (—l—).

16 September. **H. Heydemann**, Gigantomachie auf einer Vase aus Altamura (A. Trendelenburg). — **Ferd. Rosenberger**, Die Geschichte der Physik in Grundzügen mit synchronistischen Tabellen der Math., der Chemie und beschreib. Naturwiss, sowie der allg. Gesch. (Max C. P. Schmidt). — **Fredericus H. M. Blaydes**, Aristophanis Aves, Annotatione

critica, commentario exegetico, et scholiis Graecis instr. (Joh. Wagner). — **Paul Meyer**, Untersuchung über die Frage der Echtheit des Briefwechsels Cicero ad Brutum, sowohl vom historischen als vom sprachl. Gesichtspunt aus. (—r—). — **Wilh. Votsch**, Lateinische Syntax in Musterbeispielen. (—r—).

23 September. **W. Röder**, Ueber C. G. Cobets Emendationen der attischen Redner, insbesondere des Isaios (E. Albrecht). — **G. Uhligius**, Appendix artis Dionysii Thracis (C. Galland). — **Vittoria Colonna**, Leben, Dichten, Glauben im XVI. Jahrhundert (Adalbert Horawitz). — **Steinmeyer**, Betrachtungen über unser klassisches Schulwesen. **Hermann Genthe**, Grammatik und Schriftstellerlektüre im altsprachlichen Unterrichte (λς.) — **Quousque tandem**, Der Sprachunterricht muss umkehren (γς.)

30 September. **Maro-Antoine Muret**, Un professeur français en Italie dans la seconde moitié du XVI siècle (Adalbert Horawitz). — **E. Bertrand**, Un critique d'art dans l'antiquité. Philostrate et son école (Leop. Julius). — **Hasper**, Die Feinheit der Oekonomie und der Charakterzeichnung in den einzelnen Dramen des Sophokles und der Kern der sittlichen Anschauung desselben (Christian Muff). — **G. A. Saalfeld**, C. Julius Caesar. Sein Verfahren gegen die gallischen Stämme vom Standpunkte der Ethik und Politik unter Zugrundelegung seiner Kommentarien und der Biographie des Sueton. — **G. Fraccaroli**, Saggio sopra la genesi della metrica classica (F. Gustafsson). — **Albert von Bamberg**, Dr. Moritz Seyfferts Hauptregeln der griechischen Syntax, 14. Aufl. (J. Sitzler).

7 Oktober. **A. Baur**, Die Kyrossage und Verwandtes (G. J. Schneider). — **Marius Fontane**, Histoire universelle. Les Iraniens (Justi). — **Gustav Benseler**, Der Optimismus de Sokrates (Chr. Belger). — **E. F. Fritsche**, Leitfaden der Mythologie (Paul Stengel). — **Friedrich Schlegel** 1794–1802. Seine prosaischen Jugendschriften herausgegeben von J. Minor. I. Zur griechischen Litteraturgeschichte. — **Jos. Walter**, M. Tullii Ciceronis philosophia moralis (H. Löwner).

NÉCROLOGIE.

On a annoncé la mort de M. Auguste Alvin, préfet des études honoraire de l'athénée royal de Liège. Il est décédé à Herstal lez-Liège, où il s'était retiré pour jouir du repos auquel lui donnait droit une longue carrière honorablement remplie.

M. Alvin avait débuté dans l'enseignement comme maître d'études au collège de Liège. Nommé, à la suite d'un concours, professeur à l'athénée de Gand, il profitait de son séjour dans cette ville universitaire pour suivre les cours de la faculté de droit, lorsque le gouvernement l'appela à la direction du collège de Charleroi. A peine avait-il pu prendre possession des emplois de principal et de directeur du pensionnat annexé à ce collège, qu'à la suite du vote de la loi de 1842 il fut désigné pour exercer, en concurrence avec sa double fonction, celle d'inspecteur cantonal de l'enseignement primaire.

Vint la réorganisation de l'enseignement moyen, en 1850. Elle avait été précédée d'un congrès professoral dont les travaux et les discussions mirent en lumière un certain nombre d'hommes desquels le gouvernement allait bientôt avoir besoin pour l'application du nouveau régime. M. Alvin fut du nombre de ces derniers, et, en septembre 1851, il fut appelé au poste de préfet des études de l'athénée royal de Tournai. Il ne demeura que quatre années à la tête de cet établissement, qu'il quitta pour l'athénée de Liège, d'où il comptait bien, quoique dans toute la force de l'âge, ne pas être déplacé.

Cependant l'athénée de Bruxelles, depuis plusieurs années sous la conduite d'hommes distingués, mais dont de longues maladies trahirent trop souvent les forces, réclamait une direction plus suivie et plus énergique. M. Alvin, qui avait fait preuve de tact et d'une certaine vigueur dans quelques occasions délicates, fut désigné pour la direction du premier établissement d'instruction moyenne de la capitale. C'est à Bruxelles qu'il termina sa carrière officielle après quarante-cinq années de services assidus. Le Roi l'avait fait chevalier de son Ordre.

Dans sa retraite, M. Alvin ne se désintéressa jamais des choses

de l'enseignement. Il donna des conférences dans le pays de Liège ; il s'adressait surtout à la classe ouvrière, pour les progrès de laquelle il ne ménagea point l'appui de sa parole. Après avoir été président de la fédération du corps professoral des athénées royaux et des collèges, président du congrès de l'enseignement moyen lors du cinquantenaire, il venait de fonder, à Liège, avec son ami M. Robert et quelques jeunes industriels progressistes, la Société protectrice des inventeurs et le journal spécial, le *Propagateur du commerce, de l'industrie et de l'agriculture*.

Là ne se sont pas bornés les services désintéressés que M. Alvin a rendus à la science et aux lettres. Son activité s'est portée, en dehors de ses fonctions, sur la littérature de plusieurs langues. Nous citerons parmi ses publications : *Fables de Phèdre*, en collaboration avec M. Labeye, accompagnées de notes et d'un vocabulaire ; — *Commentaires de Jules-César*, avec notes et explications philologiques détaillées, en collaboration avec M. Labeye ; — *Histoire de l'Europe depuis la Révolution française jusqu'au coup d'État de Napoléon III* (traduit de l'anglais, de Sir Archibald Alison, baronnet, Bruxelles, Fl. Parent) ; — *Rose d'Albret* (traduit de l'anglais) ; — *De Viris*, avec notes et vocabulaire ; — *Cornélius Nepos*, avec notes (Liège, Dessain) ; — *Morceaux choisis d'auteurs français*.

Il a été, croyons-nous, le premier à faire connaître et à faire aimer dans le pays wallon les œuvres d'Henri Conscience. Il avait déjà traduit plusieurs des œuvres de l'illustre romancier flamand, entre autres *la Guerre des paysans*, lorsqu'il dut s'interdire de continuer cette initiation, à la suite d'une convention conclue entre l'auteur et une grande maison d'édition de Paris.

En écrivant ces lignes, nous avons la conviction que le souvenir de l'homme qui a tenu une place considérable dans l'enseignement public de notre pays, subsistera longtemps dans le cœur de ses anciens élèves, dont un si grand nombre illustrent par leurs talents les plus diverses comme les plus brillantes carrières.

(Meuse).

1 _____

2 _____ DOMINE
? ? ? ?

3 _____ C
q

4 POTENTIA MINIA
? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ?

5 LAUDATUSIA
? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ?

6 IUSSC NRO
? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ?

15 INAM
? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ?

16 MACISQUARTISNUNCIAM
? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ?

17 UOSILL
? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ?

18 _____

19 KOMINEMSENERUITUS
? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ?

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 25.

6^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*20^e Séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le dimanche 29 octobre 1882.*

La séance s'ouvre à 1 heure, sous la présidence de M. de Longé, premier président de la cour de cassation.

Sont présents: MM. de Longé, *président*; Gantrelle, *vice-président*; Wagener, *secrétaire général*; Gilles, *trésorier*; Gouder de Beauregard, Ad., faisant fonctions de *secrétaire adjoint*; Boxruth, Brants, De Ceuleneer, De Moor, Discailles, Harlaux, Hegener, Moeller, Motte, Roersch, Thomas, Van Camp, Willems, Pierre, Willems, Alphonse, *membres*.

M. Gilles soumet à l'approbation de l'assemblée le compte des dépenses et des recettes de la société pour l'année 1881-1882.

Ce compte, qui se solde par un boni général de 1276 fr^s 73 c^s, est approuvé.

M. Wagener, au nom du Bureau, appelle l'attention de tous les membres de la société sur certains articles du règlement qui sont l'objet d'interprétations erronées. C'est un tort de croire que les propositions pour les récompenses à décerner ne puissent émaner que du Bureau. En effet, voici ce que dit le règlement (1):

Art. 1. Un jury sera chargé de décerner des récompenses aux

¹ *Revue de l'Instruction publique*, tome XVII, 4^e livraison, p. 219.

travaux imprimés qu'il en jugera dignes. Ce jury, dont les fonctions sont limitées à trois ans, se composera

- a) du Président;
- b) de quatre membres du Bureau désignés par le Président;
- c) de cinq membres pris en dehors du bureau et nommés par la Société.

Le jury n'examinera que les travaux ayant paru dans le courant des deux années qui précèdent les assemblées ordinaires.

Art. 2. Tout membre du jury qui aura eu connaissance d'un travail tombant sous l'application de l'art 10 § 3 des statuts¹, et paraissant mériter une récompense, fera parvenir un rapport dans ce sens au secrétaire général. Celui-ci transmettra ce rapport aux autres membres du jury.

Le secrétaire général transmettra également au jury les ouvrages qui lui auront été communiqués en vertu du § 3 de l'art. 10 prémentionné.

Art. 3. Ceux d'entre les membres du jury qui croiraient ne pas pouvoir se rallier aux conclusions du rapport dont il est parlé à l'article précédent, feront parvenir, le plus tôt possible, au secrétaire général les raisons de leur avis négatif. Ces raisons seront communiquées aux autres membres du jury par le secrétaire général.

Art. 4. Les décisions du jury sont prises à la majorité absolue des voix. En cas de parité des suffrages, la proposition est rejetée.

Art. 5. Un jury spécial sera nommé par la Société, pour chaque question mise au concours.

Art. 6. Les récompenses consisteront en médailles en vermeil.

De sorte que non seulement le Bureau, mais les dix membres du jury ont le droit de voter sur les récompenses à décerner, et il paraît suffisamment clair qu'il appartient à chaque membre de la société de signaler à ce jury, au moyen d'un rapport, les ouvrages qui paraîtraient mériter une distinction.

M. Gantrelle propose, pour couper court à tout malentendu, d'inscrire au règlement un article spécial qui consacre ce droit pour chaque membre.

¹ Voici ce § : La Société pourra récompenser les travaux imprimés de ses membres, ainsi que d'autres ouvrages, publiés en Belgique, dont les auteurs auront fait parvenir deux exemplaires au secrétaire général.

Après un échange d'observations entre MM. Wagener, Roersch, Moeller, le président et Gantrelle, on convient d'inscrire ce projet de modification du règlement à l'ordre du jour de la prochaine séance.

M. Wagener estime que la Société, grâce à ses finances prospères, pourrait mettre quelques questions au concours. Cette idée obtient l'adhésion unanime. Pour prévenir les retards et pour éviter le danger qu'il y aurait à improviser des questions, en même temps pour sauvegarder l'initiative de chaque membre, l'assemblée décide que pour cette fois et exceptionnellement, le Bureau sera chargé de formuler des questions dans le délai d'un mois, pendant lequel chacun aurait toute latitude d'envoyer des propositions au secrétaire général.

M. V. Brants lit une « Note sur la condition du travailleur libre dans l'antiquité. » Cette intéressante étude sera insérée dans la *Revue*.

Quatre candidats sont présentés pour être admis dans la société : MM. Henri Lonchay, professeur d'histoire à l'athénée royal de Gand ; Joseph Blaise et Eugène Duchesne, professeurs d'histoire à l'athénée royal de Bruxelles ; Guillaume Crutzen, professeur d'histoire à l'athénée royal de Chimay. Après les formalités d'usage, tous les quatre sont admis à l'unanimité.

M. Hegener donne lecture de son travail sur les distributions de prix. Après une description spirituelle et amusante, d'une cérémonie de cette espèce, M. Hegener se demande si ces mises en scène sont nécessaires, utiles, bien fondées en pédagogie et en morale. Il ne se dissimule pas qu'il serait impossible d'abolir *hic et nunc* une coutume si bien invétérée, surtout parce qu'elle fait partie d'un système qu'il faudrait changer tout entier : il désire seulement qu'on examine sans prévention les considérations qu'il va présenter.

Et d'abord, les distributions de prix ne sont pas absolument indispensables : en Allemagne, elles n'existent pas.

Elles ne sont pas utiles, car elles n'agissent que sur une petite quantité d'élèves, sur ceux-là précisément qui n'ont aucun besoin de ce stimulant.

Et même elles sont nuisibles, car elles surexcitent le zèle de quelques uns, très souvent au détriment de leur santé, et découragent les autres, ou tout au moins énervent leurs efforts.

Appliquées au concours général, elles produisent des effets

tout aussi peu désirables, sur les professeurs comme sur les élèves.

Bien plus, elles peuvent devenir immorales: de l'émulation à l'ambition, il n'y a qu'un pas; et l'ambition satisfaite engendre la vanité; déçue, elle inspire l'envie.

Pour échapper à la vanité, le jeune homme devrait ne pas prendre au sérieux cette solennité dans laquelle on l'accable d'honneurs et de lauriers, et que devient alors chez lui le respect de ceux qui jouent gravement une telle comédie? Ces enfants qui applaudissent, pourquoi donc ne pourraient-ils pas siffler?

Mais quels sont les stimulants qui remplaceront les distributions de prix?

1^o L'attrait, le charme même du travail et de l'étude. Cela n'est pas une utopie: si l'hygiène de l'esprit était mieux étudiée, les méthodes améliorées, les matières des programmes et des leçons plus sagement distribuées et graduées, si l'élève était rendu *actif* et non *réceptif*, le travail serait intéressant, sinon amusant.

2^o La satisfaction du succès, d'une tâche accomplie, d'un résultat obtenu. L'élève doit pouvoir constater les progrès qu'il fait, en vue d'un but à atteindre, et pour cela, il faudrait organiser tout un système de moyens qu'il serait trop long de détailler.

3^o Le désir et la satisfaction de contenter ceux que l'on aime, les professeurs et les parents.

Voilà les mobiles naturels qui suffisent pour stimuler le zèle de ceux qui ont des dispositions pour l'étude. Chez ceux qui n'en ont pas, vous essayerez en vain de violenter la nature.

M. Wagener accorde qu'il y a peut-être exagération dans la mise en œuvre de nos distributions de prix: le Belge aime la pompe extérieure, le luxe des cortèges, l'éclat des couleurs. Mais faut-il pour cela repousser l'institution tout entière? L'émulation serait-elle un mal? N'appelle-t-on pas *noble* émulation le désir de faire mieux que son voisin? Poussée à l'excès, elle devient vicieuse, c'est vrai; mais toutes les tendances naturelles sont dans le même cas: le désir de savoir peut dégénérer en vaine curiosité, l'économie en avarice, l'amour de la patrie en chauvinisme. De tout temps on a eu recours aux prix pour stimuler le zèle. Chez les Romains déjà; nous en avons une preuve dans Suétone, de grammaticis, ch. 17: « Verrius Flaccus

libertinus, docendi genere maxime inclaruit. Namque ad exercitanda discentium ingenia aequales inter se committere solebat, proposita non solum materia, quam scriberent, sed et praemio, quod victor auferret. Id erat liber aliquis antiquus, pulcher, aut rarior. Quare ab Augusto quoque nepotibus ejus praeceptor electus, transiit in Palatium cum tota schola.... » Et pour ce qui regarde les Grecs, qui oserait soutenir que sans les prix, sans les ἀγῶνες, nous posséderions toute cette quantité de chefs-d'œuvre qui ont défié l'admiration des siècles?

On objecte l'Allemagne. Mais dans les universités allemandes existent les *certamina*, et le nom du vainqueur est proclamé dans une solennité qui laisse un profond souvenir. De même, dans l'enseignement moyen, l'émulation est constamment entretenue, surexcitée, par exemple par les *extemporalia*.

Au point de vue théorique, il paraît donc difficile de supprimer les prix. Certes, on peut aimer le travail pour lui-même; mais l'espoir d'une récompense soutient le courage et nourrit l'ardeur.

Au point de vue pratique, n'oublions pas que nous sommes dans un pays où existe la liberté d'enseignement. Si dans l'état actuel des choses, les prix étaient supprimés dans les établissements officiels, le résultat serait désastreux.

M. Hegener répond qu'on ne peut certainement pas brusquer les événements, mais il croit qu'il faut travailler à modifier les idées reçues.

Cette discussion, n'étant pas épuisée, sera maintenue à l'ordre du jour de la prochaine séance.

MM. Motte et Thomas font sur l'École normale supérieure de Paris, une lecture que l'assemblée écoute avec le plus vif intérêt. Leur travail sera publié dans la *Revue*.

Le dernier objet à l'ordre du jour est réservé pour la réunion suivante qui aura lieu le 31 mars 1883, et la séance est levée à 4 heures et demie.

LES NOUVELLES MÉTHODES¹.

Nous entendons beaucoup parler, depuis quelques années, de nouvelles méthodes d'enseignement qui doivent opérer des miracles, à ce qu'on dit. Si l'on voulait seulement les suivre et les employer, les enfants apprendraient en peu de temps et presque sans travailler beaucoup plus qu'ils n'ont pu apprendre jusque là dans un temps deux fois plus long, par un travail pénible et ennuyeux.

Ce serait une belle invention; je voudrais la connaître.

Une chose qui me frappe c'est que les personnes qui nous vantent et recommandent les nouvelles méthodes, qui se plaignent que l'enseignement, surtout l'enseignement moyen, traîne dans les vieilles ornières, qui demandent qu'on change tout cela, — que ces personnes, dis-je, ne font pas ordinairement de l'enseignement moyen leur profession, qu'elles se trouvent placées en dehors — peut-être au dessus — de la pratique de cet enseignement, — que ce sont des *dilettanti*.

Or, le dilettantisme peut être une chose bonne et utile tant qu'il se contente de suivre et d'encourager; mais lorsqu'il prétend à la direction, qu'il veut faire la loi, il risque de s'égarer, d'égarer les hommes du métier qui se laisseraient imposer sa domination, de favoriser et d'encourager le charlatanisme.

D'abord, en leur qualité de dilettanti, ces messieurs ne sont pas tenus à nous montrer en détail et dans la pratique quelle est leur nouvelle méthode. A un professeur on demanderait qu'il applique ses principes méthodologiques à une matière déterminée, qu'il compose un cours détaillé, leçon par leçon; on voudrait même assister aux leçons qu'il donne dans sa classe pour voir la nouvelle méthode dans la pratique. On saurait alors ce que c'est, on pourrait se former une opinion en connaissance de cause et l'on aurait un modèle à suivre dès qu'on aurait été convaincu et converti.

¹ Lecture faite à la dernière réunion (30 septembre) de la Fédération du corps professoral de l'enseignement officiel. Voy. *Revue*, 1882, p. 344.

Le dilettante vous dit : Nos méthodes sont mauvaises parce qu'elles ont vieilli, tandis qu'une véritable révolution s'est opérée en matière pédagogique. Si vous désirez savoir ce qu'il faut faire, en quoi consiste la révolution, quelle est la nouvelle méthode, il répond ordinairement par le mot magique : *intuition*. C'est là l'arcanum qui guérira tous les maux, la formule qui résout toutes les difficultés : la méthode doit être *intuitive*.

Avant de continuer je veux avoir la conscience nette, faire ma confession et dire *mea culpa*, si je suis coupable.

Dès 1857-58, je me suis servi de ces expressions dans quelques articles traitant des questions de méthodologie, publiés dans les « Annales de l'Enseignement public. » J'avais l'intention de traduire le terme allemand « *Anschauung* ». Je ne sais pas si l'on a parlé d'« enseignement intuitif », de « méthode intuitive » avant moi. Si j'ai contribué à ouvrir la voie à toutes les fausses idées qui semblent s'y rattacher aujourd'hui, je m'en répons sincèrement.

Le mot *intuition* n'est pas mauvais peut-être, tel qu'on pourrait, tel qu'on devrait le comprendre. Mais ne fallait-il pas craindre qu'on le prit dans son sens le plus populaire et le plus vague ? C'est ce qui paraît être arrivé. « Savoir une chose par intuition », dans le langage ordinaire, signifie : la savoir sans l'avoir apprise, du moins sans l'avoir étudiée, la savoir quasi d'instinct, sans se rendre compte de la manière dont on a acquis la connaissance. Or, n'est-ce pas ainsi qu'on entend souvent l'enseignement intuitif ? C'est apprendre sans étudier, enseigner sans demander aux élèves aucun travail sérieux ; on leur *montre* beaucoup de choses, — ils n'ont qu'à regarder pour devenir savants ; la leçon sévère et pédantesque est remplacée par une causerie, l'enseignement devient amusant, l'étude devient un jeu. Une visite aux archives, prétend-on, en apprendra plus aux jeunes gens sur l'histoire qu'une série de leçons données dans la salle de classe : il verront, ils toucheront les anciens documents, les parchemins jaunis par les siècles ; ils sauront l'histoire — par *intuition*.

Je crois que c'est — en partie du moins — cette foi dans la vertu mystérieuse de l'intuition, telle qu'ils la comprennent, qui est cause que nos champions des méthodes nouvelles font en général plus de cas des sciences naturelles, des « leçons de choses », que de l'étude des langues, qu'ils appellent dédaigneu-

sement une « science de mots. » C'est qu'ils ne voient pas bien comment leur méthode intuitive pourrait s'appliquer à l'étude d'une langue; car évidemment on ne peut pas *montrer* celle-ci comme on montre un pachyderme ou une renoncule. N'était cette difficulté d'y appliquer la « nouvelle méthode », ils se diraient bien peut-être que le *Logos*, l'esprit incarné dans la parole, est un sujet tout aussi digne d'être étudié que l'aile d'une mouche ou les angles d'un cristal.

Au reste, je ne renie nullement ce que j'ai dit autrefois et ailleurs en faveur de la méthode que j'appelais « intuitive et heuristique. » Si le mot *intuition* est mal choisi et prête au mal-entendu, qu'on en trouve un autre; peut-être « aperception » exprimerait mieux ce que je veux dire. Il me semble cependant que le mot « heuristique » que j'ajoute, complète l'idée et devrait écarter toute interprétation erronée : C'est la méthode d'enseignement basée sur la perception et l'observation des faits et sur la recherche de la loi, c'est-à-dire de la vérité. Les procédés et les opérations par lesquels l'homme forme des notions et des idées et acquiert des connaissances se suivent et s'enchaînent dans l'ordre que voici : perception, observation, comparaison des faits, — puis leur groupement selon leurs analogies, — enfin abstraction de tout ce qui n'est qu'accident et peut varier dans les différents cas particuliers, pour retenir seulement, réunir dans une idée, une règle, pour formuler comme une vérité acquise, ce qui est l'essentiel, le caractère commun de tous les faits analogues. — Eh bien, ce n'est pas autrement que nos élèves peuvent former des notions et des idées, ou acquérir des connaissances; ce n'est pas un autre qui pourrait faire ce travail intellectuel pour eux ou à leur place; le professeur ne peut que les y guider et diriger.

Voici du reste ce que j'écrivais en 1857 à ce sujet :

« A en croire les traités et les manuels qui paraissent tous les jours sur toutes les matières de l'enseignement, il y aurait une infinité de méthodes et l'on en inventerait tous les jours de nouvelles, l'une plus ingénieuse, plus pratique, plus facile, etc. que l'autre. Il nous semble cependant qu'il ne peut y avoir que deux méthodes d'enseignement essentiellement différentes, — si l'on veut, deux grands principes sous lesquels se classeront toutes les méthodes qu'on pourra inventer pour n'importe quelle branche de l'enseignement.

» Aux yeux de A, l'élève est un être passif qui reçoit ses idées

» aussi bien que ses impulsions du dehors, d'un autre, qui les lui
 » communique toutes faites. Il n'agit que par habitude ou stimulé
 » par ses appétits ou par la crainte. Il ne recherche pas la vérité
 » et ne saurait la trouver; il l'accepte sur autorité, comme il
 » accepterait l'erreur si elle lui était imposée. De sa propre
 » nature il est plutôt porté vers le mal et vers l'erreur que vers
 » le bien et la vérité. Il faut donc le déterminer à faire le bien par
 » la crainte et par l'espoir; il faut soumettre sa volonté à l'auto-
 » rité, briser sa résistance, dompter ses instincts pervers et pour
 » ainsi dire fauves, et lui créer des motifs pour faire le bien, dans
 » ses mauvais instincts mêmes. Il faut lui *inculquer* des notions
 » justes, des idées vraies, des connaissances correctes; il n'aura,
 » lui, qu'à les *apprendre* et à les retenir. Il n'a qu'une faculté
 » réceptive, ou ce qu'il pourrait y avoir en lui de spontanéité, de
 » productivité, c'est du mal, c'est dangereux. Inculquez-lui les
 » connaissances, les vérités approuvées, pétrissez-le dans le moule
 » prescrit, surtout donnez-lui l'habitude de la soumission
 » passive.

» B. Au contraire, voit dans l'enfant un organisme qui croît et
 » se développe, un être libre, doué de spontanéité, de facultés et
 » de dispositions qui deviennent des forces et des aptitudes en
 » s'exerçant sur des objets; — il voit en lui l'humanité même
 » individualisée. « Chaque enfant est un premier homme », selon
 » J. P. F. Richter. — « Dieu fait paraître devant l'homme, les
 » animaux afin qu'il leur donne un nom. » Il doit s'emparer du
 » monde matériel et le conquérir en le transformant en un
 » monde idéal. — Apprendre, c'est *transformer des faits en idées*.

» Toute faculté, toute force est en même temps un besoin, car
 » il est de la nature de la force de tendre à l'action. La force croît
 » par l'exercice et devient capable d'efforts plus grands. L'intelli-
 » gence étend ses conquêtes sur la matière; l'homme pressent
 » d'abord et finit par reconnaître l'harmonie, l'unité dans
 » l'univers, l'identité des lois de sa propre nature avec celles qui
 » régissent le monde en dehors de lui. Dès lors, dans la liberté de
 » sa volonté il se détermine à se conformer à la loi générale, et
 » lorsqu'il se met en contradiction avec celle-ci, il s'en aperçoit
 » par la sensation de malaise que lui cause l'absence d'harmonie
 » en son être et avec le macrocosme. C'est la *conscience du bien*
 » *et du mal*.

» Or, que fera A., le premier de nos deux pédagogues? Il

» inculque, il communique tout de la même manière : faits, » raisonnements et résultats. Il commencera même par les » résultats, et quelquefois il ne fera connaître ni les faits dont » ils ont été tirés, ni le raisonnement par lequel on peut les en » déduire.

» C'est la méthode *dogmatique*.

» B. Au contraire place sous les sens de l'élève les faits mêmes, » si cela est possible; si non, il les représente par les moyens les » plus propres à suppléer à la perception directe : la parole claire » et animée qui parle à l'imagination, l'imitation pittoresque, » les modèles, les plans, les dessins, etc. Il excite et dirige l'ob- » servation attentive, il engage l'élève à comparer, à rapprocher, » à généraliser, à réfléchir, enfin à résumer, à formuler le résultat » de ses observations, de ses comparaisons, de ses réflexions.

» C'est la méthode *intuitive et heuristique*.

» La méthode dogmatique considère l'esprit comme un vase » qu'il faut remplir de connaissances nécessaires et utiles.

» La méthode heuristique voit dans l'esprit une force qu'il faut » exercer. Cet exercice n'augmente pas seulement la force et » développe les facultés, c'est aussi le seul moyen d'acquérir » véritablement des connaissances; car l'esprit, pour s'assimiler » une vérité générale, doit la puiser lui-même dans les faits.

» La méthode dogmatique va d'accord avec l'éducation à » l'obéissance passive.

» La méthode heuristique contribue à former des hommes » libres; elle repose sur le principe pédagogique du développe- » ment harmonieux et bien équilibré de toutes les facultés » humaines.

» Au point de vue pédagogique nous attachons moins d'import- » portance à *ce que* l'élève apprend, à *ce qu'il* considère comme » son devoir, qu'à la *manière dont* il apprend et aux *motifs* par » lesquels il est porté à remplir son devoir. Celui qui reçoit » et simplement adopte une doctrine qui lui est donnée toute » faite, n'en est guère plus avancé pour son éducation intellec- » tuelle, supposé même que cette doctrine soit vraie. L'élève qui » observe des faits, qui les compare, qui généralise, qui forme » des abstractions et des conclusions, gagne toujours en force par » ce travail intellectuel, si même ses conclusions étaient erron- » nées.

» Amené par la crainte ou par l'espérance, par l'ambition

» excitée, par un égoïsme plus ou moins raffiné, à soumettre
 » sa volonté à une volonté étrangère, le jeune homme peut ne
 » commettre aucune action reprehensible (pourvu qu'on ne lui en
 » commande aucune); mais s'il est aussi obéissant, il n'est guère
 » plus moral que « *baculus in manu* ». — Élevé à se déterminer
 » librement en considérant les conséquences naturelles de ses
 » actions et leur conformité aux lois universelles, le jeune homme
 » peut encore commettre bien des fautes; mais il est un être
 » moral, et sa moralité croîtra à mesure que l'équilibre de ses
 » facultés s'établit et que l'idée et le sentiment de l'harmonie
 » générale se développent en lui.

» Ce serait une inconséquence de vouloir se servir de la
 » méthode heuristique pour enseigner la doctrine de l'absolu-
 » tisme, de la soumission aveugle, de la perversité naturelle de
 » l'homme et de son incapacité de faire le bien et de reconnaître
 » le vrai.

» Ce serait une inconséquence plus grande encore d'inculquer
 » à l'élève par la méthode dogmatique des notions de liberté et
 » d'indépendance, de souveraineté de la raison, de libre recher-
 » che et d'égalité de droits.

» La première de ces inconséquences se vengera par la révolte
 » de l'élève, qui a appris à penser, contre l'autorité qui veut lui
 » défendre de se servir de cette faculté.

» Par la deuxième on formerait des libres-penseurs qui ne
 » pensent pas du tout, — en effet ils ne l'ont point appris; on
 » produirait l'indifférentisme, l'insouciance de tous les grands et
 » nobles intérêts de l'humanité; on ne donnerait au jeune homme
 » pour mobiles de ses actions et pour règle de sa conduite que le
 » caprice et l'égoïsme. »

Voilà comment j'exposais alors les principes de la méthode que j'appelais « *intuitive et heuristique* », et que j'opposais à la méthode *dogmatique*.

Ces principes n'étaient rien moins que nouveaux, et la révolution qu'ils ont produite en matière pédagogique ne date pas de quelques années seulement. Vous trouvez ces idées, en germe au moins, chez Comenius, qui même les applique déjà à l'étude des langues. (*Janua linguarum reserata*.) Vous les retrouvez partout dans l'Emile de J. J. Rousseau; je ne cite que quelques passages.

« La véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en » exercices. — Le maître ne doit pas donner des préceptes; il » doit les faire trouver. — En quelque étude que cela puisse être, » sans l'idée des choses représentées les signes représentants ne » font rien. — Comme tout ce qui entre dans l'entendement » humain y vient par les sens, la première raison de l'homme est » une raison sensitive; c'est elle qui sert de base à la raison intel- » lectuelle : nos premiers maîtres de philosophie sont nos pieds, » nos mains, nos yeux. Substituer des livres à tout cela, ce n'est » pas nous apprendre à raisonner; c'est nous apprendre à nous » servir de la raison d'autrui. — c'est nous apprendre à beau- » coup croire et à ne jamais rien savoir. — Exercer les sens n'est » pas seulement en faire usage, c'est apprendre à bien juger par » eux. — Surtout qu'on ne fasse rien de tout cela pour lui, mais » qu'il le fasse lui-même. — Au lieu de nous faire trouver les » démonstrations (en géométrie), on nous les dicte; au lieu de » nous apprendre à raisonner, le maître raisonne pour nous et » n'exerce que notre mémoire. — Pour moi, je ne prétends pas » apprendre la géométrie à Emile, c'est lui qui me l'apprendra; » je chercherai les rapports et il les trouvera. — Transformons » nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout d'un coup des » objets sensibles aux objets intellectuels. C'est par les premiers » que nous devons arriver aux autres. Dans les premières opéra- » tions de l'esprit que les sens soient toujours ses guides. — » Mettez les questions à sa portée et laissez-les lui résoudre; qu'il » ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il » l'a compris lui-même : qu'il n'apprenne pas la science, qu'il » l'invente. — Parmi tant d'admirables méthodes pour abrégier » l'étude des sciences nous aurions grand besoin que quelqu'un » nous en donnât une pour les apprendre avec effort. »

Je pourrais multiplier ces citations qui sont déjà trop nombreuses.

Basedow s'enthousiasma pour les idées de Rousseau; il appliqua à l'éducation et à l'enseignement scolaires, c'est-à-dire à des groupes plus ou moins nombreux d'enfants et de jeunes gens, les principes pédagogiques et didactiques que R. avait considérés comme praticables seulement avec un seul élève. Mais plus encore que celui-ci il négligeait les *humanités*, — les matières éthiques comme on dit en Allemagne — pour les *réalités*, qui constituaient presque la seule nourriture intellectuelle de ses élèves. Ce n'est

pas qu'il fût utilitaire dans le sens vulgaire du mot, comme on l'a dit; mais si R. *détestait* l'homme civilisé, tel qu'il le voyait, Basedow du moins ne *comprendait* pas l'immense importance de ce grand fait : la civilisation accomplie et son histoire.

Après Basedow, Pestalozzi.

Le génie pédagogique de Pestalozzi est tout dans sa charité naïve et enthousiaste et dans son bon sens, je dirai ici : dans sa merveilleuse intuition psychologique. Voilà l'homme qui connaît l'âme du peuple et de l'enfant; il *voit* le travail, ordinairement inconscient, qui s'y fait, comment elle reçoit des impressions, élabore des idées. C'est ce travail qu'il s'agit de régler, de guider, toujours en écoutant, en suivant la nature, ses tendances, ses lois innées. Pestalozzi, ses collaborateurs et ses disciples ont fait plus que poser, discuter, défendre des principes méthodologiques; ils ont élaboré des *méthodes*, appliquant les idées générales et les principes aux différentes branches d'enseignement dans leurs moindres détails, composant des cours gradués où chaque leçon ajoute une difficulté, jamais trop grande pour pouvoir être vaincue, se rattache à la précédente, qu'elle complète, et prépare pour la suivante. P. ne fait pas grand cas de l'acquisition de connaissances positives; il appuie surtout sur le développement des facultés, sur la gymnastique et la discipline de l'esprit par des exercices gradués et bien combinés. Les matières qui, d'après lui, conviennent particulièrement à ces exercices sont : la *langue*, le *nombre* et la *forme*.

Dans les jours du plus grand abaissement de l'Allemagne, Fichte, le grand philosophe fit retentir sa voix pour montrer dans la pédagogie de Pestalozzi le moyen de relever la patrie. Eveillez les forces latentes de la nation! Si vous doublez les forces actives de chaque individu, vous aurez du même coup doublé la force du peuple entier et de la patrie.

Depuis ce temps le travail n'a pas cessé. Les grands principes méthodologiques, essentiellement tels que Pestalozzi les avait établis, ont été appliqués à toutes les branches de l'enseignement. On ne saurait les compter, les hommes qui ont consacré leur vie à l'élaboration de méthodes particulières, de cours bien gradués et méthodiques. Nommons au moins Diesterweg, dont les œuvres ne devraient être ignorées par quiconque s'occupe d'enseignement et de méthodes. En général, le mouvement réformateur a été plus actif, plus vif dans le domaine de l'enseignement populaire et

élémentaire que dans celui de l'enseignement moyen et supérieur. C'est que celui-ci avait une tradition ancienne, une routine, si l'on veut, bien établie; le conservatisme propre aux choses qui ont une histoire honorable, n'admettait les innovations que lentement et graduellement. Il y a une autre raison qui explique et qui justifie ce fait. Les résultats du premier enseignement — qui *doit* être intuitif et heuristique — étant une fois acquis, le jeune homme ayant appris à observer, à comparer, à faire des inductions et des abstractions, il sera possible dorénavant de lui *communiquer* simplement en grande partie les résultats des recherches et du travail intellectuel que d'autres ont fait avant lui, et cet emploi de la méthode dogmatique, qui est beaucoup plus expéditive, est souvent rendu nécessaire par la grande masse de connaissances qu'il doit acquérir. Il faut seulement qu'il voie et qu'il comprenne toujours par quels procédés d'observation et de recherche ces résultats ont été trouvés et pourraient être retrouvés au besoin.

Il arriva du reste ce qui arrive toujours. Plus zélés que discrets et intelligents, certains partisans des doctrines nouvelles les ont quelquefois compromises par une application mal entendue. Une tentative de réaction en faveur d'une éducation de compression et de dressage a temporairement et localement arrêté le progrès. (En Prusse, par exemple, depuis 1845, et d'une manière plus accentuée depuis 1850, jusqu'à l'avènement du ministre Falck.) Mais vu d'en haut, d'un regard qui embrasse l'ensemble des faits, ce siècle ne présente qu'un développement graduel, une propagation plus ou moins rapide, quelquefois entravée ou interrompue, des principes fondamentaux de la pédagogie moderne, tels qu'ils ont été établis par le grand maître Pestalozzi, nulle-part une révolution, à moins qu'on ne donne ce nom aux essais et tentatives d'introduire et d'appliquer ces principes là où ils n'étaient pas encore admis et adoptés.

Ceux qui nous parlent le plus de nouvelles méthodes, qui nous les vantent et recommandent, qui disent que les professeurs sont de braves gens, instruits, zélés, tout ce qu'on veut, mais qu'ils *n'ont pas de méthode*, c'est-à-dire qu'ils ne savent pas leur métier, — ont-ils bien eux-mêmes de la méthode intuitive et heuristique une autre connaissance que des idées vagues et générales? Connaissent-ils, ont-ils suivi et étudié ce vaste travail qui s'est fait sur ce terrain depuis un siècle? On pourrait en

douter. Il paraît qu'ils connaissent la méthodologie « par intuition », sans l'avoir étudiée; ils la devinent, le seul mot « intuition », leur a tout révélé.

Eh bien, je ne crois pas à ce genre d'intuition. Une méthode ne s'improvise pas, possédât-on même et eût-on parfaitement compris les principes généraux sur lesquels elle doit reposer. Elle veut être élaborée avec soin et patience. Il s'agit de distribuer, d'échelonner le long de la route à parcourir, toute la matière à enseigner; il faut que dans cette distribution de la matière les difficultés augmentent graduellement, qu'elle procède du simple au compliqué, du connu à l'inconnu; que chaque leçon se trouve préparée par ce qui précède et prépare pour ce qui doit suivre, élargissant peu à peu l'horizon que les élèves devront embrasser; il faut ménager des étapes, des points de halte, où il convient de résumer ce qui a été appris, de s'orienter sur le terrain parcouru jusque là. Ce n'est pas une tâche facile de composer un cours qui réponde à toutes ces conditions, un cours réellement « gradué et méthodique ». Le système scientifique de la matière à enseigner n'offre pas de base pour cette distribution méthodique et graduée; le système sera le résultat, le dernier résumé du cours; on ne débutera pas par les définitions, on y aboutira.

Quand toute la matière aura été distribuée, échelonnée ainsi, il faudra chercher et réunir pour chaque leçon un nombre de faits analogues qui contiennent *in concreto* la leçon, la règle, l'idée qu'il s'agit de développer. Lorsque le fait même ne peut pas être soumis à la perception directe, il faut trouver et préparer les moyens propres à le présenter à l'imagination : modèles, représentations graphiques, plans et diagrammes, descriptions ou récits animés, etc.

Engager alors les élèves à observer attentivement les faits qui leur sont soumis, à les comparer, à les analyser, à séparer l'essentiel de l'accidentel, à abstraire et à généraliser, à formuler la définition, la règle, la vérité générale; les guider et les diriger dans tout ce travail: voilà ce qui constitue la leçon proprement dite. C'est en cela que se montrera surtout l'art didactique du professeur. Il se servira ordinairement de la forme socratique. Le livre, le cours préparé d'avance ne peut pas donner toutes les questions à poser, car celles-ci seront amenées par les réponses obtenues qu'il est impossible de prévoir toutes. Mais les résultats

auxquels on doit aboutir peuvent être formulés d'avance comme définitions, comme règles, comme vérités générales.

Il reste, pour compléter la leçon, à appliquer dans des exercices pratiques les règles trouvées, les vérités acquises. Après l'analyse, la synthèse; ce que l'élève a compris, il doit savoir ou apprendre à le faire. Des exercices variés, propres à la mise en pratique des résultats théoriques de la leçon, doivent également être préparés d'avance. Comme dans ces exercices il faut éviter toutes les difficultés que les élèves ne pourraient pas vaincre au moyen des forces et des connaissances acquises dans les leçons précédentes, leur composition n'est pas toujours facile, elle demande beaucoup de circonspection, quelquefois un travail patient et prolongé. Un recueil d'exercices progressifs, exactement adaptés aux différentes leçons, est une des parties les plus importantes d'un cours gradué.

Je viens d'esquisser les principes généraux de la méthodologie. Ils trouvent leur application à toutes les branches de l'enseignement; mais cette application différera considérablement selon l'âge et la maturité intellectuelle des élèves, et selon la nature de la matière à enseigner. Dans les classes inférieures et pour certaines matières c'est l'intuition qui doit prédominer, elle sera même presque tout; plus tard et pour d'autres matières, les idées générales, les inductions et les déductions, la généralisation et l'abstraction auront plus d'importance. Dans certaines branches il s'agit surtout de comprendre et de savoir; dans d'autres le savoir faire, les exercices pratiques l'emportent. Quant à l'intuition même, il faut distinguer entre les faits matériels, extérieurs, qu'on peut placer, en réalité ou en image, sous les sens de l'élève, et les faits intimes, intellectuels ou psychologiques, qu'il faut provoquer chez l'élève, faire naître dans son âme, et dont il faut le rendre conscient avant de pouvoir les analyser, les comparer et en déduire des idées ou des règles générales.

Appliquer les principes généraux de méthodologie aux différentes branches d'enseignement et à tous les cas particuliers: voilà notre tâche, et quiconque y contribue méritera notre reconnaissance et aura bien mérité de la cause que nous servons. On nous dit: suivez, employez la nouvelle méthode! Il faut d'abord faire des méthodes, composer des cours méthodiques et gradués pour toutes les matières, les perfectionner constam-

ment, les modifier selon les circonstances. C'est un travail qui ne finit pas; c'est le perfectionnement continu de l'art didactique. Un changement dans le plan des études nécessitera une modification de la méthode. Un cours d'Anglais composé pour la troisième, où l'enseignement de cette langue commençait autrefois après trois ans de latin, deux ans de grec et après d'autres études qui avaient développé l'intelligence et rompu les élèves aux études linguistiques, comment pourrait-il être bien adapté à l'enseignement de la même langue en cinquième aujourd'hui?

Aussi rien ne pourrait être plus funeste, plus fatal au progrès et au perfectionnement de notre art que de décourager les essais, ou de créer des obstacles à leur publication. Il est vrai que tous les cours publiés n'auront pas chance de vivre; il est vrai aussi que la multiplicité des livres classiques en usage dans les différents établissements, quelquefois dans le même établissement, présente de grands inconvénients. Mais prescrire l'un et proscrire les autres, ce serait tuer toute initiative, rendre impossible tout progrès. Que l'administration n'admette à l'emploi dans les écoles publiques que des livres qu'elle a approuvés après mûr examen; mais qu'elle encourage la publication de tous les essais, de toutes les tentatives sérieuses. Il me semble que l'État ferait une chose très-utile pour le progrès de nos méthodes et de l'art didactique s'il consentait à couvrir les frais matériels d'une première édition d'un ouvrage classique, ou du moins s'il y intervenait pour une part en souscrivant pour quelques centaines d'exemplaires, qu'il pourrait utilement distribuer parmi les professeurs. La dépense ne serait pas énorme, et la chose ferait certainement plus de bien que tous les discours et toutes les circulaires sur la méthode, qui auront toujours, à un certain degré, le même défaut que celui que nous venons de signaler, c'est-à-dire qu'ils ne pourront sortir du vague et des généralités.

TH. HEGENER.

DU MINERVA ET DE LA SITUATION DU PERSONNEL DES
ATHÉNÉES ¹.

Lors de la création des athénées, le gouvernement a pensé qu'en faisant varier une partie du traitement des professeurs d'après le nombre des élèves, il stimulerait le zèle de ces fonctionnaires et les intéresserait davantage à la prospérité des établissements auxquels ils sont attachés.

C'était en somme une mesure de défiance, qu'un recrutement vicieux du corps professoral aurait seul pu justifier. Du reste, si l'on avait des défiances, on pouvait craindre, en agissant ainsi, un autre mauvais résultat : les professeurs n'allaient-ils pas être portés à se montrer trop faciles pour l'admission des élèves et abaisser ainsi le niveau des études ?

En fait, l'existence du casuel n'a amené ni bonne ni mauvaise conséquence au point de vue de la population des athénées. L'importance des villes et de leurs environs, les tendances politiques qui y dominent, l'organisation plus ou moins convenable des pensionnats, le confort de leur installation, ont eu bien plus d'influence à cet égard que les efforts des professeurs pour attirer des élèves.

Bien des causes encore agissent sur la population des athénées et sur le chiffre du minerval que touchent les profes-

¹ La *Revue* a accueilli très volontiers le travail de M. Descamps, sans toutefois se prononcer sur la valeur du système préconisé par cet honorable professeur.

A plusieurs reprises déjà elle a réclamé incidemment, pour le personnel de notre enseignement moyen officiel, une amélioration de position, surtout en vue de permettre au gouvernement de réduire au minimum les autorisations de donner des leçons particulières, qu'il est en quelque sorte obligé maintenant d'accorder à certains professeurs pour leur permettre de vivre convenablement. La nécessité de majorer les traitements des professeurs des athénées et des régents des écoles moyennes est d'autant plus urgente qu'on a augmenté récemment, dans de fortes proportions, les traitements de la plupart des fonctionnaires du service de l'instruction primaire.

(La Rédaction.)

seurs. Ainsi la nouvelle organisation assimile à des classes d'école moyenne les 7^{es} et les 6^{es} : cela ne peut manquer de diminuer l'effectif de ces classes. Des chaires nouvelles sont créées : cela augmente le nombre des copartageants. Dans telle ville, la rétribution des élèves est fixée à 36 francs ; dans telle autre à 60 ; ailleurs à 100 ou 120 francs. Certains bureaux administratifs réduisent au strict nécessaire le nombre des admissions gratuites ; d'autres en font un véritable abus. Ce sont toutes circonstances qui font varier considérablement le casuel et ne dépendent nullement des professeurs. Aussi le gouvernement et quelques villes ont cru équitable d'atténuer, jusqu'à un certain point, les inégalités capricieuses de traitement qui résultent pour les professeurs de causes indépendantes de leur zèle.

Par suite des mesures prises, le casuel qu'ils touchent n'est plus du tout en rapport avec la population des athénées. Dès lors, le but que se proposait le gouvernement en l'instituant n'est plus atteint, et mieux vaudrait le supprimer comme on a fait en France et en Allemagne.

La rétribution des élèves serait déterminée par le gouvernement d'après l'importance des villes et perçue à son profit ; les professeurs jouiraient d'un traitement fixe. Ce serait l'occasion de faire une réorganisation rationnelle des athénées au point de vue des traitements.

Demander pour ceux qui sont les moins favorisés par le régime actuel, c'est-à-dire pour les professeurs des athénées peu fréquentées, une augmentation qui leur donne l'équivalent de ce que touchent les professeurs de Bruxelles, ce serait demander pour eux une position qu'ils ne peuvent guère espérer. Ce serait de plus, à mon avis du moins, réclamer une injustice. (J'en parle d'autant plus à l'aise que j'appartiens à un athénée de ville secondaire.) Il semble peu probable en effet que le gouvernement consente à inscrire au budget la somme nécessaire pour assurer à tous les émoluments que reçoivent actuellement les professeurs de la capitale ; et, malgré toutes les arguties, il n'est pas admissible qu'on doive une position identique aux professeurs d'athénées peu fréquentées et à ceux des athénées très peuplées. La besogne est toute différente et les conditions d'existence ne le sont pas moins, car, sauf des exceptions bien rares, les athénées des petites villes ne compteront jamais un bien grand nombre d'élèves. Or, dans une localité peu importante, on peut vivre

d'une manière très convenable avec un revenu qui, dans une grande ville, vous mettrait à peine au rang des plus modestes bourgeois. Il y va de la dignité du corps professoral et de l'intérêt de l'enseignement que partout ses membres se trouvent dans l'aisance. Ce serait une étrange anomalie que les professeurs des villes importantes fussent en réalité les plus mal partagés au point de vue pécuniaire comme au point de vue de la besogne ; on pourrait dire alors que la rémunération est en raison inverse des services rendus.

On devrait donc abandonner cette chimère de l'égalité, qui ne serait que l'égalité apparente et l'on devrait viser à faire de l'enseignement une *carrière* comme en présentent les autres administrations de l'État.

L'organisation du 14 juillet 1875 a timidement tracé le plan ; mais il est indéniable que des augmentations successives de 300 et de 200 francs qui forment une différence totale de 1500 francs entre le traitement du débutant et celui du professeur de 1^{re} classe maximum, ne sont pas en rapport avec l'accroissement des charges qui se produit normalement dans la vie : le commençant est relativement beaucoup mieux loti que le fonctionnaire de quarante ans.

Mes collègues, j'ose l'espérer, voudront bien considérer que j'ai en vue de formuler un plan de réorganisation pratique et qui nous assure une carrière ; ils me pardonneront si je ne réclame pas pour tous une position égale et brillante, mais que nous n'aurions aucune chance d'obtenir. Je me permets donc de soumettre à leur appréciation un tableau de traitements que nous pourrions demander, comme un minimum si l'on veut, dans l'hypothèse de la suppression du minerval, minimum qui rendrait la carrière professorale moins décourageante qu'elle ne l'est aujourd'hui pour ceux qui atteignent un certain âge. Demander trop ne sert à rien, quoi qu'on en dise.

Ce tableau suppose une classification des athénées que le gouvernement rétablirait officiellement, car en réalité cette classification existe : par suite de la différence du casuel, il y a même autant de classes que d'athénées. Naturellement on classerait les établissements en tenant compte et de leur population et de l'importance des villes.

Situation du Professeur.	Athénées de 4 ^e classe.	Athénées de 3 ^e classe.	Athénées de 2 ^e classe.	Athénées de 1 ^{re} classe.
3 ^e classe minimum.	3200	3600	4000	4400
3 ^e classe maximum.	3600	4000	4400	4800
2 ^e classe minimum.	4100	4500	4900	5300
2 ^e classe maximum.	4500	4900	5300	5700
1 ^e classe minimum.	5000	5400	5800	6200
1 ^e classe maximum.	5600	6000	6400	6800

D'après ce tableau, que je n'ai pas la prétention de représenter comme parfait, les augmentations seraient sensibles et amèneraient à une situation convenable le professeur qui atteint la 1^{re} classe maximum. En effet, sans changer d'athénée, on pourrait après quinze ans arriver à un accroissement de traitement de 2400 francs au lieu de 1500 francs comme aujourd'hui.

Il va de soi qu'une pareille organisation n'entraînerait pas la suppression de ce qu'on appelle le grand maximum (300 à 800 fr.). De la sorte la différence entre les appointements du débutant et ceux du professeur le mieux rétribué pourrait s'élever à 3200 fr., dans le même établissement. En changeant, on pourrait arriver à 4400 de différence.

Il me paraît que l'adoption de ce système serait avantageux pour tous, car, s'il ne comporte pas une augmentation bien forte pour le commencement, il crée une carrière et tient compte des différences qui existent entre les villes, sans exagérer l'écart entre les traitements et en faire une cause de compétitions entre les professeurs pour arriver dans les athénées de 1^{re} classe.

FRÉD. DESDAMPS.

ÉTUDE SUR LES INSCRIPTIONS SÉPULCRALES DES GRECS.

(Suite et fin).

Un nouveau progrès se constate bientôt dans la croyance au bonheur accordé à la piété. Le séjour de l'enfer laissait toujours des idées assez sombres et peu en rapport avec les récompenses promises aux âmes vertueuses. On les plaça dans une sorte de *paradis terrestre*, anciennement connu, mais réservé, dans le principe, à quelques rares privilégiés. Nous voulons parler de l'*Élysée*, Ἠλύσιον, ou des *Iles des Bienheureux*, où Homère n'admettait que quelques personnes divines ¹, et Hésiode, une race de héros ². Ces lieux enchantés devinrent dans Pindare le séjour des morts distingués par leur perfection morale ³. Mais Platon fut peut-être le premier qui indiquât expressément ce séjour comme la demeure de tous les hommes vertueux. Dans le *Gorgias* (p. 523, b) on lit : « Ceux des hommes qui ont vécu dans la justice et la piété, lorsqu'ils sortent de la vie, partent pour les *Iles des Bienheureux*, afin d'y vivre dans le plus parfait bonheur, bien loin de tous les maux ⁴. »

Un assez grand nombre d'inscriptions font mention de ce nouveau séjour des Bienheureux ⁵. En voici une, par exemple, qui appartient au premier siècle avant ou après J. C. : « Hermès, conduis dans l'Ile des Bienheureux cet honnête homme, ce médecin distingué : que la race des dieux et des héros le reçoive, et accorde à Dioclès les mêmes honneurs qu'à Hippocrate ⁶. »

« C'est le nom seul de Micca que retient ce tombeau, ce sont les hommes pieux et les plaines de l'Élysée qui possèdent son âme. C'est là la récompense qu'obtint sa vertu. Le temps hautain ne foula pas aux pieds l'immortalité de son corps (?), mais main-

¹ Hom. *Od.*, IV, 561 sqq.

² Hésiode y met toute la quatrième race, et place l'Ile des Bienheureux παρ' Ὀκεανὸν βαθυδίνην. *Opp.*, 170 et 171.

³ *Ol.*, II, 68 sqq.

⁴ Cf. Lucian. *Dial. Mortuor.* XXX : « Pour vous, hommes de bien, allez au plus tôt dans la plaine élyséenne, et habitez les Iles des Bienheureux, pour prix de vos vertus durant la vie. »

⁵ Voyez aussi : *Anthol. palat.*, VII, 690.

⁶ Kaibel, 107.

tenant elle est assise au milieu des jeunes femmes distinguées par leur piété ¹. »

On trouve ailleurs : « Ci-gît le fils d'Eustochios, que les dieux aimaient à cause de sa piété. C'est pourquoi ils baignèrent dans des sources éternelles et firent passer dans les Iles des bienheureux Immortels Domnos, âgé de cinquante ans ². »

« Cette pierre recouvre le corps de Graphicos, » dit une épitaphe du troisième siècle, « mais la divinité plaça son âme dans la plaine des Bienheureux, parce qu'il était un homme d'élite, et avait la réputation d'être le plus sage parmi ses concitoyens ³. »

« C'est à cause de tes illustres vertus, » dit une autre inscription, « que Zeus, ô jeune fille bien aimée, t'a conduite lui-même dans l'Élysée ⁴. »

Après avoir vu les conditions que l'on suppose possédées par le mort pour entrer dans ce lieu privilégié, voyons par une autre inscription comment on comprenait le bonheur dont on y jouissait.

« Tu n'es pas morte, Proté, » porte une épitaphe du troisième siècle, « tu es passée dans une contrée meilleure, et tu habites les Iles des Bienheureux, au milieu d'une grande joie. Là, dansant dans les plaines élyséennes, tu te réjouis au milieu des tendres fleurs et loin de tous les maux ; tu n'as à souffrir ni l'hiver, ni les chaleurs, ni la maladie ; tu n'as à craindre ni la faim, ni la soif, et tu ne regrettes plus même la vie des hommes, au milieu de l'abondance ; tu vis maintenant dans les clartés pures, tout près de l'Olympe ⁵. »

Parfois l'âme du mort entre dans la classe des *δαίμονες*, esprits intermédiaires entre l'humanité et les dieux de l'Olympe, comme dans cette inscription : « Ton âme s'est envolée de tes membres, et est allée rejoindre les autres *démons*, et maintenant tu habites dans la plaine des Bienheureux. Sois propice, et accorde-moi la guérison de mes maladies comme auparavant, car maintenant tu as une existence plus divine qu'autrefois ⁶. »

¹ Kaibel, 338.

*ἀμβροσίην δὲ
τῶματός ὕδριστῆς οὐκ ἐπατήσε χρόνος.*

² Kaibel, 366.

³ Kaibel, 516 ; *C. I. G.*, 1998.

⁴ Kaibel, 511.

⁵ Kaibel, 649 ; *C. I. G.*, 6279.

⁶ Kaibel, 243.

Enfin l'île des Bienheureux fut même placée dans les astres, comme on le voit par cette épitaphe assez récente : « Son âme, par la décision des Immortels, habite maintenant les astres, et occupe le séjour des Bienheureux ¹. »

D'après une autre manière de voir, l'âme, après la mort, s'envolait dans l'air pur, d'où elle tirait d'ailleurs son origine. Mais ce passage dans l'éther pouvait s'interpréter de deux manières différentes. Pour celui qui n'admettait point l'existence d'une âme immortelle, la ψυχή, qui n'était alors en réalité que le souffle de la vie, se dissipait dans l'air à la mort de l'homme.

Euripide, de même que son maître Anaxagore, ne comprenait pas autrement ce passage de la ψυχή dans l'éther, qui était, avec la terre, l'auteur de toutes choses. D'après lui, ce qui sortait de la terre, retournait à la terre, et ce qui, d'une origine supérieure (telle que l'âme humaine), sortait de l'éther, y rentrait de nouveau après la mort ². Nous trouvons une idée semblable exprimée dans le *Phédon* de Platon. Là, Cébès répondant à Socrate dit : la foule craint souvent que la ψυχή, une fois sortie du corps, ne se dissipe comme le vent ou la fumée, et ne soit plus rien (p. 70, A sqq.).

Tel est aussi le sens à donner à l'inscription suivante d'Athènes (I^{er} siècle après J. C.) : « La terre a donné ton corps à la lumière, Sibyrrios, et la terre le cache de nouveau : quant à ton souffle (πνοήν), l'éther l'a repris comme il te l'avait donné ³. »

C'est de la même manière qu'il faut entendre sans doute les paroles suivantes d'une inscription du cinquième siècle avant notre ère : « l'éther a reçu leurs âmes (ou leurs souffles), et la terre a reçu leurs corps ⁴, » et d'une autre, du quatrième siècle :

¹ Kaibel, 324; *C. I. G.*, *Add.*, II, 2161 b.

² Voyez, par exemple, *Supplices*, 531 sqq. : « Laissez maintenant cacher les morts dans la terre; laissez chaque partie retourner dans le lieu d'où elle est venue pour la vie : le souffle (πνεῦμα) vers l'éther, le corps, dans la terre. » Cf. *Heracl.*, 529; *Helen.*, 1020 (1014). Quelques commentateurs, tels que J. Barnes, ont cru y voir des croyances à l'immortalité de l'âme, mais bien à tort. Comparez, d'ailleurs, L. C. Valckenari *Diatriba in Eurip. perd. dram. rell.*, c. VI. Pour Anaxagore, v. *Simplicius in Arist. Phys.*, 34 b.

³ Kaibel, 156; *C. I. G.*, 1001; Koumanoudis, 3299.

⁴ Kaibel, 21; Kirchhoff, 442. Nous craignons que l'interprétation

« L'éther humide possède l'âme d'Eurymaque et ses orgueilleuses pensées ; son corps est dans la tombe ¹. »

Cette idée de l'âme regagnant les hauteurs de l'éther est fréquemment indiquée sur les monuments funéraires des Grecs, ou dans les œuvres qui représentent des scènes funèbres, par une petite figure ailée, souvent une phalène, qui voltige dans les airs ².

S'il est probable que souvent on a donné à cette ascension de l'âme dans l'éther une simple idée de destruction, il est certain toutefois qu'on l'interpréta également, surtout dans les derniers siècles de l'antiquité, dans le sens de l'immortalité. Lucien, par exemple, dans les Amours (c. 49), s'exprime comme suit : « S'il faut en croire les enfants des philosophes, l'éther reçoit, après la vie, ceux qui se sont abandonnés à ces penchants (*à la philopédie*) ; ils ne meurent que pour entrer dans un monde meilleur, et recevoir le prix immortel de la vertu. »

C'est ainsi que l'on peut entendre les inscriptions suivantes : « Si le cercueil renferme mon beau corps, mon âme est allée dans l'éther ; je te le dirai clairement, car la divinité a accordé après la mort, aux jeunes gens, de s'entretenir, comme s'ils étaient vivants, avec tous les hommes ³. »

« On a caché le corps de Nicocrate dans les flancs de la terre, mais son âme s'est élevée vers l'éther divin. A toi, merci, Pluton, dieu bienveillant, à cause de sa destinée ⁴. »

« Mon âme est allée dans l'éther et le palais de Zeus, tandis que mes ossements, la loi inévitable les a mis chez Hadès ⁵. »

Ajoutons enfin cette inscription du premier siècle avant J. C., qui prouve clairement la croyance à l'immortalité de l'âme sé-

donnée par M. F. Ravaisson dans son étude sur *les Monuments funéraires des Grecs*, p. 6, ne soit un peu hasardée.

¹ Kaibel, 41.

² Voyez C. A. Böttiger, *Ideen zur Kunstmythologie*, II, pp. 480 et 481 : « Es leidet keinen Zweifel, dass auf heidnischen Sarkophagen die Fortdauer der Seele, ihre Wanderung zu den elysischen Gefilden,.... durch Psychefiguren (des Nachtfalters) versinnbildet worden ist. » Cf. Welcker, *Griech. Götterlehre*, I, p. 808, note 9, et M. Collignon, *l'Archéologie grecque*, pp. 307 et 309.

³ Kaibel, 325.

⁴ Kaibel, 462 ; *C. I. G.*, 1067.

⁵ Kaibel, 288 ; *C. I. G.*, 2647. Cf. Kaibel, 225 ; *C. I. G.*, 3026.

journant dans l'éther : « Le tombeau renferme son tendre corps, mais son âme impérissable (*ἀμάρτυτον πνεῦμα*) reste dans la lumière immortelle ¹. »

On trouve cette même idée du séjour de l'âme dans l'éther exprimée sur quelques tombeaux chrétiens. Ainsi, dans une inscription de ce genre trouvée à Athènes, on lit : « La terre cache ici son corps : mais son âme s'est envolée dans l'éther, et se trouve avec ceux d'autrefois ². »

Enfin, la plus haute espérance chez les Grecs, c'est l'entrée de l'âme immortelle dans la demeure des dieux ³. Cette demeure est souvent l'Olympe antique, comme dans les inscriptions suivantes :

« Mon corps est couché dans la terre, mon âme est dans l'Olympe ⁴. »

Voici une singulière épitaphe, où la même idée se répète jusque quatre fois : « Je laisse mon corps sur la terre dont je suis sorti, quant à mon âme, je l'ai obtenue immortelle ; dans la terre est mon corps qui en est formé, mon âme céleste est allée dans une demeure qui ne périt point ; mon corps détruit gît sur la terre, mais l'âme qui m'a été donnée habite les demeures célestes ; âme immortelle, j'habite les demeures de l'Olympe, tandis que la terre possède mon corps détruit ⁵. »

« Mon corps est endormi, » lit-on dans une inscription de Smyrne, « mais mon âme s'est envolée hors de mon cœur ; semblable à un vent léger, elle a soulevé son aile délicate pour son vol dans le vaste espace de l'air. Et la demeure des dieux bienheureux me renferme, et de ma demeure céleste je vois l'éclat de l'aurore. » Et l'inscription continue à énumérer les honneurs dont le mort jouit au milieu des dieux ⁶.

Le Ciel est souvent synonyme de l'Olympe ⁷, comme dans cette

¹ Kaibel, 250 : *ἀμάρτυτον πνεῦμα μένει κείνας ἐς γὰρ ἀθάνατον*.

² Kaibel, 175 ; *C. I. G.*, 9319 ; Koumanoudis, 3609.

³ *V. Anth. Palat.*, VII, 678.

⁴ Kaibel, 159 ; Koumanoudis, 3519.

⁵ Kaibel, 261 ; *C. I. G., Add.*, II, 1907 bb.

⁶ Kaibel, 312 ; *C. I. G.*, 3398.

⁷ On sait d'ailleurs qu'après les époques où naquirent les poèmes homériques et hésiodiques, l'Olympe et le Ciel étaient considérés comme la même demeure. *V.*, p. ex., *Soph. Antig.*, 600 ; *Oed. Colon.*, 1654.

singulière inscription : « Zeus lui-même, le fils de Cronos, qui habite au sommet de l'éther, a brûlé mon corps et pris mon âme hors de ma poitrine. Je n'étais plus une mortelle. Immédiatement je me plaçai à côté de ma mère vénérable, lui disant ces paroles dans l'obscurité de la nuit : ma mère Mélitine, laisse là les gémissements, cesse tes pleurs, souviens-toi de mon âme que Zeus, qui se plaît à lancer la foudre, a rendue immortelle, et toujours jeune dans l'éternité. Il l'a transportée dans le ciel étoilé ¹. »

Voici deux autres inscriptions qui se rapportent à la même idée :

« Dialogos, les membres purifiés par le feu sacré, est parti pour la demeure des Immortels.... Ici sont cachés les os du sage Dialogos.... mais, tandis qu'une légère poussière les couvre, c'est le large ciel qui possède son âme sortie de ses membres ². »

« En vérité, l'âme de Philadelphos est dans le ciel, et son corps qui a péri, c'est la terre sacrée qui le renferme », et plus loin il est appelé : ἀθάνατος Φιλιάδεϊφος ³.

On trouve parfois aussi l'idée simplement exprimée du séjour de l'âme au milieu des dieux. Cette idée semble avoir son origine dans les Mystères d'Éleusis. Voici, du moins, comment Platon s'exprime à cet égard dans son *Phédon* : « Que celui qui ne sera pas purifié ou initié descendra dans les enfers, et y restera plongé dans la boue, tandis que celui qui y arrivera pur et initié y habitera avec les dieux. » Dans ce passage, il s'agit de Pluton et de Perséphoné ⁴, et il est possible que parfois les inscriptions doivent être entendues dans le même sens. On pourrait le supposer, par exemple, pour l'épitaphe suivante : « Zosime a quitté la lourde vie des hommes, et occupe maintenant sa place avec les dieux ⁵. » Mais, en général, il est bien question du séjour de l'âme immortelle parmi les dieux du ciel, comme dans cette inscription : « Je me suis élevé (ἀνέλυσα) vers les dieux, et me trouve maintenant parmi les Immortels ⁶. »

¹ Kaibel, 320 ; C. I. G., 3511.

² Kaibel, 104, C. I. G., 938.

³ Kaibel, 243.

⁴ Platon. *Phaedo*, p. 69, c : ὁ δὲ ἀνθρώπος καὶ ἀτέλεστος εἰς ᾧδου ἀφίκηται, ἐν βροτῶν καίεται ὁ δὲ καθαρχόμενος τε καὶ τετελεσμένος, ἐκεῖσε ἀγρόμενος, μετὰ θεῶν οἰκίηται.

⁵ Kaibel, 125 ; Koumanoudis, 3507.

⁶ Kaibel, 340 : εἰς δὲ θεῶν ἀνέλυσα καὶ ἀθανάτοις μύπτειμι.

Rappelons enfin une curieuse inscription du quatrième siècle avant notre ère, qui se trouve sur un monument funéraire élevé par l'État athénien : « La terre cache ici ton corps, et le *Maitre commun* (κοινός ταμις) tient ton âme immortelle ¹. »

On peut conclure de ce qui précède que non seulement l'idée de l'immortalité de l'âme, des récompenses et des châtements après la mort, a été admise d'assez bonne heure par le peuple grec, mais qu'elle a été même beaucoup plus répandue dans la foule, surtout aux derniers siècles de l'antiquité païenne, que l'on n'est généralement tenté de le supposer.

R. DE BLOCK.

¹ Kaibel, 35 ; Koumanoudis, 2784.

LA LÉGATION DE GABINIUS ET LES LÉGATS MILITAIRES DE POMPÉE SOUS LA LOI GABINIA.

ÉTUDE SUR LE CHAPITRE XIX DU DISCOURS PRO LEGE MANILIA
DE CICÉRON.

Le chapitre XIX du discours pro lege Manilia contient une digression en faveur de Aulus Gabinus. Celui-ci, étant tribun, avait fait voter une loi qui donnait à Pompée la direction de la guerre contre les pirates avec un pouvoir presque absolu. Pompée voulut faire mettre Gabinus au nombre de ses légats militaires ; mais cette demande fut écartée au sénat. Cicéron venge Pompée et Gabinus de ce refus devant le peuple, et promet d'user des droits de la prêture, dont il vient d'être revêtu, pour proposer Gabinus au sénat, si les consuls refusent de le faire.

Le motif réel du refus n'est pas difficile à discerner : il n'en est pas de même du prétexte. Les paroles de Cicéron ne sont pas explicites et offrent matière au doute et à la controverse. Voici le passage dont il s'agit : pro lege Manilia. XIX, 57, 58. « Quo mihi etiam indignius videtur obtrectatum esse adhuc, Gabinio dicam an Pompeio, an utrique, id quod est verius, ne legaretur A. Gabinus Cn. Pompeio expetenti ac postulanti. Utrum ille qui postulat ad tantum bellum legatum quem velit, idoneus non est qui impetret, cum ceteri ad expilandos socios diripiendasque provincias quos voluerunt legatos eduxerint, an ipse, cujus lege salus ac dignitas populo Romano atque omnibus gentibus constituta est, expers esse debet gloriæ ejus imperatoris atque ejus exercitus, qui consilio ipsius ac periculo est constitutus? An C. Falcidius, Qu. Metellus, Qu. Cælius Latiniensis, Cn. Lentulus, quos omnes honoris causa nomino, cum tribuni plebi fuissent, anno proximo, legati esse potuerunt : in uno Gabinio sunt tam diligentes, qui, in hoc bello, quod lege Gabinia geritur, etiam præcipuo jure esse deberet? De quo legando consules spero ad senatum relatueros, qui si dubitabunt aut gravabuntur, ego me profiteor relaturum. Neque me impediet cujusquam inimicum edictum, quominus vobis fretus vestrum jus beneficiumque defendam. Neque præter intercessionem

quicquam audiam, de qua, ut arbitror, isti ipsi qui minantur, etiam atque etiam quid liceat considerabunt. »

Halm et Richter ¹ pensent que ce sont les lois Licinia et Aebutia que l'on a invoquées contre Gabinus : « Licinia est lex » et altera Aebutia, quæ non modo eum qui tulerit de aliqua » curatione ac potestate, sed etiam collegas ejus, cognatos, » affines excipit, ne eis ea potestas curatiove mandetur, » dit Cicéron dans de leg. agr. 2 § 21.

Richter², commentant le passage « anno proximo quum tribuni plebi fuissent », dit qu'il ne voit rien, en dehors de ces lois, qui ait pu empêcher un tribun de devenir légat l'année suivante. — « On serait tenté de conclure des mots *anno proximo*, dit Halm³,

¹ Die Ernennung der Legaten war Sache des Senats, doch pflegte dieser dabei die Wünsche der Imperatoren und Statthalter zu berücksichtigen. S. Marquardt R. Staatsverwaltung I. 386. Für den Seeräuberkrieg hatte Pompeius das Recht erhalten seine Legaten selbst zu ernennen; auch den Gabinus zu wählen hinderte, ausser der allgemeinen Rücksicht des Anstands, die *lex Licinia et Aebutia*....., womit natürlicher Weise auch die Bekleidung einer unteren Befehlshaberstelle ausgeschlossen war. — Ciceros ausgewählte Reden erklärt von Karl Halm. I Bd. achte verbesserte Auflage. 1877. S. 146, 12.

Unter den Legaten, die Pompeius im Frühjahr 67 zum Seeräuberkrieg mitnahm, hatte Gabinus nicht sein können, da sein Amt als Volkstribun ihn in Rom zurückhielt; aber nach Ablauf desselben am 10 December 67 scheint Pompeius, dessen Imperium auf drei Jahre verliehen war, ihn nachträglich verlangt zu haben; doch fand seine Ernennung im Senat Widerspruch. Denn wenn auch durch die *lex Gabinia* dem Pompeius das Recht der Legatenwahl (*jus beneficiumque* 58) für den Seeräuberkrieg ertheilt war, so war davon Gabinus selbst als der Antragsteller zur Ertheilung einer Machtvollkommenheit nach gesetzlicher Bestimmung ausgeschlossen. Erhielt Pomp. jetzt durch die *lex Manilia* das neue Imperium gegen Mithridates mit denselben Rechte, so stand natürlich einer legatio des Gabinus nichts im Wege. Cic. scheint den Thatbestand absichtlich zu verdunkeln; s. zu 58, p. 57, 3 und 5 sunt tam diligentes. — Ciceros Rede üb. das Imp. des Cn. Pomp. herausgegeben von Fr. Richter, 2^{te} umgearb. Aufl. von Alf. Eberhard. 1876. S. 56 et 57, 11.

² Er ist kein Grund denkbar, weshalb den Volkstribunen überhaupt eine Legatenstelle im nächsten Jahre anzunehmen verwehrt gewesen sein sollte, wohl aber bei einem Feldhern, zu dessen Ernennung sie mitgewirkt hatten. De leg. agr. 2 § 21. Id. s. 57, § 58, 3.

³ Daraus möchte man schliessen, dass es überhaupt ungesetzlich oder

» qu'il était en général contraire à la loi ou du moins à la coutume que l'on donnât une légation à celui qui venait de sortir du tribunat. Toutefois les précédents invoqués par Cicéron seraient de nulle valeur, si les quatre tribuns n'avaient pas été vis-à-vis de leurs généraux respectifs dans la même situation que Gabinius à l'égard de Pompée en ce qui concerne la défense prononcée par les lois Licinia et Aebutia ». Tous deux¹ s'accordent à dire que la loi Manilia, qui sans doute accorderait à Pompée, comme la loi Gabinia, le droit de choisir lui-même ses légats, allait lever tout obstacle à la nomination de Gabinius. Il semble donc à Richter que Cicéron confond et obscurcit les faits à dessein; à Halm qu'il trompe légèrement son auditoire et ne risque pas grand'chose à promettre ce qu'il espérait bien ne pas devoir tenir.

Déjà Drumann avait signalé le cas de Gabinius comme tombant sous l'application des deux lois; mais il admettait aussi que le motif d'exclusion fondé sur le tribunat de Gabinius avait été employé contre celui-ci par ses adversaires².

D'anciens commentateurs concluent simplement du passage que la loi ou l'usage interdisait la légation pendant une année après l'exercice du tribunat — C'était éluder la difficulté.

Ni Halm, dans son édition du pro lege Manilia de 1877, ni Eberhard, dans l'édition revue et corrigée du même discours de Richter, datant de 1876, n'ont tenu compte de l'explication que Mommsen a donnée de ce passage dans la première édition de

doch ungewöhnlich war, unmittelbar nach dem Volkstribunat eine Legatenstelle anzutreten; es lässt sich aber zweifeln ob die genannten Tribunen Legaten von Heerführern gewesen sind, die ihnen ihre Ernennung verdankten, in welchem Falle die Berufung auf sie eine nichtssagende gewesen wäre.

¹ V. p. 2, note 1 à la fin. — Ein. Edict, sagt Cicero, werde ihn nicht einschüchtern, wohl aber die Intercession eines Volkstribunen..... Uebrigens konnte Cic. die Drohung um so leichter stellen (bei der es, wie Vielhaber gut bemerkt, wohl nur auf eine kleine Täuschung der Zuhörer abgesehen war), als mit der Annahme der Manilischen Bill das Commando im Seeräuberkrieg erloschen und so der Hauptgrund gegen die Legation des Gabinius hinweggefallen war. K. Halm. S. 147, 7.

² Gabinius wurde durch sein Tribunat und an sich schon durch das Gesetz ausgeschlossen, nach welchem niemand selbst vollziehen durfte, was er beantragt hatte. Geschichte Roms. IV. 408.

son *Römisches Staatsrecht* de 1874 (II, S. 645, A. 5), et qu'il a maintenue dans la seconde édition du même volume de 1877 (page 664, r. 1). « Il est impossible, dit-il ¹, que l'obstacle vint » de la loi qui excluait de l'exercice d'une magistrature créée » par une loi spéciale celui qui l'avait proposée; d'abord parce » que la légation n'est pas une magistrature; ensuite parce que » Cicéron fait valoir en faveur de Gabinus, cette circonstance » même qu'il est l'auteur de la loi qui a donné à Pompée la » direction de la guerre contre les pirates. De plus, les précédents » qu'il invoque nous conduisent dans une tout autre voie. On » aura probablement allégué que Gabinus n'avait pas été apte, » comme tribun, à être légat, au moment où Pompée était entré » en charge, et que la disparition subséquente de l'obstacle ne » pouvait lui donner qualité: la même allégation a pu, sans » doute, être produite contre les quatre autres tribuniciii. »

Il était défendu en principe de cumuler une légation avec une magistrature ou une charge ordinaire quelconque d'officier dans l'armée ². De plus, Mommsen infère de notre passage qu'il paraît qu'il ne suffisait pas pour entrer dans une légation de devenir libre de magistrature, pendant le cours de cette légation, mais que l'absence de toute fonction officielle était requise, au moment même, où la légation était réglée par le Sénat ³.

Halm et Richter, voyant dans l'affaire de Gabinus une application des lois Licinia et Aebutia, ont été forcés de trouver des

¹ Nach Cicero *de imp. Pompeii*. 19 weigerte sich der Senat dem Pompeius den Gabinus als Legaten zu senden: An C. Falcidius, Q. Metellus, Q. Caelius Latiniensis, Cn. Lentulus... cum tribuni plebi fuissent anno proximo legati esse potuerunt: in uno Gabinio sunt tam diligentes? Dass das Hinderniss in den Gesetzen lag, die bei den durch Specialgesetz ins Leben gerufenen Aemtern den Antragsteller von dem Amt ausschlossen (S. 612 A. 1), ist unmöglich, theils weil die Legation Kein Amt ist, theils weil Cicero eben diesen Umstand zu Gabinus Gunsten geltend macht. Auch weisen die von ihm angeführten Präcedenzfälle in eine ganz andere Richtung. Wahrscheinlich wird man eingewandt haben, dass Gabinus im Anfang der Magistratur, bei der er als Legat fungiren sollte, als Volkstribun, die Qualification nicht gehabt habe und der nachherige Wegfall des Hindernisses ihm dieselbe nicht geben könne; und dies mochte in gleicher Weise auf jene vier andere Tribuniciii Anwendung finden.

² Id. p. 663.

³ Id. p. 664.

obscurités dans le texte et de soupçonner Cic. de supercherie.

Je constate d'abord que le peuple connaissait très-bien et ces lois et leur portée; car, en l'année 63, Cicéron en parle au peuple en ces termes : « *Leges sunt veteres, neque eæ consulares, si quid* » *interesse hoc arbitramini, sed tribunicia vobis majoribusque* » *vehementer gratæ atque jucundæ* ¹ ». Ces lois, comme nous le verrons plus loin, formulaient des cas d'inéligibilité aux magistratures extraordinaires, et le peuple aimait à s'y conformer. Est-il probable qu'à cette époque de réaction violente, où le peuple était, pour ainsi dire, en permanence au forum, attentif aux délibérations du Sénat et aux actes de l'aristocratie ², le motif de l'exclusion de Gabinius lui soit resté inconnu? Et si ce motif était fondé sur les lois Licinia et Aebutia, le prétendu subterfuge de Cicéron qui consisterait à établir une fausse analogie entre le cas des quatre tribunicii et celui de Gabinius, lui aurait-il échappé? Car le peuple devait connaître les personnages cités, tous vivants encore, comme l'indique clairement la précaution oratoire : *quos omnes honoris causa nomino*.

On est d'accord pour placer leur tribunat entre les années 74 et 68, c'est-à-dire entre celle où la loi Aurelia rendit aux tribuns le droit de briguer les magistratures supérieures et celle du tribunat de Gabinius. Richter dit qu'on ne peut guère les chercher parmi les légats de Pompée, quoiqu'il y ait parmi ceux-ci un Metellus et un Lentulus. Il n'est certes pas probable que les 4 tribuns aient été collègues de Gabinius dans le tribunat et légats de Pompée, l'année suivante, car tous eussent été, sans doute, également atteints par le même motif d'exclusion. Mais, d'après Willems ³, le Cn. Lentulus de notre texte est bien le même personnage que le Cn. Cornelius, P. f. P. n. Lentulus Marcellinus, qui fut légat de Pompée en 67. (App. B. M. 95. Flor. III, 6 § 8, Borghesi II, 306). « Ce Lentulus, dit-il, fut, à en » juger par ses monnaies, questeur vers 74 (Momm. Hist. de la » Monn. rom. II, p. 475, cf. p. 435), et il doit dès lors être le même » personnage que Cn. Lentulus, qui, d'après Cicéron (pro leg. » Man. XIX § 58) fut tribunus plebis peu avant 67, et que Cn.

¹ De lege agr. II, 8, 21.

² Dio Cass. XXXVI, 21, 22.

³ Le Sénat de la République romaine, I, p. 444.

» Cornelius mentionné sur des inscriptions parmi les tribuns de
 » 71 (Corp. Inscr. lat. I, p. 114, n° 204, lex Antonia de Thermes-
 » sibus, præscriptio, et p. 171, n° 593, cf. Momm. ad. h. l.) ». Il devint légat l'année suivante, prêteur en 60 et consul en 56.

Quant au Q. Metellus de notre passage, Haack¹ l'identifie avec le Q. Cæcilius Metellus qui fut surnommé Créticus. Tribun en 75 (?), légat l'année suivante, il fut consul en 69 et fit, en 68 et 67, en qualité de proconsul, la guerre contre les Crétois.

Certes, c'étaient-là des personnages bien en vue. D'un autre côté, à l'époque de leur tribunat (75-68), il n'y eut pas d'imperium extraordinaire institué par une loi tribunicienne². Les 4 tribunitii n'ont donc pas été légats sous des généraux qui leur devaient leur charge. Et le peuple ne pouvait ignorer que pareille loi ne s'était pas produite, vu la rareté et l'importance de la mesure³.

Une autre invraisemblance, c'est que Cicéron, même en cherchant à donner le change à son auditoire, eût présenté comme un titre spécial de Gabinus à la dispense des lois Licinia et Aebutia, cette circonstance même qu'il réunissait toutes les conditions pour en avoir besoin.

Mais quel intérêt l'orateur avait-il de dissimuler au peuple la nouvelle condition de Gabinus sous la loi Manilia? Son crédit d'abord n'avait rien à y gagner, ni auprès du peuple ni auprès des intéressés. Une simple satisfaction d'amour-propre, pour laquelle, se donnant des airs de bravade et d'importance, il aurait fait intervenir consuls, édits, tribuns, l'eût rendu ridicule, si elle n'avait pas été mieux fondée en apparence qu'on ne le prétend. Et puis, dans l'intérêt de sa cause, n'aurait-il pas mieux fait de signaler comme une conséquence heureuse de la loi Manilia, qu'elle permettrait de réparer le préjudice causé à Gabinus par les scrupules affectés de ses envieux?

La guerre des pirates avait été achevée au milieu de l'été de 67, c'est-à-dire depuis 5 mois au moins, lorsque Cicéron prononçait le discours pro lege Manilia⁴. L'imperium, que Pompée avait

¹ Real-Encyclopädie Bd. II, 34 f.

² L'imperium infinitum donné au prêteur M. Antonius en 74, le fut probablement par un sénatus consulte (Cf. Momm. Str. II. S. 635).

³ Cf. Cic. in Vatinius XV, 35. Raro; sed tamen factum est ut populus deligeret imperatorem.

⁴ P. leg. Man. XII, 25. — Cf. XIX, 58.

obtenu pour trois ans, restait sans objet, si une nouvelle loi ne venait lui permettre d'utiliser les forces immenses réunies en vertu de la loi Gabinia. Dion Cassius¹ dit que, du jour où il fut chargé de la guerre contre Mithridate, il ne s'occupa plus d'affaires maritimes. Plutarque² nous le montre visitant paisiblement les villes des côtes de la Méditerranée. Ce n'était donc qu'en prévision du vote de la loi Manilia, qu'il pouvait être question de donner de nouveaux légats à Pompée ou de remplir une place de légat devenue vacante, par exemple celle de L. Cornelius Sisenna, mort en Crète dans le courant de l'année 67³. Cicéron a-t-il pu l'entendre autrement, et la majorité de son auditoire se méprendre sur ses intentions? Si donc l'exclusion de Gabinus venait de sa propre loi, et que le vote de la loi Manilia, qui d'ailleurs n'était pas douteux⁴, dût lever l'obstacle, quelle apparence que le peuple prît facilement le change sur la situation? Précédents supposés, arguments invraisemblables, sottises bravades, voilà ce qu'il faut admettre pour donner place à l'intervention des lois Licinia et Aebutia, à laquelle le texte répugne profondément. Et cette répugnance s'explique, quand on examine, en premier lieu, les applications que ces lois ont reçues et qui en indiquent la nature, en second lieu leurs rapports avec la légation en général et avec celle de Pompée en particulier.

Cicéron les invoque contre Rullus⁵ : celui-ci voulait se faire élire au nombre des décemvirs que les comitia tributa créeraient en vertu de sa propre loi. Il objecte la transgression de la loi Licinia à Clodius⁶ : celui-ci s'était fait donner commission pour exécuter contre Cicéron la loi qu'il avait lui-même proposée. Mais l'orateur ne fait nulle mention de ces lois dans un cas tout-à-fait identique à celui qui nous occupe : contre Vatinius⁷, qui, étant tribun, avait fait voter la lex Vatinia de imperio Cæsaris (59), et était allé, l'année suivante, auprès de César en Gaule, en qualité de légat. Il n'aurait pas négligé cette arme contre

¹ XXXVI, 28.

² Pomp. XXX.

³ Dio Cass. XXXVI. 2.

⁴ Cf. Cic. p. l. Man XXIV, 60

⁵ De leg. agr. II, 8, 21.

⁶ Pro domo, XX, 51.

⁷ In Vatinius XV, 35, 36.

Vatinius, si réellement elle avait été employée contre Gabinus. Mais il lui reproche amèrement d'être parti en légation sans y avoir été autorisé par un sénatusconsulte. La légation de Vatinius, disent Halm¹ et Richter², prouve qu'alors on n'y regardait plus de si près. La transgression de la loi Licinia par Clodius en 59, prouverait donc aussi qu'on n'était pas plus difficile sous ce rapport pour les fonctions autres que la légation; cependant Cicéron ne s'en sert pas moins de cette loi contre Clodius en 57: l'aurait-il négligée contre Vatinius en 56? — C'est encore par respect pour le principe de ces lois que César ne se fait pas élire de la commission des XX qu'il a instituée par sa loi agraire³. — Le tribun Curio, pour ne pas brusquer son passage du parti de Pompée à celui de César, cherche à se créer des prétextes pour se montrer mécontent, et propose une *lex viaria* qu'il sait qu'on n'acceptera pas, entre autres motifs, parce qu'il y demande d'être chargé lui-même de son exécution pendant 5 ans⁴. Chaque fois donc qu'il est question soit directement soit indirectement des lois Licinia et Aebutia, il s'agit de magistrats extraordinaires à élire par les comices et de l'élection des auteurs mêmes de la loi qui les institue. Ce sont donc des lois électorales édictant des conditions d'éligibilité aux magistratures extraordinaires.

Lange⁵ dit qu'elles se rattachent probablement à l'organisation des magistratures extraordinaires de l'année 600=154, et qu'elles furent dirigées contre les empiètements de l'ochlocratie par l'aristocratie, qui cherchait ainsi à prévenir l'institution de *curæ* extraordinaires désagréables au gouvernement. Il croit pouvoir les ranger, à cause de la similitude des tendances, parmi les instruments dont les optimates cherchaient alors à fortifier leur suprématie. Qu'ils eussent trouvé des tribuns pour les proposer, c'est ce donc il ne faudrait pas s'étonner, puisque « la » nobilitas avait réussi à s'emparer même du tribunat de la plèbe, » qui, dans les siècles antérieurs, avait été le boulevard de la » résistance plébeienne contre le sénat⁶. » Ce qui serait assez

¹ P. 147, 3.

² P. 57 § 58, 5.

³ Ὅπως μὴ δι' αὐτὸν τί γράψωιν νομισθεῖν. Dio Cass. XXXVIII, 1.

⁴ Cic. ad fam. 8, 6 § 3. — App. de b. c. II, 27.

⁵ Röm. Altherthümer I. S. 766.

⁶ Willems, Le Sénat de la Rép. rom. I, 369.

extraordinaire, c'est que l'attachement constant du peuple pour ces lois se fût trouvé si bien d'accord avec les intérêts de la nobilitas, puisqu'en 57, c'est-à-dire en pleine démocratie, Cicéron peut encore dire d'elles : « *leges sunt veteres, neque eæ consu- lares, si quid interesse hoc arbitramini, sed tribuniciæ, vobis* » majoribusque vehementer gratæ atque jucundæ¹. » Lange croit qu'elles n'étaient pas encore en vigueur en 560=194 (Tit. Liv. 33, 42. 34, 53. 35, 9), et qu'on ne peut leur assigner une date postérieure aux Gracques, parce qu'elles sont appelées *veteres* par Cicéron. Cette épithète n'arrête pas Mommsen² : il dit que ni les élections du VI^e s. en ce genre de magistratures (Liv. 35, 9, C. I. L. 1, p. 95), ni celles de l'époque des Gracques ne répondent aux exigences de ces lois, et que celles-ci ont dû être postérieures aux Gracques. Les deux savants s'accordent à donner à ces lois le caractère que nous avons signalé plus haut. La légation n'est donc pas de leur domaine, puisqu'elle n'est pas une magistrature³.

La légation n'a ni le rang ni la responsabilité de la magistrature. C'est ce que Mommsen⁴ et Marquardt⁵ ont parfaitement mis en lumière. La légation permanente est une mission de confiance dont le sénat investit des sénateurs ou des hommes qui lui tiennent de près, pour qu'ils servent aux généraux et aux gouverneurs de province, de compagnons, de conseillers et d'aides⁶. Quand un général ou un gouverneur quitte sa province, il peut y nommer comme son remplaçant un légat, qui prend alors le titre de *legatus pro praetore*⁷. Mais cette éventualité ne change pas le caractère originel de la légation, qui la distingue de la magistrature. Cette distinction est bien marquée dans la loi Manilia, qui frappait ceux « qui in legationibus aut imperiis pecunias accepissent »⁸, et dans la lex Julia repetun-

¹ De leg. agr. II, 8, 21.

² Staatsrecht II. I. 612 A. 1.

³ Momm. Str. II, 1, 664, A. 1.

⁴ Str. II, 1, 656, 666, 670.

⁵ Staatsverwaltung I, 526 ff.

⁶ Momm. Str. II, 1, 678. A. 1.

⁷ Cf. Cic. pro Ligario I, § 2. — Momm. Str. II, 1, 679. A. 3. — Marq. Stv. I, 527, A. 7.

⁸ Sall. Jug. 40.

darum, dirigée contre ceux qui accepteraient de l'argent « magistratu, potestate, curatione, legatione vel quo alio officio, munere ministeriove »¹.

Des discussions qui ont précédé le vote de la loi Gabinia, ressort la volonté bien arrêtée du peuple de ne distraire en faveur de personne la moindre partie de l'imperium dont il allait investir Pompée. Il repousse violemment la proposition du tribun Roscius, de nommer deux commandants en chef de la flotte². Il ne voulut pas davantage — Mommsen admet le fait dans son *Histoire romaine*³, — suivre l'avis de Catulus, qui proposait de faire élire les légats par les comices⁴. Catulus avait évidemment pour but de restreindre l'imperium trop absolu de Pompée. Mais le peuple voulut conserver aux légats leur caractère ordinaire et à Pompée la libre disposition de tous les instruments que lui fournissait la loi pour achever promptement la guerre. Car le peuple était affolé par la crainte de la disette. Il voyait aussi avec indignation les torts faits à la sécurité et aux intérêts publics, d'un côté, par la politique mesquine du sénat à l'égard des généraux, de l'autre, par la cupidité des magistrats de la république. Il voulait mettre un terme à une pareille situation. Or, il trouvait, pour cela, dans Pompée un homme en qui il avait une pleine et entière confiance. Aussi la loi Gabinia porte-t-elle le cachet de la préoccupation exclusive de n'apporter aucune entrave à la liberté d'action de Pompée. Les légats n'ont donc point d'imperium en vertu d'une disposition expresse de la loi, ils ne sont pas encore aux yeux du peuple les *αυτοκράτορες έντελεις* dont parle Appien⁵. Le peuple n'a pas entendu prévoir d'une façon explicite, tout en les voulant implicitement, les conséquences plus ou moins anormales qui découleraient d'un acte législatif aussi extraordinaire. On ne peut, me semble-t-il, échapper à cette conclusion, quand on considère

¹ Dig. 48, 11, *Δ.* Momm. Str. II, I, 666. A. 5.

² Dio Cass. XXXVI, 13.

³ Röm. Geschichte III, 108.

⁴ Dio Cass: XXXVI, 19.

⁵ (ἦσαν αὐτῶ) ὑπηρεταὶ ἀπὸ τῆς βουλῆς, οὓς καλοῦσι πρεσβευτάς, πέντε καὶ εἴκοσι, οἷς ὁ Πομπήιος ἐπιδικεῖ τὴν θάλασσαν καὶ ναῦς ἐδίδου καὶ ἱππέας ἐκάστῳ καὶ στρατὸν πεζόν, καὶ στρατηγίας σημεῖα περιχεῖσθαι, ἵν' αυτοκράτωρ έντελής οὔ πιστεύοιτο μέρους ἑκάστος ὑπάρχαι, αὐτὸς δ' οἷα δὴ βασιλεὺς βασιλέων, αὐτοὺς περιθεῖοι. Mithr. 94.

l'esprit de la loi ¹, et que l'on admet, avec Mommsen, la proposition de Catulus et son rejet par le peuple comme faits historiques. Elle est cependant contraire à la théorie de l'illustre savant sur la légation de Pompée.

« La loi Gabinia, dit-il, accordait d'avance à chacun des vingt-cinq légats que choisirait Pompée, l'imperium du propréteur. Ces legati pro praetore se trouvaient à l'égard du proconsul, commandant en chef, dans la même position que les préteurs commandant en Apulie, en Campanie et en Étrurie, pendant la guerre contre Annibal, à l'égard du consul commandant en Italie, avec cette différence cependant que le peuple avait élu les préteurs et que les légats pro praetore avaient été nommés par le proconsul, comme le maître de cavalerie l'était par le dictateur ². » Donc, si je comprends bien, les 25 légats sont tous propréteurs en vertu de la loi; leur nomination en cette qualité n'est pas facultative, mais obligatoire, comme l'est celle du maître de cavalerie par le dictateur ³ : l'imperium qu'ils obtiennent ainsi d'une manière médiate équivaut à celui que le peuple confère immédiatement par voie d'élection, et dure aussi longtemps que leur légation. En somme, la loi oblige Pompée à avoir des légats, et ceux-ci ont tous nécessairement l'imperium.

Que devient en réalité, dans cette théorie, la distinction entre la légation et la magistrature sur laquelle Mommsen se fonde pour nier que l'obstacle à la nomination de Gabinius résidât dans les lois Licinia et Aebutia ?

Outre qu'une telle disposition aurait gêné Pompée dans la subordination à établir entre ses légats d'après les nécessités des circonstances, elle devait encore avoir pour lui, par ses effets restrictifs, les inconvénients que Mommsen lui-même signale, quand il parle du remplacement des *duoviri navales* par des préteurs commandant la flotte. « Pendant les guerres du VI^e siècle, le sénat a souvent, lors de la répartition des compétences

¹ Ἐγραψε δὲ Γαβίνιος, .. νόμον οὐ ναυαρχίαν, ἀντικρυς δὲ μοναρχίαν αὐτῷ διδόντα καὶ δύνανται ἐπὶ πάντας ἀνθρώπους ἀνυπεύθυνον..... τῆς συγκλήτου τοῖς μεγίστοις καὶ δυνατωτάτοις ἔδοξε μείζον μὲν φθόνου, φόβου δ' ἄξιον εἶναι, τὸ τῆς ἐξουσίας ἀπερλήπτου καὶ ἀόριστον. Plut. Pomp. 24 (2,3) — cf. App. B. M. 94. Dio. Cass. XXXVI, 6, 16, 17.

² Str. II, I, 627.

³ Cf. Momm. Str. I, 221, I.

» prétoriennes, assigné le commandement d'une flotte à un préteur ou propréteur sous les ordres d'un consul. Ces magistrats » subalternes, également élus par le peuple et de rang supérieur » à celui des duoviri, *restreignaient sans contredit beaucoup plus » sérieusement la liberté d'action des consuls* ¹. » Certes la dépendance des légats de Pompée était plus étroite, parce qu'il pouvait leur ôter les faisceaux en les renvoyant de la légation ²; mais c'était là une mesure extrême, et il n'en était pas moins forcé de reconnaître en tous ceux qu'il gardait, la qualité de magistrat. Cette contrainte était incompatible avec la liberté absolue que la loi lui assurait. Pompée n'est vraiment libre dans son commandement qu'à condition de pouvoir donner à ses légats tels pouvoirs qu'il voudra. Ainsi le caractère primitif de la légation sera sauvegardé, la création de legati pro praetore restant éventuelle. Il suffisait pour cela que Pompée reçût — et c'est ce qui a eu lieu — tout pouvoir de la loi, sans que celle-ci précisât un détail, qui n'est, au fond, qu'une extension du droit ordinaire de remplacement amenée et autorisée par l'étendue et la nature du théâtre de la guerre.

La suite prochainement.

L. NELISSEN.

¹ Str. II, I, 566.

² V. Marquardt, Stv. I, 527.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — PROMOTIONS ET NOMINATIONS.

Par arrêté royal du 13 octobre 1882, M. Loomans (Charles), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est déclaré émérite.

Par arrêtés royaux du 16 octobre 1882, MM. Mister (J.), De Brabandere (Victor) et Dubois (Edouard), professeurs extraordinaires à l'université de Gand, sont promus à l'ordinariat, et M. Deschamps (Arsène), docteur spécial en philosophie et lettres, est nommé professeur extraordinaire à la faculté de philosophie de l'université de Liège, où il donnera les cours de psychologie et de philosophie morale.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

RAPPORT AU ROI.

SIRE,

J'ai l'honneur de soumettre à la sanction de Votre Majesté deux projets d'arrêtés instituant une récompense en faveur des meilleures grammaires, française et flamande, qui seront publiées d'ici à deux ans en Belgique et à l'étranger, et qui répondront à certaines conditions déterminées.

C'est sur la proposition du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne que je crois, Sire, devoir solliciter votre adhésion à cette double mesure.

Le conseil n'a émis un vote sur cette question qu'après un long et sérieux examen. Soumis successivement à deux sous-commissions, à l'appréciation des membres du corps professoral des athénées royaux existants, ainsi que des inspecteurs de l'enseignement moyen, le plan qui fait l'objet des arrêtés royaux ci-annexés fut définitivement adopté par une commission spéciale, laquelle a développé sa manière de voir dans les termes suivants :

« I. Nous nous sommes d'abord posé la question s'il est réellement désirable que les grammaires de toutes les langues enseignées dans nos athénées soit composées d'après un même plan. Nous avons été unanimes à reconnaître que ces langues, appartenant toutes à la même famille et se conformant à peu près aux mêmes lois grammaticales, seraient apprises plus facilement si, dans les diverses grammaires, l'on établissait une plus grande uniformité dans les définitions, la terminologie, l'exposé des règles

communes et la division des matières. Mais nous ne prétendons nullement par là que l'enseignement de toutes les langues doive se faire d'après une méthode identique. Les conditions dans lesquelles les langues sont étudiées étant différentes, la méthode devra varier également. Ainsi il a été entendu que les langues étrangères pourront être enseignées d'abord d'une façon pratique, sans qu'on soit tenu de faire apprendre les règles d'après une classification scientifique, sauf à reprendre plus tard l'étude des faits grammaticaux dans l'ordre suivi pour la grammaire de la langue maternelle.

« II. La commission a décidé ensuite que les grammaires devront être simples et ne renfermer que les règles principales, celles dont la connaissance est indispensable. Les particularités et les exceptions seront étudiées à mesure que l'élève les rencontrera dans ses lectures ; le professeur l'y rendra attentif et expliquera oralement ce qu'il y a d'insolite.

« III. La commission a estimé que les grammaires françaises actuelles sont ou trop développées ou souvent inexactes, ne s'appuyant pas toujours sur les autorités qui font loi en matière grammaticale. Elle pense donc, qu'indépendamment du but poursuivi par le conseil, il serait utile de provoquer la rédaction d'une nouvelle grammaire française ; elle croit que le meilleur moyen de produire cet effet serait d'ouvrir un concours : le concours fait appel à tous les talents et les stimule à se produire.

« IV. Les conditions du concours stipuleraient que la grammaire ne devra pas dépasser le nombre de cent cinquante pages in-12 et qu'elle devrait être rédigée d'après le plan arrêté par le conseil, à moins qu'e les auteurs ne croient avoir des raisons sérieuses pour s'en écarter. Il serait dit aussi que les concurrents pourront s'adresser à M. le Ministre de l'instruction publique pour demander des éclaircissements sur les parties du plan qui leur sembleraient obscures. »

Le conseil s'est rallié, Sire, à ces idées. Seulement, il a cru devoir étendre la mesure aux deux langues maternelles qui se parlent en Belgique, et modifier le mode d'après lequel on provoquerait la rédaction de la grammaire. Il a adopté celui qu'indiquent les termes mêmes des projets d'arrêtés : le gouvernement se réservera d'accorder une récompense à l'auteur, chaque fois qu'une grammaire sera reconnue meilleure que la grammaire ou que les grammaires antérieurement publiées et récompensées. C'est encore un concours, mais un concours toujours ouvert, constituant un appel permanent au progrès des méthodes et gardant ainsi tous les avantages des concours ordinaires en évitant quelques-uns de leurs inconvénients.

Je reste, Sire, de Votre Majesté, le très respectueux, très fidèle et très dévoué serviteur.

Le Ministre de l'Instruction publique,
P. VAN HUMBEECK.

Institution d'une récompense en faveur de la meilleure grammaire de la langue française, rédigée d'après un plan donné et destinée à l'enseignement moyen.

LÉOPOLD II, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Vu les lois du 1^{er} juin 1850 et du 15 juin 1881 ;

Vu le rapport fait au conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, par une commission spéciale chargée d'examiner la question de savoir si, dans ce but, il ne conviendrait pas d'adopter des grammaires rédigées d'après un plan uniforme ;

Considérant que, d'après ce rapport, il importe tout d'abord de provoquer la rédaction d'une grammaire de la langue maternelle, destinée à servir de type pour la rédaction des grammaires des autres langues dont l'étude est prescrite par le programme officiel de l'enseignement moyen ;

Vu l'avis du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne ;

Sur le rapport et la proposition de notre Ministre de l'Instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Un appel est fait aux écrivains du pays et de l'étranger pour la rédaction d'une grammaire française.

Les auteurs auront à s'inspirer du plan ci-après :

PLAN D'UNE GRAMMAIRE FRANÇAISE.

INTRODUCTION.

- I. Définition de la grammaire. Sa division.
- II. Éléments constitutifs du mot : Sons et lettres ; voyelles ; consonnes ; diphthongues ; syllabes, mots ; accent.
Signes orthographiques.
- III. Éléments de la proposition. Phrase. Discours.
Parties du discours.

LEXIGRAPHIE.

I. *Noms et pronoms* :

- a. Substantif, définition, division, modification.
- b. Article : article défini, article indéfini.
- c. Adjectifs déterminatifs.
- d. Adjectif qualificatif. Adjectif employé comme prédicat, ou comme attribut. Degrés de comparaison.
- e. Pronoms.
- f. Noms de nombre.

II. *Verbe*. Verbe substantif, verbes attributifs.

Division des verbes attributifs en transitifs et en intransitifs.

Voix du verbe : actif, passif, réfléchi.

Verbes personnels et verbes impersonnels.

Personnes, nombres, temps, modes. Modes personnels, modes impersonnels.

Conjugaisons.

III. *Particules* :

- a. Préposition. Division en espèces.
- b. Adverbe. Division en espèces.
- c. Conjonction. Conjonctions de coordination et de subordination.
- d. Interjection.

IV. Dérivation et composition des mots. Préfixes et suffixes.

SYNTAXE.

Division en deux parties :

- 1^o Liaison des diverses parties de la proposition, ou règles pour l'expression des rapports entre les idées. Syntaxe des mots ;
- 2^o Liaison des propositions entre elles, où règles pour l'expression des rapports entre les jugements. Syntaxe des propositions.

I. SYNTAXE DES MOTS.

1. A. 1. *Définition de la proposition* : Sujet, verbe, attribut.

Mots qui peuvent devenir sujet.

Diverses espèces d'attributs. Verbe uni à l'attribut ou séparé de l'attribut.

2. Diverses espèces de propositions :

- a. Affirmatives, négatives, interrogatives ;
- b. Principales et accessoires, coordonnées et subordonnées ;
- c. Complètes et elliptiques.

B. *Règles pour l'expression des rapports du sujet avec le verbe et avec l'attribut.*

Accord du verbe avec le sujet.

Accord de l'attribut avec le sujet. (Participe passé conjugué avec être.)

Voix du Verbe. Emplois divers de l'actif, du passif et du réfléchi.

II. A. *Déterminatifs et compléments des diverses parties de la proposition.*

— B. *Règles pour l'expression des rapports entre ces parties et leurs déterminatifs ou compléments.*

A. 1. Article. Sujet déterminé par un adjectif, un participe, un nom placé en apposition.

Complément déterminatif. Compléments de l'adjectif.

2. Attribut déterminé ou complété.

Complément direct, complément attributif, complément du verbe passif, complément indirect, complément circonstanciel.

Adverbe tenant lieu d'un complément circonstanciel.

B. 1. Accord des prédicats avec le nom. (Adjectif verbal, participe présent, participe passé sans auxiliaire.)

Emploi de l'article et des adjectifs déterminatifs.

Emploi de certains compléments déterminatifs, par exemple *en*.

2. Complément direct. Participe passé avec *avoir* ou *être* mis pour *avoir*.

Infinitif servant de complément. Infinitif tenant lieu de toute une proposition.

Emploi de l'adverbe. Négation.

III. A. *Rapports de l'idée contenue dans le verbe avec une autre idée, au point de vue du temps.*

Théorie des temps.

1. a. Temps indiquant ce qui est simultanée, antérieur ou postérieur au moment de la parole : temps du présent.

b. Temps marquant un rapport de simultanéité, d'antériorité ou de postériorité avec un moment du passé : temps du passé.

2. Division des temps d'après l'état de l'action :

a. Action accomplie, action non accomplie. Temps de l'action accomplie (temps composés); temps de l'action non accomplie (temps simples).

b. Action concentrée, action développée. Temps de l'action concentrée (passé défini, passé antérieur), temps de l'action développée (imparfait, plus que parfait).

III. B. *Rapports de l'idée contenue dans le verbe avec la conception ou la volonté de celui qui parle.*

Théorie des modes. Emploi de l'indicatif, du subjonctif, du conditionnel et de l'impératif.

Distinctions entre modes proprement dits ou personnels et modes impersonnels dits ou impersonnels. Infinitifs et participes.

SYNTAXE DES PROPOSITIONS OU LIAISON DES PROPOSITIONS ENTRE ELLES¹.

I. Propositions coordonnées. Coordination copulative, disjonctive, adverbative, causale.

II. Propositions subordonnées, complétant la principale ou une partie de la principale et équivalant à un substantif, à un adjectif, à un adverbe ou à un complément circonstanciel.

1. Propositions subordonnées substantives. Elles peuvent servir de sujet, de complément direct, de complément indirect.

Interrogation indirecte.

2. Propositions adjectives ou relatives.

Cas d'attraction du relatif avec l'attribut de la proposition principale.

3. Proposition adverbiale exprimant un rapport de lieu, de temps, le but, la cause, la conséquence, une condition ou une supposition, une concession, une comparaison.

APPENDICE.

Règles de la ponctuation.

Art. 2. La grammaire ne devra pas dépasser le nombre de 150 p. in-12.

Art. 3. Le gouvernement se réserve :

1^o D'accorder un subside de trois mille francs (fr. 3,000) à l'auteur de la meilleure grammaire, répondant à ces conditions, qui sera publiée dans l'espace de deux années, à dater de ce jour;

2^o De renouveler l'action (l'octroi?) de pareil subside chaque fois qu'une

¹ Toute cette partie ne demande pas de grands développements.

grammaire sera reconnue meilleure que la grammaire ou les grammaires publiées antérieurement.

L'emploi de l'ouvrage sera, en outre, autorisé dans les établissements d'enseignement moyen, soumis au régime des lois du 1^r juin 1881.

Toutefois, cette autorisation est révocable.

Art. 4. Le soin d'examiner les ouvrages et de proposer leur adoption, s'il y a lieu, est confié au conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne. Ce conseil pourra s'adjoindre telles personnes qu'il jugera convenir pour l'aider dans cette tâche.

Art. 5. Cinq exemplaires au moins de chacun des ouvrages faits en vue de répondre à l'appel contenu dans l'article 1^r du présent arrêté, doivent être adressés par les auteurs, au ministère de l'instruction publique avant le 1^r janvier 1885.

Art. 6. Notre Ministre de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 11 décembre 1882,

Par le Roi :

LÉOPOLD.

Le Ministre de l'instruction publique,

P. VAN HUMBEECK.

Un arrêté royal de même date et de tout point semblable, rédigé en flamand, institue un concours pour la composition d'une grammaire flamande.

ÉCOLE NORMALE DES SCIENCES ANNEXÉE A L'UNIVERSITÉ DE GAND. —
PERSONNEL.

Par arrêté royal du 28 septembre 1882, M. Merten (F.), professeur à l'athénée royal de Bruxelles, a été nommé professeur à l'école normale des sciences annexée à l'université de Gand.

ATHÉNÉES ROYAUX. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS.

Par arrêtés royaux en date des 7, 21 et 31 octobre 1882, sont nommés, à titre définitif, à l'athénée royal de Charleroi, savoir :

Préfet des études, M. Bertrand (Nestor) ;

Professeur chargé de la rhétorique latine, M. Draily (Nestor) ;

Professeur chargé de la rhétorique française, H. Huis (Eugène) ;

Professeur chargé du cours de mathématiques supérieures, M. Laduron (Charles) ;

Professeur chargé du cours d'anglais, M. Severyn (Abraham) ;

Professeur chargé du cours de sciences commerciales, M. Leroy (Alph.) ;

Professeur chargé de la septième, M. Grandjean (Charles) ;

Professeur chargé du cours de mathématiques inférieures, M. Barth (Camille) ;

Professeur chargé du cours de sciences naturelles, M. Destrée (Olivier).

Par arrêté royal du 17 octobre 1882, M. Bley (André), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement de la langue allemande dans les athénées royaux, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur dédoublant d'allemand à l'athénée royal de Gand.

Par arrêté ministériel de la même date, M. Devigne (Benjamin), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement du dessin dans les athénées royaux, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur de dessin à l'athénée royal de Dinant.

Par arrêté ministériel de la même date, M. Daels (Jean-Louis), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement du dessin dans les athénées royaux est nommé aux fonctions de professeur de dessin à l'athénée royal de Louvain.

Par arrêté ministériel de la même date, M. Hoka (Alphonse), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement du dessin dans les athénées royaux, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur de dessin à l'athénée royal de Huy.

Par arrêté ministériel de la même date, M. Doms (Henri), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement du dessin dans les athénées royaux, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur de dessin à l'athénée royal de Malines.

Par arrêté royal du 23 octobre 1882, M. Pecqueur (Oscar), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur de rhétorique française à l'athénée royal de Bruges.

Par arrêté royal du 28 octobre 1882, M. Gillemann (Charles), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, est nommé, à titre définitif, aux fonctions de professeur à l'athénée royal de Bruges.

Il continuera à être chargé de la chaire de 5^e latine à cet établissement.

Par arrêté royal du 30 novembre 1882, M. Cambier (Aug.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Bruxelles, est nommé inspecteur de l'enseignement moyen, en remplacement de M. Vincotte, admis à faire valoir ses droits à la pension.

DÉMISSIONS.

Par arrêté royal du 28 septembre 1882, la démission offerte par M. Feys (Jean-Marie-Eusèbe), de ses fonctions de professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Bruges et de littérature française à la section moyenne normale de la même ville est acceptée.

Il est admis à faire valoir ses droits à la pension et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Un arrêté royal du 30 septembre 1882, admet, sur sa demande, M. Delgoffe, ancien préfet des études à l'athénée royal de Bruges, à faire valoir ses droits à la pension et l'autorise à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 30 novembre 1882, la démission offerte par M. Vincotte (J.-H.), de ses fonctions d'inspecteur de l'enseignement moyen, est acceptée.

Il est admis à faire valoir ses droits à la pension et conservera le titre honorifique de son emploi.

ÉCOLES SUPÉRIEURES EN PRUSSE.

PLAN D'ÉTUDES DES ÉCOLES SUPÉRIEURES EN PRUSSE *

II

Plan d'études des Réalschulen ¹.

Tableau des heures affectées aux différents enseignements dans chaque classe.

	VI	V	IV	III ^b	III ^a	II ^b	II ^a	I ^b	I ^a	Total.	ancien système.	Différence.
Religion chrétienne . .	3	2	2	2	2	2	2	2	2	19	20	— 1
Langue allemande . . .	3	3	3	3	3	3	3	3	3	27	29	— 2
Langue latine.	8	7	7	6	6	5	5	5	5	54	44	+10
Langue française . . .	—	5	5	4	4	4	4	4	4	34	34	
Langue anglaise ¹ . . .	—	—	—	4	4	3	3	3	3	20	20	
Histoire et géographie.	3	3	4	4	4	3	3	3	3	30	30	
Calcul et mathématiques ¹	5	4	5	5	5	5	5	5	5	44	47	— 3
Histoire naturelle ² . .	2	2	2	2	2	2	—	—	—	12	34	— 4
Physique	—	—	—	—	—	3	3	3	3	12		
Chimie	—	—	—	—	—	—	2	2	2	6		
Écriture	2	2	—	—	—	—	—	—	—	4	7	— 3
Dessin	2	2	2	2	2	2	2	2	2	18	20	— 2
Total des heures par classe.	28	30	30	32	32	32	32	32	32			

* Emprunté à la *Revue internationale de l'Enseignement*, du 15 juillet 1882.

¹ Si les deux divisions de *Tertia* reçoivent l'enseignement en commun, elles doivent être séparées pour l'anglais et pour les mathématiques. ² Si les deux divisions de *Secunda* reçoivent l'enseignement en commun, elles doivent être séparées pour l'histoire naturelle et la chimie, et, si la chose est possible, pour les mathématiques et la physique. ³ *Gymnastique et chant* : les mêmes prescriptions que dans les gymnases.

³ Voy. 4^e livraison, pp. 266 et suiv.

ÉCOLES RÉALES SUPÉRIEURES.

Tableau des heures attribuées aux divers enseignements dans chaque classe.

	VI.	V.	IV.	III _b	III _a	II _b	II _a	I _b	I _a	Total.
Religion chrétienne . . .	3	2	2	2	2	2	2	2	2	19
Langue allemande . . .	4	4	4	3	3	3	3	3	3	30
Langue française . . .	8	8	8	6	5	5	5	5	5	56
Langue anglaise ¹ . . .	—	—	—	5	5	4	4	4	4	26
Histoire et géographie. .	3	3	4	4	4	3	3	3	3	30
Calcul et mathématiques ¹	5	6	6	6	6	5	5	5	5	49
Histoire naturelle ² . . .	2	2	2	2	2	3	—	—	—	13
Physique	—	—	—	—	—	4	4	3	3	14
Chimie ²	—	—	—	—	—	—	3	3	3	9
Écriture	2	2	2	—	—	—	—	—	—	6
Dessin	2	2	2	2	2	3	3	4	4	24
Total des heures par classe.	29	29	30	30	32	32	32	32	32	

Le présent plan d'études est applicable, à part quelques modifications, aux anciennes écoles bourgeoises qui se sont transformées en écoles réales. La modification la plus importante consiste en ce que, dans les deux divisions de *Secunda* et de *Prima*, quatre heures sont consacrées exclusivement au dessin à main levée, plus deux heures au dessin linéaire en *Obertertia*, et quatre heures dans chacune des classes au-dessus.

¹ 1° Si les deux divisions de *Tertia* reçoivent l'enseignement en commun, elles doivent être séparées pour l'anglais et les mathématiques; 2° Si les deux divisions de *Secunda* reçoivent l'enseignement en commun, elles doivent être séparées pour l'histoire naturelle et la chimie, et si possible aussi, pour les mathématiques et la physique; 3° *Gymnastique et chant* : mêmes prescriptions que dans les gymnases.

*Programmes des différents enseignements des réalgymnases
et des écoles réales supérieures.*

1. RELIGION CHRÉTIENNE. — A. *Église évangélique*. — Histoire biblique de l'Ancien et en particulier du Nouveau Testament. Catéchisme avec les passages bibliques les plus importants. Explication de l'année ecclésiastique. Quelques hymnes religieuses (à apprendre par cœur). Exposé du contenu essentiel des Saintes Écritures, en particulier du Nouveau testament, et notions positives sur la composition de chacun des livres de la Bible. Points principaux de la dogmatique et de la morale. Les grandes époques de l'histoire de l'Église et ses représentants les plus illustres.

B. *Église catholique*. — Histoire biblique de l'Ancien et en particulier du Nouveau Testament. Catéchisme avec les citations les plus importantes de l'Écriture Sainte et de la Tradition. Explication de l'année ecclésiastique. Quelques hymnes religieuses (à apprendre par cœur). Exposé du contenu essentiel des Saintes Écritures, en particulier du Nouveau Testament, avec des notions positives sur la composition de chaque livre. Points principaux de la dogmatique et de la morale. Les grandes époques de l'histoire de l'Église et ses représentants les plus illustres, spécialement la vie des grands saints.

2. LANGUE ALLEMANDE. — Règles les plus importantes de la grammaire et de la syntaxe allemandes. Grandes époques de la littérature nationale. Lecture des ouvrages classiques de la littérature et de la poésie modernes. Éléments de prosodie et de rhétorique. Sûreté d'expression et de style dans l'emploi de la langue maternelle et dans la traduction de sujets empruntés au cercle d'idées ordinaire de l'élève. Simples exercices d'élocution sur un sujet analogue après préparation mentale ou écrite.

3. LANGUE LATINE. — Connaissance à fond des formes grammaticales et des principales règles de la syntaxe; notions sur les lois les plus importantes de la versification. Acquisition d'un trésor de mots suffisant pour la lecture des auteurs. Explication d'un choix d'auteurs classiques à l'usage des différentes classes.

4. LANGUE FRANÇAISE. — Connaissance à fond des formes grammaticales, de la syntaxe et des principaux synonymes. Acquisition d'un trésor de mots suffisant pour comprendre les auteurs, poètes ou prosateurs, appropriés à la lecture en classe.

Lecture d'ouvrages choisis suivant le degré de force de chaque classe. Compositions sur des sujets historiques faciles, dans lesquelles l'élève devra se montrer capable de se servir de la langue française sans fautes grossières. Exercice oral à la suite de la lecture. — Dans les écoles réales supérieures, la lecture doit prendre une certaine extension, et en particulier s'étendre à quelques ouvrages de sciences appropriés au genre d'études des élèves. Dans les exercices écrits, il ne suffit pas de faire disparaître l'incorrection grossière, mais une certaine habileté de style doit être obtenue. De même à l'égard de la langue parlée, il faudra exiger davantage.

5. **LANGUE ANGLAISE.** — Connaissance à fond des formes grammaticales et de la syntaxe. Principaux synonymes. Acquisition d'un trésor de mots suffisant pour comprendre les auteurs, poètes et prosateurs, appropriés à la lecture en classe. Lecture d'ouvrages choisis suivant le degré de force de la classe. Exercice oral à la suite de la lecture. — Dans les écoles réales supérieures, les prescriptions du § 4, relatives à l'extension qui doit être donnée à la lecture et aux exercices oraux, sont également applicables à la langue anglaise.

6. **HISTOIRE.** — Événements marquants de l'histoire universelle, et personnages les plus importants par le rôle qu'ils ont joué, en insistant sur les histoires grecque, romaine et nationale. Notions précises de chronologie dans des limites sagement déterminées. Géographie des lieux où se sont passés les événements historiques.

7. **GÉOGRAPHIE.** — Principes de géographie mathématique. Rapports de la configuration physique du globe et de la division politique actuelle; étude approfondie de l'Europe centrale à ce double point de vue. Aperçu des principales voies de communication intérieures et extérieures des pays civilisés les plus importants.

8. **CALCUL ET MATHÉMATIQUES.** — Sûreté et facilité de calcul. Application aux besoins de la vie commune. Arithmétique générale jusqu'aux séries à l'infini les plus simples. Algèbre jusqu'aux équations du troisième degré inclusivement. Géométrie plane, y compris les principes de géométrie synthétique. Géométrie dans l'espace, ainsi que les éléments de géométrie descriptive. Trigonométrie plane rectiligne; éléments de trigonométrie sphérique dans leur application à la géographie mathématique. Éléments

de géométrie analytique jusqu'à la théorie des sections coniques inclusivement. Dans toutes ces branches, l'élève doit arriver non seulement à une sûre connaissance des théorèmes et de leur démonstration, mais encore à une certaine habileté dans leur application. — Dans les écoles réales supérieures, on pourra encore ajouter les éléments de la géométrie analytique à trois dimensions et du calcul différentiel.

9. HISTOIRE NATURELLE. — *Botanique*. — Habituer l'élève à observer et à décrire différentes plantes. Système de Linné, et une classification naturelle. Connaissance précise des plus importantes familles de la flore indigène. Principaux phénomènes de la vie des plantes.

Zoologie. — Habituer à observer et à décrire quelques représentants des différentes classes. Ordres les plus importants des vertébrés et des insectes. Structure du corps humain.

Minéralogie. — Cristallisation; propriétés physiques et composition chimique des minéraux les plus répandus.

10. PHYSIQUE. — Connaissance sûre des plus importants phénomènes et des lois essentielles des différentes branches de la physique; application des formules mathématiques des principales lois, à la mécanique, à l'optique et à la géographie mathématique.

11. CHIMIE. — Les principaux corps simples et leurs combinaisons anorganiques; règles de la nomenclature (*stœchiométrie*). — Dans les écoles réales supérieures, on ajoutera encore les parties les plus importantes de la chimie organique.

12. DESSIN. — Éducation de l'œil; appréciation des dimensions; sûreté et souplesse de la main. Dessin d'ornement; reproduction géométrale de simples objets d'après nature; essais de reproduction de simples ornements en relief avec les effets de lumière.

Maniement de la règle, du compas et du tire-ligne; éléments de géométrie descriptive.

*Éclaircissement au plan d'études des réalgymnases
et des Écoles réales supérieures.*

1 et 2. RELIGION ET LANGUE ALLEMANDE. — Mêmes observations sur les points essentiels que pour le plan des gymnases. Dans la classe d'allemand des réalgymnases et des écoles supérieures, on donnera, à l'aide de bonnes traductions, une idée de la littérature grecque.

3. **LANGUE LATINE.** — a) Avec le nombre d'heures assigné au latin par l'ordonnance de 1859, et par suite de l'échelle descendante que suit cet enseignement dans les classes supérieures, on n'a pu réussir jusqu'ici à maintenir les élèves en possession sûre des connaissances grammaticales acquises dans les classes inférieures, ni à les amener à traduire avec facilité et assurance les auteurs latins. En vue d'obtenir ce résultat, le nombre des heures a été élevé dans les classes inférieures et moyennes. Mais, d'un autre côté, l'enseignement grammatical devra à l'avenir se borner aux règles les plus usuelles de la grammaire et de la syntaxe, règles dont la connaissance devra être parfaitement familière aux élèves.

b) La lecture comprend, pour la prose, surtout des ouvrages d'histoire (César, Salluste, Tite-Live), plus quelques discours faciles de Cicéron; pour la poésie, un choix des *Métamorphoses* d'Ovide, de l'*Énéide* de Virgile (en particulier du I^{er} au VI^e livre); et des poètes lyriques. L'explication ne doit pas se borner à des observations grammaticales; elle doit amener l'élève à l'intelligence du texte. A l'occasion des lectures les élèves recevront quelques notions de prosodie latine (en particulier, sur la métrique élégiaque, et les formes les plus ordinaires de l'ode).

4 et 5. **LANGUES FRANÇAISE ET ANGLAISE.** — a) Dans l'ordonnance de 1859 le français et l'anglais sont mis sur le même rang, et il est demandé des *abiturienten* qu'ils soient à même de faire une composition sur un sujet historique. Ces exigences ont eu pour premier effet de surcharger l'élève à l'excès; car il est impossible d'arriver à faire une composition dans ces deux langues sans un surcroît de travail à la maison, et en second lieu le temps indispensable pour initier les élèves aux beautés si remarquables de la littérature anglaise se trouve considérablement réduit. C'est pourquoi la nouvelle disposition introduite dans le programme a pour but d'établir entre ces deux langues le même rapport que celui du latin vis-à-vis du grec dans les gymnases, c'est-à-dire que pour le français il sera exigé de l'élève qu'il connaisse plus à fond la grammaire, et qu'il soit à même d'écrire en français, tandis qu'il y est renoncé pour l'anglais. Par suite les travaux écrits de l'examen comprennent pour le français une composition et un thème, pour l'anglais, seulement un exercice. Remplacer ce dernier, comme on le fait au gymnase pour le grec, par une traduction de l'anglais, ne paraît pas nécessaire, parce que le danger qui existe pour le grec

qu'une trop grande importance soit donnée à la grammaire aux dépens de l'explication, n'existe pas pour l'anglais, à cause de la simplicité de sa syntaxe.

b) Le but poursuivi par l'enseignement grammatical d'une langue étrangère, de donner à l'élève une certaine culture philologique, sera atteint, dans les réalgymnases, surtout au moyen du latin; dans les écoles réales supérieures, au moyen du français. Ces derniers établissements ne revêtiront véritablement le caractère d'écoles de culture générale qu'à la condition qu'il soit sérieusement tenu compte de cette considération dans l'enseignement méthodique de cette branche, en particulier dans les trois classes inférieures.

c) La lecture dans l'une et l'autre langue porte principalement sur des ouvrages de prose (histoire et description) et sur des poésies de la période classique; en outre, en français plus encore qu'en anglais, sur les modèles du genre didactique, oratoire et épistolaire. On devra aussitôt que possible substituer aux chrestomathies, des ouvrages entiers dont le contenu et la forme sont à la portée des différentes classes. L'explication a pour but d'amener les élèves à une notion lexicologique précise de ce qu'ils ont lu et à l'intelligence du contenu et de la forme littéraire. A l'égard des ouvrages historiques appelés à compléter l'enseignement de l'histoire, l'explication devra porter sur les événements et les institutions politiques. — Dans les écoles réales supérieures le nombre d'heures plus considérable assigné au français et à l'anglais permet d'étendre les lectures à des ouvrages scientifiques destinés au grand public. De telles lectures auront entre autres avantages celui d'habituer les élèves à comprendre les expressions scientifiques étrangères. — Dans aucune de ces deux langues l'histoire de la littérature ne doit être enseignée; il suffira de quelques notions limitées au strict nécessaire, données à l'occasion de la lecture.

d) En exerçant les élèves à parler dans ces deux langues on ne doit point se proposer, ni au réalgymnase ni à l'école réelle supérieure, de les former à la conversation usuelle. La marche à suivre dans ce genre d'exercices a été déjà suffisamment indiquée dans les éclaircissements au plan des gymnases, § 5, b. Ici ces exercices, par suite de l'extension donnée à l'enseignement des langues modernes dans les écoles réales, devront prendre plus de développement et atteindre de plus complets résultats. Dans les

écoles réales supérieures viennent encore s'ajouter, en *Prima*, de petits exercices d'élocution en français sur des sujets préparés, et que la lecture a rendus familiers aux élèves. — Règle générale, il faudra, dans ce genre d'exercices, donner un peu plus d'importance au français qu'à l'anglais; cette dernière prescription peut cependant être modifiée suivant les circonstances locales.

6 & 7. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE. — *a)* Mêmes observations sur les points essentiels que pour le plan d'études des gymnases. Toutefois le plan général des écoles réales exige que l'enseignement de l'histoire grecque et romaine soit moins développé dans la division supérieure (une année en *Secunda*, au lieu des deux années consacrées à l'histoire ancienne dans les gymnases) et que l'histoire du moyen âge et l'histoire moderne prennent une place prépondérante. De même qu'au gymnase, l'histoire nationale occupe ici le centre et celle des autres peuples n'apparaît qu'à titre complémentaire.

Toutefois on devra insister d'avantage sur l'histoire de la France et celle de l'Angleterre, pour faciliter l'étude de la littérature de ces deux pays.

Ici aussi il est absolument nécessaire qu'une sage mesure soit observée dans l'enseignement des faits et des dates; et que la connaissance plus approfondie de certaines périodes ne soit obtenue qu'au moyen de la lecture.

b) A partir de la *Sexta* jusqu'à la *Tertia* deux heures seront consacrées à l'enseignement de la géographie. Une des trois heures attribuées en *Secunda* à l'histoire et à la géographie sera employée à compléter et à développer les notions de géographie déjà acquise. Si l'histoire et la géographie sont confiées à un même professeur il pourra, si bon lui semble, consacrer les trois heures de la semaine alternativement à l'un des deux enseignements. Il sera tenu compte, dans le diplôme de maturité, des notes de géographie obtenues par l'élève à son passage en *Prima*.

8. CALCUL ET MATHÉMATIQUES. — *a)* L'enseignement du calcul a pour objet d'habituer les élèves à faire rapidement des opérations et préparer ainsi l'enseignement de l'arithmétique. Les applications pratiques doivent être limitées à des cas plus simples qu'on ne le fait dans beaucoup d'écoles réales; les questions plus difficiles, dont les données, empruntées au commerce, par exemple, dépassent la portée des enfants de ces classes et restent

toujours obscures en dépit des efforts du maître, seront absolument exclues. L'enseignement du calcul proprement dit se termine en *Untertertia* par la répétition des devoirs faits antérieurement; mais il faudra, au moyen d'exercices d'arithmétique, obtenir la sûreté dans le calcul pratique. — Pour les exercices de dessin en *Quinta* comme préparation à l'étude de la géométrie, comparez les Éclaircissements au plan des gymnases, § 9.

b) Il n'est presque rien changé au programme des mathématiques, quant aux matières et aux heures; à part les éléments de calcul intégral, qui sont absolument exclus, et les éléments de calcul différentiel et de géométrie analytique à trois dimensions, dont l'enseignement est laissé facultatif dans les écoles réales supérieures, le programme, dans ces limites, ne dépasse pas la portée des élèves, même moyennement doués, ainsi que l'expérience le démontre. L'enseignement des diverses branches recevra une extension plus ou moins grande suivant les divisions dans les classes supérieures; dans les écoles réales supérieures, où le nombre d'heures est plus grand, il pourra être poussé un peu plus loin que dans les réalgymnases.

En général, la sûreté des connaissances et leur application pratique doivent être le but principal de l'enseignement et la forme à suivre dans le choix des matières. C'est ainsi qu'en trigonométrie sphérique on ne doit point astreindre les élèves à s'approprier les formules que renferment la plupart des manuels; il suffit qu'après avoir bien compris les premiers théorèmes ils soient capables de résoudre de simples problèmes, fût-ce même à l'aide de procédés moins commodes. — Il faut également prendre garde que, même dans les classes supérieures, le calcul ne prenne pas une place exclusive, mais que là aussi on continue les exercices pratiques de géométrie, de manière, en particulier, que la stéréométrie fournisse les premiers éléments propres à faire comprendre le dessin de projection.

9. HISTOIRE NATURELLE. — L'enseignement méthodique de l'histoire naturelle ne s'est développé que lentement; mais il faut reconnaître que dans les dix dernières années de rapides progrès ont été accomplis dans cette voie. Aujourd'hui, beaucoup d'écoles réales possèdent dans cette partie des maîtres très distingués; et il y a lieu d'espérer que leur nombre ne tardera pas à augmenter. Il faut d'autant plus s'appliquer à développer chez l'élève l'apti-

tude à observer et décrire les objet naturels et, par la comparaison des analogies, l'amener à comprendre le système de classification, tout en lui faisant connaître en même temps les principaux phénomènes et les lois les plus importantes de la vie végétale et animale. Il ne faut pas attacher trop d'importance au plus ou moins de richesse des collections; les échantillons doivent être surtout empruntés à la faune et à la flore de la région; sans négliger cependant quelques types caractéristiques des autres parties du monde. Règle générale : l'enseignement dans les classes inférieures se renfermera dans la zoologie et la botanique, et ce n'est que dans les localités où la nature du terrain en fournit l'occasion, qu'on ajoutera la description de quelques minéraux importants. — L'enseignement de la minéralogie dans les classes supérieures se combinera très bien avec celui de la chimie, et devra, en général, se borner à l'oryctognosie; toutefois, dans les localités où la nature du terrain s'y prête, il sera bon de donner les premières notions de géologie.

b) La prescription de l'ordonnance de 1850, d'après laquelle les élèves à leur passage en *Prima* devaient subir un examen, n'a pas donné de bons résultats dans la pratique, en obligeant les élèves, pendant le dernier semestre, à se surcharger la mémoire de connaissances mal assimilées. Cette prescription est donc abrogée; mais pour assurer le contrôle des études, on devra tenir compte dans le diplôme de maturité des notes obtenues à l'examen de passage en *Obersecunda*.

10 & 11. PHYSIQUE ET CHIMIE. — a) Le programme de chimie pour les écoles réales supérieures est maintenu sans modification; pour les réalgymnases les éléments de chimie organique sont à retrancher. Dans les deux établissements l'enseignement de la chimie commence en *Obersecunda*.

Dans l'organisation actuelle, les six heures de sciences en *Secunda* sont également réparties entre la physique, la chimie et l'histoire naturelle. Il y a là un sérieux inconvénient pour l'élève, dont le travail doit se partager entre deux nouvelles sciences, la physique et la chimie, qui commencent dans la même classe. Afin de remédier à cet inconvénient, désormais, l'histoire naturelle se terminera et la physique commencera en *Untersecunda*, tandis que la chimie est renvoyée jusqu'en *Obersecunda*. Par suite, dans le cas où les deux divisions de *Secunda* recevraient l'enseignement en commun, elles devront être séparées pour l'his-

toire naturelle et la chimie. Cette disposition étant propre à favoriser le travail de l'élève dans chaque branche, la légère diminution des heures ne saurait avoir aucun inconvénient grave.

b) Ainsi limitée, la chimie se trouve occuper à côté de la physique sa place légitime dans l'enseignement scolaire. Non seulement les lois de la physique servent de base aux lois de la chimie, mais encore, par l'étendue et la diversité de ses matières, ainsi que par sa partie théorique si solidement établie, qui la met en connexion étroite avec les mathématiques, la physique offre bien plus de ressources à l'enseignement, de stimulants à l'intelligence des élèves, que la chimie, dont la théorie est encore soumise à la discussion, et dont tous les phénomènes se laissent expliquer à l'aide d'un petit nombre de lois et de la répétition des mêmes raisonnements. L'avantage de la chimie, au point de vue de l'enseignement, est qu'elle permet d'initier l'élève aux procédés de la méthode inductive, à l'aide d'expériences peu compliquées et faciles à comprendre; d'un autre côté, il est à craindre, plus encore qu'en physique, qu'en étudiant également tout les corps et leurs combinaisons, les élèves ne soient surchargés et contraints d'avoir uniquement recours à leur mémoire. Aussi est-il expressément recommandé d'apporter le plus grand soin dans le choix des matières à enseigner; ce qui permettra d'obtenir, même en un peu moins de temps, le résultat désiré, qui est de faire connaître les principaux corps et leurs combinaisons, et comprendre les lois générales qui règlent les phénomènes.

c) Les manipulations du laboratoire ont été, de la part des hommes compétents, l'objet de jugements très divers. Tandis que les uns attachent un grand prix à ces exercices pratiques comme complément de l'enseignement, les autres n'y voient qu'un jeu inutile, qui a de plus l'inconvénient de faire illusion aux élèves sur leur propre savoir. Il est vrai que les manipulations peuvent dégénérer en simple amusement, mais, d'un autre côté, il n'en est pas moins certain que, sous une bonne direction, de semblables travaux ont pour l'enseignement de la chimie la même efficacité qu'en mathématiques la solution d'un problème. Il n'y a donc pas de raisons pour exclure les exercices pratiques, ni non plus pour les exiger de tous les élèves. L'école fournira des facilités à ceux qui manifestent un intérêt spécial; mais dans les classes supérieures, où seulement ces travaux sont possibles,

elle devra limiter l'enseignement général au strict nécessaire, afin de laisser dans une certaine mesure libre jeu à l'inclination individuelle.

12. DESSIN. — Pour le dessin à main levée, l'usage des modèles graphiques doit être limité autant que possible au dessin d'ornement, en tenant compte du changement de l'échelle. Tout procédé mécanique, à l'aide, par exemple, du compas et de la règle doit être absolument proscrit de ce genre de dessin. Pour le dessin des solides, il est à désirer que l'enseignement soit donné isolément.

L'enseignement du dessin se répartit ainsi dans les diverses classes. Dans les deux premières classes inférieures : reproduction de figures rectilignes et curvilignes d'après le modèle tracé au tableau noir par le maître et d'après des pancartes murales. Dans les suivantes : représentation géométrale de solides et d'objets usuels simples, puis plus difficiles. Ce n'est que lorsqu'une sûreté de main suffisante aura été obtenue dans le dessin géométral, qu'on pourra passer à la reproduction de simples modèles de plâtre, avec ombre et lumière; puis d'ornements en relief et même de plantes naturelles, au trait ou avec quelques ombres. — Le crayon sera employé de préférence; dans les classes supérieures il peut aussi être fait usage de la plume.

Dans le cas où quatre heures sont disponibles, on ajoutera le dessin teinté d'ornementation plane, la représentation d'objets d'art industriel, et les essais d'esquisses d'après les ornements.

Dessin linéaire : maniement du compas, de la règle et du tire-ligne (surfaces planes, arcs de cercle et autres figures géométriques rectilignes et curvilignes à reproduire d'une manière nette et précise). — Pour former l'œil de l'élève, les éléments de géométrie descriptive devront être précédés d'esquisses géométriques et de simples dessins d'après la bosse.

Dans le cas où quatre heures sont disponibles pour le dessin linéaire dans les classes supérieures, il y aura lieu de faire pratiquer les principes les plus simples de la géométrie descriptive, de la perspective, etc., avec applications à la reproduction d'objets réels (machines, architecture, etc.).

La revision des programmes s'étend encore à trois autres catégories d'établissements : les *réalprogymnases* (écoles bourgeoises supérieures de l'ordonnance de 1859), qui ont désormais le programme des trois classes inférieures du réalgymnase; les *écoles*

réales (écoles réales non latines ou de deuxième ordre, d'un cours de sept années), qui, à part quelques dispositions spéciales, correspondent de leur côté, aux trois classes élémentaires des écoles réales supérieures; enfin, les *écoles bourgeoises supérieures* (anciennes écoles professionnelles), dont le programme reproduit celui des écoles réales supérieures, mais sensiblement allégé. On trouvera le nombre d'heures total consacré par semaine aux divers enseignements dans les classes de cette dernière catégorie d'école, comparé aux chiffres correspondants des autres plans d'études, dans le tableau synoptique ci-dessous, que nous croyons utile d'ajouter, comme résumé de ce vaste travail de revision qui vient de s'accomplir en Prusse. Ces chiffres ainsi rapprochés donnent, pour ainsi dire, au caractère particulier de chaque genre d'école son expression numérique.

Tableau des heures affectées par semaine aux divers enseignements dans chaque catégorie d'école.

MATIÈRES ENSEIGNÉES.	GYMNASES.	RÉAL- GYMNASES.	ÉCOLES RÉALES supérieures.	ÉCOLES BOURGEOISES supérieures.
Religion chrétienne .	19	19	19	13
Langue allemande .	21	27	30	21
Langue latine . . .	77	54	—	—
Langue grecque . .	40	—	—	—
Langue française . .	21	34	56	40
Langue anglaise . .	—	20	26	13
Histoire et géograph.	28	30	30	22
Calcul et mathémat.	34	44	49	29
Histoire naturelle. .	10	12	13	13
Physique	8	12	14	8 ¹
Chimie		6	9	
Écriture	4	4	6	8
Dessin	6	18	24	12

¹ *Naturlehre*, c'est-à-dire quelques notions très élémentaires de physique et de chimie.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. S. Guyard, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Sommaire, du 9 octobre : **Curtius et Adler**, Olympie et ses environs (Jules Martha). — Aristophane, *Plutus*, p. p. de **Velsen**; les Oiseaux, p. p. **Blaydes** (Albert Martin). — **Ring**, Études de vieux latin. — (Louis Havet). — **Storm**, Philologie anglaise (C. J.). — Du 16 : **Mispoulet**, Les institutions politiques des Romains, I (Camille Jullian). — Du 23 : **Overbeck**, De l'histoire du Canon (M. N.). — **Madvig**, La constitution romaine, trad. par Ch. Morel (Camille Jullian). — Lettres françaises de Scaliger, p. p. **Tamizey de Larroque** (Pierre de Nolhac). — Du 30 : **Loth**, Essai sur le verbe néoceltique (H. d'Arbois de Jubainville). — **Villari**, Machiavel et son temps (C. Paoli). — Du 13 novembre : **Windisch**, L'influence grecque sur le théâtre hindou (A. Barth). — **Lucius**, L'essénisme (M. N.). — Du 20 : La chronique de Joshué le Stylite, p. p. **Wright** (Rubens Duval). — **Evers**, Les sources de Diodore (Camille Jullian). — Du 27 : **Christ**, Démosthène, l'édition d'Atticus (H. W.). — Du 4 décembre : **Couat**, La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées (Alfred Croiset).

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. O. Riemann et Em. Chate-lain. Année et tome VI. 3^e livraison. 31 Août 1882.

Sommaire : Charles Thurot, par Émile Chatelain, p. 171 (avec portrait). — Stace, Achilléide, 1, 102 et 143, par L. Havet, p. 178. — Sur un parchemin grec de provenance égyptienne, par Henri Weil, p. 179. — Sed (diadema) attuleras domo, meditatum et cogitatum scelus (Cic. Philip. II, 34, 85), par J. Gantrelle, p. 185. La quantité de l'e dans Tabé par Al. Harant et O. R., p. 187. — Quintilien, 1, 1, 30, par L. Havet, p. 188. — Bulletin Bibliographique, p. 189.

Le Muséon, Revue internationale. Louvain, Ch. Peeters, éditeur. — Paris, E. Leroux, éditeur-libraire. Tome I. N^o 3.

V. Henry. Esquisses Morphologiques. — C. de Harlez. Origine de l'Avesta

et son interprétation. Système et critique de M. J. Luquiens. — A. F. Mehren. La philosophie d'Avicenne (Ibn-Sina) exposée d'après des documents inédits. — Félix Nève. Les drames héroïques et mythologiques de l'Inde. — P. Patkanoff. De quelques inscriptions de Van récemment découvertes. — A. Sayce. Cyrus était-il roi de Perse ou de Susiane? C. de Harlez. Même sujet. — H. de Charencey. Etymologies basquaises. — Karl Piehl. Dictionnaire hiéroglyphique et démotique de Brugsch. — V. Brants. Propriété et communauté dans le droit athénien. — N. Vesselovsky. Basile Grigorieff et ses œuvres. — C. de Harlez. Traduzioni dal Greco moderno. — La Morte di Rustem. — Études afghanes. — I. Pizzi. Manuel de la langue de l'Avesta (C. de Harlez). — J. Van den Gheyn. Gaio e le sue Istituzioni, studio del Doctor Felice Cattoneo, Prof. straor. d'Istituzioni di Diritto romano nella R. università di Pavia. — Del nome di Gaio, il giureconsulto romano del II secolo dell'era volgare. — Le Istituzioni di Gaio, quaderni di Scuola dell'anno 161 dell'era volgare, del Dott. Enrico Dernburg. — Emile J. Dillon. The Cuneiform Inscriptions of Van, deciphered and translated by Sayce. — F. Collard. Bibliographie philologique. — Table des matières.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenk, 1882.

Achtes und neuntes Heft. Erste Abtheilung. Abhandlungen. — Die hochadeliche Akademie zu Kremsmünster (1744 bis 1788). Von G. Wolf in Wien. — Eine neue Ansicht über den Verfasser der Schrift *περι κόσμου*. Von Heinrich Becker in Königsberg. — Die am Stamme durch *-in-* erweiterten lateinischen Verba. Von Hermann Rönsch in Lobenstein. — Zu Horaz Carm. III 4, 46. Von J. Huemer in Wien.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. — Ausgewählte Tragödien des Sophokles zum Schulgebrauche mit erklärenden Anmerkungen versehen von N. Wecklein. 4. Bändchen : Aias. München 1880, Lindauer. Angez. von Friedrich Schubert in Prag. — De vitarum imperatoris Othonis fide quaestiones. Programm. der k. studienanstalt Zweibrücken zum Schlusse des Studienjahres 1879/80, verfasst von Ludwig Krauss, k. Studienlehrer. Zweibrücken 1880, Buchdruckerei von August Kranzbühler; 62 SS. in Octav ohne Schulnachrichten. Angez. von Ig. Prammer in Wien. — C. Julii Caesaris commentarii de bello civili, erklärt von Friedrich Hofmann, Director des Gymnasiums zum grauen Kloster in Berlin. Mit zwei Karten von H. Kiepert. Berlin 1881 (im April), Weidmannsche Buchhandlung. 260 SS. in Octav. Angez. von Ig. Prammer in Wien. — M. Tullii Ciceronis pro A. Licinio Archia poeta oratio ad iudices. Texte revu et annoté par Paul Thomas, professeur à l'université de Gand (en Belgique). Mons 1882, Hector Manceaux, imprimeur-éditeur. XII und 35 SS. in Duodez. Angez. von Ig. Prammer in Wien. — Pentateuchi versio latina antiquissima e codice Lugdunensi. Version latine du pentateuque antérieure a. s. Jérôme publiée d'après le ms. de Lyon avec des fac-similés, des obser-

vations paléographiques, philologiques et littéraires sur l'origine et la valeur de ce texte par Ulysse Robert, Paris 1881, Firmin-Didot. (CXLII, 330 p.) Angez. von J. Huemer in Wien. — Venanti Honori Clementiani Fortunati presbyteri Italici opera poetica recensuit et emendavit Fridericus Leo (Monumenta Germaniae historica. Auctorum antiquissimorum tomi IV pars prior). Berolini apud Weidmannos MDCCCLXXXI. — XXVIII und 427 SS. Angez. von Michael Petschenig in Graz.

Zehntes heft. Erste Abtheilung. Abhandlungen. — Zu Vergil Aen. I, 393, ff. Von Edmund Eichler in Wien. — Zu Aen. II, 442, ff. Von Edmund Eichler in Wien. — Zu Aen. II, 479 ff. Von Edmund Eichler in Wien. — Zur Exegese von Soph. Philokt. v. 144 f. Von Heinrich Löwner in Eger.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. — Sophoclis tragoediae rec. et expl. Wunder, vol. I sect. II continens Oedipum Regem, editio V, cur. N. Wecklein, Lipsiae 1880, Teubner. Angez. von Fr. Schubert in Prag. — Thucydides translated into English, with Introduction, marginal analysis, notes and indices by B. Jowett. 2 Bde. Oxford 1881. Angez. von Th. Gomperz in Wien. — Geschichte des semitischen Alterthums in Tabellen von Victor Floigl. Leipzig 1882, W. Friedrich, I und 97 SS. 8°. Angez. von J. Krall in Wien. — Karten von Attika. Auf Veranlassung des kaiserlich deutschen archäologischen Institutes und mit Unterstützung des k. Preussischen Ministeriums der geistlichen, Unterrichts- und Medicinalangelegenheiten aufgenommen durch Officiere und Beamte des k. preussischen grossen Generalstabes mit erläuterndem Text herausgegeben von E. Curtius und J. A. Kaupert. Heft I: Athen und Peiraeus (von E. Curtius, G. von Alten und A. Milchhöfer). Berlin 1881, Dietrich Reimer. 4 Karten und Textheft (71 SS.). Angez. von Dr. H. Swoboda in Athen. — Ergänzungswörterbuch der deutschen Sprache. Eine Vervollständigung und Erweiterung aller bisher erschienenen deutsch-sprachlichen Wörterbücher (einschliesslich des Grimmschen). Mit Belegen von Luther bis auf die neueste Gegenwart. Von Prof. Dr. Daniel Sanders. 1. — 4. Lieferung. Stuttgart, Abenheimsche Verlagsbuchhandlung. 64 SS. 4°. Angez. von K. F. Kummer in Wien. — Deutsche Elementargrammatik für höhere Lehranstalten, Gymnasien, Lyceen und Realschulen. Von Ch. Friedrich Koch. Sechste umgearbeitete Auflage. Nach dem Tode des Verf.s besorgt von Prof. Dr. Eugen Wilhelm. Jena 1879, G. Fischer. VIII und 74 SS. (1) — Deutsche Schulgrammatik. Für Lehrerbildungsanstalten und zum Selbstunterrichte. Von Josef Lehmann. Dritte verbesserte Auflage. Prag 1879, Verlag von H. Dominicus. 12,312 und 56 SS. (2) — Lehrbuch der deutschen Sprache. Ein Leitfaden für den Unterricht an den unteren Classen der Gymnasien und der verwandten Anstalten von E. Hermann. Siebente abgekürzte und verbesserte Auflage. Wien 1880. Alfred Hölder. 258 SS. (3) Grundzüge der Neuhochochdeutschen Grammatik für höhere Bildungsanstalten und zur Selbstbelehrung für Gebildete von Friedrich Bauer. 21. für Oesterreich bestimmte und mit Rücksicht auf die in Oesterreich eingeführte amtliche Orthographie neu bearbeitete Auflage herausgegeben von

Dr. Konrad Duden und August Hofer. Nördlingen 1881, Verlag der C. H. Beck'schen Buchhandlung. XVIII und 247 SS. (4) Angez. von K. F. Kummer in Wien.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch, Göttingen, 1882.

Inhalt des neuntes heftes (september) 1882.

Charl. Thom. Newton, die griechischen inschriften. — Fel. Hartmann, de aoristo secundo. — Kurt Bernhardt, de tones in mediis syncopatis usu Aeschyleo. — Aristophanis ranae, rec. Ad. von Velsen. — G. J. Schneider, de Diodori fontibus — Just. von Destinon, die chronologie des Josephus, und derselbe: die quellen des Flavius Josephus I. — Herm. Friedr. Müller, Plotins forschung nach der materie. J. L. Heiberg, quaestiones Archimedeae; derselbe: philologische studien zu griechischen mathematikern, I—III; derselbe: Archimedis opera omnia. — J. L. Heiberg, literargeschichtliche studien über Euklid. — Paul. Pulch, de Eudociae quod fertur violario. — T. Macci Plauti Captivi, herausgegeben von Edw. A. Sonnenschein. — Theod. Hasper, ad Epidicum Plautinam conjectanea. — Otto Ernst Hartmann, der römische kalender und Lud. Lange, de diebus ineundo consulatui sollemnibus interregnum causa mutatis. — Bibliographie. — Kleine philologische zeitung: Ausgrabungen Schliemanns in Troja. — Fund einer statuette des Merkur bei Mainz.

Zehntes und elftes heft (oktober, november).

Fr. Haase, vorlesungen über lateinische sprachwissenschaft, bd. II, hrsg. von H. Peter. — Anecdota Oxoniensia. Classical series I, 1 J. A. Stewart, English manuscripts of the Nicomach. Ethics. — Hesychii Milesii onomastologi quae supersunt ed. J. Flach. — A. Lowinski, de compositione etc. primi carminis Horatiani. — Const. Ritter, die Quintilianischen declamationen. — Schwegler-Köstlin, geschichte der griech. philosophie. — Lorenz Grasberger, erziehung und unterricht im klassischen Alterthume II. 111. — K. O. Müller, die Etrusker neu bearb. von W. Deecke I. II. — Etruskische forschungen von W. Deecke, heft 1—4, 1875—80. — Etruskische forschungen und studien von W. Deecke und C. Pauli. — C. Neumann, geschichte Roms während des verfalls der republik. — E. Herzog, über die glaubwürdigkeit der aus der römischen republik bis 387 der stadt überlieferten gesetze. — L. Lange de diebus ineundo consulatui sollemnibus interregnum causa mutatis. — L. v. Urlichs, die schlacht am berge Graupius. — Bibliographie. — Kleine philologische zeitung: Gutachten über das schulwesen Elsass-Lothringens. — Auszüge aus zeitschriften.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft, herausg. von Conrad Bursian. Calvary, Berlin, 1882.

1882. *Achtes und neuntes heft*. Zweite Abtheilung. — Jahresbericht über die Literatur zu Ovid aus den Jahren 1880 und 1881. Von prof. Dr. Alex. Riese in Frankfurt a. M. (Schluss). — Jahresbericht über die Litteratur zu

Cicero's Werken aus den Jahren 1879 und 1880. Von Prof. Dr. Iwan Müller in Erlangen (Schluss folgt).

Vierte Abtheilung. — Bibliotheca philologica classica. III. Quartal 1882.

Zehntes heft. Erste Abtheilung. — Bericht über die literarischen Arbeiten auf dem Gebiete des griechischen nachhomerischen Epos für die Jahre 1880 und 1881. Von Alois Rzach in Prag. (Schluss folgt im nächsten Heft). — Jahresbericht über Homer. I. Bericht über Homerische Textkritik und Sprachgebrauch vom Jahre 1880 von Dr. Gustav. Hinrichs in Berlin. (Fortsetzung folgt).

Zweite Abtheilung. — Jahresbericht über die Litteratur zu Cicero's Werken aus den Jahren 1879 und 1880. Von Prof. Dr. Iwan Müller in Erlangen (Schluss). — Bericht über die Litteratur zu Lucretius, die Jahre 1880 und 1881 umfassend. Von Dr. A. Brieger in Halle.

Dritte Abtheilung. — Jahresbericht über lateinische Lexikographie für 1881 und 1882 (Ende Juni). Von Prof. Dr. K. E. Georges in Gotha. (Schluss). — Jahresbericht über römische Geschichte und Chronologie für 1881. Von Dr. Hermann Schiller, Gymnasial-Direktor und Universitäts-Professor in Giessen (Schluss folgt).

Vierte Abtheilung. — Anzeigebblatt N^o 1. Litterarische Anzeigen von S. Calvary et Co. — J. Ricker in Giessen. — G. Reimer in Berlin. — Ferdinand Enke in Stuttgart. — Friedrich Vieweg und Sohn in Braunschweig. — F. A. Brockhaus in Leipzig. — Krüger's Verlag in Leipzig. — Helwing'sche Verlagsbuchhandlung in Hannover. — Nekrologe: K. F. Halm. — Gustav Linker. — N. J. B. Kappeyne van de Coppelle. — K. J. L. M. Eichhoff. — Jules Quicherat. — Charles Graux. — Thomas Hill Green. — Charles Thurot.

1882. *Erstes Heft.* Dritte Abtheilung. — Jahresbericht über die griechische Epigraphik für 1878-1882. Von Dr. Hermann Röhl in Berlin.

Wiener Studien, Zeitschrift für classische Philologie. Verantwortliche Redacteurs: W. Hartel, K. Schenkl.

1882. *Zweites Heft.* — Der Wiener Papyrus N^o 31. Von K. Wessely. — Evangelien-Fragmente auf Papyrus. Von K. Wessely. — Eine Pergamenrolle des VI. Jahrhunderts. Von K. Wessely. — Zur Handschriftenkunde des Pindar. Von E. Abel. — Ueber antike Seife. Von K. B. Hofmann. — Der intercalar bei Catullus. Von C. Ziwsa. — Emendationen zu des Corippus Iohannis. Von M. Petschenig. — Ein Tractat über lateinische Reimbildung. Von J. Huemer. — Zur « Niohestatue » am Sipylus bei Magnesia. Von E. Gollob. u. J. Krall.

Miscellen: Eine Inschrift auf Thon N^o 5591. Von K. Wessely. — Zu Hesiodos. Von A. Rzach. — Zu Herodotos. Von A. Rzach. — Zu den Argumenta der Aristophanischen Frösche. Von I. Hilberg. — Ad Plauti Trinummi v. 111. Von E. Hauler. — De Ovidii Metamorph. libri III. v. 32. Von E. Hauler. — Afranius bei Charisius 145. 26 K. Von J. M. Stowasser. — Festus 294 b. Von J. M. Stowasser. — Miscellen. Von R. Bitschowsky.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen.

14 October. 1882. M. Häsecke, Die Entstehung des ersten Buches der Ilias (C. Rothe). — Fr. Brandscheid, Sophokles' Oedipus Tyrannus (G. H. Müller). — Benseler, Der Optimismus des Sokrates bei Xenophon (r.). — K. J. Neumann, Strabons Quellen im elften Buche (C. Frick). — J. B. Greenough, Vergili Bucolica et Aeneis (E. Glaser). — A. Kerer, Über die Abhängigkeit des Silius Italicus von Livius (L. Bauer). — J. Belsheim, Das Evangelium des Matthäus (H. Rönsch). — R. Adamy, Architektonik der Hellenen (H. Dütschke). — L. Schipper, Hervorragende Staatsverfassungen des klass. Altertums (R. Schmidt). — Lindner, Griechische Syntax (F. Holzweissig). — Gaupp und Holzer, Materialien zur Einübung der griechischen Grammatik (Erbe).

21 October. Montgomey, Homer Odyssey, IX (F. Holzweissig). P. Steffen, Pindar (L. Bornemann). — Fr. Wieseler, Schedae crit. in Aristophanis Aves (E. Ziegeler). — R. Richter, De epitaphii, qui sub Lysiae nomine fertur, genere dicendi (M. Erdmann). — K. G. Michaelis, Zu Aristoteles de Anima (Cl. Baeumker). — R. Braumüller, Über Tropen und Figuren in Vergil's Aeneis (O. Güthling). — H. Jurenka, Beiträge zur Kritik der Ovidischen Heroiden (H. Lowner). — P. Girard, De Locris Opuntii (Hahn). — F. W. Culmann, Etymologische Aufsätze und Grundsätze (G. A. Saalfeld). — W. Votsch, Lat. Syntax in Musterbeispielen (Burger).

28 October. Fr. Schubert, Eine neue Handschrift der Orphischen Argonautika (Sitzler). — J. L. Heiberg, Archimedis opera omnia (H. Menge). Chr. Graux, Plutarque. Vie de Cicéron (C. Stegmann). — Thiele, Übersetzungen aus Ovid (O. Güthling). — Nic. Rob. af Ursin, De castris Hygini (A. Gemoll). — Schmitz, Quellenkunde der römischen Geschichte (H. Haupt). — Weischuh, Religion, Charakter und Sitte der Deutschen (J. Schlüter). — O. A. Ellissen, Der Senat im Oströmischen Reich (J. V. Sarrazin). — Eichner, Über die Partikel *ὅτι* (F. Holzweissig). — C. C. Henze, Lateinische Stilistik (J. H. Schmalz).

4 November: M. Hecht, Quaestiones Homericae (F. Holzweissig). — Aem. Doberentz, De scholiis in Thucy didem quaestiones novae (P. Egenolff). — A. J. af Sillén, Platonis de antiquissima philosophia testimonia (Teichmüller). — A. Matthias, De lituris et correctionibus quae inveniuntur in Xenophontis Anab. codice C. (W. Vollbrecht). — J. Degenhart, Kritisch-exegetische Bemerkungen zu Ciceros Schrift de natura deorum (P. Schwenke). — Arn. Schaefer, Abriss der Quellenkunde der griechischen Geschichte (E. Bachof). — L. Lange, De diebus ineundo consulatui solemnibus interregnum causa mutatis commentatio (H. Haupt). — C. Pauli, Die etruskischen Zahlwörter (H. Schaefer). — A. Heller, Geschichte der Physik (S. Günther).

11 November. B. Niese, Die Entwicklung der homerischen Poesie (A. Gemoll). — A. Zingerle, Zu den Persius Scholien (E. Kurz). — J. H. Schmalz, Sallust's Catilina (E. Krah). — O. E. Hartmann, Der römische

Kalender (Ed. Lübbert). — A. Stamm, Tres canones harmonici (F. Vogt). — A. Cartault, La trière Athénienne (A. Breusing).

18 November. F. Wallace, Ἀριστοτέλους περί ψυχῆς (J. Cook Wilson). — Fr. Majchrowicz, De auctoritate libelli Plutarchei, qui περί Ἡροδότου κακονθείας incipitur (H. Löwner). — R. Mackrodt, Der Olym in Ilias und Odyssee (Hahn). — Fr. Labarre, Die römische Kolonie Karthago (G. Z.). — C. Czwalina, Über das Verzeichnis der römischen Provinzen vom Jahre 297 (C. Frick). — G. Landgraf, De figuris etymologicis linguae Latinae (J. H. Schmalz). — H. Paul, Principien der Sprachgeschichte (H. Ziemer).

25 November. Fr. Schubert, Miscellen zum Dialekte Alkman's (A. v. Schütz). — H. Köchly, Über den Hippolytos des Euripides (σμ). — S. J. Cavallin, De modis atque temporibus orationis obliquae apud Herodotum; ders. De futuro Herodoteo; R. Müller, die geographische Tafel nach den Angaben Herodots (E. Bachof). — J. L. Heiberg, Litterargeschichtliche Studien über Euklid (H. Menge). — Ad. Waltz, De carmine Ciris; ders. Des Variations de la Langue et la Métrique d'Horace (A. Zingerle). — E. Duemmler, Rhythmorum ecclesiasticorum aevi Carolini specimen (J. Huemer). — J. H. Schmalz, Über den sprachgebrauch des Asinius Pollio (C. W.). — H. Maionika, Aquileia zur Römerzeit (G. Z.). — G. Karbaum, Die syntaktischen Regeln der lat. Sprache (W. Vollbrecht).

2 December. O. Puchstein, Epigrammata Graeca in Aegypto reperta (A. Rzach). — Joh. Teutsch, Der absolute Genetiv bei Homer (H. Löwner). — Ed. Goebel, Exegetische und kritische Beiträge zu Platons Apologie und Kriton (H. Bertram). — A. Rausch, Quaestiones Xenophontaeae (H. Zurborg). — Ortmann, Scriptorum Latinorum loci non pauci vel explanantur vel emendantur (H. Krafft). — J. N. Madvig, Die Verfassung und Verwaltung des röm. Staates (W. Soltau). — Ed. Bertrand, un critique d'art dans l'antiquité (H. Dütschke). — Lateinische Formenlehre (C. W.)

Philologische Wochenschrift, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder.

2 Jahrgang. 1882.

14 Oktober. — Edwin Wallace, Ἀριστοτέλους περί ψυχῆς. Aristotle's Psychology in Greek and English (Fr. Susemihl). — **Inaugural-Dissertationen** auf dem Gebiete der klassischen Philologie an der Universität Greifswald im Sommer-Semester 1882. — Emil Seyss, Über den Plural der substantiva abstracta in Vergils Aeneis (Heinrich Löwner).

21 October. — Michael Hayduck, Commentaria in Aristotelem Graeca edita consilio et auctoritate academiae litterarum regiae Borussiae (Fr. Susemihl). — Peter Dettweiler, Über den freieren Gebrauch der zusammengesetzten Adjektiva bei Aeschylus. — Wenzel Kloucek, Vergiliana (Heinrich Löwner).

28 Oktober. H. Menge, Repetitorium der griechischen Syntax für die obersten Gymnasialklassen und namentlich zum Selbststudium (J. Sitzler). Friedrich Aly, Die Quellen des Plinius im achten Buch der Naturgeschichte (O. Gruppe).

4 November. **Aristidis Quintiliani** de musica libri III, ed. Albertus Jahnus (K. v. Jan). — **M. Albert Martin**, Les scolies du manuscrit d'Aristophane à Ravenne (Johannes Wagner). — **A. Mogk**, Loci memoriales zur lateinischen Syntax aus Dichtern. — **Thiele**, Übersetzungen aus Ovid in achtzeiligen iambischen Strophen mit Anmerkungen. — **A. Pohl**, Das 2. Buch und die erste Hälfte des 4. Buches der Georgica. — **J. Bartsch**, Horazische Oden in deutscher Nachbildung. — **H. Genthe**, Grammatik und Schriftstellerlektüre im altsprachlichen Unterrichte (H. Draheim).

11 November. **F. O. Weise**, Die griechischen Wörter im Latein (J. P. Postgate). — **Pauli Orosii** historiarum adversus paganos libri VII. accedit eiusdem liber apologeticus (Deutsch). **Ciceros** Rede für Sex. Roscius aus Ameria. Erklärt von G. Landgraf (J. H. Schmalz).

18 November. **Sittl**, Die Wiederholungen in der Odyssee (Carl Rothe). — **Adolfus Stamm**, Tres Canones harmonici (K. v. Jan).

25 November. **Wilhelm Geiger**, Ostiränische Kultur im Altertum (F. Justi) — 'Αναστάσιος 'Ι. Ζάκα, Διερευνήματα εἰς τὴν ἑλληνικὴν συγγραφικὴν, διατριβὴ διδακτορικὴ (Peter N. Pappageorg). — **Paul Rusch**, De Posidonio Lucreti Cari auctore in carmine de rerum natura.

2 Dezember. — **N. von Stackelberg**, Otto Magnus von Stackelberg. Schilderung seines Lebens und seiner Reisen in Italien und Griechenland (Christian Belger). — **M. Tullii** Ciceronis de oratore libri tres erklärt von G. Sorof (A. Eussner).

M543031

L24
R4
S. 23
V. 23

